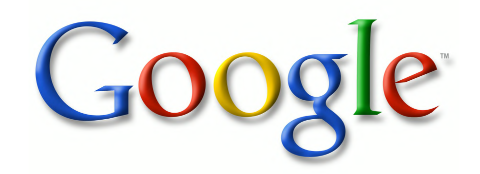
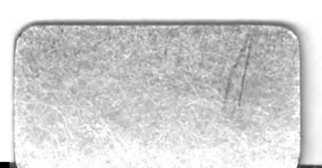



3 2044 011 334 299


VE RI
TAS



BIBLIOTHÈQUE

DES

CROISADES.

TROISIÈME PARTIE.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,
RUE SAINT-JACQUES, N°. 67.

BIBLIOTHÈQUE

DES

CROISADES,

PAR Mr. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TROISIÈME PARTIE.

Chroniques d'Allemagne et du Nord de l'Europe; Chroniques diverses; Chroniques Grecques, Turques et Arméniennes.

à Paris,

CHEZ A. J. DUCOLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE GIT-LE-COEUR, N°. 10.

1829.

BIBLIOTHÈQUE
DES CROISADES.

TROISIÈME PARTIE.

COLLECTIONS
DES HISTORIENS ALLEMANDS.

Les chroniques allemandes dont nous allons donner l'analyse, offrent peu de matériaux à l'historien des croisades, si on excepte les récits abondans qu'elles fournissent sur l'expédition de Frédéric Barberousse. La première et la seconde croisade, les guerres de saint Louis, ne tiennent qu'une très-petite place chez les vieux historiens de la Germanie; cependant nous trouvons dans leurs relations une foule de traits de mœurs, plusieurs faits curieux qui ont échappé aux chroniqueurs de France, et dont l'histoire peut profiter. La plupart des chroniqueurs allemands manquent de cet esprit de critique que nous remarquons quelquefois dans les anciens historiens de France et surtout d'Angleterre. Ils adoptent trop facilement tout ce qui se présente sous leur plume, et en écrivant ils semblent n'avoir eu pour but que d'entasser les faits. Toutefois les principaux auteurs que l'Allemagne a eus pendant le moyen âge, portent avec eux un caractère qui leur est propre, et peuvent ajouter à nos lumières sur l'histoire de cette époque.

PREMIÈRE COLLECTION.

Ecrivains de l'Histoire germanique, par Burcard Gotthelf Struve (1).

Le premier volume de ce Recueil contient plusieurs chroniques où les croisades ne sont pour ainsi dire qu'indiquées,

(1) Rerum Germanicorum scriptores, etc., curante Burcardo Gottelfio Struvio Argentoreti; 1717, 3 vol. in-fol.

et sur lesquelles nous ne pouvons nous arrêter : tels sont la chronique de Mathieu, maréchal de Bappeinheim ; une autre chronique d'Autriche, qui paraît faire partie de ce premier ouvrage, et l'extrait de l'ancienne chronique de Ratisbonne, que Struve croit être d'Hermann, abbé d'Altahé. On trouve dans cet extrait, sous la date de 1096, un petit récit du départ des premiers croisés, intitulé : *expédition étonnante et inouie* (*mira et inaudita expeditio*). « Il partit, dit » l'auteur, de diverses provinces et de divers états une » infinité d'hommes, qui étaient comme poussés par un mou- » vement de l'âme (*motu mentis compuncti*) à combattre les » persécuteurs de Jérusalem. C'étaient non-seulement des » guerriers, mais des évêques et des abbés, des clercs et des » moines, des pères de famille qui abandonnaient leurs » affaires, leurs femmes et leurs enfans. Tous, se confiant » dans leur nombre, forcèrent en plusieurs villes les Juifs à » se faire baptiser, ou les tuèrent. Quelques-uns de ces Juifs » se tuèrent eux-mêmes. La multitude des pélerins s'aug- » mentant sur la route, ils s'éloignèrent grandement de leur » but; car ils commencèrent dans la Hongrie et les provinces » adjacentes à vivre de pillage et à se livrer à des excès. » (Il paraît, suivant l'auteur, que les pélerins ne s'étaient pas éloignés de leur but en tuant les Juifs, car il ne leur en fait aucun reproche ; selon lui, ils ne commirent des excès que lorsqu'ils pillèrent les Hongrois). Voyez ce que dit à ce sujet l'abbé Ekkard (collection amplissime de Martène.) « Les barbares, qui ne purent les supporter, les massacrèrent » ou les noyèrent, et réduisirent en servitude les femmes » et les enfans qui les suivaient. Aux premières heures de la » nuit, les Hongrois, sortant de leurs demeures, tombèrent » sur les pélerins qui dévastaient les lieux d'alentour et fai- » saient ainsi des choses si contraires au but de leur péleri- » nage. Ce jour-là ils en tuèrent une multitude innombrable; » le reste se dispersa. »

La chronique remarque que le 7 des ides d'août, il y eut une éclipse de lune qui fut plus forte que de coutume. Du reste, l'auteur ne fait qu'indiquer la prise de Nicée, d'Antioche et de Jérusalem.

Sous le même titre de cette chronique de Ratisbonne, vient une partie de celle des monastères de Saint-Ulric et de Saint-Afre (1) ; il y est question, mais sans aucun détail, de l'expédition de Frédéric Ier, des préparatifs de la croisade

(1) Alia pars chronicæ monasterii SS Ulrici et Afræ, p. 509.



de l'empereur Henri, en 1195, de celle de 1217, de la prise de Damiette, l'année suivante, de la reddition de cette place trois ans plus tard, du concile de Lyon en 1245 et de la première croisade de saint Louis. L'auteur s'est un peu plus étendu sur le concile de Lyon, et l'éditeur a rapporté en note divers passages d'auteurs contemporains qui accusent ou justifient Frédéric du crime de blasphême. Il fait remarquer que ce chef d'accusation ne fut point porté dans la sentence d'excommunication prononcée au concile, mais bien dans une lettre du pape écrite après le concile.

Les *Annales de Henri Stéron* (1), moine d'Altahé, offrent sur la mort de saint Louis, en 1272, quelques détails déjà connus; elles en ajoutent d'autres que nous allons rapporter sur les événemens qui suivirent l'arrivée de Charles, roi de Sicile, en Afrique :

« Quoique les Sarrasins, disent-elles, fussent en plus » grand nombre que les chrétiens, ils n'osaient cependant » se mesurer avec eux dans un combat général, mais ils » leur causaient beaucoup d'incommodités par des embû- » ches et des moyens qu'on n'a pas coutume d'employer à » la guerre. En voici un entr'autres : Ce pays est très-sa- » bloneux, et dans les temps de sécheresse il est couvert » de poussière. Les Sarrasins placèrent plusieurs milliers » d'hommes sur une montagne voisine du camp des croisés, » et lorsque le vent soufflait de ce côté, les Sarrasins » remuaient le sable et la poussière qui incommodaient fort » les chrétiens. Mais enfin, quand la pluie eut abattu la » poussière, les chrétiens, qui avaient diverses machines de » guerre, résolurent d'attaquer Tunis par terre et par eau. » Les Sarrasins, voyant leurs dispositions, furent saisis de » crainte et traitèrent avec eux. »

Après avoir rapporté le traité de paix qui fut conclu, et que nous avons fait connaître dans l'histoire des croisades, les annales parlent de l'arrivée du prince Edouard, d'abord sur les côtes d'Afrique, ensuite à Saint-Jean d'Acre, de l'assassinat tenté sur sa personne, etc. Elles donnent peu de détails sur le concile de Lyon, tenu en 1274, et sur la ruine d'Acre en 1291.

A l'occasion de la mort de l'évêque de Salzbourg, arrivée en 1305, les annales copient des lettres du pape Nicolas IV, datées de 1292, par lesquelles le souverain pontife ordonnait à ce prélat de faire tenir des conciles provinciaux, où l'on aviserait aux moyens de venir au secours de la Terre-

(1) Annales Henrici Steronis monachi Altahæ inferioris, p. 555.

Sainte. En parlant du concile tenu à Vienne en 1311, elles disent que « le pape Clément V chargea les frères hospitaliers » de Saint-Jean de Jérusalem de faire prêcher la croisade dans » toute la chrétienté. Plusieurs milliers de chrétiens se croi» sèrent; mais lorsqu'ils furent arrivés au palais du pape » (*ad curiam papæ*), ce pontife les dégagea de leur serment, » et leur ordonna de retourner chez eux. »

Les deux chroniques du premier volume de Struve qui méritent de fixer plus particulièrement notre attention, et qui demandent une plus longue analyse, sont les annales du moine Godefroy, et le récit de l'expédition de Frédéric Ier. en Asie, par Tagenon.

Annales de Godefroi, moine de Saint-Pantaléon, à Cologne (1).

L'auteur de ces Annales vivait du temps de l'empereur Frédéric II. Son ouvrage contient un récit abrégé des croisades qui ont eu lieu pendant le règne des deux empereurs Frédéric Ier. et Frédéric II. Le style de cet historien est comme celui de la plupart des chroniques du temps; il ne s'anime jamais, soit qu'il raconte des événemens extraordinaires ou des événemens malheureux, et son récit n'est parfois interrompu que par des réflexions pieuses qui n'annoncent guères que la résignation d'un bon chrétien. Nous devons dire néanmoins qu'il est en général remarquable par son exactitude, et qu'il nous a conservé un grand nombre de pièces diplomatiques, qui sont d'une grande utilité pour l'histoire.

Godefroi, dont la chronique commence à l'année 1162, ne parle de la Terre-Sainte qu'à la date de 1173. Il nous apprend que Henri, duc de Saxe, se rendit à Jérusalem, suivi de cinq cents chevaliers. Le chroniqueur se borne à dire que le noble pélerin allemand obtint d'un prince musulman la liberté de plusieurs captifs chrétiens. Dans la même année, le roi du Caire (*Babyloniæ*) envoya une ambassade à Frédéric Ier. pour lui demander sa fille en mariage; il promettait de se faire chrétien avec tous ses sujets; Frédéric accueillit les ambassadeurs musulmans, et les retint en Occident pendant plusieurs mois, leur permettant de visiter les villes de son empire, et d'observer les mœurs et les usages de ses peuples. Les historiens arabes par-

(1) Godefridi monachi Sancti Pantaleonis apud coloniam Agrippinam Annales, etc., (t. I, p. 335).

lent de cette ambassade, mais il est difficile de croire que le sultan du Caire ait promis de se faire chrétien, lui et ses sujets, surtout lorsqu'on voit dans la même chronique, 1174, des ambassadeurs de Jérusalem venir à la rencontre de Frédéric aux pieds des Apennins, lui offrant plusieurs présens, des pommes d'or remplies de musc, et sollicitant de puissans secours contre les attaques et les menaces continuelles des païens, qui voulaient détruire l'empire chrétien d'Orient.

Godefroi ne parle plus des colonies chrétiennes qu'à l'année 1187, où il raconte la bataille de Tibériade et l'invasion de Saladin. « Cette année, dit-il, la voix de la tourterelle » (*vox turturis*) vint frapper de ses sons lamentables les » frontières des chrétiens et les extrémités du monde. » L'auteur rappelle ici la lettre adressée par le précepteur du temple au pape Urbain, et il ajoute qu'une lettre semblable fut écrite à Frédéric, empereur des Romains. A la nouvelle des derniers désastres de la Terre-Sainte, le pape envoya en France, et dans les pays au-delà des Alpes, Henri d'Albano, cardinal évêque, avec un député du royaume de Jérusalem, afin d'exhorter tout homme en état de porter les armes à entreprendre le pélerinage d'outre-mer pour l'amour du Christ et la délivrance de la croix. Dans cette année, 1187, on vit au temps de la moisson de petits globes de feu se succéder rapidement et raser la terre, ce que plusieurs regardèrent comme le pronostic d'une expédition à Jérusalem. Dans le même temps, il y eut une éclipse de soleil qui dura depuis la sixième heure jusqu'à la huitième. L'année suivante, quelques-uns affirmèrent avoir vu trois lunes dans une même nuit; sur ces trois lunes on avait remarqué une tache blanche traversée au milieu par le signe de la croix. Au dimanche de *lætare* de la même année, il se réunit à Mayence une assemblée solennelle de tous les princes d'Allemagne, des principaux du clergé, de la noblesse et du peuple. L'empereur et le roi des Romains son fils l'avaient nommée d'avance la diète ou la cour de Jésus-Christ (*curia Christi*). Le cardinal Henri d'Albano, légat du pape, y assista. Frédéric ayant demandé à cette assemblée s'il lui convenait de prendre la croix sur-le-champ ou d'attendre l'année suivante, on lui répondit par acclamation qu'il ne devait point différer de se croiser; il reçut donc la croix des mains de l'évêque de Wurtzbourg; tous les assistans applaudirent à cette sainte détermination en versant des larmes de joie. L'évêque de Mastreicht, le comte de Gueldre, et d'autres qu'on n'avait pu mettre d'accord aupa-

ravant, se réconcilièrent alors, sans autre médiateur que l'esprit de Dieu, et plusieurs d'entre eux firent le serment de marcher contre les infidèles.

L'empereur envoya l'archevêque de Mayence auprès du roi de Hongrie pour préparer la route des croisés, et pourvoir à l'approvisionnement de l'armée chrétienne. A son retour, l'archevêque dit qu'il avait été réglé qu'on donnerait par jour aux Hongrois un marc pour la nourriture de cent chevaux, et autant pour quatre gros bœufs. On voit par ce récit de Godefroi, qu'on ne manqua point de prévoyance dans cette troisième croisade comme dans celles qui avaient précédé; ce qu'on va lire prouve que Frédéric n'avait négligé aucun des moyens de la prudence humaine, et que des négociateurs habiles avaient partout devancé les soldats. Vers le temps de l'Ascension, Henri, comte de Hollande, fut envoyé par l'empereur d'Allemagne auprès de Saladin. Frédéric déclarait au sultan du Caire qu'il allait rompre l'alliance naguère contractée avec lui, qu'il ne pouvait plus être son ami, et que tout l'empire romain se leverait pour lui faire la guerre, s'il n'abandonnait promptement Jérusalem et la Terre-Sainte, s'il ne rendait la Croix du Seigneur, qu'il avait enlevée, et s'il ne se hâtait de donner satisfaction pour tous les chrétiens qu'il avait tués ou faits prisonniers. Cette ambassade, que les chroniqueurs rapportent avec une grande simplicité, mais sur laquelle ils ne donnent aucun détail, est un des plus beaux spectacles des temps de la chevalerie. Il ne nous reste que la lettre de Frédéric et la réponse de Saladin, qui ont été recueillies par plusieurs chroniques contemporaines. (Voyez Gauthier Vinisauf). Frédéric fit partir en même temps Godefroi de Vissembach, et le chargea d'aller auprès du sultan d'Icone, son ancien allié, pour le prévenir du passage des croisés Teutons à travers l'Asie mineure. Le sultan répondit d'une manière très-favorable, mais l'événement ne tarda pas à prouver que ses paroles n'étaient pas sincères. Une ambassade fut envoyée aussi à l'empereur grec Isaac, qui, rempli, selon sa coutume, du *poison de la malice*, n'accueillit ni ne congédia les ambassadeurs comme il convenait. (Voyez pour cette ambassade la lettre de l'évêque de Passaw, la relation de Tagenon et celle de l'anonyme.)

L'empereur écrivit avant Noël aux princes de l'empire qui s'étaient croisés, pour les avertir de se rendre à Ratisbonne le jour de Saint-George, et de se tenir prêts à partir, parce qu'ils devaient de là se mettre en marche contre Saladin; depuis Noël jusqu'à la mi-carême, des troupes de

croisés à pied et à cheval, aussi nombreuses que les étoiles et le sable de la mer, couvrirent les grandes routes et tous les bords du Rhin; Godefroi remarque ici qu'il n'y eut qu'un très-petit nombre de croisés qui purent passer la mer, le roi de Sicile ayant défendu, sur la demande de l'empereur, que les pélerins s'embarquassent dans ses ports, parce que les vivres leur auraient manqué. et que les premiers qui auraient passé n'auraient pu rien entreprendre avant l'arrivée des princes et de l'empereur lui-même; cependant le même chroniqueur nous dit dans un autre endroit de son histoire qu'on avait construit à Cologne quatre vaisseaux qui portaient chacun quinze cents hommes, pourvus d'armes de toute espèce et de vivres pour trois ans. Il ajoute qu'à la mi-carême, des vaisseaux, arrivant de toutes parts et se réunissant ensemble, déployèrent leurs voiles et mirent en mer. Après dix jours d'une navigation heureuse (nous suivons toujours notre chroniqueur), ils abordèrent à la terre de Saint-Jacques en Galice. Ils étaient au nombre de soixante et portaient plus de dix mille guerriers. Les croisés montés sur cette flotte, ayant débarqué sur un terrain aride, se mirent en marche pour aller prier saint Jacques. Mais le bruit s'étant répandu dans le pays qu'ils voulaient enlever de force le chef de ce saint, les habitans de Compostelle se rassemblèrent pour leur interdire l'entrée du lieu où reposait l'apôtre; il y eut à cette occasion quelques pélerins de tués; mais par l'intervention d'hommes prudens, le tumulte s'apaisa. La flotte, remettant à la voile, se dirigea vers les côtes d'Afrique, où les croisés s'emparèrent d'une ville populeuse nommée *Albur*, qu'ils livrèrent au pillage, et dont les habitans furent massacrés; la flotte arriva ensuite dans la Terre-Sainte.

Godefroi, revenant à l'armée qui devait marcher sous les ordres de l'empereur, rapporte que le jour de Noël on vit arriver mille fantassins et cinq cents cavaliers, envoyés par le sultan d'Icone. Le prince musulman envoyait ce grand nombre de guerriers auprès de Frédéric, afin d'inspirer plus de confiance. Il promettait d'être lui et les siens aux ordres de l'empereur et de son armée. (Le sultan d'Icone, dont il est ici question, est mentionné par l'historien des Attabecks, qui l'appelle Kilig-Arslan. Nourredin l'ayant accusé de suivre la *secte des philosophes*, il fut obligé de renouveler sa profession de foi musulmane. L'historien arabe Boheddin lui reproche d'avoir été l'ami des Allemands, et d'avoir favorisé leurs expéditions. Il fut à la fin dépouillé par ses fils de son autorité. Ces circonstances paraissent

avoir été ignorées de tous les chroniqueurs d'Occident. Voyez les auteurs arabes.) Dans le même temps qu'arrivaient les ambassadeurs d'Icone (nous reprenons le récit de Godefroi), vinrent des envoyés du roi de Servie, qui faisait les mêmes promesses. Frédéric accueillit ces ambassadeurs avec la plus grande magnificence, glorifiant Dieu de l'honneur que lui faisaient des princes qu'il n'avait jamais entendu nommer.

La chronique de Godefroi parle assez longuement du départ de l'empereur et de son armée. D'après son récit, cette armée était de trente mille hommes, dont quinze mille cavaliers d'élite. Frédéric passa les fêtes de la Pentecôte à Presbourg, et tint dans cette ville une diète où la paix publique fut jurée. Dans cette assemblée, on fit des lois contre tous ceux qui violeraient la paix et la justice; on s'occupa aussi de faire des réglemens sévères pour maintenir l'ordre et la discipline parmi les pélerins. Le roi de Hongrie, venu au-devant de l'armée qui allait traverser ses états, offrit à l'empereur une tente d'un grand travail, que trois chariots pouvaient à peine transporter; le monarque hongrois prit toutes les mesures nécessaires pour que les croisés ne manquassent point de vivres sur leur route. Quand l'armée arriva à la ville de Saint-Georges (Strigonium ou Grau), elle trouva un vaste édifice tout rempli de farine; chacun, dit le moine Godefroi, pouvait en prendre à discrétion. Arnold de Lubec, qui rapporte le même fait, dit que l'empereur fit distribuer toute cette farine au pauvre peuple, *pauperi populo*. Notre chroniqueur est du petit nombre des historiens de cette époque qui ne négligent point de parler des mesures qu'on prenait alors pour assurer la subsistance et la marche d'une armée. Il nous apprend que Frédéric séjourna huit jours à *Brandeis* ou *Brandusium*, pour se procurer des voitures de transport et autres choses nécessaires pour la route. Peu de temps après, l'empereur tint à Belgrade une cour de justice, où deux gentilshommes d'Alsace furent condamnés à être décapités, pour avoir manqué aux lois de l'hospitalité. Cette sévérité ne satisfit point les Bulgares, qui exercèrent toutes sortes de barbarie envers les pélerins. Ils empalèrent un habitant d'Aix-la-Chapelle qu'ils avaient fait prisonnier. Godefroi ajoute que cinq de ces barbares furent pris et pendus. Ce fut ainsi qu'on traversa la Bulgarie.

Nous ne suivrons point notre chroniqueur dans tout ce qu'il dit des querelles qui s'élevèrent alors entre l'empereur grec et l'empereur Frédéric; nous dirons seulement qu'avant d'entrer dans la Grèce, l'empereur d'Allemagne avait envoyé à Constantinople Rupert de Nassau et Waleram, avec



cinq cents cavaliers, pour demander le libre passage à travers les terres de l'empire grec. Ces députés furent d'abord bien accueillis; mais comme par leur nombre ils ressemblaient moins à une ambassade qu'à une armée, ils inspirèrent des défiances, peut-être des alarmes; le huitième jour de leur arrivée, ils furent mis en prison. Cependant l'armée des croisés s'avançait toujours; arrivé sous les murs de Nicopolis, Frédéric reçut des ambassadeurs de la part d'Isaac, qui lui mandait qu'il se portait bien, et rien de plus; une autre ambassade vint lui dire qu'après Dieu, l'empereur grec était le roi des rois; une troisième députation lui déclara que s'il voulait remettre l'empire romain dans les mains du roi de Grèce, on lui donnerait sûreté pour traverser le pays. L'empereur répondit : « J'irai avec le Christ et mes frères qui » m'accompagnent pour la délivrance de la croix, et j'ai la » confiance que je n'aurai pas besoin de faire un pareil » traité », et il renvoya en paix les ambassadeurs. Les croisés entrèrent alors dans la ville de Philipopolis, et les commissaires de l'empereur *distribuèrent les logemens comme il convenait à chacun*. On peut voir par là quel était l'ordre établi dans l'armée des pélerins. Comme des Arméniens apportaient chaque jour des provisions, Frédéric ordonna de les respecter, et quelques-uns d'entre eux ayant été dépouillés, les coupables furent décapités en présence de l'armée et du peuple. « Frédéric, dit à ce sujet Godefroi, était si sé» vère dans ses jugemens, qu'il n'avait égard ni à la qualité » des personnes, ni aux prières de qui que ce fût; car il » savait que c'est nuire aux bons que d'épargner les mé» chans, et que la facilité du pardon est un encouragement » à mal faire. »

Quand l'empereur grec sut que les croisés étaient entrés dans Andrinople, dans Dimotique, et qu'ils ravageaient ses villes et ses provinces, il envoya demander la paix; il remit en liberté les ambassadeurs allemands; ceux-ci, de retour à l'armée de Frédéric, furent reçus comme des hommes qu'on croyait morts et qui venaient de ressusciter. L'empereur Isaac envoya trois cents galères de plus qu'il n'avait promis, tant il était impatient de placer la mer entre lui et les pélerins. Le passage dura sept jours; lorsqu'il se fut assuré que tout le monde était embarqué, Frédéric monta sur le vaisseau royal, et quand il se vit sur l'autre rive au milieu des siens, il s'écria : *O mes frères, soyez pleins de force et de confiance, car toute la terre est maintenant entre nos mains. Fratres confortamini et confidite, omnis terra in manu nostra est.*

Lorsque les croisés entrèrent sur les terres des Turcs, l'empereur défendit de les attaquer ; mais voyant que son armée se mutinait contre lui, à cause des aggressions multipliées des barbares, il donna le signal de la guerre. Godefroi décrit la marche des croisés à travers des contrées désertes, des régions inconnues, tourmentés par les Turcs, qui tantôt fondaient sur eux comme des *nuées de sauterelles*, et tantôt, de la cime des montagnes, faisaient rouler sur les chemins des pierres dont ils avaient rempli des chariots. Ce qu'il y a de plus remarquable dans le récit de ces périls et de ces combats, c'est que les chétiens n'avaient pour guide qu'un prisonnier turc, auquel ils avaient laissé la vie à condition qu'il conduirait l'armée. On se rappelle à ce sujet que dans la première croisade les Grecs venaient de toutes parts au-devant des pélerins, et que leurs secours aidèrent beaucoup les croisés dans leur marche. Depuis cette époque, le nom seul des Francs et des Latins faisait fuir la population grecque, qui ne se montrait plus à l'aspect des soldats de la croix, et voilà pourquoi le passage des armées chrétiennes à travers l'Asie mineure devint dans la suite si périlleux, si diffice, qu'on fut obligé d'y rononcer. Un grand combat, poursuit Godefroi, fut livré le second jour de la Pentecôte sur le chemin d'Icone. Les croisés, espérant en Dieu, invoquant saint Georges, en vinrent trois fois aux mains avec les ennemis, et en firent un grand carnage. « Dieu voulut (nous citons le chroniqueur allemand) se » manisfester ce jour-là ; car les guerriers chrétiens virent » saint Georges avec une multitude de cavaliers vêtus de » blanc, montés sur des chevaux blancs. Quelques-uns as- » surèrent par serment que saint Georges avait renversé » d'un coup de lance le fils du prince d'Icone, qui comman- » dait l'armée des infidèles. » Ce fut à la suite de cette bataille que les chrétiens entrèrent dans Icone. On doit regretter ici que la chronique de Godefroi nous donne si peu de notions sur les nations turques qui combattirent les chrétiens : nous croyons devoir renvoyer nos lecteurs à la chronique de Ricobaldo, qui fait connaître les peuplades barbares qui habitaient à cette époque l'Asie mineure ; (*voyez* les extraits de Muratori.) Au reste, les Turcs n'étaient pas les seuls qui redoutassent le passage des chrétiens sur leur territoire. Lorsque les croisés marchaient vers Antioche, Léon d'Arménie vint leur offrir une grande quantité de vivres, *non par humanité ni par affection pour les nôtres*, mais pour leur ôter la pensée de venir en chercher dans son pays. Avant de parler avec Godefroi de la mort de

Frédéric, qu'il nous soit permis de faire une réflexion qui frappera sans doute l'esprit de nos lecteurs. En lisant les chroniques qui parlent de l'expédition des Allemands, on s'étonne des précautions prises contre les dangers et les maux inséparables d'une guerre lointaine, et cependant aucune armée ne fut jamais plus malheureuse, et ne périt plus misérablement. La seule croisade qui ait réussi, c'est la première, c'est précisément celle pour laquelle on n'avait rien prévu. Si on interrogeait à cet égard nos vieux chroniqueurs, ils ne manqueraient pas de répondre que la Providence l'a voulu ainsi et que Dieu s'est réservé par là toute la gloire des triomphes remportés sur les infidèles. Nous avouons humblement que nous n'avons pas aujourd'hui de meilleurs explications à donner. Godefroi raconte brièvement la fin déplorable de Frédéric, qui voulut se baigner dans le Selef, et mourut frappé dans l'eau d'une mort subite; « ainsi, ajoute l'historien, l'ordonna celui qui ôte la vie aux » princes; cette mort fut d'autant plus étonnante que la ri- » vière n'était pas profonde, et qu'on pouvait la passer à » gué; mais Dieu, au pouvoir de qui personne ne peut ré- » sister, et sous lequel fléchissent ceux qui portent le » monde, fit ce qui lui plut, et le fit avec justice, suivant » ses volontés inflexibles et immuables, mais non avec mi- » séricorde, s'il est permis de le dire, eu égard à l'état de » l'église sainte et à la dévastation journalière de la terre » de promission. » Après cette réflexion toute religieuse, Godefroi essaye de décrire la douleur qu'il éprouve lui-même, et qu'éprouvèrent les croisés; mais la plume lui tombe des mains (*stylus noster deficit*), l'expression lui manque (*sermo mutus est*), pour rendre le désespoir d'une armée menacée de tous les maux de la guerre et qui n'avait plus de chef.

Après la mort de l'empereur, l'armée reconnut pour chef, Frédéric, duc de Souabe, plein de courage et de prudence; elle s'avança jusqu'à Antioche où elle se reposa pendant huit semaines; elle alla ensuite jusqu'à Tripoli et à Tyr; mais elle n'y arriva qu'en éprouvant beaucoup de perte. De Tyr, elle se rendit à Acre, où le duc Frédéric mourut; on peut juger de la piété de ce prince, par la réponse qu'il fit aux médecins, qui, pour le guérir, lui conseillaient d'user des plaisirs de l'amour. « *J'aime mieux mourir*, dit-il, *que » de souiller mon corps dans le saint pélerinage*. Beaucoup » de croisés allemands, que Godefroi appelle *les pauvres du » Christ*, ayant perdu leurs chefs, et ne sachant plus que de- » venir, s'en allèrent à Caïphas, d'où ils furent obligés de » revenir au camp des chrétiens. Enfin désolés, et sem-

» blables à des brebis sans pasteur, ils se dispersèrent. Cha-» cun reprit le chemin de son pays, *à commencer par les* » *gens les plus sensés*; ainsi, par la volonté de Dieu, » sans lequel rien de bien ne s'entreprend, rien de saint » ne s'achève, cette armée si florissante se dissipa comme » l'ombre. » Godefroi, qui décrit de la sorte la fin de cette puissance qui avait fait trembler l'Asie, ne dit presque rien de la prise de Saint-Jean d'Acre; il remarque seulement qu'au dernier assaut les rois de France et d'Angleterre avaient promis un sol à celui qui ferait tomber une pierre des fortifications de la ville, et que les remparts ne tardèrent pas à s'écrouler. Notre chroniqueur parle comme Gautier Vinisauf de la vieillesse étonnante de l'émir Karacous, qui vivait, dit-il, du temps de Godefroi de Bouillon, et qui, lorsqu'il fut fait prisonnier dans la ville d'Acre, avait 260 ans. Nous nous contenterons de faire observer que les historiens arabes ne rapportent rien de semblable. Godefroi ne parle plus de la troisième croisade.

On a droit de s'étonner qu'un historien allemand ne dise presque rien des expéditions entreprises sous le règne de Henri VI, et qu'il se contente de rapporter 1°. la lettre que ce prince adressa aux archevêques, abbés et prélats des églises d'Allemagne, pour leur annoncer que dans une assemblée tenue à Bari, il avait résolu d'envoyer dans la Terre-Sainte quinze cents chevaliers et autant de sergens à ses dépens, promettant de donner à chaque chevaliers, trente onces d'or et des provisions pour une année. Cette lettre était datée de Trani, le 2 des ides d'avril 1195; 2°. la lettre que le duc de Lorraine adressa à l'archevêque de Cologne sur l'expédition dont il était le chef, et dans laquelle se trouvaient l'évêque de Mayence, le landgrave, le comte palatin et plusieurs autres princes croisés. Ces deux lettres se trouvent aux pièces justificatives du tome III de l'histoire des croisades.

Mais sous la date de 1203, le moine Godefroi rapporte deux lettres importantes relatives à la prise de Constantinople par les Latins. La première est adressée au duc de Brabant par le comte de Saint-Paul, un des chefs de l'expédition; la deuxième est du comte Baudouin, élu empereur, à l'archevêque de Cologne; c'est la même que celle que ce prince adressa au pape. Comme nous n'avons sur ce grand événement qu'un très-petit nombre de documens, savoir: 1°. les mémoires de Villehardhouin; 2°. l'historien Nicétas, dont l'analyse se trouve dans la collection des historiens grecs, et 3°. la chronique de Gunthen, également analysée

dans la collection de Canisius, tome II de la Bibliothèque des croisades; nous allons donner quelqu'étendue à la lettre du comte de Saint-Paul.

« Vous saurez, dit le comte de Saint-Paul au duc de Brabant, qu'Alexis, fils d'Isaac, empereur de Constantinople, » et détrôné par son frère, qui lui a fait crever les yeux, est » venu nous trouver à Corfou; que là, il nous a tous prié » à genoux et en répandant des larmes d'aller à Constantinople et de lui prêter secours pour chasser son oncle du trône » qu'il avait usurpé par un si grand crime. Cette demande » excita parmi nous une grande dissention et un violent » tumulte. Tous criaient qu'il fallait aller à Acre. Vingt tout » au plus furent d'avis de l'expédition de Constantinople; » de ce nombre étaient le marquis de Monferrat, le comte de » Flandre, le comte Louis et d'autres dont je tais les noms pour » le moment. Ils prouvèrent évidemment à toute l'armée que » la route de Jérusalem était inutile et dangereuse pour tous, » parce qu'ils étaient pauvres, sans provisions, et qu'il n'y » avait personne parmi eux qui eût à sa solde des chevaliers » et des sergens, ou qui pût faire transporter des pierriers » ni autres machines de guerre; enfin, on se rangea avec » beaucoup de peine à notre avis (il paraît que le comte de » Saint-Paul était aussi de cet avis, car il dit *nobis acquierunt*), » mais à condition qu'on ne resterait pas plus d'un mois à » Constantinople, à moins que ce ne fût volontairement. Il » fut répondu qu'il n'était pas nécessaire de publier cette » condition, parce que les Grecs nous craindraient moins » lorsqu'ils la connaîtraient. Cependant il fallut donner une » promesse publique d'un seul mois de séjour. Le jeune » empereur promit de son côté qu'il donnerait à toute l'armée des vivres pour une année entière, et qu'il entretiendrait à ses frais dix mille soldats, pendant cette année, » pour le secours de la Terre-Sainte. Il promit de plus que, » tant qu'il vivrait, il aurait cinq cents chevaliers à sa solde » dans ce pays; qu'il donnerait au doge de Venise cent mille » marcs d'argent, et autant à toute notre armée. Tout étant » ainsi réglé pour l'utilité commune, nous montâmes sur » nos vaisseaux; au bout de huit jours, nous abordâmes » au port *Bucceaviœ*. (Nous laissons en latin les noms géographiques qui sont ici défigurés). On compte cent lieues » de cet endroit jusqu'à Constantinople; mais on arrive » promptement à cette ville en traversant un détroit. Nous » passâmes le bras de Saint-Georges et nous prîmes terre » vers *Iconium*, port à une lieue de Constantinople. Nous » fûmes là fort étonnés de ce qu'aucun des amis, des pa-

» rens du jeune empereur, qui était avec nous, ni même
» personne de leur part, ne vînt nous faire connaître l'état
» de la ville. L'empereur qui occupait le trône envoya aussitôt des députés au doge de Venise, au marquis, au comte
» de Flandre, au comte Louis et à nous. Nous tînmes un
» conseil secret, et nous déclarâmes que nous n'écouterions
» point les députés de l'empereur, si auparavant il n'abdi-
» quait le trône; qu'autrement nous ne voulions entendre
» ni lui, ni ses députés. Nous craignions que les Grecs ne
» tentassent ou ne séduisissent les nôtres par des présens.
» Pendant ce temps, l'armée de l'empereur était sur le ri-
» vage opposé, en mesure de nous disputer le passage. A
» la vue de ces troupes, nous courûmes faire la confession
» de nos péchés, nous confiant dans la seule miséricorde de
» Dieu; ensuite, nous disposâmes nos troupes et nous mon-
» tâmes tous armés sur nos vaisseaux, qui étaient au nom-
» bre de cent, sans compter les barques. Lorsque, conduits
» par Dieu, nous fûmes à l'autre bord, tous les Grecs, qui
» étaient venus pour nous interdire le passage, s'éloignèrent
» si vîte, qu'aucune de nos flèches ne pût les atteindre.
» Nous marchâmes vers une tour très-fortifiée qu'on nomme
» Galatha, à laquelle était attachée une grosse chaîne de
» fer qui, posée sur des bois mis en travers de la mer, allait
» jusqu'aux murs de la ville. Les vaisseaux, les galères
» et les barges de la ville étaient joints ensemble par les
» côtés, le long de cette chaîne, pour nous défendre l'entrée
» du port. Il y avait dans la tour des sergens anglais, pisans,
« de Louvain, de Hollande, qui entraient et sortaient quand
» ils voulaient et comme ils voulaient, pour tirer sur les
» nôtres. Nous nous entretînmes avec le doge de Venise au
» sujet de cette tour, et nous lui dîmes qu'elle ne pouvait
» être prise que par des mineurs et des pierriers. Il nous
» répondit qu'il ferait avancer ses vaisseaux le long de la
» chaîne; que, tandis qu'il ferait dresser toutes ses machi-
» nes de guerre, nous eussions à faire dresser les nôtres sur
» terre, et que la tour ainsi assiégée de tous côtés serait
» facilement prise avec le secours de Dieu et celui de nos
» armes. Pendant qu'on faisait ces dispositions, les sergens
» cachés dans la tour faisaient sur nos guerriers des sor-
» ties qui les incommodaient beaucoup. Le troisième jour,
» lorsque nos tentes furent dressées, les ennemis firent
» une sortie et attaquèrent des chevaliers et des gens de
» pied. Mais, Pierre de Brayevel, arrivant avec quelques
» chevaliers et sergens, se précipita sur eux avec tant d'im-
» pétuosités, qu'ils ne purent résister ni rentrer dans la

» tour. Quelques-uns d'entre eux, pressés par nos soldats, » se jetèrent dans la mer, où ils furent noyés; d'autres furent tués, d'autres faits prisonniers. Aussitôt, la tour, par » le secours admirable de Dieu, fut prise sans aucun instrument de guerre; la chaîne fut rompue. Les vaisseaux de la » ville se retirèrent presqu'en même temps, laissant aux » nôtres la libre entrée du port. On prit des galères, des « barques et des barges. Ayant alors disposé nos vaisseaux » et nos gens pour le combat, nous nous avançâmes le long » du rivage jusqu'à un pont de pierre distant d'une lieue de » la tour. Ce pont, fort long et semblable au petit pont de » Paris, était si étroit, que trois cavaliers pouvaient à peine » y marcher de front. On ne pouvait passer d'un autre côté » à cause des bas-fonds, à moins de faire plusieurs détours. » Si nous nous éloignions trop de notre flotte, nous courrions de grands dangers. Arrivés à ce pont, nous le passâmes, grâce à Dieu, sans obstacle, et nous allâmes dresser nos tentes entre le palais de l'empereur et le palais » Boimond. Nous étions si près du palais qu'on appelle Blaquernes, que nos flèches tombaient sur les toits et même » dans l'intérieur et par les fenêtres, et que celles des Grecs » tombaient sur nos tentes. Nous renfermâmes notre camp » avec de gros poteaux que nous couvrîmes de claies, puis » nous dressâmes nos machines de guerre et nos pierriers » devant les murs. Le doge de Venise construisit sur chacun » de ses vaisseaux avec des antennes un pont de cent pieds » de hauteur: Quatre cavaliers pouvaient marcher de front » sur chaque pont. Chaque vaisseau de transport avait son » mangoneau dressé. »

Le comte de Saint-Paul parle ici de plusieurs sorties que firent les Grecs, et dans lesquelles ils eurent toujours le dessous; puis il continue en ces termes :

« Nous n'avions pas plus de deux mille sergens à pied: » tout le reste était placé à la garde de nos machines. Lorsque nous vîmes les ennemis fuir, nous ne voulûmes pas » les poursuivre; nous craignîmes des ruses ou des embûches pour notre camp, pour nos machines ou pour les » tours que les Vénitiens avaient prises. L'empereur, retournant de nuit dans son palais, assura que le lendemain » il nous livrerait combat, et la même nuit il s'enfuit secrètement de la ville. Le jeudi nous devions combattre, » comme il l'avait promis; dès le matin, la ville, grâce à » Dieu, nous fut rendue. Le siège finit ainsi au bout de huit » jours. Alors l'empereur Isaac et l'impératrice son épouse, » sœur du roi de Hongrie, qui avaient été long-temps rete-

» nus dans les horreurs d'une prison, nous envoyèrent rendre des actions de grâce pour les avoir délivrés et les » avoir remis sur le trône; ils nous prièrent de venir le lendemain dans leur palais comme dans le nôtre, et d'amener avec nous leur fils, si long-temps désiré. Nous y allâmes et mangeâmes à leur table, avec de grandes marques » d'honneur et de grands témoignages de joie de part et » d'autre. Je veux que vous sachiez que nous avons tellement avancé l'affaire de la réconciliation, que l'Église » d'Orient, dont Constantinople est la métropole, reconnaît » avec l'empereur et tout l'empire qu'elle est fille de l'Église » romaine, et qu'elle veut lui obéir comme autrefois en » se soumettant au pontife romain. Le patriarche de cette » même Église, qui aspire et applaudit à cette réconciliation, ira à Rome recevoir le pallium des mains du souverain pontife; il l'a promis par serment à l'empereur. Tant » et de si grands avantages et l'espoir des biens qui en résulteront, nous ont fait prendre la résolution de passer l'hiver dans cette ville. Nous l'avons fait annoncer à nos frères, » qui nous attendent outre-mer, afin qu'apprenant le sujet » de notre joie, que nous désirons leur faire partager, ils » soient soutenus par une sainte espérance, et supportent » patiemment notre séjour à Constantinople. »

La deuxième lettre est comme une suite au récit de la précédente. Le comte de Flandres, après avoir exprimé à l'archevêque de Cologne tout son étonnement et sa reconnaissance pour les bienfaits dont la clémence divine l'a comblé, commence son récit en ces termes :

« Si nous nous en ressouvenons bien, nous avons conduit » notre récit dans nos précédentes lettres jusqu'au moment » où, après la prise de la ville, la fuite du tyran et le couronnement du fils d'Isaac, nous promîmes de rester » tout l'hiver, afin de soumettre tout ce qui paraîtrait résister au nouvel empereur. Maintenant nous allons vous » raconter tout ce qui nous est arrivé depuis, en vous faisant remarquer avant tout que s'il est vrai de dire que ce » que nous avions fait pour les Grecs n'était point l'ouvrage » des hommes, mais celui de Dieu, on doit croire aussi que » la perfidie accoutumée des Grecs n'est point l'ouvrage des » hommes, mais des démons. Pour que la différence de nos » mœurs ne fût point une cause de discorde entre les Grecs » et nous, nous sortîmes de la ville à la prière de l'empereur, et nous allâmes camper au port qui est au côté opposé. Ce prince, à qui nous avions rendu de si grands » services, soit malice naturelle, soit séduction, s'est tout-

» à-coup éloigné de nous. Il s'est montré parjure et men-
» teur dans toutes les promesses qu'il nous avait faites,
» lui, son père, le patriache et tous les seigneurs. Il a
» violé tous ses sermens. Enfin, privé de notre secours,
» il a médité inutilement des combats contre nous; il a
» cherché à brûler la flotte qui l'avait amené et élevé
» sur le trône. Mais Dieu, qui nous protégeait, a trompé
» ses vœux cruels. Sa condition est devenue pire en
» tout; ceux de son parti ont été tués, brûlés ou pillés.
» Menacé de la guerre au dehors, tourmenté de craintes
» au dedans, il s'est vu encore opposer un rival par les Grecs
» eux-mêmes, qui sentaient bien qu'il ne pouvait avoir au-
» cun refuge auprès de nous. Cependant, comme nous
» étions son unique espoir, il envoya à notre camp un
» nommé Mursufle, son parent, en qui il se confiait davan-
» tage, à cause du bien qu'il lui avait fait. Mursufle nous
» promit de sa part et avec serment de nous remettre le
» palais de Blaquernes jusqu'à ce qu'on nous eût tout rendu.
» Le marquis va pour recevoir ce palais, Alexis se joue de
» lui, et, méprisant les ôtages qu'il a donnés, ne craint
» point de recourir à ses parjures ordinaires. La nuit sui-
» vante, Mursufle, trompant son maître et nous, révèle au
» peuple le dessein secret de nous livrer le palais, et lui
» fait entendre que, si cela a lieu, sa liberté est à jamais
» perdue, et qu'il n'y a d'autre moyen de s'y opposer qu'en
» chassant Alexis. Par cette trahison, il s'élève dans la ville
» un troisième empereur. Mursufle porte des mains sacri-
» lèges sur son maître pendant qu'il dormait, et le jette
» dans une prison noire. Il y fait mettre aussi un nommé
» Nicolas (Canabe), qui avait pris tout récemment la pour-
» pre à Sainte-Sophie, et qui lui fut livré par ceux-là même
» qui l'avaient salué empereur. Peu de jours après, Isaac,
» qui, plus que tous les autres, avait éloigné son fils de
» nous, étant mort, le traître Mursufle renouvelle la guerre
» contre nous, aux acclamations du clergé et du peuple
» grec, qui se montraient altérés de notre sang. La ville est
» aussitôt garnie de machines et de fortifications dont le
» nombre n'avait jamais paru aussi grand. »

Baudouin fait ici la description des préparatifs des Grecs pour défendre leur ville, ensuite il ajoute :

« Le perfide empereur nous attaque par mer et par terre;
» mais Dieu, qui nous protégeait, rendit ses efforts inutiles.
» Mille guerriers étant sortis du camp pour aller fourrager
» au loin, l'empereur se porta contre eux avec une grande
» multitude. Au premier choc, sa troupe fut entièrement

» dissipée. Plusieurs furent tués ou pris sans aucune perte
» des nôtres; lui-même, fuyant honteusement, jeta son
» bouclier et ses armes, et nous abandonna son étendard
» impérial et une image de la Vierge, qu'il faisait porter de-
» vant lui, et que nos soldats vainqueurs destinèrent à
» l'ordre de Cîteaux. Il essaia ensuite de brûler nos vais-
» seaux. Pendant le silence de la nuit, il envoya six galères
» qui étaient en feu; les voiles de ces galères, déployées
» par le haut, étaient serrées par le bas et attachées à la
» proue; le vent du midi, soufflant alors avec violence, les
» poussa sur notre flotte; mais, grâce à Dieu et au travail
» de nos gens, notre flotte fut préservée, car nos rameurs,
» ayant attachés ensemble les vaisseaux incendiés au moyen
» de chaînes fixées avec des clous, les tirèrent en pleine
» mer, et nous fûmes ainsi délivrés du péril imminent de la
» mort. Nous provoquâmes à notre tour les ennemis au
» combat, et, passant le pont et le fleuve qui nous séparaient
» des Grecs, nous restâmes long-temps en ordre de bataille
» devant la porte de la ville royale et du palais impérial
» qu'on nomme Blaquernes, ayant à notre tête le signe vi-
» vifiant de la croix, et prêts à recevoir les Grecs, s'il leur
» plaisait de sortir. Nos gens de pied tuèrent un noble per-
» sonnage qui sortit en effet pour livrer un combat. De re-
» tour dans notre camp, nous provoquâmes ainsi les Grecs
» sur terre et sur mer; mais le Seigneur nous accorda tou-
» jours la victoire. Le perfide empereur nous envoya des
» députés pour traiter de la paix. Il demanda et obtint un
» entretien avec le doge. (Nicétas et Baudouin sont les seuls
» qui parlent de cette entrevue). Le doge lui ayant objecté
» qu'il n'y avait aucune sûreté à faire la paix avec un homme
» qui, violant la foi du serment, avait renfermé son maître
» dans une prison et lui avait ôté l'empire, lui conseilla de
» remettre Alexis sur le trône, de lui demander humble-
» ment pardon, promettant de s'interposer lui-même pour
» Mursufle, et d'attribuer à la jeunesse et au manque de
» réflexion tout ce qu'il avait fait contre nous, s'il voulait
» revenir à de meilleurs sentimens. Mais Mursufle ne ré-
» pondit que par de vaines paroles, parce qu'il n'avait rien
» de raisonnable à répondre; à l'égard de l'obéissance due au
» pontife de Rome, et du secours qu'Alexis avait promis pour
» la Terre-Sainte, il les rejeta si loin, qu'il aimait mieux,
» dit-il, perdre la vie et que la Grèce fût détruite, que de
» voir l'Église d'Orient soumise aux pontifes latins. La nuit
» suivante, Mursufle étrangla secrètement avec un lacet et
» dans sa prison le malheureux Alexis, avec lequel il avait

» dîné le jour même; et de la clef qu'il tenait en main il lui » brisa avec une cruauté inouie les flancs et les côtes. (Il » est probable que Mursufle tua Alexis avant de se déclarer » empereur). Il feignit ensuite que la mort d'Alexis était due » à un accident, et, pour couvrir son crime, il lui fit ren- » dre publiquement les honneurs de la sépulture accordés » aux empereurs. »

Le comte de Flandre, après avoir raconté le dernier assaut livré à la ville par les Latins, décrit dans les termes suivans la prise de Constantinople :

« Les nôtres se précipitant, une multitude infinie céda à » un petit nombre; les Grecs abandonnèrent leurs remparts, » et nos soldats ouvrirent audacieusement les portes aux » chevaliers. L'empereur, qui se tenait, non loin, sous sa » tente, les armes à la main, les voyant entrer, sortit aus- » sitôt de son pavillon et s'enfuit. Les nôtres s'occupent à » tuer; la ville populeuse est prise. Ceux qui échappent à » l'épée du vainqueur se réfugient dans les palais. Les croi- » sés, après avoir fait un grand carnage des Grecs, se ral- » lient, et vers le soir ils quittent les armes pour délibérer » sur l'attaque des palais qu'ils feront le lendemain. L'em- » pereur, de son côté, rallie les siens; il les exhorte au » combat pour le jour suivant, en les assurant qu'ils ont » maintenant en leur pouvoir les croisés renfermés dans » leurs murs. Mais pendant la nuit, l'empereur vaincu prend » secrètement la fuite. Le peuple, à cette nouvelle, s'occupe » d'élire un empereur, et le matin, tandis qu'il procède à la » nomination d'un certain Constantin, nos gens de pied, » sans attendre l'ordre des chefs, courent aux armes; les » Grecs, prenant la fuite, les palais les mieux fortifiés sont » abandonnés; toute la ville est occupée dans un moment. » On pille, on enlève une quantité innombrable de che- » vaux, d'or et d'argent, d'étoffes de soie, d'habits précieux, » de pierreries et de toutes les choses que les hommes re- » gardent comme des richesses. Il s'en trouva là en si grande » abondance, que tous le pays des Latins paraissait n'en » avoir jamais autant possédé. Ceux qui naguères nous » avaient refusé le peu que nous leur avions demandé, » nous abandonnèrent alors tout ce qu'ils avaient; nous » pouvons dire en toute assurance qu'aucune histoire ne » racontera jamais au sujet des événemens de la guerre des » choses plus merveilleuses que celles qui nous sont arri- » vées. »

Baudouin fait ensuite le récit de la manière dont il a été élu et proclamé empereur. Il parle de la joie que les

Grecs ont montrée dans cette occasion ; puis il ajoute :

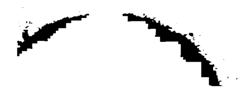
« Il y avait aussi des habitans de la Terre-Sainte, ecclé-
» siastiques et militaires, qui témoignaient une joie encore
» plus vive que les autres, et qui disaient qu'on devait ren-
» dre à Dieu des actions de grâces plus grandes que si la cité
» sainte avait été restituée aux chrétiens, puisqu'à la honte éternelle des payens, ennemis de la croix, de l'église romaine et de Jérusalem, la ville royale qui avait été si long-temps et si puissamment contraire à Rome et à la ville sainte, s'était soumise et dévouée.

Le nouvel empereur décrit ensuite dans ces termes la beauté du pays qu'il est appelé à gouverner :

« Dieu nous a donné une terre abondante en toutes sortes
» de biens, en froment, en vin et en huile ; riche en fruits ;
» remplie de forêts et de pâturages, de sources et de riviè-
» res ; agréable à habiter et d'une température qu'aucune
» autre contrée du monde n'égale. »

Enfin, Baudouin termine sa lettre en disant qu'il espère que cette conquête sera très-utile pour assurer le succès de l'expédition de la Terre-Sainte, et en invitant l'archevêque de Cologne à presser par ses conseils et ses exhortations tous ceux de son diocèse qui voudront participer à la gloire et au triomphe des croisés, de venir se joindre à eux.

Le moine Godefroy, sous la date de 1212, parle en peu de mots de la croisade des enfans et des femmes. Sous celle de 1218, avant de raconter l'expédition du roi de Hongrie et de Léopold, duc d'Autriche, il fait le récit de celle de Lisbonne, sous les ordres de Guillaume de Hollande et du comte George de Wide. La flotte, que commandaient ces princes, partit d'Ulerdinghen sur la Meuse au mois de juin, et après avoir relâché sur les côtes d'Angleterre, de Bretagne et du royaume de Léon, elle fut portée par une tempête sur celles de Portugal, et entra dans le port de Lisbonne le 6 des nones de juillet. Pendant que les croisés y attendaient d'autres vaisseaux qui devaient les rejoindre, l'évêque de Talavera, des Templiers, des Hospitaliers, et d'autres seigneurs du pays vinrent les trouver et les prièrent de se réunir à eux pour attaquer une forteresse qui était la clef et l'avant-mur des infidèles de toute l'Espagne. Les croisés, considérant que la saison ne permettait pas de se mettre en mer, aimèrent mieux en attendant combattre les ennemis de la foi en Portugal, que de rester dans un repos peu glorieux. Mais les Frisons ne furent pas de cet avis ; ils s'éloignèrent le lendemain avec plus quatre-vingts navires. Le 3 des calendes d'août, les comtes assiégèrent le château. Les



rois de Séville, de Cordoue, de Jaen et de Badajoz vinrent camper à une lieue des chrétiens, dans l'intention de leur faire lever le siège. Mais Dieu, dit le moine Godefroy, daigna encourager les siens par trois miracles. Le jour de la Nativité, au soir, l'étendard triomphal de la Sainte-Croix apparut dans les airs, en signe de victoire. Au milieu de la nuit, Pierre, maître de la milice du temple, vint au secours des chrétiens, et une troupe de guerriers vêtus de blanc fut envoyée du ciel. Le lendemain matin, les rois sarrasins rangèrent leurs troupes en bataille à l'Orient; les chrétiens, plus faibles par le nombre, en firent autant à l'Occident. Les boucliers dorés réfléchissaient les rayons du soleil, les montagnes resplendissaient de leur éclat, et les cœurs des infidèles étaient saisis de crainte. Les rois de Jaen et de Cordoue succombèrent dans le combat; plus de quatorze mille Sarrasins furent tués; le nombre des prisonniers fut considérable. Vers la fête des onze mille vierges, les mineurs des croisés firent tomber une tour du château. Enfin, les infidèles rendirent la place et se livrèrent aux chrétiens, eux et leurs biens. Ils furent tous vendus au nombre de deux mille cinquante, tant hommes que femmes et enfans. Les pélerins remirent le château aux chevaliers de l'épée. Après la Toussaint, l'armée des croisés retourna à Lisbonne, où elle passa l'hiver faisant bonne vie, *bonam ducens vitam*.

Le moine Godefroy rend compte ensuite de l'expédition du roi de Hongrie à Bethsaïde et du siège du château situé sur le mont Thabor. Son récit paraît copié sur celui d'Olivier Scholastique, qu'on trouvera plus loin. Ce qu'il dit du château des pélerins, construit par les Templiers et les Hospitaliers, mérite d'être connu.

« Les Templiers, aidés de quelques pélerins et des hos- » pitaliers de l'ordre Teutonique, commencèrent à construire » le château du Fils de Dieu, qu'on appelait autrefois *Dé- » troit*, et que quelques-uns nomment aujourd'hui le *Châ- » teau des pélerins;* il est situé dans le diocèse de Césarée, » entre Caïphas et Césarée, sur un promontoire grand et » élevé, naturellement fortifié par des rochers vers l'Occi- » dent, le Sud et le Nord. Depuis long-temps il y avait sur » un petit espace de terre à l'Orient une tour construite » par les Templiers, et possédée par eux en temps de guerre » comme en temps de paix. Elle avait été élevée à cause des » brigands qui inquiétaient les pélerins sur le chemin étroit » par où ils passaient pour aller à Jérusalem. Ce fut pour » cela qu'il fut appelé *Détroit*. Lorsque les Templiers forti- » fièrent et achevèrent le château de Césarée, et qu'ils creu-

» saient à grands frais le revers de la montagne, ils arrivè-
» rent à un premier fondement où parut un mur antique.
» Ils trouvèrent aussi un grand vase de terre rempli d'une
» monnaie d'argent inconnue aux modernes. Creusant en-
» suite la partie antérieure de la montagne, ils trouvèrent
» un autre mur plus petit que le premier, puis découvrirent
» neuf fontaines qui donnaient de l'eau en abondance. Le
» Seigneur leur fournit là une grande quantité de pierres
» et de ciment. Devant la fontaine du château, ils construi-
» sirent deux tours avec des pierres carrées d'une telle di-
» mension, que deux bubales pouvaient à peine en traîner
» une sur un chariot. Chaque tour a plus de cent pieds de
» haut sur soixante de large, et deux voûtes qui la termi-
» nent. Un nouveau mur fut élevé entre ces deux tours. On
» construisit au-dedans un escalier d'un travail étonnant;
» des cavaliers armés pouvaient le monter et le descendre.
» Le soudan vint avec une multitude de Sarrasins pour s'op-
» poser à ces travaux, mais il fut repoussé par la vertu du
» Très-Haut. Ce château a un bon port, des viviers, des
» salines, des pâturages, des champs fertiles. Il n'est pas
» éloigné du Thabor. On croit que ce qui détermina les
» Sarrasins à détruire le château du mont Thabor, c'est
» qu'ils ne pouvaient semer ni moissonner en sûreté, à cause
» du voisinage du château du Fils de Dieu. » (Les ruines de ce château subsistent encore aujourd'hui.)

Dans son récit du siège de Damiète, le moine Godefroi donne quelques détails qu'on trouvera plus développés dans celui d'Olivier Scholastique, et dans le mémorial des podestats de Rheggio.

Godefroi ne parle qu'en passant de l'expédition de Frédéric II en Palestine, et ne dit presque rien des démêlés de ce prince avec la cour de Rome. Sous la date de 1232, il rapporte que le soudan du Caire envoya à l'empereur une tente d'un travail admirable. Les figures du soleil et de la lune y parcouraient, au moyen d'une mécanique merveilleuse, les révolutions de ces deux astres, indiquant d'une manière infaillible les heures du jour et de la nuit. La valeur de cette tente passait, dit-on, vingt mille marcs. Elle fut déposée à Venosa, dans le trésor royal. Aux approches de Pâques, Frédéric invita à un festin les ambassadeurs du soudan et ceux du vieux de la montagne; plusieurs évêques et seigneurs d'Allemagne y assistèrent. Les Annales de Godefroi finissent à l'année 1237.

Expédition de l'empereur Frédéric en Asie, contre les Turcs; par Tagenon, doyen de Passaw. (1)

Tagenon, doyen de Passaw, ville épiscopale située au confluent du Danube et de l'Inn, accompagna son évêque Dietpold ou Théobald, dans l'expédition que l'empereur Frédéric Ier. entreprit contre les Sarrasins. Ce fut par l'ordre de cet évêque qu'il en fit le récit. C'est à proprement parler un journal, dans lequel on trouve plusieurs détails intéressans sur cette malheureuse expédition. Tagenon l'a rendu plus précieux, en y insérant la lettre que Dietpold lui-même adressa de Philippopolis au duc d'Autriche, et celle que l'empereur écrivit au même prince, de son camp d'Andrinople. L'auteur de cette relation fut victime lui-même de l'expédition qu'il raconte, et mourut à Tripoli en 1191. Il commence sa narration par l'assemblée que Frédéric tint à Ratisbonne en 1189. Dix-sept évêques et tous les princes de l'empire se trouvèrent à cette assemblée; l'empereur demeura tout le carême et les fêtes de Pâques à Ratisbonne; en quittant cette ville il descendit par eau jusqu'à Passaw: là, l'évêque, accompagné de quelques-uns de ses chanoines, s'engagea à partager les travaux de l'entreprise, et dans la même année il adressa de Grèce au duc d'Autriche la lettre suivante, que Tagenon copie: cette pièce forme une grande partie de son récit. « Dietpold, par la grace de » Dieu, humble ministre de l'église de Passaw, à son ami » Léopold, illustre duc d'Autriche, salut et amour sincère. » De même que nous désirons vous faire part de ce qui est » agréable et doux à notre cœur, de même nous croyons » devoir vous instruire de ce qui est arrivé de moins heu» reux à notre armée. Sachez donc que le 4 des calendes de » juin nous sommes entrés en Bulgarie, où nous avons es» suyé de grandes contrariétés de la part des habitans. Ils » ont blessé de leurs traits plusieurs des nôtres; et nous » avons fait pendre tous ceux d'entre eux qui sont tombés » dans nos mains.

» Le 10 des calendes d'août nous arrivâmes à Nissa, où » le comte de Servie vint à notre rencontre avec un grand » appareil. L'empereur le reçut honorablement; après plu-

(1) Tagenonis Decani pataviensis descriptio expeditionis Asiaticæ contra Turcas Frederic imp. Struv. rerum Germ. script. Tom. I, p. 407.

» sieurs conférences, il lui fit de riches présens et en reçut » de lui. Tous les seigneurs de l'armée furent également » honorés des présens du comte, qui leur donna du vin, des » animaux, etc.

» Le 3 des calendes du même mois nous entrâmes dans le » premier défilé; nous y éprouvâmes une grande perte de » provisions. Un brave chevalier de Hals y fut tué. L'armée » commença à être attaquée de maladies; les uns de la fièvre » tierce, les autres de la fièvre quarte; quelques-uns de » la dyssenterie. La veille des nones, nous arrivâmes au se- » cond défilé, qui était défendu par des amas de pierres » et de bois et par la nature du lieu. Nous y rencontrâmes » une grande troupe de larrons et de voleurs que le duc » de Brandeis, qui nous avait précédé, y avait réunis à » dessein. Ils inquiétèrent beaucoup notre avant-garde, que » commandait le duc de Souabe. Se portant ensuite sur » notre corps et sur celui du duc de Méranie, ils blessèrent » plusieurs des nôtres, enlevèrent beaucoup de bagages. » Vers le soir, nous trouvant sur les derrières du corps du » duc de Méranie avec le duc lui-même et douze autres » guerriers couverts de cuirasses, nous fûmes tout-à-coup » attaqués par les deux fils du comte de Brandeis, escortés » de cent hommes, qui montrèrent beaucoup d'audace et » de résolution. Nous combattîmes long-temps avec le trait » et l'épée; grace à Dieu, nous les mîmes en fuite et nous en » blessâmes plus de quarante. Nous fîmes vingt-quatre pri- » sonniers que nous attachâmes à la queue de nos chevaux et » que nous conduisîmes ainsi au camp, où ils furent pendus » par les pieds. Nous ne rencontrâmes presque personne à » *Stralits;* les habitans du pays s'étaient, par ordre du » duc de Brandeis, retirés sur les montagnes, où ils avaient » emporté leurs provisions. Notre armée souffrit beaucoup » en cet endroit de la disette du vin.

» Le 17 des calendes de septembre, nous arrivâmes au » troisième défilé. Il était tellement défendu, que le pas- » sage nous parut devoir être très-difficile. Les éclaireurs » du duc de Souabe y virent plus de cinq cents Grecs armés. » Cependant il ne nous arriva aucun mal; car les Grecs, à la » vue des soldats de l'empereur et du duc de Souabe, prirent » aussitôt la fuite. Le pain, le vin et les fruits nouveaux que » nous trouvâmes là en abondance réparèrent les forces » de notre armée. Un comte de Hongrie, nommé Lectophore, » qui avait été envoyé à Constantinople de la part de Fré- » déric, revint nous trouver à *Cirnice* (ou Circuicen), » avec l'ambassadeur de l'empereur grec. Ce prince, s'inti-

» tulant fastueusement *ange de Dieu*, *auteur de notre foi*, *et*
» *empereur des Romains*, envoyait *sa grace* à notre empe-
» reur, en lui disant qu'il avait appris par les rois de France
» et d'Angleterre et par le duc de Brandeis, que lui
» Frédéric était entré dans la Grèce avec l'intention d'ex-
» tirper et d'éteindre la race des Grecs, et de donner l'em-
» pire à son fils le duc de Souabe; il ajoutait qu'il voyait
» avec peine et défiance l'amitié qui s'était établie entre
» notre empereur et le comte de Servie, et que si Frédéric
» voulait envoyer des ôtages pris dans l'armée, au choix des
» Grecs, il accorderait la liberté du passage par le détroit,
» et la permission d'acheter des vivres. Enfin il demandait
» la moitié des conquêtes que notre armée ferait sur les
» Sarrasins. Ces demandes émurent vivement l'empereur
» et les princes. Cependant, vu le lieu et la circonstance,
» ils répondirent avec beaucoup de modération que quand
» on leur aurait rendu leurs envoyés qui dépouillés, de tout,
» étaient alors exposés aux insultes et à la risée des députés
» de Saladin et inhumainement traités dans les prisons de
» Constantinople, ils pourraient consentir aux propositions
» de l'empereur grec, autant qu'elles s'accorderaient avec
» l'honneur de Dieu et de l'empire. »

Après avoir suivi l'armée chrétienne à Philippopolis, Dietpold raconte qu'étant venu camper non loin de la ville, le frère de l'empereur grec fut mis en fuite par les guerriers de Jésus-Christ. Il parle des périls auxquels les croisés étaient exposés sans cesse à cause de la perfidie des Grecs. Frédéric, qui avait appris à se défier de l'empereur de Constantinople, ne voulut point consentir aux conditions que celui-ci lui proposait au sujet du passage dans ses terres. « Le prince allemand, qui avait d'abord parlé avec ména-
» gement, poursuit Dietpold, afin d'obtenir le retour de ses
» ambassadeurs, parla en maître quand ses députés lui eu-
» rent été rendus. Il dit que si l'empereur grec voulait lui
» donner pour ôtages son fils, son frère et son oncle, qui
» dirigeaient tous ses conseils, son chancelier, son maré-
» chal, son maître-d'hôtel, comme garans de la paix, de la
» sûreté et de la liberté des marchés sur terre et pen-
» dant la traversée du canal, il choisirait de son côté dans
» son armée ceux que l'empereur grec désignerait, et leur
» ferait jurer que ce n'était ni à mauvaise intention, ni par
» ambition qu'il était venu dans la Grèce. Nous ignorons
» encore ce que le prince grec répondra. »

L'évêque de Passaw décrit les transports d'allégresse avec lesquels les ambassadeurs chrétiens furent reçus dans

le camp. Plus de trois mille chevaliers étaient allés au-devant d'eux. Lorsque les députés parurent en présence de l'empereur, celui-ci les embrassa et prononça ces paroles, les yeux mouillés de larmes : *Je rends grâces à Dieu, car mes enfans qui étaient morts sont ressuscités ; ils étaient perdus et je les ai retrouvés.*

« Le lendemain, continue Dietpold, l'évêque a raconté » en pleurant aux seigneurs de l'armée les malheurs de sa » captivité ; son récit a arraché des larmes. Les députés » grecs ont ensuite rempli leur mission ; mais l'empereur, » comme nous l'avons rapporté plus haut, leur a répondu » en peu de mots qu'il ne voulait autre chose que les ôtages » qu'il avait demandés, ce qui a troublé et effrayé les dé- » putés. Comme le prince grec, dans les trois lettres qu'il » a adressées à notre empereur, a affecté de taire son nom » et son titre, Frédéric, en présence des députés et des » seigneurs de notre armée, prenant le ton et le langage » qui convenaient à sa dignité, a dit :

Nous ne pouvons assez nous étonner et nous regardons comme une insulte que notre frère n'ait pas mis dans ses lettres notre nom de Frédéric, qui est connu de plusieurs rois, princes et provinces. Son prédécesseur Manuel, de pieuse mémoire, lors même que nous étions ennemis, nous désigna toujours expressément dans ses lettres par notre nom, et n'omit jamais aucune de nos dignités. Nous faisions de même à son égard. Notre ancêtre, l'heureux Charles, de sainte mémoire, obtint par ses victoires la monarchie de Rome, qui pendant plus de cinq cents ans est arrivée jusqu'à nous sans interruption. Nous la possédons depuis trente-huit ans par la volonté de Dieu et par la libre élection des princes du saint empire. C'est en effet dans la ville de Rome, qui est appelée la maîtresse et la capitale du monde, que nous avons reçu à l'autel de saint Pierre, prince des apôtres, la couronne et l'empire de toute la chrétienté, et que nous avons été solennellement sacré par le pape Adrien, successeur de Pierre. Depuis ce temps, notre nom y est célèbre et glorieux. Sachez donc que nous ne recevrons plus les lettres de votre maître si elles ne contiennent expressément le nom et les titres de notre majesté, car nous l'avons appelé et nous l'appelons encore par son nom. Il se donne celui de saint. Admirable sainteté que celle qui fait jeter en prison et qui réduit presqu'à la mort, par la faim et la nudité, des hommes honorables et religieux, des envoyés reçus d'abord comme des messagers de paix, et dans la bouche desquels il ne s'est trouvé ni iniquité, ni mensonge. Dieu nous préserve d'une pareille sainteté.

« Les députés grecs se sont retirés après avoir entendu » ces paroles. Que vous dirai-je de plus ? Toute la Macédoine » et la Thrace jusqu'aux murs de Constantinople nous sont » soumises ; les villes et les châteaux de ce pays sont dans nos » mains. Les Arméniens nous sont fidèles. Notre empereur » a l'intention de passer l'hiver à Philippopolis, et le duc de » Souabe à Berrhoa. L'armée est séparée en trois quartiers. » Les Grecs nous appellent hérétiques. Les prêtres et les » moines nous persécutent en paroles et en actions. Mais » tout nous abonde ; nos compagnons d'armes se portent » bien. »

Ici finit la lettre de l'évêque de Passaw, qui avait été sans doute rédigée par Tagenon. Ce dernier, continuant son récit, nous apprend que l'empereur laissa une garnison à Philippopolis et se rendit à Andrinople. Les pélerins, voyant que les Grecs ne tenaient pas leurs promesses, entrèrent de force dans les villes de Nicopolis, d'Antronopolis, et autres cités, après en avoir chassé les habitans : ils se rendirent maîtres de quelques forteresses, dont Dimotique était la principale. Enfin, ils attaquèrent toutes les places maritimes, jusqu'à ce que l'empereur grec se vît forcé de donner neuf cents ôtages.

L'auteur copie la lettre que Frédéric adressa d'Andrinople à Léopold, duc d'Autriche, et dans laquelle ce prince se plaint de la mauvaise foi des Grecs, et du traitement qu'ils ont fait à ses ambassadeurs. Il lui annonce qu'il est dans l'intention de passer l'hiver à Philippopolis et à Andrinople ; il se recommande à ses prières, lui et l'armée de la croix, et le charge enfin de faire passer au pape des lettres qu'il lui envoie.

Tagenon copie encore une lettre que Sibylle, reine de Jérusalem, adressait à l'empereur Frédéric, pour le prémunir contre la perfidie de l'empereur de Constantinople. Cette princesse informait l'empereur des Romains des liaisons d'Isaac avec Saladin ; elle lui disait que le sultan avait envoyé au prince grec six cents muids de farine empoisonnée, et un grand vase rempli d'un poison si actif, qu'un homme, qu'il avait fait venir pour éprouver la force de ce poison, avait été étouffé par la seule odeur à l'ouverture du vase. Ces funestes présens devaient servir à la destruction des croisés. On trouvera dans la chronique de Reichersperg une lettre envoyée d'outre-mer en Allemagne, qui contient des détails fort intéressans sur les relations de Saladin avec les empereurs grecs ; cette lettre confirme ce que disait la reine Sibylle.

Le doyen de Passaw raconte, jour par jour et fort succinctement, l'arrivée à Andrinople des envoyés du soudan d'Icone et de son fils, la conclusion du traité fait avec Isaac, l'arrivée des ôtages de ce prince, le départ et les préparatifs des croisés pour le passage du canal, l'envoi de mille cinq cents vaisseaux et de vingt-six galères fournis par l'empereur grec, pour la traversée des pélerins et l'entrée de l'évêque de Passaw et du duc de Méranie dans la Romanie. Il indique tous les lieux par où passa l'armée chrétienne pour arriver dans les campagnes de Laodicée, où les croisés achetèrent tout ce qu'ils voulurent. « On se rappelait, dit-il, » que ce fut dans ces lieux que Louis VII, roi de France, » fut vaincu par les Turcs; on se rappelait aussi que Otton, » évêque de Frisiague, avait partagé dans ces régions les » revers et les misères de Conrad et des pélerins allemands. » De là, en descendant le long du *lac des Salines,* nous en» trâmes dans les déserts de la Turquie, pays horrible et » plein de marais salés; nous y trouvâmes des troupeaux de » moutons, de chèvres, de boucs, de bœufs, de chevaux, » de chameaux et d'ânes, au nombre de cinq mille environ. » Les paysans turcs, effrayés de notre arrivée, les y avaient » laissés, abandonnant leurs tentes, et s'étaient retirés dans » les montagnes. Comme nous les croyions nos amis, nous » ne touchâmes à aucun de leurs animaux, qui pourtant » nous auraient été bien nécessaires. La nuit suivante, nous » ne trouvâmes sur la frontière de ce pays ni verdure, ni » herbe, ni sources, et le lendemain nous fûmes assaillis de » mille maux inouis; car le soudan envoya contre nous des » troupes nombreuses de Turcs, soit à pied, soit à cheval, » qui nous tendirent sans cesse des embûches, *aboyoiant* » autour de nous *comme des chiens, more canum circum la-* » *trando.* »

La suite de ce récit renferme quelques circonstances peu importantes, pour lesquelles nous renvoyons à la *relation anonyme,* qui donne des détails plus précis et plus exacts sur la marche des croisés. Nous allons passer à la bataille qui fut livrée le lendemain de la Pentecôte, près d'une ville nommée *Firma.*

« Les fils du soudan, dit Tagenon, ayant réuni trois cents » mille cavaliers, se rangèrent en bataille et nous présentè» rent le combat. L'empereur, à la tête du premier corps » d'armée, les attaqua vigoureusement et les mit en fuite. » Un laïc plein de piété vit un ange qui renversait les Turcs » à coups de lance. (Le moine Godefroy dit que c'était saint » Georges. La relation anonyme parle d'une troupe vêtue

» de blanc). A la descente de la montagne d'où les nôtres » avaient mis en déroute le premier corps des ennemis, » l'empereur renversa plus de dix mille cavaliers d'élite, et » montant lentement une autre montagne que les fils du » soudan occupaient avec des troupes nombreuses, il leur » fit aussitôt tourner le dos. Mais nous fûmes punis pour » n'avoir pas chanté l'hymne d'actions de grâces que nous » devions à Dieu pour cette victoire; car, après le coucher » du soleil, l'armée, accablée par la fatigue et la chaleur, » se dispersa dans un désert sablonneux; là, comme des » brebis errantes, nous nous portâmes çà et là, au milieu » d'un nuage de poussière, harcelés par les ennemis, qui » rôdaient autour de nous. Cependant on finit par se rallier » sous les drapeaux; le lieu où nous campâmes n'avait ni » eau ni verdure; nous arrivâmes enfin sur le territoire » d'Icone, épuisés par la faim et par une marche pénible.

L'armée trouva là une belle campagne arrosée par des ruisseaux. Le satrape Melich envoya dire à l'empereur que s'il voulait donner trois cents écus d'or et le pays des Arméniens, les Turcs lui livreraient passage, et qu'au bout de trois jours ils apporteraient des provisions. « Nous avons » coutume, répondit Frédéric, non pas d'acheter notre chemin avec de l'or, mais de nous l'ouvrir par le fer et avec » le secours de notre Seigneur Jésus-Christ, dont nous » sommes les soldats... L'envoyé turc dit en se retirant : Si » je ne reviens pas cette nuit, soyez assuré que demain, » avant la troisième heure, le soudan vous combattra avec » toutes ses forces. »

L'armée et les chevaux étaient fort affaiblis par la faim et par la disette. Cette menace du turc répandit parmi les pélerins une grande tristesse. « Mais, dit Tagenon, Dieu, qui » aime mieux pardonner que punir, inspira les évêques, et » ceux-ci excitèrent les croisés à implorer saint Georges et » saint Victor, qu'on avait vus si souvent parmi les troupes » d'anges qui nous accompagnaient et nous protégeaient » dans les combats. Nous invoquâmes donc le secours divin » et la milice céleste par des hymnes, des jeûnes, des soupirs et des larmes. » (On voit par là que les croisés allemands avaient encore le même esprit et le même caractère de crédulité que les pélerins de la première croisade. On ne trouve néanmoins rien de semblable dans les croisés anglais et français qui avaient traversé la mer sous le commandement de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion.)

« Le matin, 16 des calendes de juin, après avoir entendu » la messe et reçu la communion, nous avançâmes à pas

» lents, de manière que les malades pouvaient nous suivre.
» Les Turcs nous entourèrent aussitôt en formant une espèce
» de croissant, en poussant des cris et en nous harcelant; cependant ils ne nous firent pas beaucoup de mal. Nous arrivâmes ainsi sans perte jusqu'au lieu destiné au campement.
» Trente des Turcs succombèrent. Nous entrâmes dans le
» parc du soudan, où nous trouvâmes des ruisseaux et de
» la verdure. Pendant la nuit, nous fûmes tourmentés par
» le tonnerre et par un violent orage. »

Le lendemain, pendant que l'empereur faisait ses dispositions pour attaquer la ville, des envoyés du soudan et de son fils vinrent demander la paix. L'empereur leur répondit : *Si vous me rendez mon ambassadeur, que vous retenez captif, et si vous m'envoyez des hommes prudens avec lesquels je puisse traiter, je vous donnerai la paix, à vous et à votre maître*. Les députés se retirèrent avec cette réponse. L'empereur, jugeant que les ennemis n'agissaient que par ruse, ordonna à son fils de marcher en avant. L'armée était partagée en deux corps. Le duc de Souabe commandait celui qui devait attaquer Icone. L'empereur devait avec le sien faire face aux ennemis du dehors. Pendant que le duc de Souabe se dirigeait vers la ville, Godefroy, délivré de prison, vint à sa rencontre et lui dit : *Avancez avec confiance, car le Seigneur, qui vous bénit, vous livre la ville et le pays*. « Le soudan, dit Tagenon, vint à la tête de six cent mille hommes
» au-devant de notre armée; je ne sais si c'était une ruse
» de sa part; mais après avoir vu nos premières lignes, il
» alla s'enfermer dans le château qui domine la ville. Le
» duc de Souabe poursuivit les Turcs et pénétra avec eux
» dans la place, passant au fil de l'épée tous ceux qu'il rencontra, femmes et enfans.

» Pendant ce temps, le corps d'armée de l'empereur, qui
» était encore loin et qui ignorait ce qui se passait, se
» voyant entouré par des troupes innombrables d'ennemis,
» n'attendait plus que la mort, qui semblait le menacer de
» tous côtés. Les prêtres et les évêques mirent leurs étoles
» à leur cou, et parurent, ainsi que les guerriers, prêts à
» recevoir le martyre. L'invincible empereur, au milieu de
» ses troupes, leur dit, le visage baigné de larmes : *Je voudrais, au péril de ma vie, que l'armée fût arrivée intacte à*
» *Antioche*. A ces mots, tous répandirent des pleurs. *Mais*
» *qu'attendons-nous*, ajouta le prince; *pourquoi sommes-nous*
» *tristes? Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande (Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat), telle est la récompense des soldats du Christ. C'est*

» *ainsi qu'on arrive au royaume des cieux. Suivez-moi, mes » compagnons, vous qui êtes sortis de votre pays pour acqué- » rir la couronne éternelle par votre sang.* En prononçant ces » paroles, quoique épuisé de fatigue, mais plus grand que » Macchabée par son noble courage, il fait tourner son » cheval, et, suivi des autres guerriers, s'élance comme » un lion sur les ennemis. Ceux-ci tournent subitement » le dos; aucun n'ose même lever le bras pour combattre. » Près de dix mille Turcs périrent. Après cette victoire, » l'empereur entra dans la ville; il y fut reçu magnifique- » ment par son fils. Le butin qu'on y trouva fit cesser la di- » sette. Des fossés remplis de bled et d'orge satisfirent au » besoin de tous. On trouva dans la maison du satrape » Melich plus de cent mille marcs d'or et d'argent, qui » étaient la dot de la fille du soudan, que Melich avait » épousée. Le lendemain, nous rendîmes grâces à Dieu en » célébrant la messe qui commence par *charitas dei diffusa,* » et on lut l'épître où il est mention d'Icone. »

Tagenon dit que le soudan et son fils envoyèrent demander humblement la paix, et que l'empereur répondit aux envoyés : « Le sultan votre maître, d'après l'amitié qui » existait depuis long-temps entre nous, nous a envoyé des » ambassadeurs pour nous inviter à passer par ses états et » nous promettre sûreté et libre achat des provisions. D'au- » tres envoyés de lui et de son fils sont venus nous trouver » à Andrinople; ils nous ont fait de plus belles promesses » encore. Entrés avec nous dans ce pays, ils ont vu qu'au » lieu de la sûreté promise et du libre achat des provisions, » nous n'y avons trouvé que la guerre et ses menaces. Le » grand Melich, avec toutes ses troupes, est venu comme » un sanglier nous envelopper; il s'est porté sur nous comme » le feu qui dévore les buissons. Mais l'empereur romain, le » défenseur particulier de la Palestine (titre donné par le » pape à Conrad dans la seconde croisade), l'empereur ro- » main a pénétré, avec sécurité et au nom de Notre-Seigneur » Jésus-Christ, au milieu de ses ennemis; Dieu, après avoir » mis leur multitude en fuite, lui a livré leur capitale. Ce- » pendant, comme l'empereur romain, qui doit toujours » avoir pour compagnes la miséricorde et la vérité, aime » mieux épargner que frapper, il accorde la paix à vos maî- » tres, pourvu que vous nous donniez des ôtages à notre » choix, sûreté pour le passage et des approvisionnemens » dans votre pays. »

Ces conditions furent acceptées avec joie, dit Tagenon, et fidèlement exécutées. L'armée quitta Icone et se remit en

marche. Nous ne suivrons point l'auteur dans son nouvel itinéraire, qui n'offre rien de très-remarquable. Nous dirons seulement, d'après lui, que les croisés, arrivés aux environs du fleuve Selef, reçurent plusieurs envoyés de *Léon,* prince d'Arménie, lesquels, s'inclinant devant l'empereur, suivant la coutume de leur pays, lui offrirent tout pouvoir de disposer comme il voudrait du peuple et de la contrée. Frédéric retint auprès de lui six de ces envoyés, et, les consultant sur la marche de l'armée, il apprit d'eux qu'elle avait à traverser un chemin âpre et difficile. « L'em» pereur, qui avait pour les pélerins, poursuit le doyen de » Passaw, une tendresse de père, voulut qu'on leur cachât » cette nouvelle, de peur qu'ils ne se décourageassent. On » leur annonçait de jour en jour l'abondance et un avenir » plus agréable. Mais tout arriva bien autrement. »

L'auteur rend compte ensuite des difficultés et des dangers qu'éprouvèrent les pélerins au passage d'une montagne très-élevée qui s'étendait sur le bord du fleuve Selef. « On » portait, dit-il, sur des litières les évêques malades, et les » chevaux qui servaient à cet usage mettaient en grand dan» ger le maître et les serviteurs. Les écuyers portaient leurs » maîtres malades sur leur écu. Quand on eut descendu la » montagne, on trouva de l'herbe en abondance; on dîna, » on se reposa quelque temps. L'empereur et ceux qui » étaient avec lui, suivant le conseil des habitans du pays, » évitèrent les dangers de cette montagne; à l'aurore, ils » passèrent par des sentiers escarpés, où ils n'eurent pas » moins de peine que ceux qui avaient franchi le sommet; car » des évêques, des princes et seigneurs, qui avaient laissé » leurs chevaux dans des lieux où il y avait de l'eau, furent » obligés tantôt de se traîner, tantôt de grimper, s'aidant » des pieds et des mains comme des quadrupèdes, ayant à » droite et à gauche des abîmes et la perspective de la » mort. Cependant tous étaient gais, car l'amour du Christ » les soutenait. Le 4 des ides de juin, l'armée campa dans » les plaines de Seleucie. La joie se répandit dans le camp : » nous avions échappé à tous les dangers; mais notre joie se » changea bientôt en grand deuil; ce même jour, l'empe» reur mourut subitement à Seleucie, sur le soir. »

Tagenon ne donne pas d'autres détails sur cette mort; il termine son récit en disant que la plus grande partie de l'armée suivit le duc de Souabe, et que les croisés étant arrivés à *Curcas,* quelques pélerins montèrent sur des vaisseaux et se mirent en mer. Il ajoute que, lorsque les débris de l'armée furent parvenus à Antioche, la peste, qui se

mit dans cette ville, moissonna un grand nombre de croisés. On mourait subitement, dit-il, et il n'y avait personne pour ensevelir les morts.

Suivant Tagenon, les restes de l'empereur furent ensevelis à Antioche, dans l'église et devant l'autel de saint Pierre. Il nous apprend aussi en peu de mots que l'évêque de Passaw mourut à Acre, où il fut enterré, et que six de ses chanoines étaient morts avant lui. Il paraît que Tagenon écrivait son histoire à mesure que les événemens se passaient sous ses yeux ; il ne put accompagner son évêque au siège d'Acre, et mourut avant d'avoir achevé son pélerinage et sa relation.

Si l'on peut en juger par le grand nombre de chroniques italiennes, allemandes et anglaises qui ont parlé de l'expédition malheureuse et de la mort de Frédéric, ces événemens intéressèrent vivement les contemporains. Les musulmans n'étaient pas moins attentifs à une entreprise qui les remplissait d'effroi ; plusieurs de leurs chroniques font assez voir la crainte qu'inspirait à Saladin l'approche de l'empereur d'Allemagne. On a pu voir que la relation de Tagenon n'est pas seulement intéressante pour les faits qu'elle renferme, mais elle l'est aussi par l'exactitude avec laquelle les lieux y sont mentionnés. On sait combien nous avons peu de lumières géographiques sur certaines parties de l'Asie mineure, presqu'inaccessibles aujourd'hui aux voyageurs ; on peut donc consulter avec fruit les chroniques qui nous ont donné l'itinéraire minutieux des pélerins des trois premières croisades à travers les provinces situées entre Constantinople et le mont Taurus.

Lettre sur l'expédition de Frédéric Ier., et sur la mort de ce prince. (1)

Cette lettre paraît adressée au pape par un témoin des événemens. Nous avons pensé qu'elle ne pouvait être mieux placée qu'après la relation de Tagenon qu'elle appuye et développe en quelques endroits. Elle est l'expression fidèle de tous les sentimens qui animaient alors la multitude des croisés.

« Votre sainteté saura que le roi de Hongrie nous a reçus

(1) Tirée de l'*Appendix incerti auctoris* qui se trouve à la suite de l'ouvrage de Radevic, intitulé : *de Gestis Frederic I, imper.*

honorablement et nous a traités avec autant de bienveillance que d'humanité; mais à peine entrés dans l'empire grec, nous sommes tombés dans les mains des larrons et des voleurs; car les Grecs n'ont aucune bonne foi. Ils ont, contre la loi commune de l'inviolabilité des ambassadeurs, arrêté l'évêque de Munster et le comte Rupert. Après avoir traversé la Bulgarie avec beaucoup de peine et de temps, nous avons pris et détruit la ville de Philippopolis et le fameux château de *Vermuth*. Nous avons dévasté par le fer tout le pays environnant, et nous nous sommes ensuite rendus maîtres de la noble ville d'Andrinople et des cités voisines. Le duc de Souabe s'est emparé de l'inexpugnable forteresse appelée Dimotique, où il a passé au fil de l'épée un nombre infini d'habitans. Nous avons encore détruit un château nommé *Manicet*, et six mille Grecs environ y ont péri par le fer et par le feu. Plusieurs autres forteresses sont tombées en notre pouvoir, non sans une grande résistance de la part des Grecs. Nous avons reçu alors des ôtages de l'empereur de Constantinople, qui nous a rendu nos ambassadeurs et nous a envoyé ceux du soudan et de son fils qu'il avait également fait arrêter.

» Vers la fête de Pâques, nous avons traversé le bras de Saint-George, tous en bonne santé. Mais tout ce que l'empereur grec nous avait promis et juré, ne s'est point effectué. L'armée du Christ passant le long de Philadelphie est arrivée jusqu'à Laodicée, toujours sous les armes. Six jours avant les Rogations, elle s'est remise en marche, et beaucoup de chevaux ont péri dans la route par le manque d'eau et de pâturage; puis elle est venue à la source du Méandre. Nous avions encore avec nous les ambassadeurs du soudan et de son fils qui avaient apporté de grands présens à l'empereur, et promis, avec serment, de la part de leur maître, une paix solide. Cependant nous avons trouvé là des troupes turques en grand nombre, rangées en bataille et envoyées pour nous détruire. Mais avec le secours de Dieu, dont la sainte croix nous servait d'étendard, nous les avons vaincus; le premier jour des Rogations, nous en avons fait un grand carnage. Ce même jour, nous avons passé, du côté du *Susopolis*, des gorges de montagnes très-étroites. La veille de l'Ascension, nous avons tué dans une de ces gorges un grand nombre de turcs. Comme nous manquions déjà de chevaux, les nôtres ayant été blessés et tués; que nous étions nous-mêmes pressés par la faim, ne trouvant ni moisson, ni légumes, à cause du froid; et que d'ailleurs les ambassadeurs du soudan ne nous donnaient aucun bon conseil, nous

fûmes forcés de nous détourner du chemin que l'empereur Manuel avait coutume de suivre; car ce chemin, très-long et désert du côté d'Icone, est, de toutes parts, bordé de montagnes. Nous prîmes notre route sur la gauche.

» Le jour de l'Ascension, nous avons occupé les hauteurs des montagnes par où nous devions passer, et, contre toute espérance, nous sommes descendus, le même jour, dans la plaine de *Finiminum*, mais non sans beaucoup de peines et sans une grande perte d'hommes et de bagages. Les Turcs qui environnaient cette plaine en forme de couronne, attaquèrent notre armée. Le duc de Souabe était resté sur les derrières avec le duc de *Mair* (Méranie), le marquis de Bade, d'autres seigneurs et les archers, afin de protéger les cavaliers qui marchaient devant et à pied, en conduisant leurs chevaux. Les Turcs lancèrent une si grande quantité de traits et de pierres, que les nôtres se séparèrent. Dans ce pressant danger de l'armée, le duc de Souabe a été blessé et a eu deux dents brisées. Plusieurs de nos soldats ont aussi été blessés; un seul a été tué : nous avons perdu beaucoup de bêtes de somme avec l'argent, les vêtemens et les vases qu'elles portaient; mais les ennemis ont perdu un grand nombre des leurs. Cependant leurs forces augmentaient chaque jour au-delà de ce qu'on peut dire. Le duc de Souabe, avec son corps d'armée, avait à résister aux troupes du gouverneur de *Finiminum*. Nous avions en tête celles du gouverneur de *Ferma* et une infinité d'autres. Nous avons combattu tous pendant plusieurs jours, depuis le matin jusqu'au soir, et Dieu nous a toujours laissé la victoire; pourtant nous avons eu plusieurs hommes de blessés et plusieurs chevaux de tués. Le dimanche d'après l'Ascension, Frédéric de *Humlitra* (de Husen), en poursuivant les ennemis, tomba de cheval et se brisa la tête. Le jour suivant nous campâmes auprès de *Finiminum*. Vers le soir les Turcs nous attaquèrent dans notre camp; déjà ils y avaient fait quelque butin, mais nous les mîmes bientôt en fuite et nous en tuâmes plus de six mille, parmi lesquels trois cent soixante-quatorze de leurs meilleures troupes. Aucun des nôtres ne périt, mais nous perdîmes plusieurs chevaux: les montagnes retentissaient des cris des mourans et des blessés. La nuit nous sépara.

» Une violente famine commença à se faire sentir. Le vin et la farine manquaient tout-à-fait. Je mangeai, comme bien d'autres, de la chair de cheval; les chevaux mouraient tout de faim. Nous ne trouvions ni grain, ni moisson. Les Turcs nous serraient de si près, jour et nuit, que personne

ne pouvait sortir du camp. Quatre jours avant la Pentecôte nous en tuâmes un grand nombre.

» Le lendemain de cette fête, nous rencontrâmes Melich, fils du soudan (ou plutôt gendre), qui menait contre nous des troupes en ordre de bataille. Il avait environ quatre cent mille cavaliers turcs qui couvraient tout le pays comme des sauterelles. Oubliant la disette et le nombre de nos blessés qui ne pouvaient nous servir, nous levâmes contre eux nos aigles victorieuses; quoique nous fussions à peine six cents cavaliers, nous les combattîmes sous le signe vivifiant de la croix, et nous les mîmes en fuite. Melich fut renversé de cheval; quatre des principaux chefs furent tués ainsi que plusieurs autres. Il arriva là un fait digne de mémoire : Louis de Helfeinstein déclara, sous le serment et sur la foi de son pélerinage, en présence de l'empereur et de l'armée, qu'il avait vu saint Georges, conduisant quelques-unes de nos troupes et donnant, comme précédemment, du secours à notre armée. Les Turcs eux-mêmes nous ont rapporté depuis, qu'ils avaient vu des troupes vêtues de blancs et montées sur des chevaux blancs.

» Le même jour, après une si grande victoire, nous arrivâmes, sur le soir, en poursuivant Melich qui fuyait vers Icone, à une station où nous ne trouvâmes personne. Nous fûmes, hommes et bêtes, sans nourriture et sans eau; et nous tombâmes en quelque sorte dans le désespoir de la vie; car les chevaux qui nous restaient encore, étaient presque tous morts de faim ou de fatigue. Nous partîmes le lendemain, n'étant qu'à un mille d'Icone, et nous nous approchâmes de cette ville, où nous trouvâmes de l'eau; nous y restâmes toute une journée. Nous vînmes le jour suivant, à un lieu très-agréable, clos de murs et tout près de la ville. Nous y détruisîmes deux beaux palais du soudan. Comme nous étions menacés de périr de faim et qu'à peine avions-nous cinq cents cavaliers à cheval et point de moyen d'avancer ou de reculer, nous fûmes forcés de prendre conseil de la nécessité. Nous partageâmes l'armée en deux corps, et le sixième jour après la Pentecôte, nous marchâmes droit sur Icone pour nous en emparer. Chose étonnante et merveilleuse à raconter! Le duc de Souabe, lui sixième, aidé du secours de Dieu, se rendit maître de cette ville, en passant les habitans au fil de l'épée. L'empereur, qui était resté derrière, combattit, pendant ce temps, dans la plaine, contre les autres Turcs. Quoique les ennemis fussent environ deux cent mille cavaliers, il les mit en fuite par la vertu du Très-Haut. Cette action n'est pas indigne d'être transmise à la mémoire,

car la ville d'Icone égale Cologne en grandeur. Nous y demeurâmes deux jours, après le butin que nous y fîmes. Le soudan, qui s'était retiré dans le château, lui et les siens, donna, par crainte de la mort, vingt ôtages, à notre choix. Nous les gardons encore prisonniers, parce qu'il n'a pas tenu toutes ses promesses.

» Le samedi suivant, nous nous dirigeâmes vers *Laranda*, où nous campâmes aux ides de juin. Nous éprouvâmes là, pendant le silence de la nuit, un si grand tremblement de terre, que nous crûmes que toutes les forces des Turcs fondaient sur nous. Nous avons pensé depuis que c'était le présage du changement arrivé à la fortune de l'empereur. En effet, en partant de là, nous marchâmes vers Selef, et nous trouvâmes, en traversant des montagnes, un chemin si âpre et si difficile, que nous n'y parvînmes qu'avec une grande perte de nos provisions, la veille de la fête de Saint-Barnabé. Ce même jour, l'empereur, traversant un sentier au pied des montagnes, rencontra une rivière très-rapide, sur le bord de laquelle il se reposa et prit un repas. Ayant supporté pendant un mois des travaux infinis, il voulut se baigner et se rafraîchir dans cette rivière, et il y périt inopinément, par le jugement de Dieu. Pleins de respect pour les restes de ce prince, nous les portons avec nous. Après avoir passé par la fameuse cité de Tarse, nous avons pris la route d'Antioche, où nous avons essuyé une grande perte de nos bagages. Pendant six semaines nous avons éprouvé disette de tout, parce que nous n'avons rien trouvé à acheter.

» Tels sont, en abrégé, les dangers que nous avons courus et dont nous avons pris soin de vous instruire. Du reste, nous attendons notre consolation de la miséricorde de Dieu. »

Quoique nous ayons beaucoup de documens historiques sur l'expédition de Frédéric I[er], la lettre qu'on vient de lire n'en est pas moins un monument très-précieux pour l'histoire de la troisième croisade; ce qui frappe davantage dans cette lettre, c'est l'effroyable massacre des Grecs qui signala le passage des Allemands. Il paraît que les infidèles ne furent pas plus maltraités dans ce pélerinage guerrier que les sujets de l'empereur Isaac, et nous sommes portés à croire que la mort de Frédéric et la dispersion de son armée ne causèrent pas plus de joie à Icone qu'à Constantinople. Nous croyons d'ailleurs que l'auteur de cette lettre, quel qu'il soit, a exagéré dans son récit les maux que les Latins firent souffrir aux Grecs; une circonstance assez remarquable de cette époque, c'est que l'historien grec Nicetas était alors gouverneur de Philippopolis, et qu'il ne parle point du massacre

des Grecs comme les historiens latins. On ne saurait trop, du reste, admirer en cet endroit l'impartialité de Nicetas, qui ne se plaint pas trop amèrement des croisés, et qui est loin d'approuver la politique d'Isaac. (Voyez notre extrait de Nicetas, collection des historiens grecs.)

Lettre de l'empereur Frédéric Ier. à son fils Henri-Auguste, datée du camp de Philippopolis, le 16 *des calendes de décembre* 1189.

Nous avons trouvé cette lettre dans l'histoire des évêques d'Utrecht, par Guillaume Heda, et nous l'avons jugée assez importante, comme document historique, pour la rapporter ici toute entière. Les lettres écrites d'Orient par des princes et par les chefs des armées chrétiennes sont comme les *pièces officielles* des croisades; il est toujours curieux de savoir comment les chefs de ces entreprises lointaines parlaient de leurs travaux, de leurs exploits, de leurs périls.

« Frédéric, par la grâce de Dieu, empereur des Romains » et toujours auguste, à son cher fils Henri, roi des Romains, » auguste, salut et sincère affection paternelle.

» Notre bienveillance impériale a reçu les lettres de Votre Excellence avec une pleine satisfaction de cœur et d'esprit; elles nous ont fait concevoir une grande espérance touchant votre convalescence. Comme vous désirez être informé de l'état de notre santé et des succès de la glorieuse armée des croisés, je vous dirai d'abord que, dès que nous avons été sur les frontières de notre frère l'empereur de Constantinople, nous avons éprouvé une assez grande perte d'hommes et de bagages, causée, sans aucun doute, par l'empereur lui-même; car des archers, cachés le long de la grande route, dans des buissons épais, n'ont cessé d'attaquer à l'improviste, avec des flèches empoisonnées, un grand nombre des nôtres qui étaient sans armes et qui marchaient sans trop de précaution. Mais enfin, enveloppés par nos ballistaires et par nos chevaliers, et pris en flagrant délit, ils ont subi la peine qu'ils méritaient. Vingt-deux ont été suspendus, comme des loups, dans un même jour et à la même potence. Cependant le reste de ces malfaiteurs nous poursuivant dans toutes les forêts de la Bulgarie, et venant du côté des montagnes, n'a cessé de nous inquiéter et de nous piller pendant la nuit, quoique beaucoup d'entre eux aient

été également punis par nos soldats, qui leur ont fait subir différens genres de supplice.

» Non-seulement l'empereur de Constantinople n'a pas hésité d'enfreindre tout ce qui avait été juré à Nuremberg par son chancelier, il a encore défendu, sous des peines sévères, qu'on nous vendît des provisions et des vivres; il a, en outre, fait fermer tous les chemins étroits avec des arbres et d'énormes pierres; contre l'honneur de Dieu et de sa croix, et pour notre ruine et celle de la chrétienté, il a fait relever et fortifier d'anciennes barrières de la Bulgarie, qui étaient tombées de vétusté. Mais, appuyés du secours céleste, nous avons mis le feu aux machines des Grecs et nous les avons réduites en cendres. Après avoir ainsi, par la grâce de Dieu, surmonté tous les obstacles, nous sommes arrivés, dans un pays plat, abondant en toutes choses, dans le voisinage de la place forte de *Veron;* nous avons mis six semaines à traverser toute la Bulgarie. »

Ici se trouve répété tout ce qu'on a lu dans la lettre de Dietpold sur la marche de l'armée vers Philippopolis, sur la conduite des Grecs à l'égard des ambassadeurs croisés, et sur les machinations de l'empereur de Constantinople.

« N'ayant aucune confiance aux sermens et aux démonstrations des Grecs, poursuit Frédéric, nous avons résolu de passer l'hiver à Philippopolis. Notre fils le duc de Souabe ira séjourner dans la ville de *Veron,* à dix milles de notre camp, jusqu'à ce que le souffle du printemps ait chassé le vent rigoureux de la mauvaise saison. Il emmène avec lui une grande partie de l'armée. Notre passage par le bras de Saint-Georges est absolument impossible, si nous n'obtenons de l'empereur de Constantinople des ôtages choisis parmi les plus grands de l'empire, et si nous ne soumettons toute la Romanie à nos armes. Nous vous prions et nous recommandons à votre prudence royale d'envoyer des ambassadeurs à Gênes, à Venise, à Ancône, à Pise et autres lieux pour en obtenir de grands et petits vaisseaux qui se rendront à Constantinople vers le milieu de mars, afin d'attaquer cette ville par mer pendant que nous l'attaquerons par terre. Quoique nous ayons une belle armée, il faut cependant recourir par nos prières à la protection divine; car un roi ne se sauve pas par la multitude de ses soldats, mais par la grâce du roi éternel. Nous vous prions de recommander aux personnes religieuses de notre empire de faire pour nous de fréquentes prières. Nous vous exhortons à faire observer la justice et à sévir contre les malfaiteurs. Vous obtiendrez certainement par là la grâce de Dieu et la confiance des

hommes. Demandez au pape qu'il envoie des légats pour prêcher particulièrement contre les Grecs ; car leur patriarche a publiquement prêché dans l'église de Sainte-Sophie, en présence de nos ambassadeurs, que tout grec qui tuerait cent pélerins, quand même il serait coupable envers vingt grecs (*si viginti Græcis reatum incurrisset*), obtiendrait indulgence de Dieu. Nous avons déjà passé douze semaines à Philippopolis, et jusqu'à Constantinople on ne trouve pas un seul habitant de la ville ou du camp. »

On voit par cette lettre que Frédéric, indigné de la perfidie des Grecs, avait résolu, s'il n'obtenait pas d'Isaac ce qu'il était en droit de lui demander d'après le traité de Nuremberg, de marcher sur Constantinople. On ne peut douter que, s'il avait été forcé d'exécuter cette résolution, il n'eût renversé l'empire grec, qui devait quelques années plus tard succomber sous les efforts des Latins.

Struve a inséré dans le second volume de sa collection quelques pièces détachées, telles qu'une bulle du pape Sixte IV adressée en 1481 à l'électeur palatin du Rhin, pour l'exhorter, lui et les autres princes d'Allemagne, à une expédition contre les Turcs; et une lettre du roi Mathias à l'archevêque de Ratisbonne, dans laquelle le roi se plaint du peu de secours qu'il a trouvé auprès des princes de l'empire. Ce second volume renferme, en outre, plusieurs discours que Freher avait tirés des *manuscrits palatins* et qu'il avait rassemblés sans ordre. L'éditeur les a placés sous la date du temps où ils ont été prononcés, en y joignant quelques éclaircissemens historiques.

Discours relatifs aux croisades contre les Turcs.

Le premier de ces discours est d'Œneas-Silvius. L'empereur Frédéric III avait chargé cet évêque, en 1452, de faire, dans un consistoire général présidé par le pape, le tableau de la situation des chrétiens en Syrie, en Égypte, en Asie, en Grèce, sous l'empire des Turcs, et des calamités que les Hongrois avaient éprouvés de la part de ces infidèles dans les dernières années. A la suite de ce tableau, le prélat devait proposer un *passage* général.

Œneas-Sylvius explique dans son discours quel était le passage qu'on demandait, pourquoi on le demandait.

« Ce que nous désignons par passage, dit l'orateur, est » une expédition militaire très-nombreuse contre les infidè-

» les, ordonnée par le pontife romain, et par laquelle les » croisés méritent et obtiennent la rémission entière de leurs » péchés. On l'appelle *passage*, d'un mot italien, *passagio;* » car de même qu'on dit de ces oiseaux qui se transportent » à certains temps de l'année d'un pays dans un autre, qu'ils » font leur passage, de même les chrétiens qui traversent » la mer et vont par ordre du saint-siége combattre les » ennemis de la foi, paraissent faire aussi leur passage. »

Après cette explication, l'évêque de Sienne donne pour motifs de l'entreprise qu'il propose, l'humanité, l'utilité et l'honneur.

« Frédéric, dit-il, suivant les traces de ses ancêtres, dès » qu'il fut en âge de raison, traversa la vaste étendue des » mers et brava les tempêtes pour baiser la terre où posè» rent les pieds de celui qui nous racheta; Jérusalem le re» çut dans ses murs. Il visita le tombeau du Seigneur, le » Calvaire, la montagne des Oliviers, etc. Quels transports » de dévotions n'excita point en lui la vue des lieux saints! » mais lorsqu'il vit ces lieux révérés sous la domination des » Sarrasins, il fut touché d'une profonde douleur, et il s'é» cria avec le prophète : *O Dieu! les gentils sont venus dans » votre héritage; ils ont souillé votre saint temple, ils ont mis » des gardes dans Jérusalem!* Combien l'indigne servitude de » la cité sainte et l'oppression des chrétiens qui sont au-delà » de la mer, tourmentaient et affligeaient le cœur de Frédé» ric! Que dirai-je de la Grèce, cette mère des lois, des » lettres et des beaux-arts? qui ne serait touché du triste » sort de ce pays, autrefois si puissant et si florissant sous » Alexandre et ses successeurs, sous les Athéniens et sous » les Spartiates, forcé d'obéir aujourd'hui à des Turcs vils » et efféminés? Que dirai-je de ce noble royaume de Hon» grie, de cette terre antique et si puissante par ses riches» ses et par ses armes? que de maux n'ont pas soufferts » les Hongrois dans ces derniers temps! en préservant notre » sang, ils ont répandu le leur; ils nous ont fait un rempart » de leurs corps; ils ont souffert toutes sortes de maux pour » nous, et sont devenus *comme des agneaux dévoués au sa» crifice*. Voyez Ladislas, ce roi enfant, ce pupille, cet or» phelin, cet illustre rejeton de rois et d'empereurs; lors» qu'il demande du secours pour son royaume et pour les » siens, c'est par intérêt pour le monde chrétien. Puisse » votre sainteté être aussi touchée de ses larmes que l'est » la majesté de César, qui vous implore maintenant pour » cette nation, véritable bouclier de l'Occident. Songez aux » malheurs des autres provinces. Les Massagètes et plusieurs

» peuples de la Scythie oppriment tantôt la Livonie, tantôt » la Lithuanie. Les Maures occupent l'Espagne et les îles des » mers Ionienne, Carpathienne, Égyptienne; ils occupent » Chypre, Rhodes, la Crète et la Sicile. Ils infestent souvent » par leurs pirates les rivages de l'Italie, d'où ils enlèvent les » chrétiens. Quelle est notre négligence! ô temps! ô mœurs! » ô honte! le zèle des Sarrasins est plus grand dans la per- » versité de leurs croyances, que n'est le nôtre dans la vé- » rité de notre foi. Lorsque les Césars étaient idolâtres, le » nombre des fidèles augmentait tous les jours. Aujourd'hui » que les empereurs, les rois et les généraux sont chrétiens, » le culte du Christ, qui remplissait presque tout l'univers, » est confiné dans un coin du monde. Nous avons perdu » l'Asie et l'Afrique, nous retenons à peine une partie de » l'Europe. L'empereur est affligé de cet état de choses; il » gémit sur le sort de ses frères; il compatit à leurs maux; » il désire qu'on leur porte du secours.

» Quelle sera l'utilité du *passage* qu'on propose? La voici: » Nous soulagerons les Hongrois; nous délivrerons les Grecs » du joug qui les accable; nous recouvrerons la Terre-Sainte; » nous exterminerons l'idole horrible et monstreuse de » Mahomet; nous porterons la religion chrétienne jusques » dans les pays de l'Inde et des Garamantes, dans cette » terre qui est au-delà des astres, au-delà des routes de » l'année et du soleil, où Atlas presse de ses épaules l'axe du » ciel semé d'étoiles brillantes. Enfin, le *passage* sera utile » aux chrétiens, en ce qu'ils obtiendront la couronne incor- » ruptible du royaume céleste, que Dieu a promise à ceux » qui combattent pour lui. Mais quel honneur, quelle gloire » retireront de cette entreprise et votre sainteté et la ma- » jesté de César? Lorsque nos ancêtres avaient déclaré une » guerre juste, ils décernaient des honneurs et des récom- » penses à ceux qui avaient combattu vaillamment. Ils éle- » vaient des statues et des arcs de triomphes non-seulement » aux vainqueurs, mais à ceux qui avaient succombé. Que » dirons-nous de cette guerre? ce n'est pas un empereur de » la terre, mais l'empereur du ciel qui la déclare. Il ne s'a- » git point de la défense d'une ville, mais de la défense de » la foi, de la gloire du Sauveur, de la cause du grand Dieu » qui nous a rachetés. Voilà la guerre que nous entrepren- » drons, et celui qui y perdra une vie temporelle, acqué- » rera une vie éternelle, une réputation brillante, un nom » qui ne périra jamais. »

L'orateur examine ensuite si l'entreprise du *passage* est facile et si le succès en est probable.

« Il paraît difficile d'abord, dit-il, que les chrétiens, qui » sont divisés par la haine, puissent s'accorder pour une » entreprise commune. Mais ce qui semble un obstable, la » sagesse de l'empereur le juge un moyen d'exécution. En » effet, si la paix régnait parmi les chrétiens, nous appel- » lerions en vain les princes et les peuples endormis dans le » repos, nous ne trouverions point de bras pour combattre; » les hommes, énervés par la mollesse, auraient horreur » du fer; ils ne pourraient supporter la vue d'un étendard » ni le son d'une trompette. Mais aujourd'hui que les peu- » ples sont exercés aux combats, ils se présenteront d'eux- » mêmes. Le soldat passe plus facilement d'une guerre à une » autre que du repos à la guerre. Quel chrétien d'ailleurs » n'aimera pas mieux tirer l'épée de la foi contre des infidè- » les et des barbares, que de s'en servir contre ceux qui » vivent sous les mêmes lois, qui ont la même patrie que » lui! Peut-être même que l'unique moyen de pacifier les » chrétiens est de faire un *passage*. Les peuples de l'Europe » sont fiers et belliqueux; ils ne savent pas se reposer; s'ils » n'ont point d'ennemis à combattre, ils se font la guerre » entre eux. Ce fut cette raison qui porta autrefois un séna- » teur romain à s'opposer à la ruine de Carthage. Il crai- » gnait que les Romains, ayant la paix autour d'eux, ne » tournassent leurs mains contre eux-mêmes. On sait que » les rois d'Israël furent en butte aux attaques des factions » lorsqu'ils eurent triomphé de leurs ennemis... N'oublions » pas que les Assyriens, les Turcs, les Égyptiens sont des » peuples faibles, vils, efféminés. Leurs divisions et leurs » haines nous seront favorables. Ceux qui croient le plus en » Mahomet assurent qu'il a prédit que sa secte devait s'ac- » croître pendant huit cents ans, et qu'ensuite elle devait » s'éteindre. Cette prédiction est un sujet de terreur pour » les Turcs; elle est un motif d'espérance pour les chrétiens. » Quoique Mahomet ait été un faux prophète, sa prédiction » peut cependant n'être pas fausse; elle s'accorde avec ce » qu'a dit Jérémie, qui semble avoir voulu exhorter votre » sainteté et notre auguste empereur par ces paroles : *Ne* » *gardez point le silence sur son iniquité, car le temps de la* » *vengeance est au Seigneur.* » (NOLITE TACERE SUPER INIQUITA- » TEM EJUS, QUONIAM TEMPUS ULTIONIS EST DOMINO.)

Telle était alors la manière de prêcher une croisade; on n'a qu'à comparer ce que dit Œneas-Silvius aux prédications d'Urbain, de Pierre l'hermite, de Saint-Bernard, de Foulque de Neuilli; c'est ici que la différence de langage peut faire apprécier ce que les époques avaient de différent pour

les mœurs et les opinions; dans les premiers temps, il ne s'agissait que de flatter les passions et les croyances de la multitude; maintenant il faut surtout faire parler la raison d'état; ce n'est pas assez que la croisade soit agréable à Dieu, on veut qu'elle soit utile, ou tout au moins glorieuse. De pareils discours pouvaient être prononcés avec succès dans les conseils des rois, mais ils n'excitaient point l'enthousiasme des peuples. Le pape répondit à la harangue de l'évêque de Sienne qu'il en était vivement touché, mais qu'il fallait consulter les autres princes de la chrétienté; ainsi tout était subordonné à la politique des états et à la marche des affaires du siècle, ce qui changeait tout-à-fait l'esprit et le caractère des guerres saintes.

Les raisons qu'Œneas-Sylvius avait fait valoir dans son discours étaient d'autant plus fondées, que les Turcs, poursuivant le cours de leurs conquêtes, se rendirent maîtres, l'année suivante, de la capitale de l'empire grec. Après la chute de Constantinople, l'empereur Frédéric III songea sérieusement à faire une guerre en faveur des Grecs; il écrivit au pape une lettre où il exposa les dangers qui menaçaient la chrétienté. En 1454, il convoqua une diète à Ratisbonne, où se trouvèrent le duc de Bourgogne, le duc de Bavière, le marquis de Brandebourg et d'autres princes. L'empereur envoya pour le représenter les évêques de Gorcum et de Sienne. Ce dernier parla avec beaucoup d'éloquence sur la nécessité de faire la guerre aux Turcs. Il fut décidé dans cette diète qu'on tiendrait une autre assemblée à Francfort pour y ordonner une levée d'hommes et demander l'argent nécessaire. Cette nouvelle assemblée fut peu nombreuse. Tous les esprits penchaient à révoquer le décret de la diète de Ratisbonne, lorsqu'Œneas-Sylvius, insistant sur la nécessité de la guerre sainte, vint à bout de le faire maintenir. Le nouveau discours qu'il prononça dans cette occasion ne se trouve point dans la collection de Struve; mais d'autres historiens en ont parlé, et l'annaliste Raynaldi en a copié quelques endroits. On le lit en entier dans les œuvres d'Œneas-Sylvius, page 678, sous le titre suivant: *Oratio Œneæ de Constantinopolitanâ clade et bello contra Turcos congregando.* Cette pièce historique et oratoire tient trop à notre sujet pour que nous n'en présentions pas ici l'analyse.

Dès son début, Œneas-Sylvius frappe et fixe l'attention de ses auditeurs en liant les intérêts de la religion avec ceux de la politique, en faisant dépendre la conservation et la liberté des princes et des peuples du salut et du triomphe de la foi chrétienne.

« La perte de Constantinople, qui a consommé, dit-il, les » victoires des Turcs, la ruine des Grecs et la honte des » Latins, a sans doute affligé vos nobles cœurs. Quoi de plus » convenable en effet à un homme de bien et à un esprit noble » que de prendre soin de la foi orthodoxe, de favoriser la » religion, d'élever et d'étendre autant qu'il peut le nom » du Christ-Sauveur? Or, la foi catholique est déplorable- » ment blessée; la gloire de notre religion est honteuse- » ment obscurcie; le nom du Christ est cruellement outragé » par le malheur d'une si grande ville tombée au pouvoir » des ennemis, par le massacre et la servitude de tous ses » habitans. Avouons-le, princes illustres qui m'écoutez, » nous n'avions jamais été frappés d'un si grand coup; ja- » mais la société chrétienne n'avait reçu une blessure si » profonde. La conquête de Constantinople doit nous faire » sortir de notre long sommeil. Hélas! encore une cité per- » due pour Jésus-Christ! encore une cité gagnée pour le » Prophète! Eh quoi! des deux empereurs chrétiens, l'un » n'a-t-il pas été tué? et ne pouvons-nous pas dire que des » deux yeux de la chrétienté, l'un a été arraché, et qu'une » de ses deux mains a été coupée? Ajoutez que des quatre » siéges principaux sur lesquels la foi chrétienne était as- » sise comme sur des bases solides, d'où elle étendait ses » rameaux sur toute la terre, nos ancêtres, en perdant Jé- » rusalem par leur lâcheté et leur négligence, en ont perdu » deux; et que nous, par une négligence non moins grande » et avec plus de honte encore, nous avons perdu le troi- » sième, auquel obéissaient plusieurs peuples du Nord et de » l'Orient jusqu'au Tanaïs. Illustres princes et seigneurs, » votre douleur égale sans doute votre étonnement et votre » consternation, lorsque vous songez à cette grande plaie » faite à la chrétienté, que vous voyez les Grecs abattus, » les Turcs vainqueurs et les Latins dans la confusion? mais » la douleur de notre glorieux empereur Frédéric n'est pas » moindre que la vôtre... »

L'orateur, après avoir dit un mot des soins que Frédéric s'est donnés pour la défense de la république chrétienne, rappelle le décret de la diète de Ratisbonne, et poursuit ainsi :

« Je ne parlerai point de tous les articles de ce décret; je » m'occuperai du principal. Fera-t-on la guerre contre les » Turcs, qui ont envahi Constantinople, qui ont tué la no- » blesse avec le prince des Grecs, qui ont profané toutes les » choses saintes, et qui menacent tous les chrétiens des » fers, du fouet et de la mort? »

Œneas-Sylvius examine si cette guerre est juste, si elle est utile, si elle est facile.

« Personne chez les anciens, dit-il, n'a regardé comme » injuste une guerre entreprise par l'autorité du prince » pour défendre la religion, pour sauver la patrie, pour » conserver des alliés. C'est pour cela qu'on loue les com- » bats livrés par Moïse, par Josué, par Saül, par David, » par les Machabées. C'est pour cela que le théâtre d'Athè- » nes retentissait d'applaudissemens lorsque la voix des ora- » teurs célébrait ceux qui étaient morts pour la patrie à » Marathon, à Arthémise, à Salamine. C'est pour cela que » les Romains célébraient aussi les Horaces, les Décius, les » Fabius et une foule d'autres qui s'étaient dévoués pour le » salut de leurs concitoyens. C'est pour cela qu'on célébrera » à jamais parmi les Germains, Roland, Renault, Conrad, » Otton, Henri, Frédéric, qui, pour défendre les frontières » des chrétiens, se sont exposés aux plus grands dangers. » Cependant vos ancêtres n'eurent jamais un plus juste motif » de guerre que celui qui se présente. Ils ne reçurent jamais » des infidèles une injure aussi cruelle, un affront aussi in- » signe que ceux qu'a éprouvés de notre temps la républi- » que chrétienne. Rappelons ici en peu de mots les malheurs » de Constantinople; car plus la grandeur de l'offense sera » connue, plus la justice de la guerre sera manifeste. »

L'orateur fait un tableau rapide de la prise de Bysance, puis il s'écrie :

« O spectacle déplorable d'une ville chrétienne! ô peuple » malheureux! ô criminel Mahomet! qui pourrait retenir » ses larmes en racontant de pareils malheurs (*quis talia* » *fando temperet à lacrimis*)? Tout était plein de deuil, de » meurtre, de sang et de cadavres. Mahomet lui-même, avec » un visage terrible, un regard menaçant, une voix ef- » frayante, Mahomet commande le carnage; il lave ses » mains dans le sang des enfans du Christ; il souille tout, » il profane tout. Les temples de Dieu sont livrés au faux » prophète; les saints autels sont renversés; les os des mar- » tyrs, qui règnent déjà avec le Christ, sont jetés aux porcs » ou aux chiens; les statues brisées; les images des saints » déchirées ou effacées; on n'épargne pas même celle de la » mère de Notre-Seigneur, de la reine des cieux; bien » plus, celle du Christ-Sauveur est portée dans le camp au » milieu des cris et des risées; on se la dispute pour la cou- » vrir de boue et d'ordures.... et la multitude furieuse dit, » dans sa fureur impie : *Voilà le dieu des chrétiens*..... O » noble Grèce, voilà donc ta fin; tu es maintenant morte.

» Hélas! combien de villes, autrefois fameuses et puissantes,
» sont éteintes. Où sont maintenant Thèbes, Athènes, Mycènes, Larisse, Lacédémone, Corinthe? où sont tant
» d'autres villes célèbres? Si vous en cherchez les murs,
» vous n'en trouverez pas même les ruines. Personne ne
» peut montrer le lieu qu'elles occupèrent : nous sommes
» obligés de chercher la Grèce dans la Grèce même. Constantinople était la seule cité qui restât au milieu de tant
» de *cadavres* de villes. Le premier, Constantin l'avait rendue la rivale de Rome. Elle renfermait tant de merveilleux ouvrages et tant d'armes, elle avait tant de gloire,
» qu'elle seule paraissait compenser et réparer la perte de
» toutes les autres cités. »

L'orateur, continuant l'éloge de l'antique Byzance, oppose ensuite à cet éloge la censure des mœurs des Turcs. Il reproche à ces barbares leur haine pour les lettres, et présente à ses auditeurs la culture des sciences et des arts comme le chemin le plus sûr pour arriver à la gloire; la protection accordée aux poétiques ruines de la Grèce comme un moyen de se distinguer entre tous les peuples. Après avoir démontré la justice de la guerre, Œneas parle de son utilité.

« Voulez-vous, dit-il, connaître les avantages que vous
» retirerez de la guerre contre les Turcs, pensez aux dommages dont toute la chrétienté est menacée, si vous n'arrêtez l'impétuosité des infidèles. Vous venez d'entendre ce
» qu'ont souffert les habitans de Constantinople. Plusieurs
» villes s'attendent aux mêmes malheurs si vous ne les secourez à temps. Le mal se glisse et se répand tous les jours
» de plus en plus. Aujourd'hui une province nous échappe,
» demain nous en perdrons une autre. Les Hongrois, qui
» jusques-là avaient été le bouclier de notre foi et le rempart de notre religion, deux fois vaincus dans la guerre,
» depuis la mort du roi Albert, sont prisonniers des Turcs.
» Ils ont perdu plus de deux cent mille hommes dans deux
» combats. La puissance des Turcs est grande en Asie et en
» Grèce; elle est encore augmentée par l'alliance qu'ils ont
» faite avec la nation féroce des Tartares. Si la Hongrie est
» vaincue ou forcée de se joindre aux Turcs, il n'y a plus
» de sûreté pour l'Italie et pour l'Allemagne; le Rhin ne
» suffira plus à la défense des Français. Il y en a qui pensent que rien de semblable ne peut arriver, parce qu'ils
» n'ont rien vu de semblable de leurs jours. Mais nous savons que les Tartares, après avoir écrasé la Hongrie, ont
» souvent pénétré sur les frontières de l'Allemagne, et qu'ils
» ont porté leurs ravages jusqu'au Rhin... Si vous négligez

» de porter aujourd'hui du secours aux Hongrois, vous » n'aurez point le droit d'en demander demain aux Fran- » çais, et ceux-ci n'en trouveront point à leur tour en Es- » pagne; vos ennemis, combattant toutes les nations les » unes après les autres, obtiendront facilement l'empire du » monde, auquel ils aspirent..... Mais quand les Turcs ne » devraient pas arriver jusqu'à vous, le baptême que vous » avez reçu, les bienfaits dont la bonté divine vous a com- » blés doivent vous exciter à faire la guerre aux corrupteurs » de l'Évangile, aux perfides ennemis du Christ et de sa » croix... »

L'orateur, pour persuader son auditoire, tire ici tous ses argumens des caractères de la piété, qui nous oblige à secourir nos parens, nos amis, nos princes et tous ceux auxquels nous devons de la reconnaissance, du respect ou de l'amour. Il fait valoir surtout la gratitude que nous devons au Christ, qui a souffert la mort pour nous. Puis, revenant à l'utilité de la guerre : « Mais que tardez-vous, » dit-il? N'est-ce pas un grand avantage que de se montrer » reconnaissant envers Dieu de ses bienfaits, en combat- » tant les ennemis de la croix? n'est-ce pas lui plaire? » n'est-ce pas acquérir du bien pour vos âmes et gagner le » ciel où vous habiterez avec les anges, où vous triomphe- » rez avec les saints martyrs, où vous régnerez avez le » Christ? Je ne parle point des avantages qu'on recherche » trop souvent dans la guerre, tels que l'or, l'argent, les » statues, les tableaux, les chevaux, les habits, les esclaves. » Quoique l'expédition que je vous propose vous promette » ces biens, je ne veux pas cependant que des soldats du » Christ les ambitionnent; je ne veux pas qu'ils désirent le » butin, qu'ils se réjouissent de l'espoir de se charger de » dépouilles. C'est le propre d'un cœur bas d'aspirer à des » biens terrestres. Une âme élevée et généreuse soupire » après les trésors du ciel. La vie de l'homme sur la terre » est courte. La trame de nos jours est comme un toile d'a- » raignée qui se rompt tout-à-coup. Le cours de notre exis- » tence est incertain. Nous sommes des pélerins sur la terre; » notre espoir doit être dans les cieux, où, selon l'Évangile, » *les voleurs ne creusent point*, où *les vers ne rongent point*. »

L'évêque de Sienne entreprend enfin de prouver que rien n'est plus facile que la guerre contre les Turcs. Il commence par faire l'éloge des forces, de la puissance et du caractère belliqueux des peuples de la Germanie; puis, comparant les Allemands avec les Turcs : « Vous êtes, dit-il, nés » pour la guerre; les Turcs y sont forcés; vous êtes armés,

» ils sont sans armes; vous vous servez d'épées, ils se ser-
» vent de couteaux; vous tendez des ballistes, ils tirent de
» l'arc; des cuirasses vous protègent, un coussin de laine
» les couvre; vous conduisez vos chevaux, ils se laissent
» conduire par les leurs; vous menez des nobles à la guerre,
» ils y traînent des esclaves et des artisans. Vos soldats sont
» nés et nourris dans les camps et sous les drapeaux, à l'ex-
» ception de quinze mille combattans d'élite; ils tirent leurs
» troupes des champs et des boutiques... »

Œneas poursuit ce parallèle, qui n'est pas d'une grande exactitude, et le termine ainsi :

« Puisque vos ancêtres ont surpassé en gloire tous les
» peuples voisins et éloignés; puisque vous ne leur êtes
» point inférieurs, et que vous avez en abondance toutes
» les choses qui sont nécessaires à la guerre; puisqu'enfin
» vos ennemis vous sont si inférieurs, quel motif pourrait
» donc vous détourner de faire pour votre Dieu une guerre
» si juste et si utile ?

» On dira peut-être que cette guerre ne se fera pas seu-
» lement contre les Turcs, mais encore contre les Tartares,
» les Sarrasins et toutes les nations qui leur sont soumises.
» Je répondrai que les Allemands ne seront pas non plus les
» seuls à combattre. L'Italie, la France et l'Espagne enver-
» ront leurs guerriers; les Hongrois et les Bohémiens ne
» manqueront pas; les Bulgares, les Illyriens, tous les Grecs
» se lèveront lorsqu'il en sera temps; leurs voisins d'Asie se
» joindront à eux; car ne croyez pas que toute l'Asie obéisse
» à Mahomet. Les Vénitiens et les Génois, peuples puissans,
» quoiqu'en paix avec les Turcs, vous aideront de leurs
» flottes. La crainte de perdre leurs comptoirs en Orient les
» a forcés à faire la paix. Mais des hommes qui la font par
» nécessité et malgré eux ne peuvent la garder long-temps
» ni avec scrupule. Les Vénitiens ont promis à l'empereur
» qu'ils feraient ce qui convient à des chrétiens, si, de l'a-
» vis commun des fidèles, on décrète la guerre contre les
» Turcs. »

L'orateur présente plusieurs autres motifs pour prouver la facilité qu'on trouvera dans l'entreprise, et passant à de nouvelles considérations, il répond à ceux qui pensent que Mahomet restera tranquille, et qu'on ne doit point tant se hâter de faire la guerre, en leur opposant le caractère trop peu connu de ce prince barbare. Le portrait qu'il en fait et qu'il doit aux rapports de ceux qui ont eu occasion de voir de près ce conquérant, nous a paru mériter d'être reproduit ici.

« Mahomet, dit-il, est un jeune prince de vingt-quatre » ans, d'un esprit cruel et avide de gloire, d'un corps ro- » buste et infatigable; il n'est adonné ni au vin ni aux fes- » tins; quoique voluptueux comme ceux de sa nation, il ne » s'amollit cependant point au milieu de ses femmes; il » évite les danses, dédaigne les parfums, s'habille rarement » avec mollesse, ne se laisse point prendre aux charmes de » la musique, ne nourrit et n'entretient ni chiens, ni oi- » seaux; son seul plaisir est de manier les armes; il honore » les soldats, aime les chevaux, préfère aux belles femmes » les vaisseaux, les chars, les machines de guerre. Quoique » d'un naturel féroce et abhorrant les lettres, Mahomet » écoute avidement le récit des actions des grands hom- » mes; il préfère à tous Jules-César et Alexandre-le-Grand; » il croit pouvoir surpasser leurs hauts faits et travaille en » effet à y parvenir. Il dit qu'il n'est pas moins en état » qu'eux de soumettre le monde, parce que ses commence- » mens sont bien supérieurs à ceux de ces héros. Depuis » qu'il a soumis Constantinople à son faux prophète, ce » prince, rempli d'une témérité barbare et d'un orgueil » asiatique, ne doute point qu'il ne puisse aller jusqu'à » Rome. Tel est votre ennemi; jugez maintenant si, avec » un pareil caractère, il est vraisemblable qu'il reste tran- » quille. Après la prise de Bysance, Mahomet n'a-t-il pas » détruit Péra et accablé les villes voisines? n'a-t-il pas » pillé en grande partie les îles Cyclades de la mer Égée? » n'a-t-il pas chassé le despote de Rascie? et quoiqu'il eût » fait une trève avec les Hongrois, n'est-il pas entré sur » leurs frontières, n'a-t-il pas ravagé leurs campagnes? » Voilà la paix des Turcs; voilà le repos que vous pouvez » attendre..... »

Œneas-Sylvius, pour exciter les princes de l'empire à la guerre, leur remet sous les yeux les exemples de leurs ancêtres, qui passèrent plusieurs fois les Alpes avec de grandes armées; puis, employant le même tour oratoire dont Cicéron, plaidant pour la loi *Manilia*, se servit afin d'engager les Romains à poursuivre la guerre contre Mithridate, il continue en ces termes :

« Voyez maintenant quelle résolution vous devez pren- » dre. Vos ancêtres ont souvent fait la guerre, je ne dirai » pas pour des concitoyens, mais pour des laboureurs qui » avaient été maltraités, et vous ne croiriez pas devoir » combattre quand un empereur a été tué cruellement avec » toute la noblesse de la Grèce. Vos ancêtres n'hésitèrent » point à prendre les armes pour venger leurs ministres,

» traités avec trop peu de respect, et vous ne croiriez pas » devoir les prendre pour venger les outrages faits à votre » Dieu? Vos ancêtres se sont engagés dans des guerres » cruelles et dangereuses pour étendre les frontières des » chrétiens, et vous refuseriez de combattre pour la défense » de votre foi et de votre religion? Il ne s'agit point aujour- » d'hui de s'armer pour des sujets légers, pour des prétextes » frivoles; il s'agit de défendre la patrie, vos femmes, vos » enfans, vos alliés, votre liberté, votre vie, votre foi, » votre religion, les saints martyrs, les grands apôtres, » votre Sauveur, votre Dieu, le Saint-Esprit, la Trinité di- » vine, que cet impur Mahomet persécute... »

L'orateur termine son discours par une pieuse exhortation, et présente à ses auditeurs pour dernier motif d'encouragement la félicité céleste qui attend ceux qui succomberont dans cette guerre sainte.

Plusieurs passages de ce discours ne manquent pas d'une véritable éloquence. La harangue qu'Œneas-Sylvius adressa au pape est loin d'avoir la même énergie et la même chaleur. Au reste, ces deux discours nous font très-bien connaître l'esprit des peuples d'Occident et l'état des opinions, par rapport aux croisades, à l'époque où ils furent prononcés.

Mathias Corvin, roi de Hongrie et de Bohême, envoya en 1482 des ambassadeurs à l'assemblée qui se tenait à Nuremberg, avec ordre de demander aux princes de l'empire du secours contre les Turcs. Ces ambassadeurs y firent un discours (1) dans lequel ils présentèrent un tableau rapide des progrès des Turcs depuis leur origine, de leur insatiable cupidité, de leurs excursions et de leurs excès dans plusieurs parties de l'Europe. Ils se plaignirent ensuite de la conduite des Vénitiens, qui s'étaient liés aux plus cruels ennemis de la religion par des traités honteux et dangereux pour la chrétienté, et leur avaient cédé des villes, des places fortes et même des provinces, que les Turcs n'auraient pu soumettre en quinze ans de guerre. Les députés s'efforcèrent surtout de montrer les dangers auxquels se trouvait exposée la Hongrie, et qui menaçaient l'empire d'Allemagne. Un historien allemand, Adlezzeiter, a fait sur l'assemblée de Nuremberg la réflexion suivante : « On fut dans une grande » attente de l'issue de ces comices. Il y eut des délibérations » et des résolutions salutaires, mais il n'en résulta aucun

---

(1) Mathiæ Corvini, Hungariæ et Bohemiæ regis, oratorum ad principes imperii, pro auxilio contrà Turcas ferendo, imploratio (p. 315).

» fruit. Les propositions et les conseils furent comme chez
» les Athéniens, très-bons et très-généreux; mais il ne se
» trouva personne parmi les malheureux chrétiens qui les
» exécutât contre un ennemi dont les forces allaient toujours
» croissant. »

Vingt-huit ans plus tard, c'est-à-dire en 1510, l'empereur Maximilien pria le roi de France Louis XII d'envoyer à la diète, qui allait se tenir à Augsbourg, un jurisconsulte qui pût y disposer les esprits aux demandes que Maximilien lui-même devait y faire. Il s'agissait d'une ligue générale contre les Turcs et les Vénitiens. Louis XII envoya donc Louis Hélian de Verceil non-seulement auprès des Allemands, mais encore auprès des Hongrois. L'ambassadeur français, dans le discours (1) qu'il prononça à la diète, s'attacha à prouver qu'on devait se réunir pour faire la guerre en même temps aux Turcs et aux Vénitiens. Il n'est pas inutile de remarquer ici que ce discours fut prononcé un an après la bataille d'Agnadel, qui suivit la ligue de Cambrai. Hélian rappelle cette bataille où les Vénitiens furent défaits; il s'attache particulièrement à les peindre sous les plus odieuses couleurs.

« Lorsque je me préparais, dit-il dès son début et en s'a-
» dressant à l'empereur, à vous féliciter sur vos belles ac-
» tions, à célébrer vos victoires, je me suis vu dans l'alter-
» native, moi qui n'ai jamais blessé personne et qui ai l'ha-
» bitude de défendre les autres, ou de manquer aux devoirs
» que ma mission m'impose, ou de parler, non sans un vif
» regret, de la mauvaise foi, de la perfidie, de l'injuste
» conduite des Vénitiens. Si mon discours offense quelques-
» uns de ceux qui m'écoutent, qu'ils s'en prennent à la né-
» cessité des temps, à la malignité de nos ennemis et non
» pas à moi. En accusant les Vénitiens, je défends toute
» l'Italie et plusieurs autres pays qu'il faut délivrer de leur
» joug; je défends les chrétiens d'Orient, qu'ils laissent de-
» venir la proie et les victimes des Turcs; je défends l'Église
» romaine, qu'ils semblent vouloir détruire à l'aide des
» musulmans. En parlant contre les Vénitiens, ce n'est pas
» eux, mais les Turcs que j'attaque; ce n'est pas contre eux
» que je conseille la guerre, mais je veux la détourner des
» chrétiens; ce n'est pas leur ruine que je demande, mais
» c'est le salut de la chrétienté, auquel je désire qu'on
» pourvoie. »

---

(1) Ludovici Heliani Vercellensis, regis Francorum oratoris, etc., oratio in Venetos invectiva perelegans (p. 522).

L'orateur établit trois chefs d'accusation contre les Vénitiens : leur ambition, leur tyrannie et les mauvais services qu'ils rendent à la religion et à tous les chrétiens. Leur ambition, c'est d'abord de subjuguer l'Italie, puis tout le monde chrétien. Pour le prouver, Hélian fait une énumération rapide des actes de tyrannie exercés par les Vénitiens sur l'empire des mers, et il ajoute :

« Personne ne commerce avec eux sans être bientôt réduit aux extrémités et aux larmes. Depuis plusieurs siècles, aucune guerre ne se fait parmi les chrétiens qu'ils n'en soient les auteurs. Personne n'aborde à Venise qu'il n'y soit trompé, maltraité ou persécuté, quelque prudent, quelqu'adroit, quelque sage qu'il soit. Tant les Vénitiens sont habiles dans les ruses du commerce, tant ils ont d'espions et de serviteurs de leur tyrannie! Quels termes pourraient donner une juste idée de leur orgueil? ils prétendent que la noblesse est née chez eux; ils se disent les seuls riches, les seuls raisonnables, les seuls sages. Et nous, qui ne marchons point comme des dragons, la poitrine haute, la tête levée et couverts de pourpre; nous qui ne gardons point dans des coffres des monceaux d'or, qui ne faisons pas consister l'éloquence dans l'action des doigts (*in digitis*); nous qui ne mangeons point avec des fourchettes d'argent, nous sommes des barbares, des intempérans, des ivrognes, des insensés, et nos princes sont des tyrans. Les Vénitiens nous haïssent, nous méprisent; nous sommes pour eux des objets de raillerie, nous Français, et vous, Allemands, encore plus; car quelle comédie, quel fête, quel spectacle se donne à Venise où l'on ne voie un allemand figurer dans les premiers rôles? Vos mœurs, votre langage, votre manière de vivre, vos habits, votre démarche, tout y est tourné en ridicule par les mimes, par les histrions. »

Hélian, après avoir peint l'avarice des Vénitiens sous des couleurs sans doute exagérées, se demande ce que veulent les princes dans la guerre qu'ils se proposent.

« Ce qu'ils veulent, dit-il, c'est qu'on épargne les palais et les comptoirs des Vénitiens, mais qu'on détruise la tyrannie avec les tyrans; ils veulent que Venise soit marchande et non dominatrice; ils veulent que la mer et les terres soient libres; ils veulent briser les entraves qu'ils répandent en tous lieux par des taxes, par des douanes; et comme il ne convient pas que les princes soient marchands, il ne convient pas non plus que des marchands règnent et commandent. »

L'orateur examine ensuite ce que les Vénitiens ont fait contre les chrétiens, contre la religion et contre Dieu même.

« Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que les Vénitiens eussent été » ou de vrais chrétiens ou de vrais Turcs. S'ils avaient été » de vrais chrétiens, ils se seraient servi de leurs puissantes » flottes pour la défense et non pour la destruction des » chrétiens; ils auraient fait en sorte que les chrétiens pos- » sédassent comme autrefois et Jérusalem et Constantinople » et tout l'Orient. S'ils avaient été de vrais Turcs, nous » n'aurions pas souffert que tant de mauvaises herbes, plus » dangereuses que l'aconit, poussassent au milieu de nous » des racines si profondes; nous les aurions au contraire » extirpées et rejetées au-delà du Caucase. Mais aujourd'hui » que, tout à la fois mauvais Turcs et mauvais chrétiens, ils » font tantôt la guerre, tantôt alliance avec les uns ou avec » les autres, et qu'ils ne sont fidèles à personne, ils ont » resserré dans les bornes étroites de l'Europe la religion » chrétienne, qu'ils ont presque détruite ou du moins fort » affaiblie : les Vénitiens sont un tiers-parti, ou plutôt ils » ressemblent à ces anges équivoques qui sont entre les » bons et les mauvais anges, et ne tiennent ni au ciel ni » aux enfers. On peut les comparer à ces *lemures*, à ces » mauvais génies qui troublent les maisons par des incur- » sions nocturnes, qui tourmentent les mers par des tem- » pêtes journalières, qui détruisent les moissons par la grêle » et l'orage. Tout ce qu'ils possèdent, ils l'ont acquis par » les calamités des autres. Dans le dessein de s'emparer de » l'or de Constantinople et de cette ville même, tantôt ils » portaient sur leurs flottes des armes et des vivres aux » Turcs, tantôt ils faisaient passer les armées de ces infidè- » les de l'Asie dans la Thrace, en traversant le Bosphore. » Enfin ils ont tout fait pour affliger la ville impériale et » pour s'en rendre les maîtres. Lorsque Constantinople fut » assiégée par terre et par mer, l'empereur Constantin dé- » pêcha secrètement des ambassadeurs auprès du comman- » dant de la flotte vénitienne, pour le supplier, au nom de » Dieu, d'envoyer seulement deux vaisseaux au secours de » l'empire d'Orient. Le commandant répondit que ce n'était » pas la coutume des Vénitiens de défendre les possessions » des autres; mais que si l'empereur voulait se livrer lui et » la ville aux Vénitiens, il entrerait dans le port avec toute » sa flotte, et ferait lever le siège. Lorsque la ville fut prise, » les Vénitiens en achetèrent aux Turcs les dépouilles et le » butin, et ramenèrent à Venise leurs vaisseaux chargés des » restes de l'empire romain. »

L'ambassadeur français, poursuivant ses accusations contre les Vénitiens, leur reproche la perte de Jérusalem au temps de Saladin; leur infidélité, leur fraude, leur cruauté envers les Pisans et les Génois; leur haine pour Emmanuel, roi de Portugal; les envois d'armes et d'ouvriers au soudan d'Égypte; leur refus de secourir les Hongrois, lorsqu'ils avaient une flotte formidable à Corfou; l'invasion des Turcs dans le royaume de Naples, etc. Enfin, Hélian termine son discours par cet appel à tous les princes et à tous les peuples que menaçait ou qu'avait offensés la politique ambitieuse de Venise.

« Vengez-vous, vengez l'univers chrétien; délivrez-vous » de vos craintes. Vous ne pouvez être en sûreté tant que » vous leur laisserez la Vénétie, l'Istrie, la Liburnie, la » Dalmatie, Corfou, Céphalonie, Zacynthe, la Crète et l'île » de Chypre. Renversez ces barrières exécrables qui jusques » ici ont empêché les chrétiens de marcher contre les infi- » dèles. Alors vous pourrez attaquer vos ennemis à décou- » vert, avec la protection de Dieu et sous de meilleurs aus- » pices... »

Dans tous les temps, l'empire de la mer a inspiré aux peuples qui l'ont obtenu un orgueil, une cupidité, une politique semblables à celles qu'on reprochait alors aux Vénitiens. Avant Venise, Tyr et Carthage avaient soulevé les nations par une conduite aussi hautaine. De nos jours, ceux qui tiennent en main le trident de Neptune et le commerce du monde ne sont pas plus exempts de pareils reproches. On pourrait leur appliquer plus d'un passage du discours d'Hélian. Du reste, ce discours n'est, à proprement parler, qu'une violente diatribe où le goût et les convenances ne sont pas toujours respectés; on peut le comparer à ces apostrophes véhémentes qui, dans nos gouvernemens représentatifs, se mêlent quelquefois aux délibérations qui ont pour objet la paix ou la guerre. Il paraît toutefois qu'il produisit une grande sensation à la diète d'Augsbourg, si l'on peut en juger par ce qu'écrivit Jacques Bannicius, secrétaire de l'empereur, à Étienne Poncher, évêque de Paris, en lui en envoyant une copie. « Personne, lui disait-il, n'a en- » tendu ni lu, de notre temps, un discours qui approche » davantage de l'éloquence des anciens orateurs. Non-seu- » lement il a plu à tous les membres de la diète et surtout » à l'empereur, qui est déjà occupé de cette guerre, mais » il les a encore enflammés d'ardeur contre nos ennemis, et » a brisé les efforts de tous les opposans. »

En 1519, des légats du pape Léon X demandèrent dans

l'assemblée des princes de l'empire et devant le même empereur Maximilien, une levée de décimes pour une expédition contre les Turcs. Comme ils prévoyaient des obstacles à cette levée, ils annoncèrent dans leur discours (1) que, si l'expédition ne se faisait pas, on rendrait à chacun ce qu'il aurait donné ; puis ils dirent :

« Nous ne voulons point thésauriser ni remplir l'office » d'exacteurs. Notre intention n'est point de nous emparer » de vos trésors. La piété, la libéralité du souverain pontife » Léon doivent vous être connues ; c'est de ses propres de- » niers qu'il envoie des légats dans tous les royaumes chré- » tiens. Certes, celui-là ne demande point votre argent, » qui dépense si magnifiquement le sien pour vous. Nous » ne cherchons point à faire passer les trésors de l'Allemagne » en Italie. Le souverain pontife veut seulement assurer la » solde des guerriers allemands. Il ne veut laisser aucun » prétexte à la ruse ou à la fraude; il veut que vous voyiez » aussi clair que le jour que la république chrétienne, » la religion, le royaume, les temples, les villes, les places » fortes se sont mis sous votre protection, qu'ils implo- » rent votre secours. Si vous les abandonnez, vous aban- » donnez les Allemands eux-mêmes, puisque nous tournons » nos regards sur les aigles de Maximilien, et que nous ne » pouvons attendre de secours efficaces que de l'empire ro- » main; puisqu'il ne s'agit pas moins de votre salut que de » celui des autres peuples, et que l'Allemagne est plus voi- » sine des Turcs que les autres pays. »

On voit, par ce discours des légats, quelles étaient alors les préventions des Allemands contre la cour de Rome, surtout pour ce qui avait rapport à la levée des décimes. L'opposition qu'avaient prévue les envoyés du souverain pontife se manifesta dans l'assemblée par le discours (2) d'un personnage constitué en dignité, nommé Ulric, que Struve ne nous fait point connaître. L'orateur s'attache à dissuader les princes de l'empire de cette levée de décimes demandée par les légats du pape. Après avoir parlé du projet d'étendre le nom chrétien par les armes, en repoussant les ennemis de la foi, il s'exprime ainsi :

« C'est sans doute une chose pieuse et sainte que personne » ne peut blâmer, excepté celui qui aime mieux obéir au

---

(1) Leonis X papæ legatorum oratio coram imp. Maximiliano, etc., pro colligendis decimis in expeditionem contrà Turcas anno 1519 (p. 698).

(2) Altera oratio viri cujusdam clarissimi adhortantis ne principes in decimæ præstationem consentiant (p. 701).

» Turc qu'au Christ. Mais vouloir, sous ce prétexte dicté par » une piété feinte, sucer le lait des nations, s'enivrer des » trésors des rois, je soutiens que c'est un crime plus grand » que n'est le mal que nous font les Turcs. Ce n'est pas que » je regarde les sacrifices d'argent comme une chose fâ» cheuse; mais nous devons, autant qu'il est en nous, em» pêcher que l'ange de Satan ne se transforme en ange de » lumière, et ne présente le poison de l'impiété dans la coupe » de la piété. Nous devons empêcher que le peuple, croyant » faire une chose agréable à Dieu, ne sacrifie à l'avarice, » mère de la fausse religion. Il est toujours honteux de fail» lir, de se tromper et d'être trompé ; mais il l'est bien plus » de se laisser surprendre, au nom de la religion que la » bonté divine nous a donnée pour nous prémunir contre » des habitudes nuisibles. »

L'orateur établit en principe que beaucoup d'habitudes de ce genre se sont introduites dans le monde chrétien, depuis que les pontifes romains ont commencé à joindre ensemble les choses profanes avec les choses sacrées. « Les » préceptes divins, dit-il, sont méprisés, le Christ est vendu, » les brebis sont dépouillées de leur laine, le zèle pour la » foi est éteint. Sans parler de l'Espagne, de la France et de » l'Orient, combien l'Allemagne seule n'a-t-elle pas prodi» gué d'argent, sous les règnes des deux empereurs Frédéric » et Maximilien, pour des manteaux (*palliis*) et d'autres » vains ornemens de cette sorte (*similibusque figmentis*)! » Si Rome avait entassé dans son fisc tout l'or qui lui a été » donné, nous aurions aujourd'hui tout le nerf nécessaire » pour la guerre d'Asie, et l'on ne serait pas obligé de fatiguer » l'univers chrétien, de charger les peuples de nouveaux im» pôts, et de multiplier ainsi le nombre des pauvres. »

» Le pontife romain tire de ses domaines un tribut aussi » grand que celui d'aucun prince chrétien; et cependant » nous achetons des manteaux, nous envoyons des ânes » chargés d'or à Rome, nous faisons des présens, nous » changeons notre or pour du plomb, nous recevons de » temps à autre des permissions de mal faire (ce mot est » échappé à ma plume), je veux dire des indulgences. *O » avarice profonde de chiens immondes qui ne peuvent se ras» sasier!* comme dit le prophète Daniel.

» Vous voulez combattre le Turc; ce projet est louable; » mais je crains bien que vous ne vous trompiez de nom. » Cherchez-le en Italie et non en Asie. Chacun de nos rois se » suffit à lui-même pour se défendre lui et ses frontières du » Turc asiatique; mais tout l'univers chrétien ne peut domp-

» ter le Turc d'Italie. Le premier, se débattant avec ses voi-
» sins, n'a pu encore nous nuire; le second fait partout des
» progrès, il est altéré du sang des malheureux..... En
» examinant attentivement l'entreprise sur laquelle nous
» délibérons, il y a deux choses à considérer : d'un côté, la
» superstition vous demande votre or, et veut vous ruiner;
» de l'autre, le pontife romain s'apprête à déployer ses
» foudres contre ceux qui refuseront d'obéir. Lequel des
» deux partis choisirez-vous! »

L'orateur termine sa harangue, ou plutôt sa déclamation, en exhortant les princes de l'empire à ne pas se rendre tributaires des Florentins, c'est-à-dire de la cour de Rome, dont un Médicis occupait le siége; c'est ici qu'il est curieux, pour l'observateur, de suivre la marche des événemens et de les examiner dans leurs plus graves conséquences : les croisades ou les abus des croisades avaient multiplié les levées de décimes; les levées de décimes avaient fait naître le mécontentement des peuples, et favorisé de fâcheuses dispositions dans les esprits contre la cour de Rome. Il serait douloureux de penser que des guerres, qu'on appelait saintes, aient pu servir de prétexte à la discorde qui s'introduisit alors dans l'Église chrétienne.

On trouve un autre discours, sur la guerre à faire aux Turcs, dans le troisième volume de la Collection de Struve. Il est de Riccius, juif converti, et médecin du cardinal de Goritz. Selon l'éditeur, ce discours fut prononcé à la diète de Spire, en 1544 (1). Sleidan et Seckendorf, qui ont fait l'histoire de cette diète, ne parlent point de ce discours; ce qui prouve qu'il ne fut pas prononcé alors, c'est que Riccius lui-même y parle de la prise de Rhodes par les Turcs, comme d'un événement antérieur à peine de six ans. Or, cette île fut prise en 1523 : la diète dont il est ici question, ne peut donc être de 1544, mais de 1528 ou 1529. Quoiqu'il en soit, le discours de Riccius est remarquable autant par les motifs qu'il fait valoir, que par l'éloquence et la vivacité du style.

Après avoir fait un tableau aussi rapide qu'effrayant des progrès, des cruautés et de la puissance des Turcs, l'orateur puise les moyens de résistance qu'on peut efficacement leur opposer, dans l'union des peuples chrétiens, dans la réforme des mœurs et dans l'obligation où tout homme se

(1) Ad principes, magistratus populosque Germaniæ, etc., Pauli Riccii oratio (Tom. III, p. 449).

trouve de porter du secours à son voisin menacé d'une grande ruine. Pour prouver les funestes effets de la désunion, il cite l'exemple de Sertorius, qui fit venir, en présence de son armée, deux chevaux, l'un jeune et vigoureux, l'autre vieux et infirme, et commanda à un jeune homme d'arracher la queue du cheval faible, et à un vieillard celle du cheval vigoureux. On sait comment le vieillard réussit, et pourquoi le jeune homme échoua dans son entreprise. Pour montrer l'heureux effet de la concorde, Riccius cite l'exemple de Cotion, chef des Daces, qui, faisant battre ensemble deux chiens pleins d'ardeur, lança tout-à-coup sur eux un loup furieux. A la vue de cet animal, les deux chiens cessèrent leur combat, et se réunissant contre leur ennemi commun, ils le renversèrent et le déchirèrent.

Après avoir démontré la nécessité de l'union, par d'autres raisons qu'on trouva sans doute plus convaincantes, l'orateur passe à la réforme des mœurs qui lui semble nécessaire pour faire aux Turcs une guerre utile et heureuse. Le tableau qu'il présente du luxe qui régnait alors, nous a paru assez curieux pour le reproduire ici : il donnera une idée des mœurs du seizième siècle. « Il n'est personne, dit-» il, qui ne voie combien le luxe, si pernicieux aux états, s'est » déjà répandu dans toute la Germanie, et combien les Ger-» mains ont dégénéré de la frugalité et de la modestie de » leurs ancêtres. En effet, il est rare de trouver parmi nous » un gentilhomme, si petite que soit sa noblesse, un bour-» geois qui a quelqu'aisance, ou un marchand, ou un arti-» san qui daigne se servir de vêtemens de laine, à moins » que la laine ne vienne de la Bretagne ou de l'Hibernie ; qui » ne regarde comme honteux d'être couvert de peaux de » mouton ou de renard, ou qui se contente d'un bonnet et » d'une saie de laine commune. Il faut qu'il brille par des » vêtemens de soie à double et triple fil, ou de pourpre cou-» verte de martre ou de zibeline. Il lui faut un bonnet qu'on » appelle *byrète*, venu de Lyon, en France, garni d'un bord » écarlate, orné de boucles d'or, de rubans de pourpre à » plusieurs tours, et qui, par la diversité des fentes, *laisse » passage au vent, à la pluie et aux rayons ardens du soleil.* » (*Idque scissurarum varietate flatibus, imbribus œstuantibus-» que solis radiis sit pervium.*) Il lui faut un habit et des » chaussures doublés d'une étoffe de soie jaune ou marque-» tée, qui brille à travers mille petites fentes ; il lui faut une » chemise de lin, dont le col soit garni d'une bordure d'or » brodée à l'aiguille. Je ne parle point du luxe inépuisable » de la table et des mets. On ne se contente point de trois ou

» quatre plats, ni de deux sortes de vin, ni de la variété » des autres liqueurs; ce n'est pas assez d'être deux et trois » fois à table dans le jour, il faut encore pendant la nuit se » gorger de vins de Falerne, de Crète, etc., qui absorbent » les revenus et les fortunes, ôtent au corps et à l'esprit » leur force naturelle, et privent l'homme de sa vigueur et » de son énergie. O luxe cruel, impie et vain, vous dissipez » les plus belles fortunes, vous perdez les plus grandes fa- » milles, vous détruisez les royaumes, et il n'est personne » qui se mette en garde contre vous, qui vous rejette ou » vous méprise?....... »

Riccius, répondant à ceux qui objectaient que les Turcs étaient encore trop loin de l'Allemagne, pour qu'on dût les craindre, fait voir que si on ne se prépare pas de bonne heure à la guerre, il ne sera plus temps de la faire quand l'ennemi viendra le fer à la main dans l'Allemagne même. « Et comment s'opposer, dit-il, comment fermer le chemin » à cet ennemi qui, comme un grand fleuve qui a rompu » ses digues, ne peut plus être arrêté par aucune barrière? » En supposant qu'après avoir subjugué la Hongrie et ren- » versé l'Autriche, il en reste là et ne tourne pas contre » vous la fureur de son glaive, vous paraîtrait-il humain, » je ne dirai pas pieux et chrétien, de voir comme un » homme stupide et les bras croisés, le malheur des autres? » Si dans nos villes vous voyiez la maison de votre voisin » en proie aux flammes, ses meubles, sa femme, ses enfans » dévorés par l'incendie, ne passeriez-vous pas pour un impie, » pour un méchant homme, si vous n'appeliez pas aussitôt les » voisins au secours, si vous n'y voliez pas vous-même avec » précipitation?...... Cette cruauté coupable, cette horrible » impiété, sont loin sans doute de la douceur et de la con- » fraternité des Germains, qui n'ont été ainsi appelés que » parce qu'ils se sont toujours fait connaître par une bien- » veillance mutuelle, et par un amour presque fraternel. »

L'orateur, rappelant que, depuis Alexandre de Macédoine jusqu'aux rois lombards, les Germains ont toujours victorieusement résisté à toutes les nations, termine son discours par cette exhortation :

« Levez-vous donc, grands de l'empire, vous magistrats » éclairés et vous tous peuples, prenez les armes; saisissez » vos traits et vos épées; n'attendez pas que les ombres » tombent des montagnes, et que vous soyiez enveloppés » dans les ténèbres et dans des maux irréparables. Déjà » la coignée est à l'arbre; déjà la peste s'est glissée jusqu'à » vos portes. Si vous tardez, c'en est fait de la foi, de la

» religion, de l'empire et de vos principautés. Levez-vous, » tandis qu'il en est temps encore (*agite itaque et exsurgite* » *dum tempus est*); accompagnez Ferdinand, ce roi si pieux » et qui a déjà pris la croix; ce roi qui ne craindra pas d'ex- » poser, pour la religion, pour le peuple chrétien et pour » votre empire, son sceptre, son royaume, ses troupes, sa » fortune et ses forces..... Levez-vous pour défendre votre » propre sang, celui de vos enfans, de vos épouses, que » brûle de verser l'ennemi de Dieu et de la nature......... »

Ce fut cinq ou six ans après ce discours de Riccius que le roi Ferdinand, dont il est ici parlé, fit avec Soliman un traité de paix dans lequel le pape fut compris. (Voyez le xxe. livre de notre Histoire, quatrième édition). On doit convenir, néanmoins, qu'on donnait alors de très-bonnes raisons pour engager les peuples à prendre les armes. Mais il n'y avait plus d'enthousiasme dans les sociétés chrétiennes, et la raison toute seule ne suffisait pas pour faire revivre l'esprit des croisades.

Dans ce troisième tome de Struve est un recueil de lettres (1) écrites par François Ier., roi de France, ou en son nom, au sujet de ses démêlés avec l'empereur Charles-Quint; elles sont presque toutes adressées aux princes de l'empire. Dans les unes, le roi cherche à justifier sa conduite à l'égard des Turcs; dans les autres, il offre ses secours et son intervention pour apaiser les troubles que la réforme avait fait naître dans l'Église. La treizième de ces lettres est celle qui donne le plus d'éclaircissemens sur l'état des affaires à cette époque. Elle est datée du 7 mai 1537. Elle est fort longue, et contient une apologie complète du roi de France. L'auteur cherche à prouver que François Ier. s'était ligué franchement et de bonne foi avec l'empereur Charles-Quint, pour faire la guerre aux Turcs; qu'il lui avait donné tous les secours promis en hommes, en argent, en munitions et machines de guerre, et qu'il n'avait rien négligé pour que cette guerre fût utile à la république chrétienne et à la religion; il rejette sur l'empereur le peu de succès de cette entreprise, et l'accuse d'avoir voulu surprendre Marseille, sous prétexte d'une expédition contre les Turcs, d'avoir refusé les conditions de paix très-équitables qui lui avaient été offertes, d'avoir été conduit par le seul désir de dominer, et enfin d'avoir tenté de faire empoisonner le Dauphin.

---

(1) Francisci regis Galliarum actitata per legatos et litteras cum imperii principibus, etc. (p. 354.)

François I[er]. trouve dans ces griefs et dans plusieurs autres allégués contre l'empereur, à l'occasion du duché de Milan, une excuse toute naturelle de son alliance avec les Turcs. Dans quelques autres lettres, le roi va jusqu'à se rendre garant des intentions pacifiques de la nation ottomane et de son respect pour les traités.

Il résulte de ces lettres et des mémoires du temps, que la politique des puissances de l'Europe se bornait à des vues particulières d'ambition, et qu'aucun prince chrétien, excepté les papes, ne voyait le véritable danger dont tout l'Occident était menacé.

DEUXIÈME COLLECTION.

Recueils historiques de Godefroy-Guillaume Leibnitz (1).

Le célèbre Leibnitz, qui n'était étranger à aucun genre de connaissances, a publié une collection d'historiens qui parlent aussi des croisades. Le premier volume en renferme deux dont nous allons nous occuper: c'est d'abord le *chronographe saxon* (2), ainsi appelé par Leibnitz, parce que l'auteur a suivi exactement l'ordre des années et s'est attaché à l'examen des temps. Georges Eccard, qui, trente-trois ans après Leibnitz, a publié une collection d'historiens dont nous parlerons plus loin, et qui a pour titre : *Corpus historicum medii œvi*, pense que le *chronographe saxon* n'est qu'une partie de l'*annaliste saxon*, ou des annales d'Ekkehard ou d'Eggehard, abbé du monastère de Saint-Laurent-d'Urangen. En effet, en lisant les deux ouvrages, nous avons remarqué, surtout pour la partie des croisades, que le chronographe a abrégé l'annaliste, et que, du reste, tout ce qu'il rapporte est copié mot pour mot, en beaucoup d'endroits, de l'abbé de Saint-Laurent. On peut s'en convaincre en comparant le récit de la première croisade dans les deux auteurs. Nous ne citerons donc du chronographe saxon que ce que nous avons trouvé de particulier depuis l'an 1147 jusqu'à la fin de son ouvrage, c'est-à-dire jusqu'en 1188.

---

(1) Godefredi-Guglielmi Leibnitii accessiones historicæ. 2 vol. in-4°. an. 1700 hanovre.

(2) Chronographus Saxo, à christo nato ad annum 1188. (Tom. I, p. 1.)

L'annaliste s'étant arrêté en 1139, tout ce qu'on trouve au-delà de cette époque est d'une autre main que celle de l'abbé de Saint-Laurent, et appartient par conséquent au chronographe.

Cet auteur parle d'une manière fort incomplète et peu exacte de la deuxième croisade. Il porte à six cent cinquante mille hommes le nombre des soldats de la croix. Il attribue leur peu de succès aux péchés des hommes, qui avaient plus présumé de leurs forces que du pouvoir du Seigneur. L'auteur et l'instigateur de cette croisade, dit le chronographe, était Bernard, abbé de Clairvaux, qui brillait alors par des miracles.

Au milieu de son récit, le chronographe rapporte que le 5 des calendes de novembre de cette année, une éclipse de soleil couvrit le monde d'horribles ténèbres, presque au milieu du jour. Le disque de cet astre présentait une espèce de faulx qui semblait annoncer, dit l'auteur, l'effusion de sang humain qui avait lieu dans le même temps en Asie.

Sous la date de 1148, l'auteur parle d'une grande croisade qui se fit contre les païens habitant vers le nord (*versùs aquilonem habitantes*). Le roi de Dacie avait levé une armée de cent mille hommes; le frère du duc de Pologne, une de vingt mille, et un prince que le chronographe nomme Hartwig, une de quarante mille. Les *Rhuténiens* se joignirent à eux et marchèrent contre les Prussiens (*Pruscos*); ils mirent tout à feu et à sang, brûlèrent la ville appelée *Malchom*, et le temple consacré aux idoles qui était devant la ville. Dans le deuxième volume de l'Histoire des croisades, nous sommes entré dans quelques détails sur cette expédition; nous y renvoyons nos lecteurs; de même que pour celle des croisés en Portugal, exécutée dans la même année, et sur laquelle le chronographe s'étend un peu plus longuement. Il dit, par exemple, en parlant du siège de Lisbonne, que les Sarrasins qui avaient des vivres en abondance en étaient si avares pour les habitans de cette ville, que plusieurs de ceux-ci moururent de faim; « quel-
» ques-uns n'eurent point horreur de dévorer des chiens et
» des chats. La plupart se présentèrent aux chrétiens et re-
» çurent le baptême; d'autres, renvoyés par les croisés
» vers les murs de la place, avec les mains coupées, furent
» lapidés par les leurs. »

Les Sarrasins ayant demandé la paix, il fut convenu que l'armée chrétienne recevrait tous leurs meubles et effets avec leur or et leur argent, et que le roi garderait la ville et tout le pays avec les Sarrasins nuds (*cum nudis Sarracenis*).

« Cette victoire divine et non humaine, ajoute l'auteur, fut » *consommée* sur deux cent cinquante mille Sarrasins, le jour » de la fête des onze mille Vierges. »

Le chronographe parle, sous la date de 1187, des soins que prit le pape pour engager les princes et les fidèles d'Occident à porter du secours aux chrétiens d'Orient, et de l'assemblée que l'empereur Frédéric tint à Mayence en 1188. (Voyez à ce sujet le moine Godefroi, la relation anonyme de l'expédition d'Asie et la chronique d'Ansbert.)

La *Chronique de Jean Vito-Durand* (1), moine suisse de l'ordre des frères mineurs, commence à la deuxième partie du premier volume de la collection de Leibnitz. Celui-ci avait en vain demandé en Suisse une copie de cette chronique; n'ayant pu l'obtenir, il publia celle qu'il avait. Mais Georges Eccard, plus heureux que lui, en obtint une complète qu'il a insérée dans sa collection. La copie de Leibnitz commence à l'an 1200 et finit en 1287; celle d'Eccard va jusqu'en 1348, où l'auteur l'a terminée. Nous ne ferons ici qu'un seul article pour les deux copies. Eccard dit qu'une partie de cet ouvrage avait été composée sur différentes chroniques non encore publiées, mais que la fin, depuis 1330, est proprement de Vito-Durand, qui a écrit d'après ce qu'il a vu lui-même ou appris par la renommée. Il y a peu à gagner à la lecture de cette chronique pour l'histoire générale des croisades, car on y trouve beaucoup de mensonges ou d'erreurs de date; par exemple, l'auteur place en 1265 la première expédition de saint Louis; il prétend que ce roi l'entreprit contre la volonté du pape.

En parlant de la sentence prononcée contre Frédéric II au concile de Lyon, Vito-Durand fait une censure amère de la conduite et des sentimens de cet empereur. Il termine ainsi le portrait historique de ce prince. « Frédéric » se lia d'une amitié détestable avec les Sarrasins; il reçut » leurs députés, leur envoya plusieurs fois des présens et » adopta leurs coutumes. Lorsqu'il était en Orient, il permit, d'après un accord fait avec le soudan, que l'on prêchât jour et nuit dans le temple de Jérusalem, au nom de » Mahomet. Il donna sa fille en mariage à un prince ennemi » de Dieu et de l'Église, et solennellement excommunié. Il » fit tuer le duc de Bavière par des assassins, et ne construisit ni hôpitaux, ni cloîtres, ni églises; il en détruisit » au contraire plusieurs..... »

(1) Johannis Vito Durani chronicon. (Tom. I, part. II, p. 3.)

Vito Durand ajoute que Frédéric étant sur le point de livrer combat au roi d'Égypte, en fut détourné par une lettre de ce prince, qui lui manda qu'en vain il voulait faire la guerre aux Sarrasins, puisque le pape était contre lui. « J'ai reçu, disait le soudan d'Égypte, des lettres du souve- » rain pontife adressées à ses troupes et remises à moi- » même; par ces lettres il leur est ordonné, lorsqu'elles » seront prêtes à en venir aux mains, de se joindre à mon » armée, contre vous et vos troupes, afin de vous accabler!! »

Le même auteur rapporte que Frédéric étant entré dans le temple de Jérusalem pour y rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il avait remportée sur les infidèles, et voyant les Templiers et les Hospitaliers se disputer entre eux avec autant d'avidité que d'inimitié les offrandes et les dons que lui et les principaux de son armée avaient apportés dans le temple, il fut si offensé et si scandalisé, que, dès ce moment, il s'éloigna tout-à-fait du sentier de la foi, dans lequel il n'était pas déjà très-ferme. Durand cite encore l'anecdote suivante : « Frédéric assistant avec pompe à la célébration » de la messe, en Palestine, le soudan ou un autre prince » infidèle lui demanda ce que c'était que le prêtre levait » dans ses mains et que les chrétiens adoraient avec tant » d'humilité. L'empereur lui répondit : *Nos prêtres préten-* » *dent que c'est notre Dieu.* A quoi l'infidèle répartit aussi- » tôt : *Quand ce Dieu serait aussi grand qu'une montagne,* » *vos prêtres, qui le mangent depuis si long-temps à la messe,* » *devraient l'avoir consommé tout entier.* »

Vito Durand rapporte d'autres anecdotes afin de prouver que l'empereur n'avait que de l'indifférence et du mépris pour les mystères du christianisme; il veut justifier ainsi l'opinion des contemporains qui ne pouvaient voir qu'un impie dans la personne de Frédéric, puisqu'il avait si souvent bravé les menaces de la cour romaine. L'histoire impartiale ne doit point prononcer sur l'esprit et les croyances de ce prince d'après des témoignages aussi passionnés.

Pour prouver quelle était la haine des peuples envers Frédéric, l'auteur raconte, toujours sur le témoignage d'autrui, que l'impératrice passant à Milan dans un temps où l'empereur était éloigné et où on le croyait mort, les Milanais la dépouillèrent de ses vêtemens, la mirent nue sur une ânesse, et l'exposèrent ainsi aux outrages et à la risée de tout le peuple. C'est à cette circonstance que l'auteur attribue la vengeance que Frédéric exerça ensuite sur la ville de Milan.

En décrivant les ravages que les Turcs firent en Hongrie en 1241, le moine Durand rapporte qu'il y eut une si grande

disette, que des mères mangèrent leurs enfans; et que les hommes se servirent pour farine d'une certaine poudre qu'il ne nomme pas. *Quod matres pueros suos manducarent et pro farinâ pulvere quodam uterentur homines.* (Villani rapporte un fait à peu près semblable. Raoul-Glaber dit aussi que dans une famine, qui eut lieu de son temps, on mêlait à la farine une terre blanche pour faire du pain.)

Nous n'avons rien lu qui mérite d'être cité dans tout ce que l'auteur rapporte de la captivité de saint Louis en Égypte; nous nous bornerons à dire, d'après lui, que les pastouraux croyaient avoir la mission de délivrer le roi de France; leur chef déclara qu'il avait vu dans les astres que cette gloire était réservée aux bandes qu'il conduisait.

Dans la suite de la chronique de Durand, publiée par Eccard, on trouve, à la date de 1281, le récit de la prise d'Acre par les Sarrasins. L'auteur, comme on le voit, s'est trompé de dix ans. Cependant, ce qu'il dit est assez conforme à ce que racontent les historiens contemporains. Il parle aussi de ces Sarrasins qui se jetèrent tout vivans dans les fossés de la ville pour les combler; il porte le nombre des chrétiens tués ou pris à soixante-dix mille. Voici comment Vito rapporte le massacre des religieuses de Sainte-Claire: « Ces pieuses vierges demandèrent instamment aux vainqueurs la grâce d'achever leur office, et lorsqu'elles eurent entonné le *salve regina*, elles se mirent toutes à genoux en présentant le cou à leurs bourreaux, qui leur tranchèrent la tête. » (Voyez ce que nous avons dit de ces religieuses dans une note du XVIIIe. livre de notre histoire; quatrième édition.)

Notre pieux chroniqueur ne sait comment s'expliquer la ruine des colonies chrétiennes. « Oh! si Dieu, s'écrie-t-il dans l'excès de sa douleur, si Dieu, pour punir les blasphêmes du soudan, avait frappé l'armée musulmane, comme il frappa autrefois celle de l'impie Rabsacès, combien ses coups eussent été funestes aux ennemis de la foi chrétienne! quelle force cette foi n'en eut-elle pas acquise! Je dis cela d'après mon jugement qui est tout humain, car ceux de Dieu sont impénétrables; lui seul sait pourquoi il permet que ces choses arrivent. On dit que les habitans d'Acre, surtout les principaux, avaient provoqué Dieu par leurs iniquités; *je ne mettrai donc point la main sur le Christ du Seigneur*, *ni ma bouche dans le ciel*, afin de ne rien juger témérairement: mais je rapporte tout à Dieu qui connaît tout, qui peut tout et sait les raisons de tout. »

Le sentiment, qui est exprimé dans ce passage, se retrouve dans tous les chroniqueurs qui ont eu à parler des revers des chrétiens. Leur piété ne peut se faire à l'idée que les ennemis de Dieu puissent triompher des soldats de Jésus-Christ, et les désastres des croisades sont presque toujours pour eux des mystères qu'ils n'osent pénétrer.

Vito Durand, en parlant du concile tenu à Vienne, par le pape Clément V, décrit en ces termes la marche d'un grand nombre de croisés : « Vers ce temps, dit-il, il se leva une » grande multitude de fidèles, excités, par la prédication, à » délivrer le tombeau du Christ et la Terre-Sainte des mains » des païens. Ils marchaient deux à deux, bien armés et » bien disciplinés, demandant l'aumône ou des secours pour » leur pélerinage, dans tous les lieux où ils passaient. Ils re- » cueillaient ainsi une grande quantité d'argent ; car dans » chaque ville, bourg ou village qu'ils traversaient avec des » étendards où brillait l'image de la croix, on accourait en » foule pour les voir ; on leur tendait à l'envi des mains » secourables. Mais ces croisés n'achevèrent pas leur entre- » prise, car étant arrivés à Marseille ou autres lieux voisins » de la mer, ils furent effrayés de la voir par hasard ora- » geuse, et ils s'en revinrent honteusement avec l'argent » qu'ils avaient amassé. Ainsi fut vérifié pour eux ce mot du » psalmite : *Mare vidit et fugit.* » L'auteur, qui fait ici un jeu de mot, en citant l'Écriture, nous dit qu'il avait vu lui-même ces pélerins, lorsqu'il commençait à fréquenter les écoles. Il ajoute qu'à la fin on les soupçonna d'être des imposteurs, qui avaient arboré le signe de la croix pour tromper la charité des fidèles.

Sous la date de 1338, le chroniqueur rapporte que trente frères de l'ordre des Prêcheurs, envoyés par le pape au soudan du Caire, ayant comparu devant lui, ce prince leur dit que, s'ils voulaient prêcher librement la foi chrétienne dans ses États, ils devaient renoncer à leurs habits, à leur tonsure, et se vêtir comme ses sujets ; que s'ils le faisaient, ils trouveraient en lui un protecteur et un appui ; qu'autrement ils seraient tous *enfans de la mort*. Les frères Prêcheurs, s'étant consultés ensemble, résolurent de faire à la cause pour laquelle ils étaient venus, le sacrifice qu'on leur demandait. Ils changèrent donc d'habits et se présentèrent de nouveau au sultan, qui leur dit en les voyant : « Puisque » vous êtes les docteurs du christianisme, la lumière et les » guides des autres, et que cependant la terreur vous fait si » promptement et si facilement renoncer à l'habit de votre » profession, je dois juger que les autres chrétiens sont aussi

» mobiles que vous. J'ai sous mes lois des païens qui sont si » fermes et si constans dans les observances du paganisme, » qu'ils se feraient plutôt déchirer et couper en mille mor- » ceaux, que de s'en écarter. C'est pourquoi, si vous voulez » éviter les plus cruels supplices, éloignez-vous au plus vîte » de ma présence. » Les frères Prêcheurs se réfugièrent aussitôt auprès du roi de Chypre, et revinrent en Europe avec beaucoup de confusion. Vito Durand ajoute que s'ils n'avaient pas été porteurs de lettres du roi de France, ils auraient été misérablement égorgés par ordre du soudan. Il représente cependant ce prince musulman comme ami des chrétiens, et traitant avec bonté et générosité les barons, les évêques et tous les guerriers catholiques qui se rendaient dans ses États.

Sous la date de 1341, notre chroniqueur, en parlant de l'invasion des Tartares en Hongrie, rapporte que ces infidèles arrachaient des mains des mères chrétiennes, leurs petits enfans qu'ils dévoraient. Les mères désolées, semblables aux bêtes féroces auxquelles on enlève leurs petits, poursuivaient les barbares en leur demandant, à grands cris et avec des gestes de désespoir, leurs malheureux enfans, et lorsque les barbares étaient sourds à leurs prières, elles se jetaient en fureur au milieu des bataillons ennemis, pour se venger et mourir. « Les femmes de ces infidèles, chose » étonnante! dit l'auteur, avaient, à ce qu'on rapporte, des » crochets de fer attachés à un instrument ou à un fil de » fer, et les enfonçaient dans le sein des femmes chrétiennes. » Elles les traînaient ainsi après elles. » (Telle était l'idée qu'on se formait alors de la barbarie des Tartares, que ces tableaux horribles ne paraissaient point invraisemblables).

A ces scènes de barbarie, Vito Durand fait succéder un récit dont les circonstances ne sont peut-être pas plus vraies, mais qui ne révolte pas du moins l'esprit du lecteur. Le prince de Nassau, étant allé visiter la Terre-Sainte, en 1343, fut honorablement accueilli et traité, lui et ses compagnons de pélerinage, par un émir riche et puissant. Entre autres bienfaits qu'ils en reçurent, ils furent exemptés du cens ou tribut qui était dû au soudan, pour la visite du Saint-Sépulcre. Ce tribut était si fort qu'il aurait enlevé aux pélerins une grande partie de leur argent. Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous les autres détails qu'il nous donne sur le pélerinage du prince de Nassau. On peut dire que cet historien manque en général de critique, et qu'il doit être lu avec précaution, au moins pour ce qui concerne les guerres et les événemens d'Orient.

La *Chronique du moine Aubri ou Alberic* (1) remplit tout le deuxième tome de la collection de Leibnitz. Cette chronique commence quelque temps après la création, et finit en 1241. L'auteur était de l'ordre de Cîteaux, et vivait dans le couvent des Trois-Fontaines, au diocèse de Liège. Il s'est particulièrement occupé, dans son ouvrage, de l'histoire des croisades, et il a mis à contribution tous les auteurs qui en ont parlé; en rapportant chacun des faits qui y sont relatifs, il a eu soin de citer, en parenthèse, l'historien d'où il l'a tiré. Ceux qu'il indique le plus souvent, sont Robert le moine, Baudri, Sigebert, Othon de Freisingen, Guillaume de Tyr et Guy, chantre de Saint-Étienne de Châlons, dont le manuscrit est perdu (2). De cette manière, la chronique d'Alberic est, pour la partie des croisades, un extrait de ce que ces auteurs en ont écrit. Lorsque c'est Alberic lui-même qui raconte, il en avertit le lecteur, en plaçant son nom au commencement de sa phrase ou de son récit. Cependant il ne le fait pas toujours, et l'on trouve assez souvent plusieurs articles de suite sans indication de nom, ce qui laisse de l'incertitude sur la source où les faits ont été puisés. Nous ne rapporterons donc, dans notre analyse, que ce qui est particulier au moine des Trois-Fontaines, ou ce qui méritera d'être remarqué. Par exemple, Alberic raconte que le seigneur de Clairvaux lui a rapporté qu'on trouva à Antioche, avec la lance sacrée, un vase de plomb que l'évêque de Puy s'appropria, et dans lequel était soigneusement renfermé le suaire de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il ne sait pas si c'était celui qui enveloppa la tête ou le corps du Sauveur; « car, » dit-il, il y eut, selon l'Évangile, plusieurs linges qui ser» virent à sa sépulture. Quel qu'il soit, ajoute-t-il, il est assez » précieux. Quant au vase de plomb, nous dirons ailleurs » comment il parvint de main en main dans une abbaye de » notre ordre. »

Sous la date de 1107, Albéric cite un passage de la chronique de Guy, chantre de Saint-Étienne de Châlons, que nous croyons utile de rapporter ici. « Le roi Baudouin, après

---

(1) Chronicon Alberii monachi Trium-Fontium leodiensis diæcesis. (Tom. II, p. 1.)

(2) L'auteur de la grande chronique belge dont nous parlerons plus loin nous dit que Guy écrivit jusqu'à la mort du roi Richard un livre des histoires du monde, depuis son origine jusqu'au temps où il vivait; qu'en outre il fit un volume qui traite des différens pays de la terre, un ouvrage apologétique, un recueil de lettres diverses, et qu'il ne cessa d'écrire qu'à sa mort, qui arriva en 1203.

» s'être rendu maître des villes maritimes de Tripoli, Be-
» rythe et Sidon, fit construire au-delà du Jourdain une
» forteresse qu'on appelle Mont-Réal; et pour contenir l'an-
» cienne et puissante ville de Tyr, il rétablit le château
» d'Alexandrie, bâti autrefois par Alexandre de Macédoine,
» qui voulut aussi enfermer les Tyriens dans leur ville. On
» appelle maintenant ce château *Scandalum*, parce que les
» Arabes nomment le roi qui le fonda *Scander*. »

Alberic donne sur la bataille qui fut livrée en 1113, auprès du lac Génézareth, les détails suivans, qu'il a tirés de l'abbé Anselhme : « Au mois d'août, le roi Baudouin mar-
» cha contre les Turcs avec Roger, comte d'Antioche; mais
» pendant que Roger s'arrêta avec son armée le long d'un
» fleuve, le roi s'avança avec les siens à la découverte des
» ennemis; ceux-ci occupaient une montagne où ils avaient
» dressé des embûches en quatre endroits. Quatre mille ca-
» valiers étaient postés dans chaque embuscade. Le roi fut
» soudain enveloppé de toutes parts et ne se sauva que par
» une misérable fuite. Les habitans d'Ascalon, apprenant
» que Baudouin était absent, attaquèrent Jérusalem, et
» malgré leur grand nombre ils ne purent rien contre cette
» ville. Alors ils détruisirent une partie de l'église de Saint-
» Étienne, qui est hors des murs, et brûlèrent les moissons.
» Les Turcs détruisirent en même temps le couvent qui
» est sur le Mont-Thabor, et, ayant tué tous les moines,
» ils enlevèrent tout ce qu'ils y trouvèrent. » (On peut comparer ce récit avec celui de Guillaume de Tyr et d'Albert-d'Aix, que nous avons suivis dans notre histoire.)

Alberic rapporte que le jour de Noël de l'année 1149, la foudre tomba sur le temple de Jérusalem et renversa deux grandes pierres de la colonne qui était auprès du Saint-Sépulcre; de là, parcourant le baptistaire, elle brisa en morceaux la pierre de marbre creuse qui contenait l'eau du baptême; puis, se portant sur la montagne de Sion, elle abattit en grande partie une très-belle tour dela basilique.

Le moine des Trois-Fontaines donne peu de détails sur la deuxième croisade. Il se contente de rapporter le témoignage du chantre de Saint-Étienne de Châlons, qui attribue, comme plusieurs autres chroniqueurs, la levée du siége de Damas à l'or que les assiégés donnèrent aux guerriers de la Palestine.

Suivant le même Guy, les Turcs, exhortant Norreddin à profiter du moment où les chrétiens étaient occupés des funérailles du roi Baudouin III, pour ravager leurs frontières, ce prince leur répondit : « Il faut être plus humain et

» compâtir à leur juste douleur, car ils ont perdu un prince » tel que le monde entier n'en a point de pareil. »

Alberic, après avoir raconté la bataille de Tibériade d'après Guy, paraît ne pas partager l'opinion de cet auteur, qui, comme tant d'autres, accuse de trahison le comte de Tripoli. « A l'égard de ce comte, dit-il, ceux qui veulent » l'excuser en beaucoup de choses, pensent tout autrement. » Ils disent que dans ce combat le comte n'était point à » l'avant-garde et ne portait point d'étendard devant les » autres, mais qu'il était à l'arrière-garde. Quand il vit que » les nôtres étaient battus et faits prisonniers, il s'enfuit » dans son comté et fortifia ses châteaux. Ce fut ainsi que » la ville de Tripoli et ses forteresses échappèrent au vain- » queur. » (Voyez le récit de la bataille de Tibériade dans notre extrait de Raoul de Coggeshal. *Collection amplissime de Martène.*)

A l'occasion de la légation du cardinal Henri d'Albano en Allemagne, qui avait pour objet la prédication de la troisième croisade, Alberic rapporte une anecdote qui peint assez bien les opinions et les mœurs du temps : « Pendant que le cardi- » nal Henri voyageait à cheval avec des moines de Cîteaux, il » leur dit : Qui de vous nous dira quelque chose de bon ? » Un des moines répondit, en montrant un frère laïc : C'est » celui-là. Le cardinal exhorta le frère laïc à parler. Celui-ci » s'en excusa d'abord, en disant qu'un laïc ne devait point » parler avec des gens lettrés. A la fin, il commença ainsi : » Quand nous serons morts et que nous irons en paradis, » notre père saint Benoît viendra au-devant de nous, et » en voyant des moines en capuchon, il nous introduira » avec joie. Mais à la vue d'un évêque et cardinal mitré, » il s'étonnera et lui dira : Qui es-tu ! Je suis moine de Cî- » teaux, répondra l'évêque. Point du tout, reprendra le saint, » un moine n'est point mitré (*cornulatus*). Alors il pronon- » cera cette sentence contre Henri, qui tâchera de se justi- » fier; il dira aux portiers du paradis : Couchez-le sur le dos, » fendez-lui l'estomac, et si vous y trouvez des fèves, des » pois, des lentilles, de la purée et des mets *réguliers*, in- » troduisez-le avec les moines. Si au contraire vous y trou- » vez de gros poissons et des alimens délicats et *séculiers*, » qu'il reste dehors. Le frère laïc se tournant ensuite vers » le cardinal : Que direz-vous alors, pauvre Henri, lui de- » manda-t-il ? A cette question, le cardinal sourit et ap- » prouva le discours du frère. »

Alberic s'est fort étendu sur le siège d'Acre, en 1190. Il cite, comme à son ordinaire, les différens auteurs qui en

ont parlé; mais il a rapporté de préférence tout ce qu'a écrit sur ce siège le chantre de Saint-Étienne de Châlons. La chronique de Guy étant perdue, le morceau que nous allons citer fera sans doute regretter l'ouvrage de cet auteur, d'autant plus qu'il avait été, comme il le dit lui-même, témoin des événemens, et qu'il était le seul chroniqueur français qui eût fait une relation étendue de la troisième croisade.

« O jour heureux, s'écrie Guy, jour demandé par tant de » prières, acquis par tant de pleurs, acheté par tant de » soupirs, attendu par tant de vœux; jour heureux que » celui qui nous montra, à nous qui pleurions de joie, cette » terre où coule le lait et le miel, cette terre céleste et digne » d'être habitée par les habitans des cieux, cette terre » sainte et promise aux saints, la source de notre régéné- » ration, le lieu de notre rédemption, la mère des saints » pères, la patrie du Sauveur! Quand nous arrivâmes à » Ptolémaïs, l'éclat de nos casques, de nos boucliers et de » nos armes étincelantes se réfléchissait sur les ondes de la » mer; le vent se jouait dans les plis de nos étendards de » soie. Combien l'aspect de la puissante armée des chré- » tiens nous fut agréable! combien il était terrible pour » les ennemis! A la vue des camps on eut dit non pas une » ville, mais trois villes assiégées. Cependant les nôtres » n'avaient point encore combattu avec les Turcs de ma- » nière à se flatter de les vaincre; et les coups de l'adversité, » qu'ils avaient déjà éprouvés deux fois, leur eût fait ou- » blier la persévérance nécessaire dans une entreprise aussi » difficile, si l'arrivée de puissans secours ne leur eût ap- » porté l'espoir d'une fortune meilleure. En effet, lorsqu'ils » commençaient à assiéger Ptolémaïs, Saladin survenant » avec une grande armée au secours des siens, ils l'attaquè- » rent avec assez d'audace; mais apprenant que les assiégés » avaient fait une sortie, et que déjà ils pillaient leur camp, » chacun, ne songeant qu'à ce qu'il possédait, retourna par » une fuite honteuse à sa tente, laissant plusieurs de ses » compagnons dans le combat. Peu à près, le peuple de » l'armée, fatigué des travaux de la guerre, murmura » contre les nobles; il accusa la négligence des chefs de la » longueur et de l'inefficacité du siège. Puis, contre la déci- » sion prise par le conseil, ils font tous une irruption sur » les ennemis, n'ayant d'autres guides que leur témérité et » leur insolence; et, trouvant le camp des Turcs plein de » richesses infinies, mais vide de défenseurs, ils s'imaginent, » dans leur étonnement, que la crainte a fait fuir ceux qui

» ne s'étaient éloignés que pour les mettre en fuite eux-» mêmes, et ils se mettent à piller. Ils se hâtent de vider » les plats et les coupes pour emplir leur ventre; ils se dé-» barrassent de leurs armes pour charger de bagages leur » dos et leur cou, que la hache était près de frapper. Mais » le deuil va bientôt remplacer la joie. Tandis que les nôtres » se gorgent de nourriture, s'abreuvent de liqueur, enlèvent » les plats et font rouler les bagages, les Turcs reviennent » en toute hâte, et, trouvant des malheureux sans guide » et sans secours, ils tombent sur eux, les renversent, les » tuent, et poursuivent les fuyards, l'épée dans les reins, » jusqu'à ce qu'ils soient retournés à leur camp. Les chefs » de notre armée, apprenant cette déroute, sont jus-» tement indignés contre ceux qui, au mépris de leur » défense, ont tenté une entreprise si téméraire; mais, » touchés d'un si grand désastre, ils vont à leur secours » avec une troupe d'élite; ils arrêtent la fuite des chrétiens, » font cesser le carnage, et forcent l'ennemi d'abandonner » le combat. »

Après avoir parlé de l'arrivée de Richard et de Philippe, et donné des détails sur le siège et la reddition de Ptolémaïs, Guy fait les réflexions suivantes : « La ville étant ainsi ren-» due, les étendards du roi y furent portés et placés au » haut de la principale tour, en l'honneur de la foi chré-» tienne et à la honte des Turcs. Saladin, ne pouvant en » supporter la vue, s'enfuit aussitôt avec toute son armée. » Dieu! qu'il eût été utile et convenable au salut du peuple » chrétien, que les nôtres, au moment de leur victoire et » pendant que leurs épées fumaient encore du sang des » Turcs, eussent poursuivi unanimement les fuyards, à qui » la crainte ôtait les forces. Non-seulement ils les eussent » chassés de leurs frontières; ils auraient encore soumis la » plus grande partie de leurs provinces, et ils auraient ob-» tenu plus qu'ils n'avaient espéré. Mais l'œil envieux du » dragon, qui ne dort jamais et qui épie sans cesse l'occa-» sion de nuire au peuple chrétien, voyant que nos rois, » unis par les liens de la paix, poursuivaient sans relâche les » païens, et que ceux-ci ne pouvaient leur résister, souffla » sur ces princes son esprit de division et de colère, et ne » permit pas que de si heureux commencemens eussent la » fin qu'ils méritaient. En effet, ces deux rois, indignés » l'un contre l'autre, parce que l'un commandait et que » l'autre n'obéissait pas, que celui-ci était supérieur et que » celui-là ne voulait point d'égal, renoncèrent à l'alliance » qu'ils avaient jurée. » (Pour avoir une idée complète des

événemens de cette croisade, il faut lire nos analyses de la *chronique anglaise* et de Gauthier Vinisauf.)

Alberic, en parlant de la mort de Saladin, raconte d'après lui-même, car aucun historien arabe ni latin ne rapporte cette anecdote, que ce prince légua ses richesses par parties égales aux pauvres Sarrasins, aux juifs et aux chrétiens prisonniers dans ses états; afin que si les juifs et les Sarrasins ne pouvaient rien pour le salut de son âme, les chrétiens pussent au moins lui être utiles par leurs prières.

Cet auteur se contente d'indiquer la mort de Henri VI, arrivée dans la Calabre en 1197, et ne dit rien de la croisade entreprise par ce prince. Il est à remarquer qu'en général les écrivains allemands parlent peu de cet empereur, qui s'était fait détester par ses cruautés.

Dans le récit fort peu détaillé que fait Alberic de la prise de Constantinople par les Latins, nous avons remarqué l'itinéraire de la flotte des croisés depuis l'île de Jadera ou Zara jusqu'à Constantinople.

« En quittant Zara, les croisés passèrent devant Spalatro » (l'ancienne Salone), puis ils vinrent à Dyrrachium et en » Épire, devant Brindes. Lorsqu'ils furent arrivés à un château » nommé Corphal (Corfou), les habitans leur promirent » qu'ils se rendraient quand Constantinople serait prise. » D'autres places leur firent la même promesse. Les croisés, » longeant le rivage de la mer, vinrent à Andreville, puis » à Micheras. Depuis Dyrrachium jusqu'à Andreville, les » pélerins s'éloignaient de Constantinople, selon le gissement » des terres, quoiqu'ils s'en approchassent par la route » de la mer. En doublant le coude que fait le rivage maritime, » ils arrivèrent à l'île de Moncion, c'est-à-dire de Sicyonie; » puis, cotoyant l'Achaie, en passant devant Argos, » Corinthe, Athènes et une île nommée Monovasia, les » croisés abordèrent à Négrepont, en face de Thèbes. Ils » laissèrent alors à leur droite la fameuse île de Crète, la » ville de Rhodes, les autres Cyclades, et à leur gauche » Thessalonique, Philippis, Messinopolis et Marguerie; ils » vinrent en face de Troie ou de la Troade, qui était à » droite, au port de Bodecave, où ils se pourvurent de vivres. » De là, parcourant le canal de Saint-Georges (l'ancienne » Propontide) et mettant à leur gauche quelques » villes, telles que Maditon, Callipoli, Rossa, Rodasco, » Héraclée et Salembrie, ils prirent terre à un lieu nommé » *Speculum*, d'où ils eurent en vue la ville de Constantinople. » Les croisés s'emparèrent d'abord de la tour de Galatha, » et rompirent la chaîne du port, qui était attachée à

» cette tour. Cette chaîne fut plus tard envoyée à Acre. »

Alberic copie la lettre de l'empereur Baudouin, que nous avons déjà vue dans les annales du moine Godefroy; cette lettre forme à peu près tout son récit sur cette conquête.

L'historien, après avoir parlé en peu de mots de la guerre que Baudouin alla faire contre les Bulgares, et de la manière dont il tomba dans les mains de Johannice, raconte en ces termes les circonstances de la mort de ce malheureux prince :

« Tandis que Johannice, dit Alberic, était occupé à tendre de nouvelles embûches aux autres troupes de l'empereur, sa femme envoya dire à Baudouin, dans sa prison, » que s'il voulait l'épouser et la conduire à Constantinople, » elle le mettrait sur-le-champ en liberté. Mais l'empereur » ayant rejeté cette proposition, la femme de Johannice se » plaignit à son mari et accusa Baudouin lui-même de lui » avoir fait ces offres, qu'il avait refusées. Johannice, un » soir qu'il était ivre, fit amener l'empereur devant lui et » lui fit trancher la tête d'un coup de hache. Le corps de » ce prince fut abandonné aux chiens, et un édit public ordonna de célébrer sa mort. »

Alberic rapporte ces circonstances d'après le témoignage de Jean, archevêque de Mitilène, et de celui d'un moine qui passa, dans cette année 1205, par la ville de Tornoa, où cet événement eut lieu. L'historien grec Cinnam dit la même chose que le moine des Trois-Fontaines. (Voyez l'extrait que nous avons fait de cet auteur.)

Sous la date de 1212, Alberic raconte en ces termes la croisade des enfans : « Les Ribauds, dit-il, s'associèrent à » cette armée et y portèrent le désordre et la corruption. » Quelques-uns de ces enfans périrent dans la mer, d'autres furent vendus; il en revint très-peu dans leurs foyers. » Le pape ordonna que ceux qui étaient échappés passassent » la mer comme croisés quand ils auraient atteint l'âge de » porter les armes. On dit que deux marchands de Marseille, » qui devaient les conduire outre-mer, en avaient rempli sept » grands vaisseaux. Lorsqu'ils furent à deux lieues en mer, » une tempête s'éleva; deux de ces vaisseaux périrent : tous » les enfans qui les montaient furent submergés. Les cinq » autres furent conduits dans les ports d'Égypte, et là on » vendit aux princes sarrasins et à des marchands les enfans qui avaient traversé la mer. Le soudan en acheta » quatre cents. » (On peut voir dans les pièces justificatives du septième volume de notre histoire, l'indication de tous les auteurs qui ont parlé de cette croisade d'enfans.)

Alberic dit que maître Robert de Courçon, légat du saint-siége, et plusieurs autres qui étaient avec lui et sous lui, prêchaient publiquement la croisade dans toute la France en l'année 1215, donnant indistinctement la croix aux enfans, aux vieillards, aux femmes, aux boîteux, aux aveugles, aux sourds, aux lépreux, ce qui empêcha plusieurs hommes riches et puissans de la prendre, parce qu'on pensait qu'une pareille confusion serait plus nuisible qu'utile au succès de l'entreprise. (Voyez à ce sujet le XIIe. livre de l'Histoire des croisades, quatrième édition.)

Notre chroniqueur parle aussi de la prise et de la reddition de Damiette, en 1218 et 1221; mais ce qu'il en dit est fort court et ne peut rien ajouter à ce que nous savons. Il en est de même pour l'expédition de Frédéric II dans la Terre-Sainte. On pourrait croire, d'abord, qu'Alberic ne partageait pas les préventions du clergé de son temps contre cet empereur; car, en parlant de la paix que ce prince conclut avec le soudan, il dit que le patriarche, les Templiers et les Hospitaliers la désapprouvèrent, mais que la plupart des chrétiens et des croisés à qui elle permettait d'aller librement au sépulcre du Seigneur, s'en félicitèrent et en glorifièrent l'empereur. Cependant, sous la date de 1239, le moine des *Trois-Fontaines*, en rappelant les torts de Frédéric envers l'Église, l'accuse surtout d'avoir blasphémé contre la religion chrétienne. Il rapporte à ce sujet que le pape, dans une de ses lettres adressées à l'archevêque de Sens, reprochait à ce prince d'avoir dit qu'il y avait eu trois imposteurs dans le monde : Moïse, le Christ et Mahomet. A cette occasion, Alberic raconte, d'après des oui-dire, qu'un jour Frédéric voyant un prêtre, qui portait le viatique à un malade, dit à un de ses courtisans : *Jusqu'à quand durera cette jonglerie?* C'est pour ces blasphêmes et autres cas énormes, ajoute Alberic, que le Seigneur l'a fait excommunier par tout le monde, et dénoncer comme excommunié.

Alberic, sous la même date, regarde comme un holocauste capable d'apaiser le Seigneur (*holocostum placabile Domino*), la mort de cent quatre-vingt-trois Bulgares (*Bulgrorum*), qui furent brûlés en présence du roi de Navarre, des barons de Champagne, et d'un grand nombre d'archevêques et évêques. Ces Bulgares, pires que des chiens, dit-il, furent exterminés dans un jour pour le triomphe de la sainte Église (*isti Bulgri pojores canibus uno die ibi ad triumphum sanctæ Ecclesiæ exterminati sunt*). (Dans le temps où ces cent quatre-vingt-trois hérétiques expiraient dans les flammes, le roi de Navarre, comte de Champagne,

se disposait à partir pour la Terre-Sainte. Voyez l'histoire des Croisades, livre XIIIe., quatrième édition.

Collection d'Henri Meibomius (1).

L'auteur de cette Collection, né à Lubeck, en 1638, fut à la fois professeur de médecine, d'histoire et de poésie à l'université d'Helmstadt: il mourut en 1700. Malgré les occupations que lui donnaient ses emplois et la pratique de la médecine, Meibomius publia un grand nombre d'ouvrages sur divers sujets. Telle est entre autres la collection dont nous allons parler. Les chroniques qu'elle renferme n'offrent que bien peu de détails sur l'histoire des croisades. Nous allons d'abord passer en revue celles qui en donnent le moins.

La première a pour titre : *Vie du pape Jean XXIII* (2). Elle est de *Théodore* de Niehm, petite ville de la campagne de Paderborn. Cet auteur vivait dans le quinzième siècle. La vie du pape Jean XXIII, tirée d'un de ses ouvrages, n'est, à proprement parler, qu'un journal historique de tous les événemens arrivés sous ce pontife. L'auteur y parle, en plusieurs endroits, des ravages que les Turcs faisaient en Albanie, en Grèce, en Romanie, et dans d'autres contrées de l'Europe. Il donne pour auxiliaires à ces peuples barbares les chrétiens d'Orient qu'ils avaient asservis, et qui, sous la domination de leurs nouveaux maîtres, se livraient à toutes sortes de brigandages. « Il y a parmi les Turcs, dit-il, plusieurs chrétiens qui, n'ayant pas l'espoir de se délivrer de » leur misérable servitude, ont, en quelque sorte, apostasié » la foi; ils ont armé pour les Turcs ou les infidèles, des galères et des vaisseaux, avec lesquels ces ennemis courent » les mers et envahissent les terres des chrétiens qui en sont » voisines. Ils rasent les villes, emmènent avec eux tous ceux » qui leur résistent, hommes et femmes, tuent les vieillards et les infirmes, réduisent à rien les églises et les » lieux saints (*in nihilum redigunt*), et font aux chétiens, » qui sont presqu'abandonnés et impuissans, d'autres maux » infinis...... »

---

(1) Rerum Germanicarum scriptores, etc., ab Henrico Meibomio seniore primum editos recensuit et edidit Henricus Meibomius junior.

(2) De vitâ papæ Joannis vigesimi tertii. (Tom. I, p. 5.)



Le même auteur attribue encore les progrès des Turcs aux discordes qui divisaient alors les chrétiens. Il compare la plupart des républiques d'Italie à des affranchis, dont rien ne peut réprimer l'orgueil jaloux, et qui, ne reconnaissant aucune soumission pour eux-mêmes, ne s'occupent qu'à soumettre leurs rivaux et leurs voisins.

Voilà tout ce que nous trouvons dans cette chronique sur les croisades. Celle de Levold de Northof, évêque de Liége (1), imprimée dans le même volume, n'est guère plus instructive. L'auteur, plus occupé des comtes de la Marche, dont il fait l'histoire, raconte d'une manière succincte, sèche et sans intérêt, les événemens d'Orient. En parlant de Godefroy de Bouillon, il dit, sans citer aucune autorité, qu'il mourut par le poison (*veneno perempto*). A la suite de cette chronique, Meibomius a placé la vie de Henri-le-Lion, duc de Bavière et de Saxe, avec lequel l'empereur Frédéric Ier. fut quelque temps en guerre. Il est question, dans cet ouvrage, de la croisade où cet empereur trouva la mort dans le fleuve Selef. L'auteur, nommé Henri Hensyck, après avoir raconté ce malheureux événement, s'écrie : « Seigneur, vos » jugemens sont un abîme! Qui osera sonder les desseins » impénétrables de votre majesté? Vous êtes terrible dans vos » conseils sur les enfans des hommes. » Il parle ensuite de la mort du duc de Souabe, et il ajoute : « Ainsi cette armée, » qui était la fleur de l'empire, fut misérablement détruite, » sans avoir rien fait de remarquable. »

Dans des notes, que l'éditeur Meibomius a faites sur la chronique des comtes de Schawenbourg, on lit que le comte Adolphe III du nom, alla deux fois en Palestine, et qu'il fut nommé pour cela *Hiérosolymitain*. Il partit la première fois, en 1189, avec l'empereur Frédéric. A peine fut-il arrivé à Tyr, avec les débris de l'armée des croisés, qu'il reçut des nouvelles du Holstein, qui l'obligèrent à revenir. Mais il s'enrôla une seconde fois, en 1197, sous les drapeaux de l'empereur Henri VI. Dans cette seconde expédition, il fut créé chevalier par des ecclésiastiques constitués en dignité, (*à primoribus quibusdam ecclesiasticis equitem sive militem ut vocabant, creatum*), et reçut l'autorisation d'ajouter à ses armoiries trois clous à des feuilles d'orties, et de mettre sur son casque une couronne d'épines. On voulut par là reconnaître le zèle que le comte de Schauenbourg avait montré dans cette expédition des *Argonautes chrétiens*, « dont l'issue

(1) Chronica de Levoldi de Northof. (Tom. I, p. 375.)

» ne fut pas heureuse, il est vrai, ajoute Meibomius, mais » dans laquelle les chefs n'eurent à se reprocher ni témérité, » ni défaut de courage. »

La chronique de *Gobelin-Persona,* quoique peu riche en détails, mérite cependant de fixer un peu plus notre attention (1). L'auteur naquit en Westphalie, en 1358. Après avoir voyagé en Italie et long-temps séjourné à la cour de Rome, il prit l'habit de moine dans le monastère de Bodekem, où il se livra entièrement à la prière et à l'étude des lettres. Sa chronique universelle commence avec le monde et finit en 1418.

On y lit, sous la date de 1096, que l'ermite Pierre traversa la Hongrie avec près de douze mille croisés, qui portaient des étendards et des croix sur leur tête et les armes qu'ils avaient pu trouver. Ces pélerins disaient qu'ils voulaient venger le Christ sur les juifs et les gentils et posséder la Terre-Sainte ; ils se donnaient le nom de *jérosolimites* et tuaient les juifs partout où ils les trouvaient. Le dimanche avant la Pentecôte, ils en tuèrent à Mayence environ neuf cents, que l'évêque de cette ville ne put arracher de leurs mains. A Worms, à Cologne et dans d'autres villes, les juifs éprouvèrent le même sort. L'auteur ajoute que plusieurs de ces pélerins, qu'il appelle *vulgares* (hommes du commun, infanterie), furent tués à leur tour par les Hongrois, parce qu'ils étaient sans discipline, *indisciplinati.* (Nous ne citons le récit de l'historien que pour en relever les erreurs. Il confond les bandes conduites par Pierre l'hermite avec celles du comte Émicon et du prêtre Godeschal : cette méprise n'est pas excusable dans un historien allemand.)

Ce que dit Gobelin-Persona de la seconde croisade ne vaut pas la peine d'être répété. A la date de 1173, il raconte, d'après Godefroi, le pélerinage de Henri de Saxe, qui partit avec cinq cents chevaliers pour aller visiter le tombeau du Seigneur. Le duc de Saxe fut très-bien accueilli par l'empereur grec, qui recevait mieux les pélerins que les soldats du Christ, et par un prince infidèle qu'on croyait converti à la foi chrétienne. (C'était sans doute le sultan d'Icone auquel le pape écrivit vers la même époque, comme on peut le voir dans notre extrait de Mathieu Pâris.)

Sous la date de 1189, Gobelin, racontant que l'empereur se mit en route pour la Terre-Sainte avec plusieurs princes

(1) Cosmodromium Gobelini Personæ, decani Bilfeldensis et officialis parderbonensis. (Tom. I, p. 62).

de l'empire romain, dit que Witikind, avocat de l'église de Paderborn, et comte de Swalenberg et de Waldegge, renonça à sa charge, en faveur de l'évêque Bernard, en présence des prieurs et de toute l'église de Paderborn; et que ses frères Hermann et Henri, qui étaient aussi présens, renoncèrent également aux droits qu'ils pouvaient y avoir. Après cet acte de renonciation, le comte de Swalenberg prit le chemin de Jérusalem avec l'empereur. Il reçut de l'évêque, auquel il devait son autorité, trois cents marcs d'argent pris dans le trésor de l'église. Gobelin rapporte plus loin que Wittikind mourut dans l'Asie mineure.

Dans son récit de l'expédition de l'empereur Frédéric I[er], il cite une lettre assez curieuse qu'écrivit l'empereur de Constantinople après qu'il eut fait arrêter les ambassadeurs de ce prince, qui étaient venus lui demander la liberté du passage et du commerce, à travers ses provinces.

« Le très-saint empereur de Constantinople, disait Isaac » à Frédéric, veut bien accorder sa grâce à l'avocat (*advo-* » *cato*) de la ville de Rome, pourvu qu'il reconnaisse que lui » et la monarchie romaine sont sous notre dépendance, et » que nous avons droit de leur commander. Il faut bien » que vous le reconnaissiez, car vous et votre armée êtes » enfermés sur les terres de notre empire comme dans un » filet. » L'empereur, fort ému, répondit à l'envoyé chargé » de la lettre : « Apprends à ton maître, que tu appelles » très-saint empereur, que j'ai pris le nom et la dignité » d'empereur romain, d'après l'élection des princes et la » consécration du pape universel de la ville de Rome; que » je tire mon origine d'aïeux tous empereurs comme moi; » que je ne m'arroge point le titre de saint comme ce chien » arrogant (*sicut ille arrogans canis*); que je me reconnais » pécheur, et que c'est à cause de mes péchés que j'entre- » prends ce voyage pour la défense de la chrétienté. La » majesté ne réside point en lui, mais en nous, grâce à Dieu, » et dans toutes les terres de l'empire romain. Le filet dans » lequel il se vante de nous avoir enfermés est pour nous » comme une toile d'araignée. Rapporte cela à ton *chien*, » et retires-toi au plus vîte; car si je ne craignais de ternir » la gloire de l'empire, je te ferais peut-être remporter des » marques telles que la vanité de ton maître les mériterait. »

La lettre d'Isaac, toute curieuse qu'elle est, se rapporte assez avec celle que Tagenon et autres historiens nous ont transmise. Mais la réponse de Frédéric n'a point ce caractère de dignité que ces mêmes historiens ont donné à ce prince on peut douter que Frédéric, dont ils louent la modération

et la prudence, ait mis autant d'emportement dans ses expressions que Gobelin le suppose.

Cet auteur, après avoir parlé du traité de paix fait entre l'empereur et le soudan d'Icone, raconte qu'au moment où l'armée des croisés se remit en marche, des ambassadeurs de Saladin vinrent trouver Frédéric pour excuser leur maître de ce qu'il retenait la terre de Jérusalem. Ils lui déclarèrent que le sultan ne méritait point la haine et la colère de l'empereur romain, et qu'il s'en rapportait pour la justice ou l'injustice de ses conquêtes au jugement des rois et des princes. (Gobelin est le seul auteur qui parle de cette circonstance peu vraisemblable). « Lorsque toute l'armée, » ajoute-t-il, se réjouissait de ce qu'avaient dit les ambas- » sadeurs de Saladin, il survint tout-à-coup un événement » lamentable. » Cet événement est la mort inopinée de Frédéric, que l'historien rapporte en peu de mots.

Gobelin ne dit plus rien des affaires de la troisième croisade; il est plus laconique encore pour les expéditions qui suivirent. A la date de 1396, on lit dans son histoire un récit de la bataille de Nicopolis, qui mérite d'être cité à cause de son exactitude et de sa précision. Gobelin était contemporain des événemens, par conséquent il devait être mieux informé.

« Sigismond, roi de Hongrie, dit-il, pria les rois et prin- » ces chrétiens de lui donner du secours. Plusieurs se rendi- » rent à sa prière. Le sultan des Turcs, ayant rassemblé » une armée, passa le Danube, et son fils se prépara à la » guerre. Ils cherchèrent tous deux à vaincre non-seule- » ment par leurs forces, mais encore par leurs ruses. Ils en- » foncèrent en terre, dans un espace de trois milles, des » pieux pointus, qu'ils cachèrent entre les buissons; et dans » les endroits où il n'y avait pas de buissons, ils couvrirent » les pieux de branches d'arbres. Le roi de Hongrie ayant » résolu de ranger son armée en bataille, d'après l'avis de » gens expérimentés, et le prince de Valachie, qui, voisin » des Turcs, avait appris leur manière de combattre, ayant » voulu le premier engager l'action, les Français se crurent » méprisés si on ne leur laissait cet honneur. Ils attaquèrent » les Turcs sans ordre et à l'insu du roi. Les premiers rangs » des Turcs, feignant de prendre la fuite, passèrent entre » les pieux qu'ils avaient dressés. Les chrétiens les pour- » suivirent dans la plaine en piquant leurs chevaux, et pen- » dant qu'ils croyaient traverser les buissons à course de » cheval, ils tombèrent sur les pieux et ne purent ni avan- » cer ni reculer, à cause de l'impétuosité de ceux qui les

» suivaient. Alors les Turcs, sortant de leurs embuscades, » se précipitent sur les chrétiens et en font un affreux carnage. Le roi Sigismond, qui n'était pas encore prêt à » combattre, et qui croyait n'avoir rien à craindre, apprenant la défaite de ses alliés et la marche des Turcs sur » lui, fut obligé de prendre la fuite; il se sauva sur une » barque. Un petit nombre de chrétiens échappèrent; le reste » fut ou pris ou tué. Parmi les prisonniers, les uns eurent » la tête tranchée, d'autres les parties coupées, ceux-ci les » yeux crevés, ceux-là furent vendus. Le sultan des Turcs » accorda au fils du duc de Bourgogne, comme à un prisonnier de marque, la faculté de se racheter avec un certain nombre de croisés qu'il choisirait. »

On trouve dans le second volume de la collection de Meibomius une chronique de Brême, par Henri Volterius (1), chanoine de Saint-Anschaire et qui vivait vers le milieu du quatorzième siècle. Elle n'est, à proprement parler, que l'histoire des archevêques de cette ville; mais nous y avons remarqué le récit d'une expédition qui eut lieu en Orient » dans l'année 1111, époque du siège et de la prise de Berythe et de Sidon, où les Danois se distinguèrent.

» Le pape, de concert avec l'empereur, décida, dit la » chronique, que les rois, les archevêques, les ducs, les » évêques, les comtes et les barons fourniraient un certain » nombre de guerriers. L'archevêque de Brême et les comtes » d'Oldenbourg et de Stoltat, et les barons de Lidersa, qui » relevaient de lui, furent taxés (*taxabantur*) pour une » grande quantité d'hommes armés, tant à pied qu'à cheval, lesquels devaient prendre la route de terre et de » mer. Les consuls et des citoyens de Brême se préparèrent » aussi, par amour de Dieu et de l'Église, et à leurs frais, » au pélerinage de la Terre-Sainte. Les consuls étaient » Luder de *Verda*, Garber de *Waga* et Luder de *Linka*. »

L'auteur nomme plusieurs citoyens de Brême dont le plus pauvre avait un revenu annuel de cent marcs bremois. Ces croisés se rendirent par mer dans la Palestine, où leurs services et leur constance méritèrent à la ville de Brême des armoiries que l'empereur lui accorda. Ils revinrent tous dans leur pays, à l'exception de deux.

Ce passage de la chronique nous a paru fort curieux, en ce qu'il fait connaître la manière dont on levait en Allemagne les armées pour la croisade. Du reste, cette chronique

(1) Henrici Volterii chronica bremensis. (Tom. II, p. 19).

ne dit presque rien des affaires d'Orient. Elle ne parle qu'en passant des conquêtes de Saladin, de la prise d'Acre et de la captivité de Richard en Allemagne.

On a pu voir par les chroniques que nous venons d'analyser, que la collection de Meibomius fournit peu de notions intéressantes pour l'histoire des croisades. Dans nos observations préliminaires, nous avons remarqué que l'Allemagne était le pays où les guerres d'Orient furent le moins connues; les lecteurs peuvent apprécier à chaque page de nos extraits la vérité de notre observation. Nous avons cru devoir néanmoins faire connaître les chroniques allemandes comme les autres, soit pour avertir le public des erreurs qu'elles renferment, soit pour qu'on ne pût nous reprocher aucune lacune dans un travail dont le mérite consiste à ne rien négliger.

Collection de François Swertius.

François Swertius d'Anvers publia en 1620 un recueil de chroniques belges et bataves (1) qui parlent aussi des croisades. La première est de Jean de Leyde (2), de l'ordre des Carmes. Ce chroniqueur ne paraît avoir été bien informé que de ce qui concerne la première expédition en Orient. Il avait sans doute puisé à de bonnes sources. Dans deux pages et demie il a renfermé, avec assez d'exactitude, les principaux événemens qui précédèrent et accompagnèrent la conquête de Jérusalem. En parlant de la prise de cette ville, il dit, comme les autres historiens, que Letalde monta le premier sur les murs, et il ajoute qu'il fut suivi par l'aquitain, *aquitanus*, qui avait terrassé et tué un lion de sa propre main. Il dit aussi que Théodore, comte de Hollande, aurait été *roi* ou chef de cette sainte expédition, si la faiblesse de son corps, *debilitas corporis*, ne s'y était opposée; mais qu'il permit à plusieurs de ses gentilshommes d'accompagner son frère Robert, comte de Flandre. On croit que Théodore son fils fut du nombre de ces gentilshommes. Jean de Leyde ne dit rien de la deuxième croisade; mais, sous la date de 1180, il parle du pélerinage de Florent, comte de Hollande, et de Philippe, comte de Flandre, et d'autres princes qui se rendirent à Jérusalem. Il ra-

(1) Rerum belgicarum annales chronici et historici, etc.

(2) Joannis geerbrandi Leydensis, Carmelitani chronicon hollandiæ comitum, etc., p. 1.

conte à ce sujet beaucoup de fables ou de circonstances difficiles à expliquer ou à croire. Sous la date de 1188, il parle avec aussi peu de vérité de la troisième croisade, et, confondant les faits et les dates, il nous dit que Frédéric Ier. assiégea Damiette. Cependant il rapporte une circonstance que nous retrouvons dans les autres chroniques de la même collection. C'est que Guillaume, comte de Hollande, second fils de Florent, dont il vient de parler, s'étant joint aux habitans d'Harlem, équipa une nouvelle flotte et alla trouver son père dans la Terre-Sainte avec des cavaliers d'élite. Ce prince Guillaume, ayant reconnu l'état de Damiette, fit construire un vaisseau dont la quille était de fer et en forme de scie. Il attendit un vent favorable, et lorsque ce vent souffla, le vaisseau, poussé avec impétuosité, rompit les chaînes de fer qui fermaient l'entrée du port de Damiette. Jean de Leyde ajoute, comme les autres chroniques, que l'empereur d'Allemagne, en reconnaissance de ce service, créa Guillaume chevalier; qu'en outre il accorda aux habitans d'Harlem de mettre sur leur étendard rouge quatre étoiles d'argent surmontées d'une épée, et que le patriarche de Jérusalem leur fit présent d'un étendard triomphal décoré de la croix.

Nous lisons dans la chronique de Jean de Leyde que saint Louis, en quittant la Terre-Sainte, après avoir appris la nouvelle de la mort de sa mère, fut assailli d'une tempête qui repoussa son vaisseau sur la côte, non loin du mont Carmel. Dans ce moment, la cloche du monastère appelait les religieux à matines; le saint roi descendit à terre et se rendit au couvent. Il fut si touché de la dévotion des frères, qu'il leur demanda six d'entre eux pour les conduire avec lui en France. Les religieux donnèrent au roi six français de leur ordre; saint Louis, arrivé dans son royaume, fit construire à Paris, et à grands frais, un monastère pour les recevoir. Dans peu de temps, l'ordre des Carmes se répandit en diverses parties de la France, de l'Allemagne, à Cologne, à Bruxelles et à Harlem. Cette chronique, qui finit à l'année 1417, n'offre, comme on voit, que fort peu de choses sur l'histoire des croisades.

Celle qui la suit est d'un anonyme qui était moine d'Egmond (1); elle ne parle que de la troisième croisade, ou, pour mieux dire, de l'expédition de l'empereur Frédéric Ier., qu'elle décrit fort succinctement : elle dit que la nouvelle de

(1) Chronicon anonymi monachi Egmontani, p. 351.

la mort de ce prince parvint aux gentils, qui étaient assiégés dans Acre, avant que les chrétiens en fussent instruits. Le corps de l'empereur, ajoute l'anonyme, fut soigneusement frotté de sel, *sale diligenter infricatum*, et placé sur un brancard; il fut transporté à Antioche, en grand deuil, et honorablement enterré à l'entrée du chœur de la basilique de Saint-Pierre. Dans cette même ville, moururent et furent inhumés plusieurs princes et seigneurs, entre autres Florent, dixième comte de Hollande, et l'évêque de Wirtemberg, d'un savoir et d'une éloquence admirables, et qui avait été utile à l'armée par sa sagesse et ses conseils.

La chronique de Rener de Snuits (1), sans donner beaucoup plus de détails que celle de Jean de Leyde, se fait remarquer par un style plus élégant et plus correct. Elle remonte aux temps les plus reculés, et finit à l'année 1519. La première croisade y est racontée fort brièvement, la seconde y est omise : c'est sur les événemens de la troisième, que l'auteur s'arrête un peu plus. En parlant de l'expédition de Frédéric Ier., Rener dit que jamais armée n'inspira autant de crainte à Saladin, mais qu'un instant, une heure fit évanouir l'espérance des chrétiens. Après la mort de l'empereur, ajoute-t-il, ses troupes gagnèrent Antioche, où elles parurent se livrer plutôt à l'oisiveté qu'à la guerre; les uns furent enlevés par la maladie et par l'intempérie de l'air; les autres quittèrent leurs étendards et se dispersèrent çà et là, de sorte qu'ils ne furent d'aucun secours. Le chroniqueur parle aussi de Guillaume, fils de Florent, comte de Hollande, et du vaisseau que ce prince fit construire à Damiette, pour rompre les chaînes qui fermaient l'entrée du port. Il rapporte, comme Jean de Leyde, comment l'empereur d'Allemagne et le patriarche de Jérusalem reconnurent le service que le comte de Hollande rendit en cette occasion aux croisés. Il ajoute que, lorsque les Frisons furent de retour dans leur pays, les enfans de Harlem couraient dans les places publiques, avec des rameaux en main, en réjouissance de la victoire de Damiette, *pueri hanc circà Damietam, victoriam referre, palmulis plateatim discurrentes*. Rener parle, en peu de mots, de la bataille de Nicopolis, dont il attribue la perte à l'ambition et à la témérité des Français. Il raconte, avec la même brièveté, la prise de Constantinople par les Turcs.

Nous avons remarqué, dans cette chronique, une apos-

---

(1) Reneri Snoi archiatri de rebus batavicis, lib. XIII. (2e. part., p. 3).

trophe assez vive que l'auteur adresse aux princes chrétiens, pour les engager à se réunir contre les infidèles. C'est à propos des exploits que Guillaume IV, comte de Hollande, venait de faire, en 1325, dans la Lithuanie, et du pélerinage qu'il avait entrepris dans la Terre-Sainte, qu'il s'écrie tout-à-coup : « Le Turc possède Jérusalem, cette ville royale de la chré» tienté. Princes chrétiens, que n'allez-vous la venger. L'o» dieux ennemi du Christ est maître du Saint-Sépulcre, » *sepulcro Christi incubat*. Il accable nos frères sous le poids » de la servitude. Mais ils sont schismatiques, dira-t-on ; » délivrez-les d'abord : ensuite vous les persuaderez, vous » les guérirez. Toute l'Asie, la Thrace, la Macédoine, l'É» pire, l'Illyrie, la Dalmatie même, obéissent à la tyrannie » du Turc barbare qui, dans sa fureur, essaie d'atteindre les » Hongrois et les Germains, dont le nom et la réputation » firent reculer, dit-on, Alexandre de Macédoine. S'il faut » l'avouer, nous ne sommes pas tombés dans ces malheurs, » nous nous y sommes précipités nous-mêmes par notre faute. » Vous voyez tous ces maux, vous les sentez, et vous vous » engagez dans des guerres civiles ! Quand cesserez-vous donc » d'être divisés, pour chasser de Jérusalem et de toute la Ju» dée ces animaux immondes ? *impurissimos canes*. Secourez» vous, je vous en conjure ; détournez de vos têtes la ruine » qui vous menace ; tirez le glaive contre cet ennemi qui est » si altéré du sang chrétien, et qui fait si ouvertement injure » à Dieu, aux hommes, à la religion et à la piété. »

Les annales de la Belgique (1), par Gilles de Royes, abbé de Royaumont, en France, sont, de toutes les chroniques de la collection que nous venons de parcourir, celles qui renferment plus de faits concernant l'histoire des croisades. Il est très-peu d'événemens qui y soient oubliés. Mais les détails manquent, et ces annales ne peuvent être considérées que comme un sommaire chronologique assez exact de tout ce qui concerne les affaires des colonies chrétiennes en Orient. Pour faire juger de la précision du chroniqueur, il suffira de dire que le récit de la première croisade ne renferme pas plus de deux pages ; pour la seconde, l'auteur n'a pas osé suivre les princes croisés jusqu'à Damas, car il les quitte à Antioche, et se contente de dire que leurs efforts étaient grands, mais que Dieu n'était pas avec eux, *eorum conatus erat nimius et Deus non erat cum eis*.

---

(1) Annales belgici Ægidii de Royâ, abbatis monasterii B. Mariæ de Regali-Monte in Franciâ, etc., (2e. part., p. 209).

Sous la date de 1178, l'auteur, racontant le siège du château de Harenc par Philippe, comte de Flandre, dit que, dans un combat, ce prince arracha le bouclier d'un seigneur turc. Ce bouclier avait un lion noir peint sur un champ d'or. Philippe prit les mêmes armoiries et les porta sur ses armes tant qu'il vécut.

Sous la date de 1395, Gilles de Roye s'est beaucoup étendu sur la bataille de Nicopolis. Il nous apprend que Galéas, duc de Milan, pour se venger de l'affront fait à sa fille Valentine, mariée au duc d'Orléans, et qui avait été renvoyée à son père comme coupable de lèze-majesté, écrivit secrètement à Bajazet pour l'informer de la marche des Français en Hongrie, désirant qu'ils tombassent entre les mains de cet empereur des Turcs, ce qui arriva en effet, *pro ut evenit.* Après avoir fait le récit de la bataille de Nicopolis, l'auteur ajoute que Jacques de Helly, envoyé par le vainqueur pour annoncer au roi de France le malheur qu'il venait d'éprouver, dit à Charles et aux grands de sa cour qu'il était facile d'apaiser Bajazeth en lui envoyant des étoffes de laine et de lin peintes de figures de diverses histoires, *diversarum historiarum figuris impictis*, et des oiseaux qu'on appelle faucons. On ne put trouver qu'un faucon blanc, qui fut envoyé avec les autres présens par le seigneur de Châteaumorant et Jacques de Helly. Ces deux députés, suivant l'auteur, eurent beaucoup de peine à traverser la Hongrie, parce que le roi de ce pays ne voulait pas qu'on portât des présens à Bajazeth. Gilles de Roye dit que ce fut un marchand de Lucques, nommé *Dinus de Responde*, qui, par le moyen de marchands génois, avec lesquels il était en relation d'affaires, fit passer à l'empereur turc les deux cent mille ducats qui servirent à la rançon des prisonniers français. Il parle aussi d'un petit vaisseau d'or pur, d'un travail admirable, que Jacques de Helly, dans un second voyage, porta en présent à Bajazeth.

Première Collection de Jean Pistorius (1).

Jean Pistorius, né à Nidda, en 1546, s'appliqua d'abord à la médecine; il quitta ensuite cette profession pour la jurisprudence, et devint conseiller de cour du margrave de

(1) Illustrium veterum scriptorum qui rerum à germanis per multas ætates gestarum historias vel annales posteris reliquarum, etc.

Bade-Dourlach. Il abandonna la réforme pour embrasser le catholicisme, et fut fait docteur en théologie. Plus tard, il fut nommé conseiller de l'empereur, prévôt de la cathédrale de Breslaw, et prélat domestique de l'abbé de Fulde. Il mourut à Fribourg, en 1608. Les collections historiques qu'il a publiées n'offrent aucun éclaircissement ni aucune critique sur les différens auteurs dont elles se composent. Dans la première, nous trouvons parmi les chroniques qui se rapportent à notre sujet, l'*appendice à la chronique de Marian Scot*, par Dodequin, abbé du monastère de Saint-Dysibode (1). Cette chronique de Scot finit en 1083. Dodequin l'a reprise en 1084, et l'a continuée jusqu'en 1200.

On y lit, sous la date de 1096, un récit assez curieux du mouvement général qui se fit en Europe pour la délivrance des saints lieux.

« Plusieurs phénomènes, dit l'auteur, se manifestèrent » dans le ciel et présagèrent des choses étonnantes. Nous en » rapporterons deux qui feront mieux juger des autres. Les » yeux furent tout-à-coup effrayés d'une espèce de feu semblable à celui de la foudre, et qui dans sa longueur avait la » forme d'une lance. Il était plus brillant que le jour le plus » clair, et courait sous la lumière même du soleil. Mais il » ne fit de mal à personne. Un autre jour, au coucher » du soleil, des globes de feu parurent en différentes parties » de l'air, sans qu'on y vît le moindre nuage, et allèrent se » cacher dans d'autres endroits du firmament. Quelques-» uns jugèrent que ce n'était pas du feu, mais les puissances » célestes qui annonçaient le grand mouvement des nations, » lequel eut bientôt lieu. En effet, pendant que ces prodiges » se manifestaient, un moine nommé Pierre, *sortant d'un » cloître d'Espagne* (Dodequin n'est pas le seul qui ait fait » venir l'ermite Pierre de ce pays), ébranla le monde, en » montrant un papier qu'il disait tombé du ciel, et qui or-» donnait à toute la chrétienté de se porter en armes à Jé-» rusalem pour en chasser les infidèles. (L'abbé Ekkard » parle aussi de ce papier merveilleux). Il s'appuyait sur ces » paroles de l'Évangile : *Jérusalem sera foulée aux pieds par » les gentils, jusqu'à ce que les temps soient accomplis*. Dodequin parle du nombre incroyable de pélerins de tout âge, de toute condition, qui s'enrôlèrent à la voix du pieux cénobite. Il dit que les femmes qui partirent étaient en habit

(1) Dodechini abbatis in monasterio sancti Disibodi ad chronica Mariani Scoti continuatæ historiæ appendix. (Tom. I, p. 457).



d'homme, et marchaient armées. Après avoir raconté le massacre des juifs, l'auteur ajoute que les Hiérosolymites (c'est ainsi qu'il appelle les croisés) furent en grande partie tués à Mersebourg, et qu'ils le méritaient bien, parce que les hommes, marchant avec les femmes, avaient commis des abominations. Ainsi, selon lui, les croisés s'étaient attiré la colère de Dieu, par leur commerce avec les femmes et non par le massacre qu'ils avaient fait des juifs, massacre dont il parle sans exprimer le moindre sentiment de réprobation.

Quelques lignes lui suffisent pour raconter la prise d'Antioche et celle de Jérusalem, la mort de Godefroy et l'élection de Baudouin qui, dit-il, soumit toutes les villes que les Turcs avaient possédées en Palestine.

Sous la date de 1101, Dodequin copie la lettre que l'archevêque de Pise, Godefroy et Raymond de Saint-Gilles adressèrent au pape sur la conquête de Jérusalem. (Nous avons donné cette lettre aux pièces justificatives de notre premier volume de l'histoire des croisades). A l'année 1147, l'historien parle de l'expédition navale qui eut lieu en Portugal, et paraît avoir emprunté son récit d'un témoin oculaire. Voici l'itinéraire qu'il trace de la flotte des croisés : « Dans l'octave de Pâques, le 5 des calendes de mai, une » armée partit de Cologne, et le 14 des calendes de juin, » nous arrivâmes au port d'Angleterre nommé Darchimite » (peut-être *Darmouth*), où était le comte de Areschot, avec » près de deux cents bâtimens anglais et flamands. Nous re- » mîmes en mer le sixième jour, avant les Rogations. La » veille de l'Ascension, nous éprouvâmes une grande tour- » mente. Huit jours après nous abordâmes, en Espagne, au » port Gazzis (Cadix) avec cinquante bâtimens. En suivant » la même côte, nous vînmes au port *Viver*. Six jours avant » la Pentecôte, nous parvînmes au port de *Thamara,* en Ga- » lice, et le surlendemain de cette fête, nous entrâmes dans » le fleuve Duero, de Portugal, puis dans le Tage; enfin, la » veille de Saint-Pierre et Saint-Paul, nous abordâmes à » Lisbonne. Nous fûmes repoussés par les ennemis, vers la » fête de l'Assomption; à la fête de la Nativité de la Vierge, » on commença à construire une tour en bois, qui fut ache- » vée vers la mi-octobre, et qui nous servit de forteresse. » Enfin, dans la nuit de la fête de Saint-Gall, abbé, on mit » le feu aux retranchemens, et deux cents guerriers à pied » se portèrent sur les murs de la place ennemie. Nous n'ob- » tînmes cependant la victoire que le jour de la fête des » onze mille vierges. Deux muets, qui étaient dans l'armée,

» commencèrent à parler le jour de la fête de Saint-Gé-
» réon, martyr. »

L'auteur ne parle de la seconde croisade, que pour annoncer, sous la date de 1149, le retour en Europe du roi Conrad qui, dit-il, ne fit rien de mémorable (*nihil dignum memoriæ referens*). Depuis cette date, jusqu'à l'année 1200, où finit l'appendice, Dodequin ne dit pas un mot de la Terre-Sainte.

Chronique de Sigebert de Gemblou (1). Ce moine était français et de l'ordre de Saint-Benoît. Il vivait vers la fin du onzième siècle, et mourut en 1112, époque où il a laissé sa chronographie. Robert du Mont, normand d'origine et abbé du même ordre, a continué cet ouvrage jusqu'en 1210. On lit dans la chronique de Sigebert, sous la date de 1096:

« Les peuples d'Occident, gémissant de savoir les lieux » saints profanés, et les Turcs déjà maîtres de plusieurs » contrées des chrétiens, poussés par une même inspiration » (*unâ inspiratione moti*), animés les uns par les autres à la » vue de plusieurs signes, se rassemblèrent de toutes parts, » de leur propre mouvement et sans y être forcés : ducs, » comtes, seigneurs, nobles et roturiers de tout âge et des » deux sexes, accoururent de tous les pays de l'Europe, et » tous armés, portant le signe de la croix, se préparèrent à » aller venger les injures de Dieu, sur les ennemis du nom » chrétien. Autant chacun avait été porté jusques là à exer- » cer sa *malice* dans le monde, autant chacun se montra » disposé à se distinguer dans la *milice* de Dieu : la paix s'é- » tablit aussitôt de toutes parts. On attaqua d'abord les » juifs dans toutes les villes, on les força de croire au Christ; » on dépouilla de leurs biens, on tua, on chassa des villes » ceux qui ne voulurent pas y croire. Quelques juifs, conduits » par le ciel et par amour de leur loi (*cœlo tenendæ patriæ* » *legis ducti*), se tuèrent les uns les autres; d'autres feigni- » rent de croire, pour un temps, et retournèrent ensuite » au judaïsme. » Sigebert cite les noms des principaux chefs des croisés, et présente comme *incitateur* (*incitator*) du pélerinage, l'ermite Pierre, qui persévéra jusqu'à la prise de Jérusalem, et fut utile, dans plusieurs occasions, à l'armée de Dieu.

Sigebert parle d'un premier combat livré le 9 des calendes de mars, au pont du fleuve Farfar, et d'un second auprès de Nicée, le 3 des nones du même mois, dans lesquels les

(1) Sigeberti Gemblacensis cœnobitæ chronographia. (Tom. I, p. 477).

Turcs furent vaincus. Raoul de Dicet et d'autres écrivains anglais ont aussi parlé de ce premier prétendu combat; peut-être ont-ils copié Sigebert qui vivait avant eux; car il y a entre leurs expressions et les siennes une grande conformité. (Nous croyons que ce combat livré près du fleuve Farfar pourrait bien être celui que livrèrent aux soldats d'Alexis, Tancrède et Bohémond, au passage du Vardar. (Voyez, à ce sujet, Raoul de Caen.)

Ce que l'auteur raconte de la prise de Nicée, de la prise d'Antioche, de Marrah, ne mérite pas d'être répété dans cette analyse. Nous nous bornerons à citer ce qu'il dit du caractère d'Anselme de Ribemont, tué au siège d'Archas, et dont nous avons raconté le trépas miraculeux dans le troisième livre de notre histoire. « Anselme de Ribemont, dit Sigebert, » était un homme très-prudent et fort utile à l'armée. Il » avait une si grande dévotion pour le martyr Saint-Quin- » tin, que tous les ans il célébrait la fête de ce saint, en » réunissant des clercs de toutes parts, et après que l'office » était fini, il leur faisait servir à tous une table copieuse- » ment fournie. »

La prise de Jérusalem et la bataille d'Ascalon, que Sigebert compte pour le sixième combat que livrèrent les croisés, sont racontées avec bien peu de détails. Il nous apprend, sous la date de 1100, que Robert, comte de Flandre, rapporta le bras de saint Georges, martyr, qu'il donna à l'église d'Anchim.

Continuation de la chronique de Sigebert, par Robert du Mont. Cette continuation nous fournit quelques notions intéressantes sur les événemens qui suivirent la première croisade. Sous la date de 1113, on y trouve quelques détails sur la bataille de Genezareth. Sous la date de 1118, l'auteur rapporte que le 13 de janvier, à la première heure de la nuit, apparurent dans les airs des armées de feu qui s'étendaient du septentrion à l'orient, et qui, se répandant ensuite dans tout le ciel, furent un sujet d'étonnement et d'effroi pour ceux qui les virent. (Nous ne voyons pas dans l'histoire que l'apparition de ce phénomène soit liée à quelque événement important des croisades.)

Nous avons suivi Robert du Mont dans le récit du combat qui fut livré, en 1124, pendant la captivité de Baudouin II. Voici comment il raconte cette bataille. « Les infi- » dèles, enflés d'orgueil, se rassemblent de toutes parts, » au nombre de quarante mille, pour chasser les chrétiens » de leur territoire, et réunissent tous leurs bagages à As- » calon. Les chrétiens n'ayant, dans cette crise, d'autre



» espoir qu'en Dieu, ordonnent, à l'exemple des Ninivites,
» un jeûne aux deux sexes. Les enfans à la mamelle sont
» privés du sein de leurs mères, et les troupeaux même de
» leur pâturage. On indique le jour du combat : les chré-
» tiens s'avancent au nombre de trois mille au plus, tant
» cavaliers que piétons. Les princes marchent à leur tête;
» le patriarche portait la croix du Christ, pour étendard;
» Ponce, qui avait été abbé de Cluni, tenait la lance qui
» perça le flanc du Seigneur; l'évêque de Bethléem avait en
» main un vase où était renfermé du lait de la Sainte-Vierge.
» Les Sarrasins, répandus de tous côtés, enveloppent les
» chrétiens de manière qu'aucun ne puisse échapper. Pen-
» dant que ces derniers sont ainsi exposés aux coups des
» ennemis, ils aperçoivent une lumière qui fend la nue et
» va tomber sur les Sarrasins. Cette lumière n'était pas en-
» voyée pour favoriser les ennemis, qui ne la virent point,
» mais elle était le signal de leur défaite. En effet, ils per-
» dent tout-à-coup leurs forces, et sont tués en fuyant çà
» et là, non-seulement par les hommes, mais aussi par les
» enfans et par les femmes. Sept mille périrent dans le com-
» bat; cinq mille furent noyés. Tous les chrétiens, sains
» et saufs, s'en retournèrent en chantant des hymnes à
» la gloire de Dieu. »

Après avoir raconté, en peu de mots, le siège de Tyr, en 1125, l'auteur parle ainsi de la prise d'Edesse, qui eut lieu en 1145. « Edesse, ville de la Mésopotamie, dans la-
» quelle on conservait les corps des apôtres Thomas et Tha-
» dée, et qui, depuis qu'elle était convertie au christianisme,
» n'avait jamais été souillée par les impuretés de l'idolâtrie,
» est assiégée et prise par les Turcs. L'évêque de la ville est
» décapité; les lieux saints sont profanés; des abominations,
» qu'on ne peut raconter, sont commises; plusieurs milliers
» d'individus des deux sexes et de tout âge sont tués ou
» tourmentés de diverses manières, ou enmenés en servi-
» tude. La crainte et la douleur se répandent parmi les chré-
» tiens; l'orgueil et l'audace augmentent dans le cœur des
» ennemis du Christ : et ce fut là, en effet, le commence-
» ment des maux. » On sait que la perte d'Edesse arma les peuples de l'Occident, dans la seconde croisade. Quoique le récit de Robert du Mont laisse ici beaucoup à désirer, nous le suivrons exactement, parce qu'il est du très-petit nombre de documens qui nous restent sur cette guerre sainte : « Louis, roi de France, enflammé de zèle par la perte de la
» Mésopotamie, animé aussi par les lettres du pape Eugène,
» et, comme d'autres pensent, touché de repentir de l'in-

» cendie de Vitry, prit la croix à Vezelay, avec les principaux
» de son royaume, et une multitude innombrable de chré-
» tiens, et se disposa à faire le pélerinage d'outre-mer.
» Pendant ce temps, l'abbé de Clairvaux, chargé par le pape
» de prêcher la croisade en France, excitait les fidèles, par
» son éloquence, à entreprendre le même voyage, et la
» grâce de Dieu qui l'accompagnait secondait sa mission
» par des miracles. Le jour de la Purification de l'année
» 1147, Bernard donna la croix au roi Conrad et à tous les
» princes de l'empire, dans la ville de Francfort, et le nombre
» des pélerins s'accrut considérablement.

» Une armée navale, réunie de l'Angleterre, de la Flandre
» et de la Lorraine, partit le 2 des ides d'avril du port de
» Termunde, sur près de deux cents vaisseaux, et aborda
» à Lisbonne le 4 des calendes de juillet. Après quatre mois
» de siège, plusieurs combats et beaucoup de souffrances,
» elle s'empara de cette ville, par la vertu de Dieu et par la
» bravoure qu'elle déploya. Quoique cette armée ne fût que
» de treize mille hommes, elle triompha de deux cent mille
» ennemis. Quand les croisés furent entrés dans la ville, ils
» y consacrèrent une église, établirent un évêque et des
» prêtres. Trois muets recouvrèrent la parole, en touchant
» des corps de croisés qui avaient été tués.

» Au mois de mai, Conrad entreprit son pélerinage avec
» une grande multitude et des forces considérables. Après
» avoir heureusement traversé le Bosphore, il se détourna
» imprudemment pour attaquer Icone; mais ayant épuisé
» toutes ses provisions et celles du pays, il revint accablé
» par la faim et poursuivi par les Turcs, qui lui tuèrent plu-
» sieurs milliers d'hommes.

» Le roi de France entreprit son pélerinage à la Pente-
» côte. Il traversa la Hongrie, passa le Bosphore et rencontra
» le roi Conrad, qui n'avait plus avec lui qu'un petit nombre
» d'hommes, les autres revenant dans leur pays, à cause
» de la disette qu'ils éprouvaient. Conrad fut bien reçu par
» les Français; il marcha quelque temps avec eux : mais
» rappelé de Tyathire par l'empereur des Grecs, il fut con-
» duit à Jérusalem sur des vaisseaux de ce prince.

» Les Français souffrent de grandes pertes dans les dé-
» serts de l'Asie mineure, par la ruse et la fourberie des
» Grecs, et par les fréquentes attaques des Turcs. Tour-
» mentés de la faim, quelques-uns d'eux se nourrissent de
» la chair de leurs chevaux et de leurs ânes. Ils arrivèrent
» enfin à Satalie, après avoir perdu beaucoup de monde par
» les fatigues et par la famine. Parvenus à Antioche, ils se

» rendirent par mer en Palestine. » (Cette dernière circonstance est une inexactitude ; le roi de France se rendit à Jérusalem par terre ; il fit, par mer, le trajet de Satalie à Antioche.)

« Damas était assiégée depuis trois jours (*triduum*), par » les Français, les Allemands et les Hiérosolymitains ; déjà » les murs extérieurs qui entourent les jardins de cette ville » étaient pris, et l'on s'attendait que la place se rendrait » bientôt, lorsque, par la fraude des princes de la Palestine, » comme on le rapporte (*ut aiunt*), le siège fut levé. Le roi » de France, étant convenu avec l'empereur d'aller assiéger » Ascalon, se rendit avec les siens à Joppé. Mais les habitans » de Jérusalem ne voulant point seconder ce projet, l'em- » pereur retourna à Constantinople, et le roi de France, » après avoir congédié ses troupes, resta un an à Jérusalem » avec un petit nombre de pélerins. »

Robert du Mont rapporte, comme quelques autres historiens, que ce roi, en revenant de la Palestine, tomba au milieu de vaisseaux grecs, mais qu'il fut délivré par l'amiral Georges de Sicile, qui ravageait alors les provinces de l'empire. (Si ce fait était exact, on doit croire que Louis VII en en aurait lui-même parlé dans ses lettres à l'abbé Sugger.)

Avant de parler du siège de Damas, l'auteur a raconté qu'Alphonse, comte de Saint-Gilles, était abordé en Palestine avec une armée navale, et qu'on espérait qu'il y ferait de grandes choses (*magnum quid facturus speraretur*) ; mais la reine de Jérusalem, comme on le rapporte (*ut aiunt*), l'ayant empoisonné dans un breuvage, ce prince mourut à Césarée de Palestine. Son fils, encore jeune, étant entré dans un château qui appartenait au comte de Tripoli, son cousin-germain, fut fait prisonnier par les Turcs, avec sa sœur ; et ce dernier malheur, si on en croit Robert du Mont, fut encore attribué à la haine et à la perfidie de la reine Melisende. Ici, le chroniqueur ne cite aucun témoignage à l'appui d'un récit qui nous paraît invraisemblable. Il est certain néanmoins que le fils du comte de Saint-Gilles mourut subitement, et qu'on crut généralement qu'il était mort empoisonné ; ce qui prouve que les plus grands crimes se mêlaient quelquefois à des entreprises dont la religion était l'objet ou le prétexte.

Sous la date de 1153, Robert du Mont rend compte en ces termes de la prise d'Ascalon :

« Le roi de Jérusalem, possesseur de tout le royaume, se » rendit enfin maître d'Ascalon, capitale de la Palestine, » après un long siège où il perdit beaucoup de monde. On

» rapporte que plusieurs chevaliers du Temple, qui croyaient » s'emparer de cette ville, y étant entrés, furent aussitôt » tués par les infidèles. Les autres assiégeans, à la nouvelle » de ce désastre, se prosternèrent devant la croix du Sei- » gneur, et, dans leurs vives supplications, implorèrent le » secours de Dieu. Ils méritèrent d'être aussitôt exaucés; » car les habitans de la ville, effrayés par la vertu divine et » sentant qu'ils ne pouvaient plus résister, rendirent la » place aux chrétiens, et obtinrent la liberté de sortir avec » ce qui leur appartenait. »

Le siège et la prise d'Ascalon sont racontés beaucoup plus longuement par Guillaume de Tyr; c'est aussi dans l'historien du royaume de Jérusalem qu'il faut lire la guerre qui éclata entre Nourredin et les Francs de la Palestine. Robert du Mont rapporte à cette époque un fait que nous avons peine à croire, c'est une entreprise des Sarrasins contre la ville d'Acre. Notre historien parle peu des expéditions du roi Amaury en Égypte; et, sous la date de 1177, il raconte en ces termes la défaite de Saladin entre Ramla et Ascalon :

« Dans la nuit de la fête de Saint-André, il s'éleva un vent » violent; le jour même de la fête et la veille apparut au » matin une lumière qui s'étendait de l'Orient jusqu'à l'Oc- » cident. Les chrétiens combattirent ce jour-là avec les in- » fidèles à Saint-Georges-de-Ramla; car Saladin, qui avait » épousé la veuve de Nouredin, avait cru qu'il pourrait se » rendre maître de Jérusalem, qui était dépourvue de dé- » fenseurs, parce que le comte de Flandre avait conduit pres- » que tous les guerriers chrétiens au siège d'Harenc. Mais le » roi de Jérusalem, le patriarche et les autres hommes reli- » gieux (*alii religiosi viri*), secondés de quelques chevaliers » et de leurs écuyers, dispersèrent, par la vertu de la vraie » croix, une armée innombrable d'infidèles. La sainte croix » parut à ceux-ci, comme ils l'ont dit eux-mêmes, s'élever » depuis la terre jusqu'au ciel. Les chrétiens, dans cette » victoire, s'enrichirent d'or et d'argent, de chevaux, d'ar- » mes et de vivres. »

Sous la date de 1179, Robert du Mont rend compte de la conjonction de toutes les planètes dans la balance et dans la queue du scorpion, et rapporte les prédictions que les astronomes tirèrent de cet événement. (Plusieurs chroniqueurs du douzième siècle parlent de ces prédictions. Voyez Guillaume Le Breton, Rigord, Roger de Hoveden, etc.)

« Le roi de Jérusalem, dit-il à la date de l'année suivante, » prince saint et honorable, mais châtié par Dieu, parce » que Dieu châtie tout enfant qu'il aime (*omnem filium quem*

» *recipit*), aidé de toute la chrétienté d'outre-mer, construi-
» sit un château, très-fortifié par la nature et par l'art, sur
» le fleuve Jourdain, dans un lieu appelé Gué-de-Jacob, et
» où Jacob lutta avec l'ange. Cet endroit est agréable par les
» bois, les prés, les eaux poissonneuses, les moulins qu'on
» y trouve, et par le voisinage de Bélinas et de Damas. C'est
» par là que les Sarrasins pénétraient dans la terre des chré-
» tiens. Peu d'années après, Saladin s'empara du Gué-de-
» Jacob après avoir vaincu les Francs dans une sanglante
» bataille. Il fit scier en deux les Templiers qui s'y trouvaient,
» parce que le grand maître du Temple, fait prisonnier dans
» une affaire précédente, avait refusé d'être échangé contre
» le neveu du sultan, disant que, d'après les statuts de son
» ordre, il ne pouvait donner pour sa rançon que sa cein-
» ture et son épée. »

Le reste de l'appendice de Robert du Mont n'offre plus aucun détail sur les événemens arrivés dans la Terre-Sainte jusqu'en 1210. Ces événemens y sont fort brièvement indiqués.

Sous la date de 1181, le chroniqueur raconte avec des circonstances merveilleuses que la mère du soudan d'Icone, près de mourir, révéla à son fils le secret de sa conversion, qu'elle lui avait toujours caché. Cette anecdote est rapportée dans les mêmes termes par Nicolas de Treveth; on peut en lire le récit dans notre analyse de ce dernier historien. (Coll. de d'Achery). Nous croyons devoir ici renvoyer nos lecteurs à ce que nous avons dit à l'article de Mathieu Pâris (coll. anglaise) et du moine Godefroi, sur la haine et le mépris que les musulmans avaient pour le sultan d'Icone, parce qu'ils le croyaient *de la secte des philosophes*.

Le second volume de la collection de Pistorius renferme d'abord la chronique de Godefroy de Viterbe (1), qui vivait sous l'empereur Frédéric Ier., dont il fut chapelain et notaire ou secrétaire. Godefroy était prêtre, philosophe et poète. Sa chronique est écrite en prose et en vers. Mais ses vers ne se distinguent de la prose la plus vulgaire que par la mesure et par les rimes, qui faisaient alors le principal mérite de la poésie. Le chroniqueur a commencé son ouvrage à l'origine du monde et l'a terminé en 1186.

Sous la date de 1097, il parle en ces termes de la délivrance du Saint-Sépulcre :

---

(1) Golfridi Viterbiensis chronica (Tom. II, p. 16.). Cette chronique se trouve aussi dans la collection de Muratori.

« Dans ce temps, dit-il, la ville de Jérusalem était foulée » aux pieds et occupée par les païens. Ils entretenaient le » tombeau du Seigneur avec décence à cause des tributs » qu'ils en retiraient. L'empereur Henri IV, et Alexis, roi » des Grecs, vivaient encore. Le pape Urbain, touché des » maux de Jérusalem, passa en France, et fit prendre les » armes aux chrétiens pour la défense du Saint-Sépulcre. » Il réunit cent mille hommes de diverses nations, et leur » donna pour chefs Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine; » Raymond, comte de Saint-Gilles; Robert, comte de Flan- » dre, et Hugues, frère de Philippe, roi de France. Mais il » confia le soin spirituel de tous ces croisés à l'évêque du » Puy. Les autres chrétiens, apprenant ce mouvement, ac- » coururent en foule de tous les pays, de toutes les îles, en » disant qu'ils étaient les apôtres, les prédicateurs du Christ » et les défenseurs de sa croix contre ses ennemis. »

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer ici que les choses ne se passèrent point comme le dit Godefroi de Viterbe. Le pape Urbain ne vint point en France pour y lever des armées, pour en nommer les chefs, mais pour exhorter les fidèles de l'Occident à secourir leurs frères de Jérusalem. Nous ajouterons que le pontife lui-même était entraîné par le mouvement général, et que les croisades ne furent point le résultat d'une volonté ou d'une combinaison, mais de l'esprit qui dominait toute la société.

D'après la citation que nous venons de faire, on peut voir que notre chroniqueur ne nous donnera pas de notions très-exactes et très-précises sur le caractère des croisades; nous nous arrêterons peu sur son récit, qui ne nous offre rien d'instructif. Nous répéterons seulement ce qu'il dit sur l'ambassade envoyée aux chrétiens par le sultan du Caire, et sur les événemens qui en furent la suite : « Des députés » de l'armée chrétienne, ayant accompagné en Egypte les » ambassadeurs du Caire, furent très-bien accueillis; leur » haute taille, leur beauté, leur valeur, leur magnanimité » excitèrent la curiosité et l'admiration des Egyptiens. » Ceux-ci disaient que les Francs étaient plus que des hom- » mes. Le roi du Caire, d'après l'avis des siens, leva sur-le- » champ une armée qui alla assiéger Jérusalem. Ce prince » dit aux Turcs qui occupaient cette ville qu'il avait fait avec » les Francs un traité d'alliance et d'amitié, et qu'il voulait, » d'accord avec ses alliés, les exterminer, s'ils ne se sou- » mettaient eux et la ville à son empire. Les Turcs, par » crainte des chrétiens, se remirent au pouvoir du roi du » Caire. Celui-ci, chassant tous les Turcs de Jérusalem,

» confia la garde de la cité sainte à des Sarrasins; il espé-
» rait ainsi dérober aux armes chrétiennes la gloire de con-
» quérir l'héritage de Jésus-Christ. » (Le récit qu'on vient de lire paraît avoir été tiré de l'histoire de la première croisade par Ekkart, dont nous avons donné un extrait dans la collection de Martène.)

Godefroy raconte ensuite assez rapidement la famine que les chrétiens éprouvèrent à Antioche, la découverte de la sainte lance, la victoire remportée sur les Sarrasins, le siège et la prise de plusieurs villes de Syrie, la conquête de Jérusalem et la bataille d'Ascalon. Les détails qu'il donne sur tous ces événemens sont déjà connus. Il ajoute seulement que Godefroy, après la victoire remportée sur les Égyptiens, s'appliqua à apaiser les querelles que la jalousie faisait naître souvent entre les *Romains* et les *Allemands;* et que, comme il était habile dans les deux langues (*utriusque linguæ peritus*), il parvint à les faire vivre en paix. (Il n'y avait point de Romains dans la première croisade; quelques chroniques du moyen âge donnent quelquefois le nom de *Romains* aux peuples de la Gaule ou de la France, surtout lorsqu'ils les opposent aux peuples de la Germanie.)

Godefroi raconte en peu de mots les guerres que les chrétiens eurent à soutenir contre les musulmans dans la Syrie et la Palestine, puis il décrit en vers la seconde croisade; il faut avouer que ses vers ne sont guères plus instructifs que sa prose; il devait cependant être mieux informé qu'un autre, puisque avant d'être secrétaire et chapelain de Frédéric I[er]., il l'était déjà, comme il le dit lui-même, de l'empereur Conrad. Notre historien poète commence son récit par comparer l'empereur d'Allemagne à Sénèque pour le conseil, à Pâris pour la beauté, à Hector pour la valeur; c'est tout ce qu'on trouve de curieux dans ce récit, qui du reste est fort incomplet. La chronique de Godefroy, qui finit en 1180, ne parle plus des affaires des colonies chrétiennes en Orient.

La seconde chronique du deuxième volume de Pistorius a pour titre : *De la première origine, des mœurs et des institutions des Germains* (1), par H. Mutius. Cet auteur vivait au quinzième et au seizième siècles. Il était professeur à Basle. Son histoire commence aux premiers temps du monde, et finit en 1533. Mutius dit, dans son épître dédicatoire adressée à un médecin, nommé Eusthatius, qu'il a lu avec soin tous les auteurs qui ont traité des affaires d'Allemagne, et

(1) De Germanorum primâ origine, moribus, institutis, etc. (T. II, p. 122).

que c'est d'après leur témoignage qu'il a composé un corps d'histoire sur ce pays. Il s'étend assez longuement sur la première et sur la deuxième croisade, mais il dit peu de chose sur la troisième. Il donne quelques détails sur l'expédition de Frédéric II, en Palestine, et ne dit rien de la prise de Constantinople par les Latins, ni des deux croisades de saint Louis.

Mutius est remarquble par l'esprit de réserve et le ton de modération qui règnent dans son ouvrage. Il n'a point la crédulité des chroniqueurs qui l'ont précédé, et quelquefois il raconte les faits autrement qu'eux. Nous ne dirons rien de son récit de la première croisade, dans lequel nous avons cependant remarqué que l'auteur ne parle point de la découverte de la sainte lance, quoiqu'il raconte, avec assez de détails, les autres événemens de cette époque, et surtout les misères des croisés. Aussi Mutius n'attribue-t-il la victoire que les chrétiens remportèrent sur Kerbogath, qu'au désespoir de leur situation, et non à l'enthousiasme que la découverte miraculeuse de la lance excita, suivant les autres chroniqueurs.

La seconde croisade n'ayant eu, comme nous l'avons déjà dit, que peu d'historiens, nous avons dû nous attacher à rapporter tout ce que nous trouvions épars dans les chroniques sur cette expédition. C'est pour cette raison que nous allons copier ici Mutius, afin que nos lecteurs puissent comparer son récit avec celui d'Odon de Deuil, de l'auteur des *Gestes de Louis VII*, et d'Othon de Freisingen.

« Les Turcs et les Sarrasins, dit Mutius, sous la date de » 1146, firent éprouver de grands revers aux chrétiens » d'Orient. Louis, roi de France, touché de leurs maux, » leva des troupes, prépara tout ce qui était nécessaire à la » guerre, et se transporta en Asie. Conrad, roi des Romains, » fut invité et exhorté par le souverain pontife et par les » autres princes, à réunir ses forces d'Allemagne pour cette » expédition. Ayant donc levé une armée et disposé tout ce » qu'il fallait pour une guerre si lointaine, il partit au printemps; en traversant la Bavière, l'Autriche et les frontières de la Hongrie, il arriva, dans les grandes chaleurs, » à Constantinople, avec toute son armée en bon état, à » l'exception d'un petit nombre qui, n'ayant pu supporter » les ardeurs du climat et de la saison, étaient morts ou » restés malades en route. » Nous interrompons ce récit pour faire remarquer que Mutius ne parle point des démêlés qui s'élevèrent entre les deux empereurs : et que dans la suite de sa narration, il confond les dates ainsi que les événemens; entre autres erreurs grossières, il dit que l'empereur d'Alle-

magne auquel Manuel avait fourni des vaisseaux, alla débarquer à Icone. L'historien est plus exact en racontant la détresse et les revers des croisés allemands. On verra, par son récit, que dès la seconde croisade cette population chrétienne qui, dans toute l'Asie mineure, venait au-devant des premiers croisés, n'existait plus, ou tout au moins n'était plus l'auxiliaire des pélerins de l'Occident.

« L'empereur de Constantinople, poursuit notre chroni-
» queur, avait donné aux nôtres des guides qui les condui-
» sirent par des chemins détournés, en leur promettant
» toujours qu'ils arriveraient bientôt dans un pays abon-
» dant en fruits de toute espèce, et en pâturages. Les nôtres
» les suivirent long-temps, et lorsqu'ils eurent consommé
» presque toutes leurs provisions, les guides se retirèrent
» secrètement du camp pendant la nuit. On ne sait si ce fut
» par malice de leur part, ou d'après l'ordre de Manuel
» leur maître, ou s'ils furent gagnés par l'argent des Sarra-
» sins; on ne sait pas non plus si, lorsqu'ils virent que les
» nôtres n'avaient plus de vivres, ils ne craignirent pas leur
» ressentiment, quoiqu'on rapporte que ces guides étaient
» de *si braves gens que presque toute l'armée ne les accusa que*
» *d'avoir ignoré les lieux et le terme de la route*. Au lever du
» jour, les guides ne paraissant nulle part, l'empereur con-
» voqua les chefs de l'armée et les consulta pour savoir ce
» qu'il fallait faire dans une si grande difficulté; les uns
» furent d'avis que l'armée devait poursuivre sa marche;
» les autres que les croisés devaient retourner sur leurs
» pas. On résolut de marcher en avant. Bientôt l'avant-
» garde de l'armée rencontra la cavalerie des Turcs qui
» courait la campagne et interceptait les chemins. Les
» nôtres se réjouissaient de voir des hommes, quoique
» ce fussent des ennemis, car pour des gens tourmentés de
» la faim, c'était au moins une espérance de se procurer
» des provisions d'une manière ou d'autre. Les croisés, har-
» celés par les Turcs, affaiblis par la disette, ne tardèrent
» pas à reconnaître qu'ils étaient dans l'alternative de mou-
» rir ou de s'emparer du camp ennemi. On en vint aux
» mains, et l'on se battit avec courage. Les infidèles recu-
» lèrent de quelques pas, mais les nôtres ne pouvaient les
» poursuivre. La multitude des barbares, chassée un mo-
» ment, revenait accabler les chrétiens épuisés de faim et
» de fatigue, et ne se soutenant plus que par la force mo-
» rale. L'empereur Conrad, n'ayant plus l'espoir de vaincre,
» exhorta les siens à se replier peu à peu, en combattant
» fermement, afin que toute l'armée ne fût pas détruite. Il

» en restait à peine la moitié. Les ennemis poursuivirent les » nôtres, pendant près d'un mille, jusqu'à une hauteur où » les croisés parvinrent enfin, et d'où ils repoussèrent faci- » lement les Turcs. Au crépuscule, ils fortifièrent cette » hauteur comme ils purent, car ils manquaient d'instru- » mens nécessaires pour creuser et remuer la terre. Dans la » nuit, ils tuèrent et mangèrent quelques chevaux qui leur » auraient été très-utiles pour porter les malades et les bles- » sés. Pendant cette même nuit, ils se recommandèrent à » Dieu, pour qu'il n'abandonnât pas entièrement son peuple. » Les jours suivans ils arrivèrent non loin de Nicée, où ils » trouvèrent quelques provisions. Ils résolurent d'attendre » là le roi de France, qui ne devait par tarder d'arriver.

» Louis avait été reçu à Constantinople avec autant d'hon- » neur que Conrad. Quand il fut venu en Bithynie, il apprit » que l'empereur allemand avait perdu presque toute son » armée. Cette nouvelle le pénétra de douleur et de crainte, » car il ne se confiait pas moins dans les troupes de Conrad » que dans les siennes. Quand les Français furent informés » du désastre de l'empereur, leurs esprits furent tout-à-coup » abattus. Plusieurs songèrent à retourner dans leur pays. » Mais le roi décida qu'il fallait se hâter d'aller joindre les » restes de l'armée de Conrad. En peu de jours Louis arriva » au camp des Allemands. Ceux-ci, à la vue des Français, » furent un peu rassurés; mais les Français, en voyant les » calamités des Allemands, perdaient courage. L'empereur » et le roi délibèrent aussitôt sur ce qu'ils doivent faire, » et; après une longue discussion, ils décident qu'ils mar- » cheront ensemble vers Ephèse. Lorsqu'ils y furent arri- » vés, l'empereur, soit qu'il ne pût pas supporter l'orgueil » des Français, soit à cause du petit nombre de ses troupes, » ou qu'il jugeât qu'il devait peu se fier à celles du roi » effrayées de son malheur, s'en retourna directement avec » les siens à Constantinople. Il fut forcé d'y rester pendant » quelques mois, à cause de l'hiver, les vents dans cette » saison étant un obstacle à la navigation. Le roi de France, » abandonnant Ephèse, arriva au fleuve Méandre, dont les » Turcs se disposèrent à lui interdire le passage. Les rives » de ce fleuve ne présentaient pas de grands obstacles et ne » favorisaient pas beaucoup les ennemis. Cependant Louis » envoya secrètement, par des sentiers détournés, des » guerriers qui devaient s'efforcer de passer dans un autre » lieu que celui où l'on campait. Ceux-ci, repoussés, re- » vinrent au camp et dirent que, vu leur petit nombre, ils » n'avaient pu traverser le fleuve, mais qu'ils le feraient,

» sans difficulté, s'ils étaient plus nombreux. Le roi, pour » tromper les infidèles, partagea alors son armée en petits » corps, comme s'il voulait tenter le passage en divers en- » droits. Les ennemis, qui crurent que c'était en effet son » dessein, se portèrent sur tous les points où ils voyaient » les chrétiens se diriger. Mais les nôtres, ainsi que le roi » l'avait ordonné, reviennent avec vitesse et suivent le » prince qui passait. Tout avait été si bien disposé, qu'au- » cun corps ne manqua. Toute l'armée fut réunie sur un » même point, avant que les premiers, entrés dans le » fleuve, fussent arrivés aux ennemis. Les corps turcs, en- » voyés aux lieux que leurs chefs leur avaient indiqués, y » attendirent en vain les chrétiens; ils revinrent enfin trop » tard et sans ordre, lorsque déjà les leurs étaient tués ou » mis en fuite. Le projet de Louis fut exécuté sans une » grande perte des siens. Ce prince tua un monde infini aux » ennemis, fit un grand butin, et fier de son triomphe, » poursuivit sa marche. Mais pendant que les chrétiens s'a- » bandonnent à l'ivresse de la victoire, les ennemis rallient » leurs forces et cherchent l'occasion de se venger et de » combattre pour leurs dieux et leurs foyers. Les nôtres, » traversant une montagne sans ordre, sont attaqués en » flanc par les Turcs qui, du haut de cette montagne, fon- » dent sur eux et séparent l'armée chrétienne en deux. » Quelques-uns des croisés, arrivés au sommet, furent faci- » lement vaincus, les autres furent accablés de traits et de » pierres lancés d'une des hauteurs. Le combat fut sanglant. » Les chrétiens, séparés les uns des autres, se portent des » deux côtés sur les Turcs; ceux-ci font rouler de grosses » pierres sur les chrétiens. Un grand nombre de croisés suc- » combent : la nuit mit fin au combat. Cette journée, déjà si » funeste aux Français, le fut encore plus par la disette qui » la suivit; car les provisions qu'ils avaient à leur suite leur » furent enlevées. Enfin, après une longue marche et de » grandes difficultés, ils arrivèrent à Satalie, ville soumise » à l'empereur de Constantinople. Aidés par les habitans de » Satalie, les nôtres se rendirent au port de Saint-Siméon, » où ils restèrent quelques jours pour se reposer et prendre » soin des blessés. Raymond, prince d'Antioche, vint trou- » ver le roi de France dans ce port; il lui fit des présens et » le conduisit avec de grands honneurs dans sa capitale. Il » demanda au roi qu'il voulût bien l'aider à conquérir quel- » ques villes de Syrie pour les réunir à sa principauté; mais » Louis répondit qu'aucun motif assez puissant ne pouvait » le détourner d'aller à Jérusalem. Il partit donc et s'y ren- » dit avec son armée. »

Mutius raconte ensuite que Conrad, ayant appris ce qui était arrivé au roi de France depuis son départ, se mit en mer au printemps et alla débarquer au port d'Acre, d'où il se rendit à la ville sainte.

« Tout le peuple de Jérusalem, dit-il, se porta en foule » au-devant de lui. Le roi et le clergé l'allèrent recevoir. » Peu de jours après, on annonça l'arrivée du roi Louis. Le » patriarche fut envoyé avec le clergé à sa rencontre. Le » roi de Jérusalem resta dans la ville, et *cela se fit pour re-* » *connaître que Conrad était plus grand que Louis*. Le roi de » France fut introduit avec magnificence. Dès que l'empe- » reur et le roi eurent visité les saints lieux, accompagnés » du roi de Jérusalem et du patriarche, ils convinrent de » ce qu'il fallait faire pour défendre le royaume et pour l'a- » grandir. Ils résolurent d'un commun accord d'aller assiéger » Damas, ville dont la puissance nuisait beaucoup aux habi- » tans de Jérusalem. Les trois rois, ayant donc réuni leurs » troupes, traversèrent le mont Liban. Lorsqu'ils furent ar- » rivés devant les murs de Damas, ils établirent leur camp » et s'emparèrent des vergers et des jardins, vivement dé- » fendus par les habitans. Après quelques jours de siège, » voyant que le côté de la ville qu'ils attaquaient était très- » fortifié, ils crurent que le côté opposé était plus faible; » ils s'y portèrent donc en traversant le fleuve. Les assiégés, » s'emparant aussitôt des postes occupés d'abord par les chré- » tiens, purent alors, à la faveur des lieux, empêcher les » assiégeans de se procurer des vivres et de l'eau. Aussi les » croisés, après avoir plusieurs fois tenté d'attaquer la place, » et ne pouvant plus long-temps supporter la faim et la soif, » furent forcés de lever le siège et regagnèrent Jérusalem. » Conrad, jugeant qu'il était utile de retourner dans son » empire, et craignant qu'une plus longue absence n'y cau- » sât quelque malheur, équipa de nouveaux vaisseaux, ré- » para les anciens et se remit en mer. Peu de temps après, » le roi Louis le suivit; mais en route il tomba au milieu » d'une flotte de Sarrasins et fut fait prisonnier. Par hasard, » Roger de Sicile, qui venait de triompher des barbares, » rencontra leur flotte, lui livra combat, s'en rendit maître » et délivra le roi de France. »

Ce récit de Mutius, qui s'accorde pour le fond avec celui des autres historiens de la deuxième croisade, serait plus complet si l'auteur nous avait donné quelques détails sur la prédication de saint Bernard, sur le passage des croisés à travers la Hongrie, et sur le séjour de Louis VII et de Conrad à Constantinople. Nos lecteurs ont pu remarquer que

le passage du Méandre par les Français, et le combat qui eut lieu quelque temps après, sont autrement racontés par Mutius que par l'auteur des gestes de Louis VII, et par Odon de Deuil. Mutius, comme les autres chroniqueurs, n'explique point la levée du siége de Damas par la corruption des seigneurs de la Palestine. Enfin, le récit de la captivité momentanée de Louis VII, dont parlent quelques historiens, à son retour en Occident, offre encore dans notre historien des différences qu'on a dû remarquer. Selon l'auteur allemand, ce fut au milieu d'une flotte de Sarrasins que tomba le roi de France; selon les autres chroniqueurs, ce fut au milieu d'une flotte grecque. Mutius, ayant écrit d'après les historiens qui l'ont précédé, aurait dû indiquer les sources où il avait puisé; c'est ce qu'il n'a pas fait. Son récit par conséquent ne peut, sur certains détails, inspirer que des doutes, surtout quand ces détails ne s'accordent pas avec le récit des auteurs que nous connaissons.

Sous la date de 1189, Mutius raconte l'expédition de Frédéric Ier. Le récit qu'il fait de la marche des croisés allemands à travers l'Asie mineure est fort incomplet et manque d'exactitude. Voici comment il parle de la mort de l'empereur d'Allemagne :

« Frédéric resta quelques jours dans la Cilicie pour laisser » reposer ses troupes fatiguées. Pendant ce temps, il se li- » vra au plaisir de la chasse; il voulait connaître les animaux » sauvages qui habitent cette contrée. Tandis qu'il poursui- » vait les bêtes fauves avec trop d'ardeur, il s'échauffa, et » voulant se rafraîchir, il se précipita témérairement dans » un fleuve rapide et profond. La violence du courant l'em- » porta aussitôt au fond de l'eau, où il fut étouffé à la vue » de plusieurs de ses gardes, qui firent de vains efforts pour » le secourir. »

Mutius est le seul des historiens, que nous avons lus, qui donne à la mort inopinée de Frédéric une cause aussi peu vaisemblable que celle de l'exercice de la chasse. L'historien ajoute que cet empereur fut aussi grand dans la paix que dans la guerre, qu'il fut un gardien vigilant des lois, ami de l'équité et *ennemi des hypocrites*. (*Quantus in armis, in pace, quàm diligens legum custos, veræ probitatis amator osor verò hypocritarum fuerit hic Fredericus, abundè facta ejus testantur.*)

« Frédéric, fils de l'empereur, poursuit notre historien, » remplissant les fonctions d'un bon prince, convoqua les » plus sages de l'armée, et, d'après leur conseil, il conduisit » les troupes à Antioche, où ils trouvèrent en abondance

» les choses nécessaires à la vie. Cette abondance fut suivie » d'une peste qui emporta presque toute l'armée. Les méde- » cins ou physiciens jugent diversement de la cause de ce » fléau. Les uns l'attribuent à la *plénitude* et à la *saturation* » immodérées qui suivirent la disette; car une armée si » nombreuse ne put pas pendant une si longue marche être » sans manquer quelquefois de vivres; d'autres l'attribuent » à l'intempérie de l'air, au temps de l'année, à la trop » grande chaleur du climat; et non-seulement les philoso- » phes, mais les paysans et les bergers savent que tous les » animaux et même les plantes ne supportent pas facilement » les changemens de l'atmosphère, surtout quand ces chan- » gemens sont grands et soudains; d'autres enfin pensent » que le poison mêlé au vin et à la farine fut la cause de la » perte subite d'une si grande armée. Cette perte força le » duc Frédéric de changer tous ses desseins. Sans s'arrêter » à faire la guerre aux musulmans de la Syrie, comme il en » avait le projet, il se rendit par mer à Tyr avec le reste de » ses troupes, emportant le corps de son père, qui avait été » embaumé. Après lui avoir fait de magnifiques funérailles » dans cette ville, il continua sa route. »

Ici, Mutius se trompe en faisant venir Saladin au-devant des Allemands. Nous ne nous arrêterons pas au récit que l'historien nous fait du siège d'Acre; ce qu'il dit à ce sujet est trop connu, et il s'en faut bien qu'il dise tout ce que nous connaissons. Mais nous rapporterons ce qu'il raconte de la croisade de Henri VI. Après avoir dit que cet empereur se réconcilia avec le pape et promit d'aller au secours de la Terre-Sainte, il ajoute :

« Henri résolut donc d'entreprendre cette guerre, surtout » parce qu'il y avait alors en Allemagne un grand nombre » de guerriers oisifs. Mais comme plusieurs causes le rete- » naient dans ses états, il envoya en son nom l'archevêque » de Mayence, le duc de Saxe, et plusieurs personnages dis- » tingués par leur naissance et par leurs exploits, entre » autres Conrad, chancelier de l'empereur; Léopold, duc » d'Autriche; Hermann, landgrave de Thuringe; le duc de » Brabant; les évêques de Ratisbonne, de Passaw, d'Halbers- » tadt, etc. Tous, par amour de la religion, abandonnèrent » leurs belles possessions, leurs épouses et leurs enfans. Ils » avaient certainement le courage d'entreprendre quelque » chose de grand. Cette élévation d'esprit est toujours le » fruit d'une bonne éducation. Tous avaient été instruits et » élevés, non dans des écuries, *stabulis equorum,* et dans » les plaisirs sensuels, mais dans des monastères, écoles sa-

» lutaires de la république chrétienne, et formés par de » saints religieux à la prière, aux jeûnes et aux préceptes » de la doctrine évangélique. Ces chefs conduisirent une » armée d'intrépides Allemands dans la Terre-Sainte, et le » Seigneur seconda leur entreprise. Il faudrait plusieurs vo- » lumes pour raconter ce qui leur arriva en chemin, ce qu'ils » firent tous pour surmonter tant de périls et de difficultés. » Platina et Blondus disent qu'ils recouvrèrent Joppé et Be- » rithe, et que lorsqu'ils allaient camper près de Jérusalem, » on leur annonça la mort de l'empereur Henri, qui les » avait envoyés à la croisade. A cette nouvelle, tous réso- » lurent unanimement de retourner dans leur pays, et ils » revinrent par le chemin le plus court. »

Cette manière de raconter une expédition qui paraissait promettre de si grandes choses, ressemble un peu par le début et par la fin à la fable de la montagne en travail.

On peut voir dans le IXe. livre de notre histoire, dans les récits d'Arnold de Lubec, et dans la chronique de Goslar, que cette guerre fut peu glorieuse pour les croisés allemands, et que les chefs n'y donnèrent pas tous l'exemple de ces vertus chrétiennes, qu'au rapport de notre historien, on leur avait enseignées dans les cloîtres.

Mutius rend un compte assez fidèle de l'expédition de Frédéric II à Jérusalem; on y désirerait seulement un peu plus de détails. En parlant du traité que cet empereur fit avec le soudan, il s'exprime d'une manière assez remarquable. « Cette paix, dit-il, ne plut point au pontife, parce » qu'il n'y vit rien de stable. Les infidèles conservaient » toutes les places fortes du royaume de Jérusalem, de ma- » nière qu'ils devaient reprendre tout ce qu'ils avaient cédé » quand l'armée de Frédéric se serait retirée. L'empereur » aurait dû le prévoir; mais toutes ses pensées étaient » tournées vers l'Allemagne et l'Italie. Il lui suffisait d'avoir » accompli son vœu.

Mutius montre à l'égard de cet empereur une réserve qu'on ne trouve dans aucun des historiens qui ont écrit pour ou contre ce prince. Après avoir parlé de sa mort, il ajoute : « Les écrivains qui ont raconté les actions de ses » dernières années, l'ont fait avec tant de passion, qu'il est » impossible de les suivre sans s'égarer (*de gestis per hos » aliquot annos vehementer scriptores diversa scribunt ut eorum » vestigia sine lapsu sequi impossibile sit.*) »

Avant de raconter la ruine des colonies chrétiennes en Orient, notre historien fait observer que deux causes contribuèrent beaucoup aux succès des infidèles : d'abord la

rapacité de ceux qui étaient chargés de lever les décimes; ensuite les divisions qui éclatèrent dans la ville d'Acre. « Les » souverains pontifes, dit-il, se plaignirent plus d'une fois » de ce que ceux qui étaient envoyés en France, en Angle- » terre, en Espagne, en Allemagne et dans les états chré- » tiens pour recueillir l'argent destiné à la guerre contre les » Sarrasins, employaient cet argent à des usages criminels. » Plusieurs de ces envoyés en remplirent leur ventre, qui » devait devenir la pâture des vers (*ex quibus inventi sunt* » *multi qui ventrem suum curaverunt, vermium escam.*) »

Mutius rapporte que le pape Nicolas, à la nouvelle des désastres des chrétiens en Orient, envoya partout des légats pour prêcher une croisade, et qu'il promit libéralement des indulgences à ceux qui iraient combattre les ennemis sous l'étendard de la croix. « Jamais, ajoute l'historien, on ne » vit en Allemagne plus de monde se préparer à cette expé- » dition· mais comme personne ne donnait l'argent nécessaire » pour le voyage (*nemo dabat obsonium seu viaticum*), il » fallut rester, et la bonne volonté soulagea du moins les » consciences (*voluisseque erat conscientiis solatium.*) »

Dans le récit que fait Mutius de la bataille de Nicopolis, on retrouve cet esprit de retenue que nous avons déjà fait remarquer dans cet historien. Il n'accuse pas, comme les autres écrivains, les Français d'orgueil et de présomption; il dit seulement que craignant de perdre l'occasion de combattre les infidèles, ou désirant montrer leur bravoure et leur ardeur, ils se précipitèrent tumultueusement et avec audace sur l'ennemi. Du reste, il fait un grand éloge de leur valeur. Les chrétiens, selon lui, perdirent vingt mille hommes, et les ennemis soixante mille.

Mutius, après avoir parlé de la trève de dix ans qui fut conclue entre le roi de Hongrie et le sultan Amurat, contre le gré du cardinal-légat, dit que le pape Eugène employa toute son autorité apostolique pour faire rompre cette trève, et qu'il délia le roi du serment qu'il avait fait d'observer la paix. Il ne parle point du discours que le cardinal prononça dans cette occasion; mais on voit d'après son récit que le légat n'agit que d'après les ordres du souverain pontife.

Notre historien paraît reprocher à Jean Hunniades la perte de la bataille de Varna, qui fut la suite de la rupture de la trève. Il dit que le roi de Hongrie et le cardinal-légat, sachant que l'ennemi n'était pas loin, conseillèrent d'occuper les hauteurs et les lieux les plus avangeux; mais qu'Hunniades s'opposa fortement à cet avis, en disant que ce serait paraître céder à l'ennemi. Il ajoute qu'à la vue de l'armée

turque, qui était beaucoup plus nombreuse qu'on ne l'avait annoncé, Hunniades fut effrayé, et que le roi, qui s'en aperçut, lui reprocha sa vanité et son arrogance (*jactationem et arrogantiam*). Hunniades, à ces reproches, fit éloigner sa troupe du roi, et suivant notre historien, qui s'en rapporte à cet égard aux autres écrivains, ce chef hongrois s'enfuit avec dix mille hommes, lorsque le sort de la bataille n'était point encore décidé. A la fin de son récit, Mutius ajoute : « Je sais qu'un auteur hongrois raconte les choses » un peu différemment; mais je ne suis pas volontiers le » récit d'un historien lorsque j'entends dire par d'autres des » choses différentes (*verum non libenter sequor hominem, ubi » ab aliis diversa audio*). »

Notre auteur allemand ne fait pour ainsi dire qu'indiquer la prise de Constantinople par les Turcs; mais il fait sur cet événement les réflexions suivantes : « Il est nécessaire » de remarquer ce que put l'avarice dans le désastre de cette » ville; car si, comme on dit, les citoyens eussent donné la » dixième partie de l'argent qu'ils avaient enfoui dans la » terre pour payer des troupes auxiliaires, ils auraient faci» lement résisté aux Turcs, dans les mains desquels ils tom» bèrent, eux, leurs enfans et tout ce qu'ils possédaient. »

Mutius, après avoir raconté la défaite des Turcs devant Belgrade, s'arrête pour donner des éloges fort équivoques au moine Capistran, dont il n'avait pas encore parlé. Je ne dois, » dit-il, priver personne de sa gloire, autrement je tourne» rais contre moi tous les frères franciscans. Jean Capistran » voulut passer pour l'auteur de cette victoire et pour le » sauveur de Belgrade. Ce n'était point sans raison; car il » se tint sur une tour bien fortifiée, revêtu de l'habit de son » ordre et montrant un grand étendard sur lequel était peinte » une grande croix, afin que les troupes chrétiennes pussent » l'apercevoir de loin pendant le combat. D'où il suit, d'a» près quelques frères mineurs, qu'on doit tout l'honneur » de la victoire à ce Capistran. Non-seulement, disent-ils, » il montra du haut de la tour un étendard aux combattans, » mais encore il bénit les nôtres et maudit les ennemis. » Ainsi, ce moine seul mérite d'être chanté par un Homère » pour cette action (*heroico sono à quodam Homero decan» tandus est ob hæc facta*), et c'est pour cela aussi qu'après » sa mort il a brillé par des miracles merveilleux (*et propte» reà etiam post mortem claruit mirabilibus miraculis*). »

Cet éloge que fait Mutius du moine Capistran n'est, comme on le voit, qu'une ironie assez piquante. Cependant, Jean Taliacoti et Nicolas de Fara s'accordent à dire que le fran-

ciscain ne se borna pas à des prières, et qu'à la tête des croisés il passa la Save, au mépris de la défense faite par Hunniades, et qu'il s'écria : *Voilà le jour que nous attendions, passons*. Presque toute l'armée chrétienne le suivit. (Voyez page 360 de notre v^e^. volume de l'histoire des croisades, quatrième édition). Il est vrai que Jean Taliacoti et Nicolas Fara étaient aussi des Franciscains compagnons du moine Capistran. C'est peut-être d'eux que Mutius veut parler. Mais il nous semble qu'il aurait dû réfuter leur témoignage par d'autres raisons que par des plaisanteries.

Mutius dit peu de choses du concile de Mantoue tenu par le pape Pie II. Sa chronique, qui va jusqu'à l'année 1535, ne renferme presque plus que l'indication des événemens.

Deuxième Collection de Pistorius (1).

Cette collection est encore un recueil de chroniques allemandes en un seul volume. La *Grande Chronique belge* (2), par un anonyme de l'ordre de Saint-Augustin, et religieux des chanoines réguliers, près de Nuitz, est la seule de ce volume qui parle des croisades. Elle commence à l'an 54 de J.-C., sous l'empire de Claude, et finit en 1474. Cette chronique est, comme celle d'Alberic, presque toute copiée des historiens que l'auteur avait lus et qu'il a eu soin de citer en parenthèse. Alberic lui-même y est souvent mis à contribution. Tout ce qui regarde la Terre-Sainte, depuis la première jusqu'à la troisième croisade, est pris de Sigebert, de Guy, de l'évêque Othon, de Jacques de Vitry, de Robert le moine, de Baudri, de Gobelin-Persona, de Bernard, du chronographe de Guillaume Malmesbury, etc. En réunissant tous les passages ainsi extraits, on aurait de l'histoire de la Terre-Sainte, sous les rois Francs, un tableau assez exact et qui ne serait pas sans intérêt, si l'anonyme avait mis plus d'ordre et de méthode dans son récit. Mais il règne dans cet ouvrage une certaine confusion qui vient de ce que l'auteur reprend souvent des époques qu'il a déjà parcourues et sur lesquelles il s'étend de nouveau, comme s'il n'en avait point parlé.

---

(1) Rerum Germanicarum veteres jàm primùm publicati scriptores VI, etc.

(2) Magnum chronicum belgicum, p. 1.

Pour ne pas répéter ce que nous avons déjà vu dans les ouvrages cités ou copiés par la grande chronique, nous nous bornerons à en extraire les faits moins connus ou qui nous auraient échappés dans nos précédentes analyses.

L'anonyme, par exemple, nous fournit quelques détails sur une circonstance particulière et assez remarquable dont nous avons parlé dans notre premier volume de l'histoire des croisades. En nommant les principaux chefs de la première armée des croisés, il cite Geoffroi de la Tour, qu'il présente comme un homme digne de mémoire (*vir memoriâ dignus*). « Pendant qu'il faisait, dit-il, de célèbres excur-» sions contre les ennemis, il arriva qu'il fut attiré par les » rugissemens d'un lion qu'un énorme serpent serrait dans » ses replis. Ses compagnons d'armes le dissuadèrent en » vain; Geoffroi s'élance avec audace, et coupant le reptile » de son épée, il délivra le lion. Cet animal, chose admira-» ble à raconter! reconnaissant du bienfait qu'il venait de » recevoir, suivit Geoffroi comme un lièvre, *sicut lepus*, et » ne le quitta point pendant toute la croisade. Il lui fut plu-» sieurs fois utile, soit à la chasse, soit à la guerre, et lui » fournit abondamment de la venaison. Toutes les fois que » le lion voyait son maître attaqué par les ennemis, il se » précipitait sur eux et les renversait. Lorsque Geoffroi » monta sur un vaisseau pour s'en retourner dans son pays, » le lion ne voulut pas l'abandonner; mais les nautonniers » refusant de le recevoir sur le bâtiment, parce qu'ils le » regardaient comme un animal cruel, le lion suivit son » maître à la nage jusqu'à ce qu'il succomba de fatigue et » périt dans les flots de la mer. »

L'anonyme raconte aussi, d'après Gobelin-Persona, que pendant le siège de Jérusalem, un chevalier du duc Godefroi, étant allé fourrager, fut attaqué par un lion, et qu'après s'être défendu quelque temps avec son bouclier, il fut tué par cet animal. Le duc en eut tant de douleur, qu'il perça le lion avec un pieu; l'animal furieux se jeta sur lui, et du fer qui garnissait le pieu et qui pendait de sa blessure, il écorcha la jambe de Godefroi; celui-ci avec son épée l'éventra, *evisceravit.* (Nous sommes tentés de croire que l'auteur se trompe en parlant d'un lion; on sait que Godefroi se battit avec un ours et triompha de ce terrible animal dans les montagnes de la Cilicie. Cette anecdote aura été défigurée par l'anonyme.)

Nous lisons, sous la date de 1101, que Conon, comte de Montaigu, et Lambert son fils, comte de Clermont, dans le diocèse de Liège, revenant de la Terre-Sainte avec plu-

sieurs gentilshommes, le vénérable Pierre l'hermite et quelques bourgeois de Huy firent vœu, pendant une tempête dont ils furent assaillis, de construire une église s'ils échappaient au danger. Ce vœu fut aussitôt suivi d'un grand calme. Ils fondèrent donc un monastère en l'honneur du Saint-Sépulcre et de saint Jean-Baptiste, et le mirent sous la règle de saint Augustin. Pierre l'ermite, qui avait été chargé de l'exécution du vœu, fut enterré dans ce monastère. (Voyez la note de la page 486 de notre premier volume de l'histoire des croisades.)

L'anonyme, en parlant de l'institution des ordres des Templiers et des Hospitaliers, dit qu'en 1240 ces derniers avaient trois mille cinq cents chapelles, sans compter les granges, et que vers la même année, les Templiers avaient jusqu'à sept mille cinquante manoirs, quoiqu'ils en eussent perdu plusieurs dans la Pouille, sous l'empereur Frédéric. Cela est d'autant plus étonnant, ajoute-t-il, que l'ordre du Temple ne commença qu'après celui de l'Hôpital. L'auteur dit plus loin que les Templiers, qui portaient d'abord un habit blanc sans croix, y adaptèrent, sous le pontificat d'Eugène III, des croix rouges, et prirent un étendard blanc et noir, qu'ils nommaient *banter*. L'habit blanc était le symbole de l'innocence dans laquelle ils devaient vivre; les croix rouges désignaient le martyre qu'ils devaient souffrir pour la défense de la Terre-Sainte et en combattant les ennemis de la croix; l'étendard mi-parti indiquait par sa couleur blanche qu'ils devaient être de bonne foi et bienveillans envers les amis du Christ, et par sa couleur noire, terribles aux ennemis de Dieu. C'est dans Jacques de Vitry que l'anonyme a puisé ces explications.

La chronique belge parle en ces termes de la prédication de saint Bernard pour la deuxième croisade :

« Saint Bernard, abbé de Clairvaux, prêchant la croix en » Allemagne, par ordre du pape, fit plusieurs grands mi- » racles, parmi lesquels on compte la résurrection d'un » mort. Lorsqu'il était dans la ville de Spire, un si grand » concours de monde vint à lui, que l'empereur Conrad, le » voyant étouffé par la foule, quitta sa chlamyde, et le » prenant sur ses épaules, le porta hors de la basilique. » Bernard vint de Spire à Liège par Cologne. Sur sa route, » plusieurs gentilshommes se consacrèrent à Dieu, par suite » de ses prédications. A Liège, il prêcha publiquement » près de l'église de Saint-Lambert, dans un pré qu'on » nomme *pré de l'évêque*, et dans le palais; il fit trois mira- » cles en présence de l'évêque Henri; ce fut à cette occa-

» sion que cet évêque, pénétré de piété, fonda l'abbaye de » *Alva*..... »

En racontant la prise d'Edesse par Nourredin, notre historien dit que les Sarrasins se portèrent à de tels excès contre le culte des chrétiens, que, dans la grande basilique, un de ces infidèles dressa son lit sur le maître-autel, et qu'au mépris du souverain Dieu, il y coucha avec une courtisanne. (*Et ibi ad contemptum summi Dei cum meretrice cubuerit.*)

En parlant des désastres de l'armée des croisés, conduite par Conrad et Louis VII, il s'exprime ainsi :

« Quoique ces malheurs soient arrivés par un secret juge-» ment de Dieu qu'on ignore (*quod nescitur*), il est constant » cependant que dans cette armée il se commit plusieurs » crimes et des infamies qui attirèrent la colère de Dieu sur » les croisés, en sorte que tous leurs efforts devinrent inu-» tiles. Il serait difficile de trouver dans les histoires et dans » les annales, depuis la naissance du christianisme jusqu'à » ce jour, une si grande multitude d'hommes combattant » pour Dieu, détruite si subitement et d'une manière si » misérable. »

La chronique belge devait naturellement s'étendre sur les exploits des pélerins qui appartenaient au pays dont elle fait l'histoire. Elle rapporte que Théodore VI se rendit pour la troisième fois à Jérusalem avec quelques seigneurs de ses domaines, emmenant avec lui son épouse, qui était animée d'un grand zèle de dévotion. Il avait avec lui quatre cents chevaliers et un bel appareil de guerre. Son fils Philippe prit soin du comté, et se fit louer et aimer par sa justice, par son courage et par sa libéralité envers tout le monde. Son père trouva la Syrie dans un si grand trouble et dans un état si désespéré, que les chrétiens pensaient à abandonner tout le pays aux profanations des gentils. Le comte de Flandre remporta dans la principauté d'Antioche de grands avantages sur les troupes de Nourredin; il recouvra par son courage tout ce que le prince Raymond avait perdu par son incurie ou sa témérité. S'étant ensuite avancé plus loin, il assiégea Césarée de Capadoce, la prit au bout de quatre jours, et ne pouvant la garder, parce qu'elle était trop éloignée, il la détruisit. Après avoir ainsi réussi en tout, il revint à Jérusalem couvert de gloire, et fut reçu par les chrétiens avec de grands témoignages de joie. (L'auteur n'est pas d'accord ici avec Guillaume de Tyr, qui traite fort sévèrement le comte de Flandre. Voyez le ve. livre de notre histoire). Théodore resta deux ans dans la ville sainte. Son épouse prit à Béthanie l'habit de religieuse.

La chronique, après avoir raconté les désastres des chrétiens en Syrie, sous la date de 1187, dit que les habitans de Jérusalem, et tous ceux qui des lieux voisins s'étaient retirés dans cette ville par crainte des ennemis, se livrèrent à toutes les austérités de la pénitence. Tous récitaient des litanies, faisaient leur confession, se mortifiaient par des jeûnes; « et ce qui est plus admirable, ajoute la chronique, l'enfance » elle-même se livra à ces exercices spirituels, car elle » voyait sous ses yeux la colère de Dieu qui débordait de » toutes parts. (*Cum vehemens Dei ira et flagellum inundans* » *in oculis esset.*) »

L'auteur de la chronique a puisé dans Gobelin-Persona, et dans une autre chronique qu'il ne nomme pas, tout ce qu'il dit de l'expédition de Frédéric Ier. Selon lui, l'armée des croisés devant Acre se montait à trois cent mille hommes. Le nombre seul des chevaliers s'élevait à trente mille, dont il en revint à peine six mille. Il y avait cinquante-quatre comtes et vingt-huit tant évêques qu'archevêques. Le chroniqueur y compte aussi onze rois, Philippe de France, Richard d'Angleterre, le roi d'Hybernie, le roi de Galles, un petit roi de Grèce, qu'il nomme *Lanfagius*. Nous ne connaissons point ces trois derniers rois, ni ceux que le chroniqueur n'a pas pris la peine de désigner. Les rois de France, d'Angleterre et de Jérusalem sont les seuls dont parle l'histoire. Le même auteur parle du cimetière de Saint-Nicolas sous les murs de Ptolémaïs, dans lequel on enterrait chaque jour une foule de chrétiens, et remarque comme un phénomène qu'au bout de neuf jours il n'y restait que de la terre et de la poussière.

On peut s'étonner que dans une histoire particulièrement consacrée aux affaires d'Allemagne, l'auteur ne dise rien de la croisade de Henri VI, ni de la prise de Constantinople par les Latins, surtout lorsque cette conquête fut si glorieuse pour les comtes de Flandre. On peut s'étonner aussi qu'il dise si peu de chose de la croisade de 1217, où les Belges jouèrent un si grand rôle, et de l'expédition de Frédéric II en Syrie. Il a emprunté du chroniqueur Bernard le jugement qu'il porte sur cet empereur.

Jusqu'à l'époque des guerres des Turcs, on ne trouve plus rien dans la chronique belge sur l'histoire des croisades en Orient. L'auteur nous donne quelques détails intéressans sur le siège et la prise de Constantinople par Mahomet II.

« En 1453, Mahomet, dit-il, revint devant Constantino- » ple avec trois cent mille hommes armés, tant cavalerie » qu'infanterie. Il amenait deux cent vingt galères, grandes » et petites, et plus de mille bombardes; parmi ces bombar-

» des on en remarquait surtout trois :la première lançait une pierre de onze palmes de tour et pesant quatorze cents livres; la seconde, une pierre de dix palmes et de douze cents livres ; la troisième, une pierre de neuf palmes et de mille livres. Il avait une infinité d'autres grandes coulevrines. » Avec ces trois grandes bombardes, le sultan ne cessa pendant cinquante et un jours d'attaquer Constantinople. » Ces machines lancèrent contre les diverses parties des murs de la ville au moins sept cents pierres, qui rompirent et abattirent ces murs en plusieurs endroits. Mahomet fit beaucoup d'autres choses incroyables et qui semblent à peine possibles au génie de l'homme. On avait fermé le port de Constantinople avec une très-forte chaîne pour empêcher les vaisseaux turcs d'y entrer, et on avait mis à la garde de cette chaîne cinq galères vénitiennes et douze grands vaisseaux avec les agrès, les armes et les hommes nécessaires. L'empereur des Turcs, voyant cet état de défense, fit sortir de la mer soixante-dix de ses vaisseaux et les fit conduire avec un art admirable sur des bois ronds faits à dessein et enduits de graisse, à travers les montagnes et les collines, tout autour de la ville, sur un espace de plus de trois milles. Les voiles de ces vaisseaux étaient levées et des étendards y flottaient comme s'ils avaient vogué sur mer. Il les fit ainsi transporter au port, de sorte qu'il ne fut pas besoin de traverser la chaîne. Ceux qui ont vu la situation du port comprendront plus aisément l'exécution de cette entreprise. Mahomet construisit ensuite un pont de bois sur la mer, et trois cents tours aussi en bois, dont quelques-unes, renfermant des hommes armés, étaient mobiles. Il les fit appliquer aux murs de la ville, qu'elles surpassaient par leur hauteur. Il en fixa d'autres dans les fossés remplis de terre, et par ce moyen il attaqua Constantinople de tous côtés et sans interruption pendant cinquante et un jours. Il avait aussi un grand nombre d'échelles garnies de crochets tels, que lorsqu'elles étaient appliquées aux murs, elles ne pouvaient être renversées par les assiégés. Ces échelles étaient en outre couvertes de planches depuis le haut jusqu'en bas, afin que les assiégeans pussent monter sur le mur sans blessure et sans danger. Le cinquante-deuxième jour du siége, qui fut le 29 du mois de mai, après un assaut terrible qui avait duré tout le jour et la nuit précédente, lorsque des deux côtés on était épuisé par le travail, l'armée des Turcs augmentant et se renouvelant à tout moment, les assiégeans pénétrèrent de force dans la ville par le moyen

» des échelles et des tours, et par les brèches des murs. »

L'auteur fait ici la description du carnage qui suivit la prise de Constantinople, puis il ajoute que trois turcs apportèrent au sultan sur trois plats trois têtes, dont une était celle de l'empereur de Constantinople; la seconde, celle d'un guerrier turc qui avait vaillamment défendu la ville avec les chrétiens; et la troisième, celle d'un vénérable moine de l'ordre de Saint-Basile. « Il serait trop horrible, » dit la chronique, de raconter les abominations que les » Turcs commirent dans les églises, sur les saintes images » et les reliques des saints. Ils déchirèrent, livrèrent aux » chiens et jetèrent dans la boue le corps de sainte Théodo» sie, qui avait souvent opéré de grands miracles, et pres» que toutes les reliques des saints, qui étaient innom» brables..... Les prêtres musulmans, montant sur les saints » autels, y dansaient, poussaient des cris de joie, glorifiaient » Mahomet, et le proclamaient comme le plus grand des » prophètes et comme le destructeur de la foi chrétienne. »

La chronique belge rapporte que pendant le siège de Constantinople, des Turcs qui étaient de garde la nuit aperçurent une quantité de lumières semblables à des chandelles, sur les tours et sur les murs de la ville. Cette vue les remplit de crainte et de surprise; ils crurent que la place était sous la protection de Dieu. Mahomet, à qui on rapporta ce phénomène, dissimula, mais la nuit suivante, ces lumières ayant reparu et s'élevant alors vers le ciel, l'empereur turc interpréta la vision en disant que ces lumières, qui avaient paru d'abord descendre sur les murs de la ville, annonçaient que Dieu avait autrefois protégé Constantinople, mais que, paraissant ensuite s'élever dans le ciel, elles annonçaient maintenant que Dieu s'était retiré de la cité et de ses habitans.

Voici dans quels termes la chronique raconte la victoire que les chrétiens remportèrent sur les Turcs devant Belgrade, en Hongrie :

« Une victoire miraculeuse fut accordée par le ciel aux » chrétiens, en Hongrie, au-delà du Danube, contre les » Turcs qui perdirent beaucoup de monde et prirent hon» teusement la fuite, quoique personne ne les poursuivît, » le Seigneur seul les remplit de terreur. Cette victoire eut » lieu le jour de saint Sixte. Jean Capistran assistait à cette » bataille. Ce fut lui qui excita le peuple tremblant à pour» suivre les infidèles dans leur fuite, et le carnage fut grand. » Les Turcs eux-mêmes dirent qu'ils avaient vu un nombre » considérable de cavaliers qui les poursuivaient, en sorte

» qu'ils osaient à peine regarder derrière eux, et qu'ils » avaient tout abandonné pour fuir. » Le choniqueur ajoute que ces cavaliérs étaient les anges du ciel.

Sous la date de 1470, après avoir fait le récit du siège et de la prise de Négrepont par les Turcs, et parlé de l'extrémité où se trouvaient réduite l'île de Rhode, celle de Chypre, la Crète et une infinité d'autres îles, l'auteur exprime ainsi ses craintes sur les progrès de Mahomet II : « On voit évi» demment que ce dragon insensé, *insanum hunc draconem*, » qui n'a d'autre plaisir que de se baigner dans le sang, et » d'autre ambition que d'exterminer le nom chrétien, pas» sera bientôt et facilement en Italie, si les princes et les » puissances catholiques ne se lèvent contre lui. Lorsque ce » chien enragé, *rabidissimus iste canis*, aura occupé l'Italie, » ce qu'à Dieu ne plaise! ne doit-on pas croire que, sur le » plus léger prétexte, il attaquera le reste de l'Europe qui » professe le nom du Christ. »

Collection de Jean-Pierre Ludewig (1).

L'éditeur de cette collection, conseiller aulique, professeur d'histoire et archiviste de Magdebourg, publia d'abord le premier volume de son recueil sous le titre : d'*Annales de l'évêché de Bamberg*, par Martin Hoffmann, auxquelles il ajouta plusieurs autres ouvrages historiques. Le second volume, qui parut ensuite, avait pour titre : *Ecrivains des affaires d'Allemagne* (2). C'est de ce volume que nous nous occuperons uniquement, car les annales de Bamberg contiennent si peu de chose sur les croisades, qu'il est inutile de s'y arrêter. Le seul fait remarquable que nous y avons trouvé, c'est que l'auteur, d'après le témoignage d'Aventin, compte douze mille juifs tués en France, en Souabe et en Bavière, par les premiers croisés. Les autres ouvrages historiques, qui sont à la suite de ces annales, n'ont aucun rapport à notre objet.

Mais le second volume de Ludewig renferme une chronique qui mérite de fixer notre attention, et c'est la seule dont nous parlerons. Elle a pour titre : *Chronique de Reichersperg* (3).

---

(1) Novum volumen scriptorum rerum Germanicarum plurimam partem nunc primùm editorum ex codicibus Mss t. II et II e museo Ludewigiano.

(2) Scriptores rerum Germanicarum.

(3) Chronicon Reicherspengense (p. 129).

Reichersperg était autrefois un monastère célèbre, situé sur l'Inn, à quelques lieues de Passaw. La chronique qui porte son nom y avait été conservée, et Christophe Gewoli, conseiller de Maximilien, comte palatin et duc de Bavière, la sauva d'une ruine inévitable. Elle renferme beaucoup de pièces diplomatiques, et traite d'une infinité d'intérêts soit publics, soit particuliers; aussi est-elle fort estimée des érudits. L'auteur en est inconnu; mais on croit qu'il était chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin. Il vivait vers la fin du douzième siècle, et fut par conséquent contemporain de la troisième croisade.

En parlant du concile de Clermont, tenu en 1092 (il faut lire 1095), l'anonyme dit que le pape Urbain, après avoir réglé les affaires de l'Église, s'adressa particulièrement aux seigneurs français qui se disputaient alors pour des terres et pour les dignités de ce monde, et leur conseilla, si le repos leur déplaisait et que leur pays leur parût trop étroit, d'aller dans l'Orient pour y arracher des mains des infidèles la cité sainte, le tombeau de Jésus-Christ, et tous les pays que les infidèles occupaient depuis quarante ans. Il leur présenta l'alternative ou de triompher glorieusement de ces ennemis, ou de mourir plus glorieusement encore pour le Christ. Le pape Urbain, ajoute l'auteur, échauffa tellement les cœurs par son éloquence, que plus de trois cent mille chrétiens prirent le chemin du Saint-Sépulcre.

La chronique n'entre dans aucun détail sur cette première croisade : elle se contente de parler de la prise d'Antioche, où l'ancienne discipline de l'Église fut remise en vigueur, et de la conquête de Jérusalem, qui fut purgée de toutes les impuretés des païens.

Sous la date de 1145, elle rapporte la prise d'Edesse par les Turcs, et sous celle de 1147, elle dit qu'un grand nombre de députés vénérables, venus de Jérusalem, se rendirent à la cour des rois et des princes, auprès du pape, pour leur faire entendre leurs plaintes, et qu'ils s'adressèrent aussi à l'abbé de Clairvaux, qui jouissait dans ce temps d'une grande réputation. Ces députés s'étaient fait entendre dans les conciles des évêques auxquels ils avaient exposé les malheurs de la cité sainte, et le danger où elle se trouvait d'être envahie par les peuples voisins, si les rois et tous les chrétiens de l'Occident ne venaient au plus tôt à son secours. « Le roi des Romains et le roi de France, ajoute la » chronique, touchés du malheureux état des chrétiens » d'Orient, se mirent en marche par terre, avec une armée » innombrable qui se réunit sous leurs ordres de toutes les

» parties de la chrétienté. Un grand nombre d'autres croisés » prirent la route de la mer. Ces armées étaient si nom- » breuses que, depuis qu'il y a des nations, on n'a point » oui-dire qu'une si grande multitude d'hommes à pied et » à cheval, se fût réunie pour une même cause. Mais cette » grande multitude ne fit rien qui soit digne de mémoire, » à cause de ses péchés, *peccatis exigentibus*. » C'est toujours là la raison des historiens des croisades. L'anonyme raconte, en peu de mots, les malheurs de cette expédition. Il cite un comte de Carinthie, nommé Bernard, qui périt dans les montagnes de l'Asie mineure, et dit que plusieurs s'enfuirent en voyant le grand nombre des infidèles. Il nous apprend aussi que, dans les chemins difficiles de ce pays, Othon de Freisingen, frère de l'empereur des Romains, eut non-seulement sa chaussure mais ses pieds déchirés; que mourant de faim et de froid, cet évêque arriva dans une ville où il trouva des secours dans la piété des habitans, et que de là il se rendit par mer à Jérusalem avec quelques pélerins qui avaient fui comme lui. (Cette anecdote pourrait nous expliquer la répugnance qu'éprouve l'évêque de Freisingen à raconter, dans son histoire, les aventures malheureuses des croisés en Orient). L'anonyme ajoute que, lorsque les pélerins furent arrivés à Jérusalem, ils trouvèrent cette ville fort tranquille, et que par la suite le roi des Romains ne parlait qu'avec surprise de l'heureuse paix qui régnait dans la Terre-Sainte.

Cependant, pour que l'expédition ne parût pas avoir été entreprise en vain, on résolut d'aller assiéger Damas. Conrad leva une nouvelle armée, à grands frais, et les trois rois se présentèrent devant la capitale de la Syrie. Mais le roi de Jérusalem, dès que le siége fut commencé, reçut de l'or ou plutôt du cuivre de la part des assiégés, à l'insu du roi des Romains, et conseilla au roi de France de se retirer. Conrad, qui était campé près des murs de la ville, au milieu des vergers, voyant qu'on agissait frauduleusement avec lui, leva aussi le siége et s'en revint ainsi sans avoir rien fait d'utile.

On trouve, dans la chronique de Reichersperg, à la date de 1187, deux lettres venues de la Palestine, qui annonçaient les malheurs de ce pays et les conquêtes de Saladin, après la funeste bataille de Tibériade. L'une de ces lettres est de Thierri, grand-maître du Temple, qui s'était sauvé avec beaucoup de peine du désastre de cette journée. Nous avons eu occasion de parler de cette lettre qui se trouve dans les annales de Baronius. La seconde lettre est aussi d'un témoin oculaire qui n'est pas nommé. Elle est adressée

au seigneur Archambault, maître des Hospitaliers en Italie. On y trouve le récit des mêmes événemens que dans la première; mais nous y avons remarqué une circonstance dont celle de Thierri ne parle pas. C'est qu'au moment où l'armée des chrétiens se fut retirée sur la montagne d'Hetin, épuisée de fatigues, de faim et de soif, trois chrétiens que l'auteur appelle Baudouin de *Latinor, Bachiboc* de Tibériade et *Leusy* se séparèrent de l'armée, avec trois autres compagnons d'armes, et se rendirent auprès de Saladin. « Ce qu'il » y a de plus déplorable, ajoute l'auteur de la lettre, c'est » qu'ils apostasièrent, se donnèrent au sultan et lui livrè- » rent l'armée du roi de Jérusalem, en lui découvrant l'ex- » trémité où elle se trouvait. Aussitôt Saladin envoya contre » nous Taki-Eddin, avec vingt mille hommes d'élite, lesquels » fermèrent toute issue aux débris de l'armée chrétienne. » Le combat fut opiniâtre depuis la neuvième heure jus- » qu'au soir. Plusieurs des nôtres furent tués; il ne resta » plus rien de notre armée; le roi fut fait prisonnier, etc. »

Il n'est pas inutile de faire remarquer ici que l'auteur de cette lettre, non plus que Thierri, ne parle point de la prétendue trahison du comte de Tripoli. Tous deux disent, au contraire, que ce comte eut beaucoup de peine à se sauver, ainsi que Balian et Reinauld de Sidon.

La troisième croisade et le pélerinage de Frédéric Ier. sont racontés d'après d'autres auteurs déjà connus, par la chronique de Reichersberg. Elle rapporte en entier la lettre de Dietpold, évêque de Passaw, datée du 3 des ides de novembre 1189. Nous avons déjà donné cette lettre à l'article de Tagenon, auquel nous renvoyons le lecteur. L'anonyme copie une autre lettre, qui fut à cette époque envoyée d'outre-mer en Allemagne, et qui contient des détails qu'on ne trouve point ailleurs, sur les relations de Saladin avec les empereurs de Constantinople. Nous en allons faire connaître les passage les plus curieux. « Dans le temps où An- » dronic, environné de complots, sévissait contre ses enne- » mis, lorsque le roi de Sicile et celui de Hongrie se levaient » contre lui, et que tout le peuple conspirait sa perte, cet » empereur eut recours, dans son ressentiment et dans sa » douleur, aux conseils et au secours de Saladin. Il lui rap- » pela leur ancienne amitié et les bienfaits qu'il avait reçus » de lui (Andronic était resté long-temps parmi les Sarra- » sins), et lui représenta que son élévation à l'empire lui » donnait le droit d'exiger son hommage, et qu'alors il se- » rait tout disposé à secourir le sultan, de toutes ses forces, » s'il en était besoin.

» Il fut donc convenu et juré entre eux que, si Saladin » pouvait, par les conseils et le secours d'Andronic, se ren- » dre maître du pays de Jérusalem, il posséderait une partie » de ce pays, mais qu'il laisserait libres Jérusalem et toute » la côte maritime, excepté Ascalon, à condition toutefois » qu'il reconnaîtrait tenir ces terres de l'empereur; que » tous deux tâcheraient de s'emparer de la principauté d'I- » cone, que l'empereur retiendrait pour lui les terres » conquises jusqu'à Antioche et au pays d'Arménie. » Andronic, ayant été prévenu par la mort, ne put exé- » cuter ce projet; mais Isaac, qui lui succéda, confirma » cette alliance, en haine des Latins qu'il redoutait, et la » scella de son sceau d'or. Il rappela son frère (Alexis) qui » était auprès de Saladin. Alexis, en passant à Acre, fut » arrêté par les ordres du comte de Tripoli et du prince » d'Antioche, qui avaient eu connaissance du traité par » leurs affidés et par quelques seigneurs sarrasins, dont Sa- » ladin avait fait mourir les proches. Ils enfermèrent le » frère d'Isaac dans une étroite prison, et le chargèrent de » fers.

» L'empereur grec, qui en fut instruit, rappela à Saladin » l'alliance qu'ils avaient contractée et lui ordonna, comme à » son vassal qu'il chérissait, de porter toutes ses forces contre » les chrétiens d'outre-mer leurs ennemis communs, promet- » tant que, de son côté, il les attaquerait puissamment, et » travaillerait à délivrer son frère de prison; ajoutant qu'après » la victoire, ils se partageraient le pays, suivant les termes » du traité d'alliance. Isaac envoya, en effet, au secours de » Saladin quatre-vingts galères bien armées. Mais Margue- » rit, amiral du roi de Sicile, les attaqua et les dispersa à la » vue de l'île de Chypre. Le sultan, étant entré inopinément » dans les terres de Jérusalem, s'en rendit maître, comme » on sait, presque sans obstacle, traîna les croix dans les » places publiques, profana le Saint-Sépulcre, et emmena en » servitude les femmes, les vierges et les enfans.

» Enflé de ses succès, au-delà de ce qu'on peut dire, Sa- » ladin envoya des ambassadeurs à l'empereur grec pour lui » faire part de sa victoire. Il lui envoya, en même temps, » un éléphant, cinquante selles turques, une fiole pleine de » baume, cent arcs turcs avec les carquois et les flèches, » cent Grecs captifs, remis en liberté, mille cinquante che- » vaux turcs ou turcomans, et une infinité de choses pré- » cieuses. L'empereur, charmé de ces présens, reçut les » ambassadeurs avec toutes sortes d'honneurs. Il les logea » au milieu de Constantinople dans un très-beau palais, ce

» qui n'avait jamais été fait, ou très-rarement, en faveur
» des ambassadeurs des Latins. Il renouvela l'alliance jurée.
» Lorsque les ambassadeurs s'en retournèrent, Isaac en-
» voya avec eux Sevestor, espion, et l'interprète Constan-
» tius, qui étaient chargés de remettre à Saladin un couronne
» d'or avec ces mots : *Je vous l'envoie parce que, selon moi,*
» *vous êtes vraiment roi, et que vous le serez par mon appui*
» *et par la volonté de Dieu.* L'empereur envoya, en même
» temps, quatre cents belles cuirasses, quatre mille pals de
» fer, cinq mille épées qu'il avait eues du roi de Sicile,
» douze *samites* (manteaux), deux coupes d'or, deux habits
» impériaux, et des peaux de castor. Il envoya au frère de
» Saladin six samites et deux habits impériaux, et à chacun
» des trois fils aînés du sultan, six samites et un habit im-
» périal. Ces ambassadeurs abordèrent à Acre le jour de
» l'Epiphanie, lorsque Saladin y revenait lui-même après sa
» vaine tentative contre Tyr. Le sultan vint au-devant d'eux
» pour les saluer. Il convoqua tous les seigneurs de sa cour,
» ses amis et ses enfans, et jura de nouveau, en présence
» de ses secrétaires, d'observer le traité d'alliance. Il rendit
» de grands honneurs aux députés, et s'informa avec soin
» de l'état de l'empereur, de la guerre des *blaques* et des
» guerres avec d'autres peuples. Les députés se proster-
» nèrent devant le frère de l'empereur Isaac, et lui em-
» brassèrent les genoux, en disant à Saladin : *C'est par vous*
» *qu'il a été délivré des mains des Latins qui le retenaient en*
» *prison à cause de vous.*

Quelque temps après, Saladin ayant appris la croisade et
» l'arrivée prochaine des princes latins, pensa aussitôt aux
» moyens de détourner l'orage, et renvoya les députés de
» l'empereur. Il les fit accompagner de nouveaux ambassa-
» deurs qu'il chargea de présenter à leur maître vingt che-
» vaux latins, un bassin d'une coudée de longueur rempli
» de pierres précieuses, et un autre bassin de même lon-
» gueur, plein de baume, trois cents frondes avec leurs
» pierres trouées et d'une grosseur extraordinaire, un coffre
» plein d'aloës, un arbre précieux avec ses branches et ses
» rameaux verts, cent feuilles de musc, vingt mille bezans,
» un petit éléphant et une civette qui porte du musc, un
» autruche, cinq léopards, trente quintaux de poivre et
» autres épiceries, un vase d'argent fin qui pouvait contenir
» vingt métretes de vin, et rempli d'un poison violent. Pour
» en prouver la force, le sultan fit amener devant les dé-
» putés un prisonnier latin; on mit le vase au milieu d'une
» grande cour, les Sarrasins se tenant à une grande distance;

» on ouvrit le vase, et le chrétien qui était auprès expira » sur-le-champ. Saladin ajouta à ce vase six mille muids de » farine empoisonnée, et trois mille muids de froment aussi » empoisonné. Il envoya, en outre, une idole de Mahomet, » *maumeriam*, pour que l'empereur, comme il l'avait pro- » mis, lui fît rendre publiquement des honneurs par les Sar- » rasins qui étaient à Constantinople. »

L'auteur de la chronique de Reichersperg ne dit point par qui cette lettre singulière était écrite. Elle renferme des circonstances fort remarquables, dont on trouve quelques traces dans la lettre que la reine Sibylle adressa à l'empereur Frédéric Ier., pendant que ce prince était à Philippopolis. Nous en avons rendu compte à l'article de Tagenon. Ces deux pièces, qui circulèrent en Europe à l'époque de la troisième croisade, lors même qu'elles ne seraient pas authentiques, servent à montrer du moins quelles étaient alors parmi les Latins les préventions contre les Grecs.

L'anonyme reprend son récit de l'expédition de Frédéric et le copie de Tagenon, comme il le dit lui-même en parlant de cet auteur, qui mourut et fut enterré à Tripoli. Il nous apprend aussi que Dietpold, évêque de Passaw, mourut à Ptolémaïs avec les chanoines qui l'avaient suivi. Il ne dit qu'un mot de la prise d'Acre par les rois de France et d'Angleterre, du traité conclu entre ce dernier et Saladin, et de la captivité de Richard en Autriche. La chronique finit à l'année 1294.

Collection d'Heineccius (1).

Jean-Michel Heineccius, écrivain saxon, né à Eisenberg en 1674, fut d'abord pasteur à Goslar, puis inspecteur et surintendant des églises luthériennes du duché Magdebourg, et professeur à Halle, où il mourut en 1722. Il était très-versé dans l'histoire et les antiquités d'Allemagne, comme le prouvent les ouvrages qu'il a laissés. La collection que nous lui devons ne nous offre qu'une histoire où il soit question des croisades. Cette histoire a pour titre : *Antiquités de Goslar et de ses environs* (2). Elle n'est, à proprement parler, qu'une compilation où les anciennes chroniques sont

---

(1) Scriptores rerum Germanicarum Johannis Michaëlis Heinecci in unum volumen collecti.

(2) Antiquitatum Goslariensium et vicinarum regionum descriptio.

citées avec assez d'exactitude. On n'y trouve presque rien sur la première croisade. La seconde y est brièvement racontée dans les termes suivans :

« La lointaine expédition du roi Conrad en Palestine, entreprise pour la religion, mais dont l'issue fut si malheureuse, nous donna quelques années de repos. Cependant, » Conrad et Louis, roi de France, s'étaient disposés à cette » expédition, en 1147, avec tant d'appareil, qu'au témoignage d'Othon de Freisingen, les fleuves ne pouvaient » suffire pour les flottes, ni la largeur des campagnes pour » la marche des troupes. Mais tous ces préparatifs s'en allèrent en fumée. L'armée fut détruite en partie par les fatigues du voyage, en partie par l'inconstance de la mer et » par les embûches des Césars de Constantinople. On aurait » dit que tant de milliers d'hommes s'étaient croisés, à l'instigation des émissaires du pape, pour aller, sous un autre » ciel, éprouver les insultes et la cruauté des barbares. » Nous aimons mieux toutefois admirer avec saint Bernard » les jugemens de Dieu, que de rechercher avec trop de curiosité les causes d'un succès si funeste et si peu prévu. »

On voit par cette citation que l'auteur de la chronique tenait à l'esprit de la réforme et qu'il n'aimait pas les papes. On retrouve cet esprit dans sa relation très-abrégée de l'expédition de Frédéric Ier. L'auteur s'étonne que tant de désastres n'aient pas dès-lors dégoûté les peuples des guerres saintes; il adopte à ce sujet l'opinion de Heidegger, qui pense que les papes ne persistèrent à prêcher les croisades que par l'espoir de s'enrichir et de dominer, et pour appuyer cette opinion, il cite un passage de Mathieu Pâris, qui dit aussi que le pape Innocent prêcha la croisade pour servir sa cupidité et pour extorquer beaucoup d'argent à l'ordre de Cîteaux.

Du reste, l'auteur fait un grand éloge de Frédéric Ier. et le venge des injustices de quelques écrivains, entre autres du grammairien saxon, qui, dit-il, a osé l'appeler un homme très-faux, *hominem fallacissimum appelare ausus est.* Il rapporte que les dépouilles mortelles de ce prince furent d'abord ensevelies à Antioche, mais qu'ensuite elles furent transportées en Allemagne et déposées à Spire, dans la sépulture des autres empereurs.

L'anonyme ne parle de la guerre qui se faisait en Orient, dans les années 1191 et 1192, que pour rendre compte de la querelle qui s'éleva entre le roi Richard et Léopold, duc d'Autriche, querelle qui fut cause de la captivité du mo-

narque anglais en Allemagne, et de l'excommunication prononcée ensuite par le pape Célestin contre Léopold.

Sous la date de 1196, le chroniqueur s'exprime en ces termes sur l'expédition entreprise sous les auspices de Henri VI :

« Les forces de l'Europe, malgré tant d'expériences in- » fructueuses en Orient, ne paraissaient point encore abat- » tues, car une nouvelle guerre sacrée fut résolue dans » cette année. On prêcha partout, selon la coutume, une » croisade contre les Sarrasins ; il y eut un grand concours » de croisés. L'empereur Henri VI avait résolu d'être de cette » expédition, mais les grands de l'empire l'en dissuadè- » rent. Toute l'année se passa en consultations et en prépa- » ratifs de guerre, et le nombre de ceux qui s'enrôlèrent » fut si grand, qu'il s'éleva en Allemagne à plus de soixante » mille hommes.

» La guerre se poursuivait avec succès en Orient, ajoute » l'historien, sous la date de 1197, car dès que les chrétiens » furent arrivés en Palestine, ils s'étendirent jusqu'à Tyr, » battirent plusieurs fois les Sarrasins, prirent Sidon, Sa- » repte, Berythe, et peu s'en fallut qu'ils ne recouvrassent » Jérusalem. Le courage des habitans de Goslar ne manqua » point dans cette expédition. Il y avait un château, que » Arnold appelle Thoron, bâti sur un rocher escarpé, et où » les Sarrasins avaient une forte garnison. Comme le siège » de cette forteresse traînait en longueur et que le jeu des » machines de guerre était sans succès, le prince Palatin » fit venir des mineurs de Goslar, qui, creusant la pierre » (*actis per medullas petræ cuniculis*), firent crouler les murs » et rendirent l'accès plus facile aux assiégeans. »

L'anonyme termine son récit par un passage de l'historien Arnold, que nous analyserons plus loin et qui nous fournira plus de détails sur cette cinquième croisade.

« La fureur des guerres civiles s'étant calmée en Allema- » gne, disent les annales de Goslar, à l'année 1217, on en- » treprit une nouvelle expédition en Palestine. Un nombre » infini de seigneurs marchèrent sous la conduite d'André, » roi de Hongrie, et de Léopold, duc d'Autriche. Le com- » mencement de cette guerre fut heureux ; plusieurs châ- » teaux furent pris sans résistance. Mais, comme il arrivait » toujours dans ces expéditions, des querelles s'élevèrent » entre les princes, et André de Hongrie revint avec une » grande partie de son armée. »

Sous la date de 1221, les annales racontent ainsi les événemens qui suivirent la prise de Damiette :

« Quoique l'année précédente les chrétiens eussent pris » Damiette après un long siège, on annonçait cependant » qu'ils étaient tellement menacés par le soudan, que, si » on ne leur envoyait de nouveaux secours d'Europe, ils » perdraient non-seulement Damiette, mais les autres places » qu'ils occupaient. Ce bruit se répandit tellement, qu'une » grande multitude d'hommes prirent la croix et se dévouè- » rent au saint pélerinage. Le moine Godefroi les fait monter » à deux cent mille. Cette multitude, poussée par une aveugle » impétuosité (*cœco impetu*), étant débarquée en Egypte, » résolut d'aller attaquer le Caire. Les uns, portés sur des » vaisseaux, suivirent le cours du Nil; les autres, marchant » par terre, s'avancèrent vers cette ville. Mais les barbares, » sans attaquer à force ouverte ni par embuscades les péle- » rins, qui ignoraient les chemins, élevèrent des digues et » creusèrent la terre de manière que, quand ils le vou- » draient, ils pussent inonder tout le pays. Lorsqu'ils virent » enfin les chrétiens assez avancés, ils lâchèrent tout-à-coup » les écluses du Nil et environnèrent d'eau toute l'armée; ils » brûlèrent en outre les vaisseaux avec leur feu grégeois, et » ôtèrent ainsi aux croisés tout moyen de fuir. Cette défaite » fut honteuse pour les chrétiens; car toute cette multitude » d'hommes tomba au pouvoir des barbares, et Damiette » et les autres places furent rendues au soudan par un » traité. »

Ce récit sur la restitution de Damiette, comparé à ceux d'Olivier Scholastique et de la chronique de Tours, qu'on a lus dans notre troisième volume de l'histoire des croisades, est loin d'être satisfaisant; cependant il s'accorde pour le fond, sinon pour les détails, avec ce que ces auteurs ont rapporté.

L'anonyme parle d'une nouvelle croisade qui fut prêchée en 1223, et dont Frédéric II devait être le chef. « Pour dé- » terminer ce prince, dit-il, on lui fit épouser la fille du » roi de Jérusalem, et on lui promit le titre de roi de la » Palestine. Des envoyés du pape vinrent alors en Allema- » gne pour conjurer les princes de cet empire de rétablir » dans ses états le roi de Danemarck Waldemar, prisonnier » du comte de Schwerin; le chef de l'église ne voulait point » qu'on fût privé des secours de Waldemar, dans l'expédi- » tion d'outre-mer. Engelbert, archevêque de Cologne, qui » gouvernait en l'absence de l'empereur, convoqua une as- » semblée à Nordhausen, et supplia le comte de ne pas pré- » férer sa vengeance particulière au salut public, en retenant » plus long-temps captif un prince chrétien dans des cir-

» constances si critiques pour l'Église. Mais la prière d'En-
» gelbert fut inutile. Waldemar avait tellement excité la haine
» de ses voisins, que tous aimaient mieux le voir prisonnier
» que soldat de Jésus-Christ. »

Sous la date de 1227 et 1228, l'anonyme parle encore de l'expédition de Frédéric II en Palestine, mais avec peu de détails. Il dit que l'empereur mit moins de temps à remplir la Syrie de ses victoires qu'un autre en aurait mis à la parcourir. Le chroniqueur ajoute à ce pompeux éloge un fait qui est entièrement inexact. Il raconte que Frédéric, étant entré dans l'église de Jérusalem en grande pompe, reçut la couronne des mains du patriarche. On sait que le patriarche n'était pas présent à cette cérémonie, et que Frédéric prit lui-même la couronne sur l'autel et la posa sur sa tête. L'anonyme, comme on le voit, est un partisan de l'empereur. Aussi s'attache-t-il à le justifier, et n'hésite point à condamner la cour de Rome, qu'il accuse d'avoir voulu dominer l'Italie et d'avoir employé tous les moyens pour y parvenir.

Les annales de Goslar, après cette époque, ne présentent plus rien sur les croisades en Orient, ni même sur celles d'Europe contre les Turcs.

Collection d'Eccard (1).

Jean-Georges Eccard, né à Duingen, dans le duché de Brunswick, fut lié avec le célèbre Leibnitz, auquel il succéda dans la chaire d'histoire, à Hanôvre. En 1723, il quitta secrètement cette ville et se rendit à Cologne, où il embrassa la religion catholique. Appelé à Wurtzbourg par les jésuites, il y remplit les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste et de bibliothécaire. L'empereur l'anoblit. Eccard mourut en 1730. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, entre autres la collection dont nous allons nous occuper.

Le premier volume renferme trois chroniques que nous avons déjà analysées, telles sont l'*annaliste saxon* et la *chronique de Vito-Durand*, pour lesquels nous renvoyons à la collection de Leibnitz, et l'*histoire impériale de Ricobaldo*,

(1) Corpus historicum medii ævi sive scriptores res in orbe universo, etc., enarrantes.

dont nous avons parlé dans la collection de Muratori. On y trouve de plus la *chronique royale de saint Pantaléon, de l'ordre de Saint-Benoît* (1), ainsi nommée parce qu'elle a été rédigée par des moines de Saint-Pantaléon de Cologne. Les archevêques de cette ville et les abbés de Saint-Pantaléon y sont exactement désignés. La chronique royale commence à l'origine du monde et finit en 1162. Sous ce titre : *De expeditione hierosolymitanâ quæ facta est sub Godefrido duce Lotharingiæ,* l'auteur fait le récit des principaux événemens de la première croisade, depuis le départ de Pierre l'ermite jusqu'à la bataille d'Ascalon. Ce tableau, renfermé dans trois pages environ, n'est pas sans intérêt; nous en citerons un ou deux passages, non pour rappeler des faits bien connus, mais pour donner une idée de la manière dont ils sont racontés. Après avoir rendu compte des victoires que les croisés remportèrent sur les Sarrasins, à la suite de la prise de Nicée, l'anonyme poursuit en ces termes :

« Comme ces succès avaient enflé d'orgueil plusieurs pé-» lerins, Dieu leur opposa Antioche, ville puissante et » inexpugnable; et pendant neuf mois qu'il les retint à ce » siège, il les humilia tellement, que tout leur orgueil fut » abattu, *ut omnis superbiæ illorum tumor desisteret.* Après » les avoir ainsi humiliés, de manière que dans toute l'ar-» mée on trouvait à peine cent bons chevaux, Dieu leur » ouvrit la source de sa bénédiction et de sa miséricorde; » il les introduisit dans la ville et livra à leur pouvoir les » Turcs et tout ce qu'ils avaient. Mais les croisés, jouissant » de ces biens comme s'ils les avaient acquis par leurs pro-» pres forces, et ne rendant pas à Dieu de dignes actions de » grâces pour ce qu'il leur avait accordé, ils se virent bien-» tôt assiégés par une si grande multitude de Sarrasins, que » personne n'osait sortir de la ville. La famine devint en » outre si grande dans Antioche, que quelques-uns ne pu-» rent s'empêcher de recourir à des *mets humains, ut ab hu-» manis dapibus se aliqui non continerent.* Il serait trop long » de raconter les misères qu'ils éprouvèrent dans cette cité. » Mais le Seigneur, regardant son peuple, qu'il avait châtié » si long-temps, daigna enfin le consoler; pour lui montrer » qu'il était satisfait de tant de tribulations, il lui offrit » comme gage de la victoire la lance avec laquelle le Fils de » Dieu avait été percé sur la croix, et qu'on n'avait point

(1) Chronica regia monachorum S. Pantaleonis ordinis S. Benedicti. (Tom. I, p. 911).

» vue depuis le temps des apôtres; ensuite il inspira aux » croisés tant de courage, que ceux à qui la maladie ou la » faim avait ôté les forces prirent les armes et combattirent » vaillamment les ennemis. »

Nous citerons encore un passage relatif à la prise de Jérusalem. On y trouvera le même style et le même esprit de piété :

« Comme les croisés souffraient beaucoup pendant ce » siège, surtout de la disette d'eau, les évêques et les sei- » gneurs décidèrent dans un conseil qu'on ferait le tour de » la ville pieds-nuds, afin que celui qui y était entré pour » nous dans un état d'humilité, nous en ouvrît les portes à » cause de notre humble soumission, et pour faire justice » de ses ennemis. Le Seigneur apaisé livra donc la ville » sainte aux pélerins huit jours après leur acte d'humilité, » c'est-à-dire le jour même où plusieurs fidèles célébraient » la fête de la dispersion des apôtres. »

L'auteur nous apprend que Godefroi, devenu roi de Jérusalem, eut une paix stable avec les habitans d'Ascalon et de Damas; qu'il honora surtout les guerriers allemands, et qu'il essaya de corriger leur rudesse par l'urbanité des chevaliers français, *feritatem illorum suavissimâ urbanitate gallicis caballariis commendans*. La connaissance que le duc de Lorraine avait des deux langues lui facilita les moyens d'adoucir l'esprit de rivalité et de jalousie qui existait naturellement entre les guerriers des deux nations. (*Invidiam quæ inter utrosque naturaliter quodam modo versatur per innatam sibi utriusque linguæ peritiam mitigavit.*)

La chronique royale est beaucoup plus courte dans son récit de la deuxième croisade. « On ne pourra croire, dit- » elle, à la multitude d'hommes qui se réunirent de toutes » parts sous les enseignes de Conrad. Jamais la Grèce n'en- » voya d'armée si nombreuse à la ruine de Troie. Le roi » Cyrus n'en commanda jamais d'aussi grandes. Mais, ô » douleur! plus ces guerriers étaient nombreux et coura- » geux, moins ils laissèrent de traces de leur valeur. Tout » ce qu'ils firent ce fut d'attaquer Damas, où le brave et » jeune Adolphe, fils du comte Adolphe de Berg, fut tué en » combattant vaillamment. Cette ville allait se rendre, lors- » que la perfidie des habitans de Jérusalem et l'avarice de » quelques princes firent échapper cette conquête de nos » mains. Tout le pays des infidèles fut enrichi de dépouilles » et des armes que l'armée chrétienne y laissa. Cette expé- » dition fut un sujet de deuil, de misère et de honte. Nous

» ne devons point en entretenir la postérité, et par pudeur » nous garderons le silence. »

Le même sentiment a retenu la plupart des auteurs qui ont parlé de la seconde croisade; voilà pourquoi nous avons si peu de documens sur cette époque.

L'anonyme donne un peu plus de détails sur l'expédition qui eut lieu dans le même temps en Portugal et qui fut plus heureuse. Il prétend qu'un grand nombre de Sarrasins demandèrent et reçurent le baptême ; il dit qu'il s'opéra des miracles sur les tombeaux de quelques chrétiens qui succombèrent sous les murs de Lisbonne.

Les *Annales de Posen* (1), qui se trouvent à la suite de la chronique royale de Cologne, n'offrent pas plus de détails sur la deuxième croisade. Elles disent que la multitude innombrable d'hommes à pied et à cheval qui suivirent les deux rois, effrayés par les discours de personnages religieux et en grande estime, qui annonçaient que le jour du Seigneur approchait (*dicentium quod instaret dies Domini*), partirent, pleins de zèle pour la foi, dans le dessein de combattre les païens. Mais, arrivés à Jérusalem, ils ne firent rien qui fut digne de la grandeur du nom *impérial et teutonique* (*nihil pro imperialis et teutonici nominis magnificenciâ peregit*). En parlant de la prise de Jérusalem par Saladin, l'auteur des annales rapporte que ce prince, quoique bien instruit par les siens et par la renommée de l'excessive charité de ceux qui dans l'hôpital du Temple recevaient chaque jour et soignaient les pélerins pauvres et infirmes, les força cependant de sortir tous de la ville au bout de quelques jours, parce qu'il se défiait de leurs sentimens. La chronique dit un mot des lettres du pape Clément adressées à tous les chrétiens pour les exciter à aller réparer les maux de la Terre-Sainte; il raconte que l'empereur Frédéric reçut à Nuremberg, en 1189, des ambassadeurs du roi des Grecs, du soudan d'Icone et du roi des Arabes, qui lui promirent un sauf-conduit et des provisions pour les chrétiens qui traverseraient leurs pays en allant à la délivrance de Jérusalem. Du reste, l'anonyme ne donne aucun détail sur les événemens de la troisième croisade et ne les indique même pas tous.

Les annales de Posen, qui commencent en 1125, se terminent en 1198.

Le premier volume d'Eccard contient trois autres chroniques, dont deux méritent peu de nous occuper. La première

(1) Annales Bosovienses. (Tom. I, p. 1007).

est la continuation de la chronique de Martin de Pologne (1), qui commence au règne de Frédéric Ier. et va jusqu'en 1443. L'expédition de cet empereur et celle des rois Philippe et Richard y sont sommairement indiquées de même que la prise de Constantinople par les Latins. Sous la date de 1274, l'auteur dit que le pape Grégoire, après avoir tenu un concile à Lyon, alla à Lausanne, où le roi Rodolphe vint le trouver, et que le pontife ayant invité le monarque à faire le voyage de la Terre-Sainte, Rodolphe promit de le faire quand il aurait réglé les affaires de l'empire. Grégoire, content de cette réponse, confirma l'élection de Rodolphe comme empereur.

La seconde chronique est de Martin de Fulde (2), qui commence à l'an 716 et se termine à l'an 1378. On ne sait pas au juste quel était ce Martin, qui du reste parle de toutes les croisades avec une brièveté qui nous dispense de nous arrêter à son ouvrage. Son récit se borne le plus souvent à des dates, et n'a même pas toujours le mérite de l'exactitude.

La troisième chronique est de deux auteurs, André, chanoine régulier de Saint-Augustin et du monastère de Saint-Magne, dans la banlieue de Ratisbonne; et Jean Chrafh, prédicateur de la ville de Camb, dans le diocèse de Ratisbonne. Ce dernier, ayant trouvé la chronique d'André, y ajouta ce qu'il avait lu dans les chroniques de Martin de Pologne et de Martin le minorite, et des trois en fit une seule (3).

L'auteur parle en peu de mots de la découverte de la sainte lance faite à Antioche, puis il ajoute que l'armée s'avança jusqu'à Ptolémaïs avec cette même lance, qui servait d'étendard. Il fait monter le nombre des croisés à six cent mille, outre les clercs, les femmes, les enfans, dont plusieurs, dit-il, perdant la crainte de Dieu et se livrant à la débauche, périrent honteusement, *ex quibus multi postposito Dei timore cum lasciviis incumberent turpiter perierunt*.

L'anonyme raconte ensuite, comme l'abbé Eccard, que tous les peuples allemands, qui ignoraient d'abord le motif de ce *passage*, à cause du schisme qui divisait alors l'empire et le sacerdoce, voyant tant d'escadrons de cavalerie, tant de troupes d'infanterie passer dans leur pays, se moquaient des pélerins et les traitaient d'insensés, parce que ceux-ci pré-

(1) Continuatio chronici Martini Poloni. (Tom. I, p. 1422).
(2) Martini Fuldensis chronicon. (Tom. I, p. 1642).
(3) Andreæ Ratisbonensis chronicon à Joan. Chrafh prædicatore Cambensi interpolatum, etc. (Tom. I, p. 1931).

féraient l'incertain au certain et qu'ils abandonnaient si légèrement leur terre natale. « Mais notre nation, ajoute la » chronique, mieux instruite enfin de la vérité par la miséricorde divine, se porta à un voyage si salutaire, *tandem » ex respectu divinæ miserationis gens nostra ad integrum edocta, ad tam salutare iter inclinatur.* Welf, duc de Bavière, » ayant pris le chemin de Jérusalem, mourut dans l'île de » Chypre. Ses compagnons de pélerinage furent tués ou » livrés aux Sarrasins par les perfides machinations de l'em» pereur Alexis. »

Voici comment l'auteur s'exprime sur la bataille qui eut lieu en 1396.

« Quelques-uns disaient que la cause de la perte de cette » grande armée des chrétiens devait être attribuée à la vie » déréglée que les Français avaient menée en traversant » notre pays; d'autres à la témérité de ces derniers qui, dans » le combat, s'étaient placés avant les Hongrois; d'autres, à » la fuite des Hongrois eux-mêmes, qui s'étaient retirés avec » leur roi Sigismond. Cependant on rapporte que ce prince » avait dit : Placez les Hongrois à la tête de l'armée; si vous » ne le faites pas, je ne puis vous répondre de leur secours. » Celui à qui rien ne peut être caché, ajoute l'auteur, con» naît seul ce qui est vrai. »

Le second volume de la collection d'Eccard contient quelques autres chroniques relatives aux croisades qui méritent d'être analysées. La première est celle d'Hermann Cornerius (1) ou Corner. Cet auteur était originaire de Lubeck et vivait au monastère des Dominicains de cette ville. Il assista au synode de Hambourg en 1406, et fut plus tard docteur en théologie. Sa chronique est fort étendue : elle commence au règne de Charlemagne et finit en 1435. Hermann a consulté pour faire son ouvrage un grand nombre de chroniques, qu'il cite à l'exemple d'Alberic et de l'auteur de la grande chronique belge. Pour la partie des croisades, il s'est souvent servi du *speculum* de Vincent de Beauvais, dont nous parlerons plus loin, et d'une chronique de *Guillaume*. (Cornerius Hermann et Vincent de Beauvais citent souvent cette chronique de Guillaume, sans autre désignation.) On peut reprocher à Hermann de la prolixité et peu d'exactitude dans les dates. On désirerait aussi qu'il eût fait un meilleur choix dans ses autorités. Cette chronique de Guillaume, qu'il copie souvent, lui fournit, sous la date de 1093,

(1) Hermanni Corneri chronicon. (Tom. II, p. 431).

une anecdote, que nous avons rappelée dans notre histoire, mais avec moins de détails, sur le pélerinage de Foulques, comte d'Anjou. « Ce prince, déjà vieux, dit-il, alla à Jérusalem, » où il se fit traîner publiquement et le corps nu, sous les » yeux des Turcs et des Sarrasins, au tombeau du Seigneur, » par deux domestiques auxquels il avait fait promettre par » serment d'exécuter ce qu'il leur ordonnerait. Un de ces do- » mestiques lui avait passé autour du cou une corde de bois » (*retem ligneam*); l'autre le frappait avec une poignée de » verges (*flagris terga nudati urgebat*). Le comte, pendant » ce supplice, s'écriait : *Seigneur, recevez le malheureux* » *Foulques, votre parjure, votre transfuge* (*perjurum tuum,* » *profugum tuum*). L'auteur ajoute que ce prince pénitent retourna chez lui contre son désir.

Ce qu'Hermann raconte de la première croisade est tiré de Vincent de Beauvais, de Guillaume et de Baudri, et ne nous apprend rien de nouveau. Nous avons seulement remarqué qu'après avoir parlé des prédications de Pierre l'ermite, que, suivant Vincent de Beauvais, il dit espagnol, il nomme plus loin un autre Pierre l'ermite, lombard, qui fut, selon lui, très-utile à l'armée de Dieu jusqu'après la prise de Jérusalem. Hermann a sans doute fait deux personnages du même prédicateur de la croisade.

Il raconte, d'après la chronique d'Helmode, le pélerinage du roi de Dannemarck Eric-Eghote, qui mourut à son retour dans l'île de Chypre, au grand regret de ses sujets. Nous aurons occasion de parler du pélerinage de ce prince à l'article de la collection de Langebeck.

Sur la prédication de la deuxième croisade, nous lisons dans Hermann un prodige rapporté encore, d'après Vincent de Beauvais, à l'assemblée tenue à Spire, où l'abbé de Clairvault prêchait la guerre sainte; il y eut un si grand concours de monde, que le roi Conrad, dans la crainte que l'abbé fût étouffé, le prit dans ses bras et le porta dans une église voisine. Nous avons déjà lu ce fait dans une chronique allemande; mais voici un prodige que nous n'avons trouvé nulle part : « Dans cette église, dit l'auteur, une image de la Vierge » en bois et presque consumée de vétusté, salua saint Ber- » nard et lui dit en français : *Ben venia mi fra Bernarde;* à quoi » le saint répondit : *Grant merce mi dompna.* » Ce français était sans doute la langue romane, qu'on parlait alors dans la plus grande partie de l'Occident; ce qui explique la facilité qu'avait le prédicateur de la croisade de se faire entendre des habitans des bords du Rhin.

Le récit que fait Hermann de la deuxième croisade nous

apprend beaucoup moins de faits que les autres historiens qui ont parlé de cette expédition. Nous en trouvons cependant quelques-uns qui prouvent la crédulité et l'ignorance de l'auteur. Il dit, par exemple, que, lorsque l'empereur grec eut accordé un sauf-conduit et la liberté des marchés aux croisés, plusieurs prodiges, qui annonçaient des jours de désastre et de calamité, furent aperçus dans le camp, entre autres un nuage très-épais qui couvrit un soir toutes les tentes; lorsque ce nuage se fut dissipé, tous les pavillons parurent arrosés de sang, comme si une pluie de sang fût tombée du ciel. « A » cette vue, ajoute l'auteur, les rois conjecturèrent qu'ils » étaient réservés à de grands travaux et à de grands dan- » gers, et leur conjecture ne les trompa point. » Nous retrouverons ce fait rapporté par Helmode.

Après une relation fort courte et très-imparfaite de cette expédition, Hermann fait aller Conrad en Portugal, avec les croisés qui se rendirent maîtres de Lisbonne. Nous n'avons pas besoin de relever une erreur aussi grossière. Nous ne nous arrêterons pas non plus sur le pélerinage de Henri-le-Lion, dont Meibomius a parlé, et que l'auteur raconte fort longuement.

Sous la date de 1187, Hermann fait, d'après Vincent de Beauvais, l'histoire des divisions qui régnaient à Jérusalem, au sujet de la succession à la couronne et des conquêtes de Saladin, qui profita de ces divisions pour s'avancer jusqu'à Tibériade. Il accuse, comme la plupart des historiens latins, le comte de Tripoli, et cependant il loue les conseils que ce prince donna au roi de Jérusalem, en l'engageant à ne pas donner l'avantage du terrain aux musulman. Hermann se trompe lorsqu'il dit que le sultan ne put prendre la ville de Tyr, que ce même comte de Tripoli défendait vaillamment. Il confond ici le comte de Tripoli avec le marquis de Montferrat, sans faire attention qu'il se contredit, en attribuant une défense si courageuse à un prince qu'il a représenté d'abord comme un traître.

L'auteur raconte, assez brièvement, la prise de Jérusalem par les Sarrasins, et s'étend un peu plus sur les commencemens du siége d'Acre, sur l'expédition de Frédéric Ier., et sur le départ des rois de France et d'Angleterre. Hermann s'accorde assez avec les autres historiens, dans tout ce qu'il raconte du passage des Allemands à travers la Bulgarie, la Grèce et la Romanie. Mais son récit laisse beaucoup à désirer pour les détails. On peut lui reprocher encore plus de brièveté et même de l'inexactitude à l'égard du siége d'Acre par les croisés. Il appelle sans cesse le roi d'Angleterre du nom

de Henri, au lieu de Richard, et il ne dit rien des exploits de ce prince après la reddition de cette place. Ce n'est qu'en racontant sa mort, arrivée dans le Limousin, qu'il lui rend son vrai nom. Il se trompe aussi de date, en plaçant en 1199, au lieu de 1196, l'assemblée dans laquelle Henri VI lut les lettres du pape Innocent, qui lui enjoignait d'achever l'expédition que son père Frédéric avait entreprise pour la délivrance de la Terre-Sainte. L'auteur raconte, avec assez de détail, cette quatrième croisade. On voit qu'il s'est servi du continuateur de la chronique des Slaves, c'est-à-dire d'Arnold de Lubeck. Nous renvoyons donc à l'extrait de cet historien qu'il a suivi, mais au récit duquel il n'a rien ajouté.

Hermann, toujours en défaut sur les dates, se trompe de trois ou quatre ans, en rapportant à l'année 1222, le siège et la prise de Damiette, qui eurent lieu en 1219. Il tombe dans d'autres erreurs, quand il dit que le roi de Hongrie fut présent à ce siège, que le roi de Chypre accompagna Louis IX en Egypte, et quand il place la captivité du saint roi en 1248, année de son départ pour la Terre-Sainte.

On a droit de s'étonner qu'un historien allemand ne parle point de l'expédition de l'empereur Frédéric II en Palestine, lorsqu'il raconte tant d'autres actions de ce prince.

Nous avons remarqué, sous la date de 1247, les détails suivans sur le soudan des Turcs, défait et mis en fuite par les Tartares. Ce soudan avait, selon Hermann, ou plutôt Vincent de Beauvais dont il emprunte le récit, quarante chars chargés d'armes et de cuirasses; trois mille bêtes de somme portant ses meubles et effets; trente chameaux chargés de besans d'or épais et larges d'une palme, dont chacun valait cent besans ordinaires; trois cents autres bêtes de somme portant chacune quarante mille sultanins, trois échelles dont une avait six échelons, la deuxième quatre, et la troisième trois. Les deux premières étaient d'argent, la troisième était d'or. Le soudan avait de plus un vase d'argent de la capacité de deux muids et plus, et qui contenait du vin qu'il buvait avec ses soldats. Il avait, en outre, de quoi remplir une maison de vases d'or et d'argent de différentes formes. Il y avait dans son armée quarante mille lances dont les pointes étaient d'or fin. Le trésor de l'empereur grec, Manuel, qui consistait en mille chariots chargés d'or et d'argent, fut, dit-on, perdu dans la déroute. Nous ne pouvons juger du degré de confiance qu'on doit avoir dans la vérité de ces détails, ni savoir comment le trésor de l'empereur grec se trouvait dans l'armée du soudan, car l'auteur ne donne aucune explication à cet égard.

Sous la date de 1249, Hermann rapporte que le pape Innocent envoya au prince des Tartares, qui était alors en Perse, à quarante-huit journées de chemin d'Acre, des frères prêcheurs, chargés d'exhorter le kan à recevoir les vérités de la foi. Il raconte, avec peu de détails, l'expédition de ces Tartares et la prise d'Alep, en 1261, la deuxième croisade de saint Louis en 1272 (lisez 1270), et le voyage que fit, en 1273, Henri de Mecklenbourg, qui tomba dans les mains du soudan de Damas, et fut retenu prisonnier pendant vingt-six ans. L'auteur dit un mot du concile de Lyon, tenu l'année suivante, et dans lequel on ordonna un subside pour la Terre-Sainte, fixé au dixième des biens du clergé, pendant six ans.

Hermann entre dans quelques détails sur la ruine d'Acre, en 1291, et fait de cette ville une description intéressante, qu'il a empruntée de la chronique d'Egghard. (Nous avons inutilement cherché cette chronique.) Cette description nous a beaucoup servi pour notre récit, dans le cinquième volume de l'Histoire des croisades. Nous allons en rapporter ici le texte, parce qu'elle est la partie la plus curieuse de la chronique d'Hermann, et qu'elle complètera ce que nous avons dit nous-même de cette cité célèbre.

« La ville d'Acre, située sur le bord de la mer, était bâtie » en pierres de taille carrées, murée et ceinte de tours fortes » et élevées, distantes entre elles d'un jet de pierre. Chaque » porte de cette cité était entre deux tours. Les murs étaient » si larges que deux chars, venant à la rencontre l'un de » l'autre, auraient pu passer dessus. Telle était la situation » de la ville du côté de la mer. Mais du côté de la terre, de » doubles murs, des fossés très-profonds, divers endroits » fortifiés, et des sentinelles faisaient sa sûreté. Les places » de l'intérieur étaient belles et propres; toutes les mai» sons, égales en hauteur, étaient construites en pierres » de taille et uniformément décorées de fenêtres en verres » peints. Des étoffes de soie, ou d'autres belles tapisseries » couvraient les places publiques, et les garantissaient de » l'ardeur du soleil. A chaque angle de ces places était une » tour très-forte, ayant des portes et des chaînes de fer. » Dans l'enceinte de la ville, on avait aussi construit des » châteaux forts, où les princes et les seigneurs faisaient » leur résidence. Au milieu d'Acre, demeuraient les » marchands et les artisans qui, selon leurs facultés, ache» taient ou louaient des maisons particulières. Tous les » habitans avaient chez eux les manières des anciens » Romains. Les princes et seigneurs qui résidaient dans » cette ville étaient d'abord le roi de Jérusalem, ses frères

» et sa famille; ensuite le prince de Galilée et celui d'Antioche, le représentant du roi de France, le duc de Césarée, » le comte de Tripoli, le comte de Jaffa, les seigneurs de » Baruth, de Tyr, de Tibériade, de Sagette, d'Ibelin, » d'Arsur, de Vaus, de Blanchegarde. Tous ces princes » et seigneurs se promenaient sur les places, comme des » rois, une couronne d'or sur la tête, et suivis de leur nombreuse maison, qui se faisait remarquer par des habits précieux, couverts d'or, d'argent et de pierreries. Ils passaient » les jours dans des tournois et dans toutes sortes de jeux et » d'exercices militaires. Dans la même ville, demeuraient les » fidèles défenseurs de la foi catholique; les maîtres et les » frères de la milice du Temple, tous chevaliers armés; le » maître et les frères de Saint-Jean de Jérusalem, le maître » et les frères de l'ordre Teutonique; le maître et les frères » de Saint-Thomas de Cantorbéry; le maître et les frères de » l'Hôpital; le maître et les frères de Saint-Lazare, tous » chevaliers armés. Tous étaient alors à Ptolémaïs, et » combattirent jour et nuit avec leurs servans et leur maison contre les Sarrasins. Les plus riches marchands de » tous les pays du monde, entre autres des Pisans, des » Génois, des Vénitiens, des Florentins, des Romains, des » Parisiens, des Carthaginois, des habitans de Constantinople, de Damas et des Egyptiens habitaient cette ville, » et de ce mélange de nations naquit une funeste discorde, » qui causa la ruine de cette noble cité. On y apportait, de » toutes les parties du monde, tout ce qui pouvait servir » aux besoins et au luxe des princes, des seigneurs et des » riches. Il serait trop long de parler des autres classes d'habitans, et de tout ce qu'il y avait de remarquable et de » merveilleux dans cette ville royale. »

L'auteur, après cette description, fait le récit des dissensions qui éclatèrent d'abord entre les Génois et les Pisans; dissensions qui portèrent en Orient cet esprit de faction et d'animosité dont les Guelfes et les Gibelins avaient si longtemps infesté l'Italie et l'Allemagne. Hermann raconte ensuite le siège et la ruine d'Acre par les Sarrasins. Son récit ne nous apprenant rien de nouveau, nous ne nous y arrêterons pas. Mais comme cet historien a coutume d'altérer plus ou moins la vérité dans ses récits les moins inexacts, nous devons encore relever ici une de ses erreurs; il prétend que les Templiers se défendirent pendant deux mois contre les Sarrasins dans la tour du Temple, après la prise de la ville; ce qui est contraire à tout ce que rapportent les autres historiens qui ont parlé de cet événement. Hermann dit un mot

de l'invasion des Turcs en Hongrie, et de la bataille de Nicopolis. Il place, en 1426, la prise et le pillage de l'île de Chypre, par une armée de cent mille Sarrasins.

Comme on le voit, Hermann est un guide peu sûr. On peut lui reprocher beaucoup de légèreté dans la lecture qu'il a faite des auteurs qu'il a suivis, et dans l'ordre des dates et des événemens.

L'ouvrage le plus important du second volume de la collection d'Eccard est celui d'Olivier Scholastique, divisé en deux parties distinctes. La première a pour titre : *Histoire des rois de la Terre-Sainte* (1). Olivier vivait au commencement du treizième siècle. Il prêcha la croisade dans le Brabant et la Flandre, et s'embarqua à Marseille avec un grand nombre de croisés. Il assista au siège et à la prise de Damiette en 1218. En 1223, Olivier fut nommé évêque de Paderborn, puis enfin cardinal; mais il ne jouit pas long-temps de cette dignité, car il mourut presqu'aussitôt après en 1227.

En tête de son Histoire des rois de la Terre-Sainte, l'auteur nous avertit qu'il a compilé son ouvrage chez les Egyptiens, pendant qu'il était au siège de Damiette (*in obsidione Damietæ apud Egyptios compilavit*). Cette histoire n'est, en effet, qu'un tableau assez rapide des croisades et des affaires des colonies chrétiennes en Orient, jusqu'au temps où vivait Olivier. On n'y trouve rien de neuf. Les ouvrages de Guillaume de Tyr et d'Albert d'Aix paraissent avoir servi de matériaux à l'abréviateur. Cependant Olivier s'est beaucoup plus étendu que dans le reste de sa narration, sur les commencemens de Saladin et sur les expéditions des chrétiens en Egypte. Il nous représente le sultan comme un guerrier habile et un tyran cruel, qui étendait sa puissance par des incendies, des rapines et des massacres.

Après avoir raconté la nouvelle invasion de ce conquérant dans la Palestine, et les victoires qui la signalèrent jusqu'à la bataille de Tibériade, l'auteur devient tout-à-coup plus concis. Il ne fait, pour ainsi dire, qu'indiquer les événemens qui furent les suites de cette bataille. Olivier est peut-être le seul des historiens latins qui ait nommé la montagne d'Hettin, où le roi Guy fut fait prisonnier avec les grands du royaume qui l'accompagnaient. Voici ses expressions : *Rex victus cum majoribus* TYRONEM HATTI *ascendit ubi comprehensus est cum principibus suis et aliis*, *et in*

---

(1) Oliveri Scholastici historia regum Terræ-Sanctæ. (Tom. II, p. 1355).



captivitatem ductus. Mêlant à son récit l'histoire fort abrégée de ce qui se passait en Occident, l'auteur parle de l'expédition de Frédéric Ier., du siège d'Acre par les rois de France et d'Angleterre, de la prise de Constantinople par les Latins, de l'expédition entreprise par le roi de Castille contre Miramolin, roi de Carthage; expédition d'abord sans succès, et qui, reprise une seconde fois, se termina par la défaite des Sarrasins; mais il n'entre dans aucun détail sur ces divers événemens. Il faut cependant excepter la quatrième croisade, dans le récit de laquelle Olivier parle un peu plus longuement du siège de Thoron. Ce qu'il en dit s'accorde assez avec Arnold de Lubeck.

L'histoire des rois de la Terre-Sainte finit à l'année 1213, où se tint le concile de Latran, dans lequel une croisade générale fut de nouveau décidée.

L'autre partie de l'ouvrage d'Olivier intitulée : *Histoire de Damiette* (1), peut être regardée comme la continuation de la première; mais il y a une grande différence dans l'intérêt qu'offrent ces deux parties. Celle que nous allons analyser est un récit exact et complet du siège de Damiette, l'événement le plus remarquable de la sixième croisade. Olivier assista à toutes les opérations de ce siège; il construisit et dirigea plusieurs des machines que les croisés y employèrent; sous le simple rapport historique, ce récit offre donc tout l'intérêt qui s'attache aux productions d'un témoin oculaire. Mais ce qui ajoute encore à cet intérêt, c'est l'esprit de modestie qui caractérise l'auteur. Olivier rendit les plus grands services aux assiégeans, et jamais il ne parle de ce qu'il a fait. Nous ferons remarquer, dans notre analyse, les passages où se montre cet esprit d'humilité chrétienne, qu'on retrouve si souvent dans les vieux chroniqueurs.

Nous avons dit que le troisième livre de Jacques de Vitry n'était qu'une copie de l'histoire d'Olivier. Nous l'avons retrouvée dans la collection anglaise de Th. Gales. Le moine Godefroy en a aussi extrait les principaux faits; d'autres chroniqueurs allemands y ont puisé de même. La lettre d'Olivier adressée à l'archevêque de Cologne, et publiée par Bongars, en est évidemment une partie. Il est présumable que l'auteur composa cette histoire à plusieurs reprises.

Vossius avait parlé d'un manuscrit qui existait à la bibliothèque de Louvain, sous le titre : *Relatio de expeditione hierosolymitanâ*, et qui n'était que cette même histoire

(1) Oliveri Scholastici historia Damiatina. (Tom. II, p. 1398).

d'Olivier, continuée jusqu'à la reddition de Damiette. Schatenius avait dit aussi qu'il existait plusieurs ouvrages pieux et savans d'Olivier, dans la bibliothèque de l'évêché de Paderborn, et avait exprimé le vœu qu'ils fussent publiés. Ce vœu a été rempli. Les manuscrits d'Olivier ayant passé de la bibliothèque de l'évêque de Paderborn dans celle du monastère de Saint-Ludger d'Hermanstadt, le bibliothécaire de ce monastère les communiqua à Georges Eccard, qui y trouva l'histoire complète de Damiette, depuis le commencement du siège de cette ville en 1218, jusqu'à sa reddition en 1222.

En comparant ensemble cette relation d'Olivier Scholastique, la narration qui se trouve dans le mémorial des Podestats de Reggio, le récit tiré de la chronique de Tours, inséré dans les pièces justificatives de notre troisième volume, et ce qu'ont écrit les auteurs arabes sur les mêmes événemens, on aura une idée complète de cette partie de l'histoire des guerres saintes.

Olivier commence son récit en exprimant son allégresse et en remerciant Dieu, « qui a arraché des mains des infidèles » une terre que les patriarches possédèrent, qui fut la nourrice des prophètes, la maîtresse des apôtres et le berceau » de la foi. Nous écrivons, dit-il ensuite, pour tous les » fidèles, sans aucun mélange de fausseté, ce que nous » avons vu, entendu et su, afin que tous les hommes vertueux se répandent en louanges et en actions de grâces. »

L'historien fait d'abord un récit très-abrégé de quelques expéditions qui eurent lieu sur le territoire de la Palestine, avant que l'armée chrétienne s'embarquât pour l'Egypte. Dans la première de ces excursions, les croisés bavarois se portèrent à toutes sortes d'excès, et pillèrent les habitations et les champs de leurs frères, les chrétiens. Au milieu du désordre, quelques hommes furent tués et des religieux chassés de leurs couvens. Le spectacle de la piété et de la ferveur des fidèles formait un étrange contraste avec ces scènes de brigandage. Toute l'armée chrétienne quitta son camp pour aller au-devant du patriarche, portant avec humilité le bois de la vraie croix. On se demande comment on revoyait ainsi ce bois sacré, puisqu'il était tombé au pouvoir de Saladin qui avait refusé de le rendre à Richard-Cœur-de-Lion. Olivier répond à cette objection, en disant que la croix du Sauveur avait été coupée en deux avant la bataille de Tibériade, et qu'une des deux moitiés avait été conservée. Cette explication ne se trouve que dans Olivier Scholastique.

La guerre qu'on fit alors aux Sarrasins ne présente aucun événement remarquable, quoiqu'elle fût dirigée par trois rois, celui de Chypre, celui de Hongrie et celui de Jérusalem. Nous ne parlerons ici, d'après Olivier, que de la seule expédition du Thabor. Le premier dimanche de l'arrivée des croisés au pied de la montagne, tandis qu'on lisait l'Evangile, *ite in castellum quod contrà vos est*, allez à ce château qui est devant vous, le patriarche marcha en avant avec la bannière de la croix. Jean de Brienne, suivi de la milice du Seigneur, renversa tous les obstacles, et la forteresse occupée par les infidèles était près de tomber entre les mains des chrétiens, lorsque tout-à-coup l'entreprise fut abandonnée. On croit que la discorde s'était introduite dans le conseil des princes. Mais Olivier n'ose point ici sonder les desseins de Dieu. « Nous pensons, dit-il, que le Christ, » notre Seigneur, s'est réservé pour lui seul ce triomphe; » lui qui monta sur cette montagne avec un petit nombre » de ses disciples, et qui leur fit voir en ce même lieu la » gloire de sa résurrection. »

Après cette entreprise malheureuse, l'armée chrétienne se sépara en plusieurs corps qui ne se distinguèrent par aucun exploit. Le roi de Chypre mourut à Tripoli; le roi de Hongrie abandonna la Terre-Sainte; il fut excommunié avant son départ, ce qui ne l'empêcha pas, comme on le voit dans l'histoire, de revenir dans son royaume avec de nombreuses reliques. Olivier parle ici du zèle des Teutons pour la croisade, et surtout du pieux dévouement des habitans de Cologne sa patrie. Ce dévouement avait été puissamment excité par plusieurs prodiges. Des croix de différentes couleurs et de formes diverses avaient été vues dans la Frise et sur les bords du Rhin. Un de ces phénomènes célestes s'était manifesté aux yeux d'Olivier lui-même qui prêchait alors la guerre sainte.

Sous la date de 1218, il commence en ces termes le récit de l'expédition d'Égypte et du siège de Damiette. (Page 1402).

« Au mois de mai, après l'Ascension, les vaisseaux étant » préparés et armés, le roi de Jérusalem, le patriarche, les » évêques de Nicosie, de Bethléem et d'Acre, le duc d'Autriche, les trois ordres de chevaliers et une grande multitude de pélerins sortirent du port d'Acre. Le rendez-vous » était indiqué au château des pélerins; un vent du » nord s'étant élevé, le roi, le duc et les grands maîtres y » arrivèrent : mais le reste de la flotte, voguant à pleines

» voiles, les précéda, et dans trois jours arriva au port de
» Damiète. Les chefs, qui s'étaient un peu arrêtés au châ-
» teau des pélerins, ne purent y aborder que le sixième
» jour. Plusieurs croisés, qui n'étaient pas prêts ou qui dif-
» férèrent de partir, restèrent à Acre; d'autres, repoussés
» par les vents, furent trois ou quatre semaines en mer. L'ar-
» chevêque de Reims et l'évêque de Limoges, à qui leur grand
» âge ne permit pas d'aller en Egypte, moururent l'un à
» Acre, l'autre en repassant la mer. Les croisés, débarqués
» à Damiète, choisirent pour chef le comte de Sarbruck et
» prirent terre avant l'arrivée du roi, sans rencontrer de
» résistance. Ils campèrent entre le rivage de la mer et les
» bords du Nil, au grand étonnement de ceux qui vinrent
» après eux. Il y eut ensuite une éclipse de lune presque to-
» tale. Quoiqu'un pareil phénomène arrive assez souvent,
» par des causes naturelles, quand la lune est dans son
» plein, cependant comme notre Sauveur a dit : *il y aura*
» *des signes dans le soleil et dans la lune*, nous regardâmes,
» continue Olivier, cette éclipse comme un présage de la
» défaite des Sarrasins, qui attribuent à cet astre une
» grande influence sur leurs destinées. On lit dans Quin-
» te-Curce que lorsqu'Alexandre le Macédonien, qui fut
» comme un marteau sur le monde entier, se rendit de
» Grèce en Asie, pour combattre Darius et Porus, tandis
» que ses corps d'armée étaient rangés en ordre de bataille,
» on vit une éclipse de lune, qu'Alexandre interpréta en
» faveur des Grecs et contre les Perses, et qu'ayant ainsi
» redoublé le courage des siens, il les conduisit au combat
» et triompha de Darius.

» Il y avait au milieu du Nil une tour qu'il nous fallait
» prendre pour pouvoir traverser le fleuve. Les Frisons, im-
» patiens selon leur caractère, se lancèrent de l'autre côté,
» enlevèrent les bestiaux aux Sarrasins, et désirant établir
» leur camp sur la rive opposée, ils tinrent ferme et se
» battirent contre les Sarrasins, qui vinrent de la ville à
» leur rencontre. Cependant nos princes leur ordonnèrent
» de revenir; on avait jugé qu'il ne serait pas conve-
» nable de laisser, sur leur derrière, cette tour occupée
» par les païens et toute remplie d'Agariens. Pendant ce
» temps le duc d'Autriche et les Hospitaliers de Saint-Jean
» préparèrent deux échelles sur deux bâtimens. Les Teu-
» tons et les Frisons formèrent des retranchemens sur un
» troisième navire et construisirent une petite tour au som-
» met de leur mât sans y suspendre d'échelle. Ils avaient
» pour chef, pour guide et pour juge le comte Adolphe de
» Mons, homme noble et puissant, frère de l'archevêque de

» Cologne, qui mourut devant Damiète et avant la prise de » la tour. Les échelles du duc et des Hospitaliers furent » dressées à l'époque de la fête de saint Jean-Baptiste, le » premier dimanche qui la suivit; et les Sarrasins firent de » vigoureux efforts pour s'y opposer. L'échelle des Hospi- » taliers fut brisée et tomba avec le mât et avec les com- » battans qu'elle portait; l'échelle du duc fut pareillement » brisée et presque à la même heure, et les vaillans che- » valiers qui la montaient, revêtus de leurs armes, tom- » bèrent, mais en même temps leurs âmes, couronnées d'un » glorieux martyre, s'élevèrent vers les cieux. Les Egyp- » tiens remplis de joie, poussèrent de grands éclats de » rire et de grands cris, battant le tambour, faisant » résonner les trompettes; dans le même temps les chré- » tiens étaient saisis de chagrin et de douleur. Cepen- » dant le vaisseau des Teutons ayant jeté l'ancre entre la » tour et la ville, faisait beaucoup de mal aux Egyptiens, à » l'aide des archers qui le montaient, et principalement à » ceux des ennemis qui occupaient le pont qui s'étend de » la tour à la ville. De leur côté les ennemis attaquaient vi- » vement le même navire, tant du côté de la ville que de la » tour et de dessus le pont, et lui lançaient des feux gré- » geois. Ces feux ayant atteint le navire, les chrétiens eu- » rent lieu de craindre qu'il ne fût entièrement brûlé, et » ceux qui le défendaient travaillèrent avec ardeur et réus- » sirent à éteindre l'incendie; puis le vaisseau, criblé de » flèches en dedans et en dehors, sur la petite tour dres- » sée au sommet du mât ainsi que dans tous ses cordages, » fut enfin ramené vers sa première station, au grand hon- » neur des chrétiens. Un autre navire des Templiers, qu'on » avait de même garni de retranchemens, et qui, durant » cet assaut, s'était toujours tenu près de la tour, essuya » également de grandes avaries.

» Considérant alors que nous ne pourrions réussir à nous » emparer de la tour, ni avec nos pierriers, puisque nous » l'avions tenté vainement pendant quelques jours; ni en » dressant un camp tout à l'entour, à cause de la profon- » deur des eaux; ni par la famine, attendu le voisinage de » la ville, ni en pratiquant des mines, à cause de la proxi- » mité des eaux qui l'entouraient; agissant sous les yeux » du Seigneur et lui obéissant comme à notre architecte, » nous prîmes deux bâtimens des Teutons et des Frisons, » que nous liâmes ensemble, non sans beaucoup de peine, » les attachant fortement l'un à l'autre avec des poutres et » des cordes, pour empêcher qu'ils ne vinssent à vaciller; » ensuite, nous dressâmes sur un bâtiment quatre mâts et

» autant de vergues. Au sommet des mâts, nous plaçâmes » une tour, fortement fixée, à l'aide de lattes et d'un tissu » solide, pour résister aux efforts des machines. La tour fut » doublée de cuivre en dehors et sur la toiture, afin de la » préserver de l'atteinte des feux grégeois; et, en dessous » de cette tour, on construisit une échelle, qui fut attachée » et suspendue par de très-forts cordages, et qui s'avan- » çait à trente coudées en dehors de la proue. Ces divers » travaux étant terminés en peu de temps et fort heureuse- » ment, nous invitâmes les grands de l'armée à venir voir s'il » y manquait quelque chose qui pût être fait, soit avec de » l'argent, soit par l'adresse de l'homme; et comme on nous » répondit qu'on n'avait jamais fait un pareil ouvrage en » bois sur les eaux, nous jugeâmes qu'il fallait mettre ce- » lui-ci à l'épreuve. Pendant ce temps, le pont qui condui- » sait les ennemis de la foi, de la ville à la tour, avait été » presque entièrement détruit par les machines qu'on fai- » sait sans cesse jouer contre lui.

» Le sixième jour de la semaine qui précéda la fête de » Saint-Barthélemi, nous nous avançâmes pieds nus, et en » toute dévotion, avec tous ceux de notre pays, pour » faire une procession à la sainte croix. Là, après avoir » humblement imploré le secours d'en-haut, pour écarter » de l'œuvre de Dieu tout sentiment de jalousie et de va- » nité, nous invitâmes à nous assister dans l'exécution de » notre entreprise des hommes des diverses nations qui » étaient alors dans notre armée, quoiqu'il y eût des Teu- » tons et des Frisons en nombre bien suffisant pour monter » sur les vaisseaux et diriger les manœuvres. »

Le Nil avait considérablement grossi, et l'impétuosité des flots opposait de grands obstacles à l'entreprise des chrétiens. L'énorme machine s'avança néanmoins à pleines voiles. « Lorsqu'on fut arrivé à la tour, dit Olivier, on ne » put diriger l'appareil du côté de l'Occident; mais en mon- » tant directement au nord, on parvint, malgré la force » des eaux, à fixer les ancres. Cinq machines et plus, pla- » cées sur les tours de la ville, étaient dressées contre nous; » mais la plus dangereuse se brisa au premier choc; les autres » nous lançaient sans interruption une grêle de pierres. Le » premier vaisseau s'arrêta néanmoins au pied de la tour. » Le feu grégeois roulait sur nous comme un fleuve du haut » des murs. Il aurait pu nous épouvanter, mais nous sûmes » nous en garantir avec du vinaigre, du sable et autres ma- » tières propres à l'éteindre. Le patriarche, prosterné de- » vant la croix sur la poussière, et les prêtres, pieds nus » et couverts de leurs étoles, adressaient des prières au

» ciel. Les défenseurs de la tour, du bout de leurs lances,
» graissèrent d'huile le dessous de la partie antérieure de
» l'échelle et y mirent le feu. Les chrétiens, qui étaient
» dessus, accoururent pour l'éteindre, et la tête de l'é-
» chelle fléchit tellement sous leur poids, que le pont, qui
» était appliqué sur le devant de la machine, fléchit égale-
» ment. Le porte-étendard du duc d'Autriche tomba. Les
» Sarrasins enlevèrent son drapeau, et, se croyant vain-
» queurs, poussèrent des cris de joie. Les cavaliers chré-
» tiens restés sur la rive mirent aussitôt pied à terre, et
» joignant les mains en signe de douleur, implorèrent le
» ciel pour ceux qui couraient un si grand danger au milieu
» du fleuve. A cet acte de dévotion de l'armée, les assail-
» lans, soutenus par la protection divine, relevèrent l'é-
» chelle, et les larmes des fidèles éteignirent le feu (*ex-*
» *tinxerunt ignem fidelium lacrymæ*). Les nôtres, reprenant
» de nouvelles forces, se battirent avec les défenseurs de
» la tour à coups d'épées, de sarisses, de massues et autres
» armes. Un jeune Liégeois monta le premier sur la tour. Un
» Frison plus jeune encore, tenant un fléau avec lequel on
» bat le grain, et frappant à droite et à gauche, renversa
» celui qui portait l'étendard jaune du soudan, et le lui ar-
» racha des mains. D'autres assiégeans se succédèrent et
» triomphèrent des ennemis, dont la résistance avait été si
» vive et si cruelle. O bonté ineffable de Dieu! s'écrie ici
» l'auteur; ô joie inexprimable des chrétiens! nous avons
» vu, après le deuil et les larmes, après les gémissemens
» et les plaintes, l'allégresse et le triomphe. *Te laudamus*
» *Deum benedictus Dominus Deus*.

» Cependant les Sarrasins, qui s'étaient retirés dans l'in-
» térieur de la tour, mirent le feu à l'extérieur, et les nô-
» tres, ne pouvant supporter la chaleur du feu, retournèrent
» sur l'échelle. Le pont établi dans la partie inférieure de
» notre machine fut arraché et tomba au pied de la tour
» dans les profondes eaux dont elle était environnée. Les
» assiégeans attaquèrent alors avec des marteaux la petite
» porte de la tour, et les Sarrasins la défendirent de leur
» côté. L'appareil restait immobile; les barreaux de l'é-
» chelle étaient en partie disjoints, et la doublure de la
» machine, soutenue par des cordages, avait été endom-
» magée par les machines ennemies. Le danger dura depuis
» la neuvième heure du vendredi jusqu'à la dixième du sa-
» medi suivant. Le réseau ou le filet qui environnait et ga-
» rantissait l'échelle, était resté intact ainsi que le château
» ou la tour de bois où se trouvaient les ballistaires et les

» frondeurs. Enfin ceux qui étaient dans la tour demandè-» rent à capituler; ils se rendirent au duc d'Autriche avec » la vie sauve; ils étaient au nombre de cent. Les autres » qui s'étaient précipités la nuit précédente, par les fenêtres » de la tour, furent noyés ou tués; un très-petit nombre » se sauva. Dès ce moment, les Egyptiens furent confus et » effrayés; on croyait qu'ils allaient prendre la fuite; nos » chefs se laissant aller à l'oisiveté, différèrent de poursuivre » l'entreprise; ils n'imitèrent point Judas-Machabée, qui, » lorsque la fortune le secondait, ne laissait aucun repos à » l'ennemi. »

Après avoir décrit ainsi le siège et la reddition de la tour du Nil, Olivier parle de l'arrivée de l'évêque d'Albano, légat du pape, du cardinal de Courçon, des évêques de Paris, d'Angers, de Mantoue, de l'archevêque de Bordeaux; le comte de La Marche, le comte de Bad et son fils, Olivier, fils du roi d'Angleterre, beaucoup de chevaliers et des gens du peuple, dégagés alors des intérêts de ce monde, *entrèrent dans le sein du Seigneur.* On voit qu'Olivier Scolastique mêle sans cesse à son récit des pensées religieuses : chaque triomphe des chrétiens lui offre l'occasion de remercier la bonté divine. « Celui qui est sage de cœur est » fort de sa force, s'écrie le pieux historien après la prise » de la tour du Nil, celui qui juge les superbes, qui exalte » les humbles, doit être seul glorifié pour le siège de Da-» miète. » Olivier parle ici de la mort de Saphadin ou Malec-Adel, qui, plein de mauvais jours, mourut de douleur, et fut enseveli dans les enfers.

Cependant les Sarrasins attaquèrent les croisés qui n'avaient pas profité de leur première victoire. Le jour de la fête de saint Démétrius, et le jour de la fête de saint Denys, ils livrèrent sans succès plusieurs attaques. De même qu'autrefois les Egyptiens avaient été précipités dans les flots de la mer Rouge, ainsi quinze cents musulmans furent noyés dans le Nil; mais Dieu voulant éprouver son peuple, envoya une inondation terrible qui désola l'armée chrétienne. La veille de saint André l'apôtre, au milieu de la nuit, le ciel ouvrit ses cataractes; les flots de la mer se soulevèrent; les tentes nageaient dans la plaine; « les poissons de la mer » et du fleuve, dit Olivier, vinrent jusques dans nos lits; » nous les prenions avec la main; nous nous serions bien » passés de ces nouvelles provisions; si le Saint-Esprit ne » nous avait inspiré auparavant de creuser un fossé pour » d'autres usages, la mer jointe au fleuve aurait porté à » l'ennemi les hommes et les bêtes de somme, les vais-

» seaux, les armes et les vivres. Quatre cogons, sur lesquels on avait élevé des machines pour battre la ville, » ne purent échapper au danger. La violence du vent les » poussa, avec un cinquième vaisseau qui était au milieu de » ces bâtimens, sur la rive opposée, et nous les vîmes brûlés par le feu grégeois de l'ennemi. Le Seigneur épargna » les ouvrages des Teutons et des Frisons, qui avaient pris » la tour. Des vaisseaux chargés, qui stationnaient dans le » port, périrent par la rupture soudaine de leurs amarres. » Cette tempête dura trois jours, au bout desquels le Seigneur, qui console son peuple dans les tribulations, commanda aux vents et à la mer, et le calme se rétablit. Mais » un mal, auquel les médecins ne purent trouver de remède, vint attaquer plusieurs soldats de l'armée. Une » douleur subite se faisait sentir aux pieds et aux cuisses; » les gencives et les dents se gâtaient; les malades ne pouvaient plus mâcher; leurs jambes se couvraient d'une horrible noirceur. Plusieurs allèrent se reposer dans le sein » de Dieu. Ce mal dura jusqu'au printemps : la chaleur le » fit cesser. » (A ces symptômes décrits par Olivier, on reconnaît aisément la maladie que nous appelons le *scorbut*): « Le dimanche qui suivit la tempête, on se prépara à passer le fleuve; mais les traits et le feu grégeois empêchèrent les vaisseaux de monter au-delà de la tour et de la » ville. Un vaisseau des Templiers, entraîné par la force des » eaux près de la rive ennemie, fut attaqué par les Sarrasins, qui étaient montés sur des *barbottes* et armés de crochets de fer. Ils le couvrirent de feu grégeois. Les Templiers se défendirent vaillamment, mais ils ne purent empêcher les ennemis de se précipiter sur le vaisseau, où l'on » se battit long-temps avec acharnement. A la fin, le bâtiment, percé par les nôtres ou par les ennemis, coulant » à fond, engloutit les Egyptiens et les chrétiens. On ne vit » plus au-dessus de l'eau que le sommet du mât; de même » que Samson mourant, ajoute l'auteur, fit périr avec lui » plus d'ennemis qu'il n'en avait tué de son vivant, de » même ces martyrs entraînèrent avec eux dans le gouffre » des ondes plus d'infidèles qu'ils n'en avaient pu tuer avec » leurs épées.

» Les Teutons et les Frisons se portèrent vers le pont, *que » les ennemis avaient réparé*, avec le petit vaisseau qui leur » avait servi à se rendre maîtres de la tour, et l'attaquèrent » avec audace. Dix d'entre eux, bravant toutes les forces » des infidèles, montèrent sur ce pont et le brisèrent à la » vue de tous les chrétiens, qui exaltaient leur courage. Ils

» revinrent ensuite triomphans après avoir ouvert un libre » passage à nos vaisseaux. Les Sarrasins, qui virent le danger dont ils étaient menacés, élevèrent des retranchemens » sur l'autre rive; ils dressèrent des pierriers et des machines de guerre pour nous ôter l'espoir et la facilité du passage. Depuis Casal, où se terminaient leurs nouveaux ouvrages, à un mille au-dessus de Damiète, ils coulèrent à » fond, en travers du fleuve, un grand nombre de vaisseaux, » qu'ils y fixèrent au moyen de pieux enfoncés dans le » gouffre. Mais tous nos navires, d'après les conseils et les » exhortations du légat, se réunirent et remontèrent le » fleuve, en évitant les obstacles placés sur leur route. » Alors les ennemis, dissimulant leurs craintes, opposèrent » à notre flotte trois rangs de troupes sur le rivage. Le premier était composé de fantassins couverts de leurs boucliers; le second, placé derrière, était armé de même; le » troisième formait une longue ligne de cavalerie qui ne » cessait de lancer des traits et des pierres sur les nôtres. » Mais dans la nuit de la fête de Sainte-Agathe, le soudan, » saisi d'une frayeur subite, s'enfuit avec tous ses émirs, » laissant les Egyptiens dans l'ignorance des motifs de sa » retraite. » (Ce n'étaient pas les Egyptiens, mais Olivier et les Latins qui étaient dans cette ignorance; les historiens arabes nous ont appris les causes de ce départ). « Un apostat, qui avait long-temps servi le soudan, vint alors sur » la rive crier en français : *Que tardez-vous? pourquoi hésitez-vous? le soudan s'est retiré.* Cet apostat demanda à » être reçu à bord d'un vaisseau chrétien. Le lendemain matin on débarqua. Les Templiers s'avancèrent à la tête de » l'armée. On s'empara des tentes, des armes, des vaisseaux » que les ennemis avaient abandonnés. Tout ce qui fut » trouvé depuis Casal jusqu'à Damiète tomba en notre pouvoir. Plusieurs guerriers, saisis de frayeur, quittèrent » cette dernière ville, où ils laissèrent leurs femmes et leurs » enfans. Damiète fut alors enveloppée de tous côtés; mais » la négligence des nôtres donna aux ennemis le temps de » se reconnaître. Corradin vint avec des troupes d'Alep et » s'empara du lieu où nous avions effectué notre passage » miraculeux. Pendant que nous assiégions la ville, nous » fûmes plus dangereusement assiégés nous-mêmes; et si les » Teutons et les Frisons n'avaient conservé notre premier » camp entre la mer et le fleuve, ce poste nous aurait été » enlevé et notre entreprise aurait couru le plus grand » risque. Les Sarrasins avaient repris tant de confiance, » qu'ils vinrent jusques dans nos retranchemens. Quoique

» les nôtres n'eussent pas prévu ce nouveau péril, cepen-
» dant, avec l'aide de Dieu, ils repoussèrent l'ennemi et lui
» firent éprouver une grande perte de cavaliers et de fan-
» tassins. »

Olivier raconte ici la démolition des fortifications de Jérusalem, ordonnée par Corradin. Les Sarrasins avaient délibéré s'ils ne détruiraient pas le glorieux sépulcre du Sauveur; mais personne, dit Olivier, n'osa donner les mains à une entreprise aussi téméraire, à cause du respect qu'inspirait aux Turcs le nom de Jésus qu'ils regardent comme un prophète : il se livra devant Damiète deux grands combats, l'un le jour des Rameaux et l'autre le jour de l'Ascension. Dans le dernier de ces combats, les chrétiens, attaqués jusques dans leur retranchement, ne durent leur salut qu'à la bravoure disciplinée des Templiers et des chevaliers teutons. Dans le premier, les Templiers, les Teutons et le duc d'Autriche forcèrent l'ennemi à prendre la fuite; les femmes des croisés portaient aux combattans de l'eau, du vin, du pain, des traits et des pierres. Ce jour là, selon l'expression d'Olivier, ils ne portèrent d'autres rameaux que des épées, des javelots et des lances. L'historien déplore le départ du duc d'Autriche, qui laissa des sommes d'argent pour les dépenses du siège; cette retraite, qui eut lieu la veille du jour de l'Ascension, aurait pu être funeste aux chétiens, s'il n'était arrivé en même temps de nouveaux pélerins avec des armes, des chevaux et des vivres.

Cependant les assiégés étaient parvenus à brûler les machines de guerre des chrétiens dirigées contre Damiète. Les Pisans et les Génois se vantèrent alors qu'ils prendraient la ville au moyen de quatre vaisseaux sur lesquels étaient suspendues des échelles. « Mais, dit Olivier, ces guerriers
» n'étaient pas de l'espèce de ceux qui devaient opérer le
» salut d'Israël; car ils avaient pour but de se faire une
» grande renommée. » Réflexion qui montre l'esprit d'humilité chrétienne qui animait l'auteur, et qu'il regardait comme une des vertus nécessaires aux croisés. Le légat leur fournit de l'argent, pris du trésor commun; le roi et les autres chefs leur donnèrent toutes les cordes et les ancres qu'ils demandèrent. S'avançant au bruit des trompettes, élevant leurs étendards, ils attaquèrent la ville, et le premier jour ils tuèrent et blessèrent un grand nombre d'ennemis. Leurs échelles, brûlées par le feu grégeois, furent plusieurs fois réparées; mais ils se virent à la fin obligés d'abandonner leur entreprise; alors on reconnut que Damiète, ajoute l'auteur, ne serait livrée aux chrétiens que par la vertu divine.

Olivier décrit longuement la bataille qui fut livrée le jour de la décolation de saint Jean-Baptiste, et qui se trouve décrite aussi dans l'histoire des *Podestats de Reggio*. Nous provoquions contre nous, dit-il, la colère divine par le luxe des grands et par les murmures des petits. Ces derniers reprochaient aux autres leur lâcheté. Tout le monde sortit du camp en désordre; la victoire ne tarda pas à se déclarer pour les infidèles. Olivier reproche aux guerriers de Chypre leur poltronerie, et n'épargne pas les Italiens. Il termine son récit en disant que cinq cents têtes de croisés furent envoyées au sultan du Caire. « Cette défaite, ajoute-» t-il, fut la peine de nos péchés, et la punition était loin » d'égaler l'offense. » Le sultan envoya néanmoins un de ces prisonniers pour proposer une trève, et pendant les conférences qui eurent lieu, les croisés réparèrent à la hâte leurs retranchemens et leurs fortifications. D'un autre côté, un grand nombre de pélerins, qui s'aimaient plus eux-mêmes qu'ils n'avaient de compassion pour leurs frères (*magìs se ipsos amantes quàm fratribus compatientes*), mirent à la voile, avant le temps du passage, et quittèrent le port de Damiète. Cette retraite inspira de l'audace aux infidèles; pendant qu'on traitait de la paix, ils vinrent sur des galères et des *barbottes*, avec des mangoneaux, des *targes*, etc., dans le dessein de combler et de franchir les fossés des croisés. « Mais le Dieu d'Israël, dit Olivier, ayant envoyé par mer » Savari de Moléon avec des galères armées et plusieurs » guerriers, aidés de ce secours, nous tuâmes ou blessâmes » les ennemis et nous les mîmes en déroute. » Ce combat eut lieu la veille de saint Cosme et de saint Damien.

La disette commençait à se faire sentir dans la ville assiégée; la famine amena diverses espèces de maladies. Les habitans, au désespoir, finirent par murer en dedans les portes de la ville, afin qu'aucun d'eux ne pût sortir, et faire savoir aux chrétiens jusqu'à quel point les jours de l'affliction s'étaient lévés pour eux; s'il s'en échappait quelques-uns, ils paraissaient comme des fantômes sortis du royaume de la mort. Le Nil ne s'était point élevé cette année à sa hauteur ordinaire, et tout présageait une disette générale. Le soudan offrit enfin aux chrétiens, de concert avec Corradin, de leur rendre la vraie croix, la ville sainte et tous les prisonniers qui se trouveraient au Caire et à Damas; de réparer les murs de Jérusalem et de restituer tout le royaume, excepté Crac et Montréal, pour lesquels il s'engageait à payer un tribut tant que la trève durerait. Le roi Jean, les Français, le comte de Chester et les chevaliers

de l'ordre Teutonique furent d'avis d'accepter ces offres; mais le légat, le patriarche, les évêques et archevêques, les Templiers, les Hospitaliers, tous les chefs italiens, s'opposèrent à ce traité, et montrèrent, par de bonnes raisons, qu'il fallait prendre Damiète.

Le soudan, ne pouvant obtenir la paix, essaya de faire entrer des renforts dans la ville. Les guerriers qu'il avait envoyés par des lieux marécageux, furent surpris dans cette mission périlleuse; la plupart périrent par le glaive, ou furent faits prisonniers. « Enfin, nous copions ici le récit » d'Olivier, le 5 novembre, le Sauveur du monde régnant » sur la terre, et le cardinal Pelage remplissant les fonctions » de légat du saint-siége, la ville de Damiète fut conquise » par notre activité et notre vigilance, sans capitulation, » sans résistance, sans pillage ni désordre. Le sultan de » Babylone, couvert de confusion, brûla son camp et prit » la fuite. »

Nous ne suivrons point l'historien dans les réflexions générales qu'il fait sur Damiète, et sur la conquête des chrétiens. Au milieu de ces réflexions, il est inspiré tout-à-coup par le sentiment du patriotisme, et s'adressant au pays qui l'a vu naître : « Réjouis-toi, s'écrie-t-il, province » de Cologne; célèbre les louanges de Dieu, livre-toi à tes » transports, puisqu'aujourd'hui, par les bras de tes habitans, par tes instrumens de guerre, par tes soldats et » tes armes, par tes munitions et tes trésors, tu as concouru à cette conquête plus que tout le royaume des Teutons. » Le tableau qu'il nous retrace de l'intérieur de Damiète, au moment où les chrétiens y entrèrent, mérite d'être rapporté ici : « Une odeur insupportable, un spectacle » horrible frappèrent aussitôt les croisés. Les morts tuaient » les vivans; le mari et la femme, le père et le fils, le maître » et l'esclave se donnaient mutuellement la mort par leur » infection. Non-seulement les places publiques étaient couvertes de cadavres, mais les maisons, les chambres et les » lits en étaient remplis. La femme, couchée à côté de son » mari mort, ne pouvant se lever faute de secours, périssait par l'odeur qu'elle ne pouvait supporter. Le fils auprès » de son père, l'esclave auprès de sa maîtresse, mouraient » de faiblesse et de langueur. Les petits enfans demandaient » du pain, et il n'y avait personne qui pût leur en donner. » Les enfans à la mamelle expiraient sur le sein de leurs » mères mourantes. Les riches périssaient de faim au milieu » de leurs trésors; à défaut de mets délicats dont ils avaient » coutume de se nourrir, ils demandaient en vain des me-

» lons, de l'ail, des oignons, des animaux engraissés, du
» poisson frais et de la volaille, des fruits et des lé-
» gumes, etc. »

Les chrétiens, maîtres de Damiète, s'en partagèrent les maisons et les richesses. L'or, l'argent, les perles, les marchandises, les objets mobiliers, furent distribués non-seulement entre les clercs et les chevaliers, mais aussi entre les soldats, les femmes et les petits enfans. On sauva quelques enfans des infidèles qui reçurent le baptême. La grande mosquée fut convertie en église et dédiée à la Vierge. On donna la ville au roi de Jérusalem.

Dans le même mois de novembre, le jour de Saint-Clément, les chrétiens entrèrent dans le château de Thanis, d'où les Sarrasins s'étaient retirés. Ce château avait sept tours très-fortes, et était environné d'un triple fossé, d'un double mur et d'un avant-mur. Il était à une journée de chemin de Damiète. C'était autrefois une ville fameuse, plus grande que Damiète même. Le prophète Jérémie y fut lapidé.

Ce qui suit dans la relation imprimée, par Bongars, sous le nom de Jacques de Vitri, ne mérite pas d'être analysé; on y parle de quelques expéditions peu importantes de Corradin dans la Palestine, du débarquement en Egypte d'un envoyé de l'empereur Frédéric II, annonçant la prochaine arrivée de ce prince, du passage de plusieurs archevêques et d'une troupe nombreuse de guerriers italiens. Le légat convoqua alors tous les chefs de l'armée, et leur proposa de poursuivre la guerre contre les troupes du soudan; il ne put faire adopter son avis; la suite de l'histoire d'Olivier ne se trouve que dans la collection d'Eccard: la plupart des auteurs modernes qui ont écrit avant nous sur les croisades ne l'ont point connue.

Olivier, dans cette partie de sa relation, parle des nouvelles tentatives du légat pour décider les chefs des croisés à marcher vers le Caire; le comte Mathieu de la Pouille, arrivé depuis peu, ne put les déterminer à poursuivre la guerre, et, dans son mécontentement, il les invita à se juger eux-mêmes, afin que celui qui connaît le secret des cœurs, ne les jugeât pas trop sévèrement. Pendant qu'on restait ainsi dans un funeste repos, la corruption de l'armée était à son comble; les soldats passaient le temps dans les festins et dans l'ivresse; le camp était souillé par les fornications, le jeu et les vols. Au mois d'août le doge de Venise arriva avec quatorze galères, mais son arrivée apporta peu d'avantages aux chrétiens.

« Au mois de novembre, l'empereur Frédéric envoya à » Damiète le duc de Bavière, avec un évêque de Hollande, » le marquis de Hath, le comte Guy de Brevanne et autres » gentilshommes. Le légat renouvela auprès du duc ses ins- » tances sur la nécessité de se porter en avant. Le duc fut » d'avis qu'il fallait aller attaquer le camp du soudan avant » la crue du Nil; cet avis fut suivi. Le légat ordonna un » jeûne de trois jours et une procession hors de Damiète. » Les archevêques et évêques y assistèrent. On se rendit au » camp en remontant le long du fleuve. Le lendemain, le » roi Jean revint à Damiète, amenant avec lui une nom- » breuse escorte. » (On regrette ici qu'Olivier n'ait point parlé du motif des discussions qui s'élevèrent entre le légat et le roi de Jérusalem). « Le 16 des calendes d'août, l'armée « chrétienne se trouva toute réunie à Pharescour, à trois » milles de Damiète. Elle s'avança, en ordre de bataille, » par escadrons de cavalerie et par troupes de fantassins. » Les premiers se montaient à douze cents hommes, sans » compter les turcopoles et autres cavaliers auxiliaires. Les » fantassins étaient si nombreux, que les Sarrasins les com- » paraient à des sauterelles, à cause du grand espace de » terrain que leur multitude occupait. Nous avions quatre » mille archers, dont deux mille étaient soldés. Notre flotte » se composait de six cent trente vaisseaux, grands et petits. » Les ennemis étaient au nombre de sept mille cavaliers, » suivant le rapport des transfuges. Voici quel était l'ordre » de notre marche : Nous avions à notre droite le fleuve » couvert de nos vaisseaux; à notre gauche, les fantassins » marchaient sur une longue ligne en bataillons serrés. La » cavalerie s'étendait du fleuve aux fantassins, prêtant et » recevant à la fois des forces de chaque côté. Les lanciers » et les archers étaient réunis afin de soutenir le choc des » ennemis s'ils tentaient d'approcher. Les bagages, la troupe » sans armes, le clergé et les femmes s'avançaient en sûreté » le long du fleuve. Un édit avait défendu, sous des peines » très-sévères, de devancer la tête de l'armée, ou de rester » en arrière, ou de rompre les rangs pour tenter quelqu'en- » treprise. Les éclaireurs ennemis, tout en admirant l'ordre » et la discipline de l'armée chrétienne, ne laissèrent pas de » l'attaquer. Mais les archers, formant un bataillon carré, » firent une si bonne contenance, qu'aucun d'eux ne fut » pris ou blessé le premier jour. Le légat fit de grandes lar- » gesses aux guerriers; il arma des vaisseaux à ses frais, » et n'épargna ni peines, ni trésors pour le succès de » l'entreprise. Le roi Jean, le duc de Bavière, les archevê-

» ques et évêques, les grands-maîtres des trois ordres le
» secondèrent avec ardeur.

» Le soudan détacha alors la meilleure partie de ses for-
» ces, qui consistait à peu près en quatre mille cavaliers.
» Ils vinrent attaquer, avec assez de timidité, l'extrémité de
» notre infanterie; mais nos guerriers résistèrent courageu-
» sement et tinrent constamment leurs rangs serrés. Le
» lendemain, les ennemis revinrent à la charge avec plus
» de vigueur et forcèrent les nôtres à lancer plus de traits
» que la veille. Dans ces deux jours, les chrétiens eurent
» peu de blessés, encore moins de tués, et ils ôtèrent à l'en-
» nemi l'espoir de les vaincre.

» Le troisième jour, les cavaliers sarrasins retournèrent
» auprès du soudan, laissant le chemin libre jusqu'à Sarem-
» sac, et brûlant devant nous leurs habitations. Cependant
» nous trouvâmes abondamment du bled, de l'orge, des
» légumes, de la paille et des fruits. Les habitans du pays
» s'enfuyaient avec leurs femmes et leurs enfans. La veille
» de Saint-Jacques, nous campâmes à la pointe d'une île
» triangulaire, où le Nil, se partageant en deux branches,
» séparait le camp du sultan du nôtre; dans cet endroit une
» branche du Nil s'éloignant du bras qui passe à Damiette,
» forme une île de douze milles de longueur, qui renferme
» plusieurs bourgs. Cette île a retenu le nom de terre de
» Damiette. Celle qui est au-delà du fleuve (du côté de
» l'Orient), s'appelle Thanis; la troisième, qui est au-
» delà de la rivière de Damiette (du côté de l'Occident),
» se nomme Mehallé : c'est la plus large. A l'Orient, et au-
» delà du Thanis, commence la solitude du désert, où l'on
» trouve cependant quelques maisons, quelques habitans
» et assez d'eau. Cette solitude se termine à Daron et à Gaza.
» Au midi est la ville appelée Babylone (le vieux Caire),
» dont la forme est triangulaire; elle est située sur le Nil
» et s'étend en long et en large; ses rues sont étroites; ses
» habitations les unes sur les autres, à cause du concours
» de monde qui s'y rend. Les chrétiens y ont plusieurs égli-
» ses, car ils y sont en grand nombre; ils paient un tribut
» au prince. Cette ville est l'entrepôt des marchandises qui
» viennent de l'Ethiopie, de la Lybie, de la Perse et autres
» pays. A un mille de là, et en tirant vers Damiette, est le
» Caire, dont les rues sont larges et les maisons magnifi-
» ques; c'est là que demeuraient les barons et les seigneurs
» les plus riches du pays. Cette ville ne s'étend pas comme
» Babylone sur le fleuve; elle en est séparée par un espace
» rempli de joncs et de roseaux. On voit sur une hauteur

» le château royal, composé de grandes tours et en forme
» de triangle. De deux côtés de ce château descend un mur
» qui renferme le Caire et Babylone. Entre ces trois points
» est un grand espace sablonneux où une armée nombreuse
» peut camper. Entre le Caire et Babylone est l'église de
» Sainte-Marie, où demeura, dit-on, l'Enfant-Jésus lorsqu'il
» fut conduit en Egypte. Le Caire est à trois journées de
» Damiette. A un mille du Caire est le jardin de Baume, ter-
» rain sablonneux, enclos d'un mur et au milieu duquel
» coule une fontaine célèbre, où la Vierge venait laver les
» langes du Seigneur. »

Olivier fait la description de ce jardin et des quatre espèces de baume qui s'y trouvent; il parle ensuite d'un pays qui est au-dessus de Babylone, où croissent, dit-il, des aromates en abondance; puis il fait la description de l'Ethiopie et du peuple chrétien qui l'habite; ce peuple, selon lui, est très-nombreux et soumis à la domination des Sarrasins. Après une assez longue digression sur les différentes sectes chrétiennes qui sont dans l'Ethiopie et la Nubie, l'auteur revient à Saremsac, et dit que le soudan, après la prise de Damiette, avait fait détruire le beau palais qu'on admirait dans ce bourg.

« Au-delà de ce palais, le fleuve se courbait et se rétré-
» cissait. Un ruisseau, venant de l'île de Mahallé, se joi-
» gnait au Nil; il était assez fort pour porter des galères et
» autres petits bâtimens; les chefs de l'armée chrétienne le
» dépassèrent pour se rendre à la tête de l'île, où les soldats
» se promettaient un grand butin; car on leur avait fausse-
» ment annoncé que le soudan se préparait à la fuite. Il est
» vrai qu'il avait quitté Saremsac; mais il avait fait venir
» des fantassins et des cavaliers du Caire et d'Alexandrie
» pour les opposer à notre armée. Les prisonniers qui étaient
» au Caire, voyant que la ville était déserte, formèrent le
» dessein de s'emparer des tours et de nous les livrer à notre
» arrivée.

» Pendant ce temps, la reine de Chypre, les Templiers et
» les Hospitaliers d'Acre et d'Antioche firent savoir aux
» croisés que le soudan de Damas et les princes de Hama et
» de Calamela marchaient avec toutes les forces de l'Orient
» au secours du soudan d'Égypte. Ils les exhortaient à quit-
» ter Damiette, ou, s'ils en étaient sortis, à se mettre à l'abri
» des attaques des barbares. Le roi Jean, réfléchissant plus
» mûrement à l'état des choses, pensa qu'on devait accepter
» les conditions si souvent offertes par les ennemis, et ne
» pas exposer plus long-temps les croisés aux hasards de la

» guerre. Mais le souverain pontife avait défendu de traiter
» sans un ordre de l'Eglise romaine. L'empereur avait éga-
» lement défendu, par des lettres scellées de la bulle d'or,
» de faire de paix ou de trève avec les Sarrasins. On fortifia
» donc le camp par un fossé très-profond et par un rempart
» de terre. On dressa des machines le long du fleuve. Mais
» les forces de l'ennemi augmentaient de jour en jour; celles
» des chrétiens diminuaient au contraire; car plusieurs,
» profitant de la saison du passage, abandonnaient ouver-
» tement ou secrètement le camp des croisés. Plusieurs vais-
» seaux, qui étaient allés à Damiette chercher des vivres,
» ne purent revenir. La perte de quelques galères, qui fu-
» rent prises ou submergées par l'ennemi, augmenta en-
» core son audace. Le soudan, faisant venir une partie de
» ses galères par le ruisseau dont nous venons de parler,
» au-dessous du camp des chrétiens, les avait fait couler à
» fond dans le lit du fleuve, à notre insu, et le passage
» étant ainsi intercepté, nos vaisseaux ne pouvaient plus
» ni monter ni descendre. Il avait en outre placé sur les deux
» rives, jusqu'à Damiette, une multitude d'hommes armés
» qui veillaient nuit et jour et qui empêchaient les nôtres
» d'envoyer ou de recevoir des nouvelles. Du moment où le
» fleuve nous fut interdit, nos chefs délibérèrent sur ce
» qu'il convenait mieux de faire, ou d'attendre les vaisseaux
» promis par l'empereur, ou de se retirer, à quelque risque
» que ce fût, à cause de la diminution des vivres. La plupart
» furent de ce dernier avis, mais c'était le plus dangereux.
» Un des personnages les moins importans de l'armée repré-
» senta qu'on n'avait ni assez de vaisseaux ni assez de bêtes
» de somme pour transporter les malades et les infirmes,
» et qu'on pouvait attendre encore vingt jours dans un lieu
» bien retranché, pourvu qu'on distribuât les provisions
» avec prudence. Ce conseil fut rejeté et l'on résolut de par-
» tir de nuit. » (La manière modeste dont Olivier parle de
l'auteur de ce conseil porte à croire que c'est lui-même qui
le donna.) « Les évêques de Hollande et de Bavière firent pré-
» valoir l'avis de la retraite. Le 7 des calendes de septembre,
» à la première veille de la nuit, lorsqu'on pliait les tentes,
» des imprudens mirent de leur propre mouvement le feu à
» des pavillons; c'était annoncer ainsi leur fuite aux senti-
» nelles ennemies, et inviter les Egyptiens, qui étaient plon-
» gés dans le sommeil, à nous poursuivre. Le Nil, alors au
» plus fort de sa crue, avait inondé les campagnes. Les
» princes musulmans, arrivés par le désert, avaient campé
» sur le Thanis, près de Syrmon, où était un pont. Le peuple

» de l'armée, qui ce jour-là s'était gorgé du vin qu'on ne
» pouvait emporter, fut tué ou fait prisonnier, pendant son
» ivresse, soit dans le camp, soit sur la route; d'autres,
» qui partirent au milieu de la nuit, luttèrent misérable-
» ment contre le limon apporté par les eaux du fleuve, et
» restèrent en arrière; d'autres se précipitant sur des
» barques, les submergèrent par leur poids et furent noyés.
» Nous perdîmes dans cette même nuit les chameaux et les
» mulets qui portaient des armes, des tentes, des vases
» d'argent et autres effets précieux. Les Templiers, qui
» étaient à l'arrière-garde, exposés au plus grand danger,
» se tinrent fortement serrés les uns contre les autres; ceux
» de l'avant-garde, semblables à des brebis errantes, pri-
» rent au milieu des ténèbres différens chemins. Les Egyp-
» tiens, assurés de notre fuite, nous poursuivirent avec ar-
» deur et nous firent éprouver des pertes qu'on ne peut
» calculer. Ceux qui descendirent le fleuve n'eurent pas de
» moindres dangers à courir, ni de moindres pertes à es-
» suyer. Le vaisseau que montait le légat, portant beau-
» coup de malades et de vivres, semblable à un château
» fort, était défendu par des hommes armés et par des
» archers. Il protégea efficacement les galères qui mar-
» chaient avec lui. Mais comme il voguait trop vîte, peut-
» être parce qu'il était entraîné par la force du courant, il
» ne put fournir à temps les vivres dont l'armée de terre
» avait besoin. Un de nos cogons, rempli de guerriers alle-
» mands, s'étant trop éloigné du vaisseau du légat, et une
» petite galère des Templiers, où étaient cinquante ballistes
» et autres armes, furent pris par les ennemis. Mais pour-
» quoi m'arrêter à raconter les désastres de cette nuit? qu'elle
» reste plutôt ensevelie dans les ténèbres; qu'elle ne soit plus
» comptée au nombre des jours de l'année! qu'elle soit seule
» et sans gloire!

» Le soudan, au commencement de cette nuit, avait en-
» voyé des ordres pour faire rompre les digues sur la route
» que nous devions tenir. L'eau, s'étant répandue, laissa
» dans la campagne un limon gras et épais qui arrêta les
» chevaux et les cavaliers. A la première heure du jour,
» nous aperçûmes, à notre droite, la terrible cavalerie des
» Turcs qui nous pressa vivement. A notre gauche, les ga-
» lères ennemies, montant et descendant le fleuve, nous
» harcelaient sans cesse. Derrière nous, la phalange des
» fantassins noirs, traversant des lieux marécageux, nous
» poursuivait cruellement. Une troupe, qui vint au-devant
» de nous, ne nous laissa aucun repos. Dans cette extrémité,

» le roi Jean fondit avec impétuosité sur les Turcs qu'il avait » en face de lui, et parvint à rejoindre sa troupe sain et » sauf. Les Templiers et les Hospitaliers, alors réunis, ne » pouvant supporter les aggressions des Éthiopiens, tom- » bèrent sur eux et les forcèrent à sauter, comme des gre- » nouilles, dans le lit du fleuve. D'autres guerriers, accourus » au secours des Templiers, repoussèrent à coups de flèches » ceux de ces Éthiopiens qui voulurent regagner le bord. » On dit qu'il en périt mille qui furent atteints et blessés en » nageant. Les autres, voyant cette déroute, se retirèrent » un peu; comme nous ne pouvions avancer, le roi ordonna » de dresser le petit nombre de tentes qui restaient. Les » ennemis ne cessèrent tout le jour de nous attaquer à coups » de traits. Nous leur opposâmes les fantassins qui nous ser- » virent de rempart, et leur renvoyèrent leurs flèches. Nos » cavaliers, continuellement sous les armes, protégeaient » nos fantassins. » (La chronique de Tours donne à peu près les mêmes détails. Voyez-en l'extrait au troisième volume de notre histoire, aux pièces justificatives.)

« La nuit suivante, les Égyptiens, soit par ordre du » soudan, soit à son insu, rompirent les plus belles di- » gues, et firent ainsi couler les eaux sur la tête de ceux qui » dormaient. Un peu avant l'aurore, lorsque les ténèbres » couvraient encore la terre, les Ethiopiens, échappés du » gouffre où ils avaient été poussés, se réunirent comme » des sauterelles, et, quoique la plupart fussent nus, ils se » précipitèrent, pour venger leur perte, sur notre arrière- » garde. Vous eussiez vu alors nos chevaliers et leurs sui- » vans chercher à fuir de tous côtés, et le vulgaire, sans » armes, montrer toute la frayeur qu'il avait. Mais ren- » fermés de toutes parts par les eaux, ils ne savaient de » quel côté s'échapper. Le maréchal du Temple, avec la » troupe qu'il commandait, leva l'étendard et faisant volte- » face à ceux qui nous poursuivaient, les força de s'arrêter » et de reculer. La cruelle position où l'on se trouvait fit » songer à demander la paix. Imbert, procurateur de la » milice du Temple, entraînant avec lui tous ceux qu'il put » gagner, passa du côté des ennemis et alla exposer au sou- » dan l'état critique où nous étions. Cet Imbert était le » confident des secrets du légat, et les trahit pendant long- » temps. Néanmoins le soudan écouta patiemment les dé- » putés qu'on lui envoya. Pendant les conférences qui » eurent lieu, il ordonna aux siens de cesser toute hostilité » contre nous. Ses frères, et surtout le prince d'Emesse, » ennemi déclaré du nom chrétien, essayèrent de le dé-

» tourner de tout arrangement, en lui disant que les Francs,
» enveloppés par les eaux, ne pourraient lui échapper. Mais
» le soudan, prince doux et prudent, plus ami de la paix
» qu'altéré de sang, ayant tenu conseil avec ses frères et les
» grands de sa cour, leur remit sous les yeux l'exemple du
» sultan de Perse qui, trop enflé de ses succès, avait voulu
» imposer au roi du Caire et aux autres rois de l'Asie, le
» joug de la servitude, et qui, à la fin, vaincu par le roi
» David, prince de la Georgie, avait perdu tous ses états.
» Cependant les négociations traînaient en longueur; elles
» durèrent tout le samedi et le dimanche jusqu'au soir,
» sans que rien fût décidé. Le jour de la décolation de Saint-
» Jean-Baptiste, la disette de vivres et de pâturages fit
» prendre aux nôtres la résolution de mourir honorable-
» ment dans un combat, plutôt que de périr honteusement
» dans un déluge. Tous les Francs, s'animant les uns les
» autres, se rangèrent en bataille; les ennemis en firent
» autant. Mais les Turcs, considérant que celui qui provoque
» un ennemi, par désespoir de cause, est presque sûr de
» triompher, s'éloignèrent un peu, d'après l'ordre de leurs
» chefs, et la nuit qui survint empêcha le combat. D'ail-
» leurs les plus prudens craignaient quelque trahison, si
« l'on venait, par une attaque subite, à rompre les négo-
» ciations de la paix.

» Enfin, le 13 du mois de septembre, toutes les difficul-
» tés étant aplanies, nous tendîmes la main à l'Égyptien et
» au Syrien, pour en obtenir du pain; ce ne fut ni le fer ni
» les traits qui nous réduisirent à cette humiliation, dans
» un pays ennemi, mais le débordement des eaux et le dé-
» faut de vivres. »

A la suite de quelques réflexions pieuses sur ce sujet, Oli-
vier rapporte ainsi les conditions du traité :

« Les Sarrasins s'engagèrent à remettre aux chrétiens la
» vraie croix et tous les prisonniers qui se trouvaient à Ba-
» bylone et au pouvoir de Corradin; et les chrétiens à
» rendre Damiette avec toutes ses dépendances. Il fut con-
» venu, en outre, que les chrétiens se retireraient avec
» leurs familles et leurs effets, et qu'il y aurait une trève
» de huit ans entre les Francs et les Sarrasins. Vingt-quatre
» ôtages, choisis par le soudan, furent donnés comme ga-
» rans du traité; ce furent le légat, le roi de Jérusalem, le
» duc de Bavière, les trois grands maîtres et dix-huit autres.
» De leur côté, les chrétiens reçurent le fils du soudan, héri-
» tier du royaume et un de ses frères, ainsi que plusieurs fils
» des principaux émirs. Ces ôtages devaient être gardés jus-

» qu'au retour des croisés à Thoron et au port de Damiette. »

Olivier nous donne la formule du serment que le soudan prêta à l'occasion de ce traité ; elle est ainsi conçue :

« Moi, Kamel, roi de Babylone, je jure de mon propre » mouvement, de ma bonne volonté et sans interruption » (*absque interruptione*), *par le Seigneur, par le Seigneur, par* » *le Seigneur* et par ma loi, que j'observerai, avec bonne foi, » tout ce qui est écrit sur ce papier qui est sous ma main : » si je ne le fais pas, que je sois exclus du jugement futur » et de la société de Mahomet, et que je croie au Père, au » Fils et au Saint-Esprit. » Seraf, Corradin et les principaux émirs jurèrent de la même manière.

L'auteur fait remarquer l'erreur et la contradiction contenues dans cette formule. « Cette nation aveugle, dit-il, » nomme trois fois Dieu, et elle ignore le mystère de la Tri- » nité. Pour mettre le comble à sa damnation, elle abhorre » le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Elle prétend » qu'elle n'est point tenue à sa promesse, si elle jure avec » mauvaise volonté ou avec interruption dans la formule du » serment. »

Olivier s'attache ensuite à prouver que ce traité était le meilleur qu'on pût faire dans la nécessité présente ; car pour une ville que la chrétienté ne pouvait garder longtemps, parce que le bled et la farine s'y corrompent dans l'année, et que le maître même de l'Égypte peut à peine la peupler, les ennemis rendaient la vraie croix avec des milliers de prisonniers. Malgré les raisons qu'il apporte pour se consoler de la perte de Damiette, Olivier ne se plaint pas moins de ce qu'elle est retombée sitôt au pouvoir des infidèles.

L'auteur termine son histoire par deux lettres qu'il écrivit, l'une au roi de Babylone, l'autre aux docteurs de l'Égypte, pour leur démontrer la divinité du Christ, et leur faire comprendre le mystère de l'incarnation. Il ne dit point à quelle occasion ces lettres furent écrites, ni comment elles furent reçues.

On a dû remarquer que l'historien parle du cardinal légat avec des expressions bien plus modérées que la plupart des autres chroniqueurs, qui le représentent comme un homme violent et despote, et l'auteur des revers de cette expédition. On doit, sur ce point, se défier un peu du récit d'Olivier qui, en sa qualité de prêtre et de prédicateur de la croisade, aurait cru manquer à ses devoirs, en censurant le légat de l'Eglise de Rome. Cependant son autorité peut affaiblir, jusqu'à un certain point, la censure trop vive que l'histoire fait de la conduite de ce légat.

Journal de la cour de Rome, sous le pape Alexandre VI (1), *par Jean Burchard, maître des cérémonies.*

Tel est le titre d'un petit ouvrage qu'on trouve à la fin du deuxième volume d'Eccard, et dans lequel on remarque un tarif curieux de la taxe imposée aux cardinaux, pour subvenir aux frais de l'expédition projetée contre les Turcs. Cette taxe avait été fixée, dans un consistoire secret, dans les premiers jours du mois de juin de l'année 1500.

Les juifs avaient été taxés au vingtième de leurs revenus, et le clergé au dixième pendant trois ans. Voici la taxe des cardinaux :

Le cardinal	de Naples	10,000 ducats.
——	de Saint-Pierre-ès-liens	20,000
——	de Sainte-Marie in Portico	15,000
——	de Saint-Ange	12,000
——	de Lisbonne	12,000
——	Borgia	10,000

Nous ne copierons pas toute cette longue liste ; nous ferons seulement observer que le cardinal d'Aragon est celui qui est le moins imposé ; sa taxe n'est portée qu'à 2,000 ducats. Les cardinaux de Rhodes, de Pologne et de Strigonium ne devaient rien payer, parce qu'ils étaient à la guerre.

Le vice-chancelier, les notaires, les auditeurs, le trésorier-général, les clercs, les procurateurs de la chambre apostolique, du palais, de la chapelle, de la chancellerie, y sont aussi plus ou moins imposés. Ces différentes taxes vont depuis 5 ducats jusqu'à 2,000, que les secrétaires apostoliques devaient payer. Le sénateur de la ville est porté pour 100 ducats. Les hôpitaux mêmes y sont taxés ; celui du Saint-Esprit, *in Saxia*, est porté pour 400 ducats ; celui de Saint-Eustache *Francorum*, est porté pour 20.

RECUEIL DE CANISIUS (2).

Expédition d'Asie de l'empereur Frédéric Barberousse, par un auteur contemporain (3).

Canisius est le premier qui ait fait connaître cette rela-

---

(1) Joannis Burchardi ceremoniarum magistri diarium curiæ Romanæ sub Alexandro VI papâ. (Tom. II, p. 2118).

(2) Thesaurus monumentorum et historicorum ecclesiasticorum, sive lectiones antiquæ.

(3) Frederici primi imperatoris cognomento BARBEROSSÆ expedi-

tion. Il l'a tirée des manuscrits du monastère de Selmans-Weiller, en Souabe. L'auteur vivait du temps du prince dont il décrit l'expédition ; il était à la fois historien et poète, ainsi qu'on peut en juger par les vers dont il a entremêlé son récit, et par ces mots qu'on lit dans sa préface : *Licet forte ironicè me somniasse dicant aliqui in parnasso.* Il n'était pas de l'expédition, mais il paraît avoir été bien informé, car il s'accorde presqu'en tout avec les autres historiens. Sa narration, écrite avec plus d'élégance et de pureté, renferme aussi plus de détails curieux et beaucoup de traits de mœurs. Il a encore le mérite particulier que les faits qu'il rapporte, d'accord avec les autres historiens, sont relevés par quelque trait ou par quelque circonstance qui leur donne, pour nous, un caractère de nouveauté. Tous ces motifs réunis nous font, pour ainsi dire, un devoir de donner à l'analyse de cette relation une certaine étendue ; on y reverra quelques-uns des faits qui se trouvent mentionnés dans d'autres chroniques déjà analysées ; mais ici ces faits sont mieux racontés et plus développés : il nous semble surtout que l'auteur anonyme a très-bien exprimé l'intérêt que l'Europe portait à l'expédition de Frédéric, qu'il s'est montré le fidèle interprète de ses contemporains ; et, sous ce rapport, son récit mérite toute l'attention de ceux qui s'occupent de l'histoire de ces temps reculés.

L'auteur, sous la date de 1187, parle d'abord des légats que le souverain pontife, à la nouvelle des désastres de Jérusalem, envoya auprès des rois et des princes de l'Occident pour solliciter leurs secours. Ces légats furent très-bien accueillis par l'empereur, qui tenait alors une assemblée à Strasbourg pour traiter des affaires de l'empire. Ils y prêchèrent la parole de Dieu, en présence de Frédéric, des évêques, des autres princes et de la multitude de citoyens et de chevaliers qui s'étaient rendus dans cette ville. Mais leur éloquence n'eut pas un grand succès, puisque, suivant l'anonyme, il n'y eut qu'un seul chevalier que son zèle et sa dévotion portèrent à prendre la croix.

L'évêque de Strasbourg vit cette indifférence avec douleur, et, saisissant l'occasion de parler, il se concilia, dit l'auteur,

---

tio asiatica ad sepulchrum Domini ab æquævo conscripta (Tom. III, page 499.)

l'attention de tous par un genre d'éloquence persuasif et *digne de Tullius*. Il reprocha à tous les chevaliers présens leur froideur et leur peu de charité : « Si quelqu'un de vous » voyait, leur dit-il, son maître molesté, injurié ou chassé » de son héritage, certainement il vous paraîtrait honteux » de ne pas prendre les armes pour lui. Et nous tous mem- » bres d'un seul chef qui est le Christ, ne lui devons-nous » pas tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, » tout ce qui nous fait vivre? nous avons tout reçu de sa » plénitude. Mais les rejetons ne répondent point à l'arbre. » C'est dans la nécessité qu'on reconnaît les vrais amis; le » Christ souffrant va de nouveau éprouver les siens. Il vous » appelle à son secours, lui qui s'est fait homme pour vous » racheter, lui qui a été suspendu à une croix, lui qui a » opéré votre salut au prix de son sang. »

Ce discours, que nous abrégeons, *réveilla*, dit l'anonyme, *la dévotion qui était comme endormie dans tous les cœurs*. Les larmes de la pitié coulèrent. Plusieurs comtes et barons et des milliers de chevaliers et de gens de pied accoururent en foule pour prendre la croix. Le bruit de cette résolution, se répandant de tous côtés, excita le zèle des autres nations.

Aucune des chroniques que nous avons vues ne parle de cette assemblée de Strasbourg où se fit la première prédication de la troisième croisade en Allemagne. L'auteur de la relation parle de l'assemblée que l'empereur tint ensuite à Mayence avec un grand appareil. Selon lui l'évêque de Wurtzbourg, nommé Godefroi, s'y concilia tous les esprits par un discours plein de sagesse et dit tout ce qui convenait pour entraîner ses auditeurs.

L'anonyme parle aussi de l'édit de l'empereur qui défendait qu'aucun homme à pied et peu propre à l'exercice des armes, ou qui n'aurait pas assez d'argent pour fournir à la dépense de deux ans, prît avec lui le chemin du pèlerinage. Il rend compte des quatre ambassades envoyées par Frédéric, la première à Saladin, la deuxième au roi de Hongrie, la troisième à l'empereur grec et la quatrième au soudan d'Icone.

Le départ fut différé d'une année, pour donner le temps d'achever les préparatifs de l'expédition, et tous les pèlerins eurent ordre de se réunir à Ratisbonne le 9 des calendes d'avril 1189.

L'auteur anonyme est encore le seul qui donne des détails sur le traité conclu à Nuremberg, entre Frédéric et l'empereur grec ; comme ce traité sera souvent rappelé dans

le cours de l'expédition, et qu'il renferme des choses que les vieilles chroniques passent ordinairement sous silence, nous croyons devoir en faire connaître les principales dispositions.

« Il était dit expressément, que les pélerins recevraient » les fruits des arbres, les légumes des jardins et du bois » pour le feu, et qu'ils ne se permettraient aucun dégât » dans les maisons des Grecs; qu'ils recevraient aussi du » foin et de la paille pour les chevaux, et qu'ils acheteraient » les autres choses à un prix raisonnable, suivant l'état du » pays et l'exigence des temps. »

Le duc de Souabe et les autres princes et seigneurs présens, reçurent la promesse de la sûreté du passage, et jurèrent de leur côté d'observer la paix. On jugea convenable d'envoyer à Constantinople de nouveaux ambassadeurs pour recevoir une plus grande assurance et pour confirmer la paix d'une manière plus solide.

Cependant la discorde qui s'était remise entre les rois de France et d'Angleterre, fut cause que ces princes et beaucoup d'autres qui s'étaient engagés ne pensèrent point à partir. Quelques-uns aimèrent mieux faire le voyage par mer, la terre leur présentant plus d'obstacle et de danger. D'autres, saisissant ce prétexte, renoncèrent tout-à-fait au pélerinage. L'auteur prononce contre ces derniers la sentence suivante : *Celui qui mettant la main à la charrue regarde en arrière n'est pas digne du royaume des cieux.*

Mais l'empereur, qui pensait qu'il mettrait le comble à ses exploits s'il employait ses armes au service de Dieu, ne poursuivit pas son entreprise avec moins de constance. Les pélerins se rendirent à Ratisbonne au temps fixé, et les ambassadeurs envoyés à Constantinople partirent emmenant avec eux cent chevaliers et une suite nombreuse. Le moine Godefroy ne fixe leur départ qu'après l'arrivée des croisés à Nyssa. « Ils attendirent quelque temps, dit l'auteur de » la relation, le retour du prince grec qui était absent. » Isaac les reçut avec un visage gai, comme s'il se fût » réjoui de l'arrivée prochaine des pélerins, et les ambas» sadeurs le quittèrent fort contens. Mais le lendemain ils » furent, d'après ses ordres, arrêtés, dépouillés, injuriés, » séparés les uns des autres et jetés en prison. On viola » cruellement envers eux les anciens droits des ambassa» deurs et de l'hospitalité, pour plaire à Saladin dont le » coupable empereur grec avait reçu depuis peu une am» bassade. »

Trop de témoignages se réunissent ici pour qu'on puisse révoquer en doute les relations des empereurs de Constantinople avec les infidèles. Nous en avons vu des preuves dans Tagenon, dans la chronique de Rechersperg, dans Gauthier Vinisauf et autres. L'auteur de la relation suit Frédéric à Ratisbonne et parle de l'exemple de sévérité que ce prince donna en livrant aux flammes la ville de *Mutusin*, de l'édit qu'il rendit pour le maintien de la discipline et des peines que quelques pélerins subirent pour l'avoir enfreint. Ansbert, le moine Godefroy et Cornerius Hermann parlent aussi de ces châtimens. Ces historiens s'accordent encore sur l'accueil que Frédéric et son armée reçurent, en Autriche, de la part de l'archiduc Léopold, et en Hongrie, de la part du Roi Béla.

Mais la scène changea bientôt, lorsque les croisés furent entrés en Bulgarie. Les Grecs, les Blaques, les Bulgares et d'autres peuples, excités par le duc de Brandeis, méditaient déjà des embûches contre eux, et tenaient des assemblées secrètes où ils s'occupaient des moyens de les détruire. Ils cachèrent cependant leurs projets sous l'apparence de l'amitié; le duc de Brandeis et les principaux de la province, après avoir envoyé des présens, vinrent saluer l'empereur.

Comme une armée si nombreuse avait à traverser un pays rempli de bois et des chemins fort difficiles, on la fit marcher par corps détachés. L'auteur en désigne quatre. Les peuples dont nous venons de parler fondirent bientôt avec leurs traits empoisonnés sur ceux des pélerins qui allaient chercher du fourrage. Plusieurs furent tués; d'autres revinrent dépouillés et blessés. Les croisés, n'osant encore accuser de ces excès l'empereur grec, crurent devoir les supporter avec patience.

Les Hongrois et les Bohémiens, entrant les premiers dans les forêts de la Bulgarie, ouvraient le chemin avec le feu et la hache. Les ennemis fondirent sur des sentinelles qui n'étaient ni assez bien placées ni assez bien distribuées, et en blessèrent plusieurs. L'empereur, de son côté, tendit des embûches aux barbares: ceux qui furent pris furent aussitôt pendus. Il apprit que des habitans de Brandeis se tenaient dans un retranchement qu'ils avaient tout nouvellement fortifié; il alla les y assiéger, et s'en étant rendu maître, il leur fit subir le même supplice. Il renvoya aussitôt à Brandeis une partie de sa milice, avec ordre d'incendier cette ville. Mais les brigands ne cessaient d'inquiéter les croisés dans leur marche. « Tous ceux qui tombèrent dans nos mains, dit la relation

» anonyme, furent suspendus à des arbres le long de la » route, la tête en bas, comme des *chiens immondes* ou des » *loups rapaces*. » L'empereur Frédéric, dans sa lettre à son fils Henri, se sert à peu près des mêmes termes pour désigner le même supplice.

« Un chevalier de distinction, nommé le chevalier de » Bergues, ajoute la relation, voyant tout-à-coup le cheval » qu'il montait blessé d'un trait, regarde de tous côtés, et » n'apercevant pas l'auteur de cette blessure, il reste tout » étonné; cependant, levant les yeux en l'air, il voit à la » cîme d'un arbre un ennemi qui s'y tenait caché au milieu » de branches touffues; il va à lui, l'attache fortement à » l'arbre, et appelle ses camarades pour être témoins de ce » spectacle. » (Ansbert raconte le même fait avec quelque différence.)

Arrivé à *Rabbinel*, l'empereur reçut des lettres du chancelier de Constantinople qui annonçait que son maître s'étonnait de n'avoir point encore été informé de l'arrivée de Frédéric et des croisés, son intention étant de leur faire rendre les honneurs qui leur étaient dûs et de leur assurer la liberté des marchés. Des personnages de la plus haute distinction avaient été, disait-il, envoyés à Stralitz pour attendre l'armée et aller au-devant de l'empereur avec tout l'appareil convenable. Mais ce n'étaient là que de vaines promesses; le méchant duc de Brandeis, gagnant les croisés de vitesse, avait sur toute sa route conseillé la fuite aux habitans du pays, et avait fait détruire les moulins et enlever les provisions.

Au milieu de ces difficultés, qui prouvaient si manifestement l'infraction du traité de Nuremberg, l'armée approcha, par un temps serein, de la ville de Nyssa. Les comtes de Servie et de Rascie vinrent en grande pompe et dans un appareil magnifique au-devant des pélerins. (Ansbert donne sur l'arrivée de ces deux princes des détails plus précis et plus curieux que l'anonyme; nous y renvoyons le lecteur.)

Comme l'armée avait à passer tantôt par des montagnes escarpées, tantôt par des défilés profonds, les ennemis, déjà réunis de toutes parts, l'attaquaient soit à force ouverte, soit par embuscades. Un chevalier fut tué; plusieurs furent blessés par des flèches; les chariots de l'évêque de Passaw et du duc de Méranie furent pillés.

L'auteur raconte que, dans une de ces incursions, un chevalier, malade et porté sur un brancard, à la vue des barbares qui étaient près de lui, et aux cris de guerre qu'ils poussaient, se couvrit aussitôt de sa cuirasse, et

comme si la santé lui eût été rendue, sauta de son lit, renversa courageusement un des ennemis, mit les autres en fuite et retourna sur son lit. « La crainte, dit l'anonyme, » lui avait donné de l'audace; le danger passé, il retomba » dans sa faiblesse. » (Ansbert rapporte aussi le même fait.)

Les attaques journalières des barbares multiplaient les actes de courage des croisés. L'auteur anonyme rapporte deux autres anecdotes guerrières qui méritent d'être citées. Le duc de Méranie traversait une vallée remplie d'arbres et fort étroite, lorsqu'il se vit attaqué à droite et à gauche par une troupe nombreuse qui sortit des montagnes. Les bois et les vallons retentissaient de leurs cris terribles. Les pélerins, vivement pressés de toutes parts, étaient près de céder, quand le duc, saisissant son étendard, rappelle au combat ceux qui pensaient à chercher leur salut dans la fuite. « Tel qu'un sanglier furieux, dit la relation, se pré» cipite avec ses dents menaçantes au milieu de chiens » aboyans, tel ce prince magnanime s'ouvre audacieuse» ment un chemin avec son épée à travers les barbares, » qui sont forcés de plier. » Les croisés, à la vue de leur chef, reprennent courage; ils pressent à leur tour les ennemis, dont ils font un grand carnage; ils coupent les membres aux uns; ils précipitent les autres des arbres où ils espéraient se cacher; et pour effrayer le reste, ils suspendent sur la route trente prisonniers à une potence. La troupe du duc de Méranie fut pendant quelque temps plus tranquille dans sa marche.

Un autre corps de l'armée, traversant une vallée profonde, que des montagnes escarpées resserraient de tous côtés, fut attaquée à coups de traits et de pierres. Les croisés, ne pouvant plus avancer, ni reculer, ni se mesurer de près, ne virent d'autre moyen d'échapper au danger qu'en abandonnant leurs chariots au pillage des ennemis; mais un pélerin les exhorte à renoncer à cette résolution, et trouve des soldats qu'il associe à son audacieux projet; aussitôt il monte avec eux la colline, fond le fer à la main sur les barbares, et donne la mort à ceux qu'il rencontre; saisissant enfin leur chef, il lutte corps à corps avec lui : tous deux, en luttant, tombent et roulent dans la vallée; une foule de croisés accoururent auprès des deux combattans, pendirent le barbare et louèrent le pélerin de sa noble hardiesse.

Quand on fut arrivé aux *portes de Saint-Basile*, dernier défilé de la Bulgarie et le mieux fortifié, on apprit qu'une

armée innombrable de Grecs se préparait à en disputer le passage. Le duc de Souabe, qui marchait le premier, choisit cinq cents cavaliers armés de cuirasses; leurs chevaux étaient aussi couverts de fer. Cette troupe, dont les armes jetaient un grand éclat, s'avança en bon ordre pour combattre. Les Grecs, envoyés devant le duc, saisis de crainte à la vue de ces guerriers, s'en retournent au plus vîte vers l'armée ennemie, en publiant que les Allemands indomptés et couverts de fer arrivaient sur des chevaux couverts de fer comme eux, et qu'il valait mieux fuir au plutôt que d'attendre ces terribles ennemis. L'armée, franchissant librement le défilé, arriva le 9 des calendes de septembre à Philippopolis. Elle venait de recevoir un renfort commandé par Pierre, évêque de Toul, et Gobert d'Apremont. Ces pélerins rapportèrent qu'en traversant la Bulgarie, ils avaient vu pendus à des arbres les cadavres de croisés, qu'on avait exhumés de leurs tombeaux. « Vengeance cruelle et inouie! s'écrie l'auteur de la relation; persécution monstrueuse! que n'auraient pas fait ceux dont la colère ou plutôt la fureur s'était ainsi exercée sur des morts, s'ils avaient pu trouver l'occasion de se venger sur des vivans? Vouloir accabler l'homme après sa mort est aussi insensé que barbare. »

C'est à Philippopolis que l'empereur fut assuré de l'emprisonnement de ses ambassadeurs. C'est là aussi que nous allons voir à découvert l'astucieuse politique de l'empereur grec. Un pisan, nommé Jacob, vint, suivant la relation, présenter à Frédéric des lettres dans lesquelles Isaac prenait ces titres fastueux.

Isaac, établi par Dieu, empereur très-saint, très-excellent, très-puissant, sublime modérateur des Romains, ange de toute la terre, héritier de la couronne du grand Constantin, à son cher frère le grand prince d'Allemagne, grâce et amitié fraternelle et pure.

Le superbe empereur disait, après un préambule aussi ridicule, qu'il était indigné de ce que, contre sa volonté, le *présomptueux* empereur et ses pélerins fussent entrés dans la Grèce. Cependant, comme ils étaient étrangers, il voulait *bien* leur offrir un passage et un marché libres, si, outre les ambassadeurs qu'il retenait auprès de lui, on lui donnait encore pour ôtage le fils du prince allemand avec six évêques et autres seigneurs qu'il choisirait.

Frédéric, quoique intérieurement irrité de l'emprisonnement de ses ambassadeurs, ne fit pas moins paraître sur son visage et dans ses discours la modération qui lui était ordinaire. Mais les croisés, informés du contenu des lettres,

conçurent une violente colère contre les Grecs. Aussi le duc de Souabe, tombant le lendemain sur eux, les dispersa et pilla le pays. Les jours suivans, il prit la ville de Berrhoea et s'empara de dix autres places. Les croisés s'enrichirent de butin et de dépouilles. Les bœufs, les moutons et le menu bétail furent en si grande quantité dans le camp, qu'un bœuf s'y vendait cinq deniers, et un mouton deux ou trois. L'or, l'argent, la monnaie y étaient aussi abondans. Les tapis, les vêtemens de soie étaient en si grand nombre, qu'on n'en faisait presque plus de cas.

« Tout le pays, dit l'auteur qui nous donne ces détails, » se tenait en silence devant notre armée. Les habitans de» mandèrent la paix et promirent de fournir des provisions. » L'empereur la leur accorda à cette condition, qu'ils rem» plirent assez fidèlement. »

Cependant Frédéric n'était pas exempt de soucis. La longueur du pélerinage lui causait de l'ennui, l'emprisonnement de ses ambassadeurs excitait sa pitié. Isaac, de son côté, n'était pas moins inquiet à la vue de son empire livré au pillage. Il y eut des pourparlers de paix; on s'envoya des députés pour traiter. Le nommé *Jacob* revint avec des seigneurs grecs. Ils promirent la liberté des ambassadeurs; mais on n'eut aucune foi à leurs paroles, et ils s'en retournèrent sans avoir rien fait.

On annonça enfin aux croisés que les ambassadeurs de Frédéric allaient revenir, et que le chancelier et quatre autres personnes de marque les accompagnaient. L'auteur anonyme donne, sur ce retour des ambassadeurs allemands, des détails que nous avons déjà lus dans la lettre de l'évêque de Passaw. Il y ajoute que l'évêque de Munster, après avoir fait le récit des malheurs de sa captivité, parla de la perfidie des Grecs, de l'alliance d'Isaac avec Saladin, de la prédication du patriarche de Constantinople, qui avait exhorté les Grecs à exterminer les chrétiens, et enfin des machinations des Grecs. (Nous renvoyons ici à la lettre de la reine Sibyle et à celle de Frédéric, adressée à son fils Henri.) Ce prélat dit comment les Grecs se proposaient d'attaquer les pélerins par terre et par mer, quand ils auraient passé le bras de Saint-Georges. Il ajouta qu'ils avaient apporté des retards à ce passage, afin qu'il ne se fît que dans l'hiver, parce qu'ils espéraient qu'alors la Romanie, pays froid et stérile, ferait périr ceux qu'ils n'avaient pu vaincre par la guerre. Tels étaient les piéges que les Grecs tendaient aux croisés. « Mais le filet, dit l'anonyme, est en vain jeté de» vant ceux qui ont des plumes. »

Le chancelier et ses collègues se présentèrent ensuite devant l'empereur, tous prêts à confirmer, par serment, les articles de paix que le même chancelier avait jurés à Nuremberg. L'anonyme met ici dans la bouche de Frédéric un discours qui diffère, par les expressions, de celui que lui prête l'évêque de Passaw, mais où l'on retrouve à peu près le même sens et le même ton de dignité, mêlé d'ironie.

Le chancelier et les autres Grecs, en entendant la réponse de l'empereur, ajoute la relation, crurent que le supplice de la prison leur était réservé; ils commencèrent à trembler. L'empereur, qui s'aperçut de leur trouble et vit leur pâleur, ajouta aussitôt :

« Il est manifeste pour tous, et nous savons nous-même » combien votre maître a manqué envers nous à ce qu'il » devait à sa dignité. Mais il ne nous convient point de vous » en faire supporter la peine. Ce n'est point la coutume de » notre empire; nous ne nous autorisons point de vos » exemples pour maltraiter des députés. Je n'attends qu'une » chose de votre maître, c'est qu'avant que je sorte de ce » pays, il rende pleinement tout ce qu'il retient encore des » effets et des dépouilles de mes ambassadeurs. »

Les députés grecs, rassurés par ces paroles, ne se montrèrent pas de meilleure foi. Ils répliquèrent qu'ils n'étaient point envoyés pour répondre sur de pareilles questions; ils reportèrent à Constantinople des bruits de mésintelligence et des menaces de guerre.

Frédéric tint alors une assemblée des principaux chefs de l'armée, pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Quelques-uns conseillèrent de passer l'hiver à Philippopolis, la saison étant avancée et le temps n'étant pas favorable pour lever le camp. D'autres jugèrent qu'il valait mieux laisser une garnison dans la ville, et aller combattre l'armée des Grecs en marchant sur Andrinople. Tout le monde se rangea à cet avis. Au bout de sept jours de marche, Frédéric arriva à Constantine. Là, des ambassadeurs du roi de Hongrie vinrent lui demander, pour les croisés hongrois, la permission de retourner dans leur pays. Frédéric y consentit, et l'évêque de Javarin et les autres évêques de Hongrie quittèrent l'armée. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui eurent honte d'abandonner un pélerinage commencé.

Un messager grec vint de nouveau présenter à l'empereur des lettres remplies de fierté et d'arrogance. Elles annonçaient qu'Isaac se réjouissait beaucoup de l'arrivée des Allemands, parce qu'il les tenait dans des filets dont ils ne pourraient se débarrasser. Isaac voulait effrayer Frédéric et

ses croisés. Mais l'armée n'en poursuivit pas moins sa marche à la lueur de l'incendie des villes, des bourgs et des villages, et la troupe des Grecs, soutenant mal les rodomontades de son empereur, fuyait en toute hâte devant les Allemands. Arrivée à Andrinople, elle n'osa y rester, et répandit la crainte dans tous les cœurs des habitans. Les uns se réfugièrent à Constantinople, les autres à Dimotique, emportant ou emmenant avec eux tout ce qu'ils pouvaient.

Le duc de Souabe alla assiéger cette dernière ville et s'en rendit maître, après avoir tué quinze cents Grecs et Alains de la garde de l'empereur. L'évêque de Ratisbonne s'empara de *Probaton*, où il trouva une immense quantité de vivres et beaucoup de richesses. Le pannetier de l'empereur et le sénéchal Marchoard assiégèrent *Nikis*, d'où l'on envoyait tous les ans à l'empereur de Constantinople un tribut de poison; tribut digne, en effet, de la fourberie des princes grecs. Les croisés apprirent des habitans de Nikis que déjà, dans plusieurs lieux, on avait empoisonné de l'eau et des outres de vin pour faire périr l'armée chrétienne. Quatre mille Grecs et Comans furent tués ou brûlés au siège de *Manikava*. D'autres Comans furent mis en fuite sous les murs d'*Archadiopolis*, dont le duc de Souabe se rendit maître. On prit, dans cette ville, une femme en habit d'homme, armée et très-adroite à lancer des flèches. « La fortune souriait aux » nôtres, dit la relation anonyme, la douleur et l'effroi étaient » le partage des Grecs. »

L'abondance de toutes choses était si grande dans l'armée, qu'elle y fit oublier les règles de la tempérance et les lois de la discipline. « Mais l'empereur, continue la relation, » comme un autre Phinée, déploya sa sévérité contre quel- » ques-uns des transgresseurs. Les uns furent punis de la » peine capitale, pour des fautes très-graves. D'autres, sur- » pris en fornication, furent battus de verges avec les » femmes leurs complices, et exposés à la honte et à la ri- » sée du camp. »

De nouveaux députés grecs vinrent, sur ces entrefaites, trouver l'empereur. Ils dirent qu'ils étaient envoyés cette fois pour faire la paix, et s'entretinrent secrètement avec le prince. D'après le conseil d'hommes prudens, on rédigea par écrit un traité qui fut lu en public. Les Grecs, usant de leurs artifices ordinaires, en désavouèrent quelques articles qui paraissaient nécessaires au rétablissement de la paix, et tout fut rompu. Ils s'en retournèrent à Constantinople, où se répandit la consternation.

Pendant ce temps la garnison de Philippopolis, qui avait

soumis les villes et les campagnes des environs, entrait dans le pays de Gradnitz. Comme elle vit sur les murs des temples et des maisons des peintures qui représentaient des Grecs à cheval sur la tête de pélerins, elle dévasta toute la contrée et y mit le feu.

La relation anonyme nous apprend que le chef des Blaques, qu'elle nomme *Kalopêtre*, envoya alors une ambassade à Andrinople pour prier l'empereur de mettre sur sa tête le diadême du royaume de Grèce. Il promettait en reconnaissance de venir avec un secours de quarante mille Comans contre l'empereur de Constantinople. C'était la seconde fois que Frédéric était sollicité par des princes voisins ou alliés d'Isaac de ruiner ou d'humilier l'empire grec; ce qui prouve qu'Isaac était odieux à ceux mêmes qui le servaient quelquefois. Frédéric n'avait en vue que son voyage à Jérusalem. Il fit aux offres de Kalopêtre une réponse gracieuse, mais il ne les accepta pas.

(1190). Enfin l'empereur grec, voyant que toutes ses entreprises de perfidie tournaient à la ruine de son pays, poussé par un repentir tardif, envoya de nouveaux ambassadeurs à Andrinople. Il demanda humblement alors qu'on voulût bien lui accorder ce qu'auparavant il demandait avec tant d'arrogance. Comme on ne se fiait pas encore aux paroles des députés grecs, on envoya avec eux des ambassadeurs à Constantinople pour s'assurer de la vérité des intentions d'Isaac. Quand elles furent bien connues, on travailla à la paix, et les ambassadeurs revinrent avec les conditions écrites.

La relation anonyme est la seule qui donne sur ce nouveau traité des détails exacts et précis. Nous allons les faire connaître :

« L'empereur de Constantinople remet purement et volontairement tout le dommage qui a eu lieu dans son empire, soit par le pillage, soit par la destruction des villes, soit par la mort des hommes et toutes les offenses qui lui ont été faites.

» Il fournira au glorieux empereur de Rome et à l'armée du Christ une quantité de vaisseaux suffisante pour passer soit à Callipoli, soit entre Sestos et Abydos, et de plus le marché de toutes les choses à vendre.

» Pour gage de ses promesses, l'empereur Isaac donnera quatorze ôtages, pris dans sa maison, et pour guides, le fils de Jean, frère de l'empereur, le seigneur Andronic, six autres juges, six des plus distingués de Constantinople, le seigneur Michel, fils de l'oncle de l'empereur et d'autres personnages de marque qui accompagneront

» l'empereur Frédéric, jusqu'à ce qu'il puisse marcher en » sûreté au-delà de Philadelphie, d'où ils reviendront sans » avoir éprouvé aucune disgrace. » (Tagenon fait monter le nombre des ôtages jusqu'à neuf cents).

« L'empereur de Constantinople indemnisera aussi, au » gré de l'empereur des Romains, l'évêque de Munster, le » comte Robert et ceux qui les ont accompagnés, pour les » pertes qu'ils ont éprouvées à Constantinople. »

En confirmation de ce traité, cinq cents personnes des plus distinguées de la ville et de l'empire jurèrent dans la grande église de Sainte-Sophie, en présence du patriarche Dosythée, que les conventions seraient fidèlement exécutées. Les articles en ayant été lus et approuvés, les ambassadeurs de Frédéric, à la demande de l'empereur grec, jurèrent aussi d'observer la paix, si on la tenait inviolablement envers eux.

Cette affaire venait d'être terminée quand des ambassadeurs du soudan d'Icone et de son fils Melich arrivèrent à Andrinople. Nous avons vu dans les autres chroniques, qu'à leur passage à Constantinople, Isaac avait fait arrêter ces députés, et ces mêmes chroniques disent qu'ils ne furent remis en liberté qu'après le traité que Frédéric conclut avec le prince grec. Les ambassadeurs, suivant la relation anonyme, fléchirent le genou devant l'empereur, lui baisèrent les mains, feignirent une grande joie et accusèrent la perfidie des Grecs qui les avaient retenus prisonniers : « Mais ils » oubliaient tous les maux qu'ils avaient soufferts, puisqu'il » leur était enfin permis de voir la personne si long-temps » désirée de la majesté impériale. »

Après ces complimens ils présentèrent une lettre du soudan qui s'intitulait : le grand seigneur des Turcs, des Arméniens et des Syriens et saluait très-affectueusement l'empereur auquel il promettait toutes sortes de secours contre ses ennemis.

Frédéric, trompé par de si belles apparences, retint les ambassadeurs auprès de lui : « Mais c'était, dit l'auteur, la » vipère qu'il réchauffait dans son sein. »

L'anonyme raconte le passage des croisés par le canal Saint-Georges. « Les Grecs applaudirent solennellement à » ce passage ; toute leur flotte retentit du bruit des trom- » pettes, des flûtes et de divers instrumens de musique. »

L'armée, ainsi transportée d'Europe en Asie, se trouva bientôt dans la Romanie, d'où elle entra dans l'Asie mineure. « Elle était arrivée, dit l'auteur, sur la terre des » scorpions, dont la tête n'a rien qui inspire la crainte, mais » qui piquent avec la queue. » En effet de nouveaux com-

bats et de plus grands maux l'attendaient dans ce pays. Dès qu'elle eut traversé le grand fleuve *Anelonica*, des brigands grecs tuèrent des écuyers de pélerins. L'auteur rapporte qu'un souabe de la ville d'Ulm reconnut parmi les victimes son frère misérablement mutilé : la douleur et la colère le portent à venger cette mort. Il prend avec lui des hommes armés, et se mettant sur la trace des brigands, il en aperçoit dix qui étaient cachés dans une espèce d'îlot entouré d'un marais; ses compagnons l'invitent à revenir sur ses pas. Mais lui, que la douleur rend audacieux, leur répond : *Attendez un peu, je vais aller demander compte du sang de mon frère à ces brigands.* Aussitôt il se jette dans le marais, gagne la rive opposée et se bat à coups d'épée avec les meurtriers de son frère. Il en renverse neuf et met le dixième en fuite. Celui-ci, à la vue du massacre des siens, se précipite épouvanté dans l'étang, et le pélerin vainqueur vient rejoindre ses compagnons.

L'armée arriva à la ville de *Thyatire* après avoir traversé un pays montagneux et rempli de roseaux. Elle fut continuellement inquiétée dans sa marche par des attaques que les chevaliers croisés repoussaient chaque jour, en faisant un misérable carnage des ennemis. Un jour, Conrad, comte de Dotemberg, envoyé pour reconnaître les passages, vit à l'entrée d'une vallée des tentes de brigands qui étaient venus préparer des embûches aux pélerins. Il se dirige aussitôt vers eux, à course de cheval, et en poussant des cris. Les brigands qui étaient à table, tout-à-coup effrayés, prennent la fuite et laissent leurs chevaux, leurs dépouilles et leurs vases d'argent, qui deviennent la proie de Conrad.

Les croisés se portèrent ensuite sur Philadelphie, où s'éleva une rixe entre eux et les habitans de cette ville; l'anonyme dit que ces pélerins s'étant mis à couper les moissons et à exiger avec arrogance des marchandises et des denrées, on en vint à un combat dans lequel des croisés furent blessés ou perdirent la vie; toutefois ces violens débats coûtèrent plus de sang aux Philadelphiens qu'aux soldats de la croix. Sicardi, François Pipin et le moine Godefroy donnent une autre cause à cette querelle. Quoiqu'il en soit on conseilla à l'empereur d'attaquer la place; mais des hommes sages l'en détournèrent, en lui représentant que cette ville, remplie d'églises et de saints lieux, était dans ces contrées le seul refuge des chrétiens contre les incursions des Turcs. D'ailleurs le gouverneur de Philadelphie, pour donner à Frédéric toute satisfaction, s'excusa par serment, lui et les habitans, d'avoir été la cause de ce

combat. Frédéric s'éloigna donc après avoir renvoyé les ôtages grecs.

Il arriva victorieux à Laodicée, où il resta quelques jours pour s'approvisionner; mais les maux vinrent assiéger son armée. Les pélerins furent en proie aux maladies et aux douleurs : ils n'en furent délivrés que pour entrer dans un pays triste et desséché. Ils trouvèrent cependant le long de la route des tentes de Turcs et des troupeaux. L'empereur, qui comptait sur les bonnes dispositions des habitans, avait défendu qu'on pillât quoique ce fût; cette défense, jointe à la stérilité du pays, fut cause qu'un grand nombre d'animaux périrent dans l'armée et queplusieurs cavaliers se virent démontés. Les Turcs auxquels on avait à faire étaient de ceux qu'on nomme sauvages. Ils n'ont point de demeures fixes; ils passent toute leur vie sous des tentes, errant de pâturage en pâturage avec leurs troupeaux et se tenant toujours sous les armes et prêts à combattre. Ricobaldo, dans son histoire impériale, a donné sur ces peuples des détails curieux que nous avons fait connaître. (Voyez nos extraits de Muratori.)

Une multitude innombrable de Turcs se portant de toutes parts sur les pélerins, ceux-ci se virent forcés par la nécessité de pourvoir sans cesse avec courage à leur propre défense. Tagenon dit que ces troupes étaient envoyées contre eux par le soudan d'Icone : la suite du récit de l'auteur anonyme ne doit laisser aucun doute à cet égard.

Les barbares se réunirent sur une colline qui bordait la route par où devaient passer les croisés. Ils faisaient résonner leurs trompettes et leurs tambours pour s'exciter au combat; quelques-uns qui suivaient de près l'armée harcelaient et provoquaient les chrétiens. L'empereur leur dressa lui-même des embûches. Toutes les tentes, excepté la sienne, étant levées, il cacha des soldats armés dans son pavillon et fit allumer des feux à l'entour, afin que l'épaisseur de la fumée empêchât d'apercevoir le piège. Quand l'armée se fut un peu avancée, les Turcs, voyant cette tente, crurent qu'elle avait été abandonnée précipitamment par crainte. Ils y coururent donc en toute hâte pour la piller. Mais les pélerins, sortant de leur embuscade, et secondés par l'arrière-garde qui revint sur ses pas, en firent un grand carnage. Tagenon, comme nous l'avons vu, parle aussi en peu de mots de ce piège tendu aux Turcs.

Pendant ce temps, les autres barbares avaient été obligés d'abandonner la colline, laissant sur la place cinq cents des leurs. L'auteur anonyme, pour nous donner une preuve

de la férocité de cette nation, rapporte que lorsque les Turcs se voyaient dans l'impossibilité de se sauver par la fuite, ils éventraient leurs chevaux avec leurs armes, pour que les croisés ne pussent s'en servir, et que, lorsqu'ils étaient renversés demi-morts et palpitans dans leur sang, ils arrachaient de terre des pierres et du gazon qu'ils lançaient contre les pélerins.

Les ambassadeurs du soudan furent troublés à la vue de ce désastre des musulmans; mais ils surent cacher leur douleur sous le voile d'une fausse joie. « Cette nation odieuse, » sauvage, indomptable, effrénée, disaient-ils, n'est sou- » mise à aucune loi. Ce sont des brigands accoutumés à dé- » vaster les terres voisines. Ils ne craignent pas d'insulter le » soudan lui-même par des guerres et des rapines fréquentes. » Quelle joie il éprouverait s'il savait que ce malheur leur » est arrivé! » Les Grecs n'auraient pas mieux dissimulé; et les croisés, comme on le voit, n'avaient rien gagné en quittant la Grèce.

Ils passèrent Susopolis, après avoir remporté une nouvelle victoire. Cette victoire même les faisait désespérer des bonnes dispositions du soudan. L'armée du Christ manquait de guide qui connût le chemin. Mais, dit la relation, Dieu, qui n'abandonne point ceux qui espèrent en lui, vint apporter aux pélerins un secours prompt et opportun. On amena devant l'empereur un des ennemis naguère tombé dans les mains des croisés. Frédéric lui offrit de le racheter de la mort, s'il faisait sortir l'armée de ces lieux déserts et impraticables. Le Turc, qui ne *trouvait rien de plus doux que la vie*, conseilla de prendre le chemin qui était sur la gauche, et qui, quoique fort difficile, conduirait l'armée dans les campagnes de la Turquie où l'eau ne manquerait pas, et d'où les pélerins pourraient aller, par un pays plat et de ville en ville, jusqu'à la riche Icone. (Ce fait très-curieux est également rapporté dans la chronique de Godefroi.)

Le Turc, ayant une chaîne de fer au cou, prit donc la conduite de l'armée, qui trouva le même jour, sur les montagnes, des troupeaux de gros et de menu bétail qui lui furent d'un grand secours dans sa disette. A la vue d'une vaste plaine qui se déployait au-dessous de ces montagnes, chacun se réjouit. « Mais les pélerins ne savaient pas, dit la » relation, les dangers qu'ils devaient courir en les descen- » dant. Ils perdirent, en effet, beaucoup de chevaux et de » bêtes de somme qui tombèrent dans des précipices avec » les vivres et les bagages qu'ils portaient. » Ce fut là aussi

que se livra le combat où le duc de Souabe fut blessé. Les pélerins eurent enfin le dessus, et les ennemis, forcés de fuir, laissèrent sur la place soixante de leurs plus braves.

L'armée, poursuivant sa marche, mit quatre jours pour arriver à la ville de Philomène, se battant continuellement avec les barbares, et en tuant un grand nombre. Ce fut dans un de ces combats que Frédéric de Husen mourut, au grand regret de l'armée, d'une chute de cheval. La relation nous apprend que les plus distingués d'entre les Turcs, témoins de la constance et de l'intrépidité des croisés, envoyèrent un député à l'empereur pour le tenter. « Comme » nous sommes des soldats mercenaires, lui dirent-ils, si » vous voulez que nous cessions de vous inquiéter, donnez-» nous libéralement une partie de votre argent, car vous » aimerez mieux sans doute le partager avec nous, que de le » perdre tout entier de force.

» Puisqu'il faut acheter la paix avec vous, répondit l'em-» pereur avec ironie, nous vous donnerons à tous une pièce » d'argent que vous partagerez également entre vous.

» Cette réponse, ajoute notre auteur, frappa les Turcs » d'étonnement. Ils admirèrent ce prince qui, ne sachant » ni céder ni fléchir sous tant d'assauts, marchait tous les » jours à la tête de son armée belliqueuse et indomptable, » avec beaucoup d'ordre et comme en triomphe. »

Les ambassadeurs du soudan, qui cherchaient une occasion de s'éloigner de l'empereur, lui dirent un jour : « Si » votre majesté y consent, nous irons avec un de vos che-» valiers trouver l'émir de Philomène pour l'engager à » ordonner à cette nation féroce, qui nous inquiète ainsi » tous les jours, de retourner dans son pays. » L'empereur consentit à cette demande artificieuse. Les ambassadeurs se rendirent à Philomène, où le député de Frédéric fut arrêté; puis ils le renvoyèrent vers ce prince, et feignant d'être retenus eux-mêmes par les Turcs, ils redemandèrent ce qu'ils avaient laissé auprès de l'empereur. Leur trahison était évidente; mais Frédéric ne voulut rien garder de ce qui leur appartenait.

L'armée, en approchant de la ville, eut de nouveaux combats à soutenir. Les croisés tuèrent environ cinq mille ennemis. Mais plus on en tuait, plus leur nombre paraissait augmenter. La relation les compare à l'hydre de la fable. Les Turcs, d'après un édit du soudan, avaient caché leurs vivres ou les avaient transportés au loin dans les forêts et les montagnes. Le nombre des pélerins, très-petit en comparaison de celui des barbares, ne permettait pas de diviser

l'armée pour aller à la recherche des provisions. Sans cesse attaqués, ils ne pouvaient pas même, auprès du camp, se procurer un peu de fourrage pour les chevaux, sans livrer des combats. Cependant la famine augmentait chaque jour. De nobles guerriers se virent réduits à se nourrir de la chair d'âne et de cheval. Un bœuf se vendait douze marcs, un petit pain cinq sous et plus. Mais on se plaignait bien plus de la rareté des vivres, que de l'énormité de leur prix.

Dans cette disette extrême, quelques-uns apostasièrent et se soumirent au pouvoir des vainqueurs; d'autres, accablés de faim et de faiblesse, et ne pouvant aller plus loin, abandonnaient à leurs compagnons ce qu'ils possédaient, afin que ceux-ci combattissent avec plus de courage, et s'étendant à terre, les bras en croix, ils s'offraient eux-mêmes au martyre, en laissant passer l'armée sur leur corps.

Au milieu de ces tribulations, les croisés, toujours poursuivis, arrivèrent à un fleuve qui allait se perdre dans un lac voisin. Frédéric et le duc de Souabe, faisant volte-face, fondirent avec ardeur sur les Turcs. Ils en firent périr une centaine; le reste des musulmans, à qui on avait coupé la retraite, fut contraint de se jeter dans le lac, et s'y noya. L'avant-garde, pendant ce temps, attaquée du haut d'une montagne au pied de laquelle elle passait, y monte rapidement, bat les Turcs de tous côtés et en tue plusieurs.

Les croisés se virent forcés de célébrer la fête de la Pentecôte, dans un lieu stérile et sans pâturage. Ils apprirent là que Melich venait à la tête de cinq cent mille cavaliers pour s'opposer le lendemain à leur passage.

« Les principaux et les plus braves de l'armée, dit l'ano-
» nyme que nous copions ici, se réunirent, par ordre de
» l'empereur, en assemblée et parurent devant lui sous un
» extérieur misérable. Ceux qui étaient habitués à s'asseoir
» à des banquets splendides et à célébrer cette fête solen-
» nelle, en prenant des bains et en se couvrant de riches
» habits, abattus alors par de longs jeûnes, sales et portant
» des armes rouillées, éprouvaient tous les inconvéniens
» d'une route difficile et rude. Plusieurs d'entre eux mar-
» chaient à pied, revêtus de leur cuirasse, et paraissaient
» supporter leurs maux avec d'autant plus de peine qu'ils
» n'y étaient pas accoutumés. »

L'évêque de Wurtzbourg, se tenant debout au milieu de l'assemblée, chercha dans la solennité du jour des motifs pour relever les courages et disposer tous les cœurs au combat. L'empereur, après lui, les anima par ses paroles et ses exhortations, et tous, d'une voix unanime, firent en-

tendre le cri de guerre, suivant la coutume des Allemands, et retournèrent à leurs tentes faire un repas frugal.

Le lendemain, après la célébration de la messe, chacun reçut le viatique, et les ennemis renouvelant de tous côtés leurs attaques ordinaires, l'armée fut rangée en triangle, par trois troupes de cavalerie.

La relation nous apprend qu'un guerrier de l'armée de Melich vint alors offrir à ce chef le bras d'un turc, qu'il avait trouvé coupé avec sa cuirasse. « Les mains et les » épées de ceux qui démembrent un homme ainsi cui- » rassé, dit-il au prince, ne sont ni faibles ni émoussées. Il » n'y a pas de sûreté à se battre de près avec une nation » ainsi armée. Il est impossible de vaincre des guerriers si » forts et si habiles dans l'usage des armes. D'ailleurs cette » troupe terrible d'hommes vêtus de blanc peut inspirer » une grande terreur. Croyez-moi, la victoire nous sera » plus facile en différant le combat. Cette nation de fer et » armée de fer sera domptée et vaincue par la faim; dans » peu elle succombera et se consumera. »

Melich méprisa ce conseil. Le combat s'engagea; les pèlerins, se confiant dans le secours d'en haut, pénétrèrent dans les bataillons turcs, les rompirent et tuèrent tout ce qui s'opposait à eux. Melich, renversé de cheval, mais promptement remis en selle par les siens, prit la fuite et se rendit à Icone par les chemins détournés et escarpés des montagnes voisines.

« Un cavalier arménien, ajoute la relation, vint pendant » le combat se rendre auprès des nôtres, en disant qu'il » avait vu la *légion blanche* dont le turc avait parlé à Melich. » Un personnage puissant dans notre armée, nommé Louis, » d'une vie recommandable et reconnu par tous pour un » homme de bien, dit aussi qu'il avait vu cette légion : il » l'attesta sur son pèlerinage et sur le Saint-Sépulcre, et se » montra tout disposé à subir l'épreuve du fer chaud, *can- » dentis ferri judicio,* pour donner à son témoignage plus de » force et de certitude. »

Gauthier Vinisauf, Cornerius Hermann, François Pipin et Sicardi ont confondu ce combat du lendemain de la Pentecôte avec celui qui précéda la prise d'Icone : des deux ils n'en ont fait qu'un.

Le turc qui conduisait l'armée des croisés, ne craignant plus apparemment d'exposer sa vie, la fit marcher le lendemain de cette victoire vers des lieux déserts et sans eau, afin d'attirer sur elle la ruine et la mort.

Nous avons vu que les pèlerins étaient déjà en proie aux

horreurs de la faim. La fatigue d'une longue route et l'excessive chaleur du soleil leur donnèrent une soif ardente. « Quelques-uns, dit notre auteur, se couchaient sur les » cadavres des chevaux qui succombaient en chemin, et » cherchaient dans le sang de ces animaux un soulagement » à leur soif dévorante. L'empereur, qui les vit, fut touché » de pitié. On dit qu'il adressa ces paroles aux soldats : *Braves » guerriers, arrêtez-vous, car ces infortunés ne songent plus qu'à » mourir. Venons au secours de nos frères pour qu'ils ne périssent pas et ne soient pas tués par les ennemis qui nous suivent.* »

L'armée campa dans un lieu stérile, sans pâturage et sans verdure. On mit un soin extrême à fixer les tentes avec des cordes, à cause des attaques extérieures des barbares, et les pélerins du Christ passèrent la nuit sur ces bords déserts. « Mais quelle nuit douloureuse! dit la relation; au lieu de » repos, ils n'éprouvèrent que fatigue et disette; ils ne firent » entendre que plaintes et gémissemens. Les uns cherchaient » du soulagement à leur soif en tirant du sang des veines » de leurs chevaux; les autres en buvant leur urine; d'au- » tres en mâchant le gazon. L'ardeur de la soif paraissait » diminuer le tourment de la faim. »

Le lendemain, les pélerins reprirent tristement leur route, abandonnant les chevaux et les bêtes de somme qui périssaient de faim et de soif. Ayant aperçu de loin un marais, ils y coururent avec précipitation, comme le *cerf qui, fuyant les chasseurs, court après les fontaines.* L'eau, quoique marécageuse et corrompue, parut du nectar aux malheureux croisés. Il y avait là un peu de gazon pour se rafraîchir. L'armée y passa deux nuits, toujours assiégée par les ennemis. Comme les pélerins manquaient de bois pour faire du feu, ils brûlèrent leurs propres vêtemens, leurs ustensiles et les selles de leurs chevaux, et firent cuire comme ils purent la viande de cheval et d'âne. Grands et petits se nourrirent de ces alimens mal cuits, qu'ils mangèrent sans sel et sans poivre. Quelques-uns se contentèrent d'herbes et de racines.

Des députés du soudan vinrent proposer la paix à l'empereur. « Nous sommes envoyés, dirent-ils, par le grand sou- » dan et les satrapes pour vous dire que si vous désirez jouir » de leur paix et de leur miséricorde, vous ayez à leur en- » voyer trois mille pièces d'or; autrement, demain, sans » faute, vous serez attaqués par toutes leurs forces. »

L'empereur fit à cette proposition la réponse que nous avons déjà vue dans Tagenon. Les députés s'étant retirés, les pélerins furent très-inquiets. On délibéra sur le meilleur

parti à prendre. Les uns trouvaient plus sûr d'aller en avant et de se hâter d'entrer en Arménie, en laissant Icone; car une ville si grande ne pouvait être attaquée par un petit nombre, surtout avec tant d'ennemis au-dedans et au-dehors, qui arrêtaient et assiégeaient tous les jours l'armée en rase campagne.

D'autres disaient au contraire que, quand même les ennemis n'attaqueraient pas les croisés, ceux-ci ne pourraient avancer et vivre long-temps, vu leur misère et leur disette. L'Arménie était encore fort éloignée, les chevaux succombaient en grand nombre; les pélerins eux-mêmes étaient déjà vaincus par une longue faim et par la misère. Il valait donc mieux combattre audacieusement et mourir honorablement les armes à la main, que de languir et périr d'une mort si honteuse.

Tout le monde se rangea enfin à cet avis. L'empereur fit publiquement vœu de fonder au Seigneur une basilique sous l'invocation de saint Georges, si, par le secours de ce saint, il obtenait de Dieu de surmonter la nécessité présente. L'évêque de Wurtzbourg, par ses discours, inspira une nouvelle confiance et donna des consolations aux pélerins. L'armée, toujours combattant, vint camper le long du parc d'Icone, après avoir tué un grand nombre d'ennemis. On délibéra alors de nouveau sur la manière dont on combattrait le lendemain. Il y avait à peine dans toute l'armée mille chevaliers dont les armes fussent encore en bon état. On les partagea en deux troupes; l'une, sous le commandement du duc, devait attaquer la ville; l'autre, sous les ordres de l'empereur, devait résister au-dehors à quatre cents mille Turcs. Quant aux bagages et au peuple sans armes, on ne régla rien, si ce n'est qu'ils seraient exposés aux hasards des événemens et qu'on ne leur assignerait point de garde militaire. Tagenon et la lettre sur l'expédition d'Asie s'accordent assez sur ces dispositions avec la relation anonyme.

Quand on eut ainsi réglé l'ordre de bataille le mieux qu'on put, l'empereur adressa ces paroles au duc :

« Mon fils, un grand fardeau nous est imposé à l'un et » à l'autre, à vous l'attaque de la ville, à moi celle de tant » d'ennemis qui sont au-dehors. Quelque succès ou quelque » revers qui nous arrive à tous deux, je ne vous porterai » aucun secours et je n'en attendrai aucun de vous. Faites » donc tout ce que la nécessité urgente et votre bravoure » infatigable vous invitent à faire pour le salut de l'armée.

» Je vous recommande à tous que, jusqu'à la fin du com- » bat, personne ne cherche à faire de butin et ne soulève

» son ami succombant; mais que, passant sur son corps, » il s'avance courageusement pour combattre les ennemis. » Que celui qui a des alimens en donne à celui qui en man- » que; car demain, quoi qu'il arrive, nous serons tous » riches. Si nous triomphons des ennemis, nous aurons leurs » vivres et leurs dépouilles; si nous mourons pour le Christ, » nous jouirons des biens célestes. »

Pendant la nuit qui précéda l'attaque d'Icone, une pluie mêlée de tonnerre tomba avec tant d'abondance, qu'on eût dit que les cataractes du ciel étaient rompues. Les pélerins se virent forcés de se lever de leurs lits, se plaignant tout-à-coup de l'inondation d'un lieu où le manque d'eau les tourmentait la veille.

Le matin, le ciel s'étant purgé de nuages, et le soleil brillant sur l'horizon, tous les croisés communièrent pendant la célébration de la messe. Après avoir plié leurs tentes encore tout humides, ils s'avancèrent au combat dans l'ordre convenu.

Suivant la relation, le soudan envoya demander la paix à l'empereur. Mais Frédéric, s'apercevant que la chaleur du jour commençait à se faire sentir, fit demander au duc pourquoi il tardait à entrer dans la ville.

« Le duc s'avança donc (nous laissons parler l'ano- » nyme), et les Turcs venant à lui, un grand combat s'en- » gagea devant les portes de la ville. Quelques-uns des nô- » tres, qui s'étaient glissés dans un passage étroit entre les » fossés et les murs, se virent forcés de reculer devant le » grand nombre d'ennemis et sous une grêle de traits. » Ici, l'auteur met dans la bouche du duc de Suabe un discours que ce prince ne prononça pas sans doute, mais que nous mettrons néanmoins sous les yeux de nos lecteurs :

Braves guerriers, dont la valeur et l'intrépidité ont brillé jusqu'ici dans tant d'occasions, pourquoi, à la honte de la sainte croix et de votre pèlerinage, abandonnez-vous le combat comme des hommes timides et dégénérés? Le nombre des ennemis prêts à vous recevoir dans votre fuite est encore plus grand que celui devant qui vous cédez. Vous ne pouvez échapper d'aucun côté. Il faut que notre courage soit notre refuge. Il faut déployer toutes nos forces. Allons, braves guerriers, retournez au plus vîte au combat; que le souvenir du jour où vous prîtes le signe salutaire de la croix excite votre audace!

« Tous, également animés par ces paroles, retournent à » la charge et forcent les Turcs qui les attaquaient avec ar- » deur à fuir par les portes et à se renfermer dans les murs

» de la ville. Les nôtres, par leur vertu guerrière, ou plutôt » par la vertu divine, brisent les unes et escaladent les autres, et se précipitent dans Icone. »

L'empereur, qui ignorait cette victoire, se battait de son côté contre les ennemis du dehors et triomphait de même : « Qui pourrait compter, dit notre auteur, le nombre de ceux » qui périrent? qui pourrait estimer les richesses et les dépouilles que procura cette double victoire? Le butin fait dans » le seul palais de Melich se montait à dix mille marcs. Cet » argent avait été envoyé par Saladin pour faire des levées » de troupes. Ceux qui étaient naguères malheureux et dans » l'indigence eurent alors en quantité des mulets, des ânes, » du froment, du vin, de l'huile. Le soudan et Melich » voyant qu'ils étaient tombés eux-mêmes dans le fossé » qu'ils avaient creusé, et craignant pour la ville et plus » encore pour eux, furent fort troublés. La frayeur les saisit; ils envoyèrent donc à l'empereur des députés qui lui » dirent : »

Le soudan, reconnaissant sa faute et confiant dans votre clémence, ne désespère point du pardon, quoiqu'il ait été forcé par des sugestions, et par la violence des siens, à rompre d'anciens traités d'amitié. Chargé d'années, décrépit et faible, il supplie votre majesté de lui accorder la paix et la miséricorde et d'épargner lui, sa ville et son pays. Il vous promet une paix sûre, un marché suffisant de chevaux et de vivres jusqu'à votre sortie du royaume, et pour garant de ses promesses, il est prêt à vous donner tous les ôtages que vous voudrez, excepté son fils Melich.

L'empereur délibéra sur cette demande dans un conseil de pélerins, et, après avoir considéré qu'en présence des ennemis toujours supérieurs en nombre, il n'était pas assez fort pour garder la ville et occuper le pays, et que d'ailleurs il n'attendait aucun secours des nations chrétiennes, il répondit aux députés :

Le soudan nous demande une paix qu'il n'a pas méritée, car, depuis long-temps, il nous avait promis toutes sortes de biens, en nous invitant à venir dans son pays. Où est maintenant l'effet de ses promesses? où sont les services annoncés? Melich est venu au-devant de nous avec toutes ses forces. Ses bataillons, semblables à des essaims d'abeilles, nous ont entouré d'obstacles et de périls. L'or du soudan s'est changé en scorie; sa bonne foi s'est anéantie. Il a remplacé la simplicité par la ruse, la paix par la guerre, et l'amitié par la haine.

Cependant le Seigneur nous a délivré de tous ces maux, puisqu'il a remis cette ville dans nos mains et nous a fait triompher

de ceux qui nous haïssaient injustement. Puisque votre maître nous supplie de lui faire miséricorde et de lui donner la paix, nous nous laissons fléchir par ses prières, pourvu qu'il exécute ce qu'il nous promet.

Tagenon a mis dans la bouche de l'empereur un discours semblable quant au sens; on peut comparer aussi ce que dit cet historien sur la prise d'Icone avec la relation anonyme.

La réponse de l'empereur causa une grande joie dans la ville. Les ôtages de la paix furent donnés, et Frédéric reçut du soudan et de Melich plusieurs présens magnifiques.

La relation suit les pélerins jusqu'à leur arrivée à *Laranda*. Elle raconte que pendant qu'ils y reposaient sous les tentes, ils entendirent dans la nuit comme un bruit terrible d'armes et de troupes. Tous les pélerins éveillés se levèrent aussitôt, se demandant les uns aux autres d'où venait ce bruit; mais personne ne sut répondre. Les sages, dit l'anonyme, ont depuis assuré que c'était le présage d'un malheur prochain.

Après quatre jours de marche, depuis son entrée en Arménie, l'armée se réjouissait d'avoir échappé à tant de dangers et de trahisons, et d'être arrivée dans un pays sûr et ami, lorsqu'un événement malheureux et inopiné convertit ses chants de joie en chants de deuil.

Voici dans quels termes l'anonyme raconte ce funeste événement :

« On marchait par un chemin étroit et difficile, tantôt » en gravissant des montagnes, tantôt en traversant de » profondes vallées, le long du fleuve qui coule devant la » ville de Selef. Les pélerins avançaient avec beaucoup de » peine. Quelques cavaliers du dernier corps d'armée que » commandait l'empereur essayèrent de trouver un gué dans » le fleuve. Frédéric, contre l'avis de ceux qui étaient avec » lui, y descendit pour se rafraîchir et se baigner. Comme » il se disposait à le traverser à la nage, il perdit ses forces, » entraîné par le courant; aussitôt il appela à son secours » un chevalier qui était entré dans l'eau avec lui. Ce cheva- » lier le saisit, mais la force du courant lui fit lâcher prise, » et il eut beaucoup de peine à se sauver lui-même. Un » autre à cheval saisit promptement l'empereur; mais il » était trop tard; ce prince était déjà mort, au grand regret » et au grand malheur de toute l'armée.

» Misérable et cruelle infortune des chrétiens, dont les » péchés furent ainsi punis par le renversement de la co- » lonne de la foi! O fleuve fatal et odieux dans lequel la » lumière de toute probité fut éteinte................. »

C'est au milieu de ces réflexions que s'arrête la relation

anonyme. Le reste manque, et c'est une perte qu'on doit regretter. Ce récit de la mort de Frédéric diffère de celui de presque tous les autres historiens que nous avons vus.

En lisant cette relation, on ne peut s'empêcher de faire une remarque, c'est que l'empereur Frédéric avait parcouru à peu près les mêmes lieux qu'Alexandre-le-Grand, et qu'il mourut comme lui. Ces deux princes avaient une égale valeur; Frédéric ne le cédait point en habileté au héros macédonien; il triompha des armées du sultan d'Icone, comme Alexandre avait vaincu les armées de Darius. Pourquoi donc les résultats de leurs triomphes furent-ils si différens? Le premier n'eut affaire qu'à des armées rangées en bataille et qu'il ne s'agissait que de vaincre une fois; le second avait devant lui et autour de lui des peuples acharnés à le détruire, et qui ne lui laissaient point de repos même après leurs défaites. Nous ne parlerons point des perfidies dont les croisés furent les victimes, des difficultés d'un climat nouveau pour eux, de l'ignorance où ils étaient du chemin à suivre, de l'impossibilité où ils se trouvaient de s'approvisionner, toutes circonstances qui affaiblirent leur armée victorieuse, et rendirent inutile tant d'héroïsme déployé sur le champ de bataille.

Il ne faut pas oublier non plus ce que le fanatisme musulman pouvait donner de zèle et de force aux Turcs, pour défendre les provinces qu'ils habitaient, et dans lesquelles l'islamisme avait, depuis près d'un siècle, planté ses étendards triomphans. Il n'y a point de pays plus difficiles à envahir que ceux qui sont défendus par des croyances religieuses; c'est pour cela que les efforts miraculeux des croisés n'avaient pu réussir à conquérir l'Orient, et que les chrétiens perdirent à la fin leurs conquêtes en Syrie. On nous objectera que toute l'Asie avait été elle-même conquise par les disciples de Mahomet; mais on peut répondre que les croyances religieuses qui leur étaient opposées, n'entreprirent point de se défendre.

Histoire de la prise de Constantinople, par les Latins, en 1203 *et* 1204, *par Gunther, moine du monastère de Pâris, près de Bâle* (1).

Gunther était contemporain de la cinquième croisade. L'abbé de son monastère fut lui-même de l'expédition, et

(1) Guntheri monachi in cœnobio parisiensi historia Constantinopolitana, sub Balduino, circa annum Domini 1203 et 1204 (T. IV, p. 1).

l'engagea à en écrire l'histoire. La relation de Gunther aurait pu être fort intéressante; mais il n'y est guère question que du pélerinage et des aventures de Martin.

L'auteur, dans son prologue, parle des précieuses reliques que cet abbé rapporta dans son monastère. A cette occasion, il admire la providence de Dieu, qui se sert des créatures les plus faibles pour opérer les plus grandes choses. C'est ainsi, dit-il, qu'il choisit Moïse pour délivrer les Israélites du joug des Égyptiens, et de simples pêcheurs pour prêcher sa divine parole. Gunther rapporte le discours que Martin prononça à Bâle, en présence du clergé et du peuple, pour les exhorter à la croisade.

« Mes seigneurs et mes frères, dit Martin, je viens vous » annoncer, non pas ma parole, mais celle du Christ : je ne » suis qu'un instrument fragile. Le Sauveur vous parle au- » jourd'hui par ma bouche. Il vient se plaindre à vous des » injures qu'on lui fait. Le Christ est chassé de son lieu » saint, de sa demeure ; il est dépossédé de cette ville qu'il » a consacrée par son sang. O douleur! une nation barbare » et profane domine dans ces lieux où les saints prophètes » avaient promis que le fils de Dieu se ferait chair; où il » naquit en effet et fut présenté au Temple. » Nous ne suivrons pas plus loin l'orateur, son discours n'étant qu'une répétition des idées pieuses et des motifs religieux que tous les prédicateurs des croisades faisaient valoir pour entraîner leurs auditeurs, c'est-à-dire la gloire de délivrer les saints lieux, et les récompenses du ciel, promises à ceux qui succomberaient dans cette sainte entreprise.

Quand le vénérable prédicateur eut cessé de parler, dit Gunther, vous eussiez vu des larmes abondantes couler sur son visage et sur celui de tous les assistans; vous eussiez entendu des gémissemens, des soupirs, des sanglots et toutes les expressions d'une dévotion fervente. Le nombre de ceux qui se croisèrent à la voix de Martin fut considérable.

L'historien fait ici l'éloge de son abbé : « Entre tous ceux, » dit-il, que l'amour du Christ avait animés, on admirait » principalement le bienheureux Martin. On s'étonnait qu'un » homme aussi doux, aussi bienfaisant, pût conduire avec » tant de sévérité l'armée des pélerins. Ce fut cette réunion » de la charité chrétienne et du courage qui lui fit donner » le nom de Martin, car il avait quelque ressemblance avec » le saint patron de l'église de Tours. » Gunther entre dans plusieurs détails qui établissent cette ressemblance.

L'abbé partit de Bâle avec les croisés allemands et se ren-

dit avec eux à Vérone, puis à Venise. Les disputes qui s'élevèrent à l'occasion du siège de Zara et la retraite de plusieurs pélerins riches et pauvres, inspirèrent à Martin le désir de s'en retourner dans son monastère. Il voyait avec peine qu'on oubliât le but de l'entreprise. Il alla trouver le cardinal Pierre de Capoue, envoyé par le souverain pontife pour diriger la croisade. Il pria ce légat avec instance de le dégager de son vœu; mais ce cardinal lui enjoignit de rester et de partager avec les autres tous les périls de l'expédition; il lui donna en outre, de la part du souverain pontife, toute autorité sur les Allemands qu'il avait amenés ou qu'il avait trouvés, ou qui viendraient ensuite rejoindre l'armée. Lorsque Zara fut au pouvoir des Vénitiens, et que les croisés eurent eu connaissance de l'excommunication prononcée contre ceux qui attaqueraient les possessions du roi de Hongrie, on décida dans l'armée d'envoyer une députation auprès du pape pour le prier d'user de miséricorde et de révoquer sa sentence. L'abbé Martin fut un des députés; il partit avec l'évêque de Soissons et maître Jean de Paris. Tous trois obtinrent par leurs humbles prières l'absolution demandée. Gunther fait à cette occasion un portrait assez curieux du pape Innocent III: « Il était, dit-il, » plein de grâce et de discrétion, jeune encore par ses an-» nées, mais vieux par sa prudence; sa naissance était illus-» tre et sa physionomie imposante; autant il aimait le bien » et l'équité, autant il détestait la malignité et l'injustice; » de sorte qu'il paraissait tenir le nom d'Innocent plutôt de » son mérite que du hasard. »

L'abbé Martin, en revenant au camp des croisés, rencontra le cardinal Pierre de Capoue qui se disposait à partir pour Ptolémaïs. Martin s'attacha à lui et le suivit avec ses Allemands en Palestine. Lorsqu'ils furent arrivés à Acre, la peste ne tarda pas à se manifester. Gunther rapporte que les pélerins malades, qui ne pouvaient disposer de leurs effets, appelèrent l'abbé, et les remirent entre ses mains pour qu'il les distribuât à leurs compagnons qui étaient dans la misère, en lui permettant toutefois de disposer, pour lui-même, de ce qu'il voudrait retenir. Martin exécuta fidèlement les volontés de ces croisés. En deux jours il distribua cent vingt marcs, et le troisième jour soixante-dix. Il racheta ou dégagea libéralement de ses propres deniers les armes que des pélerins avaient engagées dans le besoin. Martin donna aux malades tous les soins spirituels ou corporels qu'ils pouvaient attendre de sa piété et de sa charité. Au fléau de la peste vint se joindre celui de la

guerre. Les barbares, violant la paix qu'ils avaient jurée, pillèrent deux vaisseaux des chrétiens. Ceux-ci ne tardèrent pas à se venger en capturant six grands vaisseaux sarrasins chargés de marchandises et de provisions. La guerre étant ainsi renouvelée, les chrétiens de Ptolémaïs songèrent à envoyer demander du secours à l'armée des croisés, qui était alors devant Constantinople. L'abbé Martin se chargea de cette ambassade avec Conrad, avocat de Swartzenberg. Le tableau que firent ces députés des maux et des dangers auxquels la ville d'Acre était exposée, excita la compassion de tous; mais les envoyés ne reçurent aucun espoir de secours. « L'armée des croisés, dit Gunther, » était dans une telle extrémité, qu'elle n'avait pour elle- » même aucune sûreté autour de la ville, à cause du grand » nombre de Grecs ennemis qui l'environnaient. Elle ne » pouvait s'éloigner qu'avec les plus grands dangers, vu la » quantité de vaisseaux qui n'auraient pas manqué de la » poursuivre et de l'attaquer si elle avait pensé à la retraite. » Il arriva donc ce qui se voit rarement, c'est que les nôtres » résolurent d'assiéger une ville dont ils n'osaient s'éloi- » gner. »

L'historien fait le récit de ce siège, du rétablissement du jeune Alexis, dont il a rapporté plus haut la fuite et l'arrivée au camp des croisés, et de l'usurpation de Mursufle. On ne trouve rien dans ce récit de Gunther qui puisse ajouter à ceux de Nicétas et de Villehardouin, qui nous ont fourni tous les détails du siège de Constantinople.

Gunther raconte ensuite les combats livrés aux Grecs et la prise de la ville. « Quoique les Grecs, dit-il, eussent » éprouvé une perte d'hommes plus considérable que celle » à laquelle ils s'étaient attendus, cependant le massacre ne » fut pas grand. Les croisés les épargnèrent, et ce fut l'abbé » Martin et d'autres religieux présens à l'armée qui, par » leurs pressantes exhortations, empêchèrent les vainqueurs » de tremper leurs mains dans le sang. »

L'historien rapporte que les femmes et les enfans, les vieillards et les malades, qui ne pouvaient fuir, s'avançaient au-devant des croisés, et, plaçant leurs doigts en forme de croix, disaient en sanglottant *aijos phasileos marchio* (sans doute *agios Basileus marchio*), ce qui, continue l'historien, signifie *saint roi marquis*, parce que les Grecs considéraient le marquis de Montferrat comme le chef des pèlerins. Mais si l'abbé Martin fut assez heureux pour empêcher le massacre des Grecs, il ne le fut pas autant pour arrêter

le pillage de la ville, et lui-même, comme on va le voir, ne pût se défendre d'y prendre part.

« Pendant que les vainqueurs, dit Gunther avec une naïveté tout-à-fait singulière, dépouillaient gaîment cette » ville, dont le droit de la guerre les avait rendus maîtres, » l'abbé Martin pensa aussi à faire son butin, et, pour ne pas » rester les poches vides pendant que tous les autres s'enrichissaient, il résolut de porter ses mains sacrées à la rapine. » (*Cœpit Martinus abbas de suâ prædâ cogitare, ac ne aliis » omnibus ditatis ipse vacuus remaneret proposuit se sacratas » manus suas ad rapinam extendere*). Mais comme il jugeait » indigne de lui d'enlever des choses profanes, il songea à » s'approprier des reliques des saints, dont il savait que le » nombre était considérable à Constantinople. Il prit donc » avec lui un chapelain, et, poussé par je ne sais quel » grand pressentiment, il alla dans une église qui était » en vénération parce que la mère du fameux empereur » Manuel y avait été ensevelie. On y gardait de grands trésors et des reliques précieuses qu'on y avait apportées des » églises et des monastères voisins, dans le vain espoir » qu'elles y seraient plus en sûreté. Les nôtres avaient appris cette circonstance avant l'attaque de la ville par ceux » que les Grecs en avaient chassés. Pendant que les croisés » se précipitaient en foule dans cette église, et enlevaient de » tous côtés l'or, l'argent et les effets précieux qu'ils trouvaient, l'abbé Martin, *jugeant indigne de commettre un » sacrilège, si ce n'était pour des choses sacrées* (*indignum » ducens sacrilegium, nisi in re sacrâ, committere*), gagna un » lieu secret où la religion semblait lui promettre ce qu'il » désirait le plus. Il y trouva un vieillard d'une belle figure, » portant une barbe longue et blanche : c'était un prêtre, » mais un prêtre fort différent des nôtres par son habillement. L'abbé, le prenant pour un laïc, lui dit d'un air » calme, mais d'une voix terrible : *Perfide vieillard, montre-moi les précieuses reliques que tu conserves, ou attends-toi à la mort.* Le vieillard, plus effrayé du ton que » des paroles, car il ne les comprenait point, essaya d'adoucir l'abbé en lui adressant d'un air suppliant quelques » mots latins. L'abbé lui fit alors entendre dans la même » langue ce qu'il exigeait de lui. Le vieillard, jugeant à l'air » et à l'habillement de l'abbé qu'un religieux aurait plus de » crainte et de respect pour les saintes reliques, que des » laïcs, qui les souilleraient peut-être avec des mains ensanglantées, ouvrit un coffre de fer et lui montra le trésor, que l'abbé Martin estimait plus que toutes les riches-

» ses de la Grèce. A cette vue, l'abbé plongea aussitôt avec » avidité ses mains dans le coffre (*festinanter et cupidè utrasque manus immersit*), et remplit de son larcin sacré les » pans de sa robe et de celle du chapelain qui l'accompa-» gnait. Tous deux, cachant avec adresse ces précieuses » reliques, sortirent promptement de l'église et se rendirent » auprès de leurs navires. Ceux qui connaissaient et aimaient » l'abbé lui demandèrent en le voyant quel était le butin qu'il » venait d'enlever. Martin leur répondit d'un air joyeux : » *Tout va bien pour nous;* à quoi ceux-ci répliquèrent : *Deo* » *gratias*. Mais l'abbé, ne pouvant souffrir aucun retard, » monta précipitamment sur son vaisseau et cacha dans sa » petite chambre les dépouilles votives de son expédition, » attendant que le tumulte et le bruit qui remplissaient la » ville fussent apaisés. Il resta trois jours dans cette chambre, » se livrant à toute l'ardeur de sa dévotion ; personne ne » connaissait le secret, excepté le chapelain et le vieillard » qui lui avait livré les reliques. Celui-ci avait reconnu dans » Martin un homme bienveillant et généreux, et s'était at-» taché à lui d'une manière assez intime. Il fit préparer à » l'abbé une maison décente et commode, située auprès » d'une église de la ville, et qui convenait beaucoup à son » état. Après que le tumulte eut cessé dans Constantinople, » l'abbé, chargé de ses précieuses dépouilles, se rendit, » avec le chapelain, dans la demeure qui lui était destinée ; » il y passa la saison de l'été, baisant sans cesse les reliques » sacrées ; il les vénérait avec une affection secrète, mais » bien vive ; et la ferveur de sa dévotion intérieure suppléait » à ce qui lui manquait à l'extérieur. Plusieurs motifs enga-» gèrent l'abbé à prolonger son séjour dans la cité. Il avait ap-» pris que la trève violée par les Sarrasins avait été renouvelée ; » la navigation n'était pas d'ailleurs assez sûre au milieu » d'un si grand changement dans les affaires ; il était en » outre retenu par l'amour qu'il portait à ses compagnons » de pélerinage ; il attendait enfin que le sort de la ville et » de l'empire fût fixé, afin de pouvoir en instruire ceux » qui l'avaient envoyé. »

Gunther ajoute ici, que jamais l'histoire ni la poésie ne pourront trouver un plus beau sujet que le pieux larcin de l'abbé Martin. Revenant ensuite à son sujet, il parle de l'élection de Baudouin et du supplice que les princes latins firent subir à Mursufle. La description que fait Gunther de la colonne d'où fut précipité ce Mursufle, nous a paru assez curieuse pour trouver place dans cet extrait.

« Cette pyramide ou colonne, comme la plupart l'appel-

» lent, est construite avec de grandes pierres étroitement » unies ensemble par des barres de fer. Elle est très-épaisse » par le bas, et va en diminuant peu à peu jusqu'à une » hauteur immense. On dit qu'un solitaire avait établi sa » retraite au sommet de cette colonne. Dédaignant la terre » et n'atteignant pas encore au ciel, il s'était ainsi placé » entre les deux, au milieu de cette ville célèbre. On dit » aussi que diverses figures antiques étaient sculptées sur » ce monument, et que quelques-unes exprimaient des » oracles de la sibylle et la destinée future de l'empire. » Parmi ces figures on voyait des vaisseaux et des échelles » où montaient des hommes armés, comme pour attaquer » et prendre une ville sculptée sur la colonne. Les Grecs » avaient jusqu'alors méprisé ces sculptures, ne pensant pas » qu'il fût possible que leur ville éprouvât un pareil sort. » Mais quand ils virent des échelles dressées sur nos vais- » seaux, ils se rappelèrent ces figures, et commencèrent à » craindre ce qu'ils avaient méprisé. Alors ils se mirent à » les mutiler à coups de pierres et de marteaux, croyant » détourner ainsi sur les nôtres un funeste présage. Mais » leur espérance fut trompée et l'événement prouva que ces » prophétiques images avaient dit la vérité. »

L'abbé Martin, voyant que les croisés ne s'occupaient plus que des affaires du nouvel empire, songea à retourner auprès de ceux qui l'avaient envoyé, afin de les informer de tout ce qu'il avait vu et su, et pour accomplir aussi le vœu qu'il avait fait. Tout à la fois plein de crainte et de désir, il s'embarqua le jour de la Nativité de la Vierge, et arriva à Ptolemaïs, où il retrouva les Allemands qui le reçurent avec joie. Il ne voulut confier son secret qu'à un nommé Werner, qui jouissait dans cette ville d'un grand crédit. « Werner, à la vue des précieuses reliques, fut saisi, dit » Gunther, de crainte et de joie (*læto timore*). Il admira la » faveur que Dieu avait accordée à son serviteur. Quand il » sut que l'abbé se préparait à son retour, Werner lui re- » présenta les dangers qu'il allait rencontrer dans son pas- » sage; il lui parla des pirates qui infestaient les mers, et » de tous les maux qui l'attendaient. Il l'exhorta, le pressa » de demeurer, et lui offrit de l'établir dans un monastère » du Mont-Carmel. L'abbé résista à toutes les sollicitations; » il lui dit qu'il ne désirait autre chose que de porter à son » monastère les reliques que Dieu lui avait données. Il se » remit donc en mer. »

Gunther rapporte que, pendant la traversée, un ecclésiastique nommé *Egidius*, de Bohême, qui était sur le vais-

seau de l'abbé, vit, pendant une nuit qu'il ne dormait point, des anges autour du coffre qui renfermait les saintes reliques. Le lendemain Egidius dit à l'abbé, en versant des larmes : « Je ne sais qui vous êtes, d'où vous venez, ni ce » que renferme votre coffre; mais ce que je sais certaine- » ment, c'est que la main du Seigneur est avec vous; c'est » pourquoi je ne vous quitterai pas, car je suis sûr que je » ne puis courir aucun danger sur le vaisseau qui vous » porte. » L'abbé, frappé du miracle de cette sainte vision, surtout parce qu'il avait reconnu que cet homme était religieux et véridique, lui raconta, de son côté, une vision qu'il avait eue cette même nuit en dormant. Cette apparition nocturne, que raconta l'abbé, lui présageait son retour dans son monastère, où le peuple du voisinage, hommes et femmes, et les principaux du couvent devaient venir au-devant des reliques sacrées; ce qui eut lieu en effet. Pendant le voyage, la vertu des saintes reliques protégea l'abbé Martin contre tous les dangers. La tempête s'apaisait en leur présence; les pirates les plus féroces, dont le métier était d'attaquer les pélerins de la Palestine, s'adoucissaient en approchant du vaisseau de l'abbé. En arrivant à Venise, Martin trouva l'Italie déchirée par la guerre civile. Il n'y avait plus de sûreté pour les voyageurs. Cependant il n'hésita point à se confier à la protection de Dieu. Plein de sollicitude pour les trésors qu'il portait, il franchit les Alpes alors infestées de brigands; il arriva, toujours protégé par les saintes reliques, à Bâle, où il fit présent à son monastère des fruits précieux de tant de travaux. Voici en quoi consistaient ces reliques : Martin avait des restes du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ; du bois de la vraie croix; il avait aussi une grande portion du corps de saint Jean, précurseur de Jésus; un bras de l'apôtre saint Jacques, de saint Christophe, de saint Georges, de Théodore et de plusieurs autres martyrs; en outre, des morceaux de pierres tirées du lieu de la naissance de Notre-Seigneur, du Calvaire, du Saint-Sépulcre, du lieu de l'Ascension, de celui où saint Jean baptisa Notre-Seigneur, etc.

« L'abbé Martin, ajoute l'historien, fit présent à l'empe- » reur Philippe d'un médaillon d'un prix inestimable, cou- » vert d'or et de pierres précieuses et contenant plusieurs » reliques de toute espèce. L'empereur des Grecs avait cou- » tume, dans les grandes solennités, de le porter à son cou, » suspendu par une chaîne d'or. Sur ce médaillon étaient » gravées la Passion du Seigneur et les images de la Vierge » et de saint Jean l'Evangéliste. Il s'y trouvait aussi un sa-

» phir où l'on avait représenté avec un art admirable le père
» Éternel dans sa gloire. L'empereur Philippe, tout jeune
» qu'il était, reçut ce présent avec beaucoup de respect et
» de bienveillance; il prit sous sa protection l'église de Pâris,
» près de Bâle, et, par un décret particulier, lui assura le
» privilège de posséder toutes les reliques que l'abbé Mar-
» tin y avait apportées. »

Gunther, avant de finir son récit, fait remarquer la Providence spéciale de Dieu envers l'abbé Martin qu'elle préserva de tous dangers, parce qu'il était porteur de reliques si précieuses et si célèbres. On s'étonne dans notre siècle de voir, au milieu des grands événemens de cette croisade, un historien suivre avec une attention scrupuleuse un fait isolé, telle qu'une translation de reliques, qui ne présente en elle-même aucune importance. Mais aux yeux de la génération contemporaine des croisades, les reliques étaient les plus beaux trophées de la victoire, et plus d'un pélerin aurait sacrifié tous les avantages des conquêtes terrestres pour le corps ou les restes d'un apôtre ou d'un saint; on peut ajouter que cette dévotion n'était pas tout-à-fait désintéressée; car ces reliques procuraient beaucoup d'argent aux églises qui en étaient dépositaires.

Recueil de Schardius (1).

Simon Schardius, né en 1535 et mort en 1573, a publié plusieurs ouvrages, entr'autres la collection qui va nous occuper un moment. Dans les quatre tomes dont elle se compose, nous n'avons trouvé qu'un écrivain qui parle des croisades. C'est Jacques Wimphelinge de Schelestadt, dont l'ouvrage a pour titre :

Epitome des affaires d'Allemagne (2). Cette chronique est une espèce d'éloge de tous les princes qui ont régné en Allemagne long-temps avant Charlemagne jusqu'à Maximilien Ier.; elle vante les vertus et qualités des Allemands. Cet écrit est divisé par chapitres. Dans celui où il parle de l'empereur Henri IV, l'auteur fait monter à trois cent mille hommes l'armée des premiers croisés. Ce qu'il dit de cette expédition ne peut avoir aucun intérêt pour nous.

---

(1) Schardius redivivus, sive rerum germanicarum scriptores varii olim a Simone Schardio, in quatuor tom., collecti, etc.

(2) Epitoma rerum germanicarum, Jacob. Vuimphel, etc. (T. 2, p. 170).

Sous le règne de l'empereur Conrad, Jacques Wimphelinge raconte qu'à la nouvelle de la prise d'Edesse par les Sarrasins, saint *Bernard de Bourgogne*, familier avec les empereurs d'Allemagne et recommandable par la sainteté de sa vie et par sa doctrine, prenant le patronage de la religion chrétienne (*patrocinio christianæ religionis sumpto*), exhorta tous les princes chrétiens, par messages et par lettres, à prendre la croix contre les Sarrasins. L'auteur suit Conrad jusqu'à Icone, et donne fort peu de détails sur cette malheureuse expédition.

Dans le chapitre consacré à l'empereur Frédéric Ier., l'historien, après avoir parlé en peu de mots de la prise de Jérusalem par Saladin, dont il vante la bonne foi et l'humanité, des conquêtes de l'empereur dans l'Asie mineure et de la triste fin de ce prince, ajoute ces mots : « Lui seul pouvait » vaincre Saladin. Je ne sais de quoi m'étonner davantage » ou de l'orgueil du souverain pontife, ou de l'entêtement » de l'empereur, ou de l'insouciance des princes qui, au » milieu des maux dont la république chrétienne était affli- » gée, souffraient qu'il régnât entre le pape et l'empereur » une discorde détestable que je regarde comme la source » de tous les malheurs qui se sont prolongés jusqu'à nous. »

En parlant de la victoire qui rendit Frédéric II maître de l'empire, l'auteur dit que ce prince leva aussitôt l'étendard de la croix pour aller secourir les princes chrétiens d'Asie qui combattaient contre les Sarrasins; mais qu'Honorius III anathématisa Frédéric et le dépouilla de la dignité impériale; que le soudan, informé de ces démêlés, leva une grande armée, et, secondé par un débordement extraordinaire du Nil, força les chrétiens à rendre Damiette. Ce que Wimphelinge dit de l'expédition de Frédéric en Palestine est fort incomplet. Il s'étend un peu plus sur les démêlés de ce prince avec le pape; il passe légèrement sur l'invasion des Karismiens qu'il appelle *Grossonii*, et fait un long éloge de Frédéric, qu'il met au-dessus d'Annibal et d'Alexandre. « Ce » prince, dit-il, qui avait si souvent vaincu les Italiens, » triomphé de la faction des Guelphes et éprouvé toutes les » vicissitudes de la fortune, se serait fait un grand nom parmi » les peuples de l'Asie et se serait couvert d'une gloire im- » mortelle, si les Italiens ne l'avaient pas empêché tant de » fois de porter ses armes contre les ennemis du Christ et » s'il eut moins fait la guerre aux papes. »

Suivant notre historien, Rodolphe de Hasbourg, élu roi des Romains, avait le projet d'envoyer une armée au secours de Ptolémaïs qui était alors assiégée. Mais la discorde des princes

qui se trouvaient dans cette ville accéléra la ruine des colonies chrétiennes en Orient. L'auteur donne peu de détails sur cet événement. Il accuse de perfidie le roi de Chypre; parle du naufrage du patriarche de Jérusalem, et dit que le soudan rasa la ville d'Acre de telle sorte, qu'on ne vit plus depuis aucun vestige de ses édifices. Plusieurs chroniqueurs ont parlé, dans les mêmes termes, de la destruction de cette place, et tous ont exagéré les faits. La ville d'Acre offre encore aujourd'hui plusieurs restes de son ancienne splendeur.

Dans son 51ᵉ. chapitre, l'auteur fait des vœux pour que les princes et les peuples chrétiens, ensevelis dans le sommeil, se réunissent pour arracher Constantinople au joug des Turcs et porter des secours à leurs voisins les Illyriens, les Dalmates, les Croates, les Pannoniens, les Liburniens, les Autrichiens. Il leur reproche de ne pas penser à leurs propres dangers, lorsqu'ils voient l'incendie qui les menace.

Dans les chapitres suivans, il revient à cette idée et exhorte l'empereur Maximilien à se mettre à la tête d'une croisade générale.

CHRONIQUES

D'AUTRICHE, DE BOHÈME ET DE HONGRIE.

Collection de Jérôme Pez (1).

Outre les collections allemandes que nous venons d'analyser, il en existe plusieurs autres qui sont spéciales à différentes parties d'Allemagne. Nous avions d'abord résolu de les présenter dans des articles séparés; mais ces chroniques offrent si peu d'intérêt par elles-mêmes, que nous avons cru devoir les réunir dans un seul article.

Nous placerons en tête la collection de Jérôme Pez, dont les deux premières chroniques (2) ne sont à proprement parler que des tables de matières où sont réunis, sans aucun détail, les événemens qui affligèrent le royaume de Jérusa-

---

(1) Scriptores rerum Austriacarum veteres quos colligit Hieronimus Pez.

(2) Cronicon monasterii Mellicensis; p. 162. Chronicon Salisburgense; p. 314.

lem dans les derniers temps de son existence. Ces deux chroniques parlent aussi, mais toujours fort laconiquement, de l'invasion des Karismiens dans le treizième siècle, et de celle des Turcs dans la Hongrie pendant le seizième. La première chronique fait mourir l'empereur Frédéric Ier. dans une petite rivière de Grèce et le fait ensevelir à Tyr. Dans la seconde, on lit une lettre du prince d'Elchatay, dont les ambassadeurs vinrent trouver saint Louis dans l'île de Chypre. Cette lettre, dit l'auteur de la chronique, était écrite en langue persane et en caractères arabes. Le chroniqueur parle aussi des présens que le roi de France fit aux ambassadeurs en les congédiant. (Voyez dans notre IVe. volume ce que nous avons dit au sujet de cette ambassade). La chronique de Salzbourg, sans être plus instructive que celle de Molck, est cependant moins sèche et moins concise.

La *Chronique du monastère de Neubourg* (1) indique, avec aussi peu de détails, plusieurs événemens de l'histoire des croisades. Sous la date de 1217, on y lit que André, roi de Hongrie, abandonnant l'armée du Christ, se retira avec une troupe assez nombreuse, et que, après une longue absence, il rentra honteusement dans son pays. La chronique parle du siège de Damiette, commencé sous les ordres du duc d'Autriche; mais elle ne dit point quelle en fut l'issue. A l'année 1229, elle annonce que les chrétiens possédèrent la terre de promission par le moyen de l'empereur Frédéric; puis elle dit que ce même empereur revint dans son royaume de Sicile par le secours et le conseil du roi des païens, c'est-à-dire du soudan; que les croisés allemands, à leur retour, eurent affaire aux troupes du pape. Rien n'est moins satisfaisant que cette narration. L'auteur parle de l'invasion des Tartares en Hongrie en 1243, et de la famine qui désola ce pays, dans les mêmes termes que l'ancienne chronique d'Autriche, par Math, maréchal de Bappeinheim.

La *Chronique d'Autriche, par un auteur inconnu* (2), parle aussi de quelques événemens des croisades, surtout des conquêtes de Saladin. Elle dit, à l'occasion de la prise de Jérusalem par ce prince, que, de même que le soleil s'était obscurci à la mort de Jésus-Christ, de même il cacha ses rayons à la prise de cette ville, comme pour annoncer ce désastre à toute la chrétienté. La chronique rend compte aussi des assemblées tenues à Mayence et à Ratisbonne par

(1) Chronicon Claustro-Neoburgense, p. 433.
(2) Auctoris incerti chronicon Austriacum, p. 547.

l'empereur Frédéric Ier., et de l'expédition de ce prince, qu'elle laisse en Bulgarie.

La *Chronique d'Autriche*, *par Paltram ou Vatzon* (1), dit que le pape Grégoire ayant prêché une croisade contre les Tartares, les rois, les princes, les évêques, les nobles et les bourgeois se préparèrent avec joie à tirer vengeance de ces infidèles. Mais l'empereur, ajoute le chroniqueur, empêcha l'expédition, parce que le roi de Hongrie, qu'il avait appelé, dédaigna de venir et de lui parler. L'auteur, décrivant la famine qui suivit l'invasion des Tartares, se sert des mêmes termes que la chronique de Neubourg. Il nous apprend qu'en 1288 on trouvait dans toute l'Autriche des violettes à l'époque de Noël et de l'Épiphanie, et que les arbres donnèrent des fleurs dans les jardins et les vergers comme au mois de mai. « Nous attestons ce que nous avons vu, » dit-il, car cela n'avait jamais eu lieu auparavant (*et quod vidimus testamur quia insolitum priùs fuerat*). Le chroniqueur place à cette année la prise d'Acre par le soudan d'Egypte, c'est-à-dire trois ans trop tôt.

La *Chronique de Léoben* (2), *par un anonyme*, donne sur cet événement quelques détails curieux :

« La cause du malheur de Ptolémaïs, dit-elle, vint d'un » cardinal que le pape y avait envoyé et qui prétendait que » les chrétiens ne devaient avoir aucun commerce avec les » gentils, et qu'ils ne devaient point leur garder la foi pro- » mise. De leur côté, les chrétiens, qui se plaignaient de » cette défense, disaient qu'ils ne pouvaient faire la guerre » aux infidèles puisque ceux-ci étaient en plus grand nombre » et plus forts. Le cardinal, revêtu des habits de sa dignité, » monta sur un lieu élevé pour parler au peuple ; on crut » que c'était pour le bénir ; ce fut au contraire pour le » maudire. En vertu de sa propre autorité et de celle du » saint-siége, il excommunia tout ceux qui communiquaient » avec les infidèles, et il s'en alla, laissant les citoyens frap- » pés de terreur. Quoique peu d'accord entre eux, ceux-ci » ne se précipitèrent pas avec moins d'ardeur sur les en- » nemis. »

L'auteur dit que, pendant le siège, des miracles éclatèrent en témoignage de la foi chrétienne. Voici un de ces faits merveilleux :

(1) Paltrami seu Vatzonis consulis Viennensis chronicon Austriacum, p. 707.
(2) Anonymi Leobensis chronicon, p. 751.

« Dans les nombreux engagemens qui eurent lieu, dit la » chronique, et pendant que le sort faisait succomber plusieurs » combattans, les infidèles virent les âmes des chrétiens tués » s'envoler vers les demeures célestes. Un des rois assié- » geans les voyant enlevées par des anges sous la forme de » jeunes gens, s'entretint de cette apparition dans sa tente, » pendant la nuit, et dit : *En vain nous combattons contre » les chrétiens, puisqu'au moment où l'un d'eux succombe, il » en sort un autre de sa bouche, et qu'ainsi le nombre n'en » peut être diminué* (*frustrà contra christianos pugnamus, quia » uno mortuo alius statim ex ore ejus nascitur et ab hoc nume- » rus nullatenùs minuitur*). Un apostat saxon, qui était passé » du côté des infidèles, ayant entendu raconter ce miracle, » retourna auprès des chevaliers teutoniques, qu'il avait » abandonnés, et fit pénitence.

» Peu de temps après, cette ville, illustre séjour des » chrétiens, fut entièrement ruinée. Souvent elle avait de- » mandé du secours au pape et aux princes chrétiens, et » personne ne lui avait tendu une main secourable. On » peut lui appliquer ce qu'on dit autrefois de la célèbre ville » de Numance : *la concorde donne la victoire, la discorde » amène la ruine.* »

La chronique de Léoben paraît en plusieurs endroits une copie des chroniques précédentes, par exemple dans ce qu'elle rapporte de l'expédition de André, roi de Hongrie ; de celle de Frédéric II, et de l'invasion des Tartares. A l'égard de la seconde croisade, l'historien dit que Conrad et le roi de France revinrent avec honte dans leur pays, après avoir donné aux Turcs et aux Arabes un grand sujet de félicitation. Elle porte à cent mille hommes l'armée que ces princes conduisirent en Orient.

En parlant de l'arrivée du prince Edouard en Afrique en 1272, elle prétend que l'armée chrétienne s'élevait alors à environ deux cent mille combattans (ce nombre est exagéré), et que ce qui décida les croisés à se retirer fut la mort du légat du pape et la vacance du saint-siége. Elle indique la tenue du concile de Lyon en 1274, et parle de la dîme de six ans qui y fut décrétée en faveur de la Terre-Sainte.

Dans le second volume de la collection de Jérôme Pez, nous trouvons un *extrait du catalogue des pontifes et des empereurs romains* (1), du moine Conrad. Ce Conrad, sur-

(1) Excerpta ex catalogo romanorum pontificum et imperatorum Conradi cenobitæ. (Tom. II, p. 409).

nommé le philosophe, était de l'ordre de Saint-Benoît, et vivait en Bavière en 1241. Le catalogue qu'il a laissé n'est qu'une table chronologique assez semblable à beaucoup d'autres chroniques autrichiennes. Il remonte au commencement du monde et s'arrête au pape Honorius IX et à l'empereur Frédéric. Conrad indique sans détails la seconde et la troisième croisade et l'expédition de l'empereur Frédéric Ier. Selon lui, il périt dans cette expédition plusieurs évêques, princes et nobles, et plus de trente mille croisés, par le fer, par la faim et par la peste, sans que cependant, ajoute-t-il, la croix ni le tombeau du Seigneur fussent recouvrés.

Sous la date de 1225, Conrad parle d'un prédicateur de la croisade, nommé *Jean*, qui, parcourant plusieurs villes, fit prendre la croix à une multitude infinie de riches et de pauvres. « Notre abbé Conrad, ajoute-t-il, fut du » nombre des croisés; mais il fut ensuite dégagé de son » vœu par l'évêque de Salzbourg. »

Chronique de Thomas Ebendorffer de Heselbach (1).

De toutes les chroniques d'Autriche, celle de Thomas est la plus étendue. Cet écrivain fut élevé dans l'étude des sciences et devint très-habile dans le droit civil et le droit canon. Il fut chanoine de Saint-Etienne à Vienne et chapelain de la cour. Sa chronique offre des détails plus curieux que les précédentes, mais elle n'est pas toujours exacte. On y lit que Léopold VII, surnommé *le vertueux*, second duc d'Autriche et premier de sa famille, qui fut duc de Styrie, illustra sa bravoure dans la Terre-Sainte, et fut pour cela décoré de nouvelles armoiries par l'empereur Frédéric Ier. Mais d'après le récit d'Ebendorffer, qui pense que les belles actions de ce prince eurent lieu à Damiette, ce ne serait ni Léopold VII qui les aurait faites, ni l'empereur Frédéric Ier. qui les aurait récompensées, puisque ce duc d'Autriche mourut en 1194 et que Frédéric était mort en 1190. Si c'est pour sa conduite à Ptolémaïs, que Léopold VII obtint le changement d'armoiries, ce ne fut pas non plus Frédéric Ier. qui le lui accorda, puisque cet empereur périt au milieu de son expédition, quoiqu'Ebendorffer prétende mal à propos que ce prince se réunit à Saint-Jean-d'Acre aux rois de France et d'Angleterre.

(1) Thomæ Ebendorfferi de Halsebach chronicon austriacum. (T. II, p. 682).



Au sujet de la querelle de Léopold avec Richard, l'auteur rapporte une circonstance qui n'a été racontée par aucun autre historien. Il dit que Léopold, dissimulant l'affront qu'il avait reçu du roi d'Angleterre, attendit que les croisés fussent vainqueurs des Sarrasins, et qu'ensuite il accusa Richard d'injustice et de violence. Par sentence des rois de France, de Chypre et d'autres princes, le monarque anglais fut déclaré ennemi de la république chrétienne. Alors tous ces princes, l'empereur et le duc Léopold avec eux se mirent en garde contre Richard; mais ils ne voulurent lui faire aucune offense à lui ni aux siens, tant qu'il serait dans la Terre-Sainte, quoiqu'ils en eussent le pouvoir. Le Roi d'Angleterre, continue l'auteur, voyant que tous les chemins lui étaient fermés pour son retour, laissa son armée et partit à pied, avec peu de personnes, cherchant sous l'habit de pélerin à se dérober aux poursuites de Léopold. Ebendorffer rapporte comment Richard fut pris en Allemagne, lorsqu'il tournait la broche dans une cuisine et à quel prix il obtint la liberté. Il ajoute que la rançon de Richard servit à l'agrandissement de la cité de Vienne et à l'embellissement de plusieurs bourgs voisins. Cette dernière ciconstance est de même rapportée dans un dialogue historique de Martin, abbé du couvent des Ecossais à Vienne; dialogue qui se trouve aussi dans le second volume de la collection de Jérome Pez.

Ebendorffer, après avoir raconté ces événemens, dit qu'ils se passèrent en 1182, erreur de date assez grossière. Il fait mourir Léopold d'une chute de cheval en 1194, lorsque ce prince se préparait, dit-il, à un second pélerinage à la Terre-Sainte. On retrouvera dans l'histoire de l'expédition de Frédéric Ier. par Ansbert, des détails plus précis sur cette mort.

Dans son troisième livre, Ebendorffer, sous le titre : *De perditione Accharon civitatis*, fait un long récit du siège et de la ruine d'Acre en 1291. Comme ce récit contient des détails assez curieux, nous allons en donner l'analyse.

Après avoir parlé d'une grande bataille dans laquelle les princes chrétiens demeurèrent vainqueurs, l'historien dit que le patriarche de Jérusalem vint à bout de faire conclure une trève qui fut exactement observée pendant deux ans. Le pape Honoré, ou plutôt Nicolas IV, envoya à Ptolémaïs un légat *à latere*, pour rompre cette trève; ce légat s'y prit ainsi : Quelques marchands sarrasins étant venus à Acre avec de l'or et de l'argent pour y faire des emplettes, il les fit dépouiller. Ceux-ci allèrent porter plainte au sou-

dan. Le soudan envoya dix députés à Ptolémaïs pour réclamer contre la violation de la trève; le légat fit chasser les députés à coups de bâtons, et ceux-ci revinrent auprès du soudan ainsi maltraités. Les Sarrasins excitèrent leur prince contre les chrétiens; mais le soudan envoya dix nouveaux députés choisis parmi ses principaux officiers. Ces députés persuadèrent aux Templiers et autres religieux de livrer dix personnes pour ôtages, comme le seul moyen d'apaiser la colère du prince musulman. Le légat s'y opposa et fulmina des censures contre ceux qui traiteraient avec les Sarrasins; puis il retourna à Rome. Le soudan, à la nouvelle de ces outrages, entra dans une telle fureur, qu'il mourut peu de jours après. Tous les princes sarrasins se rassemblèrent et élurent pour roi le fils du défunt, qui jura de marcher contre les chrétiens.

L'auteur fait ici un dénombrement exagéré des secours que les princes voisins promirent au sultan. Les noms de ces princes sont tellement altérés ou défigurés, qu'il est difficile de les reconnaître.

« Au bout d'un an, poursuit Ebendorffer, ils se rendirent » tous, avec le jeune soudan, devant Ptolémaïs. Les habi- » tans de cette ville en donnèrent connaissance au souverain » pontife. Mais les cardinaux ne tinrent aucun compte de » cet avis; seulement ils écrivirent aux rois de France et » d'Angleterre, et surtout au roi des Romains, pour les en- » gager à porter du secours à la Terre-Sainte. Ces princes y » étaient fort disposés. Mais ils représentèrent qu'il était » difficile ou, pour mieux dire, impossible de se transporter » à temps avec une grande armée. Néanmoins les maîtres » des Templiers, de l'ordre Teutonique et des Hospitaliers » se préparèrent à partir. Mille chevaliers de l'ordre Teuto- » nique passèrent la mer avec sept cents hommes à leur » solde. Le maître des Hospitaliers partit avec deux mille » Génois. Les Vénitiens embarquèrent sur des vaisseaux et » des galères plusieurs troupes d'hommes armés; le nombre » des combattans se monta à cent mille. (Calcul exagéré.) » La cité de Ptolémaïs était fortifiée par trois murs et trois » fossés. Le soudan l'enveloppa avec son armée, qui oc- » cupait les vallées et les montagnes sur une étendue » d'une journée de marche. Depuis la naissance de l'Eglise, » on n'avait point eu d'exemple d'une armée aussi puis- » sante, aussi nombreuse; elle attaquait la ville nuit et » jour, et la ville résistait avec courage. Les Templiers et » les Hospitaliers se conduisaient avec arrogance à l'égard » de ceux de l'ordre Teutonique, pendant que les Sarrasins

» pressaient la ville et jetaient des cadavres, de la terre, » des pierres et du bois dans les fossés qu'ils comblèrent au » niveau du terrain. Plusieurs de ces infidèles, par amour » du faux prophète Mahomet, se précipitèrent d'eux-mêmes » dans ces fossés. (Ce même fait est raconté par le frère Arsène, voyez nos extraits de Muratori.) Les ennemis, ayant » miné la ville, en plusieurs endroits, se disposèrent à mettre » le feu aux étais; les assiégés tinrent conseil, et décidèrent qu'il valait mieux mourir les armes à la main, que » d'être livrés, sans gloire, aux mains des *circoncis*. Ils ouvrirent donc les portes le lendemain matin, et levant l'étendard du Christ, ils engagèrent le combat avec les infidèles, et en tuèrent dix-huit mille. Ils ne perdirent que » quatre cents des leurs.

» Sur le soir, les ennemis revinrent vers la ville. Un chevalier, nommé *Bertrand*, que l'on cherchait, fit le mort, » couché au milieu des cadavres. Quand la nuit fut avancée, » il se releva, prit les armes d'un infidèle renversé à côté de » lui, et s'approchant de la tente qui lui parut la plus belle, » égorgea un sarrasin enseveli dans le sommeil; il se porta » ensuite à la tente d'un roi, lui enfonça un morceau de bois » dans la bouche, et l'entraîna jusqu'à la ville, sans que » celui-ci pût proférer un seul cri. Les Sarrasins, pour racheter le captif, rendirent tous les prisonniers chrétiens.

» Cependant les Vénitiens souillèrent le nom chrétien par » une fraude odieuse. Ils offrirent, dit-on, aux plus riches » de la ville de les sauver des dangers qu'ils couraient, en » les prenant sur leurs vaisseaux, eux et leurs biens les plus » précieux. Ceux-ci partirent donc avec leurs femmes et » leurs enfans, leur or et leur argent; mais les Vénitiens » les précipitèrent dans les ondes, et s'en allèrent avec leurs » richesses.

» Le soudan poursuivit le siège pendant quarante jours » et quarante nuits. Comme il s'étonnait de ce que les chrétiens, en si petit nombre, résistaient à une si grande » armée et repoussaient la multitude des Sarrasins, un infidèle lui dit : *Cela n'est pas surprenant, car un jour que » les chrétiens tombèrent en combattant, je m'aperçus que » dans un seul corps étoient cachés plusieurs hommes ; en » effet, à mesure qu'un croisé expirait, de beaux jeunes gens » venaient recevoir un joli enfant qui sortait de sa bouche.* » (*Non mirum, quia ego quodam prospexi die, quando » christiani ceciderunt in prælio quòd in uno corpore latuerint » plures homines et uno moriente adstiterint eidem decori juvenes qui ex ejus ore susceperunt venustum puerulum.*) Un

» chevalier de l'ordre Teutonique, nommé *Bermann*, qui » avait apostasié, ayant entendu ce discours, se repentit, » retourna vers le grand maître de son ordre, fit pénitence, » et combattant vaillamment pour la foi du Christ, tua plu- » sieurs ennemis.

» Après la retraite du plus grand nombre des auxiliaires, » et quand les chevaliers des trois ordres eurent été réduits » à trois cents, ceux qui restaient, voyant qu'ils ne pou- » vaient plus défendre la place, montèrent sur les vaisseaux et » s'en allèrent. Alors le soudan entra dans la ville: il ordonna » de couper en morceaux les ecclésiastiques, de tuer, à coups » de flèche, les hommes; il fit périr, par toutes sortes de tour- » mens, les enfans des deux sexes avec leurs mères, au » nombre de trente mille. Il détruisit de fond en comble la » ville et les deux châteaux. (Ce massacre des chrétiens est » sans doute aussi exagéré que la destruction totale de la » ville d'Acre.) L'hiver l'obligeant de congédier ses troupes, » le sultan leur fit promettre de revenir auprès de lui pendant » l'été. Cet événement eut lieu en 1291. Plusieurs pensent » que si les chevaliers des trois ordres s'étaient accordés » avec le peuple, cette belle ville ne serait pas tombée au » pouvoir des infidèles. L'été suivant, les Sarrasins revin- » rent et rasèrent la ville de Tripoli. (L'auteur se trompe, » la ville de Tripoli fut détruite avant la ville d'Acre.) Tous » les chrétiens qui étaient propres au travail furent emme- » nés chargés de fers; les autres moururent pour le Christ. » L'ennemi épargna la sainte ville de Bethléem et ses habi- » tans, ainsi que l'évêque qui était français et de l'ordre des » frères Prêcheurs. »

Ebendorffer ajoute, à son récit, un fait dont parlent aussi les historiens arabes. Un puissant roi d'Ethiopie, nommé *Prêtre-Jean*, chrétien de nom, mais entaché de nestorianisme, ayant appris l'état déplorable des colonies chrétiennes de la Palestine, détourna le cours du Nil et frappa ainsi l'Egypte de stérilité. Les Egyptiens déclarèrent au soudan qu'ils seraient obligés d'abandonner le pays, si le Nil ne revenait le féconder. Le soudan envoya au prêtre-Jean des ambassadeurs qui lui promirent que, dans cinq ans, la ville d'Acre et d'autres places seraient rendues aux chrétiens, si l'Egypte recouvrait la jouissance de ses eaux. Le roi d'Ethiopie fit prier le souverain pontife de prendre part à ce traité, ou du moins d'envoyer quelque légat notable. Mais le pape, soit négligence, soit qu'il fut occupé d'autres affaires, ne fit point de réponse. Le Prêtre-Jean s'étant accordé avec le soudan, les eaux du Nil reprirent leur

ancien cours. L'auteur arabe Makrizi fait mention, sous la date de 726 de l'hégyre, ou 1325 de Jésus-Christ, d'une lettre du roi d'Abyssinie, par laquelle ce prince sommait le sultan d'Egypte de rebâtir les églises chrétiennes, qui avaient été détruites, et de traiter les chrétiens avec égard, le menaçant, en cas de refus, d'intercepter le cours du Nil. Makrizi ajoute que le sultan ne fit que rire de ces menaces, et congédia le député abyssin (1).

Ebendorffer, sous la date de 1300, parle de la destruction de l'ordre des Templiers. En rapportant les diverses accusations qui furent la cause ou le prétexte de cette destruction, l'auteur dit : *Sed nescitur, an legitimè deducta,* mais on ne sait pas si ces accusations étaient fondées. L'auteur raconte ensuite une espèce de croisade qui eut lieu, vers le même temps, en Allemagne. Des *parasites*, des *oisifs,* des *débauchés* qui avaient dissipé leur fortune, réunis à des paysans, des cordonniers, des artisans de toute espèce, des mendians et des vagabonds, prirent la croix et les armes, et se portant en foule d'un lieu à un autre, demandaient et exigeaient de force des aumônes pour faire leur pélerinage. Ces nouveaux croisés mettaient à contribution les pauvres, les riches et les juifs, et disaient que les statuts de l'empereur, en faveur de la Terre-Sainte, les autorisaient à demander ce qui leur était nécessaire pour la route. En parlant de la sorte, ils trompèrent beaucoup de monde, et leur nombre se grossit chaque jour. Leur audace et leur licence augmentèrent en proportion de leur succès. Ils en vinrent jusqu'à enlever des autels les offrandes des fidèles, jusqu'à maltraiter les ecclésiastiques qui voulaient s'opposer à leurs excès. L'auteur dit que les *clercs collecteurs* (*clerici quæstuarii*) se joignirent à ces croisés ; qu'ils étaient les plus cruels, qu'ils prêchaient des choses ridicules, et débitaient au peuple beaucoup de mensonges. On entendit l'un d'eux prêcher ainsi : « Voyez comme notre entreprise est dirigée par la » volonté de Dieu : ceux qui nous accueillent reçoivent de » lui l'abondance et la santé, au contraire les maisons de » ceux qui nous repoussent sont brûlées par le feu du ciel. » Plusieurs de nos pélerins, qui sont déjà dans la Terre-Sainte, » ont glorieusement succombé sous les coups des Sarrasins. » Ils ont fini leur vie par le martyre ; et parmi tant de milliers de morts, il n'y en a pas un qui n'ait paru couvert » d'un habit de soie noire avec une croix d'or, qui leur a

(1) Voyez les *Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte* par M. Quatramère (Tom. II, p. 275).



» été envoyé du ciel; lorsque ce prédicateur disait la messe, » et qu'il levait la sainte hostie, aucun des satellites qui le sui- » vaient ne fléchissait le genoux, ne découvrait sa tête, ou ne » baissait ses armes. » Dans le bourg de Plasenstain, pendant qu'un prêtre célébrait l'office, un clerc questeur du diocèse de Ratisbonne le pria de faire au peuple un discours favorable à ses vues; mais voyant que le prêtre ne voulait pas se prêter à ses désirs, il lui lança sa balliste et ordonna à un de ses complices de le frapper. Celui-ci se mettant en devoir d'exécuter l'ordre, le prêtre, averti, se sauva par la fuite. Ces désordres durèrent quatre mois sur les rives du Danube; mais l'entreprise s'évanouit comme la fumée (*ipsorum negotium tanquàm fumus disparuit*); car les aumônes qui avaient servi à entretenir ces excès, venant à manquer, chacun quitta en secret le signe de la croix, et jeta ses armes, honteux de n'avoir rien de bon à répondre à ceux qui les blâmaient. Ne trouvant plus personne qui voulût les recevoir et les aider, ils ne reparurent plus nulle part.

A la date de 1395, l'auteur rapporte que Albert IV, duc d'Autriche, prince très-pieux, résolut d'aller à la Terre-Sainte. Les prières du duc Guillaume son oncle, de sa mère Béatrix, née du margrave de Nuremberg, et les dangers qui le menaçaient de la part des Turcs, ne purent le détourner de son dessein. Albert partit, et, dans l'année 1400, il débarqua à Venise, où il fut reçu avec honneur. Il se rendit sans être connu dans la ville sainte; là, il prit les armes et l'habit de chevalier, et après avoir accompli son vœu il se remit en route. Ce prince monta sur un vaisseau, arbora l'étendard d'Autriche, et, au son des trompettes, des flûtes et des tambours, revint dans son pays sain et sauf, au milieu des cris de joie et des applaudissemens des peuples.

Collection de Guillaume de Sommersberg (1).

Annales de Silésie, par Hénelius.

Le Recueil de Sommersberg offre peu de documens pour l'histoire des croisades. Les Annales de Silésie, rédigées dans des temps bien postérieurs aux guerres saintes, ne contiennent que des indications souvent erronées des prin-

(1) Silesiacarum rerum scriptores, etc, quos Freder. Wilh de Sommersberg eques Silesius.

cipaux événemens qui s'y rapportent. La Silésie ne prit qu'une part très-indirecte à ces expéditions, et les peuples de ce pays ne durent en conserver qu'un faible souvenir. Hénelius, en parlant de la croisade du roi Conrad, en 1147, dit que ce prince traversa la Pologne et fut reçu partout avec des transports de joie. L'annaliste se trompe. Conrad traversa la Pannonie et non la Pologne.

Il rapporte que le pape envoya en Pologne, en 1188, un légat chargé de demander la dîme à toutes les églises, pour aider au recouvrement de Jérusalem, qui venait d'être conquise par les Sarrasins.

Hénelius raconte fort succinctement l'expédition de l'empereur Frédéric, surnommé *Barberousse*, qui avait bien mérité de la Silésie. Il fait un assez long récit d'une invasion de Tartares en Pologne, dans l'année 1241. Les barbares, après avoir vainement assiégé Breslaw, d'où ils furent repoussés par le feu du ciel, s'avancèrent sur l'armée chrétienne et la défirent dans un combat sanglant. La perte des chrétiens fut telle que les vainqueurs remplirent neuf sacs des oreilles des vaincus. L'annaliste compare ces sacs aux boisseaux remplis d'anneaux d'or des chevaliers romains, envoyés à Carthage après la bataille de Cannes.

Hénelius, en racontant la bataille de Nicopolis, dit que la victoire coûta soixante mille hommes à l'ennemi, et que les chrétiens en perdirent vingt mille. L'empereur Sigismond, sur le point d'être fait prisonnier ou de perdre la vie, fut sauvé par Jean Burgrave de Nuremberg, qui l'embarqua précipitamment sur un vaisseau, et le mena par le Danube à Constantinople. L'empereur grec Paléologue fit conduire Sigismond en Dalmatie. Ce prince, en reconnaissance du service que lui avait rendu Jean Burgrave de Nuremberg, donna le titre de marquis de Brandebourg au frère de son libérateur, qui se nommait Frédéric.

Hénelius, sous la date de 1415, parle du pélerinage de Henri, duc de Ligue, qui, à son retour de la Terre-Sainte, fut pris par les ennemis (*hostibus*) et mis en prison. Henri y fut si durement traité, qu'il y mourut presque de faim. Un chevalier nommé Nicolas *Stibitz*, qui partageait son sort, lui abandonna sa nourriture, se contentant de pain et de sel. Le duc fut racheté par ses sujets, qui le revirent avec beaucoup de joie.

L'annaliste, en parlant des préparatifs que faisait le roi Ladislas, en 1444, pour attaquer les Turcs, avec lesquels il venait de conclure une trêve, raconte que ce roi, étant arrivé à Nicopolis de Bulgarie, rencontra Dracula, prince

de Valachie, homme actif et habile, qui, à la vue du petit nombre de troupes qu'avait Ladislas, conjura ce prince, par tout ce qu'il y a de sacré et par le salut de la chrétienté, de ne pas aller plus loin, de ramener ses troupes et de se retirer dans des places de sûreté. Dramla ajouta que l'empereur turc, allant à la chasse, avait une escorte plus nombreuse que n'était l'armée chrétienne; que d'ailleurs l'hiver approchait, et que dans cette saison il trouverait beaucoup d'obstacles. Mais comme l'Europe était pressée par ses destins, dit l'auteur (*cùm fata urgerent Europam*), ce conseil salutaire fut rejeté par le roi et par les chefs de l'armée. Dracula, gémissant sur cet aveuglement, donna au roi deux jeunes valaques qui connaissaient parfaitement les chemins, et deux chevaux excellens, dont le roi pourrait se servir dans le cas où il serait obligé de chercher son salut dans la fuite. Il laissa en outre son fils à la tête de quatre mille cavaliers d'élite, pour seconder le roi, et il s'en retourna dans son pays. Hénelius raconte ensuite en peu de mots l'issue de la bataille de Varna. Il est assez remarquable que l'historien ne dise pas un mot du cardinal Julien.

A la date de 1453, il fait sur la prise de Constantinople par les Turcs les réflexions suivantes :

On a juste sujet de s'étonner de la détestable perfidie des habitans de Constantinople pendant que les Turcs médi- » taient le siège de leur ville. L'empereur grec, voyant la » tempête qui les menaçait, leur demanda des secours et de » l'argent; il voulut faire des levées d'hommes, des provi- » sions de vivres, d'armes et de toutes les choses nécessaires » à la défense de la place. Les habitans répondirent qu'ils » n'avaient point d'argent, que leurs bourses étaient épui- » sées et qu'il n'y avait plus dans leurs greniers vuides que » des araignées. Ce fut ainsi que ce malheureux empereur, » abandonné des Byzantins à cause de leur avarice, des » Grecs à cause des factions, et de l'Occident par des motifs » de religion, mourut au moment où les barbares entraient » dans la ville; ce fut ainsi que l'empire grec tomba, et que » l'univers chrétien fut ouvert à l'ambition et à la fureur » des Musulmans. Cependant on trouva chez les citoyens de » Constantinople tant d'or et d'argent, que les trésors de » la cité conquise surpassèrent l'attente de l'ennemi, et sa- » tisfirent abondamment à tous ses désirs. »

En parlant de la défaite des Turcs devant Belgrade en 1456, l'auteur dit que Mahomet fut blessé à l'œil. Il accuse Jean Capistran de s'être attribué tout l'honneur de la victoire, et il lui applique les réflexions qu'Æneas Silvius a faites à

ce sujet dans son histoire de Bohême, réflexions que nous avons nous-même rapportées dans notre cinquième volume. Hénelius parle de la mort de Jean Hunniades, auquel les chrétiens, selon lui, devaient principalement la victoire. Ce chef mourut d'une fièvre chaude à Semlin, où il avait été transporté. Jean Capistran le suivit peu de temps après au tombeau, dans la ville nommée Villach.

A l'occasion de la bataille de Lépante, qu'il indique fort brièvement, Hénelius dit que les Turcs perdirent trente mille hommes et un grand nombre de vaisseaux et de machines de guerre; et que près de quatorze mille chrétiens, de diverses nations, enchaînés aux bancs des galères turques, furent délivrés ce jour-là par le secours particulier de Dieu.

Collection de Marquard Freher (1).

Ce receuil n'offre pas plus de documens sur l'histoire des croisades que le précédent : on y trouve l'histoire de Bohême, par Æneas Silvius, qui n'offre que des détails peu intéressans sur les guerres contre les Turcs, et la *Chronique de Cosme, doyen de Prague* (2), dans laquelle nous n'avons remarqué que le passage suivant, sous la date de 1095 :

« Il y eut cette année dans le peuple un grand mouvement, » ou plutôt une inspiration divine (*divina compunctio*), » pour faire le voyage de Jérusalem. Ce mouvement fut tel » qu'il resta très-peu d'habitans dans les provinces allemandes, et surtout dans la France orientale. Comme toute » cette multitude ne pouvait aller par le même chemin; quelques-uns des pélerins, passant dans notre pays, se portèrent, par la permission de Dieu (*Deo permittente*), sur les » Juifs, et les baptisèrent malgré eux. L'évêque Cosme, voyant » qu'ils agissaient ainsi contre les dispositions des canons, » poussé par son zèle pour la justice, essaya de s'opposer à ces baptêmes; mais ce fut inutilement, car il n'a» vait personne pour le seconder, le duc Brecislas étant alors » en Pologne avec son armée. »

Histoire de Bohême, par Dubravius, évêque d'Olmutz. (3) — L'auteur de cet ouvrage donne aussi des détails sur le

---

(1) Rerum Bohemicarum antiqui scriptores, etc.
(2) Cosmæ Pregensis decani chronica Bohemorum. (Tom. II, p. 1).
(3) Joannis Dubravii, Olmuzencis episcopi historia Bohemica. (T. III, p. 1).

massacre des Juifs, dont il est parlé dans la chronique précédente. Il dit que Brecislas se hâta de revenir de Bologne, parce que l'évêque Cosme, auquel il avait laissé le gouvernement du royaume pendant son absence, lui avait fait savoir que des pélerins qui allaient au recouvrement de la Terre-Sainte, maltraitaient tous les Hébreux qu'ils rencontraient, les forçaient à recevoir le baptême et tuaient ceux qui s'y refusaient. L'évêque d'Olmutz ajoutait dans son message que la présence du prince et de son armée était nécessaire pour réprimer ces violences, car il savait qu'un grand nombre de croisés, de toutes les nations, venaient de divers pays pour aller porter des secours aux chrétiens d'Orient, contre les Sarrasins, et que ces croisés ne se comportaient pas tous avec piété dans les lieux qu'ils traversaient. Mais avant que Brecislas fût de retour, les pélerins étaient déjà entrés en Pannonie. D'autres se rendaient à Constantinople par la Thrace et la Macédoine, ou par la mer Adriatique.

Le même Dubravius, en parlant de la croisade entreprise par Conrad, roi des Romains, dit qu'aucune expédition des chrétiens en Orient n'avait encore été faite avec plus d'ordre et d'appareil, ni avec des troupes plus nombreuses, et avec des chefs plus illustres. Mais Dubravius se trompe lorsque parmi ces chefs il compte Alphonse, roi d'Espagne, et Henri, roi d'Angleterre. Il compare l'armée des croisés à celle de Xercès; il dit que les troupes du roi de Perse inspirèrent moins de terreur aux Grecs que celles des princes chrétiens allant à la Terre-Sainte; puis il ajoute : « Plût à Dieu » que leur expédition n'eût pas eu une issue semblable, » quoique les désastres éprouvés par les chrétiens aient été » d'une nature différente. L'armée de Xercès périt par la » valeur de ses ennemis, l'armée chrétienne fut détruite » par la perfidie de l'empereur de Bysance. »

L'auteur accuse le prince grec, comme beaucoup d'autres chroniqueurs, d'avoir envoyé aux pélerins du pain fait avec de la farine mêlée de gypse. Il raconte, mais fort brièvement, la prise de Jérusalem par Saladin; le départ de l'empereur Frédéric pour la Terre-Sainte, ses succès jusqu'en Arménie et sa mort. Il dit que les rois de France et d'Angleterre ne purent s'accorder ni empêcher Saladin de conserver Jérusalem. Du reste, il se montre peu instruit de la conduite de Richard en Syrie, lorsqu'il rapporte que Saladin dicta la loi à ce monarque dans le traité qu'ils conclurent tous deux lors du départ de Richard pour l'Europe.

Dubravius loue beaucoup le sultan d'avoir ordonné à son

hérault d'armes de porter au bout d'une lance un morceau de linceuil où il devait être enseveli, en criant : *Voilà ce que le vainqueur de l'Asie emporte de toute sa gloire et de toute sa puissance.* Nous avons déjà eu occasion de dire que cette anecdote n'était rien moins que prouvée.

Sous la date de 1241, Dubravius raconte l'invasion des Tartares dans la Pologne, et fait une peinture curieuse des mœurs de ce peuple. « Leur cruauté, dit-il, se manifeste » par leur figure; ils ont le visage gros, affreux, horrible, » les yeux creux et féroces, la tête terminée en pointe et » rasée tout autour, le menton garni d'une barbe longue et » hérissée; toutes leurs manières sont basses et ignobles; » ce qui prouve aisément que les *Thatars* (c'est ainsi que » Dubravius les nomme) viennent de ces Scythes qui » se marièrent en Asie, et procréèrent une race dégénérée. » Car jusqu'à ce jour, les Turcs et les Scythes eux-mêmes » ont eu des Thatars pour esclaves; ils ne les haïssent que » parce qu'ils les regardent comme une race dégénérée, » quoiqu'ils aient plus d'une fois éprouvé les funestes » effets de leur puissance. »

Ce que Dubravius raconte de la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, est trop connu pour que nous nous y arrêtions. Mais dans la description qu'il fait du siège de Belgrade en 1456, nous avons remarqué un trait qui mérite d'être cité :

« Un soldat bohémien, dit l'auteur, voyant un Turc monté » sur les murs, un étendard à la main, et la plupart des » soldats de la garnison prêts à se retirer dans la citadelle, » saisit l'infidèle corps à corps et demanda à Capistran qui » était au bas du mur ce qu'il arriverait à son âme, s'il se » précipitait du haut en bas avec ce chien (*cum cane isto*), » et s'il mourait avec lui. Capistran lui ayant répondu que » son âme serait certainement sauvée, le Bohémien se jeta » aussitôt avec le Turc en bas du mur, et, par sa mort et » celle de l'infidèle, conserva la vie de ses compagnons » d'armes, qui se mirent à poursuivre les Turcs et à piller » leurs bagages. »

Collection de Mathiaz Belius (1).

Ce recueil offre aussi peu de détails sur les croisades que les précédens. Les Hongrois prirent très-peu de part aux

(1) Rerum Hungaricarum scriptores, etc., edente Mathia Belio.

expéditions d'outre-mer. D'ailleurs les lumières du christianisme et de la civilisation venaient à peine d'éclairer cette nation sauvage, lorsque les pélerins se dirigèrent vers le Saint-Sépulcre. Mais, si les chroniques hongroises sont stériles pour ce qui concerne les guerres saintes, elles donnent des détails lorsqu'il s'agit des attaques que les Hongrois eurent à soutenir contre les Turcs. C'est dans ces chroniques qu'il faut chercher tout ce qui peut donner une connaissance parfaite des progrès des Turcs en Europe, et des maux que la Hongrie eut à souffrir de leurs invasions.

Chronique de Jean Thurocz (1).

Cette chronique est le premier ouvrage qui se présente dans la collection de Belius. Cet auteur, qui vivait dans le quinzième siècle, nous apprend, sous la date de 1095, qu'après les fêtes de Pâques, il arriva de France, d'Espagne et d'Angleterre, mais surtout de la part de Guillaume (lisez Hugues), frère du roi de France, des ambassadeurs chargés de prier Ladislas, roi de Hongrie, de se mettre à la tête de la première croisade; que Ladislas accepta avec joie ce commandement; que les nobles de Hongrie y consentirent avec autant d'empressement, mais que toute la Hongrie en fut attristée; ce qui n'empêcha pas le roi de faire ses préparatifs. Mais, pendant qu'il s'en occupait, il fut appelé en Bohême au secours de Conrad, duc de ce pays et son propre neveu; et là il fut atteint d'une grave maladie qui le fit descendre au tombeau. Ce passage de Thurocz a donné lieu à une discussion entre quelques écrivains d'Allemagne. Les uns ont prétendu que Ladislas, roi de Hongrie étant mort avant le concile de Clermont, les chefs croisés n'avaient pu lui offrir le commandement de l'armée chrétienne. Les autres ont observé que Thurocz ne dit point que cette offre fut faite à Ladislas, après ni même pendant la tenue du concile de Clermont, mais aux fêtes de Pâques qui précédèrent de sept mois ce concile et suivirent de quelques semaines le concile de Plaisance tenu dans la même année. Or, suivant la chronique de Bertholde, l'empereur Alexis ayant demandé, dans le concile de Plaisance, du secours contre les Sar-

(1) Joannis Thurocz chronica Hungarorum ab origine gentis (T. I, p. 39).



rasins, le pape Urbain y fit promettre à plusieurs, sous la foi du serment, qu'ils iraient, avec l'aide de Dieu, au secours de ce prince. Le concile se tint le 1er. mars, et, le 25 du même mois, le roi Ladislas reçut les ambassadeurs, qui lui offrirent, de la part des princes croisés, le commandement de l'armée. On cite, à l'appui de cette opinion, des médailles à triple croix, portant le nom de Ladislas, et qu'on suppose avoir été frappées à cette occasion. Des savans pensent que cette triple croix était le symbole du Calvaire et qu'elle indiquait le départ de ce roi pour Jérusalem. Etienne Katona, dans son histoire critique des rois de Hongrie, s'est livré, sur ce sujet, à une discussion dont nous venons d'offrir le résumé. Il pense que le passage de Thurocz peut être défendu et soutenu, sans blesser la vérité ou du moins la vraisemblance de l'histoire.

Le roi Ladislas étant mort, les princes chrétiens, continue Thurocz, firent à Coloman, son successeur, la même offre qu'ils avaient faite à son père. Mais le nouveau roi, loin de l'accepter, se mit en mesure d'interdire aux pélerins le passage dans ses états. Après quelques combats malheureux, Coloman se vit forcé de traiter avec les croisés et de les laisser passer. Thurocz fait de ce roi un portrait qui nous le montre peu propre à commander une armée. « Coloman, » dit-il, était d'un aspect hideux et ignoble, mais d'un es- » prit fin, rusé et changeant. Il était velu, crépu, borgne, » bossu, boîteux et bègue. »

Etienne Katona oppose à ce portrait copié par Bonfini, le témoignage de deux ecclésiastiques qui vécurent sous Coloman et le connurent de près. L'un, archevêque de Strigonium, le représente avec les graces et la simplicité de la colombe; il le compare à saint Etienne aïeul de ce prince; l'autre, abbé de Zoboria, loue la sainteté du glorieux et du victorieux Coloman. A ces témoignages, Katona ajoute ceux des historiens des croisades, tels qu'Albert d'Aix, Guillaume de Tyr et Bernard le Trésorier, qui parlent du roi de Hongrie en termes très-honorables, enfin celui de Roger, chanoine de Waradin, qui place ce prince au catalogue des saints avec ses prédécesseurs Etienne, Emeric et Ladislas.

Nous ferons observer que les témoignages invoqués ici par Katona ne sont point satisfaisans. Albert d'Aix, Guillaume de Tyr, Bernard le Trésorier, Roger, n'avaient point vu Caloman. Les autres se contentent de dire qu'il eut les vertus d'un saint, ce qui ne dément pas le portrait que Thurocz nous a laissé de sa personne.

Pour ce qui regarde le commandement de la milice chré-

tienne que Coloman refusa d'accepter, Katona, loin d'en faire, comme Thurocz, un reproche à ce roi, le loue au contraire de n'avoir pas voulu négliger les affaires de son royaume, pour se charger d'une entreprise lointaine.

En parlant de la deuxième croisade, Thurocz dit que le roi Conrad, allant à Jérusalem, traversa la Hongrie plutôt en tyran qu'en pélerin, et qu'il n'y eut aucune église ou monastère auxquels il n'arrachât de l'argent. Le roi de France, qui le suivit, se conduisit avec plus de décence et de modération, aussi fut-il honorablement reçu par le roi Geyra. C'est un hommage que rendent à Louis VII les historiens de toutes les nations. Les Grecs surtout se sont plu à opposer les qualités modestes, l'aménité de caractère du roi de France, à la brutalité et à l'emportement de Conrad. Thurocz rapporte que le roi de Hongrie ayant appris par un de ses sujets nommé Gurk, que Borik, fils adultérin de Coloman, accompagnait le roi de France, envoya dire à ce monarque qu'il n'était pas juste de rendre le mal pour le bien et de protéger celui qui en voulait à sa vie. « Ce » message, dit l'historien, excita de grands débats parmi » les croisés français : chacun se demandait quel était celui » qui méditait la mort du roi de Hongrie; on voulait le » connaître pour le faire périr. Ce Borik était venu, d'a» près le conseil de quelques Hongrois, auprès du roi de » France, dans le dessein, s'il pouvait entrer en Hongrie, » de soulever les peuples et de s'emparer du pouvoir. » Lorsqu'il apprit le message que Geyra avait envoyé au » roi de France, il vint se jeter aux pieds de ce monarque, » lui demanda pardon et le pria de lui permettre de sortir » avec lui du royaume. D'un autre côté, Geyra demanda au » roi de France, par l'amitié qui les unissait, de lui » envoyer Borik enchaîné; mais ce prince répondit : *Que » Geyra apprenne que la maison d'un roi est comme une église et » ses pieds comme un autel* (expression très-remarquable dans » tous les temps). *Comment pourrais-je donner des fers à » celui qui est venu se prosterner dans la demeure du roi » comme dans une église, et aux pieds du roi comme devant un » autel?* L'envoyé de Geyra répondit : *Mais notre maître pense » que l'église ne protège point une race adultère*. Borik voyant » que la mort le menaçait, s'enfuit pendant la nuit sur un des » chevaux du roi. Un des gardes de Geyra l'ayant rencontré, » voulut l'arrêter, mais Borik d'un coup d'épée lui fendit » la tête jusqu'au milieu du corps et s'échappa. » Thurocz dit que André, roi de Hongrie, reçut le commandement de l'armée chrétienne qui devait marcher contre le soudan



du Caire, et que bientôt après il revint victorieux, couvert de gloire et chargé de reliques précieuses. Mais Thurocz se trompe ici : le roi André n'assista point à l'expédition d'Egypte. Il avait déjà quitté l'armée des croisés lorsque ceux-ci se dirigèrent vers Damiette.

A mesure qu'il avance dans l'histoire de son pays, l'auteur devient moins concis. Il donne, par exemple, sur la bataille de Nicopolis des détails plus exacts. Nous avons, entre autre chose, remarqué que, quoique hongrois, il attribue la perte de cette bataille plutôt à une erreur de ses compatriotes qu'à l'imprudente témérité des Français. Il dit bien que ceux-ci, ambitionnant l'honneur de combattre les premiers, engagèrent le combat avant que les troupes du roi de Hongrie fussent rangées en ordre de bataille; et que descendant précipitamment de leurs chevaux, ils fondirent sur les ennemis; mais il ajoute que les Hongrois voyant les chevaux sellés des Français revenir au camp du roi, et s'imaginant que ceux qui les montaient avait été vaincus, le trouble se mit parmi eux; ils abandonnèrent leur camp, leurs machines de guerre et prirent la fuite, vivement poursuivis par les Turcs.

Thurocz donne sur la prise de Constantinople par les Turcs, quelques détails qui n'apprennent rien de nouveau. Il s'étend assez longuement sur le siège de Belgrade en 1456, et fait le plus grand éloge de la bravoure des Hongrois, qui furent animés par les exhortations de Jean Capistran, de Jean Humriades et par l'exemple de deux jeunes guerriers que Thurocz appelle Michel *Zilagy* et Ladislas de *Canisa*. Il rapporte que Mahomet blessé au sein tomba presque mort, et que les siens l'ayant porté dans sa tente, s'enfuirent pendant la nuit jusqu'à un endroit nommé *Sarno*, emmenant leur prince avec eux. Mahomet étant revenu à lui, demanda où il était ; les Turcs lui répondirent : *nous avons été vaincus par les Hongrois; le vaivode de Natolie et presque tous vos généraux ont été tués ; nous avons éprouvé une grande perte, et ce qui est pire encore, nous craignions que votre sérénité ne fût au nombre des morts. Nous avons donc fui jusqu'ici.* Mahomet ayant demandé si les machines et tous les instrumens de guerre avaient été abandonnés, et les Turcs lui ayant répondu que tout était resté au pouvoir de l'ennemi, le sultan dit alors dans l'amertume de son cœur : *Apportez-moi du poison et que je meure plutôt que de retourner honteusement dans mes états.*

Destruction du royaume de Hongrie par les Tartares sous le roi Bela IV, par Roger, chanoine du chapitre de Weradin (1). On ne sait pourquoi l'auteur a donné pour premier titre à son ouvrage celui de poëme (*Carmen miserabile*), car on n'y trouve rien de poétique soit pour les expressions soit pour les idées.

Mais à l'aide de cet ouvrage on peut se faire une juste idée du caractère des Tartares. L'auteur nous assure dans un prologue qu'il n'a rien raconté témérairement; et qu'il vaudrait mieux ne pas naître que de tomber dans les mains des barbares dont il décrit les ravages. « Celui à qui arrivera un » pareil malheur, dit-il, sentira qu'il est détenu non pas par » les Tartares mais dans le Tartare (*Senties se non à Tartaris* » *sed in Tartaro detineri*). Je rapporte ce que j'ai éprouvé; » j'ai été long-temps dans ce cas, et la mort eut été pour moi » une consolation comme la vie fut alors pour moi un » supplice (*fui enim per tempus inter eos in quo mori so-* » *latium extitisset, sicut supplicium fuit vita*) ».

Roger attribue l'invasion des Tartares à plusieurs causes, dont la première fut l'introduction des Comans en Hongrie. Le roi Bela, qui les avait attirés, avait eu l'intention de les convertir au christianisme; les Comans, une fois introduits dans ce pays, s'y comportèrent en barbares, et se firent détester des Hongrois. Bela, qui voulait les civiliser, les soutint, les protégea, leur prodigua des honneurs et des distinctions, et s'attira ainsi la haine des Tartares. Lorsqu'il fut instruit de l'arrivée de ces peuples sur les frontières de la Hongrie, ce prince fit un appel à ses sujets; mais il fut mal secondé: les Hongrois accusèrent les Comans d'avoir fait un traité secret avec les ennemis, et reprochèrent à Bela d'avoir introduit chez eux un peuple qui ne voulait que leur ruine. Ces dissensions favorisèrent donc les progrès des Tartares. Les Hongrois eurent à se défendre, non-seulement contre ces nouveaux ennemis, mais aussi contre les Comans, qui furent appelés pour les secourir. Il n'entre pas dans notre sujet de suivre Roger dans le récit qu'il fait de cette invasion; nous nous contenterons de citer quelques traits propres à faire connaître l'esprit des sauvages du Mogol. Après avoir vaincu Bela dans une grande bataille, ils trouvèrent son sceau, et s'en servirent pour adresser à tous les Hongrois une circulaire dans laquelle ils leur disaient, sous le nom du roi, de ne point craindre la rage des Tar-

(1) Rogerii Hungari, miserabile carmen, seu historia super destructione regni Hungariæ, etc. (Tom. I, p. 292).

tares, de rester chez eux et de se contenter de faire des prières à Dieu, qui ne permettrait pas qu'ils fussent domptés par leurs ennemis. Ils firent rédiger cette circulaire par des prêtres hongrois qui étaient tombés en leur pouvoir, et ils y appliquèrent le sceau du roi. Dans le même temps, ils écrivirent aux autres princes tartares qui n'étaient pas encore entrés en Hongrie, de venir au plutôt se joindre à eux, parce qu'ils n'avaient plus aucun obstacle à craindre. Les Hongrois, trompés par la circulaire, et n'ayant pas de moyens de connaître la vérité, furent surpris et subjugués les uns après les autres. Un grand nombre alla se cacher dans les forêts. Les Tartares voulaient s'emparer de Strigonium, une des plus belles villes de la Hongrie, mais il fallait passer le Danube, et comme on était alors en hiver, ce fleuve était couvert de glace et de neige. Les Hongrois, qui étaient sur l'autre rive, brisaient chaque jour la glace, et livrèrent plus d'une fois des combats à pied pour empêcher le passage. Enfin tout le Danube fut gelé; mais les Tartares n'osaient le traverser. Que firent-ils? ils laissèrent sur la rive un assez grand nombre de chevaux et d'autres animaux sans aucun gardien, et pendant trois jours personne ne parut de leur côté. Les Hongrois croyant que les Tartares s'étaient retirés, passèrent subitement le fleuve, et emmenèrent tous ces animaux dans leur camp. Les Tartares, assurés alors qu'on pouvait traverser le Danube à cheval, se portèrent avec impétuosité sur la rive opposée, et remplirent le pays de leur multitude. Strigonium tomba bientôt en leur pouvoir.

Voici dans quels termes Roger décrit la situation où il se trouva avec beaucoup d'autres de ses compatriotes, lorsque les barbares eurent abandonné la Hongrie : « Nous » commençames à parcourir cette terre dépeuplée. Les clo» chers des églises nous servirent de guides pour aller d'un » lieu à un autre; car toute notre route était couverte » d'herbes et de buissons. Les porreaux, l'ail et les oignons » qui étaient restés dans les jardins des paysans, nous » servaient quelquefois de nourriture, et ils me parais» saient délicieux. La plupart du temps, nous remplissions » nos ventres affamés de mauves ou de racines de ciguë. » Nous ne trouvions ni calme ni repos. La nuit, faute » de toit pour nous mettre à couvert, nous couchions » en plein air. Au bout de huit jours nous arrivâmes » à la ville d'Albe, où nous ne vîmes que les osse» mens et les têtes des habitans qui avaient été tués. Les » murs des palais et des basiliques étaient entièrement

» détruits et couverts du sang des chrétiens. La terre avait » bu ce sang innocent; mais les pierres en étaient encore » rougies, et nous ne pouvions passer à travers ces décom- » bres, sans pousser de continuels gémissemens et des » soupirs amers. Nous arrivâmes enfin à un village nom- » mé *Frata*, où s'étaient réfugiés une multitude d'hommes » et de femmes. Ils nous reçurent en pleurant, et nous ques- » tionnèrent sur ce que nous avions éprouvé; nous ne pûmes » le leur raconter qu'en peu de mots; ils nous offrirent un » pain noir fait de farine et d'écorce de chêne broyée; mais » il nous parut plus doux et plus agréable que les mets les » plus recherchés. Nous restâmes un mois dans cet endroit, » n'osant en sortir; mais nous envoyâmes des éclaireurs » s'informer s'il restait encore des Tartares en Hongrie, ou » s'ils n'avaient feint de se retirer que pour nous tromper » encore. Enfin le roi arriva des côtes maritimes, soutenu » par les chevaliers de l'île de Rhodes, et par les chefs » des Frangipans; il nous assura que les Tartares avaient » disparu. »

Après cet opuscule vient *l'Epitome des affaires de Hongrie* (1), par Pierre Rauzan, évêque de Lucerie ou Lucera, ville du royaume de Naples. Rauzan, qui vivait longtemps après Thurocz, ne fait que répéter ce que nous avons rapporté d'après cet historien au sujet de Ladislas, à qui les princes croisés offrirent le commandement de l'armée; il indique aussi plutôt qu'il ne raconte le pélerinage du roi André, et commet, à l'égard de ce roi, la même erreur que Thurocz. Comme son récit des guerres contre les Turcs ne nous offre rien de nouveau, nous ne nous y arrêterons pas.

Collection des auteurs danois, par Langebeck (2).

Le premier volume de cette collection renferme quelques chroniques qui parlent des croisades, mais d'une manière si concise et si sèche, qu'il n'y a rien dont l'histoire puisse profiter. Nous ne les indiquerons que parce qu'elles nous font connaître les princes danois qui allèrent à Jérusalem pour secourir ou pour visiter la ville sainte.

Nous trouvons d'abord dans ce recueil la *Chronique de*

---

(1) Epitome rerum Hungaricarum petri Ranzani. (T. 1, p. 326.)

(2) Scriptores rerum Danicarum medii ævi, etc., quos collegit Jacobus Langebeck.

Cornelius Hamsfort (1) : c'est une liste des rois de Danemarck, depuis Dan jusqu'à Frédéric II. On y lit, sous la date de 1096, que le roi Eric III, surnommé *le bon*, partit pour la Syrie, et mourut de maladie dans l'île de Chypre ; qu'il fut enterré à Famagouste, en 1104; que sa femme Botilde, qui l'avait suivi, mourut en Orient et fut ensevelie dans la vallée de Josaphat.

A l'année 1345, l'auteur dit que Woldemar IV fit aussi un pélerinage à Jérusalem, mais il ne donne aucun détail sur ce pélerinage.

L'*Histoire abrégée des rois de Danemarck, par Swenon, fils d'Aggon* (2), parle aussi du pélerinage et de la mort du roi Eric *le bon*.

Pierre Olaüs, qui a fait une *Histoire des rois de Danemarck, depuis Dan jusqu'à la mort du roi Jean* (3), indique également le pélerinage du prince Eric et celui de Woldemar. Il dit que ce dernier partit avec Eric et une suite brillante, qu'il visita le Saint-Sépulcre, et fut fait chevalier du Christ (*miles Christi*) des mains du monarque danois.

La chronique vulgairement appelée *Chronique du roi Eric* (4) nous apprend pourquoi Eric III fut surnommé *egothœ* ou *le bon*. D'abord, c'est que sous son règne les récoltes furent si abondantes, que le boisseau de bled ne valait pas plus de deux deniers ordinaires; ensuite, parce qu'il était d'une très-haute stature, et qu'il était aussi fort que quatre hommes des plus robustes de son royaume; troisièmement enfin, parce que, dans le temps où il se préparait à partir pour l'Orient, les Danois offrirent de donner à la Terre-Sainte le tiers de tous leurs biens pour la rédemption de la croix (ou plutôt pour le dégager de son vœu et pour qu'il restât dans le royaume). Mais Eric n'y voulut point consentir; il se mit en marche avec un grand nombre de guerriers, et se rendit à Rome, où il obtint pour l'église de Lunden un archevêché dont le titulaire devait être primat des trois royaumes. Arrivé à Constantinople, il fut reçu avec de grands honneurs par l'empereur grec. La chronique dit que

---

(1) Cornelii Hamsfortii series regum Daniæ à Dano ad Fredericum II. (T. 1, p. 34.)

(2) Svenonis Aggonis filii compendiosa regum Daniæ historia. (T. 1, p. 42.)

(3) Petri Olaï minoritæ Roskildensis chronica regum Danorum à Dano ad obitum Joannis regis. (T. 1, p. 68.)

(4) Regum et gentis Danorum historia à Dano usque ad annum 1288, dicta vulgo CHRONICON ERICI REGIS. (T. 1, p. 148.)

le roi pèlerin mourut en 1101 dans l'île de Chypre, ainsi que son épouse, et que tous les deux opérèrent des miracles après leur mort. Nous venons de voir que Hamsfort fait mourir la reine dans la Terre-Sainte.

A la suite de cette chronique est un autre ouvrage de Pierre Olaüs, intitulé *Annales de Danemarck* (1). On y lit que Jean, maréchal de Woldemar II, mourut à Ptolémaïs en 1132, et qu'il fut enseveli dans le cimetière de Saint-Nicolas. Il donna aux frères prêcheurs de Roschild quarante marcs d'argent fin pour construire une église et un cloître.

Les *Annales albiennes, par un anonyme* (2), paraissent avoir été écrites d'après Albert de Stade. Elles renferment l'indication d'un plus grand nombre de faits que les chroniques dont nous venons de parler; mais on y cherche en vain des détails. Elles parlent de la prise de Jérusalem par Godefroi, de la mort de ce prince, du couronnement de son frère Baudouin, de la prédication de saint Bernard et de la seconde croisade. Elles indiquent aussi l'expédition de Frédéric Ier., qui fut noyé, disent-elles, dans un fleuve de la Thessalie; elles ajoutent que ce prince en expirant prononça ces paroles : *Béni soit le Fils de Dieu crucifié qui m'a reçu par l'eau, m'a régénéré, m'a fait martyr et chrétien.* Elles rapportent, à l'année 1193, la captivité du roi Richard, et disent que ce prince se racheta pour cent cinquante livres d'argent.

A la date de 1197, les annales parlent en ces termes de la mort de Henri de Champagne : « Le roi de Jérusalem, se » levant la nuit pour uriner, tomba d'une fenêtre et mou- » rut. Le serviteur qui voulait le retenir fut entraîné dans » sa chute. »

Voici ce qu'on trouve dans les Annales albiennes touchant la croisade d'enfans : « Ces enfans venaient des villes et des » villages de divers pays, sans guide et sans chef, pour aller » outre-mer. Lorsqu'on leur demandait quel était le but de » leur voyage, ils répondaient : *Nous allons à Jérusalem,* » *nous allons conquérir la Terre-Sainte.* A la nouvelle de ce » mouvement extraordinaire, le souverain pontife versa des » larmes et prononça ces mots : *Dieu se sert de ces enfans* » *pour nous reprocher notre indifférence et notre sommeil.* On » vit aussi autour du Rhin des femmes errer ça et là sans

(1) Petri Olaï Annales rerum Danicarum à cimbrorum exitu ad anni Christi 1541. (T. 1, p. 171.)
(2) Annales ab anonymo circà Albiam usque ad ann. 1265. (T. I, p. 197.)

» mot dire (*unde mulieres circà Rhenum de loco ad locum nil* » *loquendo vagabantur.*) »

Les annales parlent du mouvement des pastoureaux en 1251, et copient ou plutôt abrègent ce que les autres historiens en ont dit.

Les *Annales d'Esrom, par un moine du monastère de ce nom* (1), ne contiennent sur les croisades que quatre dates: celle de la conquête de Jérusalem en 1099, le pélerinage du roi Eric en 1202, la reprise de Jérusalem par Saladin en 1187, et la ruine d'Acre en 1291. L'auteur raconte très-brièvement les calamités qui tombèrent sur les colonies chrétiennes en 1187 : « Jérusalem, dit-il, fut prise par » Saladin, le roi mené en captivité, le patriarche mis à » mort. (On sait que le patriarche ne périt point). Les ec- » clésiastiques et les laïcs, les moines et les religieuses, » dont le nombre était infini, succombèrent sous les coups » de l'ennemi; le sang des saints fut répandu autour de » Jérusalem, et il n'y eut personne pour ensevelir les victi- » mes. La sainte croix fut enlevée par les profanes. Il y eut » ce jour là éclipse du soleil. » L'annaliste indique à peine la ruine de Ptolémaïs.

Le second volume de Langebeck n'est guères plus riche en détails que le premier. La *Généalogie des rois de Danemarck,* publiée par Henri Ernstius (2), rapporte, à la manière des chroniques précédentes, qu'Eric, fils de Suénon-le-Grand, et frère de Canut, martyr, reçut le surnom de *bon,* à cause de sa grande bonté, et qu'étant allé au tombeau de Notre-Seigneur, il fit en chemin plusieurs belles actions. Mais l'auteur ne les indique pas.

Extraits des historiens Danois (3). Pierre Olaüs, auteur de cet ouvrage, donne des détails sur la force prodigieuse du roi Eric, sur sa haute taille et sur ses mœurs. Il lui reproche d'avoir obscurci les belles qualités de son âme par sa passion pour les femmes. Il ajoute que ce prince, après avoir combattu les Esclavons et protégé le Danemarck contre les tentatives des pirates, résolut, pour faire pénitence, de faire un pélerinage à la Terre-Sainte.

Les détails suivans sont assez curieux : « Lorsque le prince » eut annoncé cette résolution dans une assemblée tenue à

---

(1) Annales rerum Danicarum Esromenses à nato Christo ad ann. 1307. (T. I, p. 212.)

(2) Genealogia regum Danorum. (T. II, p. 154.)

(3) Petri Olaï excerpta ex historicis Danorum. (T. II, p. 203.)

» Viborg, dit Pierre Olaüs, tout le peuple, étonné, gémit,
» comme s'il eût craint de perdre un père. Il s'écria, les
» larmes aux yeux et en se prosternant aux pieds d'Eric,
» qu'il ne devait pas tenir à son vœu particulier plus qu'au
» bien public, et qu'il plairait davantage à Dieu par une
» bonne administration du royaume, que par un pélerinage.
» Comme le roi résistait aux prières des Danois, ils lui of-
» frirent, pour le dégager de son vœu, le tiers de leurs
» biens et de leurs meubles. Eric se refusa encore à cette
» offre, en disant qu'il ne voulait pas être à la fois parjure
» et cause de la ruine de son peuple. Enfin, de l'avis des
» grands, il institua pour procurateur du royaume son fils
» aîné Harold; et pour ne point traverser seul les terres
» étrangères, il choisit comme compagnons de son péleri-
» nage les hommes les plus remarquables de son royaume.
» Son épouse fut aussi du voyage, mais marcha séparé-
» ment.

» Eric se rendit par mer en Russie; il traversa ce pays à
» pied dans sa partie orientale et arriva à Constantinople.»
(Nous avons vu plus haut, dans la chronique du roi Eric,
que ce prince se rendit d'abord à Rome). « Eric demanda à
» l'empereur grec la permission d'entrer dans sa capitale.
» L'empereur, n'osant l'y recevoir, le traita cependant hors
» des murs avec toutes sortes d'égards. Il avait dans sa garde
» plusieurs danois (*les waranges*); il craignait que, sous
» prétexte de dévotion, Eric, dont le nom et le pouvoir lui
» étaient connus, ne séduisît ses soldats. Cependant, au
» bout de quelques jours, l'empereur fit ouvrir au prince
» de Danemarck les portes de la ville, et lui donna même
» une place dans son palais; car il s'était assuré qu'Eric n'a-
» vait d'autre désir que d'offrir ses hommages aux saints,
» qui étaient surtout en vénération à Constantinople. L'em-
» pereur grec donna à Eric beaucoup d'or et de reliques, et
» en outre un vaisseau chargé de toutes les provisions né-
» cessaires pour naviguer vers l'île de Chypre. Il fit faire sa
» statue de grandeur naturelle et la fit exposer en public
» richement ornée. Eric, en arrivant dans l'île de Chypre,
» fut saisi de la fièvre, et sentant sa mort prochaine, il
» demanda à être enseveli dans la ville, en disant que la
» terre de ce pays pourrait bien retenir son corps, quoique,
» suivant l'opinion commune, elle rejetât, la nuit qui suivait
» les funérailles, les corps qu'on y ensevelissait. » L'auteur
ajoute que non-seulement celui d'Eric y reposa paisible-
ment, mais que par la suite les autres morts y trouvèrent
une sépulture tranquille. L'épouse d'Eric mourut aussi dans

le voyage. Ce ne fut que deux ans après qu'on reçut en Danemarck la nouvelle de la mort du roi. Ce récit ne s'accorde pas beaucoup avec celui de la *Généalogie des rois de Danemarck*, qui porte qu'Eric mourut dans l'île de Chypre en revenant de la Terre-Sainte. Olaüs ne s'explique pas sur le lieu où la reine Bothilde finit ses jours. Cet auteur avait sans doute puisé son récit dans le *Compendium de l'histoire de Dannemarck*, par Thomas Geyshmer (1), où les mêmes détails se trouvent presque mot pour mot. Ce sont aussi les seuls que Geyshmer et Olaüs nous donnent sur ce qui concerne les croisades. Deux autres chroniques, que nous nous contenterons d'indiquer, comprises aussi dans le même volume de Langebeck, parlent à peu près dans les mêmes termes du pélerinage d'Éric *le bon*, de son caractère et de sa force prodigieuse.

Les Annales d'Islande (2), qui commencent le troisième volume de Langebeck, indiquent les grands événemens des croisades. Elles sont les seules de toutes les chroniques danoises qui parlent du départ de Sigurd, roi de Norwège, pour la Terre-Sainte, en 1109.

Pour donner une idée de la manière dont ces Annales sont écrites, nous copierons ici quelques passages relatifs à notre sujet.

1274. — Concile général tenu à Lyon; Jean, archevêque de Drontheim, et André, évêque d'Olaüs, et Askatinus de Berghein s'y trouvèrent: ils revinrent la même année avec un ordre du pape Grégoire et un décret du concile général, portant que le clergé donnerait pendant six ans la dîme de ses revenus pour l'expédition de Jérusalem, et qu'il y aurait indulgence plénière pour ceux qui se croiseraient.

1277. — Les Tartares tuent le soudan du Caire et trente mille hommes avec lui.

1303. — Le roi des Tartares délivre le pays de Jérusalem de la domination des Sarrasins.

1310. — Des bulles du pape Clément sont envoyées en Islande; elles ont pour objet d'ordonner des levées d'argent pour une expédition à Jérusalem, et accordent des indulgences à ceux qui y contribueront.

Cette manière d'écrire l'histoire n'est pas seulement particulière aux Annales d'Islande; elle est aussi celle de la

---

(1) Thomæ Geyshmeri compendium historiæ Danicæ, etc. (T. II, p. 285.)

(2). Annales Islandorum regii à nato Christo ad annum 1341. (T. III, p. 1.)

plupart des chroniques danoises, et de plus d'une chronique des autres pays de l'Europe au moyen âge.

Langebeck a mis à la fin de son troisième volume un récit de la *malheureuse expédition de Suénon, prince danois, contre les Turcs* (1). Ce récit est tiré d'Albert-d'Aix et de Guillaume de Tyr. L'éditeur fait une longue dissertation dans laquelle il recherche de qui Suénon était fils. Après avoir cité tous les auteurs qui ont parlé du pélerinage de ce prince, il finit par croire que Suénon était neveu du roi Suénon-Erstrittius, qui régna après la mort de son frère *Eric-le-Bon*, et fut père du fameux Henri *Skatelen*.

A l'occasion de ce pélerinage, Langebeck parle de deux autres que firent Harold le *sévère*, depuis roi de Norwège, et Suénon-Noric, évêque de Roschild; le premier eut lieu en 1040, le second en 1088.

Harald, ou Harold, frère d'Osoph, roi et martyr, sortit de son pays du vivant de son frère, et se retira à Constantinople comme en un lieu d'exil. Il s'y mit au service de l'empereur et livra plusieurs combats sur mer contre les Sarrasins, et sur terre contre les Scythes. Il se distingua par sa valeur et s'enrichit des dépouilles des ennemis.

L'évêque de Roschild fut porté par la seule dévotion au voyage de la Terre-Sainte, et mourut dans l'île de Rhodes.

Le quatrième volume de la collection de Langebeck contient trois histoires de saint Charles, prince danois, puis comte de Flandre, qui alla dans la Terre-Sainte et fut assassiné dans une église de Bruges.

A l'âge de quatre ans, le jeune Charles reçut de Suénon un don précieux : c'était un baudrier que saint Canut, à son lit de mort, avait donné à Suénon. Au sortir de l'enfance, le comte Charles entreprit le voyage de Jérusalem et visita le Saint-Sépulcre. Selon Qualter et Galbert, deux de ses historiens, il combattit vaillamment les ennemis de la foi et se distingua par sa prudence et son courage. Peu après son retour en Flandre, Robert, le même qui avait été un des premiers princes croisés, se voyant près de mourir et ne laissant pour lui succéder qu'un enfant nommé Baudouin, désigna Charles pour lui servir de tuteur et pour le gouverner pendant sa minorité. Cet enfant étant mort lui-même peu d'années après, le comte Charles fut reconnu pour souverain. Il gouverna avec tant de modération et de sagesse, qu'à

(1) Infelix expedio Suenonis, principis Dani, adversùs Turcas (T. III, p. 631.)

la mort de Henri V, on lui offrit la couronne impériale qu'il refusa. Pendant la captivité de Baudouin, roi de Jérusalem, les barons chrétiens lui écrivirent pour le prier de venir prendre les rênes du gouvernement de la Judée. Charles refusa encore cette offre. Ce prince, dit Galbert, ne cessa jamais de se montrer bienfaisant pour les pauvres, modeste dans la prospérité, ferme et courageux dans le malheur.

Voyage à Jérusalem de Suénon, évêque de Viborg, et de son frère Eskille, en 1150 (1).

Le récit de ce pélerinage est pour nous l'article le plus important du quatrième volume de la collection que nous avons sous les yeux.

« Dans les onzième et douzième siècles, dit le continuateur » de Langebeck, ces pélerinages étaient devenus si fort à la » mode, même dans les pays du nord, que non-seulement » les hommes d'une condition commune, mais ceux de la » plus haute naissance, rivalisaient de zèle et de dévotion. » Parmi ces pélerinages, il en est un qui est célèbre dans les » fastes du Danemark ; c'est celui de deux frères qui tenaient » le premier rang à la cour, savoir : Eskille, laïc, et Suénon, évêque.

» Le premier était un homme belliqueux, infatué de » sa naissance et de son rang, d'un caractère dur, d'un » visage terrible, aimant à répandre le sang et faisant » tous les jours beaucoup de mal. Le second se distin» guait par la sainteté de sa vie, la politesse de ses mœurs, » et ses vertus ajoutaient à l'éclat de sa dignité. Il chérissait » tendrement son frère, mais il détestait son genre de vie » et sa dureté; souvent il lui adressait de secrets repro» ches : il l'exhortait à changer de conduite; Eskille dédai» gnait les avis de son frère. Un jour, Suénon lui pro» posa de prendre la croix et de partir pour la Terre» Sainte; il répondit qu'il n'entreprendrait point le voyage, » à moins que Suénon ne l'accompagnât. Celui-ci consentit » à le suivre, espérant que son frère reviendrait au Seigneur.

» Ils partirent donc ensemble et leur voyage fut heureux. » Ils visitèrent le tombeau de Notre-Seigneur, adorèrent la » sainte croix, et après avoir dévotement parcouru tous les » saints lieux, ils arrivèrent à un endroit voisin de Jérusa-

(1) Iter Hierosolymitanum Suenonis, episcopi Viburgensis et fratris ejus Eskilli, anno 1150. (T. IV, p. 421.)

» lem, nommé *Pater-Noster* par les habitans, parce que » Jésus-Christ y donna, dit-on, à ses disciples la formule de » prière qui commence par ces mots. Il y avait là une petite » église dont l'extérieur annonçait la misère; nos pélerins y » entrèrent et firent la prière du *Pater*, suppliant Dieu de » leur pardonner leurs fautes et de les délivrer de tout mal. » Ils allèrent ensuite au fleuve du Jourdain, où ils se désal- » térèrent et se lavèrent. Eskille, dans toute l'effusion de son » âme, adressa une nouvelle prière à Dieu et demanda à » être délivré des liens de son corps, afin qu'il ne retombât » plus dans ses anciens péchés.

» Soudain Eskille sentit que Dieu allait remplir ses vœux. » Il reçut les sacremens, dit adieu à son frère, à tous ceux » qui étaient présens, et rendit l'âme en déplorant ses » fautes.

» Le vénérable prélat, voyant que l'âme de son frère, » cette âme dont le salut avait été l'objet de ses sollicitudes, » était si heureusement et si promptement enlevée à la terre, » éprouva aussi un vif désir de mourir. Il demanda à Dieu » la même grâce avec une foi si ardente, qu'il sentit tout- » à-coup ses forces l'abandonner, et jugea que Dieu l'appe- » lait à lui. Il fit alors toutes les dispositions nécessaires, et » ordonna à ceux qui étaient présens de porter son corps » et celui de son frère à l'église appelée *Pater-Noster;* il » bénit ensuite les assistans et s'endormit heureusement » dans le Seigneur. » (On a lu un trait semblable dans notre extrait de Glaber.)

« L'église où ces deux frères furent ensevelis fut rebâtie » sur un plan plus vaste et plus beau; on leur éleva un » tombeau magnifique. Le neveu de ces pélerins, nommé » aussi Eskille, et archevêque danois, imitant leur piété, » voulut vivre et mourir comme eux en pélerin. Il renonça » aux brillantes dignités, prit à Clairvaux l'habit monasti- » que, distribua aux pauvres toutes ses richesses, et *fut en* » *Orient la consolation de ceux qui y moururent;* ce sont les expressions de *Maurique*, auteur des Annales de Cîteaux, citées par l'historien.

Relation du voyage de quelques Danois à la Terre-Sainte, par un anonyme (1).

L'auteur de cette relation était danois et paraît avoir fait

(1) De profectione Danorum in Terram-Sanctam, etc., ab anonymo. (T. V, p. 342.)

partie de cette expédition. Il l'a dédiée à un personnage qui n'est pas nommé, mais d'après l'ordre duquel il l'avait entreprise. Il s'excuse sur son incapacité, et pense que si l'on a des reproches à lui faire, ce sera sur sa déférence aux ordres qu'il a reçus et non sur une présomption téméraire.

L'anonyme a divisé son opuscule par chapitres : dans les deux premiers, il attribue à la dépravation du siècle la perte de Jérusalem; cette dépravation lui paraît un des signes de la fin prochaine du monde; le triomphe des Sarrasins est, selon lui, une juste punition des péchés des hommes.

L'anonyme rapporte la lettre que le pape Grégoire VIII adressa à tous les rois et princes de la chrétienté pour les engager à venir au secours de la ville sainte; puis, dans son troisième chapitre, il continue en ces termes : « L'illustre » et noble Canut, roi des Danois, fils du roi Waldemar, » convoqua vers la fête de Noël une assemblée à Odensée. » Il ordonna à tous les grands de son royaume, aux évêques, » aux officiers civils et à tous les prud'hommes de s'y rendre » exactement. Il y vint des nonces du siége apostolique qui » firent à l'assemblée le récit des malheurs dont nous avons » parlé; le roi et tous ceux qui étaient présens répandirent » un torrent de larmes; l'affliction fut si profonde, que » tous restèrent muets : personne ne put répondre aux ora- » teurs. Enfin, quand les sentimens de la douleur eurent » fait place au calme et à la réflexion, Esbarn, frère de l'ar- » chevêque Absolon, rompit ce morne silence. Après avoir » obtenu du roi la permission de parler, Esbarn prononça » un discours dans lequel il fit un pompeux éloge de la va- » leur des Danois depuis les temps les plus anciens, et pro- » mit les puissans secours que les nonces attendaient.

» Quand l'assemblée fut dissoute, quinze personnes se » réunirent pour examiner comment on pourrait exécuter » ce qu'on avait arrêté. Il fut décidé qu'on instruirait le » peuple du projet qui venait d'être formé, et qu'on travail- » lerait à la construction de navires propres au transport » des provisions pour ce lointain voyage. Ces quinze person- » nes s'engagèrent par un serment solennel à poursuivre » l'exécution de l'entreprise; mais la désunion se mit bien- » tôt entre elles : il n'en resta que cinq qui persistèrent dans » leur résolution, et qui néanmoins vinrent à bout de faire » construire des vaisseaux. »

L'anonyme nomme ces cinq personnes : c'étaient Ago, fils d'Estigh; Alexandre, neveu de l'archevêque Absolon; Ako, neveu de l'évêque de Tucon (Alborg); Pierre, fils de Palnon, et Suéino, fils de Torkille.

Ces pélerins partirent sur des vaisseaux approvisionnés de tout ce qui était nécessaire pour le pélerinage en Orient. Sortis des ports de la Zélande, ils allèrent d'abord mettre à l'ancre dans le Jutland, où ils rencontrèrent Ago et Alexandre qui venaient de la Scanie; ils se rendirent tous ensemble à l'île de Lessoë, puis à celle d'Hissing ou Héiling, au nord du Halland. Là ils trouvèrent près de deux cents Normands qui faisaient la même route et avaient le même dessein qu'eux. Ces Normands avaient pour chef un nommé Ulf de Lousnes, habile guerrier, exercé dans l'art de la navigation, et qui connaissait les parages où étaient les pélerins. Il s'offrit à eux pour compagnon et pour guide, et ses offres furent acceptées. Ulf de Lousnes confia la manœuvre des navires à ceux qui lui parurent le plus capables de le seconder. Les pélerins arrivèrent à Thuresberg, la plus ancienne des villes de la Norwège méridionale, au diocèse d'Aggerlens. L'anonyme, qui séjourna quelque temps dans cette ville, en fait la description. Près de cette ville était une église dédiée à Saint-Michel et desservie par des chanoines de l'ordre des Prémontrés. Elle était bâtie sur une hauteur escarpée comme une forteresse : on n'y arrivait que par un sentier. La plaine voisine était émaillée de mille fleurs odoriférantes; on fit dans ces lieux de nouvelles provisions, sous la protection de Suérus, roi de Norwège. S'étant remis en mer, les pélerins abordèrent aux îles Séléir, dans le diocèse de Christiansand; puis ils se rendirent à Berghen, où ils suscitèrent une querelle qui faillit leur devenir funeste. Ulf de Lousnes resta à Berghen avec ses Normands pour attendre l'arrivée du roi Suérus. mais les croisés danois qui souffraient impatiemment des compagnons qui avaient plus d'expérience qu'eux, mirent à la voile et allèrent débarquer dans l'île de Stouen. Ils y restèrent une semaine et partirent malgré Suéino, qui voulut attendre Ulf de Lousnes. Quand celui-ci fut arrivé, Suéino l'instruisit du départ précipité des Danois. Ulf blâma leur imprudence, cependant il fut d'avis qu'on se mît à leur recherche. Suéino leva l'ancre aussitôt et prit le chemin le plus long. Ulf différa quelques jours de partir; comme il connaissait les vents et la mer, il prit la route la plus courte et arriva au rivage désiré. Suéino fut surpris par une tempête qui ouvrit et brisa son vaisseau. L'anonyme fait une description si détaillée de cette tempête et du naufrage qui la suivit, qu'on doit croire qu'il était lui-même avec Suéino : plusieurs pélerins disparurent sous les flots; d'autres, qui s'étaient confiés à des nacelles trop faibles pour

les porter, furent également submergés. Un petit nombre plus heureux vint à bout de rassembler les débris du navire, de les lier fortement ensemble et d'en faire une espèce de radeau. Ils étaient trente sur cette machine frêle et incertaine, où ils se défendirent long-temps contre la fureur des vagues. Ils y passèrent quatre jours et quatre nuits, souffrant de la faim, de la soif, du froid, et ne pouvant goûter les douceurs du sommeil. Quelques-uns moururent; d'autres perdirent la raison, et de peur qu'ils ne se précipitassent dans la mer, on les enchaîna à leur place. Enfin le radeau ayant été porté vers la rive, les croisés trouvèrent toutes sortes de secours chez les habitans du pays. (L'auteur ne nomme pas ce pays.) Il y en eut cependant quelques-uns qui furent impitoyablement massacrés. Les barbares n'épargnèrent point ceux qu'avaient épargnés les flots.

Les Danois qui avaient précédé Suéino, battus aussi par des tempêtes, eurent un sort tout différent; les uns furent obligés de jeter leurs provisions à la mer, mais ils conservèrent leur vaisseau intact; d'autres eurent une navigation plus heureuse, et n'eurent rien à regretter. Enfin tous les vaisseaux qui n'avaient point péri se réunirent au port de Stavern, dans la Frise occidentale, où se trouvèrent ainsi rassemblés les pélerins échappés au naufrage. On délibéra alors si l'on continuerait de suivre la route par mer, ou si l'on voyagerait par terre. Le plus grand nombre fut pour ce dernier parti. On vendit les vaisseaux et l'on s'embarqua sur le Rhin. On arriva à Cologne : les croisés, prenant terre, se rendirent de ville en ville jusqu'à Venise. Là, ils s'embarquèrent de nouveau; après avoir beaucoup souffert, ils parvinrent enfin au terme désiré.

La paix qui venait de se faire entre les chrétiens et les infidèles (c'est-à-dire entre Richard et Saladin) laissait aux pélerins la liberté d'aller à Jérusalem. Ils furent introduits dans les saints lieux. « Ceux qui avaient vu auparavant la » cité sainte dans toute sa gloire, dit l'auteur de la relation, » ne purent s'empêcher de soupirer et de gémir en la voyant » alors occupée par les payens et les infidèles. Ils adorèrent » le Saint-Sépulcre et furent conduits sous escorte jusqu'au » fleuve où se fit le baptême du sauveur Jésus. Après avoir » rendu grace à Dieu, ils retournèrent à Ptolémaïs; là, ils » souffrirent plusieurs outrages de la part des Anglais qui les » prirent pour des Grecs. Mais lorsqu'ils furent reconnus, on » les laissa libres, et ils se disposèrent à retourner dans » leur pays. Ils se partagèrent en deux bandes : les uns » gagnèrent la Calabre et allèrent à Rome, les autres se

» rendirent à Constantinople, où l'empereur les reçut honorablement. Il voulait les retenir auprès de lui; mais » ceux-ci le remercièrent de sa bonté généreuse. Le roi » et les seigneurs de Hongrie les accueillirent aussi avec » distinction. Enfin après avoir traversé la Saxe Occidentale, » les pélerins revirent leur patrie. »

Les détails que nous venons d'extraire au sujet du pélerinage que firent quelques danois pendant la troisième croisade, sont capables d'intéresser le lecteur. Il fallait que les sentimens de la piété dominassent souverainement leurs âmes, pour que ces enfans du nord, croisés paisibles et généreux, ne fussent point découragés par des périls et des malheurs qui se renouvelaient sans cesse sur leur route, par la perte de leurs amis, de leurs compagnons, de leurs provisions et de leurs trésors. Les armées du Christ, marchant en Asie, étaient soutenues par l'espoir des conquêtes; mais les pélerins que nous venons de suivre en Orient, n'avaient pour se consoler de leurs longues douleurs, que l'espérance de visiter un sépulcre.

Histoire de la Norwège, par Thermodus-Torféus (1).

Avant de terminer notre analyse de la collection de Langebeck, nous croyons devoir réparer une omission de ce compilateur. Nous avons parlé dans le premier volume de notre histoire d'un roi de Norwège nommé Sigurd, qui alla en Palestine. Nous avons rapporté ce que Guillaume de Tyr, Orderic-Vital, Foucher de Chartres et Sicardi ont rapporté touchant le pélerinage de ce prince. Les chroniques danoises ont toutes gardé le silence sur cette expédition; mais Thermodus-Torféus nous présente à cet égard des détails curieux que nous allons donner.

Torféus écrivait au dix-septième siècle. Il parle du pélerinage du roi Eric et de la mort de ce prince, arrivée dans l'île de Chypre en 1103, lorsqu'il revenait de Jérusalem. Torféus nous dit que la première entreprise connue qui se lie aux croisades eut lieu sous le règne de Magnus III. Un des grands vassaux, nommé Skopte, allié à la famille royale, ayant eu des discussions très-vives avec le roi, s'éloigna de

(1) Termodi Torfæi historiæ rerum Norvegicarum pars tertia liber octavus, cap. Ier. et sequens.

la cour et forma le projet de quitter le royaume pour visiter l'Orient. Vers l'année 1100, il équipa cinq vaisseaux et se mit en mer, emmenant ses trois fils. Il relâcha d'abord en Flandre; puis, longeant les côtes de France et d'Espagne, il passa le détroit de Gibraltar. La dévotion le conduisit à Rome, où il mourut. Ses fils continuèrent l'expédition; mais ils finirent leurs jours loin de leur patrie; le dernier mourut en Sicile. Cette entreprise fit une grande sensation en Norwège. La nouvelle du pélerinage d'Eric *le bon* et le retour de plusieurs pélerins chargés de reliques et d'or, frappèrent l'esprit des peuples. Il y eut des seigneurs puissans qui appelèrent sous leur bannière les guerriers de leurs districts, et firent construire des vaisseaux. Soixante bâtimens de différente grandeur furent bientôt équipés; dix mille hommes, arrivés des frontières, s'assemblèrent dans les ports et demandèrent qu'un des trois rois de la Norwège se mît à leur tête. Sigurd, qui régnait conjointement avec ses deux frères, se présenta. Ce prince était jeune, vaillant, avide de renommée. On arbora le signe de la croix sur les vaisseaux, et la flotte sortit des ports en 1107. Elle se dirigea d'abord vers l'Angleterre, où Sigurd fut reçu magnifiquement par Henri, fils de Guillaume-le-Conquérant. La flotte, laissant la France à sa gauche, atteignit ensuite la Galice vers la fin de l'automne. Sigurd demanda des vivres au gouverneur de ce pays. Sur le refus qui lui fut fait, le roi attaqua le château; le gouverneur, qui n'était pas en mesure pour se défendre, prit la fuite. Le château fut emporté, et Sigurd chargea ses vaisseaux du butin qu'il y fit et des vivres qu'il obtint des habitans. S'étant remis en mer, il rencontra plusieurs vaisseaux espagnols qu'il prit ou dispersa. Arrivé devant Lisbonne, occupée par les Sarrasins, il attaqua cette ville, qui lui opposa une vive résistance; mais à la fin il s'en rendit maître : tout ce qui était ennemi des chrétiens fut tué. Le riche butin trouvé dans la ville fut d'un grand secours pour l'expédition. Enflé de ses succès, Sigurd alla assiéger à l'Occident une autre ville nommée *Alcassa* : il la prit encore, la pilla et tua les habitans, qui étaient tous Sarrasins. Entrant alors dans le détroit d'*Hercule*, il tomba au milieu des pirates qui infestaient d'ordinaire ce passage. Les pirates crurent avoir affaire à des marchands; mais ils furent bientôt détrompés et forcés de fuir, après avoir éprouvé une grande perte. En sortant du détroit, Sigurd se porta vers l'île Formentera. Pendant que ses vaisseaux étaient à l'ancre, il apprit que des brigands d'Afrique cachaient dans une caverne de cette île tous les trésors

qu'ils enlevaient aux chrétiens, et le prince résolut d'attaquer cette bande dangereuse. Torféus décrit le siège qu'on fit de la grande caverne; après diverses attaques, Sigurd se décida à y mettre le feu; les brigands qui ne purent sortir de l'antre furent étouffés par la fumée; ceux qui essayèrent de s'échapper tombèrent sous le glaive. Les Norwégiens s'emparèrent de tous les trésors.

Les îles d'Ivica et de Majorque cédèrent également aux armes victorieuses de Sigurd, qui aborda en Sicile en 1109. Là, il couronna et salua roi le neveu du fameux Roger, qui avait conquis cette île. Ce neveu se nommait Roger comme son oncle, et comme son père, Roger-le-Bossu, comte de Sicile.

Sigurd, après avoir pourvu sa flotte de vivres, fit voile vers l'Asie; il aborda à Ascalon au mois d'avril 1110. Arrivé à la ville sainte, il fut reçu par le roi Baudouin avec la pompe la plus solennelle. Ce prince le conduisit au fleuve du Jourdain; il donna ensuite à Sigurd une fête pompeuse pendant laquelle il lui offrit, du consentement du patriarche, un morceau de la vraie croix et autres dons précieux. Sigurd les accepta avec une vive reconnaissance; il promit de déposer le morceau de la vraie croix près du tombeau de saint Olaüs, à Drontheim; de faire bâtir des églises dans ses états et d'y introduire la dîme. C'était à ces conditions que le roi de Jérusalem avait fait ce présent au prince norwégien, en lui disant qu'aucun autre avant lui n'avait obtenu de pareils honneurs. Sigurd accompagna le roi Baudouin au siège de Sidon. Torféus ne donne aucun détail sur ce siège; il se contente de dire que Sigurd remit au roi de Jérusalem la partie de la ville qui devait être le prix de ses services. L'historien interrompt ici sa narration pour copier la chronique de Jérusalem et les passages d'Orderic-Vital et de Foucher de Chartres, qui font mention du pélerinage de Sigurd.

Après la conquête de Sidon, Sigurd quitta la Syrie et se rendit dans l'île de Chypre, où il resta quelque temps. Au printemps de 1111, il prit la route de Constantinople. En entrant dans le détroit, le roi de Norwège fit déployer toutes les voiles et serrer les vaisseaux pour qu'ils pussent marcher de front. L'aspect imposant de cette flotte attira un grand nombre de spectateurs; toutes les voiles étaient garnies de lin fin. Les Norwégiens entrèrent dans le port de la grande cité au milieu des acclamations d'une foule immense. L'empereur Alexis Comnène fit tapisser les rues et envoya au roi et à ses officiers des chevaux richement ornés. Ces chevaux

étaient ferrés en or ; il était défendu par un édit de ramasser les fers d'or qui se détacheraient des pieds des chevaux. L'empereur envoya aussi au-devant des Norwégiens une troupe de musiciens. Sigurd fut conduit au milieu de cette pompe au palais de l'empereur, où brillaient de toutes parts les tapis les plus précieux. Pendant le repas qui fut donné aux Norwégiens, deux hommes, tenant en main de grandes bourses remplies d'or et d'argent, apportèrent des présens, que Sigurd refusa, et qu'il fit distribuer à ses compagnons de pélerinage. L'empereur, jugeant de la puissance du roi de Danemarck par le mépris qu'il faisait de ces richesses, lui offrit de plus grands trésors, que Sigurd refusa de même et qu'il distribua comme auparavant. Alexis dit alors que Sigurd était ou le plus puissant ou le plus inepte de tous les princes. Il lui fit porter deux corbeilles pleines d'or fin, sur lequel étaient deux riches anneaux. Le prince danois se leva ; il passa les anneaux à ses doigts, et célébra en langue grecque la magnificence de l'empereur ; l'or fut ensuite distribué à ses compagnons.

Après un assez long séjour à Constantinople, Sigurd étant un jour assis avec l'empereur sur le même trône, on lui offrit six talens d'or ou le spectacle du jeu *padrémique*. Le roi préféra ce spectacle, qui avait été aussi proposé, suivant Torféus, au roi Eric, lorsqu'il allait à la Terre-Sainte. Cet historien ajoute qu'on a mis en question si le roi Sigurd montra plus de magnificence en refusant l'or qu'on lui offrait, ou si le roi Eric agit avec plus de prudence en le recevant. La position différente de ces deux rois a fait juger diversement cette question. Sigurd, à son retour et presque au terme de son expédition, ne manquait point d'or ; Eric, au contraire, avait presque épuisé ses trésors ; de sorte que, au milieu de son pélerinage, il était plus sage pour lui de préférer à un vain spectacle le présent de l'empereur. Le jeu padrémique dont il s'agit tirait son nom d'une ville nommé *Padrémon ;* toutes les fois qu'on le célébrait, c'était l'empereur et l'impératrice qui en faisaient les frais. On voyait dans ces fêtes les destinées de l'empire. Lorsque ceux qui étaient du parti du prince grec obtenaient la victoire, on en augurait que le prince triompherait des ennemis dans la prochaine guerre ; quand, au contraire, ils succombaient, c'était pour l'empereur un présage de revers. Torféus remarque que dans ce temps l'empereur avait triomphé dans tous les jeux. Il décrit ensuite de la manière suivante le jeu padrémique : Dans une grande plaine était un vaste cirque entouré d'un amphithéâtre très-élevé, où les spectateurs se

tenaient assis; là, des statues d'airain, mises en mouvement, combattaient entre elles, se mêlaient aux guerriers de la Grèce, et semblaient des cavaliers suspendus dans les airs. Des feux pareils aux feux du tonnerre éclataient pendant ce spectacle, et quelques-uns paraissaient produits par un art magique. Les lyres, les cithares, les pandores et autres instrumens retentissaient pendant la célébration des jeux.

Après cette explication, qui laisse beaucoup à désirer pour la clarté, l'historien dit qu'il arriva à Sigurd à peu près ce qui était arrivé, suivant Bromton et Knygton, à Robert II, duc de Normandie. Le roi de Norwège ayant invité l'empereur à un festin, Alexis défendit en secret de vendre du bois aux gens de Sigurd, afin qu'ils ne pussent préparer le banquet. Mais Sigurd fit acheter une grande quantité de noix, et l'on se servit des coquilles pour cuire les alimens. L'empereur, se voyant ainsi surpassé en ruse, déclara qu'il avait reçu pour hôte un roi dont l'empire ne devait pas être renfermé dans des limites étroites. Lorsqu'il eut appris que Sigurd voulait retourner par terre dans ses états, Alexis lui fit présent d'un grand nombre de chevaux. Sigurd, en reconnaissance, offrit à l'empereur plusieurs de ses navires; il permit en outre à une partie de ses guerriers de rester à Constantinople pour s'engager dans la garde impériale. Il prit sa route par la Hongrie, traversa la Bavière et vint en Danemarck, où le roi Nicolas lui donna un navire qui le conduisit en Norwège. Arrivé à la ville de Konghell, située à l'entrée de ce royaume, Sigurd, contre la promesse qu'il avait faite au roi de Jérusalem, y déposa le morceau de la vraie croix qu'il rapportait, alléguant pour raison que la sainte relique défendrait mieux le royaume de Norwège à Konghell qu'à Drontheim, qui n'était point une ville frontière.

FIN DES COLLECTIONS.

CHRONIQUES ET PIÈCES DIVERSES.

Nous avons rendu compte de toutes les chroniques d'Europe qui parlent des croisades, et qui appartiennent aux différentes collections que nous venons de parcourir : maintenant il nous reste à faire connaître ceux de nos vieux historiens des croisades qui ne font partie d'aucune de ces collections, ou que nous avons oubliés dans les nombreux recueils qui ont passé sous les yeux de nos lecteurs.

Chronique de Guillaume de Nangis, moine de Saint-Denis (1).

Dans notre article sur le spicilège de d'Achery, nous avons omis de rendre compte de la chronique de Guillaume de Nangis, qui se trouve rapportée textuellement au troisième volume de cette collection; pour réparer cette lacune, nous allons présenter ici une analyse de l'ouvrage de Guillaume; nous avons eu occasion de parler de cet auteur, en donnant l'extrait de *la vie de saint Louis*, qu'il nous a laissée. La chronique de Guillaume de Nangis n'offre pas beaucoup de matériaux à l'historien des croisades; elle se contente d'indiquer les événemens, et rarement elle donne de longs récits. Cet ouvrage, qui remonte à l'origine du monde, commence, dans le texte de d'Achery, à l'année 1113 et va jusqu'en 1300; elle a eu deux continuateurs, qui l'ont poussé jusqu'à l'an 1368. L'auteur a mis un soin scrupuleux à séparer par des dates les divers événemens qu'il raconte. Cette marche régulière rend son histoire facile à suivre. Guillaume, comme tous les chroniqueurs du moyen âge, ne craint pas d'interrompre son récit pour faire mention des phénomènes du ciel et de la terre, des comètes à la sinistre chevelure, des secousses qui ébranlent le monde, des ravages de la foudre, des inondations, des chaleurs dévorantes, des rigueurs du froid. Nos crédules et pieux historiens regardent toujours ces événemens comme des signes précurseurs de

(1) Chronicon Guillelmi de Nangis, sive Nangiaci. Spicil. de d'Achery, tom. III, p. 1.

grands désastres; ils sont, sous ce rapport, l'expression de l'opinion contemporaine. Dans ce temps d'ignorance et de superstition, il arrivait que l'apparition d'une comète, une aurore boréale, faisaient donner aux affaires une direction nouvelle; l'histoire ne doit donc pas dédaigner de rappeler ces petits faits, puisque chez nos aïeux ils décidaient souvent la paix ou la guerre.

Sous la date de 1127, Guillaume parle de deux batailles que les chrétiens livrèrent aux Sarrasins de Syrie; dans le premier combat, l'armée du Christ ne perdit que quinze guerriers, et les ennemis en perdirent deux mille; dans le second, les chrétiens triomphèrent aussi, mais leur victoire fut sanglante. En racontant la mort de Foulques, roi de Jérusalem (1143), qui périt à la chasse, renversé de son cheval, le chroniqueur dit que ce prince, avant d'aller en Orient, avait persécuté de tout son pouvoir l'église de Saint-Martin de Tours. Guillaume parle brièvement de la seconde croisade. En 1148, pendant que le pape Eugène III célébrait la messe dans la grande église de Reims, par la maladresse d'un des ministres, le sang du Seigneur fut répandu sur le tapis devant l'autel. Cet événement fut un sujet de trouble et de frayeur. « Les savans, dit Guillaume, pen- » saient avec certitude qu'un pareil accident annonçait des » périls et des malheurs. Comme la chose s'était passée en » présence du souverain pontife, il était à craindre que l'é- » glise universelle ne fût menacée. » L'historien trouve la justification de ces craintes dans les misères et les désastres qui frappèrent bientôt les armées de Conrad et de Louis-le-Jeune. Vers le même temps, la foudre tomba à Jérusalem sur le temple du Seigneur et sur la montagne des Oliviers; l'auteur voit dans cet accident un présage des malheurs arrivés aux armées de la croix. (Voyez le récit de la deuxième guerre sainte, dans notre analyse d'Odon de Deuil, des Gestes de Louis VII et dans le deuxième volume de notre histoire). Le moine de Saint-Denis raconte, à l'année 1152, que la reine de Jérusalem *agissant avec trop de familiarité* avec les ennemis de la foi, Baudouin, son fils, se révolta contre elle et s'empara de ses places fortes. La reine l'empêcha d'entrer dans la cité sainte, mais Baudouin y pénétra par force et assiégea sa mère dans la citadelle. Celle-ci fit ensuite la paix avec le jeune prince; elle garda Naplouse pour elle et abandonna à son fils le reste du royaume. (Voyez ce que dit Guillaume de Tyr sur ces divisions dans le royaume de Jérusalem).

Le chroniqueur raconte la bataille de Tibériade, où la croix

sainte, le roi Gui, le grand-maître du Temple et autres illustres chevaliers tombèrent entre les mains des infidèles (1187). Fidèle à l'esprit de son siècle, Guillaume voit la cause de cette défaite dans les iniquités des chrétiens d'outre-mer : « En effet, dit-il, le clergé et le peuple se traînaient » dans la fange de la luxure, et tout le pays était souillé de » crimes. » L'historien paraît avoir copié les idées que Gautier Vinisauf prête à Saladin au sujet de son triomphe à Tibériade. (Voyez notre analyse de Gautier). Le marquis Conrad, fils du marquis de Montferrat, vint rassurer par sa présence les habitans de Tyr. Alors le comte de Tripoli, qui s'était réfugié dans cette ville après la bataille de Tibériade, rempli de soupçons et de craintes, s'enfuit à Tripoli. Saladin invita le comte à faire jurer aux siens les conventions qu'on avait conclues. Celui-ci rassembla les citoyens, leur ordonna de prêter serment, disant qu'il fallait céder à la nécessité des temps, et que désormais toute résistance à Saladin devenait impossible. Les citoyens refusèrent de jurer, à moins qu'on ne leur déclarât d'avance la teneur du serment; un délai leur fut accordé jusqu'au lendemain : « La nuit même, » ajoute Guillaume de Nangis, le comte fut frappé de la » vengeance divine; et il ne s'éleva aucun doute à ce sujet, » car le corps du défunt ayant été mis entièrement à nu, on » vit qu'il avait reçu tout récemment la marque de la cir- » concision. On sut de cette manière que le comte avait fait » alliance avec Saladin et qu'il avait commencé à observer » la religion des Sarrasins. » Nous ne garantirons point l'authenticité des détails que nous venons de reproduire; toutefois ils servent à nous faire connaître les soupçons qu'on avait eus touchant la fidélité du comte de Tripoli.

Nous ne nous arrêterons point à ce que rapporte l'auteur sur la conquête de Jérusalem par Saladin (1189); c'est dans Bernard le Trésorier, et dans la chronique de Raoul de Coggeshale, témoin oculaire, qu'il faut chercher des détails sur cet événement. (Voyez l'analyse que nous avons donnée de ces deux auteurs). En parlant de la dîme générale que fit lever Philippe-Auguste pour son expédition d'Orient, Guillaume dit que cette exaction tourna à grand dommage, parce que plusieurs de ceux qui percevaient l'impôt surchargeaient plus violemment les églises : « On a cru, ajoute l'historien, que ce fut à cause » de ce péché que le voyage d'outre-mer éprouva tant d'obs- » tacles. (*Ex quo peccato creditur accidisse quòd iter propo-* » *situm transmarinum impediretur*). Satan, jaloux des heureux » commencemens de l'entreprise, sema les discordes entre

» les princes croisés, afin que cette parole du prophète fût » accomplie : *La discorde s'est répandue sur les princes et les » a fait errer dans les voies tortueuses.* » Guillaume parle à peu près comme Sicardi des moyens qu'employa Saladin, au siège de Tyr, pour triompher de la résistance opiniâtre du marquis. (Voyez notre extrait de Sicardi). La reddition de Ptolémaïs au sultan d'Egypte n'occupe que peu d'espace dans la chronique de Guillaume de Nangis; il faut lire, pour cet événement, notre analyse de Gautier Vinisauf; ce que l'auteur raconte sur l'expédition désastreuse de Frédéric Ier. se réduit aussi à très-peu de chose. On trouvera, dans nos analyses de Godefroi le moine, de Tagenon, de la *Relation anonyme*, etc., les détails les plus satisfaisans sur la croisade de l'empereur d'Allemagne. D'après le récit de notre chroniqueur, la dépouille de Frédéric fut portée dans la ville de Tyr. La conquête de Saint-Jean-d'Acre, par Philippe-Auguste et Richard, est encore rapportée brièvement par le moine de Saint-Denis. Voyez, pour la troisième guerre sainte, nos extraits de Gautier Vinisauf et de la *chronique anglaise*. L'auteur ne parle point de la quatrième croisade. Il rapporte la mort de Foulques de Neuilli. « Ce prêtre célèbre qui, par » ses prédications dans différentes provinces, avait excité » beaucoup de personnes à secourir la Terre-Sainte. » L'expédition de Zara, la conquête de Constantinople par les Latins, et les événemens qui suivirent, ne sont qu'indiqués dans la chronique que nous analysons. Nous ne nous arrêterons point au récit que fait Guillaume de l'expédition de Damiette, sous les ordres de Jean de Brienne, après ce que nous avons vu dans Olivier Scholastique et le Mémorial des Podestats de Reggio; nous citerons seulement ce que rapporte l'auteur sur l'entrée des croisés dans la cité conquise : « Les » nôtres, dit-il, étant entrés dans la ville, trouvèrent les » places jonchées des cadavres d'hommes morts de la peste » et de la famine; car le Seigneur avait étendu son glaive » sur eux; et sa main avait frappé de si grands coups, que » depuis le commencement du siège, dans l'intervalle de » vingt mois, il périt dans la ville de Damiette soixante-dix » mille payens; trois mille seulement restèrent vivans. On » y trouva beaucoup de vivres, de l'or, de l'argent, des » étoffes précieuses et d'autres richesses. Tous ces trésors » furent partagés, et chacun reçut ce qui lui convenait, d'a- » près les prudentes décisions des hommes sages, et du » commun conseil de personnes choisies à cet effet. » La reddition de Damiette aux musulmans n'est qu'indiquée par notre auteur; la chronique consacre à peine quelques lignes

à l'expédition de Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne. Lisez, pour cette croisade aventureuse, nos extraits de la continuation de Guillaume de Tyr, et des *Gestes de saint Louis* par Guillaume de Nangis.

Nous ne devons point chercher dans la chronique que nous avons sous les yeux des détails sur les expéditions de Louis IX, puisque nous avons du même auteur une vie de saint Louis, où sont racontés au long les croisades du pieux monarque. Nous prendrons cependant dans la chronique le récit du mouvement des pastoureaux qui eut lieu en 1251, parce que ce récit ne se trouve point dans les *Gestes de saint Louis*. « Il » arriva dans le royaume de France, dit l'historien, un » événement surprenant, une chose nouvelle et inouie. » Quelques chefs de brigands, pour séduire les gens simples » et appeler le peuple à la croisade (*ad disseminandam crucem* » *in populo*), annoncèrent par de fausses inventions, qu'ils » avaient vu des anges, que la bienheureuse Vierge Marie » leur avait apparu et leur avait ordonné de prendre la » croix, de réunir en corps d'armée des pâtres et des hommes » vulgaires, pour secourir la Terre-Sainte et le roi de France » captif. Ils représentaient toute cette vision avec des » images dessinées sur les bannières qu'ils faisaient porter » devant eux. Passant d'abord par la Flandre et la Picardie, » ils attiraient à eux, *comme l'aimant attire le fer*, les ber- » gers et les gens des villages. Lorsqu'ils arrivèrent en » France, leur nombre s'était déjà tellement accru que, » rangés par milliers et par centaines, ils marchaient comme » une armée. Quand ils passaient auprès des bergeries et » des troupeaux de brebis, les pâtres abandonnaient leurs » troupeaux sans consulter leurs parens, et, poussés par je » ne sais quel délire, ils s'enveloppaient avec eux dans le » crime. Tandis que les bergers et les simples agissaient, » sinon selon la science, du moins avec de bonnes inten- » tions, il y avait parmi eux un grand nombre de voleurs et » d'homicides coupables en secret de beaucoup de crimes, » et qui servaient de chefs à ces phalanges errantes. Dans » les villages et les cités, les pastoureaux levaient en l'air » leurs massues, leurs haches et autres armes; ils parvenaient » de la sorte à se rendre si terribles, qu'il ne se trouvait » personne qui osât les contredire, parmi les citoyens char- » gés du pouvoir judiciaire. Ils étaient tombés dans un si » grand égarement qu'ils faisaient des mariages, donnaient des » croix, et conféraient, du moins en apparence, l'absolution » des péchés. Mais, ce qu'il y avait de plus déplorable, c'est » qu'ils induisaient tellement en erreur le vulgaire, qu'un

» grand nombre affirmait, et que d'autres croyaient que » les mets et les vins qu'on leur apportait, loin de dispa- » raître, quand ils avaient été mangés, semblaient plutôt se » multiplier. Le clergé gémit en apprenant que le peuple » était tombé dans un si déplorable aveuglement. Comme il » voulut s'y opposer, il devint odieux aux pastoureaux et au » peuple, qui conçurent pour les ecclésiastiques une haine » telle, qu'ils en tuèrent un grand nombre dans les champs, » et en firent des martyrs, à ce que nous croyons. » Le chroniqueur ajoute que, dans l'espoir d'avoir du secours pour son fils, la reine Blanche ne s'était point opposée à la marche des pastoureaux. Arrivés à Orléans, ceux-ci livrèrent combat aux clercs de l'université et donnèrent la mort à plusieurs d'entre eux. Le chef de ces bandes, qu'on appelait le maître de Hongrie (*magistrum de Hungariâ*), attaqua les Juifs à Bourges, détruisit leurs livres, et les dépouilla de leurs biens. Mais bientôt les habitans de cette ville parvinrent à se débarrasser de la troupe vagabonde; le maître de Hongrie périt avec un grand nombre des siens, et le reste se dissipa comme une fumée.

Sous la date de 1260, Guillaume raconte que saint Louis rassembla à Paris les barons, les prélats et les chevaliers de son royaume, parce que le souverain pontife lui avait écrit que les Tartares, inondant la Terre-Sainte, avaient subjugué l'Arménie, Antioche, Tripoli, Damas, Alep, et menaçaient Ptolémaïs et toutes les possessions chrétiennes. Dans cette assemblée on ordonna de faire beaucoup de prières et de processions, de punir les blasphêmes, de mener une conduite plus régulière, de retrancher le superflu des mets et des vêtemens; tous les jeux furent interdits, excepté l'exercice à l'arc et à l'arbalète.

La vie de saint Louis que nous avons analysée (collection de Duchesne), ne renferme pas le récit des derniers momens du pieux monarque, couché sur la cendre à Tunis; nous allons donner les détails que nous trouvons à ce sujet dans la chronique de Guillaume de Nangis, et nous invitons les lecteurs à les comparer avec ceux que nous avons rapportés dans notre extrait de Geoffroy de Beaulieu. « Je ne crois pas devoir omettre, dit notre histo- » rien, avec quelle félicité le saint roi Louis monta vers » le Seigneur. Accablé par les maladies, il ne cessait de » louer le nom de Dieu; il sollicitait d'une voix faible et » qu'on entendait à peine, la protection des saints à qui » il s'était dévoué, et surtout de saint Denis, martyr, son » patron spécial. Aux derniers instans de son agonie, ceux

» qui l'entouraient l'entendirent plusieurs fois murmurer » entre ses lèvres la fin de l'oraison qu'on chante sur saint » Denis, savoir : *Faites, Seigneur, que nous méprisions les » prospérités du monde, et que nous ne redoutions aucune de » ses adversités*. Priant pour le peuple qu'il avait conduit » en Orient, il disait : *Soyez, Seigneur, le sanctificateur et » le gardien de votre peuple*. Levant ensuite les yeux au ciel, » *mon Dieu*, répétait-il, *j'entrerai dans votre maison, je » vous adorerai à votre saint temple, et je confesserai votre » saint nom*. Après ces paroles, Louis s'endormit dans le » Seigneur. »

La chronique de Guillaume de Nangis ne nous offre plus aucun détail qui mérite d'être rapporté. Dans la première continuation de Guillaume, nous ne trouvons qu'un seul événement qui ait rapport à notre sujet : c'est le mouvement des pastoureaux qui eut lieu en 1320, sous le pontificat de Jean XXII. Cette espèce de révolution, qui éclata dans les dernières classes de la société, et qui avait pour prétexte la délivrance des lieux saints, se trouve rapportée avec de longs détails par le premier continuateur. « Le royaume de France, dit-il, vit tout-à-coup éclater » dans son sein un mouvement impétueux qui ressemblait » à un tourbillon de vent. Un ramas de bergers et d'hommes » simples, se réunit en un seul corps ; ils disaient qu'ils » voulaient aller outre mer pour combattre les ennemis de » Dieu, affirmant que par eux devait être conquise la Terre- » Sainte. Ils avaient dans leur troupe des chefs trompeurs, » savoir un prêtre qui, à cause de ses méfaits, avait été » dépouillé de son église, et un autre moine apostat, de » l'ordre de St.-Benoît. Ils avaient tous les deux tellement » ensorcelé (*dementaverant*) les gens simples, que délais- » sant les porcs et les troupeaux, malgré leurs parens, ils » couraient en foule après eux ; on voyait des enfans de » seize ans parmi les prosélytes. Ils n'avaient point d'argent » et portaient une pannetière et un bâton ; ils accouraient » comme des troupeaux autour de ces imposteurs, et for- » mèrent bientôt une multitude immense. Si l'autorité vou- » lait punir quelques-uns d'entre eux, elle éprouvait de » vives résistances ; si on venait à les mettre en prison, la » multitude brisait les cachots et délivrait les prisonniers, » malgré les seigneurs. Ayant pénétré dans le Châtelet de » Paris, afin de briser les chaînes de leurs frères, les pas- » toureaux écrasèrent le prévôt de la capitale sur les marches » de la prison. Ils se dirigèrent ensuite vers l'Aquitaine, » attaquant sans cesse les Juifs et les dépouillant de leurs

» biens. Ils assiégèrent une forte et grande tour du roi de » France où les Israélites s'étaient réfugiés; ceux-ci, après » une longue mais inutile défense, voyant qu'ils ne pou- » vaient se sauver, et aimant mieux se donner la mort » que d'être tués par des hommes non circoncis, chargèrent » un des leurs, qui paraissait robuste, de les immoler avec » son épée; le juif y consentit, et en massacra plus de » cinq cents. Descendant ensuite de la tour avec un petit » nombre d'hommes encore vivans et avec les enfans des » Juifs, il obtint une entrevue avec les pastoureaux; il » leur déclara ce qu'il venait de faire, et demanda à être » baptisé avec les enfans. Les pastoureaux lui répondirent: » *Toi qui viens de commettre un si grand crime sur ta propre* » *nation, tu veux éviter la mort!* aussitôt il lui coupèrent les » membres; ils épargnèrent les enfans qu'ils firent baptiser » par des catholiques et des fidèles. » L'auteur, poursuivant son récit, raconte que le sénéchal de Carcassonne, de la part du roi de France, ordonna qu'on prît la défense des Juifs contre les pastoureaux. Beaucoup de chrétiens refusèrent d'obéir, disant qu'il n'était pas juste de prendre le parti des Juifs, ennemis de la foi chrétienne, pour combattre des fidèles et des catholiques; le sénéchal défendit sous peine de mort qu'au moins personne prêtât secours aux pastoureaux. On ne tarda pas à faire marcher une armée contre ces bandes tumultueuses, qui disparurent bientôt par la fuite ou par la mort. Dans sa *vie de Clément V*, qui se trouve au troisième volume de la collection de Muratori, le chanoine de Saint-Victor de Paris a copié mot à mot de Guillaume de Nangis le récit du mouvement des pastoureaux, en 1320.

Nous avons cru devoir entrer dans des détails sur les deux révolutions des pastoureaux, parce que ce mouvement des populations exprime mieux que tous les discours, les passions violentes qui tourmentaient les esprits à ces différentes époques.

La seconde continuation de Guillaume de Nangis ne parle point des colonies chrétiennes d'Orient.

Lettres d'Innocent IV, relatives à la première croisade de Louis IX (1).

Les trois lettres que nous allons analyser sont dignes de toute l'attention de nos lecteurs. La première, adressée à la reine Blanche, est très-curieuse; les deux autres, qui parlent longuement des désastres de l'armée de saint Louis, sont remarquables en ce qu'elles nous donnent une idée de l'impression que fit sur l'esprit des peuples occidentaux la nouvelle des calamités de l'armée française.

Lettre à la reine Blanche, reine des Français, mère de saint Louis, sur le départ de ses fils pour la Terre-Sainte. — « Fille » très-chère, vous vous livrez à de trop vives inquiétudes » au sujet de l'absence de vos fils; vous exagérez les périls » auxquels les ont exposés leur dévotion et leur bravoure. » Votre esprit, toujours troublé, toujours triste, ne peut » trouver aucun repos; tremblante sur le sort de vos enfans, » vous suivez des yeux de l'esprit, leurs mouvemens et » leur marche, et leur souvenir seul occupe votre pensée. » Votre sollicitude maternelle veille sans cesse; avide de » nouvelles, poussant des soupirs d'amour, vous languissez » dans l'attente. Quoique les terres et les mers vous séparent » de vos fils, votre cœur n'en est pas moins toujours avec » eux. Mais si leur départ peut être pour vous un juste sujet » de tristesse, notre prudence nous fait un devoir de vous » offrir les grands sujets de consolation qui vous restent. » Vous pouvez abandonner votre âme à l'allégresse, en » songeant que vos enfans ont été choisis parmi les princes » de la terre, pour accomplir, au nom du ciel, les entre- » prises les plus périlleuses; en songeant que les langues de » tous les fidèles célèbrent la gloire de votre famille. La » chrétienté ne parle qu'avec transport de la mère auguste » qui a dirigé l'enfance des héros appelés à délivrer la terre » que le fils de Dieu arrosa de son sang. Depuis long-temps la » Palestine attendait l'arrivée de ces athlètes de la foi chré- » tienne; près de se voir affranchir d'une longue servitude, » elle a soupiré après eux. O fille très-chrétienne! bannissez » de votre esprit le trouble et l'incertitude; ce même » rédempteur, qui n'abandonne jamais ceux qui l'aiment,

(1) Collection des conciles. Labbe, tom. XIV, p. 29 et suiv.

» saura défendre les princes combattant à son service ; il les » protégera dans leur pélerinage, multipliera leur race, les » comblera d'honneurs sur cette terre, et les placera un » jour au nombre de ses élus. »

Le pape dit ensuite à la reine, qu'il prie et fait prier Dieu pour la conservation de ses enfans ; il l'invite à continuer de défendre les intérêts de l'église romaine, qui regarde Blanche comme sa fille la plus chère.

Lettre à saint Louis, roi des Français, pour le consoler de sa captivité et de celle de son armée. — « Mon très-cher fils, » vous avez été abreuvé dans le calice d'amertume qui vient » d'être offert au peuple chrétien, par un mystère terrible » de la disposition divine ; nous avons nous-mêmes bu à » longs traits dans cette coupe, au milieu des angoisses de » l'esprit, des tribulations de l'âme, et en versant des ruis- » seaux de larmes. Nous déplorons l'événement funeste qui » a humilié ceux qui portaient les étendards de Jésus-Christ, » en présence même des ennemis du nom chrétien. Nous » sommes accablés et confondus, n'osant point scruter la » majesté du conseil divin, et ce jugement redoutable qui » a permis que dans une guerre entreprise au nom de Dieu, » l'arc des forts fût vaincu, les armes belliqueuses périssent, » et que la victoire passât sous les drapeaux de l'étranger. » Seigneur Jésus, je vous en prie, qu'il soit permis au ser- » viteur de vos serviteurs de vous demander un peu pour- » quoi vous avez été si sévère contre le plus chrétien des » princes qui exposait pour vous ses biens, sa personne et » ses armées ? Pourquoi avez-vous appesanti votre main » sur le peuple qui vous est le plus dévoué ? Parlez, père » clément, parlez, de peur que la foi de vos fidèles ne périsse » par le scandale ; dites-nous si vous avez voulu punir des » pécheurs ou éprouver la patience des justes, pour la cou- » ronner ensuite d'une manière plus éclatante. Si vous avez » voulu les purifier dans le feu de la tribulation, afin de les » rendre plus dignes de la récompense éternelle, nous vous » louons et nous vous rendons des actions de grâces. Si vous » avez voulu punir l'ingratitude et le péché, usant de votre » grande miséricorde, de peur que vos enfans ne fussent » condamnés à la damnation éternelle, qui oserait murmurer » contre votre jugement ? Des hommes, enfans de la terre, » habitant ici bas des maisons de boue, pourraient-ils pa- » raître entièrement purs, devant celui pour qui la lune » n'est pas assez pure, et qui trouve des taches et des ombres » sur le front des étoiles ? »

Innocent demande au roi captif si la conquête de Damiette n'aurait pas réveillé l'orgueil dans l'âme de quelques soldats de la croix; si, dans l'armée chrétienne, quelque crime n'aurait pas irrité la colère du ciel. Après avoir rappelé à saint Louis tous les motifs de consolation que la religion fournit au malheur, le souverain pontife, qui ne craint point de l'appeler de temps en temps, *le roi sublime, le roi invincible*, s'exprime en ces termes, en s'adressant au pieux Louis : « L'homme courageux, entouré de souffrance » et de misère, n'a besoin de personne pour le conso- » ler; plein d'espoir, il s'élance vers un avenir meilleur, » et se dit à lui-même : *Peut-être qu'un jour toutes ces » peines que j'endure deviendront pour moi un doux sou- » venir.* Quand le malheur s'offre à notre passage, il faut » savoir le supporter; de même que les ennemis deviennent » plus terribles, si l'on fuit devant eux, ainsi le malheur » presse et opprime davantage ceux qui n'osent le regarder » en face. Il n'y a sans doute rien de plus douloureux et de » plus déplorable que le massacre du grand nombre de » fidèles, dont le sang a coulé sur le sang du fils de Dieu ; » mais qui croira qu'on doive s'attrister vivement sur le » trépas de ces chrétiens, puisque la foi nous persuade qu'ils » ont été envoyés dans une vie meilleure? Ils ont échappé » aux misères de la vie, pour aller demeurer au sein de la » divinité. Quoique, aux yeux des insensés, ils soient comme » morts, ils n'en jouissent pas moins de la présence de Dieu » dans ce séjour où il n'y a plus ni deuil, ni plaintes, ni » douleur, parce que les choses de la vie ont disparu dans » l'abîme de l'oubli. » Innocent termine sa lettre en priant saint Louis de ne point perdre de vue la cité sainte qui commence à respirer à l'abri du nom du monarque ; le pontife promet au roi l'appui de ses efforts et de ses prières, et lui assure qu'il est prêt à tout faire pour la délivrance de Jérusalem.

Lettre à l'archevêque de Rouen, pour engager ce prélat, et tous ceux qui lui sont soumis, à prier pour le roi de France et pour les siens, captifs chez les Sarrasins. — « Abreuvés » comme nous le sommes dans le calice d'amertume, nous » sommes forcés de faire entendre des accents plaintifs. » Accablés de tant de maux, pouvons-nous ne pas prononcer » des paroles lugubres, quoique cette lettre ait été peut-être » déjà devancée par la renommée, et que des rumeurs vous » aient déjà annoncé les malheurs dont nous allons vous » faire le récit.

» Cette terre d'Orient a souvent abreuvé l'église dans la » coupe d'absinthe; elle l'a souvent plongée dans les tribulations. Mais maintenant le breuvage le plus amer vient » d'être présenté à l'église; elle est ensevelie dans une mer » de tristesse : l'orient a percé l'église avec le glaive de sa » fureur. » Après avoir parlé de la conquête de Damiette par saint Louis, de la joie que ressentit l'église en apprenant que *cette brebis errante dans le désert de la gentilité, avait été réunie au bercail du Seigneur*, Innocent raconte la défaite des armées chrétiennes, la captivité du saint roi, et s'exprime en ces termes : « Seigneur Dieu! où sont les athlètes glorieux, » les valeureux guerriers, qui, pleins d'ardeur, de foi et » de bravoure, avaient marché contre les blasphémateurs » de ton saint nom? Dieu, qu'est devenu ton peuple? qu'est » devenue cette nation illustre, cette multitude courageuse » qui a renoncé à tout pour traverser les terres et les mers, » et combattre les ennemis de la foi? Ah! Seigneur! comment a-t-on pu vaincre tant de guerriers belliqueux? » comment les hommes forts sont-ils tombés dans les batailles? Voilà que le glaive des impies s'est enivré du sang » des justes et s'est rassasié de leurs chairs! Le fer du Sarrasin barbare a dévoré la nation que la piété avait conduite » sous tes drapeaux! Les plaines sont encore humides du » sang qui a coulé pour toi; la pourpre du sang de tes martyrs brille sur le sol de l'Orient; leurs corps gissent sans » sépulture, abandonnés aux oiseaux du ciel et aux bêtes » de la terre.... Seigneur, tous les enfans de l'Église versent » des larmes; les cris de la douleur retentissent sur tous » les chemins et sur les places publiques; le deuil est peint » sur tous les fronts; chacun baisse de honte ses yeux vers » la terre; il ne sort de la bouche des chrétiens que des » paroles lugubres. O trompeur Orient! comme tu as paru » d'abord riant et serein aux yeux du roi de France et de » son armée; à leur entrée en Égypte, tu étais leur ami; » mais depuis tu leur as montré un œil menaçant, un visage » inhumain. Ils étaient venus pour te défricher comme un » désert inculte, pour te couvrir de plantations salutaires » et te réunir au champ du Seigneur. Mais malheur à toi, » qui as repoussé leur secours, qui as méconnu les jours de » la visitation!.... O Jérusalem! cité du roi du ciel! que de » guerriers l'Église a envoyés jusqu'ici pour te secourir! que » de chrétiens elle a armés du signe de la croix, afin de » t'arracher au joug de la servitude, et combien de ces » pélerins belliqueux n'ont trouvé en Orient que des fers, » des tribulations ou la mort! »

Innocent, en continuant de s'adresser à Jérusalem, fait les vœux les plus ardens pour sa délivrance; il dit que si cette croisade a péri, ce n'est pas la faute de saint Louis ni de l'église. Le pontife présume que l'origine de ces calamités doit venir de quelques pélerins dont les péchés ont blessé les yeux de la majesté divine. Toutefois le Très-Haut ne frappe que ceux qu'il aime, et même, dans les jours de sa colère, il faut célébrer sa gloire et sa miséricorde. En terminant sa lettre, le pape invite l'archevêque de Rouen à prier et à faire prier dans toutes les églises de son diocèse, pour la délivrance de saint Louis et de Jérusalem. Il lui ordonne d'adresser lui-même ou de faire adresser aux fidèles, tous les dimanches, une exhortation dans laquelle on rappellera les malheurs de la croisade, et on pressera les chrétiens de marcher au secours de la Terre-Sainte.

Histoire de Guillaume de Neubrige, chanoine d'Angleterre (1).

Guillaume *Little* ou le *Petit,* surnommé de Neubrige, du nom d'un monastère où il était chanoine régulier, naquit en 1136 et mourut en 1208. L'histoire d'Angleterre qu'il nous a laissée commence en 1066 et finit en 1197. Ce qui distingue l'auteur de la chronique dont nous allons rendre compte, c'est le soin qu'il a mis à rechercher les causes des événemens, et à scruter la politique des rois. Guillaume de Neubrige se livre parfois à des considérations morales ou politiques, ce qui jette dans ses récits de la variété et de l'intérêt. L'historien n'a fait qu'indiquer la première croisade et tout ce qui est antérieur à l'année 1136; les événemens qui suivent occupent beaucoup plus de place dans l'ouvrage de Guillaume.

Avant de parler de la seconde croisade, l'auteur expose avec détail la cause de cette expédition. Il fait l'historique de la ville d'Edesse depuis le grand Constantin jusqu'au moment où la cité fut reprise par les infidèles. Il attribue la perte d'Edesse à la trahison ou plutôt à la vengeance d'un des habitans. Celui-ci, dont la fille avait été déshonorée par le prince d'Edesse, traita secrètement avec les Turcs et les introduisit dans la ville le jour de Noël. Ce fait, que les

(1) Guillelmi Neubrigenii Angli canonici ad regulam S. Augustini, de rebus Angliis sui temporis libri quinque.

mœurs du jeune Joscelin pourraient rendre vraisemblable, se trouve répété dans notre analyse de la chronique de Geoffroi (Nouvelle Bibl. des manuscrits, par Labbe). Guillaume ne fait point le récit des souffrances et des misères des rois Louis VII et Conrad; l'historien se demande seulement pourquoi les croisés rencontrèrent tant de malheurs. Après avoir considéré que l'armée chrétienne n'était qu'un amas d'hommes souillés et immondes, le chroniqueur ne trouve pas étonnant que la faveur divine n'ait point souri aux soldats de la croix.

A la suite de la deuxième guerre sainte, Guillaume raconte la mort de Raymond, prince d'Antioche, qu'il représente comme le plus brave défenseur de la foi chrétienne en Orient. « Je me rappelle avoir vu, dit l'auteur, lorsque » j'étais encore enfant, un moine vénérable qui avait servi » autrefois dans l'armée de l'illustre Raymond. » Ce religieux vantait beaucoup la bravoure du prince d'Antioche; il disait que son nom seul frappait d'épouvante les ennemis de la croix. Le chroniqueur parle des exploits du roi Baudouin, qui vint peu après délivrer Antioche, et qui ensuite se rendit maître d'Ascalon. Il raconte brièvement les deux expéditions d'Amaury en Egypte, et la prise de Césarée-de-Philippe par Nourredin. Guillaume fait une histoire abrégée des conquêtes de Saladin, qui parut, dit-il, *non comme la verge, mais comme le marteau de Dieu*. Nous ne pouvons nous arrêter à ce que dit la chronique sur le voyage du patriarche Héraclius en Europe, après les grands détails que nous avons donnés à ce sujet dans nos analyses des historiens d'Angleterre.

Nous trouvons dans l'ouvrage de Guillaume un chapitre intitulé : *De la prérogative de la terre de Jérusalem, par laquelle cette terre dévore ses habitans*. Le chroniqueur, pour expliquer cette idée qui paraît étrange et singulière, se contente de dire que les Israélites et les Sarrasins ont été tour-à-tour chassés ou plutôt *vomis* par cette terre qu'ils avaient habitée; il ajoute que les chrétiens, qui s'en étaient emparés, avaient été, à leur tour, vaincus et dispersés par les musulmans; l'auteur rappelle à ce sujet l'invasion de Saladin *dont la bouche disait de grandes choses, dont le bras frappait de grands coups*. L'historien consacre quelques pages au siége de Tyr, aux querelles du roi Guy et du marquis de Montferrat, aux efforts que fit le pape Grégoire pour envoyer des secours en Orient. Ce que nous avons dit sur la troisième croisade dans nos extraits des chroniques d'Angleterre, nous dispense de nous arrêter au récit qu'en donne Guillaume de

Neubrige. Nous nous contenterons de faire connaître les réflexions qu'il présente au sujet de la conduite de Frédéric envers l'empereur grec, réflexions qui ne se sont trouvées sous la plume d'aucun des historiens de la croisade.

« Je ne puis que blâmer, dit l'historien, les troupes chré- » tiennes, qui, armées pour combattre les infidèles, se pré- » cipitent contre les chrétiens, quoique ceux-ci n'aient » montré qu'une conduite peu fraternelle. Je n'approuve » pas que les chrétiens aient refusé un passage à des chré- » tiens; mais l'antiquité et la loi sainte prouvent, par des » exemples, que Frédéric aurait dû agir autrement et ne » pas envahir les terres de l'empereur grec. Nous lisons que » Moïse n'ayant pu obtenir du roi Edom la permission de » passer sur ses terres, les enfans d'Israël prirent une autre » route. L'empereur d'Allemagne aurait agi plus sagement » s'il eût cherché un autre chemin pour entrer en Syrie, » quelque peine et quelques dépenses qu'il lui en eût coûté. » L'événement prouva aussi qu'il aurait mieux fait. » Voici comment notre historien raconte la mort de Frédéric : « Une » rivière séparait les deux camps de l'armée. L'empereur, » monté sur son cheval, voulait aller parler à son fils, qui » était sur l'autre rive; on essaya de le détourner de ce » dessein, en lui représentant qu'un si grand prince ne de- » vait pas s'exposer témérairement dans une rivière incon- » nue. Mais Frédéric, que poursuivait sa destinée, oubliant » la dignité impériale, s'élança dans le gouffre, et périt en » un moment étouffé sous les ondes. O abîme des jugemens » de Dieu! ce grand prince, qui, animé d'une sainte ar- » deur, dédaignant les délices et les richesses de l'empire, » s'était exposé à mille dangers pour le Christ, est enlevé » par une mort imprévue et soudaine! » Guillaume croit que Frédéric n'avait pas assez expié le crime dont il s'était rendu coupable en favorisant le schisme qui avait eu lieu sous le pape Alexandre. Cependant il pense que Dieu, en punissant l'empereur, n'a pas voulu le priver des récompenses que son pieux dévoûment lui méritait dans la vie à venir.

Si l'on en croit Guillaume de Neubrige, Philippe-Auguste, avant de quitter la Syrie, ordonna au duc de Bourgogne, au comte de Champagne et à d'autres seigneurs de se déclarer contre le roi d'Angleterre. Philippe, selon l'auteur anglais, étant allé à Rome, pria le souverain pontife de l'absoudre du serment qu'il avait fait de conserver la paix avec Richard jusqu'au retour de ce prince; mais le chef de l'Église, loin de satisfaire à la demande du roi de France, fortifia le

serment de toute son autorité apostolique. Lorsque Philippe fut rentré dans ses états, des complaisans répandirent que le roi avait été obligé de précipiter son retour, parce que Richard cherchait à lui arracher la vie.

Guillaume, qui s'est livré à des réflexions pieuses sur la troisième croisade, pense que Dieu fit plus pour la Jérusalem céleste que pour la Jérusalem terrestre. En effet, si tous ceux qui moururent dans cette guerre gagnèrent le ciel, il est évident que la Jérusalem céleste reçut beaucoup d'habitans, puisque la plus grande partie des croisés, dont le nombre était infini, suivant Guillaume, fut moissonnée par les maladies et le glaive, par la disette ou les fatigues.

L'historien a raconté longuement et avec des circonstances très-curieuses la mort du duc d'Autriche; ce récit a pour nous d'autant plus d'intérêt que la mort de Léopold ne se trouve rapportée avec détail dans aucune chronique de notre *Bibliothèque*. Nous allons donner textuellement la narration de Guillaume: « Dans l'année 1195, la faveur divine commença » à sourire au roi d'Angleterre. Lorsqu'il se proposait d'en» voyer plus de vingt mille marcs au duc d'Autriche, les ôtages » qu'il avait donnés à ce duc arrivèrent tout-à-coup; ils ap» portaient des paroles aussi douces que le miel et le lait. Ils » annoncèrent à Richard que son plus cruel ennemi venait de » succomber sous le poids du jugement de Dieu; pour preuve » de cette nouvelle, ils se livrèrent aux transports de la » joie. Les ôtages rapportèrent que les terres du duc d'Au» triche avaient été frappées de plusieurs fléaux, ajoutant » que ce prince aurait pu reconnaître par ces signes funestes » que le jour de la colère était proche. Plusieurs villes de la » domination du duc avaient été détruites par des incendies » dont la cause étaient cachée. Le Danube, franchissant ses » rives, comme pour servir la vengeance du ciel, avait » inondé les campagnes voisines et fait périr un grand nom» bre d'hommes. Au milieu de l'été, tout le pays, frappé » d'une sécheresse extraordinaire, avait été privé de sa » verdure. Les semences confiées à la terre avaient été » dévorées par les insectes; une maladie, semblable à la » peste, avait enlevé la fleur des habitans. Ces calamités, » loin de toucher le cœur avare et méchant du duc d'Au» triche, ne l'empêchaient pas de convoiter les richesses » des Anglais, quoiqu'il eût déjà arraché au roi captif plu» sieurs milliers de marcs d'argent. Jeté dans les liens de » l'anathème par le souverain pontife, à cause de sa con» duite envers Richard, il méprisa la sentence de Rome.

» Déjà la cognée de la colère divine était placée à la ra-

» cine de l'arbre ; mais comme il est écrit : *L'orgueil précède* » *la contrition, et l'esprit s'enfle avant la ruine*, le duc, fier » des dépouilles d'un illustre prisonnier, ayant convoqué » les nobles du pays, voulut célébrer avec pompe la solen- » nité de la naissance du Seigneur. Le premier jour il parut » en effet comme un prince glorieux, mais le lendemain » la vraie gloire revint à Dieu. Le jour de la fête de Saint- » Etienne, le duc, après un festin somptueux, sortit avec » ses chevaliers pour se livrer aux plaisirs de la campagne. » Le cheval sur lequel il était monté renversa le prince, qui » eut le pied tellement fracassé, que les os disloqués et » rompus s'échappaient de la chair. Les médecins appliquè- » rent les remèdes convenables; mais le lendemain le pied » était si noir, qu'ils jugèrent l'amputation nécessaire; le » duc y consentit; mais il ne se trouva ni médecin, ni fa- » milier, ni fils qui voulut faire l'amputation. Enfin le cham- » bellan du prince ayant été appelé, et forcé à l'opération, » coupa le pied à son maître ; les médecins posèrent ensuite » les appareils; le lendemain ils reconnurent à des signes » non équivoques que la mort était prochaine; ils déclarè- » rent au duc, de la voix et du geste, qu'il devait mettre » ordre à ses affaires. Le prince, désespéré, fit venir les » évêques qu'il avait invités à la solennité, et en présence » des grands de sa cour, il leur demanda la levée de l'ana- » thême lancé sur lui. Tout le clergé lui répondit qu'il ne » pouvait être absous, s'il ne jurait de se soumettre au ju- » gement de l'Église, pour les torts qu'il avait eus envers le » roi d'Angleterre. Les grands jurèrent aussi que, si par » hasard le duc ne pouvait satisfaire entièrement au juge- » gement ecclésiastique, ils emploieraient tous les moyens » propres à en assurer l'exécution complète. Après la pres- » tation solennelle de tous ces sermens, le duc reçut l'ab- » solution, et ordonna aussitôt qu'on remît en liberté les » ôtages du roi d'Angleterre; peu de temps après, le duc » d'Autriche mourut. Son fils, qui avait hérité de son ava- » rice, s'opposa avec quelques courtisans à ce que les der- » nières volontés du défunt fussent remplies. Mais le clergé, » animé d'un zèle saint et généreux, refusa pendant quel- » ques jours de donner la sépulture au prince. Le fils se » décida enfin à délivrer les ôtages, et leur donna quatre » mille marcs d'argent pour être rendus à Richard-Cœur- » de-Lion. Ceux-ci refusèrent de se charger d'argent, à » cause des dangers de la route; ils allèrent en toute hâte » annoncer eux-mêmes la nouvelle de leur délivrance. Le » monarque, dans sa joie, rendit grâces à Dieu; et depuis

» ce temps, dit-on, il vécut avec plus de régularité. »

Sous la date de 1197, Guillaume de Neubrige nous apprend que le roi d'Angleterre songea à retourner en Syrie, comme il en avait fait le vœu lorsqu'il partit d'Orient. « Si Richard » ne put remplir ce second vœu, dit l'auteur, on ne doit pas » le lui reprocher ; les juges impartiaux l'excuseront facile- » ment par la nécessité où le réduisirent d'abord l'empereur » d'Allemagne et le roi de France. Ce même empereur, pour » expier les fautes qu'une honteuse avarice lui avait fait » commettre envers un prince chrétien, et pour appliquer à » un usage pieux l'argent qu'il avait enlevé à l'Angleterre, » résolut de secourir les restes malheureux de l'Église d'O- » rient. Il considérait aussi que c'était par sa faute que » deux grands rois, abandonnant les affaires du Christ, ne » cherchaient que leurs propres intérêts, et brisaient, » comme des tyrans, les forces de la chrétienté, en se li- » vrant à des haines funestes. Voulant donc réparer ces » malheurs par une entreprise religieuse, l'empereur con- » voqua à Worms une assemblée où fut résolue la quatrième » croisade. Il voulait lui-même prendre la croix, mais tous » les assistans l'en détournèrent par des raisons puissantes. » On disait qu'il était plus utile que le prince restât dans » l'empire, afin de fournir à tous les besoins de l'armée » chrétienne.

» Ainsi se préparait avec activité la seconde expédition » des peuples d'Allemagne et d'Italie, pendant que nos rois, » ne méditant rien de sensé ni de sage, s'abandonnaient à » leur propre fureur, aux dépens du monde chrétien. »

Cette dernière réflexion termine tout ce que Guillaume raconte sur les guerres saintes; les derniers chapitres de son ouvrage ne roulent que sur les affaires de France et d'Angleterre.

Œuvres de Pierre de Blois (1).

Les œuvres de Pierre de Blois forment un in-folio, et sont divisées en *lettres, sermons* et *traités* (2). Entr'autres pièces qui ne sont point étrangères aux croisades, nous avons trouvé

---

(1) Petri Blecensis opera. Edition de Pierre de Goussanville in-fol. an 1667.

(2) M. B*** a donné, dans le XV[e] vol. de l'Histoire litt. de la France, une excellente notice sur Pierre de Blois.

dans ce recueil les lettres d'Eléonore au pape Célestin, pour la délivrance de Richard, lettres qui, comme nous l'avons dit en les analysant dans les *actes de Rymer*, sont l'ouvrage de Pierre de Blois lui-même. Nous avons rencontré dans les œuvres dont nous allons rendre compte, une lettre de l'archevêque de Rouen, sur la captivité du roi d'Angleterre, qui ne se trouve point dans la collection de Rymer : nous nous contentons de l'indiquer, parce qu'elle est très-courte, et qu'elle a peu d'intérêt, surtout à côté de celles d'Eléonore ou de Pierre de Blois.

En parcourant ce volume, nous avons trouvé une foule de lettres, dans lesquelles Pierre de Blois, moraliste et réformateur austère, censure les mœurs des prélats et des clercs de son temps; tantôt c'est la résidence et la chasteté qu'il prêche à des pontifes, tantôt c'est la chasse et l'affection pour les oiseaux qu'il défend aux clercs « Si vous » chérissez avec tant d'ardeur des oiseaux inutiles, leur » dit-il, vous finirez par ne montrer que de l'indifférence » et de l'oubli pour les brebis qui vous sont confiées : laissez » aux rois le plaisir de poursuivre dans les forêts le timide » animal; ce délassement leur est nécessaire, ils viennent » oublier dans les bois les ennuis et les soucis de la cou» ronne. » Il serait déraisonnable de prendre à la lettre les égaremens dont Pierre de Blois accuse le clergé du douzième siècle. L'histoire impartiale ne doit accueillir qu'avec réserve ces reproches exagérés qui souvent ont servi de texte aux déclamations des ennemis de l'Eglise catholique.

On verra dans le courant de cet article avec quel acharnement Pierre de Blois attaque les dîmes que les rois et les papes avaient coutume d'imposer sur les revenus de l'Eglise.

Lettre de Pierre de Blois à un maître (*magistro*).

Quoique dans cette pièce il ne soit nullement question des guerres d'outre-mer, nous croyons cependant qu'on ne sera pas fâché d'en voir une courte analyse. Elle fera connaître à nos lecteurs quelle idée on avait des études profanes pendant les croisades du douzième siècle.

Pierre de Blois répond d'abord aux invectives de ce maître qui avait attaqué avec toute la sévérité d'un Juvénal les mœurs des ecclésiastiques qui vivaient dans le palais des évêques. Il reproche à cet homme, qui était très-avancé en âge, d'avoir passé sa vie dans l'étude des sciences et de la philosophie, sans songer à la grande affaire du salut.

« Enfant de cent ans, lui dit-il, vieillard qui n'en êtes
» encore qu'aux élémens, pourquoi osez-vous nous ensei-
» gner la sagesse? Vous vous perdez en de vaines arguties
» sur les choses les plus frivoles, et tandis que vos con-
» temporains sont parvenus au sommet de la science la plus
» sublime, vous êtes resté avec l'âne (*cum asino*) dans la
» boue d'une grossière intelligence. Cicéron, Lucain et
» Perse, voilà quels sont vos dieux. Je crains bien qu'au lit
» de la mort on ne vous adresse ces tristes paroles : *Où*
» *sont ces dieux en qui vous avez tant de confiance! qu'ils se*
» *lèvent, qu'ils viennent vous secourir*. Hélas! mon cher
» maître, vous rôdez autour de la montagne de *Séir*, et
» vous ne pouvez entrer dans la terre de promission. Afin
» de vous empêcher de boire, le Seigneur a changé pour
» vous et pour vos pareils, les fleuves en ruisseaux de sang.
» Maître, renoncez enfin aux vieilles doctrines; le Seigneur,
» qui est le dieu des sciences, abhorre cette philosophie
» des Gentils que vous idolâtrez encore. Souvenez-vous que
» l'apôtre condamne toutes les doctrines qui ne mènent
» point au salut. Courbé sous le poids des années, aban-
» donnez une philosophie dangereuse, et songez à la mort; le
» prophète a dit : Les pieds du pécheur sont empreints de
» fange et de poussière, et il ne s'est point souvenu de
» son dernier jour. Le prophète ajoute que l'impie n'a
» eu personne pour le consoler. » Pierre de Blois termine
sa lettre en exhortant ce maître à se souvenir de sa fin
dernière et à s'amasser des trésors dans le ciel.

A la page 183 se trouve une lettre adressée par l'arche-
vêque de Cantorbéry à tous ses suffragans, sur les besoins
de la Terre-Sainte et la levée des dîmes.

« Lorsque la perte est commune, dit l'archevêque, il
» faut que chacun prête ses conseils et son appui pour
» remédier au mal. Les ennemis de Dieu s'efforcent de
» détruire l'héritage et le patrimoine du crucifié; et selon
» la parole de Jérémie, il n'y a plus personne qui vienne au
» secours de Jérusalem. Notre mère crie vers nous, elle
» nous fait part de ses souffrances, et demande à ses enfans
» un soulagement à ses maux. Puisque vous êtes ses enfans,
» attristez-vous sur le sort de Jérusalem, calmez ses dou-
» leurs maternelles. Les nations viennent dans l'héritage du
» Seigneur, pour souiller le saint temple; car elles ont dit
» dans leur cœur : *faisons taire le nom du Christ sur la terre*,
» *détruisons sa patrie et son peuple*. Nous serions traîtres en-
» vers le fils de Dieu, si nous laissions la Terre-Sainte en
» proie à la fureur de l'ennemi, si le peuple que le Christ a

» racheté n'allait défendre le saint héritage. C'est pour cela » que le patriarche de Jérusalem (*Héraclius*) et autres grands » personnages de la Palestine, ont été envoyés auprès de » notre illustre monarque ; les fatigues et les périls d'un long » voyage ne les ont point effrayés. Notre roi a songé à faire » ce qui est digne d'un prince ; et, voyant les périls qui me- » nacent la ville sainte, il a mis sur ses propres trésors » une main magnifique et généreuse ; du commun avis des » évêques, des comtes et des barons, il a établi une dîme que » vous ferez observer dans chaque paroisse de votre diocèse, » selon la forme prescrite, afin que Jérusalem, notre mère, » qui est accablée d'un long chagrin, respire enfin par la vi- » site de ses enfans. »

Lettre de Pierre de Blois à l'archevêque d'Orléans, sur la nécessité de secourir Jérusalem.

« Il est écrit : il y a un temps pour se taire, et un temps » pour parler. Je me suis tû long-temps, mais maintenant » je ne puis plus dissimuler en silence les injustices que » souffre la foi chrétienne. La barbarie en fureur menace » nos frontières, et les nations se préparent à exterminer le » nom chrétien. Pourquoi donc restez-vous oisifs pendant » toute la journée ? Le glaive est suspendu sur nos têtes, et » il n'est personne qui vienne défendre le Dieu d'Israël. » Pour vous, ô révérend père ! vous qui êtes une des plus » fermes colonnes de l'église, rendez témoignage à votre » foi ; rompez un trop long silence, et parlez enfin pour les » affaires du Christ. Voici ce que le Seigneur vous dit par » l'organe de son prophète : « *Parais dans le sanctuaire du* » *Seigneur, et répète à toutes les cités de Juda le discours que* » *je t'ai appris moi-même*. Ezéchiel a dit : Si la sentinelle a » vu s'avancer le glaive sans sonner la trompette, je deman- » derai à la sentinelle le sang du peuple que son silence aura » livré à l'ennemi. » Pierre de Blois exhorte le prélat à prêcher la guerre contre les ennemis du peuple de Dieu. A l'appui de ses paroles, il cherche des exemples dans l'antiquité sacrée et profane. « Vous avez un parent en état de soute- » nir la foi chrétienne, continue Pierre de Blois en s'adres- » sant à l'archevêque ; qu'il porte le saint étendard devant » les rois et les princes de la terre. S'il vient à prendre la » croix, qu'il se garde bien de chercher dans les dépouilles » de l'église ou dans les sueurs des pauvres, de quoi subve- » nir aux frais de son voyage.... Le bras du Seigneur n'est » pas raccourci au point de ne pouvoir faire pour nous ce

» qu'il fit autrefois pour Israël. Certes, à la sortie d'Égypte,
» le Seigneur enrichit les Hébreux des dépouilles des Égyp-
» tiens. Une fois entrés dans la terre de Chanaam, les Juifs
» trouvèrent d'immenses trésors dans le butin qu'ils avaient
» fait sur l'ennemi. Bien plus, la loi de la guerre veut que les
» soldats vivent aux frais du prince qui les conduit. Pour-
» quoi faut-il que ceux qui combattent pour l'église ruinent
» l'église elle-même? ils devraient l'enrichir au contraire
» des dépouilles de l'ennemi, des richesses de la victoire.
» Les insensés! pensent-ils que le Christ, qui est lui-même
» la souveraine justice, regarde d'un œil favorable un sa-
» crifice injuste et sacrilège! On envoie en enfer celui qui
» ne donne point son bien aux pauvres : où faudra-t-il en-
» voyer, je vous prie, celui qui enlève le bien des pauvres
» et de l'église?... Les dépouilles des pauvres et de l'église
» ont toujours porté malheur. C'est pour cela que, dans la
» dernière croisade, le Seigneur a versé sa colère sur les
» princes, et qu'il les a fait errer dans les voies désertes.
» Certes, du temps de Pharaon, lorsqu'il fut décrété que
» chacun donnerait la cinquième partie de ses revenus, les
» prêtres furent exempts de cet impôt. » Ici Pierre de Blois
passe en revue les grands événemens de l'histoire sacrée,
pour prouver qu'on ne doit point toucher aux biens du sa-
cerdoce. « Si votre roi, dit Pierre à l'archevêque d'Orléans,
» si votre roi accable l'église d'impôts, de corvées, d'exac-
» tions, il trouvera beaucoup d'évêques fauteurs de cette
» tyrannie; mais pour vous, révérend père, combattez
» pour la maison d'Israël, présentez-vous comme un mur
» inexpugnable. Vous exposeriez l'éclat de votre gloire et
» le salut de votre âme, si vous passiez sous silence une pa-
» reille injustice. Rappelez à votre roi que l'église ne lui a
» pas donné le glaive et le pouvoir pour l'oppression des
» pauvres et de l'église; et, qu'après sa mort, il aura en-
» core grand besoin des bienfaits de l'église. Car il mourra;
» et plût à Dieu que, songeant à l'incertitude de sa der-
» nière heure et à ses derniers crimes, il prévînt mainte-
» nant, par l'effusion de ses trésors, les misères à venir. Il
» est écrit : *Aujourd'hui il est roi, demain il mourra : lors-*
» *qu'il sera mort, il recevra en héritage les serpens, les bêtes*
» *et les vers. L'esprit s'échappera de son corps; il cessera de*
» *subsister, et ne connaîtra plus son ancienne demeure.* Que
» votre prince fasse servir son trésor royal aux dépenses
» de la guerre; qu'il épargne les autels; qu'il mette sa con-
» fiance dans le Seigneur, et non dans la multitude des com-

» battans ; parce que, selon la parole de Salomon, le nom
» du Seigneur vaut mieux qu'une grande armée. »

Lettre de Pierre de Blois au doyen de Rouen, dans laquelle il l'engage à ne pas permettre que l'église soit dépouillée à l'occasion de la croisade ; il le presse de ne pas différer le départ des croisés.

« L'Eglise est libre depuis les anciens jours ; les enfans de
» l'Eglise sont aussi libres. Si les puissans la font gémir sous
» le poids des corvées et des exactions, l'Eglise n'est plus
» qu'une simple servante. C'est Agar elle-même qui est, avec
» ses enfans, au service d'un maître. Si, dans cette nou-
» velle croisade, vos princes veulent empreindre la pous-
» sière de la servitude sur le front de l'Eglise, il faut périr
» plutôt que de consentir à cet opprobre. Sénèque reproche
» à Sylla et à Catilina d'avoir amené une paix plus terrible
» que la guerre, parce qu'ils avaient soumis le peuple ro-
» main à des exactions tyranniques. Pour ce qui regarde la
» levée des dîmes et la conduite de l'armée, que votre roi
» ne suive point sa seule volonté ; qu'il ne prenne aucun
» parti avant d'avoir consulté des personnes sages ;.... je
» demande encore une chose, c'est que l'ouvrage de Dieu
» ne périsse point, comme les autres fois, par de frivoles
» renvois et des lenteurs funestes ; car il est écrit : *maudit*
» *soit celui qui négligera l'ouvrage de Dieu.* »

Traité sur la nécessité de hâter le pèlerinage de Jérusalem.

« Qui donnera à mes yeux une source de larmes pour
» pleurer les malheurs de mon peuple ? Une voix lamenta-
» ble est partie de Sion ; nous avons été vaincus et couverts
» de honte. La couronne est tombée de notre tête, et nos
» chants joyeux se sont changés en hymnes de deuil. Un
» seul jour, jour de calamités et de ténèbres, a vu tomber,
» sur la tête de Jérusalem, tous les fléaux que les prophètes
» lui avaient prédit pendant une longue période de siècles.
» Il me semble voir l'accomplissement de ces paroles d'Ezé-
» chiel : *Fils de l'homme, souviens-toi du jour où le roi de*
» *Babylone s'est levé en vainqueur contre Jérusalem.* » Ici
Pierre de Blois, pour mieux exprimer sa douleur, para-
phrase les chants funèbres de Jérémie, les plaintes de Job
et des prophètes. Après avoir adressé au Christ une tou-
chante prière, et lui avoir demandé pourquoi il a permis
les malheurs de son peuple, Pierre de Blois poursuit en ces

termes, en s'adressant au Fils de Dieu : « Le proverbe vul-
» gaire dit que c'est se venger bien mal que de se couper
» le nez; je vous en prie, ô bon Jésus! que le Seigneur ne
» punisse point ainsi son serviteur; qu'il n'humilie point ses
» enfans pour glorifier ses ennemis. Tournez-vous un peu
» vers nous : ne soyez point inexorable; ayez encore pour
» nous quelque complaisance. Ne livrez point à l'opprobre
» votre saint héritage; que l'ennemi ne foule point votre
» vigne : c'est votre droite qui l'a plantée. Nous avons pé-
» ché, il est vrai, mais nous implorons votre miséricorde, le
» cœur contrit et humilié.... Lève-toi, sors de la poussière,
» fille de Sion, qui fus trop long-temps captive; lève-toi,
» misérable Jérusalem, que le Seigneur a abreuvée dans le
» calice de sa colère. Les tourmens que tu endures aujour-
» d'hui égalent les délices dont tu t'enivrais naguères. De
» même que la citerne garde ses eaux dans toute leur fraî-
» cheur, de même tu avais rendu froide ton iniquité. Mais
» celui qui pénètre dans la pensée de l'homme, celui à qui
» rien n'échappe, a compté toutes tes malices; comme un
» homme qui n'entend point et qui n'a aucun reproche à
» faire, il a long-temps gardé le silence, et t'a attendu long-
» temps dans les voies de la pénitence. Souvent il aiguisait
» son glaive pour te frapper, sa main allait s'armer d'un
» jugement contre toi, mais les anges de la paix versaient
» devant lui des larmes amères, et obtenaient du Seigneur
» une trève pour que *tu fisses de dignes fruits de pénitence.* »

Pierre de Blois, empruntant les paroles de Jérémie, exhorte Jérusalem à la pénitence; il rappelle le dernier pélerinage où les croisés, refusant de suivre les sentiers de la justice, ont choisi le détour scabreux des voies trompeuses. « Toutes les voies du Seigneur sont belles, continue Pierre,
» tous ses sentiers sont pacifiques.... Les voies des pécheurs
» sont aplanies; mais on ne trouve au-delà que les ténèbres
» et la mort.... Que les fatigues du pélerinage ne nous
» épouvantent point, celui qui nous ordonne de marcher
» nous prépare le repos et une vie éternelle. C'est le Seigneur
» qui nous envoie : nous sommes ses ambassadeurs. Ne mé-
» prisons point, comme Jonas, l'ordre du Seigneur, de
» peur que nous soyions submergés dans les flots et avalés
» par la baleine. Que personne, je le répète, ne regarde
» comme difficile un pareil pélerinage. Pour l'homme cou-
» rageux, dit Ovide, la patrie est partout, de même que
» tout ce qui est mer est la patrie des poissons, et que le
» vaste domaine du vide, sur ce globe, est la patrie de
» l'oiseau. » Plus loin, en parlant des levées d'argent qu'on

faisait pour les croisades, Pierre de Blois dit que le Seigneur n'est point vénal pour qu'on puisse l'acheter avec de l'or. « C'est nous qui le sommes, dit l'archidiacre, et nous avons » été vendus dans le péché. Le Seigneur n'a pas besoin de » notre argent; ce n'est point avec les grandes armées, » mais avec le petit nombre, qu'il remporte les victoires. » Lorsque le Christ était sur le point d'être livré à la mort » par le prince des prêtres, et qu'il s'agissait d'acheter des » glaives, il voulut que ses douze disciples se contentassent » de deux épées. Selon la parole de saint Luc, le glaive de » Pierre, qui coupa l'oreille à un esclave, a dompté les ar- » mes d'Alexandre et de César.... Dieu réprouve les grands » de la terre; pour le pélerinage, il a choisi des hommes » obscurs, et c'est à ceux-ci qu'il réserve les triomphes. Si » Frédéric Ier. et Philippe-Auguste s'étaient avancés en » Orient à la tête d'un petit nombre de guerriers choisis et » avancés dans la pratique de l'humilité, au lieu de mar- » cher avec une multitude pesante et indisciplinée, ils » auraient fait de grandes choses, et auraient établi une » paix durable. Si nos princes, par prudence peut-être, ont » si long-temps différé leur départ, pourquoi ne choisiraient- » ils pas des hommes habiles et courageux pour se mettre » en avant, afin de s'assurer des vivres, de tenter les pé- » rils, de préparer les passages, et d'examiner les forces de » l'ennemi? Chacun abonde dans son sens; mais que tout le » monde sache que le Seigneur ne dirigera que ceux qui » auront marché dans sa voie. »

Rien n'est plus intéressant que les différentes pièces que nous venons de rapporter; on y voit jusqu'à quel point les impôts des croisades avaient irrité l'esprit du clergé; on y voit aussi la manière dont on expliquait alors les revers des armées chrétiennes, et les moyens que la sagesse et la prudence proposaient à cette époque pour assurer le triomphe des guerriers de la croix. Ce qu'il y a de curieux, c'est d'entendre Pierre de Blois invoquer tour-à-tour les autorités sacrées et profanes, saint Luc et Ovide, Lucrèce et Jérémie, comme si, dans ces temps de barbarie, les grands noms de l'ancienne Rome avaient pu donner quelque poids aux paroles des prophètes ou des apôtres du Christ.

Histoire de l'expédition de l'empereur Frédéric, par Ansbert, prêtre autrichien; publiée, pour la première fois, par Joseph Dobrowsky (1).

L'histoire dont nous allons rendre compte a été imprimée pour la première fois à Prague, en 1827. La découverte de cette chronique est un événement assez important pour que nous entrions à ce sujet dans quelques détails. Joseph Dobrowsky apprit, en 1824, par le directeur de l'école catholique de Leipsick, que l'ouvrage d'Ansbert venait d'être découvert, et qu'il était entre les mains d'un chirurgien du voisinage de Postelberg, à qui des Juifs l'avaient vendu. Ceux-ci l'avaient acheté d'un savant d'Allemagne, nommé Kneyst. Dobrowsky pria le directeur de l'école catholique de Leipsick d'offrir au chirurgien un prix quelconque de ce précieux manuscrit. L'acquisition en fut faite; mais on s'aperçut qu'il manquait plusieurs feuillets à la chronique. Dobrowsky, instruit que les moines de Rayrhadt possédaient une copie du manuscrit d'Ansbert, obtint, à la faveur de l'abbé du monastère, que l'archiviste et le bibliothécaire de ce cloître remplissent les lacunes du manuscrit acheté; c'est ainsi que Dobrowsky s'est vu en état de publier la relation d'Ansbert dans toute son intégrité.

Dans sa préface, l'éditeur cherche à prouver l'authenticité de la chronique; il nous apprend que le manuscrit dont il a fait l'acquisition se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque du couvent des chanoines réguliers de l'ordre des Prémontrés, à Strahow ou Strasrvitz, en Moravie.

On ne sait rien sur la vie d'Ansbert, sinon qu'il était prêtre, et qu'il fut lui-même témoin oculaire des événemens dont il nous a retracé l'histoire. Ainsi voilà pour nous un nouveau témoignage qu'on ne saurait récuser. Nous avons maintenant, pour la croisade de Frédéric Barberousse, les récits de quatre témoins oculaires, savoir : Tagenon, l'auteur de la lettre adressée au souverain pontife, l'auteur de la relation anonyme, et, enfin, le prêtre Ansbert. Nous avons souvent rencontré, dans la chronique d'Ansbert, les mêmes expressions, les mêmes faits que dans l'ouvrage de

(1) Historia de expeditione Frederici imperatoris, edita à quodam clerico qui eidem interfuit, nomine Ansbertus, nunc primùm typis expressa, curante Josepho Dubrowski.

Tagenon et dans la relation anonyme; mais on y trouve des détails et des traits de mœurs qu'on ne voit nulle part; ce récit va même beaucoup plus loin que celui des auteurs déjà connus; il ne finit qu'après l'année 1195. Du reste, notre chroniqueur a les mêmes qualités et les mêmes défauts qu'on a pu remarquer dans les écrivains du temps.

L'historien commence sa narration par des réflexions pieuses sur les destinées de la Terre-Sainte, et rappelle ensuite les événemens malheureux qui amenèrent la troisième croisade. Il copie une lettre écrite à Archambault, maître de l'Hôpital, que nous avons fait connaître en parlant de la chronique de Reichersperg, et une autre lettre adressée au duc d'Autriche, dans laquelle on raconte les victoires de Saladin. Cette dernière lettre est de l'économe de l'Hôpital, appelé Hermenger. « J'ai copié ces lettres, ajoute Ansbert, afin que le » lecteur attentif puisse avoir une idée de la douleur qui » porta les fidèles à venger l'outrage fait au Christ. Dieu, » continue l'auteur, suscita Frédéric, empereur des Romains, » pour arracher la terre de rédemption des mains des nations » infidèles. Le poids des ans, les fatigues d'une guerre qu'il » venait de soutenir, les intérêts de l'empire, les douceurs » de la famille, rien ne put le détourner d'une entreprise » longue et difficile. » Ansbert donne en entier la bulle que le pape Grégoire adressa à tous les fidèles pour les exhorter à la croisade (on peut lire cette bulle dans les pièces justificatives du 2e. vol. de notre Histoire.) Le chroniqueur rapporte aussi une lettre que le cardinal d'Albano, envoyé par le pape en Allemagne, écrivit en même temps aux archevêques, évêques, abbés, ducs, comtes et marquis de l'empire germanique. Nous citerons quelques fragmens de cette pièce historique, qui ne se trouve ni dans les *Annales Ecclésiastiques*, ni dans les relations que nous avons vues.

« Depuis que la voix de la tourterelle, la voix du gémis» sement, la voix de la douleur a fait entendre ses sons la» mentables sur nos frontières, qui ne déplore les malheurs » du monde chrétien? Qui ne s'afflige de voir la Terre-Sainte, » la terre du Seigneur exposée aux impuretés des Sarrasins? » Qui ne gémit de voir la croix salutaire prise et foulée aux » pieds par les payens? Hélas! autrefois, au bruit des coups » de marteau qui enfonçaient des clous sur cette croix, la » terre trembla, l'astre du jour s'obscurcit, les pierres se » fendirent, les tombeaux s'ouvrirent! Aujourd'hui, quel » cœur, même le plus dur, ne serait touché des outrages » que reçoit le signe du Rédempteur?... Voici le temps fa» vorable, voici les jours du salut. Plaise à Dieu que les sol-

» dats du Christ, renonçant aux œuvres de ténèbres,
» prennent sans retard les armes de la lumière, la cuirasse
» de la foi, le casque du salut.... Heureuse guerre, dans la-
» quelle il est glorieux de vaincre, où la mort même est une
» source de triomphe et de félicité! »

Après avoir rapporté ces différentes pièces, Ansbert parle de l'assemblée de Strasbourg, où l'exemple de l'évêque de cette ville excita plusieurs grands personnages à prendre la croix. L'auteur donne peu de détails sur l'assemblée de Mayence, qui eut lieu en 1188, à la mi-carême. Il s'étend beaucoup plus sur celle de Nuremberg, où Frédéric reçut les ambassadeurs d'Isaac, empereur de Constantinople, et les envoyés du soudan d'Icone. Ansbert déplore l'indifférence de plusieurs peuples de l'Orient, qui n'étaient point touchés de l'expédition de Jérusalem, et rappelle les soupçons qui s'élevèrent alors dans l'esprit des Grecs. Pour dissiper ces soupçons injustes, Frédéric envoya à Constantinople l'évêque de Munster, le comte Rupert de Nassaw, le comte de Walrob, son cousin, le comte Henri le Jeune, le comte de Diez, et Marquard, son chambellan, pour s'assurer de l'exécution des traités. « Mais, dit le chroniqueur,
» l'empereur ignorait qu'il envoyait des ambassadeurs
» simples et fidèles, comme des brebis au milieu des
» loups. »

L'auteur accompagne l'armée chrétienne à Presbourg, où Frédéric reçut une ambassade de la part du roi Béla, et donne les noms des princes et seigneurs qui se trouvaient réunis sous les drapeaux de la croix. Il se contente d'indiquer ici, sans en citer le texte, les réglemens qu'on fit d'après le conseil de tous, *au nom du Père et du Fils*, pour le maintien de l'ordre, réglemens auxquels on jura d'obéir, et dont l'exécution fut confiée à des juges choisis et désignés.
« Il fallait voir, dit alors le chroniqueur, les changemens
» opérés par la main du très-haut dans une si grande mul-
» titude de guerriers, naguère dissolus et superbes. On
» aurait peine à croire de quelle manière admirable régnaient,
» dans cette armée du Christ et de la sainte croix, la paix,
» la bonne foi, la concorde, la tranquillité la plus parfaite. »
Ce fut à Strigonium que le monarque hongrois reçut l'empereur et son armée. La reine Marguerite, sœur du roi de France, fit présent à Frédéric d'une tente, admirable par sa grandeur et sa beauté; l'intérieur, recouvert d'une étoffe rouge, formait quatre chambres. Le roi donna à l'empereur et aux siens des navires et des chariots chargés de pain, de vin, et d'orge pour les chevaux. Il fournit aussi aux croisés

des moutons, des bœufs, et trois chameaux. Pendant deux jours, Béla retint Frédéric dans une île très-vaste, baignée par les eaux du Danube; les deux monarques s'y livraient au plaisir de la chasse. Le roi de Hongrie ordonna que dans son passage l'empereur d'Allemagne fût toujours reçu en procession solennelle et en grand appareil. « Mais, dit l'au- » teur, on ne savait pas bien alors si toutes ces démons- » trations étaient sincères ou non, c'est-à-dire, si c'était » la crainte ou l'affection qui faisait agir ainsi le monarque » hongrois; car, dans la suite, ce prince se rendit quelque- » fois très-suspect aux croisés, au milieu de leurs querelles » avec les Grecs. » (L'auteur de la relation anonyme fait la même réflexion sur le roi Béla.)

Ansbert dit que dans l'échange des deniers ou de l'argent, les Hongrois trompaient les pélerins de la croix; pour deux deniers de Cologne, ils ne donnaient aux croisés que cinq deniers de Hongrie; pour deux deniers de Frise, ils n'en donnaient que quatre, et pour un denier de Ratisbonne, ils ne rendaient qu'un hongrois qui valait à peine un denier de Vérone. En racontant le passage de l'armée chrétienne à travers la Hongrie, l'historien remarque que les guerriers de la croix ne rencontrèrent aucun des animaux qui ont coutume de tourmenter les voyageurs, dans ces contrées, pendant l'été; tels que les serpens, les taons, les mouches, les moucherons. Parvenus à Brandéis, les croisés abandonnèrent leurs bateaux et chargèrent leurs provisions sur des chars. Ces bateaux, qui avaient été construits pour les pélerins avec beaucoup de soin et d'habileté, furent tous donnés au roi de Hongrie; l'empereur voulait reconnaître les bienfaits de ce prince par de plus grands bienfaits. Le chroniqueur raconte, comme Tagenon et la relation anonyme, les attaques que les pélerins eurent à soutenir dans la Bulgarie, contre les Grecs, les Serviens, les Bulgares et les Blaques. Arrivé à la ville de *Rabnel*, l'empereur reçut, 1°. un message du roi de Hongrie, qui lui annonçait que l'empereur grec, son gendre, était loin de Constantinople, occupé au siége de Philadelphie; 2°. un messager du chancelier d'Isaac, porteur de lettres, dans lesquelles ce prince s'étonnait de n'être point encore informé de l'arrivée de Frédéric et de son armée; 3°. des lettres des ambassadeurs envoyés à Constantinople, qui déclaraient qu'Isaac n'était point dans sa capitale; 4°. des envoyés du grand comte de Servie et de Rescie, et du comte son frère, qui venaient prévenir Frédéric de la prochaine arrivée de leurs maîtres.

Ces deux princes, qu'Ansbert nomme *Néaman* et *Crazi*-

mer, vinrent en grande pompe trouver l'empereur à Nyssa, où l'armée chrétienne resta quelques jours pour acheter des vivres. Ils offrirent à Frédéric de l'orge et de la farine, des moutons et des bœufs. Parmi les présens qu'ils lui apportèrent, on voyait des bœufs marins ou phoques, un sanglier apprivoisé, trois cerfs vivans, également apprivoisés. Ils donnèrent aussi à chacun des princes familiers de l'empereur, du vin, des bœufs et des moutons. Néaman et Crazimer offrirent au chef de l'armée chrétienne le secours de leurs armes, soit pour combattre les infidèles, soit pour marcher contre les Grecs.

L'armée des croisés se trouvait depuis quatre jours à Nyssa. L'empereur, ami de la paix, voyant que les écuyers et les domestiques des chevaliers, sous prétexte de fourrager, se livraient au pillage, et violaient les lois faites pour maintenir la concorde avec les Grecs, assembla les princes et les chefs de la cavalerie. Il reprocha à ceux-ci, par la bouche de l'évêque de Wurtzbourg, l'infraction aux traités, le pillage du froment, du miel et des légumes. Les reproches que l'évêque adressa aux chevaliers produisirent un effet salutaire ; les désordres qui avaient affligé l'empereur ne se renouvelèrent plus. Frédéric partagea l'armée en quatre corps, afin que l'ennemi ne pût la surprendre. Sans nous arrêter plus long-temps en Bulgarie avec l'armée chrétienne, toujours en butte à la perfidie des Grecs, nous arriverons à Philippopolis. Les croisés, en quittant la Bulgarie, trouvèrent un pays plat, couvert de vignes, présentant partout l'aspect de la fertilité et de l'abondance. A l'approche de Philippopolis, les pélerins dressèrent leurs tentes ; mais ils s'aperçurent bientôt que les Grecs avaient déserté la ville. Le lendemain de leur arrivée, les chrétiens reçurent d'Isaac des lettres qui leur annonçaient le refus du passage. « Toute » l'armée frémit à cette nouvelle, dit Ansbert ; elle se mit » dès-lors à piller ouvertement les biens des Grecs, et à » détruire ceux dont elle ne s'emparait pas. » Les croisés passèrent onze semaines à Philippopolis, où ils trouvaient tout en abondance. (Voyez Tagenon et la relation anonyme.) « Le pays, dit Ansbert, se tint en silence devant nous. Le » Seigneur avait épouvanté les habitans, et nous n'eûmes » rien à souffrir ni des piéges de Satan, ni des revers de la » fortune. »

Frédéric se plaignit de la fourberie du prince grec, dans la lettre qu'il écrivit à son fils Henri, lettre que le prêtre Ansbert a copiée, et que nous avons rapportée à la suite de Tagenon. La copie d'Ansbert renferme un passage important

qui ne se trouve point dans le texte que nous avons traduit; nous allons le faire connaître. L'empereur ordonne à son fils de recueillir promptement l'argent qui lui est dû, et de le déposer dans la maison du vénitien Bernardi, qui le fera passer à Tyr. « Sachez, dit-il à Henri, que cet argent nous » sera très-nécessaire, parce que nous serons obligé de pro- » longer ici notre séjour, et que nous n'avons rien reçu » d'Ancône, ni de plusieurs autres cités, telles que Metz, » Brème; le comte de Hanau ne nous a non plus rien en- » voyé. »

Notre auteur parle encore, comme l'anonyme, des excursions que firent les croisés aux environs de Philippopolis. Il rapporte que l'empereur nomma cinquante maîtres de la milice, qui furent chargés de régler, chacun dans sa division, les affaires militaires et le contentieux; le prince établit en outre un conseil de soixante chevaliers, choisis parmi les plus sages et les plus prudens de l'armée. Ces juges devaient décider tout ce qui avait rapport aux opérations de la guerre. Ce conseil fut ensuite réduit à vingt-six membres. Frédéric nomma alors deux députés, savoir: Wernher, chanoine de Saint-Victor, de Mayence, et le chevalier Godefroi, pour aller à Constantinople; ceux-ci étaient chargés de déclarer à Isaac que l'empereur d'Allemagne n'avait point, comme on l'en accusait, donné au comte de Servie ni la Bulgarie, ni aucune terre de la domination grecque, et qu'il n'avait rien fait contre les droits du gouvernement de Bysance. C'était là les prétextes qu'avait allégués l'empereur de Constantinople pour justifier sa conduite perfide envers l'armée chrétienne et les envoyés de Frédéric. Ici tout ce que raconte Ansbert ne diffère que très-peu du récit de Tagenon.

Après avoir parlé de la prise de Dimotique, Ansbert parle assez longuement des soupçons qui se répandirent tout-à-coup parmi les Allemands, sur une nouvelle perfidie des Grecs. Les croisés se persuadaient que le vin qu'ils trouvaient dans leur route était empoisonné; nous ne répéterons point quelques circonstances peu importantes que le chroniqueur autrichien rapporte à ce sujet. Toutefois les soupçons se répandirent si généralement et se changèrent tellement en certitude, que l'empereur crut devoir publier un édit qui défendait l'usage du vin aux pélerins allemands. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, malgré les craintes qu'on avait, l'édit impérial resta sans exécution; nous laisserons parler l'historien lui-même.

« Les domestiques des chevaliers ou des clercs, se lais- » sant aller à leur confiance accoutumée, ou plutôt s'aban-

» donnant à la miséricorde de Dieu, burent de ce vin sans » crainte et en offrirent ensuite à leurs maîtres : personne » n'en fut incommodé. Mais pour s'assurer si la liqueur était » empoisonnée, on en fit boire de force à un grec, qui pâlit » aussitôt, écuma, roula ses yeux comme un furieux, et » fut laissé pour mort. Quel cœur serait assez dur pour ne » pas être touché d'un pareil prodige? » Le crédule auteur compare ce vin à l'eau d'Egypte, qui fut si funeste aux Égyptiens et si salutaire aux Hébreux, pendant que les sept plaies affligeaient cette contrée.

Au milieu même du récit que nous venons d'extraire, Ansbert rapporte un fait qui devait éveiller les inquiétudes des croisés teutons, s'il était vrai. L'écuyer tranchant et le pannetier de Frédéric s'étant rendu maître d'un château appelé *Nichiz*, on apprit que, dans les environs, les habitans s'occupaient de fabriquer des poisons qui devaient être envoyés comme tributs à l'empereur de Constantinople.

En parlant de l'indiscipline que l'abondance avait introduite dans l'armée chrétienne, Ansbert dit que l'empereur se vit obligé de punir les infracteurs des lois. Les fornicateurs, surpris en faute, furent promenés nus autour de la ville, les mains attachées derrière le dos, ayant leurs parties naturelles liées avec une corde; on les plongea ensuite plusieurs fois dans les eaux du fleuve, froides alors, car on était en hiver. Tout cela se passait au milieu des ris et des huées des pélerins. Le chroniqueur raconte le retour de l'ambassadeur Eberhard, que Frédéric avait envoyé en Hongrie. Eberhard rapportait des lettres de Béla pour son gendre, l'empereur de Constantinople, dans lesquelles le monarque reprochait au prince grec son obstination, qui compromettait les intérêts de l'empire. Le député annonça que les rois de France et d'Angleterre et beaucoup d'autres princes se disposaient à partir pour l'Orient; il ajouta qu'à son passage en Bulgarie, il avait vu les cadavres de presque tous les pélerins morts dans ce pays, exhumés de leurs tombeaux par une barbarie ou plutôt par un délire sans exemple. Ce dernier fait est raconté dans la relation anonyme.

Après avoir rendu compte de l'entrée des guerriers allemands dans quelques autres villes grecques, Ansbert dit que pendant la nuit de la Purification, les croisés qui avaient accompagné le duc de Souabe virent briller au ciel le signe de la croix couleur de sang, et que tous, rendant des actions de grâce au Seigneur, entonnèrent le *Kyrie eleïson*. On sut ensuite par les députés de l'empereur, lorsqu'ils furent revenus de Constantinople, que

Isaac avait délivré tous les prisonniers chrétiens le jour qui suivit cette apparition merveilleuse. L'historien donne sur le traité conclu à Constantinople les mêmes détails que la relation anonyme. « Quand nous eûmes traversé le Bosphore, dit l'auteur, après avoir abandonné tous nos chariots, nous chargeâmes les bêtes de somme de nos provisions et de nos bagages, et nous nous mîmes en route, laissant à notre gauche l'ancienne ville de Troie. Nous étions alors transportés d'Occident en Orient, c'est-à-dire d'Europe en Asie. » L'auteur trace l'itinéraire de l'armée chrétienne jusqu'à Philadelphie; lorsqu'elle fut arrivée à la ville qu'Ansbert nomme *Ayos*, l'empereur grec envoya à Frédéric une tente et une coupe d'or. Il avait promis de se rendre lui-même dans cette cité, mais il ne parut point. Des démêlés s'élevèrent entre les habitans de Philadelphie et les croisés; la prudence de Frédéric rétablit la paix. Les détails rapportés ici par Ansbert peuvent servir d'éclaircissement au récit un peu obscur des autres historiens sur le séjour des croisés dans cette ville, la dernière et la seule qui défendît, sur les frontières des Turcs, le culte du Christ et l'honneur de la religion chrétienne.

En quittant Philadelphie, les pélerins eurent à traverser des montagnes difficiles. Arrivés sur les bords du fleuve Méandre, ils trouvèrent une vallée couverte de cardamones, de myrtes, de figuiers; de là ils allèrent camper dans les plaines de Laodicée. « Les guerriers de la croix, dit l'auteur, se rappelaient que le roi de France avait été vaincu dans ces lieux, et qu'Otton de Freisengen y avait pris la fuite. » (Cette observation se trouve aussi dans la relation anonyme; les deux auteurs parlent d'Otton de Freisingen sans parler de Conrad et de son armée, que l'évêque allemand accompagnait.)

Ansbert interrompt ici sa narration pour expliquer en quoi l'Eglise grecque différait de l'Eglise universelle. Nous ne répéterons point, d'après notre historien, ce que nous avons dit d'après Tagenon et la relation anonyme sur la marche des croisés et les hostilités des Turcs. La chronique que nous analysons, ajoute deux faits assez curieux à ceux que nous avons fait connaître. « Six chevaliers, dit l'historien, passant sur leur cuirasse une robe grossière, sortirent du camp comme pour aller couper de l'herbe. Six Turcs fondirent sur eux, semblables à des chiens enragés; les chevaliers, qui d'abord avaient feint d'être troublés et d'avoir peur, tirèrent bientôt leurs épées; s'étant portés courageusement sur leurs agresseurs, ils les tuèrent tous

» les six, et amenèrent au camp leurs chevaux. Un de nos » gens de pied, ayant consommé toutes ses provisions, n'a» vait pour toute ressource qu'un pain qu'il portait; un turc » décocha contre lui une flèche, qui, traversant le pain et » l'écuelle qui le couvrait, blessa légèrement le pélerin; ce» lui-ci, reprenant haleine, tendit son arc et perça au cœur » son ennemi. Le musulman, tombé mort à terre, était pos» sesseur de neuf pains; le croisé les lui enleva, et se vit » ainsi approvisionné pour dix jours. »

Le chroniqueur raconte le combat livré près de Philumène (1), et poursuit en ces termes : « Le 8 des ides de mai, » nous traversâmes *Vinimis* (c'est ainsi que l'auteur appelle » Philumène); déjà la famine, plus cruelle que les ennemis, » pressait tellement l'armée chrétienne, qu'un bœuf ou une » vache se vendait cinq marcs, quelquefois neuf; un petit » pain se payait un marc; la chair de cheval et de mulet » paraissait délicieuse. Quelques-uns, mais en petit nom» bre, poussés par le désespoir et entraînés par le diable, » *à diabolo illaqueati*, passèrent tout-à-coup sous les dra» peaux des infidèles, abandonnant le saint pélerinage et » oubliant, hélas! la religion chrétienne. De pauvres péle» rins, au contraire, accablés de fatigues, de faim et de » maladies, n'ayant plus qu'un souffle de vie et voyant » qu'ils ne pouvaient plus suivre l'armée, récitèrent tout » haut le symbole et l'oraison dominicale. Repoussant leurs » compagnons qui se lamentaient, et qui voulaient les dé» tourner de leur dessein, ils se couchèrent à terre en » forme de croix, et attendirent la mort au nom du Sei» gneur. Quoique nous ne fussions pas loin d'eux, les en» nemis, qui nous suivaient, les décapitèrent, et en firent » ainsi des martyrs de Jésus-Christ. » L'auteur nous donne le fait suivant comme un signe mémorable de la miséricorde de Dieu : « Vers la première veille de la nuit, des sentinel» les virent une troupe d'oiseaux blancs voler trois fois au» tour du camp, puis s'approcher ensemble de la tente de » l'empereur, et ensuite s'arrêter un peu, les ailes tendues, » auprès du corps d'un pauvre pélerin qui était près d'ex» pirer; quand le croisé fut mort, les oiseaux, s'élevant » dans les airs, disparurent tout-à-coup. » Les faits qu'on vient de lire ne se trouvent que dans la chronique d'Ansbert.

(1) Nous devons faire remarquer ici que chaque chronique donne un nom différent à cette ville, qu'on appelle généralement en latin *Philomelium*.

L'historien ne consacre que quelques lignes au combat qui fut livré le lendemain de la Pentecôte, et qui est rapporté longuement par la relation anonyme; cependant l'apparition du belliqueux Saint-Georges n'y est point oubliée. Ansbert cite un fait qui nous fait connaître l'opinion qu'on avait parmi les Turcs de la bravoure des chrétiens. Un ôtage du sultan rapporta que le roi de Galatie, ayant été appelé au secours des Turcs par Melich, vint à la tête de dix mille hommes; celui-ci, après avoir observé avec beaucoup de soin les troupes des croisés, après avoir été témoin de leur ardeur et de leur courage dans une infinité d'attaques, adressa ces paroles au fils du sultan : « Où sont les trésors, » les armes et les dépouilles que vous prétendiez avoir dans » vos mains, et dont vous me promettiez une grande part? » Les guerriers qui, selon vous, étaient tristes, abattus » et mourans de faim, ont mis en fuite plus de trente mille » combattans. On n'a jamais vu des hommes se précipiter » avec tant d'ardeur au-devant de la mort, et dans les batailles repousser le trépas avec tant de vaillance. »

Le récit que fait Ansbert de la prise d'Icone, ressemble trop à celui de Tagenon pour que nous y arrêtions nos lecteurs. Les deux auteurs rapportent de la même manière les événemens qui suivirent cette conquête et le traité qui fut conclu entre l'empereur et le sultan. L'armée chrétienne s'étant remise en marche, arriva le 4 des calendes de juin, à la ville de Laranda. « Si je voulais, dit Ansbert, raconter » toutes les misères et les persécutions que les pélerins souffrirent pour le nom du Christ et l'honneur de la croix, » sans murmure et d'un air joyeux, mes efforts, quand » même je parlerais le langage des anges, ne pourraient » atteindre la vérité. Je crois que pour l'histoire pleine et » entière d'une si grande entreprise, le fameux Homère, » l'éloquent Lucain, le poète de Mantoue lui-même, s'ils » vivaient encore, mettraient le doigt sur leur bouche et » resteraient comme des hommes sans langue. »

De la cité de Laranda les croisés vinrent à un village d'Arménie, où la vue de plusieurs croix plantées dans la campagne remplit leur âme de joie et de consolation. Ils eurent à traverser une montagne *à peine accessible aux chamois*, et se trouvèrent bientôt hors des limites du pays turc. Les ôtages du soudan et de son fils demandèrent alors instamment à retourner chez eux, en disant que d'après les conditions du traité on devait les laisser partir. Les chefs de l'armée jugèrent à propos de ne point se rendre à leur demande, et les ôtages furent plus étroitement gardés. Ans-

bert raconte que le prince de *Sibilia* vint offrir aux croisés tout ce qui était en son pouvoir. Sibilia était un château qui servait à protéger les chrétiens contre les fréquentes excursions des infidèles.

« L'armée de la croix, dit Ansbert, campa auprès d'un » grand lac, où la cavalerie se rafraîchit; les pèlerins » restèrent deux jours dans une vaste plaine couverte de » verdure; mais ils manquaient de vivres, et la chair de » cheval leur servit de nourriture. Les princes et les grands, » cherchant çà et là du gibier dans les montagnes, ne pou- » vaient servir abondamment leurs tables. En avançant le » long du lac nommé Selef, nous campâmes non loin d'un » pont de pierre, où des députés de Léon d'Arménie vinrent » trouver l'empereur. Suivant la coutume de leur pays, ils » s'inclinèrent respectueusement et lui offrirent, de la part » de leur maître, le droit de disposer de la contrée à volonté. » Frédéric retint les ambassadeurs auprès de lui et les con- » sulta sur la marche de l'armée; il apprit que nous avions » à traverser des routes difficiles. L'empereur, comme un » bon père, défendit d'annoncer aux soldats cette triste » nouvelle. Chaque jour on nous faisait de belles promesses, » mais tout arriva autrement qu'on ne l'avait dit. Le 5 des » ides de juin, nous arrivâmes avec beaucoup de peine à » une station qu'on avait désignée; l'armée, à cause de l'in- » croyable difficulté du chemin, n'observait plus d'ordre, » n'attendait plus les bannières de ses chefs : chacun s'ef- » forçait de devancer son compagnon d'armes.

» Pendant la nuit, la plus grande partie de l'armée passa » une très-haute montagne qui s'étendait sur le lac de Selef; » l'obscurité empêcha de voir les dangers que présentait » cette montagne. Au lever du jour, les pèlerins, qui sui- » vaient les mêmes sentiers, furent effrayés de tant de pé- » rils; ils reconnurent combien de peines et de misères » avaient dû souffrir ceux qui les avaient précédés. Qui » n'aurait été touché jusqu'aux larmes en voyant des évê- » ques, d'illustres chevaliers, malades et languissans, por- » tés sur des lits à dos de cheval à travers les précipices. Il » fallait voir les écuyers, le visage couvert de sueur, porter » sur les boucliers leurs seigneurs malades. Quand nous eû- » mes descendu la montagne, nous trouvâmes de l'herbe en » abondance; là, après avoir pris de la nourriture, nous » nous reposâmes quelque temps. L'empereur et ceux qui » l'accompagnaient, d'après le conseil des habitans du pays, » voulant éviter les périls de la montagne, descendirent au » lever de l'aurore sur les bords du lac; mais ils rencontrè-

» rent autant de difficultés que les croisés qui avaient fran-
» chi les monts. On m'a rapporté que des évêques et des
» princes puissans, qui avaient quitté leurs chevaux,
» se virent menacés d'une mort presque certaine; à leur
» droite était le lac; à leur gauche des précipices. Ils s'ai-
» daient de leurs pieds et de leurs mains comme des qua-
» drupèdes. Toutefois l'amour que ces princes avaient pour
» celui qui dirigé les pas des hommes, le désir de la patrie
» céleste à laquelle ils aspiraient, leur faisaient trouver
» toutes ces peines douces et agréables.

» La partie de l'armée qui nous avait devancés alla cam-
» per, le 11 des ides de juin, dans les plaines de Séleucie.
» Tandis que le reste des pélerins, riches et pauvres, s'a-
» vançaient à travers des rochers à peine accessibles aux
» chamois et aux oiseaux, l'empereur, qui voulait se rafraî-
» chir et éviter aussi les dangers de la montagne, essaya
» de traverser à la nage le fleuve rapide de Séleucie; ce
» prince, qui avait échappé à tant de périls, entra dans
» l'eau, malgré les avis de tous, et fut misérablement en-
» glouti. Remettons-nous-en au jugement secret de ce Dieu
» à qui personne n'ose dire : *Pourquoi avez-vous fait cela?*
» *Pourquoi faire mourir un si grand homme?* Frédéric fut le
» soldat du Christ; il a été trouvé avec le louable projet
» de recouvrer la terre du Seigneur et la croix sainte. Quoi-
» qu'il ait été enlevé par une mort soudaine, nous ne pou-
» vons douter qu'il ne soit sauvé. Plusieurs seigneurs qui
» étaient avec lui se hâtèrent de secourir l'empereur, mais
» ils le ramenèrent sans vie au rivage. Cette mort porta le
» trouble dans l'armée; les uns moururent de douleur; les
» autres, désespérés et se persuadant que Dieu n'avait pas
» soin d'eux, renoncèrent à la foi chrétienne et embrassè-
» rent la religion des Gentils. Le deuil et une douleur sans
» bornes remplissaient le cœur de tous; les croisés pouvaient
» s'écrier avec le prophète : *La couronne est tombée de notre*
» *tête; malheur à nous qui avons péché!* Le duc de Souabe,
» prince illustre et noble héritier de son père, fut nommé
» et salué chef de l'armée; il emporta avec lui à Tarse le
» corps de l'empereur, et c'est dans cette ville qu'il déposa
» les entrailles de Frédéric, au milieu d'une pompe solen-
» nelle. »

Le récit que nous venons de traduire, quelque long qu'il soit, a dû intéresser nos lecteurs. Le motif qui, d'après notre historien, porta l'empereur à traverser le Selef, paraît plus simple et plus probable que celui que prêtent à Frédéric les autres relations contemporaines. On voit qu'en se

confiant aux eaux du fleuve, le chef de la croisade voulait éviter de passer à travers les montagnes difficiles, qui avaient présenté tant de dangers aux pélerins.

Le chroniqueur suit les croisés à Antioche, et dit que le corps de l'empereur fut déposé dans l'église de Saint-Pierre avec tout l'appareil qui convenait à la sépulture d'un roi. Les soldats de la croix furent attaqués de maladies pestilentielles qui moissonnèrent indifféremment nobles et pauvres, jeunes et vieux; ni l'âge ni la condition ne sauvaient personne. « Le vénérable Godefroi, évêque de Wurtzbourg, » dont les conseils avaient été si utiles à l'armée, dit Ansbert, périt avec d'autres évêques et princes qu'il serait » trop long de nommer, et fut enseveli à Antioche. Godefroi » ordonna à ceux qui assistèrent à ses derniers momens de » lui couper, après sa mort, la main droite, pour être en» voyée à Wurtzbourg; le prélat voulait que sa mémoire ne » pérît point dans l'Église qu'il avait toujours gouvernée » pour la gloire de Dieu. Mais dans la route cette relique » fut enlevée à ceux qui la portaient.

Ansbert suit le duc de Souabe à travers la Syrie; il parle de son arrivée à Ptolémaïs où ce généreux athlète du Christ périt avec beaucoup d'autres seigneurs. L'auteur déplore la mort de l'évêque de Passaw, de ses chanoines et clercs. Il donne peu de détails sur le siége et la prise de Saint-Jean d'Acre, et s'attache surtout à représenter le roi d'Angleterre comme un prince impérieux et superbe, qui s'attira l'animadversion de tous les croisés. L'historien l'accuse d'avoir traité le duc d'Autriche avec mépris, d'avoir fait assassiner le marquis Conrad, et forcé le roi de France, par sa mauvaise conduite, à quitter la Palestine. Ansbert raconte comment le roi d'Angleterre fut fait prisonnier en Autriche, et rapporte le texte d'une convention entre Henri, empereur d'Allemagne, et le duc Léopold, concernant Richard Cœur-de-Lion. Cet acte fort curieux, que nous n'avions trouvé dans aucune chronique, nous a paru digne d'être cité en entier; le voici :

« Moi, Léopold, duc d'Autriche, je donnerai et présen» terai à mon seigneur Henri, empereur des Romains, le » roi d'Angleterre, à condition que ledit roi, comme il a » été convenu, donnera au seigneur empereur cent mille » marcs d'argent; je recevrai la moitié de cette somme pour » doter la fille du frère de Richard, qu'un de mes fils épou» sera. Cette fille du frère du roi d'Angleterre sera présentée » à la fête de saint Michel, à celui de mes fils que j'aurai » choisi pour son époux; la moitié des cent mille marcs

» d'argent, c'est-à-dire, cinquante mille marcs seront payés » à la même époque : le seigneur empereur en recevra une » moitié et moi l'autre. Les autres cinquante mille marcs » seront acquittés au commencement du carême prochain : » le seigneur empereur en aura une moitié et moi l'autre » moitié; toutes les parties de cette somme qui seront » comptées dans cet intervalle, seront partagées de la » même manière, sans fraude, jusqu'au parfait paiement du » total. Le seigneur empereur me donnera deux cents ôtages, » afin que si, après que je lui aurai présenté le roi d'Angle- » terre, ledit seigneur empereur venait à mourir, ce qu'à » Dieu ne plaise, ledit roi d'Angleterre, étant encore en » son pouvoir, ce même roi me soit remis sans fraude. Si, » au contraire, je viens à mourir, la même convention sub- » sistera en faveur d'un de mes fils que j'aurai choisi, » c'est-à-dire de celui qui doit épouser la fille du frère de » Richard, et, à défaut de celui-ci, en faveur de mon autre » fils. Le roi d'Angleterre donnera au seigneur empereur » cinquante galères montées et équipées; il placera sur ces » galères cent chevaliers et cinquante balistaires; outre » cela, il ira en personne, avec cent autres chevaliers et » cinquante balistaires, dans le royaume de Sicile, avec le » seigneur empereur; il le servira de bonne foi jusqu'à ce » que ledit seigneur empereur soit maître du royaume, à » moins qu'il n'obtienne de sa bonne volonté la permission » de se retirer. Afin que ledit roi exécute et accomplisse » toutes ces conditions, il donnera au seigneur empereur » deux cents ôtages, les plus distingués de son pays, que » ledit seigneur empereur désignera. S'il est véritablement » constaté qu'un ou que quelques-uns de ces ôtages soient » manifestement en opposition audit roi, et qu'il ne puisse » les avoir, à leur place il en choisira d'autres que l'empe- » reur désignera; le roi les donnera pour ôtages, à l'excep- » tion des fils de sa sœur, de Henri, autrefois duc de Saxe, » et du fils de son frère.

» Ceux à qui l'empereur confiera la garde des ôtages, ju- » reront que si l'empereur, ce qu'à Dieu ne plaise, vient à » mourir pendant que ces ôtages seront en leur pouvoir, ils » les renverront libres et en toute sûreté. Si le roi d'An- » gleterre exécute tout ce qu'il a promis au seigneur empe- » reur, ledit empereur n'en retiendra pas moins les ôtages, » jusqu'à ce que le roi d'Angleterre ait obtenu du pape l'abso- » lution pour moi, duc d'Autriche. Mais si ledit roi n'exécute » pas ce qu'il a promis au seigneur empereur, le seigneur » empereur se conduira envers les ôtages du roi comme bon

» lui semblera, de manière que moi, duc d'Autriche, je n'aie
» rien à disposer à cet égard. Le seigneur empereur fera
» jurer dix seigneurs de son empire, que moi duc aurai dé-
» signé pour l'observation de ce traité. Si le roi d'Angleterre
» exécute ce qu'il a promis, ses ôtages seront renvoyés li-
» bres. Le seigneur empereur retiendra le roi d'Angleterre
» en son pouvoir, jusqu'à ce que celui-ci ait rendu la liberté
» au roi de Chypre et à sa fille. S'il a été donné ou exigé
» quelque chose pour la liberté du roi de Chypre et de sa
» fille, le seigneur empereur retiendra le roi d'Angleterre
» jusqu'à ce que tout ait été restitué. Si le roi d'Angleterre,
» dans le courant de cette année, c'est-à-dire depuis le
» commencement de ce carême jusqu'au carême suivant,
» n'a donné ni l'argent ni les ôtages promis, ou s'il a omis
» d'exécuter une de ces choses, et que, passé ce terme, j'aie
» constaté au seigneur empereur que ledit roi n'a pu donner
» ni l'argent ni les ôtages promis, ou exécuter une de ces
» choses; si, d'après cette connaissance, le seigneur empe-
» reur ne veut pas me remettre le roi, il me sera libre de
» retenir cinquante des ôtages que le seigneur empereur
» m'aura donnés, savoir ceux qui sont servans et non che-
» valiers.

» S'il arrive que le roi d'Angleterre meure pendant qu'il
» sera au pouvoir de l'empereur, les deux cents ôtages que
» retient le seigneur empereur seront rendus, à moins que
» l'empereur, ayant reçu une partie de l'argent, ne m'en
» ait pas donné la moitié. Quand cette moitié m'aura été
» remise, les ôtages seront rendus. Si toutes les conditions
» qui viennent d'être stipulées sont exécutées de bonne foi
» et sans fraude, le seigneur empereur s'engage à observer
» une paix solide et un bon accord avec le roi d'Angleterre.
» Donné à Wurtzbourg, l'an du Seigneur 1193, le 16 des
» calendes de mars. »

A la suite de cette convention, Ansbert copie une partie d'une lettre envoyée au duc d'Autriche par Philippe-Auguste, dans laquelle le monarque attribue l'assassinat de Conrad à Richard; le roi de France prie Léopold de garder plus étroitement le roi d'Angleterre, jusqu'à ce que lui, Philippe, ait eu avec le duc d'Autriche et avec l'empereur d'Allemagne une conférence, en personne ou par ambassadeurs. La suite ou la fin de la lettre manque. Quelques lignes plus loin, sans entrer dans aucun détail, Ansbert dit que le roi d'Angleterre, ayant payé une partie de sa rançon, et ayant donné des ôtages pour l'autre partie, fut remis en liberté. L'auteur cite, parmi ces ôtages, le fils du roi de Navarre et

le fils du feu duc de Saxe, beau-frère de Richard. Ces ôtages furent gardés, non-seulement comme garans de l'argent qui restait à payer, mais encore pour assurer l'exécution des autres articles du traité.

Nous ne pouvons nous arrêter à ce que dit Ansbert sur la mort du duc d'Autriche, après les détails que nous avons rapportés dans notre extrait de Guillaume de Neubrige. Notre auteur parle aussi des préparatifs de la croisade de Henri VI; mais il ne raconte rien de nouveau pour ceux qui ont lu Arnold de Lubeck.

Nous avons été obligés de ne donner, de la chronique d'Ansbert, qu'une analyse rapide, pour ne pas répéter ce que nous avions déjà dit dans nos extraits de Tagenon, du moine Godefroi, de la relation anonyme. Il pourrait être curieux pour nos lecteurs de comparer ces divers historiens, au moyen des analyses que nous en avons données; on suivrait ainsi dans leur marche, dans leurs mouvemens, dans leurs idées mêmes, les croisés, compagnons de Frédéric Barberousse, qui ne trouvèrent qu'une fin misérable dans l'Orient, que leur approche avait fait trembler.

Douze livres renfermant les miracles célèbres et les histoires mémorables, par Césarius D'Heisterbach, de l'ordre de Cîteaux (1).

Sous le titre qu'on vient de lire, le moine Césarius, qui vivait à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, a ramassé toutes les anecdotes et les merveilles arrivées de son temps. Ces différentes anecdotes sont racontées en forme de dialogues. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux un choix des récits qui ont quelque rapport aux croisades.

§ I. (2). — Au temps où Olivier Scholastique prêchait la croisade dans le diocèse d'Utrecht, en Allemagne, il y avait là un paysan nommé *Godescal*, usurier de son métier; cet homme, comme tant d'autres, avait pris la croix d'outremer, non point par dévotion, mais uniquement pour céder aux importunités des prédicateurs. Lorsque parurent les légats du pape, chargés de dispenser à prix d'argent ceux qui avaient fait vœu d'aller en Orient, Godescal, s'excusant à

---

(1) Illustrium miraculorum et historiarum memorabilium libri XII.
(2) Livre IIe, page 62.

tort sur sa pauvreté, trouva moyen de racheter son vœu avec cinq talens, et c'est ainsi qu'il dupa le prêtre qui recueillait les sommes. Les gens qui connaissaient l'usurier ne tardèrent pas à dire qu'il aurait pu donner quarante marcs sans porter aucun tort à ses héritiers. Cependant notre homme vivait joyeux dans les tavernes, et ne cessait d'adresser aux pélerins du Christ les reproches les plus amers. « Bonnes gens que vous êtes, leur disait-il, vous passerez » les mers, vous dissiperez vos biens, vous exposerez votre » vie à de grands dangers; et moi, qui avec cinq marcs me » suis débarrassé de la croix, je resterai ici avec ma femme » et mes enfans, et le ciel me récompensera comme vous. » Mais le Seigneur, dit Césarius, voulant montrer combien lui étaient agréables les travaux du pélerinage, et combien il était offensé des impiétés de Godescal, livra ce méchant homme à Satan, pour le punir de ses blasphèmes.

Une nuit que l'usurier reposait avec sa femme dans un moulin contigu à sa maison, il entendit comme le mouvement d'une roue, et ordonna à son fils d'aller voir d'où partait ce bruit. L'enfant obéit, mais, saisi d'effroi, il ne put avancer. « Eh bien! qui est là? » dit le père à son fils. « Arrivé à la porte, une si grande horreur s'est emparée de » moi, répondit l'enfant, que je me suis vu forcé de revenir » sur mes pas. — Quand le diable serait là, répliqua Godescal, » j'y vais et je verrai. » Il dit, et après avoir jeté un manteau sur ses épaules, il va ouvrir la porte du moulin. Un affreux spectacle se présente à ses yeux; il voit deux chevaux noirs et un homme horrible qui lui adresse ces mots: « Hâte-toi, monte sur ce cheval, parce que c'est pour toi » que je l'ai conduit ici. » L'usurier pâlit et frémit; le diable, voyant qu'il hésitait à lui obéir: « Que tardes-tu? dit-il » à Godescal; quitte ce manteau et viens. » La croix que celui-ci avait prise était cousue sur ce même manteau. Ne pouvant résister à la voix terrible du démon, l'usurier jette son manteau, monte sur un cheval, et le diable monte sur l'autre. Bientôt ils arrivèrent tous deux au séjour des peines éternelles. C'est là que Godescal vit son père et sa mère au milieu des souffrances, et une foule d'amis dont il ignorait la mort. On lui montra un siége de feu qui ne devait laisser ni calme ni repos à sa victime, un siége où le criminel devait brûler éternellement immobile; une voix lui dit: « Maintenant retourne dans ta maison; dans trois jours tu » reviendras pour occuper cette place, et tu recevras ainsi » ta récompense. » Soudain le ministre de Satan conduit l'usurier hors des enfers, et le dépose presque sans vie dans

son moulin. Sa femme et ses enfans lui ayant demandé d'où il venait, le malheureux damné leur fit cette réponse : J'ai » été conduit aux lieux infernaux, et l'on m'a montré la » place que je dois y occuper dans trois jours. » L'épouse désolée se hâta d'appeler un prêtre; comme celui-ci exhortait Godescal au repentir et à la confession, lui disant que personne ne devait désespérer de la miséricorde Dieu, le misérable répondit : « A quoi servent toutes ces paroles? » je ne puis être contrit, je trouve inutile de me confesser; » il faut que les décrets soient accomplis. Ma place est pré- » parée, dans trois jours j'irai m'y asseoir, et je recevrai le » prix de mes œuvres. » L'usurier mourut, au bout de trois jours, sans confession, sans viatique, sans extrême-onction, et fut enseveli dans les enfers.

§ II. (1). — Des chrétiens, qui traversaient les mers pour aller secourir la Terre-Sainte, furent surpris par une violente tempête. Les vents frémissaient dans les voiles, les flots couvraient le navire, les nautonniers s'épuisaient en vains efforts, et chacun ne voyait plus qu'une mort inévitable. Dans cette situation désespérante, les pélerins se mirent à se confesser les uns les autres. C'est à cause des péchés d'un seul croisé que Dieu avait envoyé cette tempête; et les crimes de cet homme, dit Césarius, étaient si grands, si honteux, si horribles, tant dans leur quantité que dans leur qualité, que la mer même ne pouvait supporter le poids de ces iniquités. Le pélerin coupable, craignant pour ses jours et pour son âme, voyant que ses compagnons tremblaient pour eux-mêmes, et qu'il était lui seul la cause de tous ces maux, se leva et adressa ces paroles aux croisés voyageurs : « Ecoutez-moi, mes frères, écoutez-moi; c'est » à cause de mes iniquités que cette tempête s'est élevée; » je suis l'occasion des périls qui vous menacent, je vous » en prie, entendez ma confession. » A ces mots, il se fit un profond silence, et le pécheur avoua les fautes énormes qui chargeaient son âme. Bientôt la mer se tut, les ondes redevinrent paisibles, et cette merveille frappa d'étonnement tous les pélerins de la croix. « Chose admirable! ajoute » le narrateur, lorsque le navire eut touché le rivage, per- » sonne ne se souvint plus des crimes dont on avait entendu » la confession. »

§ III. (2) — Pendant les prédications d'Olivier Scholasti-

(1) Livre IIIe, page 129.
(2) Livre IVe, page 175.

que, dont nous avons déjà parlé, un prêtre, nommé *Seger*, vint trouver le moine Bernard, associé aux travaux apostoliques du chanoine de Cologne. Seger, homme éloquent, beau de figure, remarquable par sa taille, portait, comme les Templiers, une tunique où l'on voyait le signe de la croix. Il présenta à Bernard une pierre précieuse de diverses couleurs, ajoutant que telle était la vertu de cette pierre, que ceux qui la possédaient étaient sûrs de triompher partout et de toutes les manières. Seger avait en vue d'obtenir par là la permission de se faire entendre au peuple. Bernard refusa d'accepter l'objet que le prêtre lui offrait, parce que, disait-il, il ne voulait pas l'en priver. Toutefois, ce jour-là même, Olivier Scholastique consentit à ce que Seger prêchât la croix. Le jour suivant, après que le moine Bernard eut terminé l'exhortation qu'il avait coutume d'adresser à la multitude, le prêtre Seger, qui avait assisté à ce discours, tomba la face contre terre, et, possédé du démon, il faisait des gestes horribles. Bientôt Olivier Scolastique accourt avec ses clercs, bénit le possédé et le fait traîner au pied d'un autel; là, Seger vomissait des blasphêmes contre Dieu et contre Olivier. Alors on se mit à le lier avec des courroies, et le misérable fut transporté sur une voiture, auprès de gens qui le connaissaient; il expira au bout de cinq jours, selon la promesse que le diable lui avait faite.

§ IV. (1) — Pendant son adolescence, le frère Guillaume, camérier du monastère où vivait Césarius, prit la croix et passa au-delà des mers pour visiter le sépulcre du Seigneur. Près d'arriver au port de Ptolémaïs, Guillaume et ses compagnons aperçurent, avant le lever de l'aurore, des flambeaux qui brillaient aux environs de la ville. Ils interrogèrent les nautonniers pour savoir d'où provenaient ces lumières; ceux-ci répondirent que la saison de l'été avait commencé, et que les habitans de Ptolémaïs avaient placé leurs tentes hors de la cité, afin de respirer la fraîcheur des nuits. Des pélerins, sur la foi de leurs matelots, entrèrent dans le port, et c'est alors qu'ils reconnurent que Saint-Jean-d'Acre venait d'être reconquise par les Sarrasins. (C'était à l'époque de la prise de Ptolémaïs par Saladin). Conradin, fils du sultan, se trouvait alors dans la ville. A la vue du vaisseau chrétien, il eut compassion des pélerins, et envoya pour les rassurer un païen de noble origine, versé dans la connaissance de la langue française. Jusqu'à

(1) Livre IVe, page 178.

ce moment, les croisés, tremblans de crainte, s'étaient cru menacés de la mort ou de la servitude. L'un d'entre eux, né en Allemagne, se trouvait aux portes du tombeau; au milieu des douleurs de l'agonie, il envoya à Conradin ses armes riches et belles, le suppliant de conserver la vie à ses frères. « Moi, disait le croisé mourant, j'avais promis au » Christ de le servir avec ces armes pendant trois ans; mais, » comme je le vois, Dieu ne veut point que j'accomplisse » mon pélerinage. » On adressa au prince musulman des députés, au nombre desquels se trouvait le frère Guillaume, instruit dans la langue française; ces ambassadeurs étaient chargés de porter le présent au fils de Saladin. Le prince couvrit de ses baisers le baudrier, le bouclier, le casque, le glaive et les haches du pélerin; il témoigna le désir de visiter lui-même le malade. Celui-ci avait déjà expiré, son corps avait été jeté à la mer, mais il avait été remplacé sur le lit de douleur par un chevalier que la maladie avait atteint. Conradin, accompagné de plusieurs galères peintes de diverses couleurs, se rendit auprès du vaisseau chrétien; il entra lui-même dans le navire, remercia les croisés du présent qu'il avait reçu, et s'assit à côté du gentilhomme malade, s'entretenant sur les moyens de le guérir avec le médecin qu'il avait amené avec lui. Après lui avoir offert des fruits qu'il avait cueillis à Damas, dans le jardin de son père, il dit au malade que c'était à cause de lui qu'il voulait faire du bien à tous les chrétiens. Comme les pélerins lui demandaient une escorte pour aller à Jérusalem, le prince répondit que des brigands infestaient les chemins de la ville sainte, et qu'il était prudent de ne pas s'exposer à de violentes attaques. En sortant du navire, Conradin dit adieu au malade et à tous les croisés; il leur permit de retourner dans leur pays et leur donna son étendard royal, qui devait les protéger contre les Sarrasins. Le noble païen dont nous avons parlé plus haut amena avec lui à Ptolémaïs le frère Guillaume, et lui adressa ces paroles: « Dites-moi, jeune homme, » comment les chrétiens observent leur religion dans leur » patrie. — Assez bien », répondit le pélerin, qui ne voulait pas déclarer toute la vérité. L'émir répliqua : « Moi, » je vous dirai comment se comportent les chrétiens qui » habitent notre pays. Mon père était un homme célèbre » et d'une haute naissance. Il m'envoya auprès du roi de » Jérusalem pour que j'apprisse le français; celui-ci, de son » côté, envoya son fils auprès de mon père pour lui faire » apprendre la langue des Sarrasins; de là vient que je con- » nais parfaitement la vie que mènent les chrétiens. Il n'y

» a pas eu un citoyen à Jérusalem qui, pour de l'argent, » n'ait livré à la brutalité des pélerins sa sœur ou sa fille, » ou, ce qui est plus exécrable, son épouse même. Les » chrétiens de Jérusalem étaient tellement adonnés aux » plaisirs de la gueule et de la chair, qu'ils ne différaient en » rien des animaux. La vanité régnait tellement dans leurs » âmes, qu'ils ne songeaient qu'à arranger leurs vêtemens, » à les tailler, à les découper et à leur donner les formes les » plus élégantes; j'en pourrais dire autant de leur chaussure. » Voyez comme mes vêtemens et mes souliers sont simples; » comme ils sont amples et ronds. » (Le frère Guillaume avait rapporté à Césarius que les manches de ce musulman étaient larges comme les manches d'un moine; que ses habits n'étaient nullement plissés, qu'il n'y régnait aucune recherche, quoique l'étoffe de ses vêtemens fût assez riche). Le noble musulman ajouta ces mots : « Voilà les » vices pour lesquels Dieu a chassé de cette terre les chré- » tiens superbes et luxurieux; il n'a pu supporter plus » long-temps de si grandes iniquités. Croyez-vous que nos » propres forces nous auraient suffi pour reconquérir cette » terre? Point du tout. Nous ne redoutons aucun de vos rois, » pas même votre empereur Frédéric; mais, comme nous » l'avons lu dans nos livres, il se levera un empereur nommé » Othon, qui viendra rendre au culte chrétien la Syrie et » la ville sainte. »

Le recueil de Césarius nous offre encore quelques anecdotes qui ont rapport aux croisades; mais elles nous paraissent trop peu intéressantes pour être placées sous les yeux de nos lecteurs.

Chronique des Slaves, par Helmode, et continuée par Arnold de Lubeck (1).

Helmode, prêtre de Posen, a fait, dans sa chronique des Slaves, l'histoire de la conversion de ces peuples à la religion chrétienne. Il a commencé son ouvrage au temps de Charlemagne et l'a laissé à l'année 1170, époque de sa mort.

Sous le nom de Slaves, Helmode comprend les Russes,

(1) Chronica Slavorum Helmodi presbyteri bosoviensis et Arnoldi, abbatis Lubecensis.

les Polonais, les Prussiens, les Bohémiens, les Corenthiens, les Sorabes. Dans la Slavie ultérieure, on adorait le dieu *Proven*, auquel les vieux chênes étaient consacrés. Les Slaves avaient dans leurs temples des simulacres fantastiques, telle que l'idole qu'ils appelaient *podaga;* ils adoraient des divinités qui présidaient aux champs, aux forêts, aux chagrins, aux voluptés. Ils convenaient cependant qu'il y avait un dieu qui régnait dans les cieux, mais dont le pouvoir ne s'étendait que dans le monde céleste.

Dans son chapitre XXXI, l'auteur parle en ces termes de la première croisade : « Une chose digne d'être rapportée » et d'être transmise à la postérité arriva dans les derniers » jours du vieil empereur Henri. Un nommé Pierre, d'origine » espagnole et moine de profession, étant entré sur les » terres de l'empire romain, se mit à prêcher partout, ex- » hortant les peuples à aller à Jérusalem pour délivrer la » ville sainte, qui était occupée par des barbares. Il montrait » une lettre qu'il disait lui avoir été envoyée du ciel, et » dans laquelle il était écrit : *Les temps des nations sont ac-* » *complis : la cité qui est foulée aux pieds par les Gentils doit* » *être délivrée.* » (Il a été question de ce papier merveilleux dans notre analyse de l'abbé Ekkard, coll. ampl. de Martène). « C'est pourquoi toutes les puissances du monde, les » évêques, les ducs, les préfets, les guerriers, les plébéïens, » les abbés, les moines, partirent pour ce voyage de Jérusa- » lem, sous la conduite du brave Godefroi. Soutenus par le » secours de la vertu divine, ils reprirent Nicée, Antioche » et plusieurs villes que possédaient les barbares. S'avan- » çant ensuite, ils délivrèrent de leurs mains la cité sainte. » Alors sur cette terre on vit croître des rejetons pour la » gloire de Dieu; et les peuples du monde adorèrent le Sei- » gneur à l'endroit même que ses pieds avaient foulé. »

C'est là tout ce qu'Helmode dit de la première guerre sainte. Il s'est un peu plus étendu sur la seconde ; il parle de la prédication de saint Bernard en Allemagne, et dit qu'après avoir guéri un enfant qui était aveugle et boiteux, l'abbé de Clairvaux se mit à exhorter les princes et tous les fidèles à partir pour Jérusalem, afin de comprimer les nations de l'Orient et de les soumettre aux lois du Christ; car, disait-il, les temps approchent où *les peuples ne doivent plus former qu'une nation, afin qu'Isaël tout entier soit sauvé* (*dicens appropinquare tempora, quò plenitudo gentium introïre debeat, et sic omnis Israël salvus fiat*). Le chroniqueur, étonné que les peuples et les rois se soient levés à la voix d'un seul homme, est porté à croire que l'illustre Bernard était ins-

truit par je ne sais quels oracles (*nescio quibus oraculis edoctus*). L'armée chrétienne fut partagée en trois parties : la première marcha contre l'Orient, la seconde contre les infidèles d'Espagne, la troisième contre les Slaves.

Helmode fait le récit de ces trois expéditions, mais avec une concision qui laisse beaucoup à désirer. Il rapporte que lorsque les croisés furent arrivés sur les confins de la Grèce, après avoir obtenu de l'empereur de Constantinople la promesse de la liberté du passage et de l'achat des provisions, un soir, des pèlerins virent un nuage sombre s'arrêter au-dessus de leur camp; quand ce nuage eut disparu, tous les pavillons parurent couverts comme d'une pluie de sang : ce qui fit présager aux chefs qu'ils étaient destinés à éprouver de grands malheurs et à supporter bien des fatigues. Leur conjecture, dit Helmode, ne les trompa point. (Nous avons déjà vu ce prodige raconté par Cornerius Hermann). L'historien rapporte, comme premier désastre arrivé à l'armée chrétienne, qu'à l'approche de la nuit, les croisés, se trouvant au milieu des montagnes, entendirent sur les hauteurs des éclats de tonnerre et le bruit de la tempête; au milieu de la nuit, les eaux de la pluie et les torrens inondèrent tellement les vallées, que tout ce qui s'y trouva, hommes ou troupeaux, fut emporté à la mer. (L'auteur veut parler ici de l'inondation qu'Othon de Freisingen a racontée d'une manière si pittoresque.) Du reste, le récit d'Helmode n'apprend rien au lecteur qui a lu les Gestes de Louis VII et la Relation d'Odon de Deuil. L'expédition du Portugal est aussi brièvement racontée. Au rapport de l'auteur, la croisade contre les Slaves ne fut ni plus utile ni plus glorieuse que celle du roi de France et de l'empereur des Romains. Les croisés triomphaient des Slaves toutes les fois qu'ils se mesuraient avec eux; mais comme il leur était défendu de poursuivre les vaincus, ils se lassèrent de ce genre de guerre; ils traitèrent avec leurs ennemis, qui promirent d'embrasser la foi chrétienne et de relâcher les Danois qu'ils tenaient en captivité. Plusieurs Slaves reçurent le baptême, auquel ils renoncèrent ensuite. De tous les prisonniers danois, on ne remit en liberté que les vieillards et les gens inutiles; les autres furent retenus, et les Slaves continuèrent leurs brigandages dans le Danemarck. Helmode nous apprend qu'à la tête de cette expédition étaient Alberon de Hambourg et tous les évêques de la Saxe, et que le chef des Slaves se nommait *Niclot*. Ici finit la chronique d'Helmode. Arnold de Lubeck, d'abord maître d'école, ensuite abbé, entreprit de la continuer; il y ajouta cinq autres livres.

C'est cette continuation dont nous allons présenter l'analyse.

Arnold commence par faire un long récit du pélerinage de Henri, duc de Saxe et seigneur de Lubeck, dans l'année 1171. Hermann Cornerius et Meibomius ont aussi raconté ce pélerinage.

Dans son troisième livre, qui est en grande partie consacré au récit des affaires de la Terre-Sainte, l'auteur, avant d'entrer en matière, s'élève contre la corruption des mœurs de son siècle, et s'exprime en ces termes :

« Pendant ce temps, les larmes coulent, les soupirs se » font entendre, la voix de la douleur et des gémissemens » s'élève dans les airs; car tout est troublé et confondu par » une crainte extraordinaire; les cœurs ont frémi, la fleur » du génie s'est flétrie, la main de l'écrivain s'est ralentie. En » effet, l'ivraie a étouffé la moisson du Christ; les scandales » se sont tellement multipliés, que le froment de la sainte » Église s'est desséché dans la paille. Où trouve-t-on un » homme sage et sensé; où sont, je le demande, les lois, » les droits, la justice, la religion, la paix, la vérité, la » chasteté conjugale, le célibat spirituel? »

Après d'autres réflexions pieuses, qu'il tire presque toutes des écritures saintes, Arnold parle de la maladie et de la mort de Baudouin-le-Lépreux, de celle de son neveu, que ce roi avait désigné pour lui succéder, du mariage de la sœur de Baudouin avec Guy de Lusignan, des dissentions qui s'élevèrent dans le royaume de Jérusalem, de l'invasion de Saladin, de la bataille de Tibériade et de la prise de la ville sainte. L'auteur donne sur tous ces événemens des détails que nous avons déjà fait connaître. Il dit ensuite un mot de la lettre du pape Clément III, adressée à tous les fidèles pour les exhorter à secourir la Terre-Sainte et à se livrer à la pénitence. Il fait le récit des préparatifs de Frédéric Ier. et de son expédition. En parlant du séjour de cet empereur en Hongrie, il décrit les présens que la reine de ce pays donna au prince allemand : « C'était une très-belle » tente couverte dans toute sa longueur et sa largeur de » tapis d'écarlate, et garnie d'un lit, d'un matelas et d'une » couverture précieuse; il y avait un siége d'ivoire, avec » un coussin orné de riches broderies. Pour que cette tente » ne laissât rien à désirer, on y voyait un petit chien de » chasse blanc qui courait sur le tapis. »

Arnold suit assez fidèlement l'empereur Frédéric dans son expédition, mais ne nous apprend rien de nouveau. Il omet plusieurs circonstances que nous avons vues ailleurs. Il ra-

conte ensuite assez brièvement le siège et la prise d'Acre par les rois de France et d'Angleterre, la mort du marquis Conrad, le traité de paix que fit Richard avec Saladin et la captivité en Allemagne du monarque anglais.

L'abbé de Lubeck commence son cinquième livre par déplorer le malheureux état de la Terre-Sainte; il se plaint de ce qu'elle n'est pas encore recouvrée. « La main du Sei» gneur, dit-il, est encore étendue, car nos péchés, qui » s'accumulent chaque jour, s'opposent à ce que le temps de » la miséricorde arrive. Sion est captive; elle est encore » foulée aux pieds par les Gentils. » L'auteur adresse au ciel des vœux et des prières pour qu'il daigne faire cesser les misères de la ville sainte.

Le récit de la quatrième croisade, qu'on va lire, est d'autant plus curieux, qu'Arnold est le seul historien qui nous ait donné des détails sur cette expédition. Nous nous contenterons de laisser parler l'auteur lui-même :

« Quoique Henri VI ne se fût pas croisé publiquement, » on ne peut douter qu'il ne le fût de cœur; car de même » que son père avait ordonné le premier pélerinage, de » même il ordonna le second. Dans l'assemblée qui se tint à » Strasbourg, et où le cardinal Grégoire lut les lettres en» voyées par le pape Célestin, il promit solennellement qu'il » se dévouerait avec zèle à cette expédition. Il envoya dans » la Pouille des commissaires auprès du chancelier Conrad, » occupé des affaires de l'empire; il ordonnait au chancelier » de faire tous les préparatifs nécessaires au passage. Les » grands et les guerriers, animés par l'exemple de ce prince, » prirent la croix pour la rémission de leurs péchés. (L'his» torien désigne les principaux d'entre eux). De nouvelles » lettres du pape, envoyées dans les villes et dans les pa» roisses, excitèrent le zèle d'une multitude de chrétiens » pour la défense de la Terre-Sainte. Quatre cents habitans » de Lubeck se croisèrent; riches et pauvres se préparèrent » à se mettre en route pour l'été suivant. L'empereur lui» même se hâta de se rendre dans la Pouille; mais une guerre » qui s'éleva vint mettre obstacle à son départ pour l'Orient. » (Les expressions d'Arnold sont ici fort singulières : *Sed perplexitate testiculorum*, dit-il, *leviathane hoc impedire conante, intolerabilis guerra ibidem exorta est*. La phrase suivante peut servir d'explication aux idées que présentent ces expressions, que nous ne pouvons traduire. L'impératrice ayant » pris congé de son époux, une grande conspiration éclata » tout-à-coup contre Henri. »

« Les croisés arrivèrent de toutes parts en Italie et se

» rendirent dans le duché de Bénévent, dont les habitans
» leur fournissaient d'une main ce qui leur était nécessaire,
» et de l'autre le leur enlevaient en secret. Il y en eut même
» qui leur adressèrent en face des reproches. *Le voyage*
» *que vous entreprenez*, leur disaient-ils, *est superstitieux et*
» *odieux au ciel. Vous vous présentez comme des pélerins et des*
» *défenseurs de la religion, mais au fond vous êtes des loups*
» *rapaces. Ce n'est pas pour l'empereur du ciel, mais pour*
» *celui de la terre que vous allez combattre. Vous venez avec*
» *lui pour ravager la Pouille et la Sicile.* Ces reproches amol-
» lirent le cœur de plusieurs. Leur courage se fondit comme
» la cire devant le feu. Ils craignaient d'être trahis et dé-
» pouillés ou même privés de la vie. Le plus grand nombre
» cependant persista avec constance dans la résolution qui
» avait été prise. Une flotte de quarante-quatre vaisseaux
» aborda à Messine, et tous les croisés, sous la conduite du
» chancelier Conrad, se disposèrent à partir. Conrad, qui
» depuis long-temps était dans la Pouille, avait fait de
» grands préparatifs. Outre son mobilier et d'immenses ri-
» chesses qu'il avait amassées, il avait pour sa table jour-
» nalière des vases d'or et d'argent dont la valeur montait
» à mille marcs. Il se fit ordonner prêtre et évêque, et partit
» plein de joie, emportant avec lui des trésors que l'empe-
» reur lui avait envoyés pour les distribuer aux guerriers
» et les animer aux combats. On mit à la voile vers la fête
» de saint Gilles, et on débarqua heureusement à Ptolémaïs
» à la fête de saint Maurice. Le chancelier avait relâché à
» l'île de Chypre avec le comte Adolphe et quelques autres
» seigneurs. Il y couronna le roi, de la part de l'empereur,
» avec le diadême qu'Henri VI lui avait envoyé. Après cette
» cérémonie, Conrad rejoignit les croisés à Acre, au bout
» de quelques jours. Il y apprit la mort subite de Henri,
» comte de Champagne, roi de Jérusalem. » Voici comment
Arnold raconte cet événement : « Les Sarrasins, ayant fait
» une irruption, vinrent entourer la ville de Joppé. Le roi,
» à cette nouvelle, prit les armes pour aller au secours de
» cette place. Les chrétiens qui y étaient enfermés, se con-
» fiant plus dans leur courage que dans le Seigneur, sorti-
» rent de la ville et tombèrent sur l'ennemi. Les infidèles, se
» défendant avec vigueur, les forcèrent à prendre la fuite.
» Mais lorsque les chrétiens voulurent rentrer dans Joppé,
» ceux qui étaient restés, craignant l'irruption des Sarra-
» sins, fermèrent les portes et laissèrent égorger leurs frè-
» res. Les ennemis, attaquant ensuite la ville, s'en empa-
» rèrent et tuèrent tous les Allemands qu'ils y trouvèrent. »

(Arnold prétend que ce massacre des Allemands arriva par la trahison des Italiens ou des Anglais.)

« Le roi, voyant que le salut de tant de gens était ainsi » négligé, retourna à Ptolémaïs, et lorsqu'il était seul sur » le portique (1) de son palais, il tomba tout-à-coup et se » brisa la cervelle. Quelques-uns disent que ce prince fut » puni de Dieu parce qu'il avait vu avec peine l'arrivée des » Allemands, et qu'il craignait que la Terre-Sainte ne leur » dût sa délivrance. Les pélerins débarqués à Acre, appre- » nant la perte de leurs frères, prirent les armes, dans l'es- » poir qu'à l'aide du Christ ils mettraient les infidèles en » fuite ou leur enleveraient le butin qu'ils avaient fait. Mais » les Sarrasins, ayant détruit Joppé, retournèrent chez eux » conduisant leurs prisonniers et emportant leurs dépouil- » les. Les chrétiens retournèrent à Saint-Jean-d'Acre.

» Cependant la réunion de tous les croisés inspira aux » habitans d'Acre et de Tyr une grande joie. Ils chantèrent » des hymnes; ils adressèrent des prières au Seigneur, et » lui demandèrent de venger les outrages faits à la croix. Les » ennemis, au contraire, furent troublés; ils tremblèrent » pour eux-mêmes et craignirent que la Terre-Sainte ne » leur fût arrachée. Ils fortifièrent les places qu'ils occu- » paient, quittèrent les campagnes et se retirèrent dans des » lieux sûrs. L'armée chrétienne, s'étant rassemblée, mar- » cha vers Tyr. Là, elle fut rangée en ordre de bataille et » se porta sur Sidon. La cavalerie prit la route de terre, les » autres se dirigèrent par mer. En arrivant devant Sidon, » les pélerins trouvèrent cette place sans habitans et sans » provisions. Vous auriez vu là des maisons de pierre ou de » bois de cèdre ornées de diverses manières; ces maisons, que » naguère on se faisait gloire d'habiter, on s'empressait alors » de les détruire de fond en comble. Que de guerriers chan- » gèrent en écuries ces beaux édifices pour y loger leurs » chevaux! que de croisés firent cuire leurs alimens avec le » bois de cèdre! Quand Sidon fut détruite, les chrétiens se » portèrent sur Sarepta, qu'ils renversèrent de même. Ils » allèrent ensuite à la Fontaine des Jardins et de là à Baruth. » Les habitans avaient abandonné cette dernière ville et s'é- » taient retirés dans le château voisin. Ils y avaient trans- » porté des vivres et des armes. La garnison était composée » des plus braves guerriers; quand elle vit l'armée de terre

---

(1) Le latin porte *exedra*. C'était une petite chambre qui tenait au portique des maisons.

» approcher, elle ouvrit les portes du château et sortit pour » combattre; elle n'avait pas encore aperçu l'armée qui ve- » nait par mer. » Ici l'abbé de Lubeck décrit un petit combat à la suite duquel le gouverneur de la place fut fait prisonnier; puis il poursuit en ces termes :

« Pendant ce combat, l'armée navale s'approchait de la » ville, que la garnison musulmane avait abandonnée. Les » prisonniers chrétiens restés dans cette ville, voyant des » voiles carrées, comprirent que c'était des croisés qui ar- » rivaient. Un de ces prisonniers s'approche de la tour la » plus haute et la plus forte, en ouvre doucement la porte » avec un instrument, et retenant son haleine, il marche » sans bruit, monte et trouve les sentinelles endormies; il se » précipite aussitôt sur elles et les égorge; élevant alors un » étendard, il fait signe aux vaisseaux et invite les croisés » à entrer dans la ville. Ceux-ci, ayant compris le signal, et » croyant que la chose se faisait par un miracle, se hâtèrent » de gagner la rive. Pendant ce temps, le chancelier s'em- » parait du château. Les ennemis effrayés, voyant la tour » perdue, commencèrent à fuir de toutes parts, cherchant » leur salut dans les montagnes et dans le creux des rochers. » Les chrétiens entrèrent triomphans dans la ville et dans » le château, qu'ils trouvèrent remplis de richesses, de vin, » de bled et autres provisions destinés à nourrir les habi- » tans pendant trois ans. Il y avait une si grande quantité » d'arcs et de ballistes, qu'on aurait pu en charger deux » grands vaisseaux. La ville de Baruth ou Bérithe est la » plus belle et la plus forte de ce pays; elle a un port ex- » cellent ouvert à tous les vaisseaux qui arrivent. C'est dans » cette ville que les princes sont couronnés. Lorsque Saladin » s'en rendit maître, il s'y fit couronner roi de Jérusalem, » et fut salué sultan de Babylone. L'armée chrétienne, après » avoir séjourné quelque temps à Berithe, dont elle avait » détruit les murailles, apprit la nouvelle de la mort de » l'empereur. Cette nouvelle répandit la tristesse parmi le » peuple de Dieu; tous les courages furent abattus; et » comme il arrive dans de pareils événemens, les uns crai- » gnirent de perdre leurs dignités, les autres leurs offices, » ceux-là leurs pensions, ceux-ci leur crédit : en sorte que » les esprits étaient dans le doute et l'incertitude; l'un pen- » sait que s'il était dans son pays, il pourrait parvenir au » commandement; l'autre craignait que le nouveau prince « ne lui fût contraire. Plus la perte qu'on faisait était grande, « plus on fondait d'espérance sur les dissentions qui pour- » raient s'élever. Cependant, au milieu de ces fluctuations,

» la prudence n'abandonna point les chefs; car dans une as-
» semblée qu'ils tinrent, il fut résolu que tous les grands du
» royaume qui étaient présens prêteraient serment de fidé-
» lité au fils de l'empereur. Cette mesure rétablit le calme.
» On décida aussi de donner un roi à Jérusalem : le roi de
» Tyr (lisez de Chypre) fut choisi. Il fut appelé et reçu avec
» honneur; il épousa la veuve de Henri et fut déclaré roi de
» Jérusalem par tous les chefs. Le prince d'Antioche contri-
» bua beaucoup à toutes ces résolutions. Il était venu avec
» toutes ses troupes; déjà il se préparait à s'en retourner;
» mais auparavant il informa les siens de tout ce qui s'était
» passé, au moyen d'un message porté par une colombe. »

Arnold explique l'usage que les princes d'Orient faisaient de ces oiseaux pour se communiquer les nouvelles. Il raconte ensuite la prise des villes de Lystris et de Gibel, que le prince d'Antioche ajouta aux places fortes des chrétiens; puis il continue en ces termes son récit de l'expédition des croisés :

« L'armée, après avoir passé quelques jours à Bérithe,
» retourna à Tyr. Les chefs décidèrent qu'on irait faire le
» siège de Chorut (Thoron), forteresse à une journée de
» chemin de cette ville. Comme cette place était sur un lieu
» escarpé et de difficile accès, les chrétiens entreprirent un
» genre d'attaque inconnu aux ennemis. Il y avait parmi eux
» des Saxons employés depuis long-temps aux travaux des
» mines d'argent de Goslar, dans le lieu qu'on nomme *Ram-*
» *mesberg*. Ils se mirent à l'œuvre avec beaucoup de peine
» et de dépense. Ceux qui étaient chargés de présider aux
» travaux veillaient sans cesse, et les ouvriers du camp se
» relevaient les uns les autres. Lorsque la montagne fut
» creusée et qu'on eut mis le feu à la mine, les murs de la
» forteresse tombèrent. Les ennemis, effrayés en voyant le
» château s'écrouler sans qu'on eut employé les machines de
» guerre en usage, ne surent quel parti prendre; cependant
» ils commencèrent aussi à creuser de leur côté, mais leurs
» travaux ne servirent à rien. L'ouvrage des mineurs saxons
» ne discontinuait pas depuis un mois, et les ennemis, ne
» trouvant aucun moyen de l'empêcher, furent consternés et
» se dirent entre eux : *Que ferons-nous? Comment éviterons la*
» *mort qui nous menace? Nos frères et nos proches périrent*
» *ainsi dans Acre, lorsque, sous nos yeux, ils furent décapi-*
» *tés au nombre de quatre mille dans un seul jour. Sauvons-*
» *nous donc, nous et nos enfans; car cette race d'hommes est*
» *terrible, opiniâtre et altérée de notre sang. Tentons quelque*
» *moyen pour obtenir d'eux la vie sauve*. Pendant que dans
» leur trouble ils cherchaient entre eux les moyens de com-

» poser avec les croisés, ceux qui étaient sur les murs adres-
» sèrent ainsi la parole aux sentinelles des chrétiens : *Nous*
» *vous demandons un instant de trève pour nous entretenir avec*
» *vous*. Leur proposition ayant été acceptée, *Nous vous*
» *prions*, dirent-ils, *de répondre franchement à la demande*
» *que nous vous faisons. Quel est votre maître? A qui sont*
» *ces camps que nous voyons devant nous? Ces camps que*
» *vous voyez*, leur répondit-on, *sont ceux de Henri, palatin*
» *du Rhin, fils du duc Henri, prince très-renommé, et nous*
» *sommes ses serviteurs. Nous voudrions lui parler*, reprirent
» les assiégés. — *Que voulez-vous lui dire, vous qui avez*
» *rompu la paix et qui êtes les ennemis de la vérité? — Nous*
» *voulons lui dire la vérité et parler de la paix*. Le prince
» palatin arriva et leur tendit la main. *Glorieux prince*, lui
» dirent-ils, *nous sommes pressés de tous côtés; nous vous*
» *prions de nous faire paraître dans l'assemblée de vos barons*
» *pour y traiter de la reddition du château et de la sûreté de nos*
» *personnes. Je crois bien*, leur répondit le prince, *que nos*
» *chefs consentiront à vous recevoir; mais comme il est sage*
» *d'agir en tout avec circonspection, je vais leur communiquer*
» *votre proposition*, et *je reviendrai dans peu vous apporter*
» *leur réponse*. Le prince alla trouver aussitôt le duc de Bra-
» bant, qui avait le commandement de toute l'armée, et lui
» déclara ce que demandaient les habitans. Il fut décidé
» qu'on enverrait au château sept des principaux de l'armée
» pour entendre les propositions des ennemis. Lorsque les
» députés furent arrivés, les chefs de la garnison leur
» parlèrent ainsi : *Nous implorons votre clémence; nous savons*
» *que la religion chrétienne vous recommande la patience et la*
» *pitié : épargnez-nous. Quoique nous ne soyions pas chrétiens,*
» *nous ne vivons pas sans religion; nous sommes descendus*
» *d'Abraham, et nous nous appelons Sarrasins de son épouse*
» *Sara. S'il est vrai que votre Christ soit le vrai Dieu et qu'il*
» *vous ait racheté par la croix, cette croix dont vous vous*
» *glorifiez peut devenir aussi pour nous un moyen de*
» *salut. Quoique notre religion soit différente, il est constant*
» *que nous avons tous le même créateur et le même père. Nous*
» *sommes frères, non par la profession de foi, mais par l'hu-*
» *manité. Suivez donc les préceptes de votre père : épargnez*
» *vos frères. Tout ce que nous avons est à vous, pourvu que*
» *vous nous laissiez la liberté de vivre avec vous; nous ne vou-*
» *lons rien de plus. Cependant nous vous dirons quelle a été*
» *jusqu'ici notre condition : Ce château que vous voyez nous*
» *appartient; nous sommes parmi les nôtres de la meilleure*
» *origine. Recevez-nous comme vos captifs; nous ne pourrons*

» *vous donner de grands trésors pour notre délivrance, mais*
» *vous pourrez racheter un nombre infini de chrétiens. Nous vous*
» *parlons au nom de ceux qui sont dans cette forteresse; lais-*
» *sez-les sortir avec un seul vêtement, le moindre même qu'ils*
» *aient; ils vous abandonneront tout le reste. S'il s'en trouve*
» *quelques-uns qui emportent plus que ce qui aura été accordé,*
» *faites-les décapiter sur-le-champ. Voilà les conditions que*
» *nous vous offrons, parce que nous ne demandons que la vie.*
» *Que ce château devienne votre possession, mais permettez-*
» *nous d'en sortir.* »

« Ces conditions furent acceptées par les princes chrétiens,
» et la paix fut conclue entre eux et la garnison du château.
» On envoya auprès du chancelier pour avoir son approba-
» tion; comme il était faible et malade, il pria qu'on l'excu-
» sât s'il ne pouvait la donner. Néanmoins le traité fut con-
» clu. Mais il se trouva des contradicteurs qui voulaient
» qu'on prît la place de force. *Si nous l'enlevons à main ar-*
» *mée*, disaient-ils, *nous n'aurons plus d'ennemis à craindre;*
» *la chute de cette forteresse portera la terreur dans l'âme de*
» *ceux qui voudraient nous résister*. Le plus grand nombre
» se réjouissait de la paix. Le comte Adolphe, pour effrayer
» ceux qui manifestaient leur opposition, les conduisit aux
» fossés, afin qu'ils vissent clairement les dangers qui les
» menaçaient. Au milieu de ces dissentimens, quelques
» croisés coururent aux armes et attaquèrent les assiégés à
» coups de ballistes et de machines. Ceux-ci ripostèrent à
» coups de pierres et de traits; ils blessèrent quelques péle-
» rins et en tuèrent d'autres. D'un côté l'on combattait, de
» l'autre on restait tranquille; les uns pleuraient, les au-
» tres se réjouissaient. Enfin, les amis de la paix virent
» leur opinion prévaloir, et toute espèce d'attaque cessa.
» Mais lorsque les ôtages furent livrés et qu'on fut au mo-
» ment d'exécuter les conditions du traité, les querelles
» se renouvelèrent entre les soldats et les chefs; la paix fut
» rompue et l'on courut aux armes. Les nôtres se dispose-
» rent à résister et firent mouvoir les machines de guerre.
» Les assiégés se défendirent avec courage et avec succès;
» car ils parvinrent à renverser le retranchement des croi-
» sés et tuèrent plusieurs assiégeans. L'union et la concorde
» régnaient dans leurs rangs; les nôtres, au contraire,
» étaient divisés. Les uns combattaient, les autres vaquaient
» à diverses affaires. Ils oublièrent le but qu'ils s'étaient
» proposé pour se livrer à des vices qui amollirent leur cou-
» rage. Cependant la disette se fit sentir dans l'armée; on
» fut obligé d'envoyer chercher des vivres à Tyr. Comme

» on craignait l'ennemi, il fallut y envoyer un grand nombre de guerriers. L'armée fut divisée en deux corps; l'un » devait aller chercher des provisions, l'autre était destiné » à garder le camp. Les pélerins qui étaient allés à la dé- » couverte n'étaient pas tranquilles, car on avait appris que » le sultan d'Egypte venait avec une armée considérable » pour délivrer la forteresse. Cependant les trompettes re- » tentirent dans le camp du chancelier et annoncèrent l'ar- » rivée des provisions; la joie fut générale. Les chefs, as- » surés de l'approche des ennemis, tinrent conseil la veille » de la Purification, et firent publier dans tout le camp » qu'on se disposât à combattre le lendemain matin. Cet » ordre excita dans tous les cœurs des transports de joie; » on se félicitait, on s'exhortait mutuellement à vaincre ou » à mourir pour le Christ. Le lendemain, lorsqu'on se pré- » parait dévotement au combat, le bruit se répandit tout- » à-coup que toute la suite du chancelier et des autres prin- » ces avait pris le chemin de Tyr, emmenant les bêtes de » somme chargées de tous les bagages. Les croisés, effrayés » à cette nouvelle étrange, se hâtent de rassembler leurs » effets, de les charger sur les bêtes de somme, et de suivre » à l'envi, les uns à pied, les autres à cheval, les chefs qui » les abandonnaient. Mais cette retraite ne se fit point sans » tumulte, sans douleur et sans gémissemens. Combien de » malades et de blessés se virent sur le point de devenir la » proie de l'ennemi! Remplis de crainte et d'effroi, ils es- » sayèrent aussi de se sauver dans la fuite. Les uns avaient » perdu courage; les autres, dans leur aveuglement, se » traînaient dans des chemins détournés. Le ciel parut in- » digné de cette retraite; car la tempête, le tonnerre, les » éclairs, la pluie et la grêle ne cessèrent de poursuivre » les fuyards. Lorsque les croisés furent retournés à Tyr et » à Ptolémaïs, ils firent toutes les dispositions nécessaires » pour leur départ. Au mois de mars, tous les chefs et la » meilleure partie de l'armée montèrent sur des vaisseaux » et revinrent dans leur pays. L'évêque de Verdun et l'ar- » chevêque de Mayence restèrent en Palestine avec plu- » sieurs seigneurs. Ce dernier couronna le roi d'Arménie, » comme le chancelier avait couronné le roi de Chypre. Le » prince arménien fit ensuite la paix et se lia d'amitié avec le » prince d'Antioche. »

Ici finit l'intéressante narration de la quatrième guerre sainte, que nous a donnée Arnold de Lubeck.

Dans son sixième livre, l'auteur, pour faire le récit de la prise de Constantinople par les Latins, se sert de deux let-

tres de Baudouin, comte de Flandre; la première de ces lettres est adressée à Othon, empereur des Romains; elle raconte le rétablissement d'Alexis sur le trône de Bysance. Dans la seconde lettre, le comte de Flandre parle de son élévation au trône de Constantin. Nous ne nous arrêterons point à ces deux pièces, parce qu'elles n'offrent rien de nouveau sur les événemens de la cinquième croisade.

Dans son septième livre, l'abbé de Lubeck a consacré un chapitre entier à la description de l'Egypte. Cette description est la copie d'une lettre d'un ambassadeur que l'empereur Frédéric envoya à Saladin en 1174. Cet ambassadeur, nommé Gérard, alla en Syrie et en Egypte. Dans le compte qu'il rendit de sa mission, il s'attacha à décrire le pays qu'il avait vu. On ne peut guères douter que Jacques de Vitry n'ait eu connaissance de cette lettre, écrite en 1175, car on trouve dans son histoire d'Orient des détails sur le même pays qui sont parfaitement conformes à ceux de Gérard; on y trouve quelquefois les mêmes expressions. La lettre de Gérard est un véritable itinéraire mêlé de remarques et d'observations instructives.

Gérard s'embarqua à Gênes, passa en Corse, en Sardaigne, aborda à l'île de Malte, et après sept jours de navigation, il arriva dans un pays sauvage habité par les Arabes. Gérard peint les mœurs des Bédouins. Il dit que pendant les quarante jours qu'il passa sur mer, il reconnut différentes espèces de poissons; il en vit un, entre autres, qui avait, autant qu'il en put juger, trois cent quarante aunes de longueur. L'auteur de la lettre fait la description du port et de la ville d'Alexandrie; il parle de la chapelle de Saint-Marc, où cet apôtre écrivit son évangile, reçut la couronne du martyre et fut enseveli. Jacques de Vitry a suivi Gérard dans cette description, mais il l'a abrégée. L'ambassadeur de Frédéric, après avoir parlé du Nil et de ses inondations annuelles, et des chrétiens qui habitent l'Egypte, dit un mot des villes qui portaient le nom de *Babylone*. (Jacques de Vitry a aussi copié ce que dit Gérard sur ces cités.) Selon Gérard, il y en avait trois: l'ancienne Babylone, où régna Nabuchodonosor et où fut la tour de Babel, était sur le fleuve Chobar, distante de plus de trente journées de chemin de la nouvelle Babylone. La troisième ville, du même nom, était sur le Nil, au pied d'une montagne, près du désert: c'est là que régna Pharaon. Elle était à six milles de la nouvelle. Celle-ci, également située sur le Nil, se trouvait dans une plaine; elle était grande, belle, populeuse, très-commerçante; on y apportait de l'Inde, par le Nil, toutes sortes

d'épices que l'on transportait de là à Alexandrie. Le passage que nous allons transcrire n'a pas été copié par l'évêque d'Acre. « A un mille de la nouvelle Babylone et dans le » désert, dit Gérard, sont deux montagnes formées de » grandes pierres de marbres carrées, et placées avec un art » admirable. Ces deux montagnes, également carrées, sont » de même hauteur et de même largeur, et éloignées l'une » de l'autre de la portée du trait; leur largeur respective » est de la portée d'un trait lancé d'une main très-vigou- » reuse, et leur élévation est de deux portées de trait. » Ce passage, où l'auteur désigne les pyramides, est d'autant plus remarquable, qu'aucun de nos vieux chroniqueurs, qui avaient suivi les croisés en Orient, ne parle de ces monumens de l'antique Egypte (1). « A un tiers de mille de la » nouvelle Babylone, poursuit Gérard, est la ville qu'on » nomme maintenant le Caire : c'est une résidence royale » et le séjour des princes et des mamelucks; elle est près » du Nil; ses édifices sont admirables et somptueux; elle » est défendue par des murailles et entourée de très-beaux » vergers; les Sarrasins, les juifs et les chrétiens l'habitent » ensemble, et chacun y suit sa religion. On trouve dans le » Caire plusieurs églises chrétiennes. A un mille de cette » ville est le jardin du Baume. » (Jacques de Vitry a encore copié ici l'ambassadeur allemand) : « Les Sarrasins croient » qu'ils ont dans leur pays le paradis, qui les attend après » cette vie. Ils disent qu'il y a dans ce lieu de délices quatre » fleuves; le premier roule des flots de vin, le second de lait, » le troisième de miel, et le quatrième d'eau. Selon eux, on » cueille dans ce séjour toutes sortes de fruits; on y mange » et on y boit tout ce qu'on veut; chacun aura tous les jours » une vierge nouvelle pour ses plaisirs; quand un sarrasin est » tué par un chrétien dans un combat, il a dans le paradis, tous » les jours, dix vierges à sa disposition. Lorsque je leur de- » mandais ce que devenaient les femmes qui existent au- » jourd'hui, et d'où venaient les vierges qui devaient » servir chaque jour aux plaisirs des Sarrasins, ils étaient » embarrassés pour me répondre. » Gérard, en quittant Babylone, prit la route du désert; pendant vingt jours, il

(1) Le médecin arabe Abd-Allatif visita les pyramides à peu près vers la même époque ; il pourrait être curieux de comparer la description de ces anciens tombeaux, qu'a laissée l'auteur musulman, avec le récit de l'ambassadeur Gérard. M. Sylvestre de Sacy a donné une traduction du voyage d'Abd-Allatif en Égypte.

ne rencontra aucune terre cultivée. Il arriva à Damas, ville très-belle, entourée d'un double mur, fortifiée par de suberbes tours, ornée de fontaines, d'acqueducs et d'édifices très-élégans. « Il y a dans cette cité, dit l'auteur, un » grand nombre de chrétiens qui paient un tribut au sou- » dan et possèdent plusieurs églises. A trois milles de Damas, » au milieu des montagnes, est un lieu appelé *Saydancida* » (Sardan), habité par des chrétiens; là se trouve une » église dédiée à la Vierge et desservie par douze religieuses » et huit moines. » Gérard dit y avoir vu un tableau en bois de la longueur d'une aune et large d'une demi-aune, qui était fortement attaché sur le mur du sanctuaire, derrière l'autel. Ce tableau représentait autrefois la Sainte-Vierge; mais cette peinture était devenue, par un miracle, une chair véritable d'où découlait sans cesse une huile qui avait l'odeur du baume. Plusieurs chrétiens, des Sarrasins et des juifs avaient été guéris de diverses maladies par la vertu de cette huile merveilleuse. Nous avons vu dans Mathieu Pâris ce que c'était que cette image de la Vierge. Gérard parle ensuite du prince des Assassins qui habitait au milieu des montagnes, sur les confins de Damas, d'Antioche et d'Alep. Ce qu'il dit de cette secte est conforme à que nous en avons raconté nous-mêmes dans notre histoire. Enfin, l'ambassadeur termine sa lettre par une peinture des mœurs domestiques et des usages des musulmans; cette peinture présente une foule de traits où les Orientalistes pourraient reconnaître les mœurs des peuples d'Asie tels qu'ils sont aujourd'hui, car le temps n'a presque rien changé dans l'esprit et les habitudes de ces différentes nations (1).

La chronique d'Arnold finit à l'élévation d'Othon à l'empire, c'est-à-dire au commencement du treizième siècle.

Histoire de Hongrie, par Antoine Bonfini (2).

Bonfini, écrivain du quinzième siècle, était né à Ascoli, dans la marche d'Ancône. Il vint en Hongrie, et fut présenté au roi et à la reine; ce fut d'après l'ordre du roi

(1) On peut étudier avec fruit les mœurs et le caractère des Orientaux dans l'intéressant ouvrage qu'a publié M. Reinaud, sous le titre de *Description des monumens musulmans du cabinet de Mr. le duc de Blacas.*

(2) Antonii Bonfinii rerum Hungaricarum decades quatuor, etc.

Mathias qu'il entreprit l'histoire de Hongrie. Uladislas, successeur de ce prince, pour prouver à Bonfini combien il estimait son ouvrage, anoblit lui et sa famille. Katona, en parlant de cet historien, lui reproche des erreurs, des fables et des anachronismes. Il rapporte les différentes opinions des savans sur le mérite de son ouvrage, puis il expose ainsi lui-même son propre jugement.

« A mon avis, dit-il, Bonfini est précieux pour ses seize » derniers livres, savoir, le livre X de la 3e. décade, les » dix livres de la 4e., où il traite des affaires de son temps, » et les cinq livres de la 5e. décade, qui renferment l'his- » toire du roi Uladislas. Si ces livres nous manquaient, nous » serions privés de documens importans pour cette époque. » Quoiqu'il s'y rencontre quelquefois des erreurs, il y en a » cependant moins que dans les trente premiers livres, dont » la perte ne serait pas bien grande pour la république des » lettres. »

D'après ce jugement, nous devons peu espérer de l'ouvrage de Bonfini, pour ce qui concerne les croisades, puisque ce Xe. livre de la 3e. décade commence au règne du roi Mathias, c'est-à-dire vers l'an 1458.

Nous voyons, en effet, que Bonfini répète sur la première croisade ce que Thurocz a raconté. Il parle comme lui de la proposition que les princes chrétiens firent au roi Ladislas de se mettre à la tête de l'expédition sainte; proposition qui, après la mort du monarque hongrois, fut renouvelée à son successeur Coloman. Bonfini dit, comme Thurocz, qu'elle fut rejetée par ce prince, et il tombe dans les mêmes erreurs que lui sur la conduite du nouveau roi envers les croisés.

Bonfini, à la date de 1147, accuse aussi le roi Conrad de s'être conduit comme un tyran, lorsqu'il traversa la Hongrie pour aller en Orient; il loue lui-même Louis VII de la conduite toute opposée qu'il tint envers les Hongrois, et s'étend assez longuement sur l'anecdote de Borich, qu'il rapporte quelques lignes plus loin, après avoir fait le récit de l'expédition. Il se plaint, comme presque tous les historiens, de la perfidie de l'empereur grec, qui persuada au roi de France de traverser les déserts de la Syrie où ce prince trouva tant de misères. L'auteur nous apprend qu'en sortant du port Saint-Siméon, pour aller en Palestine, Louis VII rencontra tout-à-coup la flotte des Sarrasins, et que sans l'arrivée de Roger, roi de Sicile, qui, après avoir enlevé plusieurs villes grecques à l'empereur Manuel, s'était porté sur les côtes de l'Asie, le roi de France serait resté au pouvoir des infidèles.

Roger, suivant Bonfini, fut d'un grand secours aux chrétiens. Il s'empara en Syrie de plusieurs places qu'il laissa sans garnison, et qui furent ensuite occupées par les Vénitiens. L'auteur hongrois parle en peu de mots du siège de Damas que les princes chrétiens furent obligés de lever, dit-il, parce que leurs troupes périssaient de soif et de faim. On voit que Bonfini ignorait le véritable motif de la retraite des croisés, ou du moins celui que les autres historiens en donnent.

Bonfini parle d'une manière fort succincte, et comme en passant, de la 3e. croisade. Il dit que Bela, roi de Hongrie, sentant que cette expédition ne pouvait se faire sans le secours des vaisseaux de Venise, cité que ses forces maritimes rendaient alors souveraine, fit une trève de deux ans avec les Vénitiens.

Bonfini a encore copié quelques auteurs allemands, lorsqu'il raconte qu'André, roi de Hongrie, assista au siège de Damiette en 1219, et qu'il capitula en 1221 avec le soudan d'Égypte, pour la remise de cette place. Toutes les autres chroniques s'accordent, au contraire, à dire que ce roi repassa en Europe, après avoir visité les saints lieux d'où il rapporta plusieurs reliques.

Nous ne nous arrêterons pas à la fable romanesque de Baneban, administrateur du royaume de Hongrie en l'absence d'André; ce ministre, si l'on en croit Bonfini, fit mourir la reine Gertrude qu'il accusait d'avoir servi la passion criminelle que le frère de cette princesse avait eue pour l'épouse de Barnaban.

Nous ne répéterons point ce que dit Bonfini sur l'invasion des Tartares en Hongrie, au milieu du treizième siècle; l'auteur n'en parle que d'après Thurocz et les autres historiens contemporains des événemens; nous passerons donc à l'histoire des croisades contre les Turcs, pour laquelle Bonfini mérite plus de confiance. Nous ne nous arrêterons cependant que sur les principaux événemens qui y ont rapport. Il attribue, comme la plupart des historiens, la perte de la bataille de Nicopolis à l'ardeur téméraire des Français, mais il dit, comme Thurocz, que ce qui décida surtout du sort de cette journée, ce fut le retour des chevaux de ces mêmes Français qui avaient mis pied à terre pour combattre; les Hongrois, à la vue des chevaux, jugeant que leurs cavaliers venaient d'être défaits, s'abandonnèrent à la fuite. Le roi Sigismond lui-même qui, peu auparavant, selon Bonfini, défiait la ruine du ciel (*qui cœli ruinam paulò ante contempserat*), serait tombé au pouvoir des ennemis, s'il

n'eût trouvé une nacelle pour le porter sur l'autre rive du Danube. L'auteur compare ce prince à Xercès qui, après avoir méprisé les fureurs et la puissance de la mer, se sauva en Asie sur un petit navire.

L'historien de la Hongrie raconte les exploits de Jean Hunniades, et parle du traité de paix qui fut conclu à la suite des victoires remportées sur Amurath.

Les avis qu'on reçut du commandant de la flotte des confédérés, les lettres de l'empereur grec et les ordres du pape, firent bientôt rompre ce traité. Les efforts du cardinal Julien, qui l'avait désapprouvé, contribuèrent surtout aux résolutions que prirent les chefs de l'armée hongroise de poursuivre la guerre. Bonfini met dans la bouche de ce cardinal un discours dans lequel, parmi plusieurs raisons spécieuses, on trouve celle que Katona suppose avoir été alléguée par ce légat, comme la plus juste et la plus solide. Cette raison était que les Hongrois ne devaient pas abandonner les alliés qu'ils avaient appelés à leur secours, et qu'ils étaient plus obligés de rester fidèles à d'anciens sermens qu'aux conditions d'une trêve conclue avec des ennemis dont ils connaissaient depuis long-temps la perfidie. Bonfini donne de longs détails sur la bataille de Varna. Il rapporte qu'Amurath, au milieu de la mêlée, tirant de son sein le traité qu'il avait conclu avec les chrétiens, et levant les yeux au ciel, s'écria : « Jésus-Christ, voilà les traités » que tes chrétiens ont fait avec moi; ils les ont jurés, par » ta divinité, et ils ont violé leur foi donnée sous ton nom; » ils ont perfidement abjuré leur dieu. O Christ! si tu es » Dieu, comme ils le disent, venge maintenant tes injures » et les miennes, et montre à ceux qui ne connaissent pas » encore ton saint nom, que tu sais punir la violation des » traités. »

Plusieurs historiens ont accusé Jean Hunniades d'avoir lâchement abandonné le champ de bataille, et d'avoir ainsi causé la perte des chrétiens. Bonfini se contente de dire que Corvin voyant le désordre dans les rangs de l'armée et la troupe du roi mise en fuite, abandonna cette troupe qu'il ne pouvait rallier, et se retira promptement vers les siens, afin, dit-il, qu'il restât quelqu'un qui vengeât sous de meilleurs auspices cette défaite et cette honte. En parlant de la mort du cardinal Julien, sur laquelle il ne donne rien de précis, l'auteur appelle ce prélat la cause de tous les maux (*Julianum omnium malorum auctorem.*)

Après avoir raconté la victoire mémorable qu'Hunniades et Capistran remportèrent devant Bellegrade en 1456, l'au-

teur hongrois fait la réflexion suivante : « Capistran et Corvin écrivirent au pontife Callixte, et chacun essaya, dans » ses lettres, de revendiquer pour lui-même l'honneur de » cette victoire, sans faire mention de ce que l'autre avait » fait. Ces deux hommes illustres aimaient mieux, sans » doute, être privés du pouvoir que de la gloire qu'ils croyaient » mériter. Mais quand deux chefs ont vaillamment combattu, » l'un par ses prières, l'autre par son bras, on doit croire » que la puissance divine a fait beaucoup plus que les forces » humaines. »

Nous avons parlé dans notre cinquième volume d'un triomphe que les Hongrois remportèrent en Transylvanie sur les Turcs, dans l'année 1479. Nous avons dit aussi comment les vainqueurs célébrèrent leur succès sur le champ de bataille ; mais nous n'avons pu nous arrêter à plusieurs détails curieux que Bonfini nous offre, et que nous croyons devoir rapporter ici :

« Paul Kinis, dit Bonfini, joyeux de cette victoire, toute » sanglante qu'elle était, résolut de souper au milieu des » cadavres, avec son collègue et ses légions victorieuses et » *très-pieuses* (*victricibus et piissimis legionibus*) ; car la » nuit approchait, et les chrétiens ne pouvaient retourner à » leur camp, qui d'abord avait été pillé par l'ennemi. On mit » donc des tables sur les cadavres, qui étaient en si grand » nombre et si près les uns des autres, que dans toute la plaine, » et sur une étendue de près de seize stades, on pouvait sauter d'un cadavre à l'autre. On apporta des mets, et les soldats se mirent à manger ; ils se rassasièrent, et buvant » plus que de raison, ils s'abandonnèrent à la gaîté. Le » festin se termina par des chansons guerrières. On célébra » les chefs et les grands ; le vin échauffant de plus en plus » les esprits, on se mit à danser la pyrrhique militaire. Les » soldats armés formaient des chœurs, et faisaient retentir » les lieux d'alentour de leurs chants et de leurs cris de joie. » Pendant que chacun faisait des gestes et des mouvemens » qui prêtaient à rire, on pria Paul Kinis de danser ; celui-ci » s'élança au milieu de l'enceinte, et levant avec ses dents » seules un des cadavres qui jonchaient la terre, il se mit à » danser en cadence, au milieu des spectateurs, chez qui le » rire avait fait place à l'étonnement. C'est ainsi que Paul » exécuta une danse digne d'Hercule. » Katona, qui a cité ce passage, dit que Bonfini paraît s'être trop livré à son imagination dans quelques-uns de ces détails ; mais qu'il est certain, d'après le témoignage de plusieurs auteurs, que les Hongrois remportèrent une célèbre victoire.

Suivant Bonfini, Bajazet II envoya en 1495 des ambassadeurs à Bude, pour demander une trève de dix ans. Ces envoyés offrirent au roi de Hongrie des coupes d'argent ciselé. Uladislas II reçut ces présens, et en fit lui-même de magnifiques; mais il ne voulut consentir qu'à une trève de trois ans, à condition que de part et d'autre on ne ferait aucune incursion, et qu'on rendrait de bonne foi les prisonniers. Le roi ajouta qu'il lui serait libre de proroger la trève s'il le voulait, ou de la rompre s'il y trouvait son avantage, mais qu'alors il serait obligé de prévenir le sultan trois mois d'avance.

Nous terminerons ici notre extrait de l'histoire de Bonfini; cette histoire, écrite avec talent, n'est pas un guide très-sûr pour les époques qu'elle parcourt.

Chronique de Bertholde de Constance (1).

Cet ouvrage est en général regardé par les savans comme une continuation de la chronique d'Hermann-Contract (ou le paralysé), laquelle commence à l'année 42 de J. C., et finit à l'année 1054. Bertholde ou Bernolde, ou Bernald, ou même Bernard, comme quelques-uns le nomment, avait été disciple d'Hermann, qui jouissait dans son temps d'une grande réputation de savoir. Il entreprit de continuer l'ouvrage de son maître, et le reprit à l'année où Hermann l'avait laissé; il le termina à l'année 1100, quelque temps avant sa mort. La chronique de Bertholde, souvent citée par l'abbé Fleuri, ajoute peu de chose à ce que nous savons sur cette époque; mais nous devons nous y arrêter un instant, parce que l'auteur était contemporain des événemens qu'il raconte. On y lit, sous la date de 1095, les détails suivans sur le concile de Plaisance, tenu aux calendes de mars :

« A ce concile parurent des ambassadeurs de l'empereur » de Constantinople, qui demandèrent humblement au pape » et à tous les fidèles qu'on leur envoyât du secours contre » les payens, car les barbares menaçaient déjà l'empire » grec. Après avoir entendu ces députés, le souverain pontife exhorta plusieurs des assistans à promettre par serment qu'ils iraient, avec l'aide de Dieu, secourir l'empereur grec de tout leur pouvoir. »

---

(1) Bernoldi seu Bertholdi presbyteri Constantiensis pœnitentiarii apostolicæ et monaci S. Blasii chronicon, etc.

Berthold parle aussi des conciles tenus à Clermont et à Tours, le premier dans la même année 1095, le second au commencement de la suivante, puis il ajoute :

« Dans ce temps une grande multitude se mit en marche » de l'Italie, de toute la France et de l'Allemagne, pour » aller à Jérusalem contre les païens, afin de délivrer les » chrétiens. Le pape fut le principal auteur de cette expé- » dition (*maximus auctor fuit*); dans les synodes pré- » cédens il y avait excité tout le monde avec un très-grand » zèle, et l'avait fortement recommandée comme un moyen » d'obtenir le pardon de tous les péchés. Il fit mettre le » signe de la croix sur l'habit de tous ceux qui se dévouè- » rent à ce pélerinage. Ce signe parut même sur le corps » de quelques-uns des pélerins; ce qui fit croire à beau- » coup de personnes que l'entreprise était inspirée et com- » mandée par Dieu lui-même. Cependant une multitude » innombrable de gens du peuple, qui ne savaient et ne » pouvaient se préparer aux dangers d'une pareille expédi- » tion, se mirent en route avec trop de simplicité (*nimiùm* » *simpliciter*); d'où il arriva qu'un assez grand nombre de » croisés périrent en Hongrie, parce qu'ils eurent l'impru- » dence de dévaster les terres de ce pays. Le roi de Hongrie » n'ayant pas permis aux pélerins qui suivaient cette multi- » tude d'entrer dans ses états, plusieurs trouvèrent la mort à » l'entrée de ce royaume.

» Il n'est pas étonnant, ajoute Bertholde, que ces pre- » miers croisés n'aient pu accomplir leur projet d'aller à » Jérusalem; car ils ne l'avaient pas entrepris avec humilité et » dévotion. Ils avaient parmi eux plusieurs moines apostats » qui avaient quitté l'habit de religion pour marcher avec » eux. Ils avaient en outre un grand nombre de femmes, » qui avaient criminellement changé leur habit pour des » vêtemens d'homme, et qui se livrèrent à d'infâmes désor- » dres. C'est pourquoi cette multitude, comme autrefois le » peuple d'Israël, offensa grandement le Seigneur. Aussi, » après beaucoup de travaux, de périls et de perte d'hom- » mes, ne pouvant pénétrer dans la Hongrie, les pélerins » revinrent chez eux, sans avoir rien fait, et dans une » grande tristesse. »

Le chroniqueur parle du massacre des Juifs, qui eut lieu dans plusieurs villes, notamment à Spire et à Worms. Il dit que l'évêque de Spire, irrité de n'avoir pu sauver ces malheureux, et gagné par l'argent des Juifs, fit mourir quelques chrétiens (*qui etiam ob hoc irâ commotus et pecuniâ judæorum conductus quosdam fecit obtruncari christianos.*)

Sous la date de 1098, Bertholde raconte fort brièvement les conquêtes des croisés; il nomme parmi les chefs Otton, évêque de Strasbourg, et le comte Hartmann d'Allemagne. Le prélat de Strasbourg était schismatique, et revint de Jérusalem sans avoir renoncé à ses erreurs. L'auteur dit que le pape envoya l'archevêque de Pise en qualité de légat apostolique, avec la commission de relever les églises dans les lieux d'où les infidèles avaient été chassés. « Mais, ajoute » l'historien, le roi de Constantinople fut un obstacle à cette » disposition; il se refusa en tout à secourir les nôtres; il » ne craignit point de ravager par l'incendie ou de rendre » aux infidèles les places qui leur avaient été enlevées; enfin » il ne négligea rien pour arrêter la marche des pélerins et » faire périr la croisade. »

Bertholde nous apprend (1100) que Gebehard ou Gerhard, abbé de Schaffouse, qui avait depuis long-temps donné la démission de son abbaye, s'en alla à Jérusalem avec une armée de chrétiens. Il avait obtenu pour ce voyage l'autorisation du pape Urbain. Ces pélerins, après beaucoup de travaux, arrivèrent dans la cité sainte. On confia la garde du Saint-Sépulcre à l'abbé Gerhard.

Voilà tout ce que nous trouvons sur les croisades dans la chronique de Bertholde.

Chronique ou Annales du monastère de Peterhausen (1).

Œmilien Usserman, moine et bibliothécaire du couvent de Saint-Blaise, dans la forêt Noire, qui publia en 1790 la chronique d'Hermann-Contract et la continuation de cette chronique par Bertholde, inséra dans son recueil la chronique de Peterhausen. Cette chronique anonyme était depuis long-temps en manuscrit dans le monastère de ce nom. Il paraît qu'elle est l'ouvrage de plusieurs écrivains. Elle commence en 1057 et se termine en 1203. On n'y trouve rien sur la première croisade, mais la seconde y est racontée avec quelques détails.

« Il arriva, du temps du roi Conrad, dit l'auteur, que le pape » Eugène envoya des lettres à Louis, roi de France, et que » Bernard, abbé de Clairvaux, et quelques autres, traver-

---

(1) Chronicon seu annales monasterii Peterhusani, etc.



» sant les Gaules, prêchèrent la croisade; ils disaient que » tous grands et petits, qui voudraient obéir à Dieu, devaient » prendre les armes pour aller combattre les païens; on si- » gnalait surtout à la vengeance des fidèles un tyran sangui- » naire qui avait pris la ville d'Edesse; ce barbare avait » tué ou chargé de chaînes tous les chrétiens qu'il avait » trouvés dans la ville; il avait pillé, profané et détruit les » choses sacrées. Lorsque la nouvelle des massacres d'E- » desse se fut répandue, il se fit un grand mouvement; » Conrad, roi des Romains, et Louis, roi de France, se dé- » vouèrent au service de Dieu avec plusieurs ducs, comtes » et autres seigneurs, et une multitude infinie de peuples de » différens pays. Un grand nombre de religieux, animés » d'un saint zèle, se dévouèrent aussi eux et leurs biens à ce » pélerinage.

» Des armées innombrables traversèrent la Pannonie et » les forêts de la Bulgarie; une quantité considérable de » vaisseaux pourvus d'armes et de toutes sortes de provi- » sions descendirent le Danube. Lorsque les croisés furent » arrivés en Grèce, ils furent honorablement reçus par le » roi des Grecs, et furent conduits par des guides dans un » vaste désert, d'où ils croyaient se rendre sur les terres des » infidèles. Un jour qu'ils campaient dans une vallée, une » inondation subite emporta jusqu'à la mer les bagages et » les bêtes de somme. Tant que les croisés marchèrent » dans l'humilité et la crainte de Dieu, ils furent en paix et » victorieux; mais lorsqu'enflés d'orgueil, ils s'abandonnè- » rent au crime et au pillage, les misères vinrent fondre » sur eux. En s'avançant dans le désert, ils ne trouvèrent » point de nourriture; plusieurs périrent de faim; d'autres, » accablés de besoin, furent tués par les païens ou moururent » plus tard dans l'esclavage. L'empereur Conrad, voyant qu'il » ne pouvait rien faire selon sa volonté, retourna à Cons- » tantinople, auprès du prince grec, qui le fit conduire par » mer à Jérusalem. Otton, évêque de Freisingen, frère de » l'empereur, s'était depuis long-temps séparé de l'armée » chrétienne; il voulait aller à la ville sainte par la grande » route; il avait avec lui trente mille hommes; mais les in- » fidèles s'avancèrent vers eux, et les pélerins furent vain- » cus. »

L'annaliste de Peterhausen est le seul qui dise que l'évêque de Freisingen marchait à la tête de trente mille pélerins; s'il en eût été ainsi, l'auteur des *Gestes de Louis VII*, Odon de Deuil, et surtout l'évêque de Freisingen lui-même, n'auraient pas manqué d'en parler.

La chronique suit le roi de France dans sa marche. Elle dit que ce prince fut honorablement reçu à Antioche, et qu'au bout de quelques jours, sa femme ayant été déshonorée par le prince de la ville (*stupratâ ejus uxore à principe civitatis*), il partit pour Ptolémaïs avec un petit nombre de guerriers.

La chronique parle en peu de mots du siége de Damas; elle en attribue le mauvais succès à la corruption des soldats du Christ, qui se laissèrent gagner par l'or des assiégés.

La chronique de Peterhausen ne dit rien de la troisième croisade.

Histoire de Salone, par Thomas, archidiacre de Spalatro (1).

Thomas, archidiacre de Spalatro (2), naquit en 1200 et mourut en 1268. Il a écrit l'histoire de son pays natal. On y trouve trois événemens que l'histoire des croisades ne doit pas négliger : le siége de Zara, qui précéda la prise de Constantinople par les Latins; la croisade d'André, roi de Hongrie (notre auteur est le seul qui ait raconté avec détail cette expédition), et l'invasion des Tartares en 1241.

L'ouvrage de Thomas mérite notre attention, car l'historien fut contemporain des événemens.

Dans le 25e. chapitre de son histoire, l'archidiacre, après avoir parlé de la bulle du pape Innocent III, qui appelait tous les chrétiens au secours de la Terre-Sainte, du traité conclu entre les Français et les Vénitiens pour le passage qu'on devait faire outre-mer, s'exprime en ces termes : « Les » Vénitiens eurent soin de mettre dans les conditions du » traité que les Français seraient tenus de marcher contre » tout ennemi que leur désignerait la république. Or, à cette » époque, les habitans de Zara poursuivaient de leur haine » la puissance vénitienne; ils ne lui épargnaient aucun ou- » trage et cherchaient sans cesse l'occasion de lui nuire; » riche et orgueilleuse, la cité de Zara se croyait tout per- » mis; elle tirait vanité des injustices qu'elle commettait, se

---

(1) *Thomæ archidiaconi Salonitana*, dans le recueil de Jean Lucius, intitulé : *De regno Dalmatiæ et Croatiæ.* Amstelodami, 1668.

(2) On sait que Spalatro s'appelait autrefois Salone, ville célèbre par le souvenir de l'empereur Dioclétien.

» jouait des faibles, méprisait les puissans. Zara avait mis » le comble à sa malice en dédaignant la véritable foi catho- » lique, en se laissant entacher d'hérésie. Presque tous les » nobles et les principaux de la ville accueillaient volontiers » et favorisaient les hérétiques.

» C'est pourquoi toute la flotte des croisés, partie de Ve- » nise au mois d'octobre de l'an 1203, et longeant les côtes » de l'Istrie, entra dans la Dalmatie, puis aborda près de la » ville de Zara. » L'historien dit un mot de Simon, comte de Montfort ; de Henri Dandolo, doge de Venise, qu'il désigne comme les principaux chefs de l'armée. « Quand les » habitans de Zara se virent environnés d'une armée, » poursuit l'auteur, ils s'abandonnèrent à la crainte et ne » surent quel parti prendre. La mortalité se mit aussitôt » dans la ville ; elle fut si grande, que ceux qui survivaient » et qui étaient bien portans ne suffisaient plus pour ense- » velir les morts ; les cadavres restaient sans sépulture dans » les maisons et dans les églises. Les malheureux citoyens » ne savaient s'ils devaient s'occuper des funérailles ou des » affaires publiques. Ainsi il arriva que cette misérable cité, » dépourvue de secours, fut prise par les ennemis en peu » de temps et sans peine. Le jour de saint Chrysogone, fête » célèbre à Zara, la colère divine se manifesta sur ses habi- » tans ; car les Vénitiens, sortant en foule de leurs vaisseaux, » se précipitèrent dans la ville, s'en emparèrent dans un » moment et en firent un désert. Ils renversèrent tous les » murs et toutes les tours qui formaient son enceinte ; ils » dévastèrent toutes les maisons et n'épargnèrent que les » églises. La flotte des croisés, s'éloignant ensuite, se diri- » gea vers Constantinople, qu'elle ne tarda pas à con- » quérir. »

L'historien, continuant son récit, nous apprend quelles furent par la suite les révolutions de la ville de Zara. Mais son récit ne tenant plus à notre sujet, nous passerons au chapitre 26e., où l'auteur parle de l'expédition d'André, roi de Hongrie. Les détails que l'archidiacre donne sur cette expédition sont fort curieux, et ne se trouvent répétés par aucune de nos chroniques. Voici une traduction du récit de Thomas :

« André de Hongrie, dit-il, désirant accomplir le vœu de » son père, prit la croix et partit pour aller au secours de la » Terre-Sainte. Il loua de grands vaisseaux à Venise, à » Ancone, à Zara et dans d'autres villes du golfe adriatique, » et les fit tous aborder au port de Spalatro. Le roi envoya » les provisions de guerre et de bouche sur des chariots et

» des bêtes de somme, qui remplirent tous les environs de » la ville. Une grande multitude de Saxons précéda le roi » et les Hongrois. Ces Saxons étaient des gens doux, paisibles et pleins de zèle pour l'expédition; ils portaient tous » le signe de la croix. A la demande du monarque, les » habitans de Spalatro donnèrent aux pèlerins tous les faubourgs de leur ville et leur abandonnèrent leurs maisons. » Dans un moment ces maisons furent remplies d'hommes » et de bêtes de somme. Comme elles ne suffisaient pas pour » contenir la multitude, la plus grande partie de l'armée du » roi resta dans la campagne, sous des tentes. Parmi les citoyens de Spalatro, les uns étaient effrayés, les autres » s'affligeaient en voyant ce concours extraordinaire. Le 23 » août 1217, le roi André arriva; tous les citoyens allèrent » processionnellement au-devant de lui, et l'armée des pèlerins chantait la gloire du monarque. Le clergé, couvert » d'ornemens de soie, précédé de lévites qui portaient des » encensoirs, sortit ensuite jusqu'à la porte de la ville en » chantant également des hymnes pour honorer la majesté » royale. André, à la vue de cette procession, descendit de » cheval et se rendit à l'église du *Saint-Seigneur*, entouré » des grands de sa cour et des évêques qui étaient venus » au-devant de lui. Après qu'on eut célébré la messe et qu'il » eut déposé son offrande sur l'autel, le roi se retira au palais » qui lui était destiné. Ce même jour il se rendit à la maison » commune qu'on appelle *Mata* et qui est hors des murs vers » la porte du Nord. On disait que le roi avait avec lui plus » de dix mille chevaliers, sans compter les troupes d'infanterie, qui étaient presqu'innombrables. Le prince témoigna » beaucoup de bienveillance aux citoyens de Spalatro; il » les invita lui-même à lui demander ce qu'ils voulaient; car » André désirait qu'ils reçussent le château de *Clissa* pour » servir de défense à leur ville. Il ne voulait cependant pas » leur accorder le gouvernement des îles. Mais les citoyens » de Spalatro, suivant leur caractère, songeaient bien plus » à leurs avantages privés qu'à l'utilité publique; ils négligèrent donc les bienfaits que le roi leur offrait si libéralement; ne voulant point remettre le château à quelqu'un de ses courtisans, parce qu'il savait que la cité » souffrait beaucoup du voisinage de Clissa, le prince confia la garde de cette place à Ponce, grand-maître de la » milice du Temple en Hongrie; André lui enjoignit d'y » faire résider, à tour de rôle, les chevaliers de son ordre.

» Le roi, étant retourné sur ses vaisseaux, se disposa à » partir. Les citoyens de Spalatro lui donnèrent deux galè-

» res qui devaient l'accompagner jusqu'à Dyrrachium. Le » monarque ne put avoir assez de vaisseaux pour transporter tous les croisés; c'est pourquoi les uns retournèrent » chez eux, les autres attendirent jusqu'à l'année suivante...

» Le roi André, débarquant en Syrie, inspira une grande » crainte aux Sarrasins, car, en s'éloignant des côtes, il » attaqua et prit les châteaux et les villes de l'intérieur du » pays, et renversa devant lui tous les obstacles. Mais les » destins furent jaloux de si beaux commencemens; ils ne » lui permirent pas d'aller plus loin. »

» Je ne sais si ce fut la témérité des siens ou celle des » étrangers qui conspira contre les jours du roi, ni quelle » main impie osa lui faire boire du poison, mais il eut beau- » coup de peine à échapper au danger de la mort. Il n'était » pas encore tout-à-fait rétabli lorsqu'il pensa à son retour; » il craignait des dangers pour lui et pour son royaume. » Croyant avoir pleinement satisfait à son vœu, André se » mit en chemin pour retourner dans ses états. Il ne voulut » point s'exposer au péril de la navigation; il prit la route » de terre, vint à Antioche, puis il traversa la Grèce. Le » roi se lia avec l'empereur Lascaris; la fille du prince grec » fut promise en mariage à Bela, fils aîné du monarque hon- » grois. Arrivé en Bulgarie, celui-ci fut retenu par Oxanus, » roi de ce pays, et n'obtint la permission de partir qu'a- » près avoir donné sa fille en mariage au roi des Bulgares. » André, ayant ainsi achevé son pélerinage, rentra enfin » dans son royaume. »

Ce récit de l'archidiacre de Spalatro renferme, comme on le voit, des détails qu'on ne trouve point dans les autres historiens qui ont parlé de l'expédition du roi André. On désirerait seulement que l'auteur eût raconté d'une manière plus claire la marche de ce monarque dans la Palestine, et qu'il eût donné quelqu'explication au sujet de l'empoisonnement du prince; cette dernière circonstance n'est rapportée par aucun des écrivains que nous avons analysés.

L'archidiacre de Spalatro s'est beaucoup étendu sur l'invasion des Tartares en Hongrie; nous nous contenterons de citer quelques faits, pour donner une idée du caractère féroce de ces peuples, qui, au milieu du treizième siècle, changèrent en désert les terres de la Hongrie.

Après avoir décrit la défaite sanglante des Hongrois sur les bords de la Tissa (la Teysse), l'archidiacre peint dans les termes suivans la fuite de l'armée vaincue, fuite non moins sanglante que la bataille elle-même : « Les Tartares, » voyant que l'armée hongroise était en déroute, lui ouvri-

» rent comme une porte et lui permirent de se retirer. Ils » suivaient les vaincus lentement et pas à pas, ne souffrant » point qu'ils s'écartassent soit à droite, soit à gauche. Les » richesses des malheureux Hongrois, leurs vases d'or et » d'argent, leurs habits de pourpre, leurs armes étaient » répandus sur les chemins. Mais la cruauté inouie des Tar- » tares, dédaignant ces précieuses dépouilles, n'aspirait » qu'à se rassasier du sang des hommes. Lorsqu'ils virent » que les Hongrois étaient accablés de fatigue, que leurs » mains ne pouvaient plus soutenir leurs armes, et que » leurs pieds se refusaient à la fuite, ils se mirent à les per- » cer de traits, à les frapper à coups d'épée, à les tuer tous » inhumainement, sans épargner personne. Les malheu- » reux Hongrois tombaient à droite et à gauche, comme » les feuilles à la fin de l'automne; toute la route était cou- » verte de leurs cadavres, et des torrens de sang inondaient » au loin les campagnes. »

L'auteur remarque que dans ces fatales journées, un grand nombre d'ecclésiastiques et plusieurs évêques succombèrent.

Les femmes des Tartares n'étaient pas moins cruelles que leurs maris. Elles combattaient comme eux; si parmi les captives hongroises elles en trouvaient de belles, un mouvement de jalousie les portait soudain à des actes de férocité: du tranchant de leur épée elles leur coupaient le nez, et, après les avoir ainsi défigurées, elles en faisaient leurs esclaves. Les enfans des prisonniers étaient traités avec la même barbarie.

Le roi de Hongrie, qui avait heureusement échappé au massacre du combat de la Tissa, s'était enfui du côté des îles; il était venu chercher un refuge dans les environs de Spalatro. Le chef des Tartares s'acharna à sa poursuite, mais il ne put l'atteindre. Il s'arrêta auprès d'une rivière que l'auteur nomme *Sirbium*. Furieux de n'avoir pu saisir sa proie, il fait rassembler dans une plaine toute la multitude de prisonniers qu'il traînait à sa suite, hommes, femmes, enfans, jeunes filles. « Tous étant réunis, comme » un troupeau de brebis, dit l'archidiacre, le chef tartare » envoya ses archers, et fit couper la tête à toute cette » multitude. On entendit alors de grands hurlemens, des » gémissemens effroyables; toute la terre paraissait émue » aux cris de ces malheureux qui périssaient. Les cadavres » étaient étendus dans la plaine, comme on voit çà et là » dans un champ les gerbes qui sont tombées sous la » faux du moissonneur. Pour qu'on ne crût pas que l'avi-

» dité les avait armés, les Tartares ne voulurent pas tou-
» cher aux dépouilles de leurs victimes; mais se réunissant
» par compagnies autour de ces cadavres, ils se mirent à
» manger en poussant des cris de joie. Les bourreaux exé-
» cutèrent ensuite des danses; ils s'abandonnèrent aux ris
» et à l'allégresse, comme si les massacres dont ils ve-
» naient de se souiller eussent été des actions bonnes et gé-
» néreuses. »

Après cette horrible catastrophe, qui eut lieu non loin de Spalatro, cette ville fut menacée d'éprouver les mêmes fureurs. L'archidiacre peint avec beaucoup de vivacité la terreur et l'effroi qui se répandirent parmi les habitans. Mais heureusement pour eux, toute cette multitude mogole, reprenant le chemin par où elle était venue, alla porter dans d'autres régions ses fureurs et sa barbarie.

Nous terminerons ici notre extrait de la chronique de Thomas; le reste de cette histoire n'a plus rien dont nous puissions profiter.

Histoire de France, par Paul Emyli, de Vérone (1).

Paul Emyli, écrivain du seizième siècle, a laissé une *Histoire de France* qui est souvent citée par les auteurs modernes. Il était né à Vérone, comme l'indique le titre de son ouvrage, et c'est à peu près tout ce qu'on sait touchant cet historien. On regrette que Paul Emyli n'ait pas indiqué plus souvent les sources où il a puisé; cette indication nous aurait mis à portée de connaître les vieux chroniqueurs qui ont pu échapper à nos recherches.

Notre auteur s'est beaucoup étendu sur la première croisade; l'expédition de Godefroi a eu trop d'historiens contemporains, pour que nous nous arrêtions au récit de Paul Emyli. Avant de parler des guerres saintes, l'auteur se livre à des réflexions sur la grandeur des événemens qu'il va raconter, et sur la gloire des armées de la croix. Il fait un exposé rapide de l'état des musulmans, depuis leur origine jusqu'au concile de Clermont, de la situation des chrétiens d'Orient sous l'empire des Sarrasins et des Turcs. Presque tous les historiens de la première croisade ont parlé d'une lettre que le patriarche de Jérusalem remit à Pierre l'ermite pour la porter au souverain pontife, et aucun de nos chro-

(1) Pauli-Æmylii Veronensis, de rebus gestis Francorum.

niqueurs n'a fait connaître cette pièce. Paul Emyli a copié la lettre, sans nous dire dans quel auteur; on ne sera pas fâché d'en voir ici la traduction :

« Citoyens de la ville sainte et *compatriotes du Christ*, » nous souffrons tous les jours ce que le Christ notre roi » n'a souffert qu'une fois dans les derniers momens de sa » vie mortelle. Nous sommes chassés, frappés, dépouillés. » Tous les jours quelqu'un de nous éprouve le supplice du » bâton, de la hache ou de la croix. Nous irions chercher » un refuge jusqu'aux extrémités du monde; nous aban- » donnerions cette contrée pour mener une vie vagabonde, » si nous ne regardions pas comme un crime de laisser sans » adorateurs et sans prêtres une terre consacrée par la nais- » sance, par la mort, par la résurrection, par l'ascension » du Seigneur : nous nous croirions coupables s'il n'y avait » plus personne ici pour souffrir le martyre et la mort, s'il » n'y avait plus de chrétien qui voulût mourir pour le Christ, » comme sur un champ de bataille, où l'on voit toujours » des guerriers combattre, tant qu'il y a des ennemis qui » attaquent. Les maux que nous souffrons sont capables » d'exciter la compassion.... La puissance des Turcs grandit » de jour en jour, et chaque instant voit diminuer nos forces. » Leurs nouvelles conquêtes ajoutent à leur audace; leur » ambition embrasse toute la terre. Leurs armes sont plus » cruelles et plus redoutables que ne l'étaient celles des Sar- » rasins; leurs projets mieux combinés; leurs entreprises » plus hardies; leurs efforts plus grands; leurs combats plus » heureux.... Qui répondra du reste du monde chrétien, » lorsque Jérusalem, la demeure du Christ, la sentinelle de » la religion sera assiégée, prise, vaincue, réduite, mise » à ferme par les infidèles? lorsqu'il ne restera que de faibles » débris du christianisme, quel secours pourra-t-il espérer? » Cette terre qui est tous les jours arrosée de notre sang, » ce sang lui-même demandent un vengeur. Très-saint père, » et vous, rois, ducs, grands, chrétiens de nom, de pro- » fession et d'esprit, nous implorons humblement votre » appui, votre pitié, votre foi, votre religion; écartez la » tempête qui vous menace, vous et vos enfans, avant que » la foudre n'éclate et ne tombe sur vos têtes. Défendez ceux » qui vous implorent; vengez la religion d'une servitude » impie; vous aurez bien mérité de toute la terre; le fils de » Dieu, dont vous aurez délivré la patrie, conservera ici- » bas vos royaumes temporels, et vous accordera dans la » vie à venir une félicité éternelle. »

Cette lettre, dit l'historien, fut remise aux princes comme

au souverain pontife; elle était accompagnée de plus amples instructions, qui furent données à Pierre l'Hermite.

En parlant de l'élévation de Godefroi au trône de Jérusalem, l'historien s'exprime ainsi au sujet du duc de Lorraine : « Ce prince était grand, non-seulement dans la » guerre, mais encore dans les conseils; sa piété était » exemplaire. Les Français l'aimaient parce qu'il était né » dans leur pays, parce que son père était bien vu à la » cour, et que son oncle, évêque de Paris, était placé dans » la haute magistrature. Les Allemands le chérissaient » aussi, parce qu'il avait servi avec gloire sous les étendards des empereurs. Les Italiens le respectaient, parce » que son grand-oncle Etienne, d'abord prélat du monastère et de l'église de Cassin, avait été élevé ensuite sur » le saint-siége à cause de sa sainteté, et qu'il s'était acquis une grande gloire en ramenant à l'autorité de Rome » l'église de Milan, qui s'y était soustraite depuis deux » cents ans. Godefroi avait aussi fait la guerre en Italie, » sous les auspices des Césars; il s'y était fait un grand nom, » par sa vertu, par sa modestie et par sa clémence. Parlant » trois langues, ayant pour ainsi dire une triple patrie, et » réunissant les suffrages de tous, il avait su, dans la guerre » sacrée, rapprocher entre eux des hommes que la différence de mœurs et de langage aurait pu porter à la dis» corde ou à la haine. »

Notre historien, qui s'est longuement occupé de la première croisade et des événemens qui la suivirent, paraît moins bien informé à mesure qu'il avance dans le récit des guerres d'Orient. Ce qu'il dit de la seconde croisade, n'est plus présenté ni avec le même ordre, ni avec la même clarté, et manque souvent d'exactitude. En racontant le siège de Damas, il dit que les Français, les Allemands et les Italiens ayant manifesté le dessein de donner cette ville à Théodore, comte de Flandre, les Latins de la Terre-Sainte, ne voulant pas souffrir qu'un homme nouveau reçût la récompense qui était due à des vétérans, firent échouer l'entreprise du siège, en recevant secrètement de l'or des barbares. Guillaume de Nangis et Albert de Stade attribuent à la même cause la triste issue de cette seconde croisade. Paul Emyli rapporte aussi comme eux que le roi de France, à son retour de la Palestine, tomba dans les mains des Grecs, et qu'il en fut délivré par le commandant de la flotte de Sicile. Il fait le récit des expéditions du roi Amauri en Egypte, et des divisions qui éclatèrent dans ce pays entre Schaver et Sircou, divisions qui facilitèrent l'élévation de Saladin. Le patriarche

ne vivait ni chastement ni avec droiture. Un désastre imminent, ajoute l'auteur, était annoncé par des tremblemens de terre horribles et fréquens : des vents affreux s'élevaient de toutes parts; il tombait du ciel de la grêle grosse comme un œuf d'oie; la mer s'enflait plus qu'à l'ordinaire. Le roi vit dans sa chambre, pendant le sommeil, un grand aigle qui portait sept traits dans ses serres, et qui, volant autour des troupes des Latins, fit entendre ces mots : *malheur à Jérusalem!* (On a vu ce dernier trait dans notre analyse de Gauthier Vinisauf.) Paul Emyli fait ensuite un récit fort abrégé de la conquête de la Terre-Sainte par Saladin; il raconte aussi brièvement les préparatifs de la troisième croisade, et le départ des princes croisés.

A la suite de la reddition de Ptolémaïs, Paul Emyli rapporte un fait que nous n'avons vu dans aucun historien des croisades. Il dit que parmi les prisonniers qui échurent en partage à Philippe-Auguste, se trouva un vieil émir appelé Caracous; ce musulman, qui avait une grande réputation de sagesse et de prudence, fut appelé auprès du roi de France. Celui-ci pria Caracous de lui apprendre ce qu'il fallait faire pour conserver à jamais le royaume de Jérusalem. L'émir annonça que la conquête de l'Egypte pouvait seule assurer aux chrétiens la conservation de la Palestine. Cette idée politique, devenue très-commune, même au douzième siècle, ne mérite pas toute l'importance que Paul Emyli semble y attacher. Les chroniqueurs anglais, qui ont parlé de Caracous, disent que ce musulman avait assisté à la conquête de Jérusalem par Godefroy, ce qui n'est pas vraisemblable.

Paul Emyli, après avoir parlé de la captivité de Richard-Cœur-de-Lion, rapporte les chefs d'accusation que le duc Léopold fit valoir contre ce prince auprès de l'empereur Henri, et la défense que Richard opposa à son accusateur. Nous avons vu dans la *Chronique anglaise* que le roi d'Angleterre fut conduit dans une assemblée de l'empire, après un an de captivité, pour y faire entendre sa justification, et qu'il persuada aisément l'empereur de son innocence. Notre auteur fait prononcer au roi d'Angleterre un très-long discours, dans lequel le monarque se justifie de tous les griefs qu'on avait fait peser sur lui.

L'empereur allemand, selon l'historien, ne fut point touché du discours de Richard; il le garda vingt-deux mois en prison, et ne le mit en liberté qu'après avoir reçu une rançon de cent cinquante mille livres d'argent.

Nous ne nous arrêterons point au récit que fait Paul-Emily

de la prise de Constantinople par les Latins, de celle de Damiette en 1218 et de la reddition de cette place deux ans plus tard. Nous dirons seulement que l'auteur nous a paru assez instruit de ces divers événemens. Paul Emyli connaissait sans doute les mémoires de Ville-Hardouin, l'ouvrage d'Olivier Scholastique et la chronique de Tours. L'auteur raconte très-brièvement la première croisade de Louis IX. Les détails que donne Paul Emyli sur la deuxième expédition du saint roi, prouvent que l'historien n'avait pas puisé à des sources authentiques pour ce qui concerne ce malheureux pèlerinage. D'après son récit, une nouvelle Carthage, bâtie sur les ruines de l'ancienne rivale de Rome, aurait arrêté les efforts de l'armée chrétienne; les habitans de la ville auraient livré aux croisés des combats sanglans et opiniâtres, et ceux-ci ne les auraient vaincus qu'après de longs travaux. Nos lecteurs savent que cette Carthage où abordèrent les pélerins de France, n'était plus qu'une simple bourgade et un château, et que loin d'être arrêtés par les attaques des infidèles, les champions de la croix virent la population de la rive africaine s'enfuir tremblante devant eux. En général, tout ce que dit notre auteur sur cette guerre n'est qu'un tissu de fables grossières. Il ne parle presque point des maux que les croisés eurent à souffrir aux environs de Tunis, des chaleurs dévorantes, de la contagion et des maladies qui consumaient l'armée. Les monumens historiques de la deuxième croisade de saint Louis sont en petit nombre, et laissent beaucoup à désirer. On peut cependant se faire une idée assez juste des événemens de cette expédition, en lisant nos extraits de Geoffroi de Beaulieu, de Guillaume de Chartres, de Villani, de Guillaume de Nangis (Gestes de saint Louis), la lettre du roi à Mathieu, abbé de Saint-Denis, les lettres de Pierre de Condet, que nous avons rapportées dans les pièces justificatives du cinquième volume de notre histoire, et enfin la vie de Bibars, par Makrisi (extraits des auteurs arabes). Ce que dit Paul Emyli sur la ruine de Ptolémaïs n'apprend rien de nouveau. En terminant son récit, l'auteur ajoute ces paroles : « *Hic finis sacri belli statui potest*, on peut re» garder cet événement comme la fin de la guerre sacrée. »

Paul Emyli parle de l'expédition que firent sur la côte d'Afrique des Français, des Anglais et des Génois, sous la conduite du duc de Bourbon. Nous avons rapporté dans notre cinquième volume de l'Histoire des croisades (quatrième édition) les détails qu'il donne, et en quoi il diffère de l'historien Froissard, qui nous a servi de guide dans notre récit.

Nous terminerons cette analyse par les réflexions que fait notre historien sur la prise de Constantinople en 1453 : « Telle fut, dit-il, la fin de l'empire des Grecs; telle fut la » chute d'une ville qui avait bien mérité du nom chrétien, » où le Christ avait été très-saintement adoré pendant en- » viron treize cent quatre-vingt-dix ans, et qui avait donné » naissance à des hommes très-savans et très-pieux. Elle ne » succomba que parce que nous l'avions abandonnée. »

L'histoire des croisades de Paul Emyli renferme beaucoup de faits; elle est en général assez bien écrite. L'auteur a mis dans son récit de l'ordre et de la clarté; mais il ne se montre pas toujours bien informé des événemens qu'il raconte.

Chronique d'Albert, abbé de Stade (1).

Cet auteur, qui vivait au milieu du treizième siècle, fut d'abord de l'ordre de Saint-Benoît; il passa ensuite dans celui des Frères mineurs, et devint abbé de Stade. Il a fait remonter sa chronique à l'origine du monde, et l'a conduite jusqu'en 1256. Albert est très-concis dans ses narrations, mais il recherche avec une sorte de complaisance tous les prodiges, toutes les prédictions qui ont pu annoncer les événemens qu'il raconte.

L'abbé de Stade consacre, à la date de 1096, plus de deux pages au récit des signes qui accompagnèrent la prédication de la première croisade. « Un jour, dit-il, sur le » soir, lorsque le ciel était sans nuage, brillèrent sur divers » points des globes de feu, qui allaient ensuite se perdre aux » extrémités de l'horizon. Quelques-uns pensaient que ce » n'étaient pas des globes lumineux qu'on voyait, mais les » puissances célestes qui, par leur *vagation*, *vagatione*, an- » nonçaient le mouvement qui eut lieu un peu plus tard » dans presque tout l'Occident. » Le chroniqueur parle de la prédication de Pierre l'ermite et du prodigieux effet qu'elle eut en Europe; puis il revient au récit des signes qui, selon lui, contribuèrent encore à exciter dans les esprits l'ardeur des combats. Ces signes parurent dans le soleil, sur terre et sur mer. Vers les nones d'octobre, plusieurs personnes virent du côté du Midi une comète dont la lumière, s'étendant

---

(1) Chronicon Alberti abbatis Stadensis.

obliquement, présentait la forme d'un glaive. Des nuages couleur de sang, partis de l'Orient et de l'Occident, vinrent se heurter au milieu du ciel. L'auteur emprunte ici à l'abbé Eccard toutes les apparitions merveilleuses et tous les événemens extraordinaires qui, dans l'esprit des contemporains, annonçaient l'expédition d'outre-mer. (Voyez notre extrait de l'abbé Eccard.)

Le chroniqueur fait un récit fort succinct de la première croisade; il suit l'armée chrétienne jusqu'après la bataille d'Ascalon, et ne dit rien des bandes de croisés qui traversèrent la Hongrie avant Godefroy.

L'abbé de Stade, copiant de nouveau l'historien Eccard, attribue la mort de Godefroy à la peste qui se déclara dans la Palestine, et qui fut occasionée par les exhalaisons des cadavres et la corruption des eaux. Il ajoute qu'on érigea à ce monarque un tombeau en marbre de Paros dans le vestibule de l'église de Golgotha, en face du Calvaire.

Ce qui suit jusqu'à l'année 1103 est copié mot à mot de l'abbé d'Urangen. Le récit que fait l'auteur de la deuxième croisade ne mérite pas que nous nous y arrêtions; il a suivi dans cette partie la chronique des Slaves.

La troisième croisade est racontée en peu de mots. Albert est le seul qui dise que Saladin était fils d'un cordonnier, et qu'étant attaché au service domestique de Nourredin, il sut se faire aimer de la femme de l'attabeck, ce qui fut le principe de son élévation.

A l'occasion de la croisade d'enfans en 1212, notre chroniqueur rapporte que plusieurs, qui avaient été renfermés par leurs parens pour ne pas suivre les autres, brisèrent les portes et sautèrent par-dessus les murs. Il ajoute que lorsqu'on demanda à ceux qui revinrent chez eux quel avait été le motif de leur pélerinage, ils répondirent qu'ils ne le savaient pas.

En parlant de l'expédition de saint Louis en Egypte, Albert dit que peu de temps avant que le roi rendît Damiette, il lui était arrivé des vases pleins de besans d'une telle grandeur, que six bœufs pouvaient à peine traîner un seul de ces vases à deux milles de distance dans un jour. « Tout cet argent, » ajoute-t-il, passa au soudan. »

Nous n'avons pu nous arrêter que quelques instans à l'ouvrage de l'abbé de Stade, parce qu'en général les récits qu'il donne sont copiés des chroniques que nous avons parcourues.

Annales de Flandre, par Jacques Meyer (1).

Meyer, prêtre et moine, né à Bailleul, près d'Ypres, fit ses études à Paris, et professa les lettres à Bruges. Il mourut à l'âge de soixante ans, en 1552. Ses annales commencent à l'an 445, au règne de Clodion, et finissent en 1476, au temps de Charles, duc de Bourgogne. Meyer se plaint de ce que le petit nombre d'écrivains *nationaux* le force à recourir à des auteurs étrangers; aussi copie-t-il presque toujours, pour la première expédition et pour les exploits du comte de Flandre, Guillaume de Tyr, Paul Emyli, qu'il cite souvent. et autres chroniqueurs que nous avons fait connaître. En parlant du concile de Clermont, le moine de Bailleul remarque qu'à cette époque, l'avarice, l'ambition et autres vices dominaient tellement les princes de l'Eglise, qu'on pouvait à peine en trouver un seul qui résistât aux impies par le glaive de l'esprit, c'est-à-dire par la parole divine. « C'est pourquoi, ajoute Meyer, le pape Urbain » pensa qu'il fallait recourir aux armes profanes. L'empe- » reur Henri, continue l'auteur, avait des vues bien diffé- » rentes; il s'opposa autant qu'il put à l'expédition, et dé- » clara la guerre aux Belges, qu'il ne pouvait détourner de » la sainte entreprise. L'empereur fut aussi cause que Ro- » bert de Flandre tarda quelque temps à joindre Godefroi. »

Meyer rapporte que dans un combat que les chrétiens, maîtres d'Antioche, livrèrent aux troupes de Kerbogah, les Flamands se battirent un jour entier, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit close, pour défendre une tour qu'on avait construite pendant le siège. Robert, se défiant du lieu, l'abandonna enfin aux barbares, et ramena les siens sains et saufs dans la ville. Notre historien dit aussi, comme la grande chronique belge, que le comte Robert écrivit à sa femme Clémence, pour lui recommander de construire un monastère en l'honneur de saint André, parce que ce saint avait fait connaître à Pierre de Marseille l'endroit où était cachée la lance du Sauveur. Meyer raconte, ainsi que Sigebert, que le comte, à son retour en Flandre, fit présent à l'abbaye d'Anchim du bras de saint Georges, qu'il avait reçu de l'empereur Alexis, à son passage à Constantinople.

L'historien belge copie Paul Emyli, lorsqu'il dit que Ro-

---

(1) Commentarii sive annales rerum Flandriacarum, libri septemdecim, auctore Jacobo Meyer, Baliolano.

bert, comte de Normandie, refusa la couronne de Jérusalem, que lui offrirent les princes croisés. Il attribue comme lui la levée du siège de Damas, en 1147, à la jalousie des chrétiens de la Palestine, qui ne voulaient pas que Théodore, comte de Flandre, nouvellement arrivé dans la Terre-Sainte, devînt gouverneur de cette ville après sa conquête; suivant l'auteur, Louis VII et Conrad avaient le projet de donner Damas au prince Théodore. Meyer ajoute que les assiégés allaient se décider à une reddition, lorsqu'un traître, nommé *Assin*, conseilla de transférer le camp de l'autre côté de la ville. L'armée manquant tout-à-coup d'eau et de vivres, se vit forcée d'abandonner le siège. (Comparez ce récit avec celui de la grande chronique belge.) Le comte Théodore rapporta du sang de Jésus-Christ dans une fiole de cristal: ce sang précieux fut déposé dans l'église de Saint-Basile de Bruges. Ce même Théodore fit quatre fois le pélerinage à Jérusalem.

Sous la date de 1177, notre historien parle de l'arrivée à Ptolémaïs de Philippe, fils du comte Théodore. C'est ce Philippe que les auteurs arabes appellent *le grand comte*. Joyeux de son arrivée, les chrétiens le reçurent avec les plus grands honneurs; il fut conduit à Jérusalem, auprès du roi Baudouin, qui était malade. Ce prince lui proposa de se charger de la défense du royaume; mais Philippe refusa, en disant qu'il n'était venu en Asie que pour visiter le saint tombeau. Des ambassadeurs de l'empereur grec se trouvaient alors dans la capitale de la Judée. Le roi proposa d'envoyer une armée chrétienne en Egypte, sous la conduite du comte. « Cette proposition, ajoute » Meyer, ne plut ni à Philippe ni aux Grecs. Philippe s'ex» cusa, disant qu'il ne connaissait ni les lieux, ni la ma» nière d'y faire la guerre; que ses compagnons de péle» rinage supporteraient impatiemment un si long séjour » en Orient; et que d'ailleurs, la saison d'été était trop » avancée. Les princes latins de Syrie s'efforçaient chacun » de leur côté d'attirer à eux les Flamands; ils voulaient » s'en servir pour chasser les barbares des frontières de » leurs états, car le souvenir tout récent de leurs exploits » en Syrie, sous la conduite de Théodore, avait mis les » Flamands en grande réputation dans ce pays. Comme la » présence de Philippe avait fait concevoir les plus belles » espérances, on murmura contre lui quand on le vit » refuser de se mettre à la tête d'une expédition qu'on » jugeait si nécessaire; on l'accusa de ne pas vouloir mar» cher sur les traces de son père. Après être resté quelque

» temps à Jérusalem, et avoir visité les saints lieux, Philippe prit la palme qui était le signe de l'accomplissement du pèlerinage. Mais vers les calendes d'octobre, il reçut du roi Baudouin cent chevaliers, et s'étant joint à deux mille hommes de pied conduits par le comte Raimond de Tripoli, aux prières duquel il ne put résister, il alla sur le territoire d'Antioche assiéger la forteresse d'Harenc. Bohémond, prince d'Antioche, le grand-maître des Hospitaliers et un grand nombre de Templiers, l'accompagnèrent dans cette expédition. Le siège dura longtemps, et n'eut aucun succès, car le désordre se mit parmi les assiégeans. Les uns s'occupaient à jouer dans le camp; les autres allaient à Antioche, où ils fréquentaient les bains et les tavernes : le temps se passait dans les jeux, les plaisirs et les querelles. Les Sarrasins, qui s'en aperçurent, et qui d'abord avaient songé à se rendre, reprirent courage. Les nôtres levèrent le siège, et abandonnèrent honteusement Harenc. Le comte alla célébrer les fêtes de Pâques à Jérusalem, et se mit ensuite en route pour son pays. On dit que Robert de Béthune avait prié Philippe de demander les deux filles du roi Amauri en mariage pour ses deux fils, et que le comte de Flandre, en reconnaissance de ce service, devait recevoir tout le domaine de Béthune. Philippe travailla en vain à ce double mariage : l'alliance fut refusée.

On est surpris que l'auteur ne dise que quelques mots de la conquête de Constantinople, à laquelle les Flamands prirent une part si glorieuse. En parlant de la 6e. croisade, il nous apprend que le roi de Hongrie rapporta d'Orient la tête de Saint-Etienne, martyr, celle de la vierge Marguerite, les mains des apôtres saint Thomas et saint Barthelemi, et une des outres dans lesquelles Jésus-Christ avait changé l'eau en vin à Cana. Meyer ne dit presque rien de l'expédition de Frédéric II, de deux croisades de saint Louis, et de la ruine de Ptolémaïs.

Les guerres des Turcs en Europe occupent davantage son attention, et tiennent plus de place dans son histoire. Nous avons remarqué les réflexions suivantes que fait l'auteur au sujet de la bataille de Nicopolis, en 1396. « Je croirois, » dit-il en parlant des guerriers chrétiens, que de pareils » combattans ne plaisaient point à la Divinité, car ils étaient » superbes, vains, arrogans, factieux, turbulens, trop » adonnés au luxe, à la volupté, sans religion et schismatiques. » Cette satire s'adresse particulièrement aux guerriers de France, car l'historien ajoute ces paroles : « Je ne

» vois guère que la race des Capets (*Capeticam illam progeniem*) ait fait grand bien à l'église, quoiqu'elle ait produit » ce Louis, prince bon et saint, mais malheureux à la » guerre. » On ne sait trop ce qui a pu inspirer au moine de Bailleul une pareille boutade contre les Français. Quant à l'épithète de *schismatiques*, elle s'applique sans doute aux Hongrois, que commençaient alors à séduire les erreurs de Wiclef et de Jean Hus.

Le récit que fait l'auteur de la prise de Constantinople par Mahomet est précédé d'un tableau des états chrétiens, à cette époque, qui n'est pas sans vérité. « O douleur! dit » Meyer, ce grand événement arriva par un juste jugement » de Dieu et par notre faute. Tout l'univers chrétien était » en proie aux discordes civiles. La Grèce, déchirée par les » dissentions, avait trois empereurs, celui de Constantinople, celui d'Andrinople et celui de Trébizonde. Ces princes, » livrés à l'oisiveté et à la mollesse, étaient continuellement » divisés entre eux. Chez les Latins, l'empereur Frédéric ne » pensait à rien de grand, n'entreprenait rien de noble, et » n'était occupé que de ses querelles avec le roi de Bohême » et de Hongrie. La discorde exerçait ses fureurs ordinaires » sur toute l'Italie, la Sicile et le royaume de Naples. Les » Vénitiens faisaient la guerre à Sforce; le roi Alphonse » l'avait déclarée aux Florentins. Depuis cinq cents ans, » l'Italie était sans chef, sans monarque, et se consumait » elle-même. Qui pourra peindre les fureurs des Anglais et » des Français, la discorde diabolique entre ces derniers et » les Bourguignons? La Hongrie était la proie des brigands; » plus de cinquante villes de la Prusse étaient révoltées » contre l'ordre teutonique; le roi de Pologne et les villes » impériales d'Allemagne fournissaient des secours à ces » cités rebelles. L'Angleterre, outre sa guerre éternelle » avec la France, se déchirait elle-même dans ses dissentions domestiques. Le Danemarck se battait avec la Suède; » le duc de Bourgogne, prince d'un grand mérite, était » tourmenté par la ville de Gand. Que dirai-je du misérable » état de l'Eglise? Qui oserait en parler, lorsque toute iniquité venait de ses chefs, à qui cent mille écus de revenu » ne suffisaient plus, qui s'engraissaient du pain des pauvres, » portaient des robes à longues queues et des chapeaux de » pourpre, réunissaient trois évêchés, des abbayes en commande, et entretenaient des courtisannes au lieu de guerriers armés pour la foi du Christ? »

Les annales de Meyer n'offrent plus rien d'intéressant à l'historien des croisades.

De la guerre de Syrie, par Bizaro (1).

Sous le titre qu'on vient de lire, Pierre Bizaro, écrivain du seizième siècle, a fait une histoire des guerres saintes, depuis l'expédition de Godefroi jusqu'à la seconde croisade de saint Louis. Nous allons nous occuper un instant de la relation de Bizaro, destinée à faire connaître la part glorieuse qu'ont prise aux expéditions d'outre-mer les peuples de Gênes, de Pise et de Venise, long-temps souverains des mers.

Voici ce que dit l'auteur sur ces trois peuples, dans son récit de la première croisade : « Les Génois, les Pisans et les » Vénitiens se hâtèrent d'équiper une flotte et de la pourvoir » de toutes choses; cette flotte surpassait tout ce que la » chrétienté avait vu de beau et d'admirable en ce genre. » Les Vénitiens avaient armé environ deux cents vaisseaux » de toute espèce, ce qu'ils n'avaient encore pu faire jusque-» là. Les Pisans avaient conquis Rhodes, et les Liguriens, » pour être à portée de secourir les croisés qui assiégeaient » Antioche, s'étaient rendus maîtres de la côte maritime, » à l'embouchure de l'Oronte. Les Vénitiens avaient fait » une descente sur la côte d'Ionie, et s'étaient emparés de » Smyrne. Les Italiens étant ainsi en possession de la mer, » le prince de Tarente et le comte de Toulouse partirent » avec cinq mille hommes de pied, et obtinrent des Génois » des vivres et toutes sortes de provisions. » Pendant que les guerriers de la croix assiégeaient la ville sainte, Guillaume Embriac entra dans le port de Joppé, avec une flotte chargée de toutes sortes de machines de guerre; « car, dit l'au-» teur, les Génois, animés d'un zèle admirable pour la pro-» pagation de la religion chrétienne, n'avaient épargné au-» cune dépense pour cette expédition sainte; ils ne voulaient » paraître inférieurs en rien ni aux Vénitiens ni aux autres » puissances. Nos chefs regardaient comme très-important » que le siège fût poussé sans relâche, afin de ne pas laisser à » l'ennemi le temps de reprendre des forces. Pour faciliter » l'attaque de Jérusalem, les Liguriens imaginèrent et cons-» truisirent avec un art merveilleux une grande tour qui » se montait et se démontait à volonté, et que l'on trans-» portait la nuit au camp. Elle était composée de plusieurs » étages. Le devant était recouvert de peaux fraîches et de

(1) De Syriacâ expeditione, etc.

» cuirs non préparés. De cette tour on pouvait aisément
» lancer des traits dans la ville, à l'aide des machines. Les
» assiégés dressèrent devant cette tour un mât auquel ils
» suspendirent une traverse. En baissant et en relevant en-
» suite avec une grande force une extrémité de cette tra-
» verse, l'autre extrémité leur servait comme de bélier pour
» frapper la tour quand elle approchait. Mais des Génois,
» armés de faulx, coupèrent les cordes qui attachaient cette
» traverse, et la firent tomber à terre avec un grand
» bruit, etc. etc. »

Ce récit de Bizaro, qui n'est pas sans obscurité à cause des détails techniques et matériels qui servent à décrire la fameuse tour des Génois, ne s'accorde pas entièrement avec la narration de nos vieux historiens.

L'auteur raconte qu'en retournant dans leur pays, les Génois s'emparèrent d'une ville de la Lycie nommée *Mira*, et qu'à l'année 1101 ils équipèrent une nouvelle flotte composée de vingt-sept vaisseaux et de six bâtimens de transport; cette flotte, qui avait avec elle huit mille hommes d'élite, était commandée par Guillaume Embriac.

Bizaro parle d'une troisième flotte de quarante vaisseaux qui attaqua et conquit en 1102 et 1103 les villes de Gibel et d'*Accon*. Il rapporte qu'en 1105, d'après une convention faite avec Baudouin, les Génois, étant retournés avec une grande flotte en Syrie, s'emparèrent de Ptolémaïs, cité très-fameuse alors par ses relations commerciales. Le roi Baudouin, en reconnaissance de leurs services, leur accorda une grande partie des tributs maritimes, plusieurs villes et places, et beaucoup de droits et d'immunités. Pour que leur nom fût toujours en honneur dans le pays, il fit tracer ces paroles au-dessus de l'autel du Saint-Sépulcre : *Præpotens Genuensium præsidium* (*le secours des Génois fut toujours puissant*). Cette inscription fut respectée jusqu'au règne de Baudouin III. Le roi Amaury ordonna de l'effacer; les Génois se plaignirent amèrement au pape Alexandre III, et obtinrent qu'elle fût rétablie.

En 1107, ces peuples mirent en mer une autre flotte de soixante-dix vaisseaux, qui alla assiéger Tripoli. La ville ayant opposé aux assiégeans des efforts victorieux, ceux-ci se portèrent sur le grand Gibel, en Phénicie, dont ils se rendirent maîtres. Un peu plus tard, les Génois obtinrent du roi de Jérusalem un diplôme qui leur accordait le privilège d'avoir à Tripoli un préteur, une église et une justice particulière. Ils reçurent aussi le tiers du produit des douanes et des revenus publics.

Bizaro attribue la conquête de la ville de Sidon à la présence redoutable des Génois, des Vénitiens et des Danois. Il rapporte qu'en 1110, une flotte génoise de vingt-deux vaisseaux ajouta aux conquêtes des chrétiens les villes de Malmistra, de Joppé de *Rissée*, d'Ascalon et plusieurs autres places. L'auteur se trompe ici à l'égard de la cité d'Ascalon, qui ne fut conquise que bien long-temps après. L'historien fait mention d'une nouvelle charte qui donnait aux Génois, pour prix de leurs services, la troisième partie des villes de Césarée d'Acre, d'Arsur, et de leurs revenus à perpétuité; en outre, ce diplôme accordait à ce peuple une justice particulière dans les faubourgs de Jérusalem et de Joppé. Cette charte, que le roi Baudouin avait concédée, du consentement du patriarche Daimbert, est datée du 10 des calendes de mai 1105.

Si l'on en croit Bizaro, pendant le long siège de Damiette, où commandait le légat Pélage, les Pisans et les Génois servirent glorieusement la république chrétienne. Les peuples de Gênes surtout, dont la sainte ardeur ne se réfroidit jamais, dit l'auteur, n'épargnèrent rien pour le succès de la croisade.

Dans la relation rapide qu'il donne des deux expéditions de saint Louis, Bizaro ne manque pas de parler des flottes que les Génois fournirent à ce monarque; du reste, il donne à ce sujet très-peu de détails.

Du recouvrement de Ptolémaïs par l'évêque Florentinus (1).

Nous avons cité aux pages 420 et 448 du troisième volume de notre histoire quelques fragmens de cet ouvrage. Nous allons dire ici un mot sur le livre de l'évêque Florentinus: c'est une espèce de poëme latin en lignes rimées, car nous n'osons appeler vers ce qui n'en a ni la quantité ni la mesure. L'auteur a divisé son livre par petits chapitres; il y en a qui n'ont que quatre lignes. Florentinus commence son récit à l'époque où le pape Urbain III prêcha la croisade, c'est-à-dire lorsqu'on eut appris en Occident les conquêtes de Saladin; il le termine par la capitulation de la ville d'Acre. Son récit renferme plutôt l'indication que les détails des événemens qui eurent lieu pendant le siège; on y trouve cepen-

---

(1) Florentini episcopi Aconensis de Ptolemaïde recuperatâ liber.

dant quelques descriptions de combats. Celui que le roi Richard livra à un vaisseau sarrasin avant d'arriver à Ptolémaïs est raconté avec assez de vivacité. Florentinus, qui était présent au siège de cette ville, a décrit avec intérêt la famine que les croisés eurent à souffrir.

L'auteur rapporte que les croisés faisaient des arcs avec les côtes des ennemis tués, après les avoir dépouillées de leurs chairs, et que d'autres enlevaient le foie aux musulmans qui avaient péri. Du reste, le livre de Florentinus apprend fort peu chose. Il peut donner une idée de l'état de la poésie latine à cette époque, dont le principal mérite consistait dans une richesse de rimes qui était plutôt un tour de force qu'une preuve de talent.

Annales du monastère d'Anchin (1).

Aubert Le Mire avait publié en 1608 une grande partie des Annales de l'abbaye d'Anchin, près d'Arras, à l'aide d'un manuscrit qu'il a trouvé dans ce monastère même. Cette partie commençait à l'année 1163 et finissait en 1201. Le manuscrit des mêmes Annales, qui se trouve à la Bibliothèque du Roi sous le n°. 5440, est beaucoup plus complet; c'est ce texte que dom Brial a inséré dans le XVIIIe. tome du Recueil des historiens de la Gaule et de France. Il en a supprimé les interpolations qui se trouvaient dans l'édition de Le Mire, et qui n'étaient ni dans le manuscrit du roi, ni dans celui d'Anchin. Il a également supprimé une continuation de ces Annales qui est dans le manuscrit du roi et qui va jusqu'en 1270, parce qu'elle est si peu exacte, dit dom Brial, que presque toutes les dates en sont fautives. Nous allons nous servir de l'édition de dom Brial pour offrir à nos lecteurs un court extrait des Annales d'Anchin; elles commencent en 1149 et finissent en 1201.

On y lit, sous la date de 1182, que Baudouin, roi de Jérusalem, étant *travaillé de la maladie royale, morbo regio laborans*, et dégoûté du trône, les Templiers et les chevaliers d'outre-mer envoyèrent des messagers aux rois de France et d'Angleterre pour les prier de secourir la Terre-Sainte, et de vouloir bien prendre le gouvernement du royaume de Jérusalem. Après avoir répété les bruits popu-

---

(1) Annales Acquicinctensis monasterii.

laires qui avaient couru sur l'infidélité du comte de Tripoli, le moine d'Anchin présente un récit rapide des conquêtes de Saladin, et dit que le comte de Tripoli, *auteur de tous les maux des chrétiens*, mourut sans recevoir le viatique. L'auteur parle de la sortie imprudente que firent les croisés au siége de Ptolémaïs, malgré les ordres de leurs chefs; il donne pour instigateur de cette attaque tumultueuse un prêtre nommé *Elbert*, doyen de Douai, qui périt avec six mille agresseurs. (Voyez à ce sujet nos extraits de Gauthier Vinisauf, et de l'ouvrage de Gui, à l'article d'Alberic.)

Les Annales racontent que pendant que Philippe-Auguste attendait à Gênes un vent favorable pour passer la mer, la foudre tomba cinq fois dans le même jour, ce qui effraya beaucoup le roi de France. « Un grand malheur, ajoute l'annaliste, » arriva cette année (1190) aux chrétiens : le très-pieux » empereur Frédéric, se baignant dans le fleuve *Farfar*, » près d'Antioche, pour se rafraîchir, ne put soutenir la » violence du courant; il plongea trois fois au fond de l'eau, » et en fut retiré avec beaucoup de peine par des cheva- » liers. Il vécut trois jours sans parler, et mourut après avoir » reçu le viatique et l'extrême-onction. » Ce récit, comme on voit, diffère beaucoup des autres relations contemporaines; nous renvoyons ici le lecteur à la relation anonyme et à celle d'Ambert. Voici comment l'auteur des Annales s'exprime au sujet de Philippe, comte de Flandre, et des misères des chrétiens au siège d'Acre : « Les chevaliers, qui » avaient épuisé toutes leurs ressources, trouvèrent dans la » libéralité du comte de Flandre, des secours et des conso- » lations. Quand j'aurais mille langues, je ne pourrais ra- » conter fidèlement tout ce que l'armée de Dieu eut à souf- » frir de la faim, du froid et des chaleurs. Philippe mourut » aux calendes de juin, trois mois après son passage; il fut » enseveli dans la basilique de Saint-Nicolas, hors des murs » de Ptolémaïs; là furent aussi déposés les restes de plus » de cinquante pélerins, évêques, ducs ou comtes. La mort » de Philippe causa aux chrétiens une douleur inexprima- » ble; mais elle fut pour les Sarrasins et pour les Turcs un » sujet de joie. »

L'annaliste parle fort brièvement de la reddition de la ville d'Acre, du départ du roi de France et des exploits de Richard. En racontant la bataille d'Arsur, il dit que pas un seul croisé ne succomba, si l'on excepte Jacques d'Avesnes, qu'il compare à l'un des Macchabées.

Comme la plupart des historiens du temps, l'anonyme semble accuser le roi Richard de l'assassinat du marquis de Mont-

ferrat; cependant, quelques pages plus loin, il n'ose assurer que ce crime ait été justement imputé au roi d'Angleterre; mais il n'hésite pas à taxer ce prince d'avarice et de cupidité pour avoir fait démolir les remparts de la ville d'Ascalon, moyennant une grande somme d'argent qu'il reçut de Saladin, *a Saladino magno pretio auri accepto*. « Au mois de jan-» vier de l'année 1193, poursuit notre annaliste, des pélerins » revinrent d'outre-mer; ils ne nous rapportèrent rien de » consolant ou qui soit digne d'être écrit.... »

Après avoir dit un mot de la captivité du roi Richard en Allemagne, l'auteur copie une lettre adressée par Geoffroy, maître de l'Hôpital, au frère Guillaume de Villeruns, prévôt de l'ordre en Europe. Cette lettre mérite, comme pièce historique, une place dans notre extrait; la voici : « Pensant » que vous désirez avoir des nouvelles certaines de ce qui » se passe dans la terre de Jérusalem, nous vous dirons que » peu après le mois de septembre il est mort un païen, cé-» lèbre par sa naissance et par ses exploits, nommé *Mestoc*. » Le vieux de la montagne est mort aussi, de même que le » sultan d'Icone. Le trépas de ce dernier a jeté la discorde » parmi ses enfans. Le mercredi de la première semaine de » mars, Saladin, notre persécuteur, est mort également. » Cet événement a rempli de trouble et de crainte toute sa » nation, et a fait naître des dissentions parmi ses fils. Chacun » d'eux refuse de se soumettre au frère de Saladin, et veut » s'emparerde ses domaines. L'un commande à Alep, l'autre » à Damas, un autre au Caire. Nous ne savons véritablement » pourquoi, depuis la perte de la Terre-Sainte, l'héritage du » Christ n'a pu être recouvré; car le pays que les chrétiens » occupent pendant la trève est presqu'entièrement dé-» pourvu d'habitans. Fin d'avril 1193. »

L'annaliste ne fait qu'indiquer la quatrième croisade. Sous la date de 1197, il fait un éloge de l'empereur Henri qui ne s'accorde guères avec ce que les écrivains contemporains disent de ce prince. Il parle de sa magnanimité, de sa justice, de sa prudence, de son savoir (*litteraturam*), de sa beauté, qui surpassait celle d'Absalon. « Le monde pleure » sa mort, ajoute-t-il; la Syrie, la Silicie, la Calabre, la » Pouille, l'Afrique, l'Italie, l'Allemagne, la Saxe, la Ba-» vière, la Souabe, la Frise, l'Autriche, la Lorraine regret-» tent ce prince, dont le trépas a partout jeté le trouble. » Après cet éloge vient le récit de la mort du comte de Champagne, roi de Jérusalem; puis on lit ces mots sur la quatrième croisade : « Il y a souvent des combats entre les » Turcs et les guerriers chrétiens que l'empereur Henri a

» envoyés, avant sa mort, au-delà des mers; mais nous » n'avons encore rien appris de certain sur les victoires des » nôtres. »

L'annaliste parle du curé Foulques comme tous les écrivains du temps, qui lui attribuent des miracles. Il rapporte aussi la mort du roi Richard Cœur-de-Lion.

L'auteur, à ce qu'il paraît, n'a pas survécu de beaucoup aux derniers événemens qu'il vient de raconter, car ses Annales finissent, comme nous l'avons déjà dit, à l'année 1201.

Miroir naturel, moral, historial, etc., etc.; par *Vincent de Beauvais* (1).

Vincent de Beauvais écrivait au treizième siècle; c'est à lui que saint Louis confia la surveillance du dépôt de livres, qu'on peut regarder comme la première bibliothèque publique, établie en France. Dans le *Miroir naturel, moral, historial,* etc., l'histoire, la morale, la théologie, la physique, tout est mêlé, tout est confondu sous les formes les plus bizarres. On rencontre des dissertations abstraites à côté du récit d'événemens politiques; la vie de quelques saints personnages se trouve en face de celle des rois, et de l'examen d'un ouvrage ascétique l'auteur passe quelquefois à la description de combats. Au milieu de ce mélange informe, il n'est pas facile de suivre l'historien, qui se cache tour-à-tour sous la forme d'un théologien, d'un physicien ou d'un moraliste. Ce qui concerne les Tartares, les efforts que firent Louis IX et la cour de Rome pour convertir ces peuples, sont présentés avec moins de désordre. Quant aux croisades qui ont précédé celle de saint Louis, en 1248, l'auteur n'a fait que copier les historiens contemporains, et il ajoute fort peu de chose à ce que nous savons. Sa relation de l'expédition de Damiette, de 1217, est évidemment empruntée d'Olivier Scholastique, qu'il a copié ou abrégé. Nous n'avons rien vu dans ce qu'il dit de la première croisade de Louis IX qui n'ait été raconté par Joinville, Guillaume de Nangis et Geoffroy de Beaulieu. Cependant Vincent de Beauvais est souvent cité par les auteurs qui sont venus après lui; c'est sans doute parce qu'il jouissait de la réputation d'un homme fort instruit. Son *Miroir* suppose en effet d'im-

(1) Vicentii Bellovacensis speculum naturale, morale, historiale, etc.

menses connaissances. François Pipin, qui a traduit Bernard le trésorier, a pris dans l'ouvrage de notre auteur la plupart des passages qu'il a ajoutés à sa traduction. Nous avons vu que Cornerius Hermann a fait aussi beaucoup d'emprunts à Vincent de Beauvais.

Il nous reste donc peu de chose à citer de cet historien. En parlant des signes qui précédèrent le départ des premiers croisés, Vincent de Beauvais dit qu'un grand nombre de personnes virent en France une quantité d'étoiles qui couraient ensemble si près les unes des autres, que sans la clarté qu'elles jetaient on les aurait prises pour du grésil. Quelques-uns, ajoute Vincent, ont pensé qu'elles étaient tombées du ciel. D'autres ont prétendu qu'elles annonçaient le grand mouvement qui se fit bientôt dans toute la chrétienté.

Au sujet de la multitude innombrable qui se pressa sous les drapeaux de la croix à la voix de Pierre l'hermite, l'auteur répète ce que nous avons vu dans la chronique de l'archevêque de Dol et dans celle du moine Robert.

En racontant la mort d'Anselme de Ribaumont, tué au siège d'Arcas, Vincent de Beauvais rapporte ce que nous avons vu dans une chronique allemande touchant la dévotion de ce gentilhomme au martyr saint Quentin ; il parle aussi du banquet qu'Anselme donnait tous les ans, le jour de la fête de ce saint.

A l'occasion du feu du ciel qui allumait tous les ans, la veille de Pâques, les lampes de l'église du Saint-Sépulcre, notre historien rapporte que le moine Bernard alla à Jérusalem en 970, qu'il fut témoin de ce miracle, et logea au couvent qu'on prétendait avoir été bâti par Charlemagne. Bernard composa un ouvrage dans lequel il disait que si, par hasard, un voyageur chrétien venait à perdre en Égypte sa mule chargée de provisions, ou si l'animal tombait de fatigues, l'étranger, laissant son bagage, pouvait aller en toute sûreté chercher du secours dans la ville prochaine.

Vincent de Beauvais, qui ne laisse échapper aucune anecdote merveilleuse, n'a point oublié le couteau que portait Bohémond, et dont le manche l'avertissait des mets empoisonnés. Il parle aussi du voyage de ce prince à Saint-Léonard, en Limousin, et des chaînes d'argent qu'il déposa dans la chapelle de ce saint, comme signe votif de sa captivité.

Le peu de détails que donne l'historien sur la seconde croisade est mêlé au récit des phénomènes qui présageaient à l'Europe les désastres des deux rois pèlerins.

Ainsi Vincent de Beauvais regarde comme l'annonce des

maux que les croisés souffraient en Asie, les ravages qui accompagnèrent la chute du tonnerre, dans la ville de Laon, au mois de juillet 1148. Pendant que les moines de Saint-Vincent célébraient l'office divin, deux d'entre eux tombèrent morts, frappés du feu ciel; quelques autres, renversés de frayeur, eurent beaucoup de peine à revenir à eux. Le drap de l'autel et la nappe de la sainte table furent percés par la foudre. Une partie de la grande croix et de l'huile du cloître furent brûlées. Tout le couvent et autres lieux voisins furent remplis de l'odeur du soufre; des hommes et des animaux en furent étouffés.

L'auteur copie Guillaume de Nangis, lorsqu'il dit que Louis VII, à son retour de la Terre-Sainte, tomba au milieu de vaisseaux grecs, et qu'il fut délivré par le commandant de la flotte de Sicile; il rapporte aussi, comme le moine de St.-Denis, que le pape Eugène fit assembler une foule de cénobites de France, et ordonna que l'abbé de Clairvaux fût envoyé à Jérusalem, afin de rappeler à la foi les habitans de Syrie. « On fit de nouveau, dit-il, une grande prédication pour la délivrance de Jérusalem, mais les manœuvres des moines de Cîteaux firent périr la croisade. »

Nous ne répéterons point ce que dit notre historien sur l'entrevue de Gisors et sur l'assemblée générale tenue à Paris par Philippe-Auguste. L'auteur a copié de Rigord le testament du roi de France. Nous avons rapporté cette pièce dans notre extrait de Guillaume le Breton.

Vincent de Beauvais raconte que Philippe, après son retour de la Terre-Sainte, reçut des lettres qui lui annonçaient que des assassins étaient envoyés à l'instigation du roi Richard pour le tuer; le roi, fort ému à cette nouvelle, envoya un message au vieux de la Montagne, pour savoir de lui la vérité; il s'entoura de gardes qui portaient des massues d'airain, et veillaient nuit et jour autour de son trône.

Dans le court récit qu'il fait de la croisade d'enfans, l'auteur parle d'un bruit qui avait couru à ce sujet. On disait que le vieux de la Montagne avait fait prisonniers deux clercs, et qu'il leur avait déclaré qu'ils n'obtiendraient leur délivrance, que quand ils lui auraient promis, par serment, de lui amener des enfans du royaume de France. « C'est » pour cela, ajoute l'auteur, qu'on avait employé de fausses » visions et des promesses trompeuses, pour exciter l'en» fance à prendre la croix. »

L'ouvrage de Vincent de Beauvais ne renferme plus aucun fait relatif aux croisades que nous n'ayons raconté ailleurs.

Histoire de la guerre des chrétiens contre les barbares, par Accolti (1).

Benoît Arétin Accolti, que nous avons cité quelquefois dans l'histoire de la première croisade, naquit à Arrezzo, en 1415. Il fut secrétaire de la république de Florence, et employé dans les affaires. Accolti nous dit dans sa préface que ce qui l'a engagé à composer son ouvrage, c'est le peu de soin et d'ornemens que les premiers historiens des guerres saintes ont mis dans leurs récits. Il regarde ce sujet comme éminemment digne d'occuper un homme de génie, et il regrette qu'on ne l'ait pas traité à la manière dont Tite-Live, Quinte-Curce, Tacite, etc., ont traité les événemens de l'antiquité profane. Benoît Accolti a essayé d'imiter ces grands écrivains, et ses imitations ne sont pas toujours heureuses. On voit bien en lui un homme d'esprit, un écrivain élégant et correct, nourri de la lecture des historiens qu'il s'est proposé pour modèles; mais sous sa plume les personnages des croisades ont perdu la simplicité de leur siècle; ils parlent comme des Grecs et des Romains, ce qui est un contre-sens historique. Accolti met dans leur bouche des discours où les formes oratoires remplacent ordinairement la véritable éloquence; ils sont aussi trop longs et trop multipliés. Quant aux événemens, Benoît paraît assez instruit. Quoiqu'il ne cite aucune autorité, on voit qu'il avait lu Albert d'Aix, Raymond-d'Agiles et Guillaume de Tyr. Les quatre livres de son histoire ne renferment que la croisade de Godefroi; dans le premier, il raconte ce qui se passa au concile de Clermont, et met dans la bouche du pape Urbain un long discours qui ne ressemble pas beaucoup à celui qu'ont rapporté les chroniques contemporaines. Il fait ensuite le récit de ce qui arriva aux premières bandes de croisés. Le second livre traite du siége et de la prise de Nicée, et de la bataille de Dorylée; le troisième, du siége et de la prise d'Antioche; et le quatrième, de la conquête de Jérusalem. Les dernières pages de ce livre conduisent rapidement le lecteur jusqu'aux conquêtes de Saladin, qui se rendit maître de la ville sainte.

Les détails que donne Accolti sur les événemens de l'expédition de Godefroi ont été racontés dans nos différens ex-

(1) De bello sacro, etc., etc., auctore Arétin, Accolti.

traits des chroniqueurs de la première croisade; ce que nous pourrions citer de son récit, ne serait qu'une répétition inutile. L'histoire d'Accolti a été traduite en grec et en français par Yves Duchat, troyen. (*Voyez* l'exposition de l'*Histoire des Croisades*, tom. Ier.)

Histoire de Hongrie en XXXIV livres, par Nicolas Isthuanfius (1).

Nicolas Isthuanfius, historien du dix-septième siècle, était d'une naissance distinguée. Il fit ses études à Padoue et à Bologne, et se rendit très-habile dans le grec et dans le latin; il connut presque toutes les langues de l'Europe. Pendant soixante ans, il fut employé dans les affaires publiques, d'abord comme secrétaire des empereurs Maximilien et Rodolphe, ensuite comme conseiller et lieutenant palatin. Isthuanfius fit ses premières armes sous l'illustre comte Nicolas Zryni, au siège de Szigeth, et, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, il parut dans toutes les expéditions importantes. Ce fut dans sa vieillesse, qu'à la prière de ses amis, Isthuanfius écrivit l'histoire des événemens dont il avait été le témoin et auxquels il avait eu une très-grande part. Cet historien se fait remarquer par son impartialité, sa clarté, et par une grande modestie.

Istuanfius a raconté longuement une croisade des paysans hongrois, au commencement du seizième siècle, laquelle croisade devint une véritable révolte. Comme cet événement est accompagné de circonstances très-curieuses, et que d'ailleurs il entre dans notre sujet, nous allons donner un extrait étendu du récit de l'historien allemand.

Dans l'année 1514, le cardinal Bakatsius, revenant du concile de Latran, obtint du roi Uladislas II la convocation d'une grande assemblée, où il devait proposer, d'après l'autorisation qu'il en avait reçue du pape, l'entreprise d'une croisade contre les Turcs. Il espérait que le roi et le sénat partageraient son avis. Après avoir lu son diplôme à l'assemblée, le cardinal dit que l'occasion était favorable pour combattre les musulmans, livrés aux discordes civiles; il ajouta que si les fonds manquaient pour faire une levée

---

(1) Nicolaï Isthuanfii pannoni historiarum, de rebus Hungaricis libri XXXIV.

d'hommes, bientôt on verrait accourir sous les drapeaux de la croix une multitude de volontaires, des jeunes gens novices dans le métier des armes, et des guerriers vieillis dans les camps. Le roi ne répondit à cette proposition que par un profond silence, et tint long-temps les yeux baissés. La plupart des sénateurs, dont l'oisiveté et l'avarice avaient amolli le courage, approuvèrent l'avis du cardinal et donnèrent de grands éloges à son zèle et à ses travaux. Quelques-uns craignaient que ces préparatifs de guerre n'enlevassent au royaume le peu de forces qui lui restaient; ils redoutaient que cette croisade, dirigée d'abord contre l'ennemi, ne tournât contre eux-mêmes et contre l'état. Etienne Telegdin, préfet du trésor, et qui avait rempli en Pologne les fonctions d'ambassadeur, demanda à parler; il fit observer que si l'on venait à publier l'indult du pape, que la majeure partie de l'assemblée semblait adopter, on verrait sans doute accourir une multitude de citoyens; mais quels citoyens? des mendians, des vagabonds, des gens chargés de dettes, flétris, déshonorés, des hommes qui n'ont plus pour espoir que les forfaits et les brigandages. « Les paysans » et les laboureurs, disait Telegdin, déserteront les champs » et viendront en foule autour de vous; ils seront animés » par l'espérance de venger des injures particulières ou de » se soustraire à des supplices mérités. Si la noblesse, » voyant que les travaux de l'agriculture sont négligés et » abandonnés, veut retenir ou ramener ceux qui fécondaient ses terres; si elle a recours à la force et à la violence, pensez-vous que cette multitude armée restera » paisible et docile, qu'elle ne se portera pas sur ses maîtres? » pensez-vous qu'emportés par l'audace et par la fureur, ces » hommes obéiront à vos ordres ou aux commandemens » de vos généraux? pensez-vous qu'il ne viendra pas des » hommes de la Pologne, de la Moravie et des autres pays » voisins pour faire cause commune avec eux, et que tous » ensemble, tournant contre nous-mêmes des armes qui » avaient été destinées à la ruine de nos ennemis, ils ne les » rougiront pas de notre propre sang, de celui de nos » femmes, de nos frères, de nos enfans et de nos serviteurs? Puissé-je être un faux prophète! que Dieu détourne de dessus nos têtes ces funestes présages dont la » pensée me fait frémir!... »

Telegdin fut d'avis de laisser ignorer au peuple l'indult du souverain pontife, ou d'annoncer, en le publiant, que Rome promettait le pardon des péchés et le salut éternel, non aux chrétiens qui marcheraient contre les Turcs, mais à

ceux qui donneraient de l'or et de l'argent pour la levée d'une armée. Le discours de Telegdin, quoique dicté par la sagesse et la prudence, ne persuada ni le roi ni le sénat : l'avis du cardinal prévalut. Dès le lendemain, celui-ci, s'étant rendu à l'église de Saint-Sigismond avec une grande escorte, après avoir célébré la messe, publia l'indult du souverain pontife. Il le fit publier aussi non-seulement dans les églises de Bude et de Pest, mais dans tous les chapitres, et par tous les évêques de la Pannonie. En très-peu de temps, il arriva une foule d'hommes de toute espèce; la campagne et les environs de Pest en fournirent une grande multitude, de même que les villes de Varadin, d'Albe et de Colocza.

Déjà le cardinal était fort en peine de leur chercher un chef; il craignait que, sans maître et sans guide, ils ne se dispersassent ou ne se proposassent quelqu'entreprise criminelle; car ils s'étaient déjà choisis des centurions, des porte-étendards et d'autres officiers inférieurs. Le hasard ou la fatalité lui offrit Georges Zechely, d'origine sicilienne et né en Transylvanie. Georges venait de se distinguer à Bellegrade dans un combat singulier où il avait vaincu et tué un turc. Il était venu à Bude demander à Uladislas la récompense de son action, et l'avait obtenue par les soins du cardinal. Le roi lui avait accordé double paie et lui avait donné un collier d'or, des habits de pourpre tissus d'or, des éperons et une épée, insignes de la dignité de chevalier, et de plus un village entre Belgrade et Temeswar, où l'on comptait quarante habitans. Georges avait encore obtenu des armoiries qui rappelaient, sur son bouclier, ses exploits à Belgrade. On lui proposa le commandement de la nouvelle armée, qui devait soutenir les affaires de la chrétienté et surtout celles de la Pannonie. Georges l'accepta sans peine. Le cardinal, après avoir solennellement officié dans l'église de Saint-Sigismond, donna à Zechely un étendard blanc, avec une grande croix de pourpre qu'il avait apportée de Rome, et une autre petite croix de pourpre qu'il fit coudre sur le manteau de Georges, prosterné au pied de l'autel; puis, adressant à Dieu des prières pour le succès de l'expédition, il renvoya le général au camp, en lui promettant qu'il lui enverrait dans peu les ordres du roi. Georges assembla la nouvelle milice; il exhorta ses soldats à mettre aussi sur leur poitrine une croix de pourpre, afin que cette croix fût leur signe distinctif. Il leur dit que bientôt il ferait en sorte qu'ils n'eussent pas à se repentir d'avoir pris les armes contre les Turcs pour la défense de la foi.

Lorsqu'on sut dans tout le pays que le cardinal avait

choisi pour chef de l'armée un guerrier qui s'était illustré naguère dans un combat singulier, il arriva de toutes parts de nouveaux soldats, et dans l'espace d'un mois, dit-on, on compta plus de quarante mille croisés; outre cette armée, il s'en forma une autre presque aussi nombreuse. Le peuple appelait cette multitude *l'armée de la croisade*. A ces croisés se joignirent plusieurs prêtres et chapelains qui célébraient la messe tous les jours dans le camp. Georges vint à bout de former une armée régulière, qu'il exerçait aux travaux militaires, en attendant les ordres du roi et du cardinal; il appela auprès de lui son frère *Grégoire* et le fit son lieutenant.

Cependant les paysans quittaient chaque jour leur charrue, leurs vieillards, leurs femmes et leurs petits enfans, pour se rendre sous les drapeaux des croisés; la noblesse, qu'irritait une pareille conduite, commença à sévir contre ceux qu'elle surprenait loin de leurs foyers. Car la noblesse ne pouvait par elle-même cultiver les champs et les vignes, ni faire la moisson, et la suspension des travaux de l'agriculture lui faisait éprouver des pertes immenses. Les croisés adressèrent à Georges des plaintes fréquentes sur la noblesse; ils demandèrent qu'on ne leur fit pas un crime de venir au camp. A la fin, Laurentius, prêtre de la ville de Cegledium, qui était dans la familiarité de Georges, et à qui les soldats se plaignaient surtout des outrages qu'ils recevaient, les exhorta à se venger et à réprimer l'insolence des seigneurs. Il leur disait qu'ils avaient pris les armes contre les ennemis par édit du roi et du cardinal, mais que l'arrogance et la cruauté des nobles les empêchaient de remplir leur mission; que le despotisme des seigneurs n'était plus supportable, puisque, non contens de la domination tyrannique qu'ils exerçaient sur les corps, ils voulaient même s'opposer à ce que les paysans profitassent des indulgences de l'Eglise. Laurentius persuadait à la nouvelle armée qu'elle pouvait, sans s'éloigner du but de son entreprise, déclarer la guerre à la noblesse et aux hommes pervers qui la soutenaient. Georges paraissait ne pas faire attention à ces discours; mais lorsque Grégoire son frère, d'un esprit plus pacifique et plus prudent, entendait les exhortations de Laurentius, il lui en faisait de vifs reproches, et employait tous les moyens pour adoucir et calmer son caractère, avide de changemens : il lui parlait de l'ignominie qui s'attachait à des conspirateurs. « Le roi et les nobles, ajoutait-il, se » lèveront pour venger leurs droits et maintenir leur puis- » sance; la multitude que vous endoctrinez tombera sous

» leurs coups ou se sauvera dans une fuite précipitée. » Mais Zechely, à qui les paysans adressaient chaque jour de nouvelles plaintes, nourrissait dans son âme des projets perfides. Soit qu'il fût mécontent du roi, soit qu'il eût reçu une secrète injure, il résolut de tourner ses armes contre la noblesse, et permit aux paysans d'exercer contre elle toutes leurs fureurs. Aussitôt les nouveaux croisés se portèrent sur les châteaux des environs de Bude et de Pest, qu'ils ravagèrent et brûlèrent. Le roi et le cardinal, instruits que les croisés s'étaient révoltés avec leur chef, défendirent par un édit que personne n'arborât plus le signe de la croix. Si dans peu de jours ils ne cessaient leurs brigandages, le prince les déclarait ennemis de l'état.

Georges, à la nouvelle de cet édit, s'éloigna des environs de Bude, et partageant son armée en deux grands corps, afin qu'elle pût se procurer plus commodément des vivres, il se porta vers Segedin avec un de ces corps. Il ordonna au prêtre Laurentius, qui commandait l'autre portion de l'armée, de se rendre dans la *Bachie*, et fit partir pour *Agria* un autre chef nommé *Barnabe;* celui-ci avait ordre d'emmener les troupes qui s'étaient rassemblées dans les environs. Georges retint auprès de lui son frère Grégoire qui désapprouvait sa criminelle entreprise. Les rebelles signalaient leur passage par les rapines et l'incendie; les maisons de campagne, les fermes, les châteaux furent livrés aux flammes. Zechely avait laissé dans son camp trois légions sous le commandement d'Ambroise Sabaresius, bourgeois de Pest, avec ordre de le fortifier et de répandre de tous côtés la terreur et l'effroi par le pillage et par les armes.

Lorsqu'il fut arrivé à Czegled avec une partie de son armée, le chef des insurgés adressa à toutes les villes, bourgs et villages des lettres dans lesquelles il leur enjoignait, sous les peines les plus terribles, de marcher contre ces nobles superbes qui, disait-il, voulaient persécuter des hommes rassemblés au nom de Jésus-Christ.

Après avoir effrayé de ses menaces les différentes contrées du royaume, Georges se remit en marche pour aller camper devant Segedin. Un noble, nommé Nicolas Tornalius, qui ne savait rien de sa marche et qui venait de Varadin, rencontra l'armée des rebelles; n'ayant pas eu le temps de songer à la fuite, il fut pris par eux, accablé de coups et d'outrages et conduit à Georges, qui le fit tuer sur-le-champ. Les rebelles, en avançant et semant partout la terreur, attaquèrent de petits châteaux et des maisons fortifiés de fossés et de retranchemens, et habités par des nobles. Ils y trouvèrent

des provisions de toute espèce, des meubles, des habits, de l'argent, beaucoup de poudre à canon, des fauconneaux, que Georges fit enlever pour s'en servir dans la guerre. Il arriva enfin devant Segedin, ville très-peuplée; quoique cette place n'eût ni murs, ni remparts, il la trouva cependant entourée d'un fossé et de palissades. Les habitans de cette cité étaient sous les armes et prêts à se défendre contre les brigands; le chef de la révolte n'osa point les attaquer. Outre les bourgeois, qui étaient en grand nombre, il y avait à Segedin trois mille pêcheurs, tous résolus, disait-on, à se bien défendre.

Au milieu d'une révolution inattendue, le roi et le cardinal, consternés et ne sachant quel parti prendre, convoquaient souvent le sénat. On y proposa plusieurs avis. A la fin, on s'arrêta à celui qu'ouvrit Jean Bornemissa, vieillard en qui Uladislas avait une grande confiance. Cet avis fut que Jean, comte de Scepz, attaquerait les rebelles du côté de la Transylvanie, et qu'on ferait marcher sous ses ordres les Sicules, les Saxons, les Hongrois, les Thraces et les soldats mercenaires de Temeswar, de Bellegrade, de Severin, d'Orsova et autres lieux. Jean Bornemissa devait avec toute la noblesse de Bude et des environs attaquer les insurgés, qui étaient au-delà du Danube. Uladislas adressa des lettres aux comtés et aux villes libres pour les informer de ces résolutions, et les appeler à la défense du pays ravagé par les brigands.

Bornemissa traversa aussitôt le Danube, sans attendre même les secours qui étaient en marche; il était accompagné de deux jeunes chambellans français, Batian et Ladislas Morac. Paul Tomorœus, qui avait été nommé lieutenant de Bornemissa, le joignit bientôt avec un corps de cavalerie. On marcha contre le corps que commandait Ambroise Seberesius, lieutenant de Georges. Les paysans, à la nouvelle de l'arrivée des ennemis, se portent en désordre et comme des furieux sur Tomorœus, qui les dispersa sans beaucoup de peine. Plusieurs furent tués; les autres se réfugièrent dans le camp. On amena à Bornemissa des prisonniers, parmi lesquels était un prêtre. Après leur avoir arraché des secrets qu'il lui importait de connaître, Bornemissa les fit tous mettre à mort. Il s'avança ensuite vers Ambroise, et le voyant venir, enseignes déployées, avec ses troupes en ordre de batailles, il voulut essayer s'il ne pourrait pas ramener à la raison les esprits rebelles et finir la guerre sans carnage et sans effusion de sang. Il envoya donc des héraults qui étaient connus d'Ambroise, et qui promirent au nom du roi le pardon et l'impunité aux insurgés, si, mettant bas les

armes, ils retournaient à leur première condition; il menaçait au contraire de traiter en ennemis ceux qui persévéreraient dans leur rébellion. Ambroise, qui, en prenant la croix, n'avait été inspiré que par les sentimens d'une piété sincère, exhorta sa troupe à suivre les conseils de Bornemissa, à ne point tenter les hasards d'une bataille. Plusieurs paysans, persuadés par les paroles d'Ambroise autant que par la crainte d'un combat, se soumirent et allèrent se placer à la droite de Bornemissa : c'était là le signe convenu de leur soumission. Le reste de la troupe, accusant Ambroise de trahison, et l'accablant de reproches et d'outrages, se porta sur la gauche et demanda le combat. Bornemissa, pour leur inspirer de la terreur, ordonne une décharge d'artillerie, fait battre les tambours, sonner les trompettes, et envoie contre eux la cavalerie légère, commandée par Tomorœus. Il les attaque lui-même ensuite avec la grosse cavalerie et le reste de son armée. Les paysans reculèrent en présence de tant de forces réunies, et se hâtèrent de prendre la fuite. On fit un si grand carnage de cette multitude et surtout des gens de pied, que les champs étaient ça et là jonchés de cadavres. Bornemissa, ne voulant pas qu'on poursuivît les fuyards au-delà de la forêt Isaszega, fit sonner la retraite. Peu de jours après cette victoire, il ramena à Bude son armée triomphante; il renvoya les prisonniers après leur avoir fait couper le nez et les oreilles, afin que cette sévérité pût inspirer aux autres une crainte salutaire. Par ordre du roi et du sénat, il livra aux magistrats quelques-uns des rebelles qui s'étaient signalés par des crimes, et ceux-ci furent punis du dernier supplice. Ce succès fut comme un présage heureux de la fin de la révolte. La noblesse, reprenant courage, livra aux paysans de fréquentes attaques, et triompha d'eux sans peine. Les soldats d'Hyppolite, cardinal d'Est, qui avait alors l'évêché d'Agria, réunis à ceux de l'évêque de Varadin et d'autres seigneurs hongrois, remportèrent sur les rebelles une grande victoire. Les vaincus, dispersés, se retirèrent, les uns au camp de Georges, les autres en Pologne, où ils se cachèrent dans des lieux déserts.

Pendant ce temps, Georges, que les revers des siens n'avaient point abattu, ayant, comme nous l'avons dit, évité d'attaquer la ville de Segedin, avait tourné ses armes contre Chanadin, cité vaste, mais peu fortifiée, qu'il désola par le pillage; ce furent surtout les biens et les maisons des prêtres que l'ennemi livra à la dévastation. L'évêque de cette ville, Nicolas Chakius, issu d'une ancienne famille noble, s'était

retiré dans la citadelle; mais comme il manquait de provisions et de toutes les ressources nécessaires pour soutenir un siège, le prélat résolut de fuir plutôt que de se rendre. Tandis qu'à la faveur des ténèbres de la nuit, il venait de monter avec quelques personnes sur une barque dans l'endroit où le Marysius baigne la citadelle et la ville, et d'où il pouvait gagner les montagnes voisines, un malheureux hasard le fit tomber dans les mains des brigands, qui se saisirent de lui, le maltraitèrent et le conduisirent à Georges. Celui-ci, après l'avoir fait battre et avoir arraché d'une main sacrilège les pierreries de l'étole qui le couvrait, le fit cruellement mourir en lui faisant enfoncer dans le corps un bâton aigu. Il exerça la même barbarie sur d'autres personnes de la plus haute naissance. Le tyran n'épargnait aucun noble, et ne montra ni douceur, ni pitié, quoique son frère Grégoire lui reprochât souvent sa cruauté. C'était malgré lui que Grégoire restait au camp. Il exhorta plus d'une fois et toujours en vain son frère à revenir à la modération et à de meilleurs conseils. Georges fit sentir toute sa colère et sa vengeance à Etienne Telegdin, qui, dans le sénat, comme nous l'avons vu plus haut, s'était opposé au dessein du cardinal. Des paysans avaient arrêté Telegdin lorsqu'il retournait chez lui. Georges le fit périr au milieu d'un supplice barbare. Il le fit pendre à une potence, l'attacha avec une corde par les parties naturelles, et dans cet état, il le fit tuer, en sa présence, à coups de traits et de dards.

Georges, après ces actes de barbarie, délibéra longtemps s'il irait avec son armée dans la Transylvanie, sa patrie, ou s'il continuerait de répandre la terreur dans les campagnes qui sont entre le Chrysius et le Marysius. A la fin, il s'arrêta à l'avis du prêtre Laurentius, qui, revenait de la *Bachie* avec un grand nombre de troupes, et suivi d'Antoine Longus, qui marchait à la tête de l'arrière-garde de l'infanterie; Laurentius lui avait conseillé de tenter le siège de Temeswar en l'absence d'Etienne Bathori. Si la fortune ne favorisait pas son entreprise, Georges pourrait alors se retirer en sûreté du côté des Turcs. Mais Etienne, instruit des complots qu'on méditait contre lui, retourna à Temeswar, et se prépara à se défendre.

De son côté, Georges leva son camp, emportant avec lui toutes les provisions qui avaient été le prix de ses conquêtes, et vint s'arrêter dans la plaine d'*Ulicia*, non loin de la citadelle et du fleuve Temess. Le lendemain il s'avança vers la ville, qu'il attaqua avec ses machines de guerre. Le besoin de se défendre contre les Turcs avait fait de la ville de

Temeswar une place forte et puissante; et cette cité, à l'approche de Georges, avait été protégée par de nouvelles fortifications. Celui-ci essaya de prendre la ville en détournant le cours du fleuve. S'étant placé à peu de distance de la citadelle, dans un endroit où ne pouvaient atteindre les fauconneaux et les couleuvrines des assiégés, le chef des rebelles entreprit l'attaque avec ses machines, qu'il avait en grand nombre dans son camp. Les milliers de paysans qui travaillaient ne laissaient pas que d'avancer le siège; le succès semblait près de couronner leurs efforts, lorsque les soldats de Bathori, voyant le danger qui les menaçait, sortirent à la fois de la citadelle et de la ville, et tombèrent sur les assiégeans; un grand nombre de ceux-ci reçurent la mort. Malgré cet échec, Georges n'en continua pas moins l'attaque de la place, ébranlant les murs avec ses plus grosses couleuvrines, encourageant l'ardeur de ses compagnons par l'espoir du pillage. Etienne se décida à implorer le secours du comte de Suph, avec qui il avait eu des querelles à démêler; il le pria d'oublier des divisions particulières, et de venir sauver la république de la fureur des brigands.

Jean Vaivode de Transylvanie répondit généreusement à cet appel, et partant aussitôt avec une armée régulière et un grand appareil, il s'avança à marches forcées, ordonnant aux autres chefs de se rendre à *la porte de fer :* c'est un lieu sur les frontières de la province où Jean Hunniades avait vaincu Mahomet. De là, l'armée entra dans les plaines qui s'étendent le long des montagnes. Toute la noblesse, les troupes même de François Verdan, évêque d'Albejulia, se réunirent à l'envi à l'armée de Jean. Cette armée arriva au mois de juillet et au milieu des plus grandes chaleurs de l'été, non loin de Temeswar, au bruit des trompettes et des tambours, et se déploya dans la plaine d'Ulicia. Georges, qui ce jour là s'était gorgé de vin et de nourriture, à la vue des ennemis, ne perdit point courage. Il donne sur-le-champ le signal du combat, range sa cavalerie et son infanterie en bataille, et remplit, autant que le lui permet son ivresse, toutes les fonctions d'un général. Toutefois il était secondé par le lieutenant son frère et par le prêtre Laurentius, qui animaient les paysans par leurs discours et leurs exhortations. « Cette journée, leur disaient-ils, vous vau-
» dra à vous et vos neveux une gloire immense, si vous
» cherchez votre salut dans votre courage, dans vos bras
» et dans la victoire. Mais si, au contraire, vous désertez
» vos drapeaux, si vous vous abandonnez à une fuite hon-

» teuse, vous n'avez à espérer que l'exil, la pauvreté, les » fers, l'infamie et la mort. »

De son côté, le Vaivode harangua les siens en peu de mots; ils les exhorta à « se rappeler combien d'innocens » et d'hommes illustres, les brigands avaient fait mourir » par des supplices inouis. Le temps était venu où ils allaient » tirer une vengeance éclatante de tous ces scélérats et sur- » tout de leur chef, qui voulaient éteindre la noblesse et » monter sur le trône de Hongrie. Personne ne devait donc » hésiter à combattre ceux qui, méconnaissant tout droit » et toute justice, s'étaient déclarés les ennemis impies des » dieux et des hommes, puisqu'il était certain que, déchi- » rés par le remords, ils ne tarderaient pas à prendre la » fuite. »

Après ce discours, le Vaivode donna le commandement de l'aile droite à son lieutenant Jacques Banfius, et celui de l'aile gauche à Lucas Quismarianus, préfet des vétérans; lui-même se plaça au milieu du champ de bataille, étendant son armée de manière qu'elle pût attaquer les ennemis de front et des deux côtés. L'armée des rebelles fut disposée de même; Georges était au milieu; son frère et le prêtre Laurentius commandaient les deux ailes. Le combat s'engagea avec beaucoup de chaleur; les paysans se soutinrent si long-temps et avec tant d'acharnement, que la victoire restait douteuse. A la fin, le Vaivode fit avancer sa garde prétorienne et les cavaliers sicules, invincibles par leurs chevaux et par leurs armes. Plusieurs paysans tombèrent sous leurs coups, d'autres furent affaiblis par des blessures, et le reste commença à plier. Les troupes du Vaivode, les pressant avec opiniâtreté, les forcèrent enfin à la fuite. Georges, qui se trouvait encore dans un état d'ivresse, se portait çà et là pour arrêter les fuyards; pendant qu'il faisait d'inutiles efforts, Pierre Petrovitius, commandant d'un escadron de cavalerie, le renversa de cheval, et Georges fut fait prisonnier après avoir reçu beaucoup de blessures. Son frère Grégoire tomba aussi vivant dans les mains des ennemis, ce qui fut pour le Vaivode un grand sujet de joie, car il ne désirait rien tant que de tenir en son pouvoir ces deux chefs des rebelles; aussi éleva-t-il dans la suite Petrovitius aux plus grands honneurs. L'armée des paysans disparut sous les coups des guerriers nobles, qui brûlaient de se venger. La campagne fut couverte de cadavres entassés les uns sur les autres. Plusieurs, essayant de passer le fleuve Temess, furent tués par ceux qui les poursuivaient ou périrent dans les ondes; d'autres, et en très-grand nombre,

ayant mis bas les armes, à genoux et les mains tendues, implorèrent, les larmes aux yeux, le pardon et la pitié de leurs ennemis; mais les uns furent massacrés par des soldats furieux; les autres, menés au camp comme des troupeaux, furent chargés de chaînes. Un très-petit nombre, qui connaissait les lieux et les chemins, ou qui avait pris d'abord la fuite, se sauva avec beaucoup de peine; de ce nombre fut le prêtre Laurentius, qui, monté sur un coursier rapide, alla se réfugier du côté du Danube.

On ne dit point si Bathori, pendant le combat, sortit de la ville pour attaquer l'ennemi. Outre le riche butin et les machines de guerre de toute espèce, on trouva dans le camp de Georges une multitude infinie de gens de tout âge et de l'un et l'autre sexe; car plusieurs des rebelles y avaient amené leurs femmes et leurs enfans, de peur qu'ils ne fussent exposés chez eux aux insultes et aux outrages de la noblesse. La plupart périrent par le fer ou par la faim. Georges et son frère, et après eux les prisonniers les plus distingués, liés avec des chaînes et des cordes, furent amenés en présence du Vaivode. Georges, d'un air calme et d'un esprit ferme, lui parla, dit-on, en ces termes : « Invincible Vaivode, je ne vous demande point que vous » m'épargniez; usez envers moi de tous vos droits. Je ne » vous demande qu'une chose, c'est que vous soyez favorable à Getzon, qui, à la connaissance de tout le monde, a » été forcé par moi de combattre sous mes drapeaux. » Le Vaivode répondit qu'il agirait envers tous selon leurs mérites. Il les fit conduire en prison; les deux frères furent gardés dans une prison plus propre, mais plus étroite que les autres. Le Vaivode avait à la suite de son armée plusieurs de ceux que le vulgaire appelle *cigans*, classe d'hommes très-vile et très-abjecte, d'une origine incertaine et accoutumée à exercer en Transylvanie et en Valachie l'infame métier de bourreau. Le Vaivode leur confia le soin de torturer les prisonniers. Cependant il leur ordonna de se contenter de la peine capitale à l'égard de Getzon, parce qu'il avait appris que les réclamations de Georges en faveur de son frère étaient légitimes. « Ce n'est qu'avec horreur, dit » Istuanfius, que l'historien peut raconter les supplices » inouis qu'on fit subir aux malheureux captifs. Quoique » chacun d'eux eût mérité la mort, cependant des hommes » chrétiens et pieux auraient dû par clémence et par pitié » s'abstenir d'une boucherie aussi atroce. » On jeta dans des cachots obscurs quarante de ces prisonniers qui avaient été les ministres particuliers des fureurs de Georges; on les

laissait pendant quinze jours souffrir et se consumer de disette et de besoin; si au bout de ce temps il en restait quelques-uns de vivans, on devait leur offrir à manger les membres à demi-brûlés de Georges expirant. Mais de ces quarante malheureux, il n'en survécut que neuf, parmi lesquels était un nommé *Laurent*, maréchal-ferrant, qui avait coutume de ferrer les chevaux de Georges. Isthuanfius achève ainsi son récit : « Les bourreaux avaient » préparé un trône, une couronne et un sceptre de fer, » qu'ils avaient fait rougir au feu; ils placèrent Georges » nu sur le trône, et lui posèrent la couronne sur la » tête. On amena les neuf malheureux qui restaient; » ils étaient livides, exténués de besoin, demi-morts et » semblables à des ombres. On leur ordonna de mordre et » de manger les membres de Georges, qui, brûlés par le fer, » exhalaient de puantes odeurs. Les bourreaux, l'épée à la » main, les menaçaient de les tuer sur-le-champ s'ils n'o- » béissaient. Quelques-uns, par crainte de la mort, firent » ce qu'on leur ordonnait, et ils furent aussitôt remis en » liberté; de ce nombre fut le maréchal-ferrant. Mais trois, » qui refusèrent cette effroyable nourriture, furent tués » sur l'heure. Georges souffrit en silence et sans verser » de pleurs; seulement il adressa quelques reproches à » ceux qui le mordaient, et les appela *petits chiens;* puis » il se tut. Déchiré de temps en temps par des tenailles » brûlantes, et ne pouvant plus supporter de si vives dou- » leurs, il rendit l'âme au milieu des tourmens. Après sa » mort, son cadavre fut coupé par morceaux, comme on a » coutume de faire à l'égard des brigands et des traîtres; » on les envoya à Bude, à Pest, à Albe et à Varadin, où ils » furent suspendus à des fourches patibulaires pour être » un objet de spectacle et de risée. On fit souffrir des peines » aussi cruelles aux autres prisonniers; le plus grand nom- » bre fut pendu à des potences ou à des arbres; d'autres » furent empalés. On dit qu'il périt dans cette guerre, en » différens combats, près de quarante mille hommes. »

Le prêtre Laurentius et Antoine Longus, échappés à la défaite d'Ulicia, essayèrent de soutenir et de relever leur parti dans la Bachie. Jacques Banfius, lieutenant du Vaivode, alla les y attaquer aux environs de Colocza. Le combat dura plus de deux heures; à la fin, Antoine, frappé d'une balle, fut fait prisonnier; le prêtre Laurentius résistait encore lorsqu'il fut aussi blessé au visage. Alors tous les paysans prirent la fuite et se dispersèrent. Banfius eut pitié d'eux et ne voulut pas les poursuivre. Antoine fut conduit à Bude,

où il fut coupé en quatre quartiers. Le prêtre Laurentius ne reparut plus. On ne sait ce qu'il devint, ni de quel genre de mort il périt.

On croyait la guerre des paysans terminée, lorsqu'on apprit que de nouvelles bandes, sous la conduite d'un nommé Dominique, se livraient aux mêmes excès autour de la forêt Baconia, entre Varadin et Albe. Le Vaivode fit marcher contre elles Gatharus Sitkeius, gouverneur des citadelles de Papa et de Somlion. Celui-ci, rassemblant des troupes et emportant avec lui un grand appareil de machines de guerre, triompha des rebelles plutôt par la peur qu'il inspirait, que par la force de ses armes. Toutes ces bandes se dissipèrent; les uns se sauvèrent; les autres, comme le chef Dominique, reçurent la mort.

Isthuanfius a raconté avec beaucoup de détails la bataille de Mohatz; sans nous arrêter à ce récit, nous nous contenterons de faire remarquer que, d'après le chroniqueur, Louis II, roi de Hongrie, ne voulait pas en venir aux mains avec les musulmans. Tomorœus, évêque de Colocza, voulut livrer combat; il promit même la victoire au nom du ciel, et son opinion entraîna celle du roi, qui céda, dit Isthuanfius, en levant les épaules. Nous ne suivrons point cet historien dans son récit de la bataille. Nous renvoyons le lecteur à ce que nous en avons dit dans notre cinquième volume de l'Histoire des croisades.

C'est à Isthuanfius que nous devons la connaissance du traité qui fut conclu en 1533 entre le roi Ferdinand et l'empereur des Turcs, traité dans lequel fut compris le pape Clément VII. (Voyez le cinquième volume de notre histoire, où les termes de ce traité sont rapportés.)

Chronique manuscrite, qui se trouve à la Bibliothèque du roi, n°. 454. (Sorbon.)

Nous avons cité cette chronique dans le deuxième volume de notre Histoire, en parlant de la captivité et de la délivrance de Richard. Elle appartient au treizième siècle, et paraît avoir été écrite vers la fin du règne de saint Louis. Nous ne la regardons pas néanmoins comme un de nos plus précieux monumens historiques, car l'auteur semble avoir écrit d'après des bruits populaires, bien plus que d'après des documens positifs. Nous nous y arrêterons un moment, 1°. parce qu'elle renferme quelques traits de mœurs dont

le fond a quelque vérité, 2°. parce qu'elle est du petit nombre des histoires écrites en vieux français, qui nous restent du temps des croisades.

On ne trouve rien dans cette chronique manuscrite sur la première croisade; elle donne quelques détails sur la seconde : l'auteur rapporte les bruits qui circulaient encore de son temps sur les prétendues amours d'Eléonore de Guyenne et de Saladin. L'épouse du roi de France, ayant entendu parler du prince musulman, *li manda salut*, disant *que s'il l'en peust mener elle le prendrait a signor, et relenquerait sa loi*. Lorsque la reine était sur le point d'entrer dans un vaisseau pour aller rejoindre Saladin, Louis VII fut averti et vint lui parler. Eléonore se contenta de répondre à son auguste époux qu'elle voulait le quitter pour sa *mauvaistie;* car, ajouta-t-elle, vous ne *vales pas un pome porie, et j'ai tant oi dire de bien de Saladin, que je l'aime mius que vous*. Nous ne porterons pas plus loin nos citations sur une fable aussi grossière. Lorsque Louis VII eut renvoyé Eléonore, tout le monde s'occupa de trouver des torts à la reine; de là vinrent beaucoup d'inventions calomnieuses, qui ont long-temps trouvé place dans l'histoire. Notre chroniqueur, après avoir fait figurer Saladin dans la seconde croisade, nous le montre de nouveau dans la troisième, et rapporte les relations du sultan avec le comte de Tripoli, qui trahissait les chrétiens de la Palestine. Saladin proposa au comte de faire couler leur sang et d'en boire ensemble en *fourme de loiauté; ainsi fu fait et furent sainiet ensamble et burent*. En rapportant ce fait, nous devons ajouter qu'il est tout-à-fait invraisemblable.

La chronique parle de l'arrivée de Richard et de Philippe devant les murs de Ptolémaïs. « Le roi Richard, dit-il, vot » avoir le plus biel lin (linge), et si ot-il, car c'estait li plus riche » home de l'ost, et qui plus avait à despendre; car il avait » plus estellins que li roi de France n'eust Parîsis. » Comme les opérations du siège étaient suspendues pendant l'hiver, nous voyons dans notre chronique que *li roi Richars allait esbanoiier* (s'amuser) *par les illes de mer et veoir dames et damoiselles; li roi Philippes, le faisait austrement, car il faisait carpenter* (charpenter) *engiens*, etc. Nous ne suivrons point notre relation manuscrite dans ce qu'elle dit des querelles élevées entre les deux monarques rivaux; nous avons rapporté dans les pièces justificatives du troisième volume de notre Histoire, le récit que fait notre auteur des aventures, de la captivité et de la délivrance du roi d'Angleterre: ce récit nous a paru renfermer beaucoup de détails roma-

nesques. Les chroniques de cette époque, les plus estimées pour leur véracité, parlent à peine de ce qui arriva au monarque anglais, à son retour de la Palestine. Ces aventures se trouvent en revanche racontées très-longuement par les romanciers, et la relation manuscrite qui nous occupe doit être regardée comme un roman historique. Cette relation conduit Richard jusqu'à sa mort. Quand le roi fut près de mourir, il prononça ces paroles : « *Ha! rois Richars morras donc : haa! mors comme ies hardie quant tu oses assalir le rois Richars.* » Déplorant ensuite le sort de la chevalerie : « *Hé!! poures dames et poures chevaliers*, s'écria-t-il, *que deviendres-vous!* »

On trouve dans la chronique manuscrite quelques détails sur le siège de Damiette, au temps de Pelage et de Jean de Brienne. Ces détails sont peu importans et manquent d'exactitude. Après le récit du siège, l'auteur met dans la bouche d'un sarrasin, oncle de Saladin, une anecdote sur l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean, dans la ville d'Acre ou de Ptolémaïs; cette anecdote, où figure Saladin, a été racontée par plusieurs autres chroniques. Comme elle peint assez bien les mœurs et les opinions du temps, et que le vieux langage de notre chroniqueur lui donne un nouvel intérêt, nous citerons ici le passage tout entier.

« Li signor Saleh (Saladin), ki estoit rois de Babilone et » avoit xxx rois à justicier..... oi (entendit) parler de la gnt » (grande) carité de l'hospital d'Acre, et oi dire que nus me» saisies (aucun homme souffrant) ni estoit refusés et li don» noit on quanke (tout ce qu') il demandoit se on le pooit » (pouvait) avoir. Si pensa Saleh quil assaieroit (essayerait) » se cestoit voirs (vrai) u non. Si prist bourdon et eskerpe » (écharpe) et esclavine (manteau), et se tapi (s'arrangea) au » mius quil pot (put) et en vint tout droit en Acre, et fist » le malade et le mesaaisiet (mal à l'aise), et chemina dus» ques al hospital tout clopiant, et proia (pria) por Diex » con le hebregast (qu'on l'hébergeât), car il estoit moult » agreves (très-malade). Quant li maitres le vit ki recevoit » les malades si le rechut (reçut) por cou ql (parce qu'il) » li sambla besoigneux, et maintenant le fist coucier (cou» cher) et aaisier (mettre à son aise) kou ql pot et li de» manda quil poroit (ce qu'il pourrait) mangier. Cil ki (ce» lui-ci), ki faisoit le malade, dist ql n'avoit cure (besoin) » de mangier, mais por Dieu on le laissast reposer, car il es» toit trop fourmenes (harassé) et lonctems avoit desiré a » morir en l'ospital avoec les malades de laieus (là dedans) » a tant le laissierent en pais et il se prist au dormir tout le

» jour et toute la nuit; et lendemain li demanda li maistres » des malades sil voloit mangier, et il dist quil n'en avoit » talent (envie) et quil ne poroit. Amis, dist li maistres, » mangies, si vos ne mangies vos ne pores vivre longuement. » Ainsi geuna (jeuna) Saleh II jors et II nuis sans boire et sans » maugier. Et li maistre revint a li et li dist : Amis, il vous » convient prendre aucune cose pour vostre soustenance, » car nous serions trop blasmes se vous chaiens (ici dedans) » mories par defaute. Sire, dit Saleh, je croi q je ne menge- » rai jamais en ma vie se je nai dune cose que je desire a » mort et bn (bien), sai que je nel averoie (aurais) mie, car » ce serait foursenèrie (acte insensé) a demander et a vo- » loir. Ha! biaus frère, ne doutes mie a requere (n'hésitez » pas à demander), car li hospitaus de chaiens (ce lieu) est de » si trés grant carité, konques (que jamais) nus malades ni » fali a son desir (ne manque de rien) se on le pot avoir por » or eu por argent, et demendes hardiement, car ni sau- » res mie. Quant Saleh oi li maistre si affremer (ainsi affir- » mer), si dist quil demenderoit. Je demende, dist-il, le piet « diestre (droit) de devant de Moriel le boin cheval le grant » maistre de chaiens, et voel (veux) que je le voie coper » (couper) devant moi présentement, u se cou non (ou si » non) jamais ne mengerai; or, aves oi (entendu), dist Sa- » leh, mon desirier (désir); mais, por Dieu, vous proi » (prie) que vos ni fascies force (n'y fassiez droit) et mius » vaut que je muire (meure), ki sui uns poures (pauvre) » hom, que cele bieste (cette bête) muire ki tant vaut; » car on dist pour voir (vrai), que li grant maistres nen » prenderoit mie mil besans d'or. A tant le laissa li mais- » tre et lala conter au grant maistrre et li dist la requeste » au malade. Quant li grant maistre lentendi, si pensa u » poi (il réfléchit un peu) et li vint a mervelles dont celes » volente li venoit et dist au maist des malades : Prendes » (prenez) mon cheval et li assouagies (contentez) son » désir, car mius vaut que mes chevaux muire que uns » hom, et d'aut part il nous serait reprouvé (reproché) » a toujours. A tant fu li chevaus amenes devant le lit u » (où) Saleh gisoit, et fu loiies (lié) et abatus a terre et » fu apparellies uns varles (un valet se prépara) une grant » hache en sa main et I blokiel (uu petit bloc) en l'aut, » et dist : Lequel piet esche (est-ce) que le malades demande, » et on li dist le diestre piet devant, et il prist le blokiel et » mist desous le piet et entesa (prit) la hache a II mains et » vot (veut) ferir si grant cop com il pot enteser (assener), » quant Saleh escrie tien toi, ma voleutes est assouagie

» (satisfaite) et mes désirs mues (changés) en autre manière.
» Je voel (veux) mengier char de mouton. Lors fust li
» chevaux desloiies et remenes en l'étable. Et quant li grant
» maistre le sot (sut), si en fu moult lies (très-joyeux) et
» tous li frère de laiens (ce lieu) et donna on au malade
» cou quil (ce qu'il) avoit desire et manga bien et but, car
» il n'avoit piecha mangiet et puis demoura IV jours laiens,
» et fist on cou quil lui plot (plut). Après demanda sa
» reube (robe) et son bourdon et son *esclavine*, et prist
» congiet au maistre et moult le merchia (et le remer-
» cia beaucoup) del biens et de l'honeur et de la cour-
» toisie que il li avait faite; puis sen rala (retourna) en
» sa tere et not pas oublié cou que (ce que) on li ot fait
» en l'ospital, et fist faire une chartre et seeler de son seel
» et i avoit escrit dedans : Sacent (sachent) tout cil ki sont
» et seront que jou (moi) Saleh, soudans de Babilone,
» lais (laisse) et donne a tousjors perpetuelement al hos-
» pital de Saint-Jehan-d'Acre mil besans d'or pour lincheus
» (linceuls) et pour couvrecoire a couvrir les malades dou-
» dist hospital, et les assigne prendre sour mes rentes de
» Babiloine cescun an (chaque année) au jour de la saint-
» Jean-Batiste, et voel (veux) que pour guerre qui soit
» entre Sarras et chrestiiens on ne les laist (on ne cesse
» pas) enfi, fu la chartre faite et l'or envoia et manda q
» bien seuscent (sçussent) li maistre que ce faisoit il por
» la tres grant carité ki estoit en la maison et pour cou
» com le herbrega (comme on l'hébergea). »

La chronique manuscrite rapporte quelques autres traits de Saladin, et parle ensuite des événemens qui arrivaient alors en Europe. Parmi ces événemens, on remarque surtout la bataille de Bouvines, dont tous les historiens contemporains ont parlé. L'auteur prétend que Philippe-Auguste dit à ses barons qui lui étaient restés fidèles : « *Se vous voez que la coronne soit mius emploié en l'un de vous ken moi, je mi otroi volontiers*, et *le voel de boin acor et de boine volenté.* » La chronique ajoute que les barons, quand ils l'ouïrent ainsi parler, ils se mirent à *plorer* de pitié, et dirent : « *Sire, pour Dieu merchi; nous ne volons roi, se vous non;* or *chevauches hardiment contre vos anemis, et nous sommes tout appareillés de morir avec vous.* »

Ce fait est également attesté par Richer, moine de l'abbaye de Senones, qui vivait au treizième siècle; mais on n'en rencontre aucune trace dans Guillaume le Breton, qui a raconté la bataille de Bouvines, avec détails (*vie et gestes de Philippe-Auguste*), et qui était lui-même témoin ocu-

laire. Cependant cette opinion est devenue comme une tradition populaire, et plusieurs historiens modernes l'ont accréditée. Pour nous, nous nous contenterons de dire qu'elle n'est pas entièrement dénuée de vraisemblance. On sait qu'à Bouvines le roi de France eut à résister à la ligue féodale qui avait appelé à son secours les armes de l'étranger. Il n'est pas déraisonnable de supposer que Philippe-Auguste, pour s'assurer la fidélité et le dévouement des barons qui lui restaient encore, leur ait offert de se choisir un roi plus digne d'eux avant de livrer une bataille qui devait décider du sort de la France. (Voyez ce que nous avons dit dans notre chapitre *de l'Affranchissement des Communes*, sur la part glorieuse que prirent à la victoire de Bouvines, les communes de Corbie, d'Amiens, d'Arras, de Beauvais et de Compiègne, 6e. vol. de notre histoire, XXIIe. livre.)

En parlant du roi Jean et des tentatives faites à plusieurs reprises par Louis VIII, pour s'emparer du trône d'Angleterre, le chroniqueur rapporte que Blanche de Castille demanda plusieurs fois de l'argent à Philippe-Auguste, pour le prince, son époux, qui en avait besoin, et que Philippe refusa plusieurs fois. A la fin, Blanche dit au roi : « J'ai » biaux enfans de mon seignor (Louis VIII), je les mette- » rai en gages, et bien troverai ki me prettera sour eux. » A ces paroles, Philippe fut touché, et dit à l'épouse de son fils : « Blanche, je vous donne de mon tresor tout come » vous vorres, et en faites cou ke vous voles. » Après avoir rapporté brièvement la mort de Philippe, le règne de Louis VIII, la chronique donne quelques détails sur le départ de saint Louis et sur ses adieux à la reine Blanche, sa mère.

« Quant li rois ot atornet sa voie (préparé son voyage) si » prist seskerpe (son écharpe) et son bourdon à notre Dame » et li canta sa messe li evesques et se mit de notre Dame entre » lui et la roine et ses freres et lor femmes decaus (déchaus- » sés) et nus pies. » — La chronique continue ainsi en parlant de la séparation du roi d'avec sa mère : « Biele tres » douce mère par celle foi que vous me deves retornes desor » mais. Je vous lais (laisse) mes III enfans en garde... et vous » lais a garder le roiaume de France : biaus (beau) tres dous » fius (fils) coment pora li miens cuers (mon cœur) endurer » la departie (la séparation) de moi et de vous. Ciertes il » sera plus durs q piere se il ne fent (se fend) en II moities. » car vos maves estet li mindres (meilleur) fius ki onkes fust » (qui ne fut jamais) sa mere. A ce mot chei (tombe) pasmee et

» li rois la redrecha et len leva et prist congiet a li en plo-
» rant et la roine se repasme.... biaus tenres (tendre) fius
» jamais ne vous verai, li cuers le me dist bien. Et elle dist
» voir (vrai) car elle fust morte avant quil revenist. » La flotte arrive à la vue de Damiette dont l'abord est difficile : « Mais li port estoit mal aaisies (aisé) a prendre car les naves
» ne pooient (pouvoient) aprocier le rives a mains (moins) dune
» lanue (lieue). » En parlant de la descente, la chronique s'exprime ainsi sur saint Louis : « Quant li rois vist que crestiiens
» arriestoient si fust tous ausi come foursenes et joinst ses
» pies et saut en laighe (saute dans l'eau) tout armes l'es-
» pee el puing lescul (écu) au col et ot de la mer juskes
« al chainture et vint a rive.... » Selon la chronique, le comte d'Artois fut décidé à se porter vers Massourah, par l'appât d'un trésor que lui promit *un chrétien du pays*, et qui lui indiqua un gué pour le passage du fleuve. « Un cres-
» tiien qui bien savoit les passages et le païs dist : Sire, se
» vous me voles croire je vous ferai anuit (à la nuit) gae-
» gnier le plus grant tresor del monde ki est en une vile
» que on apiele la Marône u (où) toutes les gens de cest
» païs lon enfoui : alons i dist liquens. Ha, sire, li dist li
» maistres dou temple que cest que vous dites, pour Dieu
» merchi. » Les détails qui suivent se rapprochent beaucoup de ceux de Joinville. Voici comment la chronique rend comte de la reddition du roi : « Li soudan li manda
» qu'il se rendist a li et li rois dist ne plaie a Dieu que
» jà me rende a païen ne a Sarrr (Sarrasin).... tant li
» priierent tout cil ki la estoient que li rois rendit l'espee
» au soudant et li quens de Poitiers, etc.... et fu li rois
» prisonnier. »

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de cette chronique, où l'on ne trouve plus rien qui ait rapport aux croisades; la plupart des fragmens que nous en avons cités prouvent qu'on doit la lire avec précaution, et si elle n'a point fixé jusqu'ici les regards des érudits, nous avouons qu'elle méritait peu d'être connue.

Chronique du bienheureux Emon et de Menkon, abbés de Werum, et de leur continuateur (1).

Emon, premier abbé du couvent de Werum, ordre de Prémontrés au pays de Groningue, vivait vers le milieu du XIIIe. siècle.

(1) Chronica beati Emonis et Menconis abbatum Werumensium eorumque continuatoris sacræ ant. mon. Tom. Ier, p. 429.

La chronique d'Emon commence à l'an 1203 et va jusqu'en 1237. Elle a eu deux continuateurs; le premier, nommé Menko, troisième abbé de Werum, l'a poussée jusqu'en 1272; le second, dont le nom nous est inconnu, jusqu'en 1296. L'ouvrage dont nous allons rendre compte fut imprimé pour la première fois en 1700, et inséré dans les analectes d'Antoine Mathieu; il a été réimprimé en 1725 par Charles-Louis Hugo, abbé de Stival, en Lorraine.

La chronique de Werum ne renferme pas beaucoup de faits relatifs aux guerres saintes. Les auteurs ne se sont guères occupés que de leur monastère, et les événemens politiques fixent rarement leur attention; toutefois nous trouvons dans leur histoire quelques faits qui méritent d'être mentionnés.

Emon ne parle point de la cinquième croisade. Arrivé à l'année 1217, il copie un itinéraire qu'un pélerin de Frise avait tracé depuis le fleuve *Laurica* jusqu'à Saint-Jean-d'Acre; cet itinéraire, où le croisé décrit tous les lieux par où il a passé, en suivant la route de mer, pourrait jeter quelque lumière sur la géographie du moyen âge. Sous la date de 1234, l'abbé de Werum raconte un fait curieux: c'est une croisade prêchée contre les *Sthédingues*. Krantz, savant allemand qui vivait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, nous apprend que les *Sthédingues* étaient une race d'hommes sauvages qui habitaient au-delà de Brème, et qu'on regardait comme *les ennemis de Dieu et des hommes*. (Metrop). Ce furent deux prédicateurs du collége de Brème qui exhortèrent les fidèles à marcher contre cette peuplade malheureuse. Les deux religieux ne purent armer d'abord du signe de la croix qu'un très-petit nombre de chrétiens. Quelque temps après, on vit, selon l'expression de l'historien, une foule de prédicateurs voler çà et là comme des nuages: ils couraient dans la Westphalie, dans la Flandre et le Brabant, excitant les princes et les peuples à combattre les Sthévingues, et promettant aux croisés la rémission de leurs fautes. Une multitude innombrable accourut sous les saintes bannières. Le duc de Brabant, les comtes de Hollande et de Oldenburgh, et beaucoup d'autres princes s'avancèrent à la tête de leurs légions, et la tribu des Sthédingues périt tout entière sous le glaive. « Ce fut » là, dit le chroniqueur, la troisième croisade prêchée » contre les peuples rebelles; la première fut dirigée contre » les Sarrasins, la seconde contre les Albigeois, la troisième » contre les Sthédingues. »

Menkon indique à peine la première expédition de saint

Louis en Orient. A l'année 1260, le continuateur cite deux lettres que nous n'avions vues nulle part; elles sont écrites d'Orient par le frère Thomas, évêque de Bethléem. Nous allons faire connaître d'abord la première, adressée à toute la chrétienté.

« Aux rois illustres, aux princes, aux vénérables archevêques, aux évêques, aux abbés, aux prélats de toutes » les églises, aux nobles, aux comtes, aux barons, aux » chevaliers, à tous ceux qui liront les présentes lettres, le » frère Thomas, de l'ordre des prêcheurs, évêque de Bethléem par la miséricorde divine, légat du siége apostolique dans le pays d'outre-mer, salut en le fils de la glorieuse Vierge, qui a daigné naître à Bethléem.

» Les tribulations des cités d'Orient désolent notre âme. » La crainte et la stupeur sont tombées sur nous et sur nos » enfans. O hommes catholiques! qui ne gémirait en voyant » la main terrible du Seigneur veiller si attentivement à la » ruine du monde? Nous craignons que pour les habitans » de cette terre n'arrive l'accomplissement de ces paroles » de Jérémie : *Voilà qu'un peuple est venu du pays de l'Aquilon, nation puissante qui se lève des extrémités de la » terre, armée de la flèche et du bouclier; elle est cruelle et » n'aura point de pitié*. Depuis que son nom a retenti à nos » oreilles, nos forces nous ont abandonnés. Maintenant il » nous faudra laisser la Terre-Sainte déserte et solitaire, » ou nous livrer aux mains de l'ennemi, ou tomber sous le » glaive d'un peuple qui a soif de notre sang. »

L'évêque de Bethléem peint les ravages des Tartares sur les plages de l'Orient; il montre les villes de Syrie, tremblantes à l'approche de ces tributs redoutables, et menacées d'une entière destruction. Le chef de la nation mogole a adressé aux chrétiens d'outre-mer des lettres où l'orgueil et le mépris se mêlent à d'horribles blasphêmes contre Dieu. « Après » le Seigneur, c'est en vous que nous espérons, ô hommes » très-chrétiens! dit le frère Thomas en terminant sa lettre. » Les yeux baignés de larmes, nous recourons à votre piété; » nous vous conjurons de défendre cette Terre-Sainte où » notre Seigneur Jésus-Christ a daigné naître et mourir » pour nous, où il a daigné opérer notre salut; nous vous » prions de secourir cette terre qui a coûté au monde chrétien tant de travaux et de sacrifices. Ne souffrez point, » comme l'espèrent les infidèles, que le nom de Jésus soit » oublié et anéanti dans les contrées orientales; mais qu'une » nation puissante et généreuse prenne les armes et le bouclier pour sauver d'un joug barbare la patrie du crucifié. »

Voici la seconde lettre du même prélat, qui est extrêmement curieuse :

« Le frère Thomas, de l'ordre des prêcheurs, indigne » gardien de la crèche du Seigneur, légat du siége apostolique, à tous les dignitaires, aux très-chers recteurs des » églises de Frise, etc. Malgré la distance qui nous sépare » de vous et du pays que vous habitez, cependant autant » que nous le pouvons et que la grâce divine nous le permet, nous pourvoyons au bien des fidèles de votre province, et le salut de leur âme nous touche. Considérant » que le pélerinage des femmes frisonnes en Orient est une » source de périls, puisqu'il arrive souvent, qu'à l'instigation de l'ennemi du genre humain, vos pélerines, chemin » faisant, commettent des fornications et des adultères, » nous vous invitons à retenir dans leurs foyers les frisonnes qui, par dévotion ou par toute autre cause, se sont » croisées ou se croiseront à l'avenir. Nous demandons que » l'argent qu'elles devaient dépenser dans leur voyage, vous » soit confié, et que toutes ces sommes nous soient apportées par d'honnêtes délégués nommés à cet effet. Nous » vous mandons d'obliger à l'accomplissement ou au rachat » du vœu les personnes qui, à votre connaissance, auront pris la croix, depuis dix ans inclusivement. Au » nom de l'autorité à nous accordée par le siége apostolique, » nous donnons la rémission des péchés aux femmes de » Frise, dont il a été question ci-dessus, comme si elles » avaient fait le pélerinage à la Terre-Sainte. »

Sous la date de 1269, en parlant de la deuxième croisade de Louis IX, l'auteur nous donne sur les pélerins de Frise des détails que nous n'avons vus dans aucune de nos vieilles chroniques. Nous allons traduire tout ce que son récit présente de curieux : « En 1269, dit l'historien, les navires et » les croisés de Frise étant prêts à partir, de peur que le » manque de vivres et d'argent ne fît périr la croisade, on » annonça qu'il valait mieux un petit nombre de pélerins » munis de toutes les provisions nécessaires, qu'une grande » multitude pauvre et misérable, qui deviendrait à charge » et qui ne pourrait être d'aucun secours pour le pays » d'outre-mer. C'est pourquoi on rendit les ordonnances » suivantes : il fut statué que chaque pélerin devrait avoir » au moins sept marcs sterling, des vêtemens, les armes » nécessaires, six barils de beurre, un jambon, un quartier de bœuf, un boisseau ou deux septiers de farine. » Tout étant prêt pour le départ, la semaine de Pâques, les » croisés, après la messe et après bien des oraisons, mon-

» tèrent dévotement sur leurs navires, et, au moyen de la
» croix, plusieurs homicides reçurent leur pardon. Le vent
» leur fut favorable jusqu'à *Borkena-Emesgonum*, et c'est
» là que des vents contraires retinrent les pieux voyageurs
» pendant vingt jours. Il était sorti de Frise cinquante co-
» gons, dont quatre étaient partis de *Fivelgonie*. Ces cinquante
» navires abordèrent, vers l'Ascension, dans un port de
» la Flandre, appelé *Stein* (on ne trouve dans la Flandre
» aucun port de ce nom); les croisés furent bien accueillis
» par la comtesse et ses officiers; ils firent quelque séjour
» dans cette place, et achevèrent de pourvoir leurs navires
» de toutes les choses nécessaires. S'étant remis en route,
» ils furent surpris par des tempêtes et arrivèrent enfin à
» Marseille, cité voisine du port d'Aigues-Mortes. Les pèle-
» rins n'y trouvèrent point le roi de France : ce prince avait
» promis par des lettres qu'il attendrait les Frisons jusqu'à
» la fête de Saint-Jean-Baptiste, et comme ceux-ci tar-
» daient à arriver, le monarque avait poursuivi son voyage. »

L'auteur raconte avec des détails qu'on a vus dans notre histoire, ce qui se passa près du château de Carthage et à Tunis, les fléaux qui désolèrent l'armée chrétienne, la mort de saint Louis. Il fait ensuite l'éloge du pieux monarque. Après avoir jeté un coup-d'œil sur l'état de la Syrie, l'historien cherche à expliquer les calamités de la croisade, en disant que peut-être le Seigneur avait voulu punir saint Louis pour n'être point allé en droite ligne à la Terre-Sainte. Il cite à ce sujet des passages de l'Ecriture, dont l'application n'est pas très-facile à saisir. L'abbé de Werum, continuant sa narration, revient aux Frisons, qu'il a laissés à Marseille, et poursuit en ces termes : « Les pélerins de Frise
» arrivèrent en Sardaigne, île vaste et puissante; ils vou-
» laient prendre le chemin de la Terre-Sainte, mais les
» prédicateurs les pressaient avec instance d'aller rejoindre
» en Afrique le roi de France, qu'ils croyaient encore vi-
» vant, pour former ensemble le siège de Tunis, et marcher
» ensuite contre le soudan du Caire. L'agitation régnait au
» milieu du peuple. Les uns voulaient aller en Palestine,
» les autres voulaient se rendre auprès de la grande armée,
» qui était sur la rive africaine, soit parce que les prédica-
» teurs les y engageaient, soit parce que, vu leur petit nombre,
» ils se croyaient incapables de secourir eux seuls leurs frères
» d'Orient. Après avoir tenu conseil, on se décida à partir
» pour Tunis. Arrivés sur la rive africaine, les pélerins ap-
» prirent la mort du roi de France; du consentement du
» prince Charles, ils se choisirent pour chef le seigneur

» Henri, comte de Lucelengburg, homme illustre et guer-
» rier valeureux. »

Après avoir parlé d'une victoire que les Frisons remportèrent près de Tunis, ayant à leur tête le comte de Flandre, *qui réchauffait les pélerins comme la poule réchauffe ses petits*, l'historien dit que les Frisons, impatiens de marcher vers la Terre-Sainte, se remirent en route sans attendre l'armée française. Un grand nombre d'entre eux moururent dans le trajet, et leurs cadavres furent jetés à la mer; le reste des pélerins aborda à Ptolémaïs. L'archevêque de Tyr, qui se trouvait dans cette ville, les chevaliers de Saint-Jean et de l'ordre Teutonique, et tous les habitans reçurent les croisés avec honneur. Comme Tyr avait alors plus à craindre des infidèles que Saint-Jean-d'Acre, l'archevêque emmena avec lui les croisés de Frise, pour défendre sa métropole contre les attaques des musulmans. « Tant que les Frisons » restèrent dans ces contrées, dit le chroniqueur, les châ- » teaux et les villes des chrétiens furent en repos. » En 1270, voyant qu'aucun monarque d'Occident ne se disposait à venir en Palestine, et qu'eux-mêmes n'étaient pas assez nombreux pour attaquer les puissances musulmanes d'Egypte, de Damas, d'Alep et de Bagdad, les Frisons songèrent à retourner dans leur patrie. Avant de partir, la plupart d'entre eux offrirent des sommes considérables pour la défense des lieux saints. Les pélerins ne revinrent pas tous sur la même flotte, et divers ports d'Europe reçurent les débris de l'armée frisonne. Pour prix de leurs fatigues et de leur piété généreuse, ils n'eurent qu'un sort misérable; le plus grand nombre périt en chemin, et quelques-uns furent dépouillés en traversant la Grèce.

Le second continuateur d'Emon ne parle point du pays d'outre-mer.

Traité de la translation du chef de Saint-Clément, pape et martyr, de Constantinople à Cluni; par Rostang, moine de Cluni (1).

Dans l'extrait que nous avons donné de la chronique de Gunther, nous avons mis sous les yeux des lecteurs tout ce

(1) Exceptionis capitis sancti Clementis, etc., Biblioth. Cluniacensis, pag. 1481.

qu'a dit l'historien touchant l'abbé Martin, qui ne prit des dépouilles de la Grèce que des reliques vénérées à Constantinople. L'opuscule dont on vient de lire le titre, nous offre un autre exemple de cette piété généreuse qui, dans la conquête d'un grand empire, ne voyait que les précieux ossemens d'un apôtre ou d'un martyr. Le moine de Cluni a fait un court récit de la première croisade, de la troisième et de la cinquième. Comme aux yeux de Rostang et de ses frères du cloître, la conquête d'une grande cité était moins importante que la conquête du chef de Saint-Clément, l'auteur ne dit presque rien de la prise de Bysance, et se hâte d'en venir à l'épisode qui seul occupe toute sa pensée. Ce fut un chevalier, *noble et lettré*, nommé *Dalmat*, qui parvint à s'emparer de la sainte relique; il a lui-même raconté avec les détails les plus curieux comment lui et ses compagnons vinrent à bout d'emporter cette pieuse dépouille, et Rostang a copié mot à mot le récit de Dalmat; en voici la traduction :

« Moi, Dalmat de...., et mon compagnon Ponce de...., » nous étions partis de Thessalonique pour aller visiter la » terre de Jérusalem; mais nous ne pûmes parvenir jus» que-là, à cause des vents et des tempêtes; c'est pourquoi » nous passâmes six semaines sur mer au milieu des périls » et des fatigues. Enfin, poussés par la violence des vents, » nous abordâmes une seconde fois à Constantinople. Là, » j'étais comme enseveli dans la douleur et la tristesse en son» geant que je ne pouvais aller à Jérusalem. Craignant de per» dre le fruit de toutes les peines que j'avais souffertes sur terre » et sur mer, je me tournai vers le Seigneur, les yeux bai» gnés de larmes, et lui adressai cette prière: *Seigneur, éclairez-» moi des rayons de votre face, et enseignez-moi vos ordres; » daignez inspirer à votre serviteur quelque chose qui équivaille » au vœu du pélerinage qu'il n'a pu encore accomplir; faites » qu'il reçoive aussi sa récompense*. Le Seigneur, comme je » le crois, écouta la voix de mes gémissemens et exauça ma » prière. L'esprit divin m'inspira d'emporter dans ma patrie » les reliques de quelques saints; il y en avait à Constanti» nople un si grand nombre, qu'on en faisait presque aucun » cas. Tandis que je roulais ce dessein dans mon esprit, » j'eus l'idée de consulter là-dessus des hommes vénérables » et religieux, les cardinaux de l'Eglise romaine, savoir : le » seigneur Benoît, le seigneur Pierre, cardinal de l'église » de Capoue. Tous ils me répondirent que je pourrais me » procurer des reliques sans faire aucune dépense, parce » que la loi défend qu'on achète les ossemens des martyrs.

» Ces vénérables seigneurs ajoutèrent que je devais placer
» dans un lieu convenable, consacré à la gloire de Dieu et
» des saints, les reliques des bienheureux dont je ferais
» l'acquisition. Alors je me mis à rechercher avec ardeur
» les moyens d'exécuter le projet que j'avais conçu ; j'y rêvai
» pendant tout l'hiver jusqu'au dimanche des Rameaux. Ce
» jour-là, pendant que nous étions à dîner, et que nous
» causions touchant les reliques des saints, un certain prê-
» tre nommé *Marcellus*, homme religieux, né dans le ter-
» ritoire de Châlons-sur-Saône, dit qu'il savait le lieu où
» se trouvait le chef du bienheureux Clément. Nous lui de-
» mandâmes comment il était certain de cela. Marcellus
» répondit qu'il avait vu dans le coffre qui renfermait le
» chef de saint Clément, une lamine d'or où était représen-
» tée l'image de ce bienheureux, et que son nom y était
» écrit en grec. L'abbaye qui possédait cette relique est
» située dans la ville qui, en grec, s'appelle *Trentafolia*, et
» en latin *Rosa*.

» Il nous sera difficile de n'être pas un peu long, si nous
» voulons raconter comment nous avons eu le chef de saint
» Clément; nous allons cependant en dire un mot, et nous
» serons le plus bref possible. Nous nous rendîmes auprès
» des moines du couvent, et nous leur demandâmes de
» nous montrer les reliques des saints, disant que c'était la
» dévotion qui nous avait conduits. Les cénobites nous
» donnèrent un clerc pour nous accompagner et pour nous
» faire voir tout ce que nous demandions. Mais moi Dalmat,
» qui voulais donner au prêtre Marcellus, et à un moine
» de Cîteaux, qui était avec nous, les moyens d'exé-
» cuter le grand dessein qui nous occupait, je pris le clerc
» qui nous servait de guide, le menai çà et là dans l'église,
» en le priant de m'expliquer tout ce que je voyais ; je tâ-
» chais de fixer son attention sur les images qui s'offraient
» à nos yeux, et je l'entraînais sans cesse loin du prêtre de
» Châlons, pour que celui-ci pût faire ce qu'il voulait sans
» être vu. Marcellus approcha en tremblant du chef du
» bienheureux Clément, mais il n'osa point le prendre tout
» entier, et se contenta de couper le menton et les joues.
» Quand nous fûmes arrivés hors de l'abbaye, moi Dalmat
» ayant demandé au prêtre ce qu'il avait fait, Marcellus
» me répondit qu'il avait pris suffisamment de reliques. Je
» lui demandai de nouveau s'il s'était emparé de tout le
» chef, il me répondit qu'il n'avait que le menton et les joues.
» *Vous n'avez rien fait*, lui dis-je alors tout ému; *allez-*
» *vous-en et contentez-vous de ce que vous avez. Moi et mon*

» *compagnon Ponce, nous allons voir ce que nous pourrons* » *faire*. Ayant ainsi congédié Marcellus et le moine de Cîteaux, nous retournâmes nous deux au monastère. Les » moines qui étaient sur le seuil de la porte, nous ayant » demandé pourquoi nous revenions sur nos pas, moi Dalmat je répondis que j'avais laissé mes gants dans l'église. Je restai à la porte avec les cénobites, afin de les » retenir avec moi, et j'envoyai à la chapelle le seigneur » Ponce, mon compagnon, pour achever ce qui nous restait » à faire. Celui-ci, s'étant aperçu que le moine gardien était » endormi, se hâta d'exécuter son projet. Il trouva dans » une petite armoire placée derrière l'autel le chef de deux » bienheureux, et Dieu permit que le chef qu'il apporta fut » celui de saint Clément. En effet, Ponce reconnut que le » menton et les joues manquaient au chef qu'il avait emporté. Soudain, pleins de joie, nous montâmes sur » nos chevaux et nous nous éloignâmes à la hâte du monastère. Mais les moines, qni s'étaient aperçus du larcin, se » mirent à courir après nous en poussant de grands cris; » ils s'arrachaient les cheveux de la tête et le poil de leur » barbe, en disant que nous leur avions volé de saintes reliques. Moi Dalmat, après avoir invité Ponce, mon compagnon, à prendre le devant, j'arrêtai mon cheval pour » attendre les moines; je leur montrai ensuite que je n'avais » rien dans mon sein, et leur assurai, par un mensonge, » que nous ne leur avions rien enlevé.

» Arrivés chez nous, avec la grâce de Dieu, nous plaçâmes » le saint chef du bienheureux Clément dans la chapelle de » notre maison; nous lui rendîmes, non pas tous les hommages qui lui étaient dûs, mais tous ceux que nous osâmes » et que nous pûmes lui rendre. Comme nous voulions acquérir encore plus de certitude touchant cette sainte relique, nous restâmes long-temps sans en parler à qui que » ce fût. Le jour de la Pentecôte, nous changeâmes de » vêtement, et nous nous rendîmes à pied, comme d'humbles pélerins, au monastère dont il a été question ci-dessus; » ce n'est pas pour adorer les saintes reliques que nous allions » au couvent, mais plutôt pour voler (*furari*) un autre chef. » Les moines, voyant que nous nous dirigions du côté d'un » autel, coururent après nous, et nous accompagnèrent » également auprès de la petite armoire. Ce ne fut qu'après » beaucoup d'instances que nous obtînmes la permission de » baiser les reliques sacrées qu'on y conservait. Nous demandâmes aux moines pourquoi notre présence leur inspirait » tant de craintes; ils répondirent que c'était ainsi qu'ils

» avaient perdu naguères le chef de saint Clément. En entendant ces paroles, nous fûmes plus certains de notre fait, et nous nous retirâmes. Le jour de Pâques, moi Dalmat, qui me réjouissais de mon acquisition, et qui voulais avoir encore une plus grande certitude à ce sujet, j'envoyai à l'abbaye un interprète, que j'avais avec moi, instruit dans les langues grecque et latine; je le chargeai de demander à l'abbé du monastère s'il voulait vendre des reliques à un chevalier pour de l'or, de l'argent, des maisons ou pour des revenus. L'interprète s'acquitta de sa commission. L'abbé répondit d'un ton irrité qu'il n'avait point de reliques à vendre, et que dernièrement on lui avait volé le chef de saint Clément. Certains Vénitiens, dans le domaine desquels se trouvait l'abbaye, s'approchèrent de mon interprète et lui demandèrent ce qu'il cherchait. Comme il répondit qu'il était venu adorer les saintes reliques, les Vénitiens lui dirent avec humeur qu'il était peut-être du nombre de ceux qui avaient volé le chef de saint Clément. Mon homme leur assura qu'il était étranger à toutes ces questions, et se retira le plutôt qu'il put. Lorsqu'il nous eut raconté tout ce qu'il avait vu ou entendu, notre joie fut au comble. Comme je ne voulais rien négliger pour me convaincre de plus en plus de la vérité de notre fait, j'allai trouver un syrien nommé *Moyse,* qui, avant la perte de Jérusalem (1), avait été chanoine et gardien du Saint-Sépulcre; après la conquête de la ville sainte, il s'était retiré à Constantinople, et pendant quinze ans il s'était occupé de tout ce qui regardait l'état des églises et les lieux où se trouvaient des reliques. Je demandai au prêtre syrien si Constantinople ne possédait pas quelque chose du corps de saint Clément; Moyse me dit qu'un certain empereur y avait apporté il y a long-temps le chef de ce bienheureux; mais il ajouta qu'il ne savait pas en quel lieu reposait cette relique. Après toutes ces recherches et ces différentes informations, moi Dalmat et Ponce mon compagnon, trasportés de joie, nous promîmes de donner à la sainte église de Cluny le chef du bienheureux Clément, si Dieu nous accordait un heureux retour dans notre patrie. »

Dalmat raconte que, s'étant mis en mer pour retourner en France, le navire qui portait lui et ses compagnons vogua d'abord sous un ciel pur et tranquille; mais

(1) Il s'agit de la conquête de Jérusalem par Saladin.

bientôt les pélerins furent surpris par une horrible tempête, le vaisseau était près de périr, et, selon l'expression du narrateur, la mer avait déjà préparé leur sépulcre, c'est-à-dire *le ventre des poissons*. Dans ce moment terrible, l'esprit saint daigna inspirer à Dalmat et à ses compagnons d'avoir recours au bienheureux Clément; ceux-ci, à genoux devant le coffre où était renfermée la relique, levant les mains au ciel, et répandant des larmes, prononcèrent cette prière : « O très-clément Clément! nous implorons votre clémence » et nous nous mettons sous votre protection. Vous qui » fûtes submergé dans les flots pour le nom du Christ, dai- » gnez nous délivrer des périls qui nous menacent. » A peine les voyageurs eurent achevé cette oraison, que la tempête se tut et la mer reprit son calme accoutumé. A la vue de ce prodige, les pélerins firent entendre des cris joyeux et adressèrent à saint Clément des cantiques d'actions de grâces. Ce bienheureux les conduisit heureusement jusqu'à la rive désirée, et les compagnons de Dalmat, fidèles à leurs promesses, offrirent à l'église de Cluny le chef du martyr qui les avait sauvés de la mort.

On a pu reconnaître dans le chevalier Dalmat ce même esprit qui poussait l'abbé Martin à la recherche des saintes reliques. Ils furent tous les deux pélerins de la cinquième croisade, et leurs pieuses conquêtes enrichirent deux monastères.

Le livre de la vie et miracles de Monseigneur saint Loys, M. S. de la Bibliothèque du roi, n°. 8405, orné de miniatures.

Ce manuscrit est du quinzième siècle; c'est une histoire de Louis IX, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Comme cet ouvrage ne dit rien de nouveau pour ceux qui ont lu Guillaume de Nangis, Guillaume de Chartres, Geoffroi de Beaulieu et autres, nous nous dispenserons d'en donner l'analyse sous le rapport des faits. Le manuscrit que nous avons sous les yeux, renferme autant de miniatures que de chapitres, et ces miniatures, dont la plupart sont très-bien conservées, représentent les principaux actes de la vie de Louis IX. Puisque nous trouvons ainsi les croisades de saint Louis en miniature, nous allons essayer d'en donner une description. Nous espérons que cet article ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs.

Chapitre VII. Les six premiers chapitres de ce manuscrit sont étrangers à notre sujet. Le septième chapitre a rapport à la maladie de saint Louis et au vœu qu'il forma d'aller en Orient. On voit le roi de France assis sur un lit; il porte une couronne d'or, et de blonds cheveux flottent sur ses épaules. Sa main gauche tient une croix, et sa main droite est appuyée sur sa poitrine. Au côté droit du lit est un prélat debout, qui donne au prince sa bénédiction. Au pied du lit royal, est prosterné un moine ayant les mains jointes, et la tête rasée en forme de couronne. Ce religieux a les épaules couvertes d'un camail noir; sa tunique est bleue et recouverte d'un surplis. Au chevet du lit du roi, on voit à genoux un autre moine en surplis et en robe rouge. Une miniature voisine représente saint Louis visitant le pape Eugène et les cardinaux. Le monarque est revêtu d'une robe d'azur semée de fleurs de lys d'or; il porte un manteau d'hermine, et un rayon luminieux couronne sa tête. Il donne la main au pontife de Rome; celui-ci porte la tiare chargée d'un triple diadême, et une chappe d'azur brodée d'or. Trois cardinaux entourent le chef de l'Eglise, ayant le chapeau et le manteau de pourpre.

Chapitre VIII. *Comment le pape Innocent tint et célébra concile à Lyon, et fist prêcher la croix dans le royaume de France.* — Six miniatures différentes correspondent à ce chapitre. Nous ne parlerons que des deux dernières peintures, qui sont relatives à la prédication de la croisade. Deux cardinaux, tenant un rouleau de papier dans la main, exhortent ceux qui les entourent à marcher contre les ennemis du Christ. Parmi les assistans, les uns sont croisés, les autres ne le sont point encore. Les uns ont de longues tuniques rouges, vertes ou grises liées à la ceinture par un cordon, et des cheveux flottant sur les épaules; les autres ont de petites robes de différentes couleurs, des cheveux courts, des brodequins noirs.

Chapitre IX. *Du miracle qui advint à Icone, une cité de Grèce.* —La peinture, qui est en tête de la page, représente deux ours, dont l'un est étendu mort à terre, et l'autre urine contre une croix peinte sur un mur. Le premier de ces ours a été frappé de mort subite pour avoir souillé de son urine l'instrument de notre rédemption. Le conducteur de ces animaux est un musulman coiffé d'un bonnet rouge, et armé d'un bâton. Il est couvert d'un manteau jaune qui laisse voir une manche rouge. A la droite du musulman, sont placés plusieurs chrétiens d'Icone, qui louent Dieu de ce qu'il a fait éclater sa puissance en l'honneur de la croix.

Parmi eux sont des femmes et de jeunes filles en prière, ayant la tête couverte d'une toque, le sein à demi-nu, et vêtues d'une robe rouge ou bleue. La peinture du bas de la page représente des Sarrasins, sortis d'une taverne pour uriner sur la croix. On en voit un couché mort à terre, un autre qui a le bras desséché, un autre enfin qui urine sur la croix.

Chapitre X. *Comment le roy saint Loys prit son chemin pour aller oultre-mer, comme il avait voué.* — Les miniatures de ce chapitre représentent le départ de saint Louis et de Marguerite pour l'Orient, suivis des princes et des barons croisés. Le roi est monté sur un coursier roux. Un bonnet d'azur, surmonté d'une couronne, couvre la tête du monarque; il porte une robe dorée, ses yeux sont tournés vers la reine, et le geste de ses deux mains semble exprimer la joie et l'espérance. Marguerite est assise sur un coursier blanc, recouvert d'un tapis d'azur. Elle porte une robe de pourpre, liée par une ceinture verte. Un voile noir descend sur ses épaules, et du milieu de sa couronne d'or s'élance une coîffure blanche qui se termine en pointe, et retombe sur la crinière du coursier, en traversant les épaules de la reine. La princesse est entourée de dames, dont quelques-unes ont des vêtemens jaunes, et une coîffure de la même couleur, terminée en pointe. Derrière ce groupe, est un bataillon de fantassins dont les lances présentent comme un mur d'acier. On voit çà et là des pélerins avec une épée courte et large, un bonnet jaune ou rouge, une veste et des culottes bleues, des bottines qui montent jusqu'à mi-jambe.

Chapitre XIX. *Comment le roy print port à Damiette.* — Nous omettons plusieurs chapitres qui n'ont aucun intérêt pour nous, et nous passons au chapitre XIX, qui peut nous fournir des détails curieux. La miniature représente le port de Damiette et plusieurs galères remplies de croisés armés d'une courte épée ou d'une flèche; le signe de la croix est peint sur leur cuirasse : ces diverses galères sont recourbées, et leur forme est presque ronde. Sur une de ces nefs s'élève une oriflamme de pourpre semée d'or. Le vaisseau du roi domine dans cette peinture; il est vaste et recourbé. Le navire est peint en or, et sur le pont se presse une multitude de chevaliers armés de lances. Au milieu d'eux flottent trois bannières de pourpre et une bannière verte, semées de fleurs de lys d'or. Le vaisseau royal est surmonté d'un pavillon peint en or et couvert de fleurs de lys. Au-dessus du pavillon flottent quatre étendards, dont deux

sont d'azur et ornés de trois fleurs de lys d'or. Le troisième représente Jésus-Christ en croix, et le quatrième, saint Denys décapité. Dans ce pavillon se trouvent debout Louis IX et le légat romain ; celui-ci a les mains jointes. Le monarque est tout bardé d'acier doré ; un rayon brille autour de sa tête, qui est couverte d'un heaume ; il porte dans sa main droite une épée large et tranchante. De la main gauche le prince montre la rive de Damiette, et ses yeux semblent tournés vers un chevalier qui se dispose à s'élancer dans les flots pour gagner plutôt le rivage ennemi. Autour du navire apparaissent des musulmans armés de lances. On voit des Sarrasins qui, tenant dans leurs mains un tube d'airain qu'ils allument, lancent le feu grégeois sur la flotte française. Au bas de la page est représenté un combat entre des croisés fantassins et des infidèles. On remarque un guerrier chrétien tout couvert de fer, depuis la tête jusqu'aux pieds, qui frappe de sa lance un musulman protégé par un long bouclier ; au milieu de ce bouclier qui descend jusqu'à terre, est peinte une figure humaine. Le musulman est en outre armé d'un glaive large, tranchant et recourbé. Un vaste bonnet de fer embrasse la moitié de sa tête ; son armure diffère peu de celle des croisés ; seulement le musulman est chaussé de pourpre jusqu'à mi-jambe.

Chapitre XX. — La miniature de ce chapitre représente la conquête de Damiette. Dans le port de la ville est un vaisseau magnifique où se trouve saint Louis entouré d'une foule de chevaliers armés. On voit ensuite le monarque entrer en triomphe dans la cité conquise, monté sur un coursier éclatant de pourpre et d'or. Le prince est couvert de la tête aux pieds d'une armure dorée, et tient une large épée dans sa main droite. Un écuyer bardé de fer et portant une épée à côté, aide le monarque à placer ses pieds dans des étriers dorés. Les trois mâts du navire sont surmontés d'un pavillon de forme ronde, et chaque pavillon est rempli de chevaliers qui portent des bannières et des oriflammes.

Chapitre XXI. *Comment le roy saint Loys avec tout l'ost partit de Damiette honnorablement et par grande ordonnance.* — On voit d'un côté le palais et les tours de Damiette, de l'autre un amas confus de combattans. Au milieu du tableau figure saint Louis en robe d'azur, entouré de chevaliers et de barons, avec qui il délibère *pour préparer son ost à marcher contre la gent des Sarrasins*. Chaque chevalier a une armure différente, et ces armures ressemblent à

celles que nous avons vues dans les chapitres précédens. Les uns ont en main de grandes lances larges et tranchantes vers l'extrémité ; les autres portent de longues épées. Au bas de la page est dessinée la bataille de Mansourah. Ici les guerriers qui sont mis en scène ont tous des figures féroces et repoussantes, de telle manière qu'on ne peut distinguer les chrétiens des musulmans, lorsque le signe de la croix n'apparaît pas sur leurs cuirasses. On voit des boucliers en forme de cœur, d'autres qui sont ronds et concaves, d'autres qui ont la forme oblongue. Des têtes de moines roulent à terre toutes sanglantes. On pourrait reprocher à l'auteur de ces miniatures de n'avoir pas donné assez de développement aux immortelles journées de Mansourah, et de les avoir dessinées dans un cadre trop étroit.

CHAPITRE XXII. *Comment le roy saint Loys en cuidant retourner à Damiette, fut prins.* — Le tableau représente l'armée de saint Louis vaincue et prisonnière. Des Sarrasins, revêtus d'une longue robe liée à la ceinture par un cordon, et montés sur des coursiers richement ornés, attaquent les guerriers chrétiens avec de grandes flèches dorées. Saint Louis à cheval est entouré de musulmans qui le font prisonnier. Le monarque porte un manteau d'azur, une cuirasse d'or courte et travaillée, des genouillères et des cuissards noirs. Au bas du tableau, trois croisés vêtus d'une tunique de pourpre ou d'azur, sont liés ensemble et exposés à la risée de trois musulmans. Le premier de ceux-ci porte une grande hache d'armes, un glaive large et tranchant, des brodequins de pourpre, une robe violette et un bonnet rouge. Son menton est ombragé d'une grande barbe, et des cheveux épais flottent sur ses épaules. Les deux autres sarrasins placés à côté des trois prisonniers ont un costume qui n'a rien de remarquable. A la droite de ces divers personnages dont nous venons de parler, est un fantassin musulman qui mérite une attention particulière. Un riche bouclier long et concave protège tout le devant de son corps, depuis le haut de la poitrine jusqu'aux pieds. Il porte à la main droite une lance armée d'un fer large et tranchant. Il est couvert d'une cuirasse bleue, d'un long cuissard doré ; un brodequin de pourpre chausse ses pieds ; une épée large et courte pend à ses côtés. Le fantassin porte une toque d'azur surmontée d'une étoffe rouge terminée en pointe ; une chevelure vaste et épaisse embrasse ses épaules.

CHAPITRE XXIII. *Comment le roy saint Loys fut mis hors de la prison des Sarrasins.* — Cette peinture représente saint

Louis et ses frères les comtes d'Artois et de Poitiers, les mains liées, debout au pied du trône du sultan. Les trois princes ont la tête découverte. Louis est vêtu d'une longue tunique d'azur, et ses deux frères, d'une tunique de pourpre. Des officiers sarrasins richement vêtus conduisent auprès du sultan les illustres prisonniers. L'attitude du monarque est celle d'un Dieu; c'est ainsi qu'on nous représente le Christ, fils de Marie, en présence de ses juges. Deux officiers de la cour, brillans de pourpre et d'or, sont à genoux aux pieds de leur maître. Le sultan, assis sur un trône d'or, tient un sceptre dans ses mains. Il porte une grande robe de pourpre dorée, fermée au milieu par des agrafes, et cette robe est si ample, qu'elle ne laisse point voir les pieds du prince musulman. Un manteau vert bordé d'or couvre ses épaules, et sa tiare ressemble à la tiare des pontifes romains. Voici quelle est l'idée historique de cette peinture. Saint Louis, dans sa prison, avait été *malade de pestilence;* lorsque cette nouvelle parvint aux oreilles du sultan, celui-ci fit venir le roi de France, pour lui annoncer qu'il voulait lui adoucir les rigueurs de la captivité. Le soudan commanda *que saint Louis fût bien pansé; il lui donna des médecins bien experts qui, par la grâce de Dieu, le garirent en peu de jours de celle maladie.*

Chapitre XXV. *Comment le roy saint Loys séjourna en Syrie.* — Ce qu'il y a de remarquable dans les peintures de ce chapitre, c'est la vue du saint monarque rassemblant *de ses dignes mains* les membres épars de plusieurs chrétiens égorgés et mutilés par les Sarrasins de Belinas. Louis IX, suivi du cardinal légat et de l'archevêque de Tyr, s'était rendu auprès de ces cadavres en lambeaux qui étaient sans sépulture, et *déjà infects et mal sentans.* On voit le pieux monarque occupé à mettre dans des sacs des mains, des bras, des jambes et des têtes, tandis qu'à ses côtés, les deux prélats, revêtus de leurs ornemens d'église, restent sans rien faire et se bouchent le nez.

Chapitre XXVI. *D'aucunes choses qui avindrent en France, le roy étant en Syrie.* — Les miniatures que nous avons sous les yeux représentent le mouvement des pastoureaux qui eut lieu en France pendant la captivité de saint Louis. On voit deux bannières différentes au milieu des pâtres pèlerins. La première bannière est rouge et carrée; on y voit une croix blanche, la Vierge Marie, des agneaux et d'autres figures. L'autre bannière est une espèce d'oriflamme de pourpre semée de fleur de lys. Les pastoureaux ont une croix peinte sur leurs vêtemens. Ils n'ont ni cuirasse, ni armure,

et sont tous vêtus d'une manière différente. Ils sont armés les uns d'une épée, les autres d'une lance, d'autres d'un bâton. On en voit un qui a une houlette, une besace de berger, et qui est suivi d'un bélier paré d'un collier rouge. En un coin du tableau est un petit berger avec sa houlette, son chien et son troupeau; il semble exprimer dans ses gestes l'impatience et l'enthousiasme. Plus bas est un vieux pâtre courbé qui n'a que sa houlette, et qui mène son chien avec lui.

Chapitre XXVII. *Du retour des deux frères du roy en France.* — Les deux princes sont montés sur des coursiers superbes; ils sont revêtus d'une robe brillante d'or, et leur chaperon est surmonté d'un panache; sur la tête d'un de ces coursiers flotte un triple plumet. Les deux princes sont accompagnés d'une foule de barons français magnifiquement vêtus. Un d'entre eux porte un cornet qui descend sur ses épaules, attaché par un double cordon. Au bas du tableau sont représentés trois moines de Saint-Denis, en robe noire, prosternés aux pieds de l'abbé du monastère, et lui demandant sa bénédiction. Ces trois cénobites sont chargés de porter en Syrie des draps de laine, des fromages et autres provisions. L'arrivée en Orient des trois religieux, et leur entrevue avec saint Louis, sont dessinées dans une petite miniature voisine.

Chapitre XXVIII. — Les peintures de ce chapitre n'ont point rapport aux guerres saintes.

Chapitre XXIX. *Comment le roy fit de belles ordonnances depuis son retour de Syrie.* — Le monarque, assis sur son trône, avec un air de douceur et de majesté, tient dans sa main gauche les ordonnances connues sous le nom d'*établissement de saint Louis*. De sa main droite il porte le sceptre. Une chevelure d'or s'échappe de sa couronne, et sur sa poitrine pend une petite croix attachée à un triple collier d'or. Le roi de France porte une robe de pourpre recouverte d'une robe d'azur et d'un manteau d'hermine. A ses pieds sont prosternés des prélats, des barons et des *notables clercs de son conseil.* Le monarque, avant de partir pour la Syrie, les avait convoqués *pour adviser si la justice estoit bien maintenue, s'il n'y avoit aucunes plaintes et s'il n'y avoit aucune chose à réformer.*

Chapitre XXXV. — Les miniatures qui précèdent le chapitre XXXV, ou n'ont aucun rapport à notre sujet, ou n'offrent aucune particularité remarquable. La peinture que nous avons sous les yeux représente le monarque sur son lit de mort, et le texte qui correspond à ces miniatures n'est

autre chose qu'une copie des instructions de saint Louis à son fils Philippe-le-Hardi. Nous avons rapporté cette pièce dans notre *Bibliothèque des croisades*. Le saint roi, pâle et mourant, est vêtu d'une simple camisole blanche; un linge couvre sa tête. La couche royale est recouverte d'un drap de pourpre, et sur la tête du prince est suspendue une couronne. Le chapelain du roi, quelques barons et plusieurs cénobites sont en prière autour du lit. Le monarque est aussi représenté couché nu sur la cendre, les mains jointes et le front ceint d'une auréole.

CHAPITRE XXXVI. *Comment le roy Philippe s'en retourna en France et fist apporter les os de Monseigneur saint Loys son père.* — Philippe-le-Hardi, revêtu de ses habits royaux, est monté sur un coursier richement orné. Les dépouilles du roi pélerin sont enfermées *en une litière dedans un petit escrin;* le coffre est placé sur une espèce de brancard où brillent les insignes de la royauté, et le brancard est porté par deux beaux coursiers. On voit ça et là dans le tableau des croix et des crosses épiscopales; des prélats, des moines, des chevaliers et autres accourent en foule pour vénérer les reliques du saint monarque. Plusieurs fidèles, un rosaire à la main, s'efforcent de toucher *à l'escrin ou à la litière*. *A Boulongne et aux autres cités de Lombardie*, dit la chronique manuscrite, *et jusques en France et par tout leur voyage et chemin furent conduittes les reliques à grandes processions et solennités et jusques tant qu'elles furent apportées à Paris en l'église cathédrale où elles furent receus en grande solennité, et y fut fait et célébré service solennel et honorable, présent tousiours ledit roy Philippe; et après les fist porter de là en grande révérence et procession à Saint-Denis en laquelle compagnie avoit grant assemblée de prélats, barons et seigneurs du royaume.*

Nous terminerons ici notre description des miniatures de ce manuscrit; toutes celles qui restent encore ne font que représenter des miracles opérés par l'intercession de *Monseigneur saint Loys*. Les détails qu'on vient de lire peuvent donner une idée des armes, de la manière de combattre, des costumes et des usages des pélerins croisés au treizième siècle.

L'histoire du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel, publiée d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, et mise en français par G. A. Crapelet, imprimeur.

Le manuscrit du *roumans dou chastelain de Couci*, dont on n'avait donné jusqu'ici que d'infidèles extraits, vient d'être traduit tout entier sur le texte original, par l'imprimeur Crapelet. Cette publication, qui fait honneur au talent de l'éditeur, est précédée de la description du manuscrit. Ce roman, composé vers l'année 1228, est en vers de huit syllabes; l'auteur dit avoir rimé son nom dans les derniers vers du poëme. Comme les aventures du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel sont pour ainsi dire un épisode des guerres saintes, nous allons donner un petit extrait de ce vieux roman; nous nous servirons de l'excellente traduction de M. Crapelet, afin de ne pas embarrasser nos lecteurs par les difficultés du texte original.

Voici d'abord une chanson élégiaque composée par la dame de Fayel, et que M. Méon a découverte dans de vieux manuscrits; elle exprime ses regrets touchans sur l'absence du châtelain de Coucy, parti pour la Palestine.

« Je veux chanter pour reconforter mon cœur; car malgré la perte cruelle que j'ai faite, je ne veux ni mourir » ni m'abandonner au désespoir; et pourtant je ne vois » revenir personne de la terre étrangère où est celui qui » console mon cœur, lorsque j'en entends parler. Seigneur » Dieu! quand on criera : *Outrée!* protège le pélerin pour » qui j'éprouve tant de crainte, car félons sont les Sarrasins. Je supporterai ma peine tant que durera l'année. » Dieu lui fasse la grâce de revenir de son pélerinage! » Quoi que puisse faire toute ma famille, je ne veux chercher aucun sujet de consolation; qu'on fasse d'autres » mariages, je regarde comme un insensé celui à qui j'en » entends parler. Dieu! quand on criera : *Outrée!* etc. »

» Mon cœur souffre pour un seul, pour celui qui n'est » plus dans ce pays; son souvenir m'afflige saus cesse, et » je ne connais plus ni joie, ni plaisir. Il est beau et je suis » aimable (*il est biau, et je suis gente*) : Seigneur Dieu, » pourquoi avez-vous permis, quand nous nous convenions » si bien, que nous soyons séparés? Dieu! quand on criera » *Outrée!* etc.

» C'est lui seul que j'attends avec plaisir, parce que son » hommage m'est agréable; et quand souffle le doux vent » du pays où se trouve celui que j'aime, je tourne volon- » tiers mon visage de ce côté, et il me semble que je le sens » par dessous mon manteau gris. Dieu! quand on criera » *Outrée!* etc.

» Je fus bien trompée de n'avoir pu l'accompagner; il » m'envoya une chemise qu'il a portée, et que je couvre » de baisers : la nuit, lorsque l'amour me tourmente, je » la mets dans mon lit, auprès de mon corps, pour apaiser » mon mal. Dieu! quand on criera *Outrée!* etc. »

Nous ne suivrons point le romancier dans le récit qu'il fait des courses, des entretiens d'amour du châtelain de Coucy avec sa dame, des craintes et des soupçons jaloux du sire de Fayel; de ces rendez-vous où les deux amans, oubliant leurs peines passées, ignorant leurs malheurs à venir, se livrent tout entiers à leur tendre penchant, et trompent les regards qui les épient sans cesse. Il n'entre point dans notre sujet de parler de ces fêtes de la chevalerie, de ces brillans tournois où apparaissent tour-à-tour des héros tels que Gauthier de Châtillon, Louis, comte de Blois, Beaudoin, comte de Flandre, qui plus tard devaient conquérir une grande renommée sous les drapeaux des guerres saintes. Nous passerons au pélerinage de Raoul de Coucy, qui fut un des chevaliers de la troisième croisade. Le sire de Fayel, toujours inquiet, jaloux, résolut d'annoncer qu'il voulait prendre la croix, pour que le châtelain en fît autant. Dès-lors il cessa de maltraiter sa femme, et affectant des sentimens d'amour et de prévenance qui n'étaient point dans son âme, il semblait avoir oublié le passé. Un jour que les deux époux étaient au lit, Fayel dit à sa femme d'un ton gracieux : « Il y a long-temps que j'ai » l'extrême désir, et je suis toujours dans les mêmes dis- » positions, d'entreprendre un grand pélerinage à la Terre- » Sainte, dans les pays d'outre-mer; je désire que vous y » veniez avec moi; il y aura un grand nombre de cheva- » liers et une brillante société de dames. Nous irons tous » deux de notre plein gré, pour racheter nos péchés et en » obtenir le pardon. Que pensez-vous de ce voyage? et » dites-moi si vous voulez m'accompagner? » Cette ouverture étonna beaucoup la dame; mais comme elle avait une grande présence d'esprit, elle se garda bien d'en paraître affectée. A la première réflexion, elle se douta quel était le but de cette proposition : elle vit bien que son mari voulait l'éloigner de celui qu'elle aimait si tendrement. Elle

répondit donc à Fayel : « Ah ! j'irai, sire ! Dieu soit loué ! » vous me donnez enfin une preuve de votre amour, qui » m'honore beaucoup, car je ne désirais rien tant que » d'aller à la Terre-Sainte ; je vous seconderai de tout mon » pouvoir, selon mes faibles moyens. » Ainsi parlait la dame, mais elle pensait à toute autre chose. Elle versait des larmes en songeant au parti que prenait son mari, et ne savait comment apprendre cette nouvelle au châtelain. A la fin elle imagina cet expédient. Elle avait vu des marchands merciers qui, avec un panier, parcouraient les campagnes, en toute saison, entrant dans les maisons et dans les salles sans qu'on se défiât d'eux en aucune manière. Elle s'arrête à ce déguisement ; elle annonce au châtelain que son mari devait aller au conseil pour une affaire importante, et qu'il vînt la trouver sous l'habillement d'un mercier, portant un panier suspendu à son cou. A la faveur de ce déguisement, le chevalier s'introduisit dans le château de Fayel. La dame lui raconta les cruels projets de son mari, et tout le chagrin qu'elle en éprouvait. « Ne vous tourmentez pas, lui dit le châtelain, je prendrai tous les moyens » imaginables pour m'engager dans la croisade, afin d'être » toujours avec vous. » Les deux amans s'entretinrent sur ce qu'ils auraient à faire lorsqu'ils seraient arrivés en Orient. Le lendemain, pendant que Raoul s'éloignait du château avec son écuyer, et qu'il lui contait, chemin faisant, que le sire de Fayel était sur le point d'entreprendre le voyage d'outre-mer : « Sire, lui dit l'écuyer, avec la protection de » Jésus, je vous conseille de vous croiser, et de faire le pé- » lerinage. Aussi bien, vous aurez encore plus de liberté » pour voir votre dame dans ce pays-là que dans le » nôtre. J'ai appris que le roi Richard a fait annoncer par- » tout un grand tournoi en Angleterre, et qu'il doit être » magnifique. Plusieurs chevaliers du Vermandois passeront » la mer pour assister à ce tournoi, et vous vous joindrez à » eux sans leur faire connaître votre intention de prendre » la croix. On m'a assuré qu'à la suite du tournoi, le roi » Richard fera prêcher la croisade, et que lui-même se » croisera, ainsi qu'un grand nombre de chevaliers. Ce » sera pour vous une belle occasion de vous croiser aussi, » sans que l'on en puisse deviner le motif. — Par Dieu, » répliqua le châtelain, j'approuve fort votre idée, et je » disposerai mes affaires en conséquence. »

Le châtelain se rendit au tournoi et fit de grandes prouesses ; il se croisa avec tous les chevaliers qui avaient assisté au tournoi d'Angleterre. Dans son humeur joyeuse,

il composa une chanson dont voici le premier couplet: « Le printemps, le mois de mai, la violette, les rossignols, » tout m'invite à chanter; et quand l'amour fait à mon » cœur un si doux présent, je ne dois pas le refuser. Dieu » veuille que je puisse encore une fois, avant mon voyage » d'outre-mer, obtenir cette haute faveur de presser » contre mon sein celle que j'aime! » La dame de Fayel, de son côté, pressait toujours son mari de prendre la croix. Bientôt arriva dans le pays même un cardinal chargé de prêcher la croisade. Le sire et la dame de Fayel se trouvaient à l'église lorsque le cardinal exhorta les fidèles à prendre le chemin d'outre-mer; il y en eut un grand nombre qui s'enrôlèrent sous les saintes bannières, pour sauver leur âme. La dame de Fayel se leva aussi pour aller prendre la croix; mais son époux l'arrêta, en lui disant: « Dame, pour cette fois vous ne vous croiserez pas, car » je me sens trop faible pour accomplir une pareille entre- » prise; j'en redoute les fatigues : il faut nous en abstenir; » certaine maladie de cœur ne me permet pas de prendre » la croix. » Cette défense inattendue causa une vive douleur à la dame de Fayel, et quand elle fut seule elle versa un torrent de larmes, en songeant qu'elle était contrainte de rester dans ses foyers, tandis que le fidèle châtelain s'en allait au-delà des mers. Lorsque celui-ci eut appris cette nouvelle, son âme fut brisée de douleur, et bientôt, sous le costume d'un aveugle mendiant, il parvint en secret jusqu'au près de sa dame. Ils passèrent deux jours ensemble dans le deuil et l'accablement. Mais il fallut se quitter, parce que déjà grand nombre de chevaliers s'étaient mis en route. Après avoir achevé ses préparatifs de voyage, le châtelain, sans autre compagnie que celle de son écuyer Gobert, partit pour rejoindre les croisés. Près de s'éloigner du pays de France, il composa cette chanson en l'honneur de sa douce et fidèle amie.

« C'est à vous, amans, plutôt qu'à tous autres, que je » fais entendre ma douleur et mes plaintes, quand je suis » forcé de partir, et de me séparer de ma loyale compagne. » En la perdant, je perds tout au monde. Je te le dis, » Amour, si jamais on meurt de douleur, on n'entendra » plus de moi ni lais ni chansons. Beau sire Dieu, faut-il » donc que je sois contraint à me séparer de ce que j'aime! » Hélas! oui sans doute, il le faut; il faut sans elle aller » en terre étrangère. Je crains peu de souffrir de grandes » peines, quand je ne puis trouver en elle ni consolation, » ni adoucissement. Plus n'attends de joie d'aucun autre

» amour que d'elle seule ; et peut-être ne la reverrai-je » jamais ! Beau sire Dieu ! combien il m'est cruel d'être » privé de sa présence, de nos plaisirs, de ces doux entre- » tiens, où elle me confiait ses tendres inquiétudes, cette » chère dame, cette compagne, cette amie ! et lorsque » je me rappelle son gracieux accueil, et le plaisir qui » l'animait en me voyant, je ne sais comment mon cœur » ne s'éteint pas. Ah ! comme il souffre ! Dieu ne m'a pas » donné pour rien toutes les félicités que j'ai goûtées en ma » vie ; il me les fait chèrement acheter. J'ai bien peur que » ce qu'il exige ne me fasse mourir. Je lui rends grâce de » m'avoir gardé de ne jamais trahir ma foi ; car le plus » tendre amour ne résiste pas à la perfidie. Il m'est im- » possible de bannir l'amour de mon cœur, et il faut que » je me sépare de ma dame !...... Je pars, dame ; partout » où je serai, je prierai Dieu qu'il vous conserve. Je ne » sais si jamais vous verrez mon retour, car il est bien » incertain ; mais, pour Dieu, je vous en prie, gardez » vos promesses, en quelque lieu que je me trouve, pré- » sent ou absent ; et moi, je demande à Dieu qu'il me » protège autant que je vous aime. Va, pitié, va, chanson, » annonce que je pars pour servir Notre Seigneur ; et » n'oubliez pas, dame incomparable, si je reviens, que » c'est pour vous que je suis parti. »

Les deux croisés arrivèrent à Marseille, et trouvèrent le roi Richard qui se disposait à mettre à la voile. A l'aide d'un vent favorable, la flotte des pélerins parut bientôt devant Ptolémaïs. Le châtelain signala sa bravoure dans plusieurs combats, entr'autres à la bataille d'Arsur. Il portait sur son heaume, en souvenir de sa dame, des tresses mêlées d'or fin, dont la vue seule épouvantait les Sarrasins. Ils l'avaient surnommé : *le chevalier aux grandes prouesses, qui porte tresses sur son heaume*. Il y avait près de deux ans qu'il était en Palestine, lorsqu'il fut atteint d'une flèche empoisonnée, qui pénétra fort avant dans le côté. Richard lui envoya ses médecins ; mais tous les efforts étaient inutiles, et le châtelain devenait de jour en jour pâle et languissant. Il dit enfin à son écuyer qu'il voulait repasser la mer le plutôt possible ; qu'il espérait guérir en revoyant son pays, et que revenu auprès de sa dame, il était sûr qu'elle lui rendrait la santé. Deux cardinaux étaient alors sur le point de s'embarquer pour l'occident ; Raoul se disposa à partir avec eux. Pendant la traversée, ses souffrances redoublèrent, et voyant que sa fin était prochaine, dit le romancier, il voulut encore composer une

dernière chanson, que répéteraient après lui les vrais amans. Ayant appelé son écuyer, il le pria, au nom de Dieu, d'accomplir fidèlement ce qu'il allait lui dire. Le malade ordonna qu'aussitôt après sa mort, il ouvrît son corps pour en retirer son cœur, qu'il l'embaumât avec le plus grand soin et qu'il allât le porter à la dame de Fayel; le sire de Coucy chargea aussi Gobert de rendre à la châtelaine les tresses qu'elle lui avait données en souvenir d'amour. L'écuyer, triste et abattu, promit à son maître d'accomplir ses dernières volontés. Le châtelain dicta à un clerc une lettre adressée à sa mie, et après avoir reçu les sacremens des mourans, il expira en murmurant le nom de la belle dame. Revenu en Occident, Gobert chercha à s'acquitter fidèlement du message funèbre dont il s'était chargé. Mais lorsqu'il était près d'arriver au castel de la dame, il fut reconnu par le seigneur de Fayel, et celui-ci lui enleva, en le menaçant de la mort, le triste dépôt qu'il emportait avec lui. Le sire de Fayel, brûlant de se venger des infidélités de son épouse, communiqua au maître-queux (chef de cuisine) l'horrible projet qu'il méditait, et le maître-queux jura d'obéir à son maître. Après lui avoir commandé de préparer des poules et des chapons pour être offerts à tous les convives, le cruel mari donna au cuisinier le cœur du châtelain, et l'avertit de servir ce dernier plat à la dame de Fayel *tant seulement et non autrui*. Pendant le festin,

La dame moult ces mès loua,
Et li samble bien conque mais,
Ne manga plus savourens mès,
. . . .
. . . .
Ne demoura gaire après,
Qu'elle pria à Dieu mercy,
Et l'âme del corps s'emparty.

Les parens de la dame de Fayel ayant appris la nouvelle de cette épouvantable catastrophe, résolurent de tirer vengeance d'une mort dont le sire de Fayel leur paraissait coupable; mais celui-ci s'arrangea avec les parens de sa femme, et il fut convenu qu'il quitterait le pays et ferait le voyage d'outre-mer. Il resta long-temps en Orient, et repassa en France; mais il traîna partout ses chagrins et ses ennuis, et mourut peu de temps après son retour.

Élégie de Thomas, moine de Froimont (1).

Le moine Thomas était né en Angleterre à Beverley. Ses parens étant morts, lorsqu'il était encore dans l'enfance, une sœur nommée Marguerite, plus âgée que lui de onze ans, fut chargée seule du soin de son éducation. Dès qu'il fut entré dans l'adolescence, le fameux Thomas de Cantorbéry se l'attacha, on ne sait à quel titre, et l'emmena ensuite avec lui en France, quand il y vint, pour éviter les persécutions qu'il s'était attirées en Angleterre. Ce fut sans doute à cette époque, vers l'an 1165 ou 1166, que Thomas entra dans l'abbaye de Froimont, au diocèse de Beauvais, probablement à l'exemple de son patron, qui prit, comme on sait, l'habit de Cîteaux à Pontigni. Thomas s'adonna avec succès, dans la solitude du cloître, à la culture de la poésie. Sa sœur Marguerite, après diverses aventures, l'ayant retrouvé dans son monastère, Thomas composa l'élégie dont nous allons rendre compte (2). Manrique, dans son 3e. vol. des annales de Cîteaux, dit avoir lu ce poëme sur un ancien manuscrit conservé dans la bibliothèque de Clairvaux. Il en cite plusieurs passages intéressans qui nous font connaître la vie singulière de la sœur de Thomas. C'est Marguerite elle-même qui est supposée raconter ses propres aventures.

« Dès que je fus conçue, dit-elle, mes pieux parens quittèrent l'Angleterre, pour aller à Jérusalem. J'y fus portée » dans le sein de ma mère. Après quelques mois de pèlerinage, nous arrivâmes en Palestine, et j'y naquis, pendant » que mes parens accomplissaient leur vœu.... » (3)

Pendant leur retour en Angleterre, il arriva à nos pélerins une aventure que Marguerite raconte, sans doute d'après le récit que lui en firent par la suite son père et sa mère, plutôt que d'après ses propres souvenirs.

---

(1) Voyez les annales de Cîteaux, par Manrique, tome III, année 1174, chap. 3; 1187, chap. 8; 1189, chap. 5; 1192, chap. 3.

(2) Nous donnons ici le texte latin de l'élégie, parce que cette pièce est peu connue, et que nous ne l'avons trouvée que dans Manrique, dont les ouvrages sont assez rares.

(3) Mox ut concipior, Anglorum gente relictâ,
Ierusalem tendit sanctus uterque parens.
His onerosa comes materno deferor alvo.
Post menses aliquot, urbs sacra finit iter,
Et dùm vota pater pia solvit nascor ibidem, etc.

« Un jour que nous traversions de riches campagnes, un
» loup altéré de carnage se présente à nous. Mon père, le
» voyant s'avancer vers moi, plein de sollicitude pour son
» enfant, se dispose à employer la force et la ruse. Nous étions
» trois êtres faibles, moi toute petite, ma mère et l'ânon
» qui me portait; la frayeur précipitait nos pas, mon père
» reste intrépide; il arrache une branche d'arbre qu'il traîne
» derrière lui, comme en jouant. Lorsque le loup approcha,
» mon père agita son thyrse (*thyrsum*), et l'animal s'éloigna
» sans faire du mal à personne. » (1)

Marguerite était encore dans l'enfance lorsque ses parens retournèrent en Angleterre.

Lactens Anglorum transvehor ad patriam.

Thomas, auteur de l'élégie, vint au monde plusieurs années après le retour de nos pélerins. Il paraît qu'il perdit de bonne heure son père et sa mère, et que sa sœur Marguerite, plus âgée de onze ans, prit soin de lui et l'éleva; elle le conduisait à l'école et l'en ramenait. (2)

Lorsque l'éducation de Thomas fut achevée et qu'il fut attaché à l'archevêque de Cantorbéry, Marguerite retourna à son pays natal. Elle se trouvait à Jérusalem lorsque cette ville fut assiégée par Saladin, en 1187. (3)

« Pendant ce siège, qui dura quinze jours, je remplis,
» dit-elle, autant que je pus, les fonctions de soldat. Je
» portais un casque comme un homme; j'allais et venais sur
» les remparts, un chaudron sur la tête en guise de heaume;
» quoique femme, j'avais l'air d'un guerrier; je lançais la
» fronde; et remplie de crainte, j'apprenais à dissimuler
» ma faiblesse. Il faisait chaud (*æstus erat*), poursuit Mar-

(1) Fortè die quâdam dùm pascua læta subimus,
Nos lupus aggreditur cædis amore ferox.
Quem pater ut vidit ad me procedere velle,
Pro me sollicitus, vimque dolumque parat.
Tres simul imbelles, ego parvula, mater, asellus
Qui me gestabat. Cogimur ire metu.
Stat pater intrepidus et vellit ab arbore ramum,
Quem, antequàm ludens, post sua terga trahit.
Cum lupus accedit thyrsum movet; ille recedit,
Nec quemquam lædit.

(2) Qui sicut frater et alumnus erat
A me nutritus undenis me minor annis
Quem tenerum soleo ferre, referre scholis.

(3) Ad natale solum grandis jam facta reversa
Tùnc eum Ierusalem capta dolore gemo.

» guerite, et les combattans n'avaient point de repos. Je » donnais à boire sur les murs aux soldats fatigués, lors- » qu'une pierre, semblable à une meule de moulin, vint » tomber près de moi; je fus frappée d'un de ses éclats : » mon sang coula. Mais ma blessure fut bientôt guérie, » parce qu'on y apporta remède aussitôt; cependant j'en » conserve encore la marque. Votre fête, ô saint Michel, » arriva et se passa tristement et sans cantique. Que pou- » vions-nous vous offrir quand la terreur était parmi nous? » Un malheureux traité mit presqu'aussitôt les saints lieux » au pouvoir de l'ennemi. Je fus prisonnière; mais en payant » quelques bezans, je fus rendue à la liberté. Je me joignis » une troupe de ceux qui furent rachetés. » (1)

La généreuse Marguerite ne jouit pas long-temps de sa liberté; de plus rudes épreuves l'attendaient.

« Nous marchâmes, poursuit-elle, vers Lachis (2), » croyant nous y trouver en sûreté. Mais nous y fûmes tous » jetés dans les fers. Je fus soumise à un triste joug pour » l'amour du Christ, qui voulut ainsi me réduire à une » pieuse servitude. Ma constance ne céda à aucun tour- » ment. Ma foi inviolable restera toujours victorieuse. Je » fus forcée à d'humiliantes fonctions; je ramassais des » pierres, j'entassais du bois. Si je refusais d'obéir, j'étais » battue de verges. Je supportais en silence les coups, les » menaces, la chaleur, les frimats. J'arrosais mes chaînes

(1) Hìc obsessa manens spatio ter quinque dierum
Impleo pro posse sæva virago virum.
Assimilata viro galeam gero, mœnia gyro,
In cervice lebes, cassidis instar habet.
Fœmina fingo virum, tofus prætendo sapphirum,
Plena metu disco dissimulare metum.
Æstus erat, nec erat requies pugnantibus: ergò
In muro fessis pocula trado viris.
Cùm venit eccè mihi petra simillima molæ,
Cujus fragmento cæsa cruore fluo.
Sed citò sanatur cui mox medicina paratur
Vulnus: at signum vulneris usque manet.
Cumque dies festus aderat sine carmine mœstus
Michaël alme, tibi, quid nisi terror ibi?
Nam mox post pactum miserandi fœderis actum
Hosti subjectus fit sacer ille locus.
Capta Bisantheos aliquot quia solvo relaxor,
Estque redemptorum juncta caterva mihi.

(2) Ville à quelques lieues de Jérusalem.

» de mes larmes. Le travail et une nourriture très-restreinte » fatiguaient mes membres. Les longs jours étaient brûlans, » et le repos était rare et court. Le jour de la purification » de la Vierge, qui vint mettre un terme à mes douleurs, » est un jour cher et mémorable pour moi. Voulez-vous » savoir qui nous procura notre liberté? un tyrien, homme » pieux et bienfaisant, nous racheta. Il lui naquit dans ce » temps un fils qu'il désirait. La joie qu'il en conçut fut la « cause de notre liberté. L'heureux jour de la fête de la » Vierge finit pour moi quinze mois d'esclavage (1). »

Mais les peines de Marguerite ne sont pas encore à leur fin. Il faut l'entendre raconter ce qu'elle devint, après avoir recouvré une seconde fois sa liberté.

« Je m'éloignai aussitôt, dit-elle, évitant les bourgs et » les lieux publics. Dans la crainte d'être prise, je marchais » seule en me cachant. Je n'avais pour vêtement que le sac » que je portais dans ma captivité : il était court et léger, » sans couleur comme sans chaleur; il couvrait à peine ma » nudité; c'était cependant un fardeau pour moi qui n'a- » vais pas d'autre parure. Il me restait un pseautier : c'était » mon seul compagnon au milieu des déserts; c'était tout » ce que je possédais. Une tourte de pain me soutint pen- » dant cinq jours. La faim me força ensuite de recourir » aux racines. Pendant cinq jours je ne goûtai rien de ce » que les choses humaines peuvent apporter de soulage-

---

(1) Tendimus indè Lachis, illìc loca tuta putantes
Quo cunctos mecum vincula dira domant.
Capta jugo tristi trador pro nomine Christi
Qui sibi mancipium me facit esse pium.
Nullis tormentis cedit constantia mentis :
Victrix semper erit inviolata fides :
Cogor ad indigna : lapides lego, congero ligna.
Jussum si renuo, verbere cæsa luo.
Verbera dira, minas, æstus simul atque pruinas
Tristis sustineo, compede vincta fleo.
Ut doleant artus cogit labor et cibus arctus.
Fervida longa dies, rara brevisque quies.
Mœroris tanti finem faciens hypapanti
Quâ concessa quies est veneranda dies.
Si quæris scire quis nos tunc fecit abire ?
Nos redemit tyrius vir bonus atque pius,
Cui pater optatus eodem tempore natus
Lætitiæ summæ maxìma causa fuìt.
Actis ter quinis hìc mensìbus est mihi finis
Luctûs, jam dictæ virginis alma dies.

» ment; je vivais comme je pouvais. Seule, inquiète, er-
» rante, je ne voyais de toutes parts que solitude. J'avais
» douze torrens à traverser. Que faire? La crainte de mou-
» rir me fera-t-elle braver les dangers de la mort? Je ne
» vois de pont nulle part. Les maux que j'ai éprouvés me
» remplissent de terreur. Je ne peux retourner en arrière.
» Je crains en restant de devenir la pâture des bêtes féroces.
» La crainte m'inspire enfin de l'audace. Je passe le pre-
» mier torrent, puis je les traverse tous (1). »

On était alors dans l'hiver; malgré la rigueur de la saison, et quoique Marguerite fût vêtue si légèrement, elle s'étonne de n'éprouver que la sensation de la chaleur; elle s'écrie :

Undè calor nivibus?

Mais voici un incident plus surprenant encore : « Non loin,
» dit-elle, j'aperçois une forêt; je vois sur la lisière du bois
» un turc qui vient m'arracher mon pseautier. Je m'éloigne
» toute triste; mais quand je suis loin, il m'appelle; il se
» jette à mes pieds; il se repent de sa violence; il me remet
» mon livre. Qui donc a pu rendre ce barbare si soumis
» pour moi? (2) »

(1) Indè recedo citò; pagos et publica vito
Dùmque capi timeo, sola latenter eo.
Captivæ testis saccus pro tegmine vestis
Est mihi, cui desunt et color indè calor;
Hic brevis atque levis vix naturalia celat;
Et tamen est oneri, cui decor omnis abest.
Unicus iste comes est per deserta vaganti,
Cum libro saccus, res mea tota fuit.
Panis me torta sustentat quinque diebus
Post quos radices sumo docente fame.
Nil mihi de rebus humanis quinque diebus
Confert solamen; ut queo dego tamen.
Anxia sola vagor; eremus patet undiquè latè
Insuper, et bis sex prætereunda vada.
Quid faciam? mortisne metu discrimina mortis
Incurram? pontis spes mihi nulla manet.
Ne redeam, mala me terrent experta; manere
Hinc vereor, ne sim præda voranda feris.
Audax esse metu compellor : transeo primum,
Ordine quo primum transeo cuncta vada.

(2) Haud procul aspicio sylvam; sylvæque sub orâ
Stat Parthus, psalmos vi rapit ille meos.
Tristis discedo; sed cùm longiùs essem

Notre pélerine arrive enfin à Antioche. Pendant qu'elle y séjourne, l'armée des infidèles, qui l'avait faite prisonnière à Jérusalem, se présente devant les murs de cette ville. Voici le moment le plus critique pour Marguerite; on l'accuse d'avoir volé un couteau qu'elle a trouvé; on l'arrête; on va la faire mourir. C'est ce que nous apprend Manrique, qui a omis ici plusieurs vers.

« Que faire? dit Marguerite. Je veux et ne puis m'échapper d'aucun côté; partout sont des sentinelles; aucune » porte n'est ouverte. Tout m'effraie, les regards et les discours de ceux qui m'entourent. Je n'entends point la langue turque. Ne sachant quel parti prendre, saisie d'une » douleur intérieure, je prononce le nom de sainte Marie. » A ce nom, le chef des infidèles s'étonne, cet homme sans » foi devient bienfaisant et pieux, et se tournant vers les » siens : Voilà, leur dit-il, qu'elle invoque Marie. Il m'ordonne de m'en retourner. Cet ordre déplaît aux autres; » mais je m'en inquiète peu. Je sors et vous rends grâce, ô » vierge Marie! c'est par vous que j'ai été délivrée à Lachis; » c'est par vous que je l'ai été encore ici. Honneur et gloire » à Marie! (1) »

Marguerite, échappée à ce danger, retourna visiter les lieux saints, et à la faveur de la trève qui fut conclue en 1192 entre Richard et Saladin, elle s'en revint avec les croisés anglais en Europe. Elle alla à Saint-Jacques-de-Compostelle, puis à Rome, et vint enfin en France. Nous regrettons que Manrique n'ait point copié toute cette partie des

---

Me vocat : et pedibus volvitur ille meis.
Pœnitet et facti valdè, redditque libellum.
Sed tamen devotus barbarus undè mihi?

(1) Et quid agam? volo nec valeo divertere quoquam.
Extat ubique cliens; janua nulla patet :
Omnia me terrent, vultus et verba loquentum.
Cùm mihi sit nota parthica lingua minùs;
Expers consilii, timor interiora dolore
Dùm replet in labiis sancta Maria sonat.
Virginis ad nomen dominus stupet ille benignus
Et pius efficitur ethnicus absque fide.
Conveniensque suos, super hoc, ait, ecce Mariam
Clamitat, hincque meum me jubet ire locum.
Displicet hoc aliis : verùm quæ cura? quid indè?
Egredior, grates virgo Maria tibi;
Capta Lachis per te sum libera : constat apertè
Hic quoque, sicut ibi, laus sit honor que tibi.

voyages de Marguerite. Nous savons seulement qu'elle eut encore à souffrir de la faim et des voleurs (1).

« Arrivée sur les frontières de France, j'apprends, dit notre » voyageuse, que mon frère s'est fait moine. Je viens à Beau» vais, je m'informe où il est : on me montre Froimont. Je » le trouve enfin. Il a peine à me reconnaître. Je lui dis le » nom de mon père, celui de ma mère. Mon père eut trois » enfans. Vous voyez en moi la seule fille qu'il eut. L'autre » frère fut enlevé au ciel aussitôt après son baptême. Pour» quoi hésitez-vous encore? C'était Sybille qui nous donna » le jour; c'était notre mère. Hulnon était notre père. Il me » croit enfin; nous mêlons nos larmes ensemble. Je lui ra» conte mes aventures; mon récit lui arrache des soupirs. » Il m'exhorte à mépriser la vie du monde, et m'ouvre » le chemin de la vie religieuse (2). »

Marguerite suivit le conseil de son frère, et grâce à la libéralité de Louis, comte de Blois et de Clermont, elle entra dans un monastère des filles du diocèse de Laon, appelé Montreuil ou la Sainte-Face. Après une vie si orageuse, elle y passa dans le repos le reste de ses jours.

Cette élégie, où l'on trouve beaucoup de vers léonins, genre de poésie fort en vogue aux douzième et treizième siècles, n'est pas sans mérite, et la versification en est souvent élégante.

Le moine Thomas avait encore composé en prose un *Traité du mépris du monde*, qu'il avait adressé à sa sœur Marguerite, et une *Vie de saint Thomas de Cantorbéry*. Il mourut à Froimont, au commencement du treizième siècle.

---

(1) Insidias etenim latronum passa famemque.

(2) Unica spes superest germanum quærere fratrem.
Hinc investigans Francorum finibus; eccè
Audio jàm monacum : Francia te repeto.
Belluacum veniens, ubinàm sit sciscitor indè
Monstratur Fres mons quo manet ille locus.
Inventus tandem quæ sim vix credit, et aio :
Hoc nomen matris et patris illud erat.
Treis pueris pater unus; adest quæ concipit una.
Hunc baptismum lavat, Christus ad astra levat.
Quid dubitas ? illa genuit nos dicta Sybilla.
Hæc nobis mater et fuit Hulno pater.
Hæc inter, signis credit, lacrymamur uterque.
Casus pando meos, meque loquente gemit.
Post hæc hortatur mundi comtemnere vitam :
Quæ reddat monacam me docet ille viam.

Vieille chronique de l'abbaye de Béziers, par le moine Jean (1).

Cette chronique, uniquement consacrée au monastère de Béziers, n'est point un récit; sous le titre de chronique, on a réuni plus de trois cents pièces relatives à ce cloître, qui fut fondé en l'an 600, sous le règne de Clotaire II. Ces pièces, qui sont pour la plupart des chartes de donation, sont extrêmement curieuses, et prouvent que l'abbaye de Béziers devait posséder d'immenses richesses. Nous avons lu le texte d'un contrat, qui donne *à saint Pierre et à l'abbé du couvent*, une jeune fille qui avait été promise en mariage; dans ce contrat, signé par des barons et des chevaliers et par ses parens, la jeune fille est considérée comme *femme de saint Pierre* (sicut sancti petri feminam). A la page 461, il s'agit de Hugues, seigneur de Beaumont, qui, à l'époque de la première croisade, alla trouver les moines de Béziers, avant de prendre le chemin de la Palestine. Il dit adieu aux Cénobites, les pria d'oublier les torts qu'il pouvait avoir eu envers eux, et après s'être recommandé à leurs prières, le chevalier leur donna une terre et les hommes qui en dépendaient. Un autre chevalier, nommé Frédéric, en partant pour Jérusalem, accorda *à saint Pierre et aux moines de Béziers* un moulin avec ses dépendances, une terre et tout ce qu'il possédait dans le bourg de *Blainiset*. Voici l'extrait d'une charte de donation fort curieuse, dans laquelle le chevalier Martel de Mallet laisse tous ses biens au monastère de Béziers, avant de faire le pélerinage à la Terre-Sainte. Le début de cette charte nous porte à croire qu'elle est du onzième siècle.

« La ruine prochaine du monde nous avertit que nous » devons méditer avec ardeur les choses éternelles. (*Quan- » tæ pietatis desiderio debeamus æterna meditari, labentis » mundi casus indicat, qui quotidianis defectibus videtur an- » nulari*). La vie présente est un enchaînement de misères; » tout ce qu'elle nous offre est faible et fragile, et il est » prouvé d'une manière évidente qu'elle rend très-malheu- » reux celui qui s'y attache. Notre corps est pour nous l'oc- » casion de beaucoup de souffrances, et la mort même, » par laquelle toute chair est dissoute, est pour nous un

---

(1) Chronicon antiquum Besuacensis abbatiæ, auctore Joanne monacho. Spiril. de Dachery, t. 11, p. 400 et suiv.

» sujet de douleur et de crainte. C'est pourquoi, voulant
» cesser d'obéir à la chair et au sang, désirant me rendre
» propice la majesté du ciel, et décidé à expier dans la
» pénitence les péchés de ma jeunesse, j'ai résolu d'aller
» visiter le sépulcre du Seigneur, et d'abandonner tous mes
» biens à l'église de Béziers qui est ma paroisse, comme
» l'atteste la sépulture de mon père et de mes aïeux. En
» présence du seigneur, abbé Gérard, et du consentement
» du comte Guillaume, sous la protection duquel j'avais
» placé mes terres, j'ai donné à Dieu, à saint Pierre et au
» monastère de Béziers deux endroits pour pêcher dans
» la Saône). Je les ai donnés sous cette teneur, que, s'il le
» faut, le pêcheur ait un servant qui l'aide à conduire la
» barque, et qui lui prépare tout ce qui lui est nécessaire
» pour la pêche. J'ai donné une prairie qu'on appelle *Bras*
» *de Lambert*, j'ai donné le bois de *Wevra* et toutes les fo-
» rêts que j'ai auprès de la ville de *Beesque*. » En outre, le
chevalier Martel donne aux Cénobites d'autres revenus et
d'autres privilèges; tous les porcs du monastère peuvent
aller librement dans ses bois et ses forêts. Le pélerin ne
veut point que ses hommes nuisent en quoi que ce soit aux
religieux de Beesque, parce que leur couvent fut fondé par
ses aïeux pour le salut de leur âme. Il affranchit les moines
de tout impôt et de toute corvée. La charte dont nous
venons de donner un extrait termine la chronique de Béziers.

Vie du seigneur Lietbert, évêque de Cambrai.

On ne connaît pas le nom de l'auteur de cet ouvrage; on sait seulement que l'historien vivait au commencement du douzième siècle; il a suivi Lietbert depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et il a écrit d'après le témoignage de ceux mêmes qui avaient connu le pieux évêque de Cambrai. Nous ne prendrons dans cette histoire que ce qui a rapport au pélerinage de Lietbert, et nous aurons soin de ne pas répéter ce que nous avons dit là-dessus dans notre Eclaircissement sur les pélerinages (tom. 1er., p. 572 et suiv. de notre hist.).

Lietbert, touché des sacrifices que le fils de Dieu avait faits pour les hommes, voulut obéir à l'apôtre, quand il dit : *Sortons de ce camp pour aller vers lui, car nous n'avons poins ici d'éternelles demeures*. L'évêque conçut le désir de faire un pélerinage à Jérusalem; ce n'était point pour aller

voir les pierres des tours et le toit des maisons de la ville sainte, mais pour embrasser (*amplecti*) les chemins consacrés par les pieds du Christ. Il estimait heureux celui qui pouvait voir la crèche de Jésus; qui pouvait adorer, en esprit, l'Enfant-Dieu, entouré de bergers, et pleurer sur le sépulchre du Sauveur avec les femmes de Jérusalem. Quand il eut pourvu à son remplacement, le pontife fit connaître son projet à ses amis, qui en furent consternés; malgré les remontrances qu'on lui adressa, il persista dans sa résolution, et se mit en route dans l'année 1054. « Après avoir à » peine obtenu le consentement du clergé et du peuple, dit » le chroniqueur, la liberté de la patrie, l'ornement de l'é- » glise, le pontife digne de Dieu, Lietbert sortit de la ville » de Cambrai, suivi de toute la population, qui l'accompa- » gna pendant trois lieues, en versant des larmes et en » poussant de grands gémissemens. » Nous avons parlé, dans notre éclaircissement, de la marche de Lietbert à travers le pays des Huns, de son entrevue avec le roi de la Pannonie, et des périls que coururent lui et les siens au milieu des solitudes de la Bulgarie, infestées par des voleurs.

Arrivé à Laodicée, le pontife apprit que l'église du Saint-Sépulchre avait été fermée à la piété des chrétiens par le sultan du Caire, et qu'il n'était plus possible de suivre la route de terre pour aller à Jérusalem. Lietbert séjourna pendant trois mois à Laodicée; ses nobles familiers restèrent seuls avec lui; car le reste des pélerins, désespérant de pouvoir se remettre en route, s'était dispersé çà et là dans les terres voisines. Le pontife, résolu d'aller par mer à la Terre-Sainte, était près de mettre à la voile, lorsqu'un de ses compagnons, le seigneur Foucher, tomba malade. La maladie devint grave et mortelle, et Lietbert, triste et tourmenté, ignorait s'il devait retarder le départ ou quitter son malheureux compagnon. Le médecin avait désespéré de la guérison du seigneur Foucher, et sa mort était regardée comme très-prochaine. Cependant le maître du vaisseau avait annoncé l'heure du départ; chacun prenait place dans le navire, et l'incertitude du pontife n'en était que plus cruelle. « Le Tout-Puissant, dit l'auteur, ne voulut pas que » l'évêque fût tourmenté plus long-temps, et lui inspira un » sage conseil. Lietbert se souvint de ces mots, adressés par » Jésus-Christ à celui qui voulait ensevelir son père avant » de suivre le Sauveur : *laissez les morts ensevelir leurs morts;* » fortifié par la parole du fils de Dieu, le prélat *dompta,* » *par l'amour divin, la nécessité de la chair*, et alla revoir le » malade qui rendait le dernier soupir. Celui-ci, quoiqu'il

» fût déjà comme livré à l'autre vie, *æger quamvis sæculo tra-*
» *deretur alteri,* reconnut la voix du pontife et entendit ses
» sanglots..... Le vénérable prélat, versant des larmes, re-
» commanda le pélerin malade au bienheureux saint André,
» aux prières et aux mérites de la glorieuse reine Marie,
» mère de Dieu. Ensuite Lietbert, après lui avoir dit adieu,
» et lui avoir donné le baiser de paix, se retira.

» Le malade était resté seul. Malgré ses souffrances et son
» agonie, soulagé par les bénédictions du pontife, réchauffé
» par ses larmes, il put respirer un peu, et il eut assez de
» force pour faire entendre quelques sons de voix. Se sou-
» venant ensuite que le vénérable évêque l'avait recom-
» mandé à saint André et à la bienheureuse Marie, Foucher
» ramassa toutes ses forces, et prononça la prière suivante,
» plusieurs fois interrompue par ses gémissemens : O saint
» André! vous, à qui m'a recommandé monseigneur l'évêque
» Lietbert, vous, dont la mémoire est révérée dans le mo-
» nastère situé près de Châteauneuf, si vous êtes véritable-
» ment cet André, vaillant apôtre du Christ, ami de Dieu,
» cet André que le Seigneur a chéri en odeur de suavité,
» hâtez-vous de me secourir; ayez pitié de moi; plongeant
» votre doigt dans l'huile de la miséricorde de la mère de
» Dieu, notre dame sainte Marie, soutenez, par vos prières,
» mon âme défaillante; ami de Dieu, secourez-moi par le
» secret du Christ, votre maître. Je meurs; faites ce que je
» ne puis faire moi-même : implorez pour moi la divine mi-
» séricorde. Si je vous prie de m'exaucer, ce n'est pas en
» considération de mes vertus, car je ne mérite que la mort,
» mais c'est en considération de celui qui m'a recommandé à
» vous, par ses larmes et ses prières. » (Le chroniqueur
a soin de nous dire qu'on tient cette prière du seigneur Fou-
cher lui-même, qui, après sa guérison, avait raconté tout
ce qui lui était arrivé durant son agonie). « Cette nuit-là,
» continue l'auteur, le pontife ne dormit point; il avait re-
» commandé à Dieu lui et les siens, et lui avait redemandé
» la vie de son ami expirant.

» Déjà la quatrième veille de la nuit approchait; le péle-
» rin malade était à demi-éveillé, et voilà que deux figures
» de démons apparurent devant lui, portant un trident de
» fer enflammé, et comme tiré naguère de la fournaise ar-
» dente. Les démons, comme l'a répété ensuite le seigneur
» Foucher, appelaient ce trident *l'aiguillon de la mort;* ils
» disaient qu'ils l'avaient apporté pour le lui plonger dans
» le cœur, et pour lui arracher ainsi l'âme du corps. Dieu!
» quelle crainte! quelle douleur! quelles angoisses! Le ma-

» lade tremblait de souffrance et d'effroi; il croyait les esprits
» de l'abîme prêts à le frapper; il sentait son corps se dis-
» soudre; il pleurait et gémissait, et, au milieu de ses san-
» glots, il n'avait de force que pour murmurer les noms de
» Marie et de saint André.

» Dans ce moment terrible, tandis que le pélerin était
» plongé dans les ténèbres et les ombres de la mort, une
» lumière éclatante vient remplacer l'affreuse nuit qui l'en-
» tourait; c'est l'étoile de la mer, la mère de la piété, l'es-
» poir des malheureux, le salut des faibles, l'effroi des dé-
» mons. Eh quoi! dit Marie, méchans esprits, quelle est
» votre fureur? Vous êtes superbes, au point de venir re-
» vendiquer ceux qui nous ont été recommandés!... Sortez
» d'ici à l'instant, sortez. La Vierge dit, et soudain les dé-
» mons disparaissent. Alors la mère de Dieu, avec un visage
» doux et serein, commande au malade de se lever et d'aller
» rejoindre le pontife, et remonte aussitôt vers les célestes
» demeures. » L'auteur parle de la surprise et de la joie que causa cette guérison merveilleuse; le seigneur Foucher trouva Lietbert qui se promenait sur le rivage de la mer, pleurant le trépas du pélerin, qu'il croyait mort, et méditant sur les misères de la vie. Le pontife ne voulait point en croire ses yeux, à la vue de celui qu'un miracle venait de délivrer; à la fin il reconnut Foucher, l'embrassa et remercia le Sauveur qui, autrefois, avait ressuscité Lazare et le fils unique de la veuve, et qui maintenant lui rendait un compagnon et un ami.

Les débris de la pieuse caravane s'embarquèrent pour Jérusalem; mais bientôt les pélerins furent surpris par une tempête. Le chroniqueur, qui tout-à-l'heure mettait un vers de Virgile dans la bouche de la Sainte-Vierge, à propos du discours qu'elle adresse aux démons, copie ici une douzaine de vers du troisième livre de l'Énéide, pour décrire cette tempête. Les compagnons de Lietbert furent jetés dans l'île de Chypre. Les nautonniers, qui craignaient la rencontre des infidèles, ramenèrent les pélerins à Laodicée.

L'évêque de cette ville leur conseilla de reprendre la route de France, vû les difficultés du pélerinage; et Lietbert, dit le chroniqueur, revint fort triste dans son pays.

Assises de Jérusalem, relatives au droit maritime.

A la fin du 2e. volume de notre *Histoire*, nous avons donné un éclaircissement sur les *Assises de Jérusalem;* nous en avons aussi parlé dans notre chapitre sur l'*Ordre judiciaire* (tom. VI). Si nous revenons encore une fois sur le code de la Terre-Sainte, c'est pour faire connaître à nos lecteurs des articles de législation qui ne se trouvaient point dans les éditions des *Assises*, publiées jusqu'à ce jour. M. Pardessus, dans sa *Collection des lois maritimes*, a rapporté sept chapitres relatifs au droit maritime, tirés de l'Assise de la *Cour de Borgès*. Cette Assise des bourgeois, dont M. Pardessus a publié des extraits, n'a jamais été imprimée dans son vieux texte français, et le manuscrit original se trouve aux archives de Vienne. Les règlemens maritimes dont il s'agit concernent la compétence, les chargemens à profit commun, le jet, la location des matelots, et les bris et naufrages; ils furent donnés à la Palestine par le roi Amauri. Nous devons faire remarquer ici que la plupart des successeurs de Godefroi ont ajouté aux *Assises de Jérusalem* des articles, adaptés aux besoins de chaque époque. Il serait peu intéressant pour nos lecteurs de voir le texte de toutes les dispositions relatives au droit maritime, contenues dans l'Assise des Bourgeois; nous nous bornerons à citer le chapitre XLIV, qui traite *du mauvais chrétien qui porte des choses prohibées en terre des Sarrasins*, et *de la peine qu'il doit subir*:

« Si un matelot ou un marchand, quel qu'il soit, porte » dans le pays des Sarrasins des choses prohibées, telles » qu'armures, hauberts, chausses de fer, lances, arbalètes, » heaumes ou broches d'acier ou de fer, et qu'il en soit » convaincu devant la Cour de la mer par les matelots ou » les marchands qui étaient présens, lesquels affirmeraient » qu'il a ainsi vendu aux Sarrasins des choses prohibées; » dans le cas où ce qu'il aurait porté monterait à plus d'un » marc d'argent, ses biens seraient confisqués au profit du » seigneur du lieu, et il sera condamné par la Cour des » Bourgeois, à être pendu, après que les jurés de la mer » auront reçu les dépositions des témoins : c'est le droit et » la décision de l'assise. »

Deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

Le premier de ces manuscrits porte le numéro 6743; il est du quatorzième siècle, et a pour titre : *Recueil de chroniques des Romains, des Angles et de la Terre-Sainte.* Il renferme deux chroniques dont l'une n'est qu'une indication des événemens, et l'autre, quoique plus étendue, n'apprend rien à ceux qui ont lu Guillaume de Tyr. Le fait suivant, que nous empruntons à la première chronique, est assez curieux pour être mis sous les yeux des lecteurs. Sous la date de 1067, le chroniqueur rapporte que *Canous* ou *Corrat*, chantre de Cologne, allant, au nom de l'empereur, au-devant d'un prélat, qui venait prendre possession du siége archiépiscopal de Trèves, fut attaqué par le comte Théodoric. Celui-ci *le fist mener en un bois, sur les plus hautes roches qu'il pot trouver, le fist trébuchier contreval les roches por li tuer; et quant il vit qui ne fu pas blécié, il à fist ficher un glaive par nu le cors, et fist son cors covrir de foilles* (feuilles) *et lessier* (laisser) *ou bois.* Un paysan découvrit le cadavre du chantre de Cologne, et l'évêque de Verdun le fit inhumer, d'une manière convenable, dans un monastère voisin. L'empereur Henri, pour le punir de son crime, envoya Théodoric en exil : le comte fit alors un pélerinage en Palestine, d'où il ne revint plus. Le même auteur raconte, qu'après la mort de Godefroi, il fut décidé que celui d'entre les barons dont le cierge serait allumé le premier par le feu du ciel, le jour de Pâques, monterait sur le trône de Jérusalem; l'historien ajoute que ce fut Robert de Normandie qui reçut cette faveur divine. Ce fait est dénué de vérité; et nos lecteurs n'ignorent pointqu'à l'époque de la mort du duc de Lorraine, Robert était déjà retourné en Occident. Cependant nous devons rappeler ici que le miracle du feu sacré donna quelquefois des patriarches à la ville sainte. Voyez à ce sujet le Ve. livre de notre Histoire, p. 108. La première chronique s'étend jusqu'à l'année 1122. Nous avons dit que la deuxième chronique ne nous offrait rien de nouveau.

L'autre manuscrit porte le numéro 10; il est aussi du quatorzième siècle; il est intitulé : *Li roummans de Godefroi, de Buillon et de Salehandin, et tous les roys qui y ont esté jusques à saint Loys, qui dernièrement fu, et de leur fait et de Pierre l'hermite, qui premier esmeut le peuple, etc.* Le titre que nous venons de citer semble nous avertir que ce n'est point la vérité historique qu'il faut chercher dans cet

ouvrage ; les époques y sont confondues, et le mot de *roummans* n'est guère propre à garantir l'exactitude des faits que l'auteur raconte. Cependant, malgré un titre qui annonce d'abord une conception romanesque, une œuvre d'imagination, *li roummans de Godefroi*, etc., suit avec exactitude l'ordre des événemens, et la vérité historique s'y trouve respectée. Nous ne nous arrêterons point à l'analyse de ce livre, parce que les faits qu'il contient sont empruntés aux vieilles chroniques contemporaines dont nous avons rendu compte. L'ouvrage en question est orné de cent dix-sept vignettes qui représentent divers événemens de l'histoire des croisades.

Au frontispice de ce manuscrit se trouve une miniature de grande dimension et présentant quatre sujets dans un seul encadrement : dans le premier, on voit le saint père, assis sur un fauteuil doré, et en habits pontificaux, donnant sa bénédiction à Pierre l'hermite; ce pélerin est à genoux, il est vêtu d'une espèce de capote dont le capuchon est baissé, et l'on remarque immédiatement derrière lui la mule qui l'a amené. Le second sujet représente un cardinal, la tête couverte d'un chapeau de pourpre, et monté dans une espèce de tribune, prêchant la croisade au peuple. La troisième partie de l'encadrement est l'arrivée à un port de plusieurs vaisseaux ayant leur voile blanche et chargés de croisés armés. Nous voyons dans le quatrième sujet l'attaque et l'escalade d'une ville forte par un grand nombre de croisés, dont plusieurs sont couverts d'un bouclier et presque tous armés d'une lance. L'encadrement des quatre sujets et de la première feuille est formé par un cordon de fleurs variées, entremêlées d'or.

Parmi les cent dix-sept vignettes, quelques-unes ont trait à la vie de J.-C., à la naissance duquel le manuscrit remonte; on peut distinguer spécialement dans les suivantes celle qui représente Baudouin du Bourg assistant à l'inhumation du roi Baudouin, son cousin, une autre dans laquelle on voit le sultan d'Egypte qui vient de tomber sous les poignards des émirs; son corps, tout sanglant, porte une longue robe et est entouré de ses assassins. *Cil jmans murdrirent le soudant leur seigneur et li chrestiens sen revindrent à grant merches en Jherusalem*. Une vignette représente Nouradin, qui vient de faire trancher la tête au prince Raymond. On lui apporte sur un plat cette tête sanglante, qui doit être promenée dans toute l'Egypte. Les autres miniatures offrent plus ou moins d'intérêt.

Relation du siège et de la prise d'Acre par les Sarrasins. — Cette relation, écrite d'abord en français et traduite ensuite en latin sous le titre de *Excidio urbis acconensis*, paraît avoir été rédigée d'après une lettre de Jean de Vile, maréchal de l'hôpital de Saint-Jean, qui écrivait à son frère Guillaume de Vile, prieur de Saint-Giles, en Provence. Jean de Vile avait été témoin oculaire de la ruine de Ptolémaïs. La relation française est restée manuscrite à la Bibliothèque du Roi, sous le n°. 1290; la traduction latine de ce récit a été recueillie par dom Martène, *Ampliss. collection.* Cette relation est très-précieuse, et nous en avons beaucoup profité dans le XVIIIe. livre de notre *Histoire;* nous en avons donné un extrait dans les pièces justificatives du Ve. volume de notre *Histoire.*

Pièces manuscrites relatives à la croisade qui fut prêchée sous François Ier. — Les pièces en question sont en grand nombre; elles n'ont jamais été imprimées, et se trouvent à la Bibliothèque du Roi, sous le n°. 9879. Elles renferment les documens les plus curieux sur la manière dont on prêchait la croisade, et dont on percevait les tributs de cette guerre. Dans ces lettres patentes, données par le roi ou par des cardinaux, tout est prévu, tout est déterminé, tout jusqu'aux particularités les plus minutieuses. Des règlemens apprennent aux fidèles les formalités qu'ils ont à remplir pour la confession, les dispenses, les restitutions et l'absolution; on prescrit au commissaire comment il doit procéder à l'ouverture des troncs, comment il doit rendre compte des aumônes de la piété. Il est des lettres qui octroient aux *prescheurs de la croisade le quinton de deniers et oblations;* il en est d'autres qui prescrivent l'ordre qu'il faut suivre dans les cérémonies religieuses, qui marquent le temps où les prédicateurs doivent faire *ung beau et dévot sermon au peuple.* On trouve aussi un compte rendu de toutes les dépenses qui ont été faites pour la croisade. Ces différentes pièces sont rapportées textuellement à la fin du Ve. volume de notre Histoire.

EXTRAITS

DES HISTORIENS GRECS.

L'Alexiade d'Anne Comnène (1).

La princesse Anne Comnène naquit à Constantinople, le 1er. décembre 1083, d'Alexis et de l'impératrice Irène. Elle annonce avec affectation dans sa préface combien fut illustre sa naissance, et les soins que prirent ses parens pour cultiver les dons de l'esprit et du cœur que la nature lui avait prodigués. « Elevée dans la pompe, dit-elle, et instruite dans » toutes les sciences, dans tous les arts et dans les principes » de la philosophie d'Aristote et de Platon, j'entreprends » d'écrire l'histoire de mon père Alexis. » Après ce début, la princesse Anne parle des avantages généraux de l'histoire, *seule digue à opposer au temps qui dévore tout*. Dans celle qu'elle se propose d'écrire, elle dira la vérité toute entière: elle veut, méprisant l'envie, qui, selon l'expression d'Homère, condamne les personnes les plus innocentes, elle veut louer la vertu, même dans ses ennemis, et censurer les vices de ses amis; que s'il y a quelques personnes qui se trouvent offensées par ses reproches, ou flattées par ses louanges, elle les conjure de ne rien lui en imputer, mais de l'attribuer aux choses même qu'elle loue ou qu'elle censure; elle termine sa préface par le récit des malheurs domestiques qui accablèrent son illustre Maison.

La fille d'Alexis n'a point tenu la promesse qu'elle a faite avec tant de solennité. L'ouvrage qu'elle a écrit n'est qu'un panégyrique des vertus d'Alexis, de ses nobles qualités, et de ses vertus privées : mais autant le caractère du prince grec est l'objet de ses éloges, autant celui des princes croisés devient le sujet de ses vives censures; il semble qu'il suffit d'être l'ennemi d'Alexis, ou de n'être point Grec, pour qu'on soit, aux yeux de la princesse, dépouvu de toutes les vertus

---

(1) Ἄννης τῆς Κομνηνῆς πορφυρογεννήτου καισαρίσσης Ἀλεξιάς.

morales et politiques, et indigne, pour ainsi dire, de vivre dans la société des hommes. Dans toutes les pages de son histoire respire l'orgueil d'une nation qui n'avait plus pour elle que des souvenirs. Anne Comnène s'efforce de relever la gloire des hommes de son siècle, en les comparant à ceux de l'antiquité; c'est ainsi qu'elle prodigue à son père, à son épouse, aux généraux grecs, les noms des héros de l'Iliade, et que l'action guerrière la plus ordinaire est placée bien au-dessus des exploits des Ajax et des Achille. Outre ces grands défauts, qui déparent l'ouvrage d'Anne Comnène, il en est un autre non moins grave : la princesse grecque est presque toujours inexacte dans le récit des événemens de la croisade, soit par esprit de prévention, soit parce que les expéditions des chrétiens ne lui avaient laissé que de vagues souvenirs (elle n'était âgée que de dix ans lors du passage des pélerins à Constantinople); elle défigure dans son récit presque tous les faits, ou leur donne une physionomie particulière. Nous releverons dans cet extrait toutes les erreurs de la princesse, en rapprochant le récit des historiens latins de celui de l'Alexiade.

La princesse grecque consacre les premiers livres de l'Alexiade à raconter les nobles actions qui honorèrent l'enfance d'Alexis : ce prince, issu d'une illustre race, fut élevé avec un soin extrême par ses parens; il s'instruisit de bonne heure dans les sciences et les arts, noble délassement des rois; sa mère s'attacha surtout à lui inspirer des sentimens religieux, et à inculquer dans son esprit les principes d'une morale sévère. A ce sujet, Anne Comnène rapporte un fait qui excite son admiration, et qui, par cela même, peint bien le caractère des Grecs du Bas-Empire. Pour éviter qu'Alexis ne se souillât par des impuretés secrètes, sa mère ordonna qu'un moine coucherait avec lui dans le même lit, jusqu'à ce qu'une union, consacrée par l'Eglise, pût légitimer aux yeux du Seigneur les désirs naturels de son fils. Anne Comnène, après avoir raconté avec un vif enthousiasme les premiers exploits d'Alexis, sous les ordres de Michel Ducas, justifie ce prince de l'accusation d'avoir usurpé le trône sur son bienfaiteur, accusation que pourraient porter contre Alexis la passion et l'envie; elle cherche à prouver que l'avènement d'Alexis au trône de Bysance fut la suite de la nécessité, nécessité qu'elle explique par les circonstances générales dans lesquelles se trouvait alors l'empire. Nous ne nous arrêterons pas sur cette partie de l'Alexiade, où se montrent sans cesse l'exagération et la partialité, ni sur les éloges mille fois répétés, que la princesse grecque y donne



à son père. Nous passerons rapidement aussi sur les autres événemens qui précédèrent l'arrivée des pélerins de l'Occident à Constantinople. On ne trouve dans ce récit rien d'intéressant pour les croisades, si ce n'est cependant les guerres des princes normands de la Pouille avec Alexis, qui donnent lieu à la princesse grecque de porter quelque jugement sur le caractère des peuples occidentaux. Nous avons aussi remarqué un passage dans lequel Anne Comnène rend compte du séjour du comte de Flandre à Constantinople, au retour de son pélerinage outre mer ; nous allons le traduire en entier : « Comme l'empereur était campé près de Béroé, et » qu'il s'occupait à distribuer des armes aux soldats qui » s'étaient sauvés du désastre éprouvé par l'armée impériale, » le comte de Flandre arriva de Jérusalem, lui prêta serment » de fidélité, à la manière des Francs, et promit de lui envoyer cinq cents chevaliers, lorsqu'il serait retourné dans » son pays. L'empereur le reçut avec beaucoup de civilité, » et le renvoya fort content. »

Ce passage de l'Alexiade, joint aux autres preuves que nous avons rapportées dans l'extrait de Guibert, atteste, d'une manière évidente, la vérité de la lettre d'Alexis adressée au comte de Flandre, et qui avait pour but de provoquer les secours des princes d'Occident.

L'intérêt de l'Alexiade devient plus grand pour notre sujet, lorsque la princesse grecque arrive à son dixième livre, qu'elle consacre particulièrement à la première croisade et au séjour des pélerins à Constantinople. Elle parle d'abord de l'impression que fit sur l'esprit d'Alexis la nouvelle de ce grand mouvement des peuples qui, suivant l'expression si souvent citée d'Anne Comnène, arrachait l'Europe de ses fondemens et la précipitait sur l'Asie. L'empereur grec en fut effrayé ; il connaissait le caractère altier des Francs, et l'insatiable ambition des princes latins. Pour détourner les effets de l'orage terrible qui se formait contre lui, Alexis se proposa tout à la fois de mettre l'empire en état de résister aux entreprises hostiles des comtes francs, en levant des armées, chargées de surveiller tous leurs mouvemens, et de l'autre, à s'attirer leur estime et leur amitié, en ordonnant à tous les commandans de provinces de fournir en abondance aux pélerins de l'Occident les choses dont ils pourraient avoir besoin.

Ici, de même que les historiens latins, la fille d'Alexis indique Pierre l'Ermite comme l'auteur de la première croisade ; c'est ce qui l'amène à parler du pélerinage de ce pieux cénobite, qu'elle appelle *Cucupêtre* (sans doute comme le remarque Ducange, dans ses notes sur l'Alexiade, à cause des

vêtemens du cénobite, ou de sa petite stature). Après avoir décrit l'enthousiasme qui embrasa les peuples d'Occident, à la suite des prédications de la croisade, la princesse grecque trace dans son récit l'itinéraire des premières troupes de pélerins qui, sous la conduite de Pierre l'Ermite et de Gauthier-sans-Avoir, traversèrent la Hongrie et la Bulgarie. Les croisés portaient des croix rouges sur leurs épaules. Ces troupes innombrables, qu'elle compare tour-à-tour aux sables de la mer et aux étoiles du firmament, s'avancèrent vers la Grèce; elles étaient précédées par des nuées de sauterelles qui, selon les expressions de la princesse, épargnaient les blés et dévoraient les vignes; de là, continue-t-elle, on concluait que les chrétiens d'Occident ne seraient terribles que pour les Sarrasins, *esclaves de Bacchus et de Vénus*, livrés à toutes sortes de débauches, et que les fidèles, désignés par le froment, seraient épargnés à cause de leur sobriété et de leur tempérance. La superstitieuse princesse s'arrête assez long-temps sur l'explication de ce prodige.

Lorsque la nouvelle de la prochaine arrivée des Occidentaux sur le territoire de l'empire fut parvenue à l'empereur, il manda auprès de lui tous les gouverneurs de province; il leur renouvela l'ordre que déjà il leur avait donné, de fournir aux pélerins tout ce qui pourrait leur être nécessaire. Si quelques Occidentaux s'écartaient du gros de l'armée pour piller, ils devaient les en empêcher par de petits combats, avec le moins d'éclat possible; en même temps, l'empereur ordonna de placer dans chacun des corps de troupe, chargé de surveiller les pélerins, des hommes instruits dans leur langue, afin qu'ils pussent facilement apaiser les rixes qui s'éleveraient entre les armées grecque et latine.

La princesse suspend un moment ici l'histoire de l'expédition de Pierre, et reporte ses regards sur l'Occident; c'est dans cet endroit de son ouvrage qu'elle parle pour la première fois de Godefroi de Bouillon; elle rend justice au désintéressement, à la loyauté et à la pureté des intentions du noble chef des pélerins. Elle n'apporte pas la même impartialité, lorsqu'elle juge Bohémond; son jugement se ressent des longues rivalités qui divisèrent les empereurs grecs et les princes normands de l'Italie : il n'est sorte d'épithète injurieuse qu'elle ne prodigue au prince de Tarente. Selon la fille d'Alexis, la guerre sainte n'était qu'un prétexte pour Bohémond; le dessein réel du prince normand était d'attaquer l'empire et de s'emparer de Constantinople.

L'historien, après cette digression, revient aux pélerins commandés par Pierre l'Ermite : ces pélerins arrivèrent avec une admirable célérité dans la capitale de l'Empire.

Alexis les reçut comme un père; il leur conseilla d'attendre les pélerins d'Occident; mais Pierre l'Ermite et sa troupe, impatiens d'arriver à Jérusalem, n'écoutèrent point ces conseils; ils traversèrent à la hâte le bras de Saint-George, et se mirent en marche pour la ville sainte. A peine avaient-ils touché les rivages de l'Asie, que de violentes discordes s'élevèrent entre eux. Six mille pélerins normands se séparèrent du gros de la troupe, et se portèrent en avant. Anne Comnène fait une peinture exagérée et invraisemblable des excès auxquels se livrèrent ces indignes soldats de la croix: elle dit qu'ils prenaient des enfans à la mamelle, et qu'après les avoir fait rôtir, ils dévoraient dans leur repas cette chair presqu'encore palpitante. L'historien raconte ensuite comment cette petite troupe fut détruite et dispersée par le sultan d'Iconium. Ce prince, non moins habile que brave, nous nous servons ici des propres expressions de la fille d'Alexis, après avoir anéanti ce premier corps de Francs, fit tomber dans un piège la troupe commandée par l'ermite Pierre; il envoya dans le camp du cénobite deux espions, hommes rusés, qui semèrent adroitement le bruit de la prise de Nicée par les Normands. A cette nouvelle, les soldats de la croix, voulant profiter de l'immense butin dont les Normands s'étaient seuls emparés, s'avancèrent sans aucune précaution dans la route de Nicée. Cette circonstance donne lieu à la fille d'Alexis de déclamer de nouveau contre l'avarice et l'avidité des peuples de l'Occident; puis, revenant à son sujet, elle raconte avec une satisfaction, qu'elle peut à peine dissimuler, que le sultan d'Iconium ayant surpris cette troupe, presque sans défense, la détruisit entièrement. Le massacre des Latins fut si grand, ajoute-t-elle, que leurs ossemens amoncelés dans la plaine, ressemblaient à une haute montagne, et que, dans la suite, ils servirent à fortifier une ville toute entière; ce qui fait dire à Anne Comnène qu'on éleva ainsi un tombeau pour les morts et une demeure pour les vivans.

Anne Comnène, reprenant ensuite son récit, dit que l'ermite Pierre, toujours poursuivi par l'armée des infidèles, se retira à Hélénopolis, qu'il n'y eût même point été en sûreté contre les attaques des Turcs, si l'empereur n'avait envoyé à son secours une flotte, sous les ordres de Constantin Euphorbe. A la vue de cette armée navale, les Turcs, qui pressaient la troupe affaiblie du cénobite, se retirèrent, et Pierre l'Ermite, montant sur la flotte impériale, fut ramené avec les débris de son armée à Constantinople. (Le récit

d'Anne Comnène diffère sur ce point de celui des historiens latins, qui ne font pas assister l'ermite Pierre aux désastres éprouvés par les pélerins; suivant eux, il était déjà à Constantinople). Arrivé dans la capitale de l'empire, Pierre fut conduit à Alexis : ce prince le reprit avec douceur sur l'imprudence qu'il avait commise; il lui rappela les sages avis qu'il lui avait donnés; loin de reconnaître ses torts, le cénobite, plein de fierté, rejeta toute la faute sur ses compagnons, hommes indisciplinés, qui n'étaient point dignes du Sauveur, et ne méritaient pas de visiter son Saint-Sépulcre.

La fille d'Alexis revient ensuite en Occident pour parler des pélerins conduits par Godefroi. Voici comment elle juge ces armées mieux disciplinées : le vulgaire qui en formait la plus grande partie était animé par les sentimens d'une vraie piété; les grands qui le dirigeaient cachaient sous un voile respectable des vues d'ambition. La princesse distingue parmi ces chefs Hugues, frère du roi de France : ce prince, fier de ses richesses et de sa royale naissance, écrivit en ces termes à Alexis :

« Sache, ô empereur, que je suis le frère du roi des rois, » le plus grand qui soit sous les cieux : veille à ce qu'on me » reçoive d'une manière digne de mon illustre naissance. »

L'empereur envoya des ordres à cet effet au gouverneur de Durazzo, à qui Hugues avait déjà envoyé des ambassadeurs pour lui annoncer sa prochaine arrivée. Sur ces entrefaites, la flotte de ce prince, battue par la tempête, vint échouer sur les rivages de Durazzo; le gouverneur accueillit avec les témoignages du plus profond respect le frère du roi de France, qui avait échappé avec peine du naufrage. « Le gouverneur, dit Anne Comnène, reçut les pélerins » avec *bonté et libéralité; mais Hugues n'eut plus toute sa* » *liberté*. » En effet, sous le prétexte de rendre à ce dernier les honneurs dus à sa haute naissance, le gouverneur le conduisit sous bonne escorte à Constantinople, où l'empereur le reçut si bien que le prince français lui jura spontanément fidélité.

Anne Comnène suit avec quelques détails l'itinéraire des autres chefs des pélerins, et le comte de Toulouse fixe particulièrement son attention. Elle parle d'un combat naval entre le vaisseau du comte et une flotte impériale. La princesse raconte, avec une surprise mêlée d'indignation, que, dans cette rencontre, un prêtre pélerin fit des prodiges de valeur; celui-ci lançait sur le commandant de la flotte ennemie, des rocs, des javelots, des sacs remplis de pain,

tout ce qui se trouvait sous sa main, et l'auteur ne manque pas de le comparer à Ajax. A la fin, le comte de Toulouse fut forcé de se rendre. Les exploits et la valeur profane du prêtre croisé, donnent à la fille d'Alexis l'occasion de s'élever contre le clergé latin, et de louer le clergé grec, dont les membres étaient les *véritables successeurs de Jésus-Christ*. Elle ne peut souffrir que le *latin barbare, qui a été initié dans les saints mystères de la religion*, porte à la fois l'étole sacerdotale, le glaive et le bouclier, et, qu'après s'être nourri du corps et du sang du Sauveur, il aille courir au carnage. Nous ne garantirons point la vérité de ce combat entre le comte de Toulouse et une flotte romaine; toutefois le récit d'Anne Comnène pourrait peut-être jeter ici quelque lumière sur celui de Raymond d'Agiles, qui, dans cette partie, est fort obscur. Au milieu de sa narration, la princesse s'est arrêtée pour décrire l'arbalète, *instrument barbare tout-à-fait inconnu aux Grecs*. Voici l'analyse de cette description : « Celui qui se sert de l'arbalète se couche à la renverse, » et, appuyant les deux pieds sur le demi-cercle, il tire la corde » avec les deux mains; au milieu de la corde il y a un tuyau » en forme d'un demi-cylindre, de la grosseur d'un trait; on » met dedans des traits fort courts et garnis de fer; lorsqu'on » lâche la corde, le trait part du tuyau avec une impétuosité » contre laquelle il n'y a rien qui soit à l'épreuve; il ne perce » pas seulement un bouclier, il traverse une cuirasse et un » homme de part en part : on dit même qu'il rompt des statues en bronze. Voilà ce que c'est que l'arbalète; c'est une » invention tout-à-fait diabolique, destinée à détruire les » hommes. »

La princesse décrit ensuite les querelles, souvent ensanglantées, qui s'élevèrent entre les croisés et les troupes impériales devant Constantinople. Son récit, sur ces événemens, offre beaucoup de détails curieux, qu'on ne trouve point dans les historiens latins. Nous le donnerons en entier, en prévenant encore une fois nos lecteurs contre les exagérations fréquentes qui déparent le récit de la princesse grecque.

« Depuis long-temps Alexis et les Latins soupçonnaient » mutuellement leurs intentions : dans cet état des esprits, » un événement, qui n'eût produit dans d'autres circonstances aucun effet, amena une rupture ouverte : César » avait appelé auprès de lui plusieurs des comtes francs; » tout-à-coup le bruit se répand dans le camp des Latins que » l'empereur les retient prisonniers; à cette nouvelle, ils » prennent les armes, et se dirigent en désordre vers Constantinople. Ni la hauteur des murs, ni le manque absolu de

» machines nécessaires pour former un siège, ne peuvent les » arrêter; leur nombre faisait leur confiance; ils s'efforcent » de mettre le feu à une des portes, située près de l'église de » Saint-Nicolas. Quelque peu redoutable que fût dans la réa» lité cette attaque tumultueuse, néanmoins le peuple s'en » effraya : les amis de César remarquaient avec une terreur » secrète que ce jour avait toujours été funeste à Bysance, » car c'était à pareil jour que, quelques années aupara» vant, les Comnènes y étaient entrés les armes à la main. » Tandis que tous ses amis se pressaient autour de son trône, » dissimulant avec peine les craintes dont ils étaient saisis, » Alexis demeurait impassible, et donnait tranquillement des » ordres à ses généraux; il commanda de ne point opposer la » force à la force : deux motifs le déterminaient à user de » cette modération à l'égard des troupes indisciplinées des » Francs. D'abord, il ne voulait pas être la cause première » d'une guerre civile entre des chrétiens; ensuite, il répu» gnait à verser du sang le jour où le Sauveur du monde était » mort pour les hommes; il choisit donc la voie de la négo» ciation : *Ne souillons pas un si beau jour,* dirent les envoyés » aux Latins; *si vous êtes si avides de verser le sang de vos » frères, attendez la Résurrection, et alors vous nous trou» verez tout prêts à vous répondre.* Ce discours ne fit aucune » impression sur les guerriers latins; ils continuèrent leur » attaque avec le même acharnement; leurs traits vinrent » même jusque dans la ville et dans le palais impérial; un » des gardes de César fut percé d'une flèche à ses côtés. » Alors Alexis crut qu'il n'y avait plus de ménagemens à » garder : il ordonna à Nicéphore, mari d'Anne Comnène, » de marcher sur les remparts à la tête de l'armée impériale : » il lui commanda expressément d'inspirer aux Latins au» tant de terreur qu'il lui serait possible, sans verser du sang. » Nicéphore obéit; mais comme cette mesure, dictée par une » modération religieuse, ne produisit aucun des effets qu'on » espérait, Nicéphore se décida à sortir au-devant de l'armée » des Latins. » Ici la fille d'Alexis décrit d'une manière assez épique, *l'ordre admirable, la tenue guerrière, la discipline militaire* de l'armée grecque. Pleine des souvenirs de l'Iliade, elle compare dans son admiration les guerriers de la Grèce dégénérée à ceux d'Homère, et déclare qu'elle ne peut parler avec vérité des exploits de son illustre époux, qu'en les mettant au-dessus de ceux de Teucer et d'Apollon. Attaqués par une armée aussi formidable, les Latins furent bientôt mis en fuite. Au milieu des combats ils ne se contentaient pas de jeter des traits, mais ils proféraient des voci-

férations dans leur langue barbare. La princesse grecque ajoute qu'après ce combat, Hugues-le-Grand, retenu à la cour impériale, alla trouver Godefroi, et l'engagea à prêter serment de fidélité à Alexis, le menaçant, en cas de refus, d'une attaque prochaine de toutes les troupes impériales. Godefroi, effrayé, jura en effet fidélité à César. La fille d'Alexis passe rapidement sur la cérémonie de l'hommage; c'est en décrivant cette cérémonie, qu'elle raconte le trait d'insolence du comte franc, qui osa s'asseoir sur le trône impérial. Le récit d'Anne Comnène peint si bien et le caractère altier des peuples occidentaux, et l'impression qu'il laissa dans l'esprit des Grecs, que nous n'hésitons pas à le traduire tout entier :

« Comme les Francs étaient tous assemblés, et qu'ils ve- » naient de prêter le serment, il y eut un comte qui eut » la hardiesse de s'asseoir sur le trône : l'empereur, connais- » sant la fierté des Latins, gardait le silence; mais Baudouin » s'approcha et dit au comte franc, en le tirant par la main : » il ne vous convient pas de vous mettre à cette place, c'est » un honneur que l'empereur ne fait à personne; puisque » vous êtes dans ce pays, pourquoi n'en observez-vous pas les » coutumes? le comte insolent ne répondit rien à Baudouin; » mais il dit en sa langue barbare, et comme se parlant à lui- » même : voilà un beau rustre pour rester seul assis, tandis » que tant de braves guerriers sont debout! Alexis ayant re- » marqué le mouvement de ses lèvres, appela son interprète » pour lui demander ce qu'il avait dit, et, lorsque cet inter- » prète le lui eut appris, il n'en fit aucune plainte aux Francs; » cependant il ne l'oublia pas.

» Lorsque les comtes allaient prendre congé de l'empereur, » celui-ci retint auprès de lui cet orgueilleux chevalier, et lui » demanda qui il était. *Je suis Franc,* répondit-il, *de la plus haute* » *et de la plus antique noblesse; je ne sais qu'une chose, c'est* » *qu'il y a dans mon pays une église, bâtie dans un carrefour,* » *où se rendent ceux qui souhaitent signaler leur valeur en* » *champ clos, et où ils font leur prière à Dieu, en attendant* » *qu'il se présente un ennemi : j'y suis demeuré long-temps* » *sans que personne ait osé se mesurer avec moi.*

» Alexis n'eut garde d'accepter cet espèce de défi. *Si vous* » *attendîtes alors sans pouvoir exercer votre valeur,* lui dit-il, » *maintenant vous avez l'occasion de combattre; si j'avais un* » *avis à vous donner, ce serait de ne vous mettre, ni à la* » *tête ni à la queue de l'armée, mais au milieu; l'expérience* » *que j'ai de la manière dont les Turcs font la guerre, m'a* » *appris que c'est la meilleure place que l'on puisse prendre.* »

Nous ferons remarquer qu'Anne Comnène, dans un autre livre de l'Alexiade, rapporte avec un air de satisfaction, que ce comte insolent mourut blessé d'un trait lancé par l'ennemi, à la bataille de Dorylée.

Ducange, dans ses notes sur l'ouvrage d'Anne Comnène, conjecture, d'après toutes ces circonstances, que le comte franc, dont parle l'Alexiade, est Robert, comte de Paris.

Le séjour des soldats de la croix à Constantinople, qui fixe principalement l'attention de la fille d'Alexis, offre de temps en temps des circonstances qui nous ont paru intéressantes pour nos lecteurs : telle est, par exemple, l'entrevue d'Alexis et de Bohémond. Nous allons présenter l'analyse de cette partie du récit d'Anne Comnène : « Dès l'instant, dit- » elle, que Bohémond eut débarqué sur le territoire grec, » il sentit qu'il ne pouvait lutter ni de noblesse, ni de puis- » sance avec les autres chefs des croisés ; alors il se proposa » d'acquérir par la ruse les mêmes avantages que ses com- » pagnons devaient à leurs forces réelles ; il se rendit immé- » diatement auprès de l'empereur : Alexis le reçut avec le » témoignage d'une vive amitié ; il lui rappela sans aigreur » ses grands exploits et ses victoires dans les plaines de » Larisse. Bohémond, plein de dissimulation et d'adresse, » lui répondit : *Alors, je l'avoue, j'étais votre ennemi ; mais* » *à présent je viens m'offrir à votre majesté comme votre ami* » *et votre vassal.* Alexis, touché de ces paroles, assigna au » héros normand un logement magnifique dans son propre » palais ; il y fit dresser une table somptueuse où étaient » servis avec la même profusion des mets cuits et crus. Le » motif apparent de cet ordre donné par l'empereur fut la » crainte que l'assaisonnement des viandes à la manière des » Grecs ne plût pas à Bohémond ; mais Alexis voulait dans » la réalité effacer jusqu'au dernier soupçon d'empoisonne- » ment dans l'esprit du prince normand, dont il avait déjà » pénétré les craintes secrètes. Cependant celui-ci ne fut » pas rassuré, car il ne toucha à aucun des mets qui lui » étaient présentés avant d'en avoir offert, sous l'apparence » d'une générosité presque royale, aux officiers qui le ser- » vaient. » Anne Comnène ajoute que Bohémond prêta sans aucune difficulté le serment de fidélité à Alexis.

La marche des croisés sur Nicée, le siège et la prise de cette ville occupent quelques instans la fille d'Alexis ; dans le récit qu'elle fait de ces événemens, elle étale avec affectation les services importans rendus aux croisés par les troupes impériales ; mais elle ne peut dissimuler les intrigues qui rendirent l'empereur maître de Nicée, ni les conditions

du traité conclu entre Alexis et les musulmans, dont l'exécution stricte excita l'indignation des pélerins. Anne Comnène ajoute que l'empereur traita avec beaucoup de ménagemens les Turcs qui avaient défendu Nicée, qu'il en renvoya un grand nombre chargés de présens dans leur patrie, enfin qu'il en retint plusieurs pour le service de ses armées. Après avoir raconté les combats qui suivirent le siège de Nicée, et décrit la marche des croisés vers Antioche, la princesse grecque arrive avec l'armée des pélerins devant cette cité. L'histoire qu'elle trace du siège d'Antioche, outre qu'elle est pleine d'inexactitude, n'offre rien qui mérite de fixer l'attention du lecteur; nous passerons donc immédiatement au siège que les croisés éprouvèrent à leur tour dans cette ville; ici, la fille d'Alexis avait à remplir une tâche difficile, elle devait justifier l'empereur de l'indifférence qu'il apporta à secourir les pélerins pressés de toutes parts dans Antioche. La princesse a consacré à cette justification plusieurs pages de son ouvrage; en voici la succincte analyse :

« L'empereur s'avanca, dit-elle, au secours des Latins » assiégés; il vint jusqu'à Philomela, s'emparant sur son » passage de plusieurs villes qui étaient au pouvoir des infi- » dèles; là, arrivèrent dans le camp Guillaume de Grans- » menil et le comte Etienne, qui s'étaient sauvés d'Antioche » en descendant par une corde. Ils racontèrent à l'em- » pereur l'état désespéré auquel se trouvait réduite l'ar- » mée des croisés, renfermée dans cette ville. Malgré les » avis prudens de ses conseillers, César se disposait néan- » moins à marcher vers la ville assiégée pour secourir les « chrétiens, lorsqu'on apprit que le sultan de Corrazan » avait envahi le territoire de l'empire; alors, au sein du » conseil impérial s'éleva une opposition unanime contre la » volonté d'Alexis. Pourquoi tenter de secourir des hommes » tout-à-fait perdus? comment exposer les défenseurs de l'em- » pire et l'empire lui-même, pour des alliés si peu dignes » de la bienveillance d'Alexis. » La princesse grecque, qui trouve sans doute plus facile de déclamer contre les pélerins que de justifier son père, s'élève avec véhémence contre le caractère des barbares de l'Occident; elle termine la justification d'Alexis, en montrant la nécessité où était l'empereur de défendre les frontières de l'empire, menacées par les Turcs.

Après avoir indiqué les opérations de l'armée de l'empereur dans l'Asie mineure, la princesse grecque décrit l'état des croisés dans Antioche. La famine la plus horrible les

pressait; entourés de tous côtés par l'ennemi, ils n'avaient plus rien à espérer; dans cet état, ils s'adressèrent à l'ermite Pierre, premier auteur des maux qu'ils éprouvaient. Le cénobite leur reprocha tous les vices dont ils s'étaient souillés dans leur pélerinage. C'était avec un cœur pur qu'il fallait marcher vers la cité sainte. Cependant Dieu était miséricordieux, et si les croisés se repentaient de leurs fautes, Pierre promettait de le rendre propice à leurs vœux; en effet, les croisés pleurèrent leurs péchés et implorèrent la miséricorde divine. Alors le Seigneur remplit de son esprit l'ermite Pierre, qui, s'adressant aux chefs et aux soldats, leur dit : « Creusez vers le côté droit de l'autel de Saint-» Joseph, vous trouverez le clou qui perça une des mains » du Seigneur. » Les croisés se rendirent en effet dans ce lieu, creusèrent d'abord vainement, mais après avoir redoublé d'efforts, ils trouvèrent la sainte relique. L'armée des pélerins fut remplie de joie à cette nouvelle, et brûla de se mesurer avec les musulmans; les chefs profitèrent de cette ardeur et marchèrent immédiatement contre l'ennemi. En décrivant la bataille livrée à Kerbogath, la princesse grecque ne rapporte rien de particulier, si ce n'est que le comte de Toulouse fut choisi pour porter au milieu des pélerins le saint clou, et qu'avant la bataille, le comte de Flandre descendit trois fois de cheval, et baisant la terre qu'il arrosait de ses larmes, il s'écria d'une voix forte : *Dieu soit avec nous*. Elle ajoute que les croisés firent un si grand butin sur les infidèles, que trente jours suffirent à peine pour le réunir et le transporter. En comparant cette partie du récit d'Anne Comnène avec celui des historiens latins et arabes, on verra qu'ils ne diffèrent entre eux que sur des objets d'un bien faible intérêt aux yeux des lecteurs éclairés; en effet, si, au lieu de la sainte lance des Latins, les historiens arabes ont substitué le bâton de saint Pierre, et les Grecs le clou qui perça la main de l'homme-dieu, ces historiens ne s'écartent plus du témoignage des chroniqueurs occidentaux, lorsqu'ils décrivent la vénération et l'enthousiasme que ces saintes reliques excitèrent dans l'âme des soldats de Godefroi, et les prodiges de valeur qu'ils leur inspirèrent. C'est sur ces faits, qui nous étonnent dans le siècle où nous vivons, et qui peignent les mœurs pieuses du moyen âge, que nous avons cru devoir réunir tous les témoignages, afin de convaincre de leur vérité la postérité incrédule.

Anne Comnène, après avoir dit que Bohémond fut nommé au commandement suprême d'Antioche, suit rapidement la

marche des croisés sur Jérusalem et les opérations du siège de la cité sainte. L'élévation de Godefroi, les premiers actes de son gouvernement attirent à peine son attention; elle ne parle même pas de la bataille d'Ascalon : c'est dans cette partie de son récit que la princesse grecque rapporte des faits qui sont dénués de toute vraisemblance; ainsi, pour célébrer la pitié généreuse d'Alexis, elle suppose que dans un combat qui fut livré immédiatement après la prise de Jérusalem, Godefroi et le plus grand nombre des comtes francs tombèrent au pouvoir des infidèles, et qu'Alexis, touché de leur situation, envoya des députés auprès du sultan de Damas pour les racheter. Nous n'avons distingué dans ce récit, presque toujours très-infidèle, qu'une circonstance qui doit être remarquée, parce qu'elle nous apprend à quel point le comte de Saint-Gilles était alors soumis à Alexis; l'historien rapporte que Saint-Gilles ayant reçu de l'empereur l'ordre de remettre aux officiers impériaux Laodicée, et de poursuivre ses conquêtes sur les infidèles, Raymond obéit exactement aux ordres d'Alexis, à qui il rendit compte de ses opérations militaires; elle rapporte aussi qu'après la mort de Godefroi, les barons de la Terre-Sainte offrirent le trône de Jérusalem au comte de Toulouse qui était alors à Tripoli; mais que celui-ci tardant trop à se rendre à leurs vœux, ils convinrent d'appeler à la couronne Baudouin d'Edesse, frère de Godefroi.

C'est après avoir parlé de ces événemens, que la princesse grecque trace l'itinéraire de ces troupes innombrables de pélerins, qui, sous la conduite de l'archevêque de Milan et de plusieurs barons chrétiens, se dirigèrent vers la cité sainte, au commencement du règne de Baudouin. Nous avons vu dans Albert d'Aix quel fut le sort de ces pieuses caravanes : les historiens arabes n'en parlent que pour dire qu'elles furent exterminées par les Turcs. Nous croyons qu'il pourra être intéressant pour nos lecteurs d'ajouter à ce récit celui d'Anne Comnène : « A cette époque, dit-elle, » arriva dans la ville impériale une armée innombrable de » pélerins normands (c'est ainsi que les Grecs désignent » généralement les Italiens), qui se dirigeaient vers la cité » sainte; l'empereur voulut leur persuader de suivre la » même route que les autres pélerins, mais ce fut inutile» ment; ces hommes insensés avaient résolu de se rendre » maître du Corrazan. L'empereur, voulant prévenir la perte » d'une armée qui était composée de cent dix mille hommes » de pied et de cinquante mille cavaliers, mit à leur tête le » comte de Saint-Gilles et Tatin, afin qu'ils pussent les dé» tourner de toute folle entreprise. »

Ici la princesse grecque rapporte qu'arrivés au-delà du Bosphore, ces indignes pélerins égorgèrent sans pitié les prêtres et les paisibles habitans d'une ville grecque qui étaient accourus au-devant des croisés, portant en processions des croix et le saint Evangile. Après ce sacrilège, les pélerins s'avancèrent sans ordre vers Amasis. Les Turcs, *très-expérimentés dans la guerre*, avaient tout détruit sur la route que devaient suivre les pélerins: ils les attaquèrent ensuite, et parvinrent enfin à les presser de telle manière qu'ils n'avaient plus la commodité de faire paître leurs chevaux; le désespoir redoubla le courage des Normands; mais les Turcs les ayant attaqués de près, en firent un grand carnage; alors les pélerins vinrent trouver Tatin et Saint-Gilles, pour leur demander s'il y avait quelque lieu sous la dépendance de l'empereur où ils pussent trouver un refuge contre les Turcs; puis ils s'enfuirent en toute hâte dans les contrées maritimes d'Arménie et de Panruse. Le reste des pélerins se retira avec les deux chefs impériaux à Constantinople; c'est là qu'Alexis les reçut avec douceur, et leur facilita les moyens d'accomplir leur voyage à Jérusalem. Ce récit, qui n'a rien de véritablement remarquable, est terminé par une phrase qui peint la joie secrète de l'historien que nous analysons à chaque nouveau désastre de la croix : « Voilà, dit-» elle, les célèbres victoires que les Turcs remportèrent sur » les indignes Normands. »

La princesse grecque place à peu près à cette époque la mort du comte de Toulouse : l'empereur s'empressa de gagner son neveu, qui lui avait succédé. Ayant appris en même temps que Tancrède avait assiégé et pris Laodicée, il écrivit à Bohémond en ces termes : « Vous savez que vous » et les comtes francs m'avez prêté serment de fidélité, et » vous, Bohémond, vous êtes le premier à le violer, en vous » emparant d'Antioche, de Laodicée, et d'autres villes im-» périales; sortez au plutôt de ces villes, si vous ne voulez » vous attirer de nouvelles guerres. » Bohémond répondit à l'empereur « Que les Francs n'avaient manqué à leurs ser-» mens, que parce qu'Alexis lui-même avait violé les siens; » n'avait-il pas juré d'accompagner les Latins dans la guerre, » de les soutenir dans le danger? eh bien, les chrétiens » avaient tout souffert au siège d'Antioche, sans que l'em-» pereur eût daigné les secourir; y aurait-il donc de la jus-» tice à vouloir que les pélerins abandonnassent des cités » dont la conquête leur avait coûté tant de sueurs et de » sang? Lorsque l'empereur, ajoute l'historien, eut reconnu » que Bohémond, ne changeait point de conduite, il se dis-

» posa à la guerre. » La fille d'Alexis trace avec assez de détails les opérations militaires de l'armée impériale, qu'Alexis plaça sous les ordres de Biutumite; les combats qui eurent lieu entre la flotte de Pise et celle de l'empereur, et le siège de Laodicée; c'est à l'occasion de ce siège qu'elle rapporte que la citadelle de Laodicée, étant vivement pressée par les troupes impériales et manquant de vivres, Bohémond y fit entrer de vive force des mulets chargés de fourrages; une autre fois il pénétra dans la citadelle avec des troupes, et la mit en état, par le renfort qu'il y laissa, de résister encore long-temps aux troupes de l'empereur. Enfin, voyant que ses armées avaient été vaincues, et sur terre et sur mer, Bohémond se décida à se rendre en Europe, pour y provoquer les secours des chrétiens occidentaux; le récit du stratagème employé par Bohémond, tel qu'il est rapporté par la princesse grecque, pourra offrir quelqu'intérêt à ceux qui veulent se faire une juste idée du caractère rusé du fils de Guiscard. « Bohémond, dit-il, fit répandre le bruit de » sa mort; il se mit dans un cercueil entouré de tout l'ap- » pareil usité dans les funérailles; des barbares étaient assis » auprès de ce cercueil et déploraient, en s'arrachant les » cheveux, la perte de leur prince. Bohémond, qui ne respi- » rait que par de petits trous, fit placer à son côté un coq » mort, afin que les exhalaisons qui s'éleveraient du cer- » cueil, confirmassent encore mieux les matelots dans l'idée » que le corps du prince était en putréfaction. » La constance de Bohémond dans l'exécution de ses projets, donne occasion à la princesse d'admirer le caractère inflexible de ceux qu'elle appelle barbares. « Rien, dit-elle, ne peut les » détourner d'une entreprise qu'ils croient utile à leur inté- » rêt; il n'est rien qu'ils ne souffrent constamment quand » ils y sont une fois résolus. » Revenant ensuite à Bohémond, elle dit, qu'arrivé à Corfou, ce prince fit appeler le gouverneur de la ville, et lui parla en ces termes : « Je suis Bohé- » mond, fils de Robert, qui ai fait assez ressentir aux Grecs » et à leurs armées, quelle est la vigueur de mon courage et » la force de mon bras : Dieu m'est témoin que je n'ai point » oublié les injures qu'Alexis m'a faites depuis que j'ai pris » Antioche et que j'ai réduit la Syrie, ni les fausses espé- » rances qu'il m'a données, les promesses violées, les dis- » grâces et les périls où vous m'avez engagé, et que je me » propose d'en tirer une vengeance éclatante. Je suis encore » plein de vie, quoique j'aie long-temps passé pour mort » et que j'aie trompé tous mes ennemis sous cette fausse » apparence; je m'en retourne dans ma patrie; vous me

» comptiez déjà au nombre des morts; apprenez que je vis » pour moi, pour les miens, et pour votre malheur; j'ar» merai contre vous les plus belliqueuses nations de la » terre, les Lombards, les Allemands, les Français; je rem» plirai vos provinces de meurtres, et je ferai nager Cons» tantinople dans le sang. » En achevant de rapporter ce discours, où se dévoile tout entier le caractère du prince de Tarente, Anne Comnène ne peut s'empêcher de s'écrier: *Voilà l'excès où se portait l'insolence de ce barbare.* Cependant elle a jugé quelquefois Bohémond avec plus d'indulgence : nous allons rapporter un portrait qu'elle a tracé de ce prince, portrait qui paraîtra d'autant plus curieux, qu'il est l'ouvrage d'une femme.

« Ni l'empire, ni les pays étrangers, dit-elle, n'ont produit » en notre siècle aucun homme qui pût lui être comparé. Sa » présence éblouissait autant les yeux que sa réputation éton» nait l'esprit. Sa taille était si avantageuse qu'il surpassait » d'une coudée les plus grands. Il était menu par le ventre » et par les côtés, et large par le dos et par l'estomac. Il » avait les bras forts et robustes; il n'était ni maigre ni » gras. Il avait les mains grandes et pleines, les pieds fermes » et solides. Il était un peu courbé, non par défaut mais » par habitude. il était blanc par tout le corps, mais il » avait sur le visage un agréable mélange de blanc et de » rouge. Il avait des cheveux blonds qui lui couvraient les » oreilles, sans flotter sur ses épaules, à la façon des bar» bares. Ses yeux étaient bleus, et paraissaient pleins de » colère et de fierté. Son nez était fort ouvert, car comme » il avait l'estomac large et le cœur grand, il fallait que son » poumon attirât une grande quantité d'air pour en mo» dérer la chaleur. Sa bonne mine avait quelque chose de » doux et de charmant; mais la grandeur de sa taille et la » fierté de ses regards avaient quelque chose de farouche et » de terrible. Son rire n'inspirait pas moins de terreur que » la colère des autres a coutume d'en imprimer. Il était fin » et rusé; il parlait fort à propos, et il ne manquait jamais » de réponse à quelque demande qu'on lui pût faire. Avec » de si grandes qualités, il n'était inférieur qu'à Alexis en » dignité, en fortune, en esprit, en éloquence. »

Nous ne suivrons point Anne Comnène dans ce qu'elle dit du siège de Dyrrachium entrepris par le prince de Tarente. La suite de l'Alexiade n'offre plus qu'un faible intérêt pour l'histoire des croisades; les guerres de Bohémond contre Alexis y sont assez longuement rapportées; mais il règne dans tous les récits d'Anne Comnène le même esprit de

partialité et d'exagération. Dans un des portraits que la fille d'Alexis trace de son père, on trouve un passage qui nous a paru assez curieux; la princesse qui veut expliquer les maladies corporelles dont Alexis était accablé par ses chagrins domestiques, indique comme un des plus grands chagrins du prince grec, l'accablement d'esprit que lui causa le passage des innombrables troupes de Francs. « Il était, » dit-elle, plongé dans un abîme d'inquiétude et de chagrin » quand il considérait cette effrayante multitude qui surpas- » sait le sable de la mer et les astres du firmament; lorsqu'il » faisait réflexion que si toutes ses troupes qui étaient disper- » sées de toutes parts, soit dans les garnisons des villes ou sur » les côtes maritimes, avaient été réunies en un seul corps, il » n'aurait pas été capable de leur résister : c'est pourquoi re- » mettant à un autre temps toutes les autres affaires, il s'ap- » pliquait presque uniquement à réfléchir sur les prétentions » des Francs, et sur les moyens d'arrêter leurs entreprises; » il était assis dès le matin sur son trône et leur donnait au- » dience, afin qu'ils pussent, en toute liberté, lui proposer » ce qui leur plaisait : leur impudence naturelle, leur avarice » et leur opiniâtreté, ne leur permettaient pas d'user de cette » liberté avec quelque retenue; ils parlaient tant qu'ils vou- » laient, sans craindre de blesser le respect dû à l'empereur, » d'ennuyer les principaux de sa cour et de consommer ainsi » inutilement une chose aussi précieuse que le temps; ceux » qui ont étudié le caractère des nations, savent que les » Francs sont de grands parleurs, et qu'ils font de longs » discours. Quand la nuit était venue, mon père qui n'avait » rien mangé de tout le jour, se levait de son trône pour » se mettre à table; mais il n'était pas pour cela délivré de » l'inportunité des Francs, au contraire il était accablé par » une foule de ceux qui n'avaient pas eu d'audience ou de » ceux qui, l'ayant déjà eue, venaient lui faire quelques » nouvelles demandes. »

Nous avons donné quelqu'étendue à cet extrait de l'Alexiade, parce que, d'une part, on y trouve des faits qui ne sont rapportés par aucun des historiens latins, et que de l'autre, la princesse grecque donne aux faits qu'elle rapporte, un caractère particulier, qui ne doit point échapper à l'attention du lecteur éclairé. Quoique l'exagération et la partialité président aux récits d'Anne Comnène, son ouvrage offre à l'histoire beaucoup de matériaux; au reste cette exagération passionnée est un des caractères des Grecs du Bas-Empire, et n'est pas inutile pour faire connaître le caractère et les mœurs de la Grèce au moyen âge.

Histoire de Nicétas Choniate (1).

Nicétas, appelé Choniate, parce qu'il était né à Cone ou Colosse, en Phrygie, étudia à Constantinople, sous la direction de Michel, son frère aîné, qui devint depuis métropolitain d'Athènes; Nicétas occupa les fonctions les plus éminentes de l'empire; il fut pourvu successivement des dignités de grand secrétaire de sénateurs, et de grand logogèthe; il gouvernait Philippopolis lorsque cette ville fut assiégée par les Francs. A la prise de Constantinople par les croisés, Nicétas dut la vie à un marchand italien qui montait la garde à la porte de son palais; il ne quitta la maison où il logeait qu'à l'instant où elle allait être livrée au pillage; il sortit de Constantinople à pied, au milieu de l'hiver, emmenant sa femme enceinte et sa fille, qui avaient couvert leurs visages de fange et de poussière pour cacher leur beauté; cette famille éplorée n'atteignit qu'avec beaucoup de peine Sylimbrie, à quarante milles de Constantinople. Durant cette route pénible la femme de Nicétas expira : l'historien épousa la fille d'un sénateur qu'il avait sauvée de la brutalité des Latins; puis s'étant retiré à Nicée, il y passa le reste de sa vie, occupé à transmettre à la postérité les événemens déplorables dont il avait été témoin; Nicétas mourut en 1218. Les annales qu'il a écrites et dont nous allons donner l'extrait, se composent de vingt-un livres, qui commencent à la mort d'Alexis Comnène, en 1118, et se terminent au règne de Baudouin, en 1204; elles sont d'un haut intérêt par l'importance des événemens que l'historien raconte, et par les rapports de ces événemens avec l'histoire des royaumes d'Occident. Nicétas a mis la plus grande franchise dans ses récits; il avoue les torts de ses compatriotes envers les Latins, et censure vivement la conduite perfide du souverain de Bysance; c'est surtout dans la dernière partie de ses annales, consacrée à la description du siége et de la prise de Constantinople par les croisés, que Nicétas offre un grand intérêt; son récit dans cette partie se ressent des vives impressions d'un témoin oculaire de cette grande catastrophe; cependant l'emphase et le mauvais goût viennent souvent le déparer.

Nous donnerons de l'étendue à cette analyse, que nous

(1) Νικήτου χωνιάτου ἱστορία.

ferons suivre de celle des discours du même auteur sur les chefs-d'œuvre détruits ou mutilés par les Latins lors de la prise de Bysance, morceaux précieux pour l'histoire de l'architecture et des arts.

Comme la fille d'Alexis, Nicétas a fait précéder ses annales d'une préface assez courte sur la sublime importance de l'histoire, *cette vie de la mémoire, ce témoin incorruptible du temps et des événemens, ce gardien sacré de la vie humaine;* les événemens dont il a été témoin sont si grands par eux-mêmes, qu'on pourrait justement accuser de froideur et d'indifférence l'homme qui ne chercherait pas à les transmettre à la postérité la plus reculée; si dans ses annales on ne trouve pas cette élégance de style qu'on aime à rencontrer dans les ouvrages historiques, c'est qu'il a à décrire des événemens qui n'ont pas encore été racontés, et à suivre une route encore inconnue. Après cette préface, l'historien indique l'ordre et la division qu'il a adoptés dans son livre, puis il entre en matière.

Dès le premier livre de ses annales, consacré à la vie de Jean Comnène, Nicétas parle des colonies chrétiennes de l'Orient et des Latins.

« La ville d'Antioche, tombée au pouvoir des croisés, » était l'objet de l'ambition de tous les princes qui se succé- » daient à l'empire de Bizance: Jean Comnène suivit le pro- » jet conçu par Alexis, son prédécesseur, de s'emparer de » cette importante cité. Sous le prétexte de régler l'admi- » nistration de quelques villes d'Arménie, Jean écrivit aux » habitans d'Antioche, afin de leur annoncer son arrivée » prochaine dans leurs murs. Mais comme ceux-ci avaient » appris par la renommée quelles étaient les intentions vé- » ritables de l'empereur, ils ne lui permirent d'entrer dans » leurs murs qu'en prenant à son égard les précautions les » plus soupçonneuses. Jean Comnène s'en vengea en faisant » ravager les environs d'Antioche. Mais Dieu punit bientôt » la violation d'un territoire chrétien : Jean Comnène fut » blessé en poursuivant un sanglier à la chasse. » Nicétas fait sur cette mort de pieuses réflexions : « Dieu seul, dit-il, » connaît notre destinée; nous devons adorer ses volontés » sans chercher à les approfondir. »

Le second livre traite de la vie de Manuel Comnène. Nicétas devient ici plus intéressant pour l'histoire des pieuses expéditions des chrétiens. Après avoir rapidement décrit l'état de l'empire sous Manuel, l'historien s'exprime en ces termes :

« Telle était la situation de l'empire romain, lorsqu'on

» apprit qu'une *nuée horrible et pestilentielle d'ennemis* se
» précipitait de l'Occident sur l'empire romain : je veux
» parler de l'expédition des Allemands et des nations qui
» leur étaient alliées. Dans cette armée, il y avait des femmes
» habillées à la manière des hommes, montées sur des che-
» vaux, et armées de javelots et de haches; leur visage était
» martial; elles étaient plus audacieuses que des amazones.
» A la tête de ces femmes on en remarquait une richement
» vêtue, qu'on appelait la *dame aux jambes d'or;* l'élé-
» gance de sa taille, la souplesse de ses mouvemens la
» rendaient semblable à la célèbre Penthesile. Les croisés,
» avant d'entrer sur le territoire impérial, envoyèrent vers
» Manuel des ambassadeurs pour obtenir un libre passage à
» travers la Grèce. L'empereur répondit avec une douceur
» affectée aux envoyés des pélerins, et applaudit exté-
» rieurement au saint projet qu'ils avaient conçu : il leur
» annonça qu'ils seraient aussi bien approvisionnés que
» s'ils traversaient leur propre patrie, pourvu qu'ils lui
» jurassent fidélité et respectassent les propriétés et les per-
» sonnes de ses sujets. Tandis qu'il promettait ainsi un libre
» passage aux pélerins allemands, Manuel convoquait les
» chefs de ses armées pour délibérer avec eux sur les périls
» qui menaçaient l'empire; il craignait que ces croisés alle-
» mands ne fussent des loups cachés sous la peau du renard,
» ou, comme le dit la fable, des lions sous la dépouille
» grossière de l'âne; il exposa donc à ses généraux quelles
» étaient ses craintes; combien la cavalerie allemande était
» formidable; il leur peignit son armure toute d'acier, ses
» chevaux bardés de fer; l'infanterie était non moins re-
» doutable; plus féroces que les autres peuples, les Alle-
» mands se plaisaient autant à se baigner dans le sang que
» les autres hommes à se baigner dans l'eau.

» A la suite de cette réunion militaire, l'empereur or-
» donna de fortifier les villes, de distribuer à ses légions des
» armes, des chevaux plus légers, de l'argent, *ce nerf de
» toutes les affaires*. Il répartit ses armées, soit dans les
» places fortes, soit dans les postes qui étaient placés sur la
» route, de manière à réprimer toutes les tentatives de pil-
» lage qu'auraient pu se permettre les troupes de pélerins.

» Il ne se passa rien de remarquable durant l'itinéraire
» des pélerins jusqu'à Philippopolis. Arrivés dans cette ville,
» la tranquillité eût été plusieurs fois troublée sans la pré-
» sence du patriache, italien de naissance, qui, plus souple
» que Prothée, parvint, par la douceur de ses paroles et en
» buvant avec l'empereur, à gagner toute sa confiance. En

» effet, ce prince protégeait les habitans et punissait sévè-» rement ceux que le patriarche lui désignait comme les » perturbateurs du repos de l'armée. » L'historien trace rapidement la suite de l'itinéraire des pélerins allemands. Le caractère barbare des nations germaniques et la duplicité mal déguisée des Grecs amenèrent souvent des rixes entre les deux peuples, que purent à peine calmer les chefs de l'armée. C'est en racontant ces dissentions, que l'historien rapporte que Conrad ayant laissé un de ses parens malade à Andrinople, des Grecs mal intentionnés brûlèrent l'appartement dans lequel il était déposé, qui était attenant à un monastère : ils firent ainsi périr le malade. Conrad, déjà à deux journées d'Andrinople, envoie Frédéric son neveu pour venger l'injure qui lui est faite. Le jeune prince, d'un courage presque féroce, entre dans la ville, pénètre dans le monastère où le meurtre a été commis, passe ceux qui l'habitaient au fil de l'épée, puis il le livre aux flammes. L'armée grecque vient au secours des habitans; un engagement a lieu, et le patriarche parvient avec peine à apaiser les combattans. *Cinnam*, en racontant ce combat, ajoute que les Grecs en sortirent vainqueurs.

Cet événement et d'autres, qui signalèrent la marche de Conrad sur Constantinople, apprirent à Manuel combien il était dans l'intérêt de sa politique d'éloigner du territoire de la Grèce l'armée des Allemands, et surtout de l'empêcher d'entrer dans Bysance. Il tâcha de persuader à Conrad, par des ambassadeurs, que la route par le Chersonèse était plus commode et plus courte; mais le roi des Allemands persista dans sa résolution. Son armée, qui s'abandonnait à une intempérance brutale, arriva dans la plaine de Cherobaque, abondante en pâturages; les croisés campèrent entre deux fleuves dont les eaux étaient basses. Pendant la nuit, ces eaux, accrues par les pluies qui tombaient par torrent et comme si les cataractes du ciel avaient été ouvertes, entraînèrent avec elles non-seulement les armes, les vêtemens des hommes, les charges des chevaux, mais encore les hommes tout armés; c'était un spectacle bien déplorable que celui qu'offrait cette multitude : les malheureux Allemands mouraient sans combattre et sans que personne leur donnât la mort; ni leur haute stature, ni leur bras invincible ne purent les sauver du trépas. « Ils étaient mois-» sonnés, continue le chroniqueur, comme l'herbe de la » prairie; ils étaient dispersés comme la paille. Ceux qui » jetaient les yeux sur le camp des Allemands auraient cru

» que la colère de Dieu avait frappé ces tentes inondées.

On peut comparer le récit d'Othon de Frisingen avec celui de Nicétas. On doit aussi remarquer, et cette observation est toute en faveur de Nicétas, que cet historien s'éloigne de la manière de raconter des autres écrivains grecs qui ont parlé des désastres de l'armée des pélerins; tous ces autres historiens racontent avec une sorte d'indifférence ces revers; ils déclament même quelquefois contre les croisés qui ont succombé; Nicétas, sans déguiser leurs vices ou leurs fautes, gémit sur leurs malheurs. Cette manière de raconter est d'autant plus digne d'éloges, que Nicétas, lorsqu'il écrivait ses Annales, avait assisté au siège de Constantinople, et vu tous les excès des pélerins de l'Occident.

L'historien, après avoir suivi la marche des Allemands sur Constantinople, raconte les menées déloyales de l'empereur grec pour se délivrer de l'armée de Conrad. Ce que dit Nicétas à ce sujet est si extraordinaire et si curieux sous la plume d'un auteur grec, que nous allons rapporter son récit tout entier.

« L'empereur plaça des gardes dans les lieux étroits, afin » que les pélerins pussent être secrètement atteints par » des flèches sans qu'ils connussent la main qui les avait » frappés. Les habitans des villes n'ouvraient point les por- » tes aux pélerins; ils jetaient des cordes de dessus les rem- » parts, prenaient de l'argent, puis leur descendaient des » vivres par ce même moyen; on les trompait dans les poids » et mesures : vainement invoquaient-ils un Dieu vengeur; » ces misérables habitans n'en continuaient pas moins leurs » fraudes honteuses; quelques-uns même vendaient aux » pélerins du pain fait avec de la chaux mêlée à la farine, » nourriture vénéneuse qui leur donnait la mort. Je ne » sais, continue Nicétas, si, comme on l'a rapporté, tout » cela arriva par l'ordre de l'empereur; mais ce qu'il y » a de positif, c'est que ce fut par son ordre qu'on frappa » une monnaie qui devait être donnée aux pélerins en re- » tour de choses qu'ils vendaient aux sujets de l'empereur. » Je dirai en un seul mot qu'il n'y eut aucun moyen de » nuire que l'empereur n'employât contre ces Latins. »

Dans un autre passage de ses annales, l'historien ajoute ces paroles remarquables : « *L'empereur invita par des lettres* » *pressantes le sultan des Turcs à marcher contre les Alle-* » *mands.* »

Les détails que donne Nicétas sur la marche de Conrad dans l'Asie mineure, et sur la défaite de son armée, sont peu nombreux et pleins d'inexactitudes. Ce qui d'abord

peut étonner, c'est que l'historien de Manuel n'ait pas parlé une seule fois dans ses annales du roi de France, qui partagea les travaux et les périls de Conrad : mais ce dernier, en sa qualité d'empereur d'Occident, occupait entièrement l'attention jalouse des Grecs.

Nicétas ne dit plus rien d'intéressant pour les croisades jusqu'à l'expédition de l'empereur Frédéric Barberousse, si l'on excepte cependant quelques faits sans détails sur les relations de Manuel et d'Amauri, roi de Jérusalem; ce que dit l'historien sur le pélerinage de Frédéric, nous paraît assez curieux pour mériter l'attention des lecteurs éclairés.

Nicétas commence par déplorer les tristes destinées de l'empire. « Chaque année de nouvelles calamités fondaient » sur les malheureux Grecs; ce n'était pas assez d'être en- » tourés de toutes parts par les barbares, il fallait encore que » les barbares d'Occident vinssent périodiquement, pour » ainsi dire, ajouter de nouveaux malheurs à nos anciens » malheurs. » Cette espèce de prologue amène l'historien à parler de l'expédition de Frédéric.

« Frédéric, roi des Allemands, dit-il, envoya des ambas- » sadeurs à Isaac, pour demander le libre passage de son » armée à travers la Grèce; l'empereur, de son côté, en- » voya Jean Ducas auprès de Frédéric. Les envoyés conclu- » rent un traité par lequel il fut convenu que l'empereur » fournirait aux pélerins tout ce qui serait nécessaire à l'ac- » complissement de leur pieux voyage; de leur côté, les » pélerins devaient respecter scrupuleusement le territoire de » l'empire, et n'attenter ni aux personnes ni aux propriétés. »

Nicétas se plaint ici de la conduite des ambassadeurs grecs, qui troublèrent par des rapports mensongers l'harmonie qu'avait établie le traité conclu entre Frédéric et Isaac; il ne sait pas s'ils le firent par ignorance ou par méchanceté; mais il doit rapporter le fait, quoique Jean Ducas soit son ami. L'historien veut avant tout la vérité, et aucune considération ne pourrait l'empêcher de la dire toute entière; il ajoute que lui Nicétas, qui écrit ces paroles, avait ressenti les effets des intrigues de Jean Ducas; car, pendant qu'il commandait Philippopolis, il fut obligé de fortifier et de démolir tour-à-tour les murailles de la ville.

Isaac ne tint pas la promesse qu'il avait faite, ou du moins les chefs à qui il avait confié l'exécution de ses ordres, les violèrent impunément. A chaque pas, l'armée de Frédéric était secrètement attaquée, ses fourrageurs égorgés, et son camp même n'était pas à l'abri des insultes des Grecs; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, et en employant toutes

les ruses de son génie actif, que Frédéric échappa aux embûches que lui tendit Isaac; il arriva à Philippopolis, dont il s'empara presque sans peine. La noblesse avait fui; les Arméniens, qui seuls étaient demeurés dans la cité, s'entendirent bientôt avec l'armée de Frédéric. Cependant ce prince ne conçut aucun orgueil de ses succès; il conserva toujours un caractère de modération qui lui faisait honneur. Après la prise de Philippopolis, il offrit encore à Isaac d'exécuter le traité conclu avec lui; mais l'empereur, méconnaissant ses intérêts véritables, dédaigna de répondre aux lettres, pleines de politesse, que lui écrivit le roi des Allemands.

Nicétas ajoute que ce qui portait l'empereur de Constantinople à refuser tout accommodement avec Frédéric, c'étaient les prédictions qu'un moine, nommé *Dorithée*, ne cessait de lui faire sur les projets ambitieux de Frédéric; il lui annonçait que ce prince n'avait pas, comme il le manifestait extérieurement, l'intention d'aller en Palestine, mais qu'il ne songeait qu'à s'emparer de Constantinople; que bientôt il y paraîtrait en personne, et chercherait à y pénétrer par la porte nommée *Xilocorca*. « Ces vaines prédictions préoccu- » paient tellement Isaac, ajoute l'historien, que ce prince » fit boucher avec du ciment et de la brique la porte de » Xilocorca, et que, depuis ce moment, il tint presque » toujours dans ses mains des traits fort aigus, qu'il disait » avoir aiguisés tout exprès pour percer le cœur de bronze » des Allemands, ce qui, ajoute Nicétas, le rendait fort » ridicule. »

Le moine Dorithée, par ses prédictions fréquentes, gagnait de jour en jour une influence plus grande sur l'esprit de l'empereur; il l'empêchait de revenir à des sentimens plus honorables et plus politiques à l'égard de Frédéric et de son armée; Isaac cherchait aussi à détruire par des embuscades cette armée, qu'il n'osait point attaquer. Une fois, à la tête de deux mille cavaliers, il tenta de surprendre une troupe d'Allemands, chargée d'aller chercher des vivres; mais les pélerins, prévenus à temps, mirent en fuite les Grecs, qui n'osèrent pas même, selon l'expression de Nicétas, *regarder leurs ennemis en face*. Cet échec n'abattit pas la fierté opiniâtre de l'empereur. C'est alors que les Allemands dirent que l'empereur n'avait rompu le traité conclu avec eux, que parce qu'il s'était uni avec les Sarrasins par un traité scellé du sang des deux parties contractantes.

« Ayant communiqué à l'empereur, ajoute Nicétas, les » bruits qui circulaient parmi les Allemands, nous parvînmes

» à le déterminer à permettre le libre passage de l'armée allemande sur le territoire de l'empire; mais l'hiver l'ayant » rendu impossible, l'empereur changea encore une fois de » résolution dans l'intervalle; il écrivit même à Frédéric » qu'il mourrait avant la fête de Pâques, ainsi que l'avaient » prédit tous les astrologues; ce ne fut qu'avec peine qu'il » se détermina à lui renvoyer ses ambassadeurs. Frédéric » apprit alors la manière peu convenable avec laquelle Isaac » avait reçu les ambassadeurs allemands : l'empereur avait » exigé qu'ils demeurassent toujours debout en sa présence; » Frédéric, pour se moquer d'Isaac, et par dérision du cérémonial de la cour de Byzance, fit asseoir, non-seulement » les envoyés grecs, mais encore leurs écuyers et leurs serviteurs. Etant partis ensuite de Philippopolis, il y laissa les » ambassadeurs qu'il avait envoyés auprès d'Isaac, leur » disant en riant, qu'ils devaient avoir besoin de s'y reposer, après être demeurés si long-temps debout devant » l'empereur. »

Nous avons rapporté tous ces détails, parce qu'ils peignent bien tout à-la-fois la cour de Constantinople, alors livrée aux astrologues et aux moines, le caractère de Frédéric, et peut-être aussi celui de Nicétas qui, n'imitant pas les autres historiens grecs, ne déguise ni les vices, ni la faiblesse du monarque dont il écrit l'histoire.

Lorsque le printemps fut arrivé, Frédéric et Isaac conclurent un nouveau traité de paix : les pélerins s'obligèrent à ne jamais s'écarter des grandes routes, à s'abstenir de tout pillage; de son côté, l'empereur renouvela la promesse que déjà il avait faite. Ce traité fut juré par cinq cents Grecs, appartenant aux familles les plus nobles; on fournit de part et d'autre des ôtages, pour en assurer l'exécution. L'empereur fit préparer des navires, et l'armée allemande passa dans l'Asie mineure. L'historien raconte la victoire de Frédéric sur les infidèles; le récit qu'il en fait est peu exact et fort abrégé. En général, les historiens grecs n'offrent un véritable intérêt que lorsqu'ils parlent des rapports des souverains de Byzance et des monarques croisés : cependant, nous recueillerons tous les traits qui nous ont paru intéressans, et susceptibles de faire connaître l'historien, les événemens qu'il décrit, ou les hommes qu'il met en scène.

En parlant de la victoire que Frédéric remporta sur les Turcs à Icone, l'auteur dit que les infidèles s'étaient retranchés derrière les fossés et les haies d'un jardin, afin de pouvoir, tout en évitant le choc irrésistible de la cavalerie des Allemands, lancer des traits et des flèches; mais la pré-

sence d'esprit de Frédéric déjoua les espérances qu'ils avaient conçues. Il ordonna à chaque cavalier de prendre en croupe un fantassin qui pût passer le fossé, et de combattre corps à corps les infidèles, tandis que la cavalerie, au moyen d'un détour, prendrait les infidèles par derrière, et achèverait de détruire ce que le glaive des fantassins aurait épargné.

Le nombre des Sarrasins morts dans ce combat fut infini; Nicétas dit qu'un prisonnier assura qu'il en avait coûté au sultan deux cents pièces d'or pour les enterrer.

Le courage des Allemands et leur armure impénétrable font souvent l'admiration de l'historien : dans toutes les descriptions de combats, il s'arrête *sur ces géans invincibles, ces statues de bronze*, que rien ne pouvait ébranler. A l'occasion d'un combat livré par Frédéric aux musulmans, il rapporte qu'un guerrier allemand, d'une haute stature, resta en arrière de l'armée : trente musulmans l'attaquèrent à la fois; mais un seul osa s'approcher et combattre corps à corps avec lui; l'allemand, d'un seul coup d'épée, coupa d'abord les deux jambes du cheval du sarrasin, et d'un autre coup fendit le sarrasin lui-même jusqu'à la selle. Les autres, étonné d'un courage et d'une force aussi prodigieuse, s'enfuirent en toute hâte. (Nous avons vu qu'une action semblable est attribuée par quelques historiens à l'empereur Conrad). Vraie ou fausse, elle montre toujours la haute opinion qu'avaient les contemporains de la valeur et de la force des Allemands.

Nicétas, comme quelques historiens latins, fait mourir l'empereur au passage du Cydnus; le portrait qu'il a laissé de ce prince est d'autant plus remarquable, qu'il est tracé par un grec, dont les compatriotes nourrissaient une haine profonde et professaient un très-grand mépris pour les Allemands.

« Voilà comment mourut cet incomparable prince, qui » méritait de ne point mourir, et qui, selon le jugement des » personnes les plus intelligentes et les plus éclairées, fut » heureux jusques dans sa mort, puisque, brûlant d'un zèle » plus ardent que tout autre prince chrétien, pour la gloire » du Sauveur, il a méprisé le royaume de ses ancêtres et » renoncé à son repos pour souffrir avec les pauvres de la » Palestine et pour délivrer ce saint tombeau, qui est une » source de vie; il n'a point craint de manquer des secours » les plus nécessaires à la conservation de l'existence, de » n'avoir point d'eau ou de n'en avoir que de bourbeuse, » de n'avoir point de pain ou de n'en avoir que du commun

» et quelquefois du gâté. Il n'a point été retenu par les » larmes ni par les embrassemens de ses enfans; il s'est exposé, à l'imitation de saint Paul, non-seulement à être tué, » mais encore à mourir de maladie; enfin il a égalé en toute » chose ces âmes pleines de la faveur divine, qui méprisent » comme de la boue ce monde et tout ce qu'il renferme. »

Après ce portrait de Frédéric, Nicétas dit peu de choses de cette croisade. Celle de Richard et de Philippe est racontée avec non moins de rapidité; il n'en parle que pour dire que l'île de Chypre fut conquise par le roi d'Angleterre sur le tyran qui l'opprimait.

Nous parvenons enfin à la partie la plus intéressante des Annales de Nicétas, la prise de Constantinople par les Latins: l'historien fut témoin oculaire de cette grande catastrophe. Dans l'extrait que nous allons faire de cette partie de son ouvrage, nous le laisserons souvent parler lui-même, parce qu'il serait difficile de rendre dans une analyse les vives impressions ou les souvenirs douloureux de l'auteur.

C'est dans le livre III, consacré à l'histoire de l'empereur Alexis Comnène, que Nicétas commence à parler des événemens qui amenèrent la conquête de Bysance.

« Jusqu'à présent, dit-il en commençant ce chapitre, » j'ai trouvé une route assez facile, et le voyage assez commode, mais maintenant je ne sais comment le continuer; » en effet, de quelle douleur un historien ne doit-il pas » être pénétré quand il se trouve obligé de décrire le déplorable malheur dont la reine des villes a été affligée sous » la domination des anges terrestres qui la gouvernent; je » désirerais pouvoir faire un tableau exact de ses plus cruelles misères; mais comme cela est impossible, je n'en tracerai qu'une légère esquisse, qui, ne faisant sur l'esprit » qu'une plus faible impression, y causera une douleur » moins vive. »

L'historien, après ces réflexions, rappelle rapidement la révolution, qui plaça la couronne impériale sur la tête d'Alexis. Ce prince, suivant Nicétas commit une grande imprudence en se bornant à faire arracher les yeux à son frère Isaac, sans lui ôter sa liberté. Il résulta de là que l'empereur détrôné entretint librement des correspondances avec les princes et les peuples de l'Italie, et qu'il put toucher leur âme par le récit de ses malheurs. Son fils, libre comme lui, concourait aussi à son projet; il entretenait une correspondance active avec l'Italie, et surtout avec Irène, fille d'Isaac, qui avait épousé le roi des Allemands. Ces intelligences secrètes favorisèrent la fuite du fils d'Isaac, qui sortit secrète-

ment de Constantinople, et, montant sur un vaisseau de Pise, aborda en Italie.

Les peuples de l'Italie, et principalement les Vénitiens, avaient de grands sujets de mécontentement de la part des Grecs. Les Vénitiens avaient été anciennement alliés des empereurs; ils ne pouvaient souffrir que depuis quelques années les Pisans eussent été préférés à la cour de Constantinople. Les Grecs avaient aussi à se reprocher quelques pirateries, et surtout l'inexactitude qu'ils avaient apportée à leur payer les quinze cents livres d'or qu'ils leur avaient promises à titre d'indemnité.

« Mais, continue l'historien, l'auteur le plus actif de la » haine que les Vénitiens portaient aux Grecs, était le duc » Henri Dandolo, qui, bien qu'il fût aveugle et âgé de » quatre-vingts ans, tendait perpétuellement des piéges aux » Grecs; il était également fourbe et orgueilleux, et avait » la vanité de se faire appeler *le prudent des prudens*. Quand » il réfléchissait sur les violences que les Vénitiens avaient » souffertes sous le règne des deux Anges et sous ceux d'An- » dronique et de Manuel, il ressentait un désir si ardent de » se venger, qu'il eut mieux aimé perdre la vie que la satis- » faction de cette vengance; mais comme il savait fort bien » que les entreprises qu'il aurait dirigées contre les Grecs » n'auraient eu qu'un faible résultat s'il y avait employé ses » seules forces, il s'unit avec les plus anciens et les plus » irréconciliables ennemis de l'empire, qui se préparaient à » aller en pélerinage dans la Palestine : c'étaient Boniface, » marquis de Montferrat, Baudouin, comte de Flandre, » Henri, comte de Saint-Paul, Louis, comte de Blois, et » plusieurs autres vaillans hommes, qui étaient tous pres- » que aussi hauts que leurs piques. »

Nicétas ajoute que les Vénitiens employèrent trois ans entiers à construire cent dix vaisseaux propres à porter la cavalerie, soixante vaisseaux longs, plus de soixante-dix ronds, parmi lesquels il y en avait un d'une si prodigieuse grandeur, qu'il fut appelé le *Monde*; on mit sur ces vaisseaux trente mille hommes d'infanterie et mille cavaliers.

« Lorsqu'ils étaient sur le point de partir, continue l'au- » teur, il survint mal sur mal, flot sur flot pour la destruc- » tion de l'empire. Alexis, fils d'Isaac l'Ange, arriva au » milieu des corsaires de l'Occident; ceux-ci le reçurent » avec joie, parce qu'ils pensèrent que sa présence leur four- » nirait un spécieux prétexte d'exercer leur brigandage. » Comme il était aussi léger d'esprit que de corps, il se » laissa tromper par des hommes rusés et consommés dans

» les affaires, qui exigèrent de lui des promesses dont l'exé-
» tion surpassait son pouvoir; il s'obligea de leur fournir
» des sommes immenses, des troupes et cinquante galères;
» *et ce qui était le plus grave, il embrassa les nouveautés*
» *dont les Latins ont altéré la foi ancienne, et il renonça aux*
» *antiques coutumes religieuses des Grecs pour obéir aux nou-*
» *velles lois du pape.* »

Ici, l'historien parle, mais sans aucun détail, du siège de Zara; revenant ensuite à Constantinople, il peint la mollesse et l'indifférence de l'empereur Alexis et de la cour de Bizance; ce tableau nous a paru assez curieux pour fixer l'attention des lecteurs.

« La mollesse où était plongé l'empereur le rendait aussi
» incapable d'agir que s'il eût perdu l'esprit; les eunuques
» gardaient les montagnes et les forêts pour la chasse des
» empereurs avec un soin aussi scrupuleux que les anciens
» païens gardaient les bois consacrés à leurs dieux, ou
» avec une fidélité aussi religieuse que l'ange exterminateur
» défendait le paradis terreste; ils menaçaient du dernier
» supplice ceux qui voulaient couper les arbres pour cons-
» truire des vaisseaux. Michel Strytne, qui avait épousé la
» sœur de l'impératrice, avait vendu les ancres, les voiles
» et les cordages et tous les équipages. Alexis, loin de punir
» les auteurs d'une dissipation si ruineuse pour l'état, les
» honorait d'une plus grande considération que ses autres
» sujets. Il s'amusait, pendant que l'Occident allait fondre
» sur lui, à couper des montagnes, à combler des vallées,
» à aplanir des terrains montueux; il se raillait, durant ce
» repos, des préparatifs des Italiens, et se moquait de ceux
» qui en paraissaient étonnés. »

L'historien trace ensuite rapidement l'itinéraire de la flotte vénitienne, et arrive avec elle devant Constantinople; il n'ajoute à ce que disent les autres historiens, que cette réflexion : « Il ne faut pas s'étonner de l'audace que mon-
» trèrent les Italiens dans cette entreprise, car ils étaient
» bien informés que l'empereur était noyé dans le vin et la
» débauche, et que Constantinople était pleine de volupté
» et de luxe, comme cette ancienne Sybaris, si célèbre
» autrefois par ses désordres.

» Lorsque la flotte des Latins fut arrivée devant Constan-
» tinople, le premier soin des chefs fut de briser la chaîne
» qui garantissait *cette reine du monde* et empêchait les vais-
» seaux d'aborder sur le rivage; l'entreprise réussit parfai-
» tement. Les préposés à la garde, ou prirent la fuite, ou
» furent tués, ou demeurèrent prisonniers dans les mains

» des Italiens : ceux-ci s'avancèrent du côté du monastère
» de Saint-Cosme et de Saint-Damien ; ils ne trouvèrent
« qu'un petit nombre de soldats grecs, qui s'opposèrent
» faiblement à leurs projets, puis ils vinrent camper auprès
» de la colline, d'où l'on voit la partie *du palais de Blaquerne*. Les habitans pouvaient voir du haut de leurs
» murailles les tentes des ennemis, et parler à ceux qui
» étaient campés à Gérolezmur, dont ils n'étaient séparés
» que par la muraille. De temps en temps sortaient de la
» ville des détachemens qui venaient se mesurer avec les
» Italiens et les provoquer jusque dans leur camp ; de part
» et d'autre on fit des prodiges de valeur, et Théodore
» Lascaris, à la tête des troupes impériales, fit bien voir
» que la vertu romaine n'était pas tout-à-fait éteinte. »
L'historien déplore la ruine des superbes palais de Byzance, qu'atteignaient les grosses pierres lancées par les machines de l'ennemi.

« Le 17 juillet, les Italiens résolurent de donner un assaut général ; à un signal convenu, les galères, que le
» cuir protégeait contre le feu grégeois, s'approchèrent du
» rivage ; les troupes de terre, à leur tour, approchèrent
» avec leurs machines des murailles de Constantinople ;
» bientôt, par l'action du belier, une grande brêche est
» faite aux murs ; les Latins s'y précipitent ; mais les troupes
» auxiliaires des Pisans, armées de lances, les repoussent
» en leur faisant éprouver de grandes pertes ; cependant les
» Latins, par leurs efforts successifs, se rendent maîtres de
» toutes les fortifications ; alors ils mettent le feu aux maisons voisines : spectacle lamentable et *capable de faire couler assez de larmes pour éteindre ce vaste incendie, qui s'étendait depuis la colline de Blaquerne jusqu'au monastère d'Evergète et jusqu'à Dentère.*

» Le triste tableau qu'offrait Constantinople, devenue la
» proie des flammes, tira l'empereur de sa léthargie : il
» sortit de son palais accompagné d'une bouillante jeunesse ;
» Lascaris voulait attaquer sur-le-champ l'ennemi ; mais
» Alexis, rempli de crainte, et communiquant ce sentiment
» à tout ce qui l'entourait, tourna le dos et fut poursuivi
» par les Italiens jusque dans la ville ; c'est alors qu'Alexis
» résolut de fuir et d'abandonner sa famille et la *reine du monde* aux Italiens, qui les menaçaient. Il embarqua secrètement dix mille livres d'or, une grande quantité d'épiceries, et dans la première veille de la nuit il prit la fuite,
» méprisant ainsi la possession de l'empire pour suivre une
» espérance fort douteuse et fort incertaine de sauver sa
» vie.

» Il avait régné huit ans trois mois et dix jours. Les évé-» nemens ont fait suffisamment connaître sa lâcheté et ce » qu'il valait dans la guerre : il n'était pas plus propre aux » affaires du gouvernement; sa négligence le rendait inca-» pable de suivre les opérations multipliées que nécessitait » une vaste administration ; il avait d'ailleurs d'assez bonnes » qualités; il était d'une humeur agréable, d'un abord fa-» cile, rempli d'indulgence et de douceur; il confondait » dans le même sentiment de mépris le calomniateur et les » flatteurs qui l'environnaient. Sa conscience lui reprochant » sans cesse la violence qu'il avait employée pour détrôner » son frère Alexis, il craignait la mort et ses effrayantes » approches. » Nicétas termine ce portrait par une réflexion qui fait connaître tout à la fois les mœurs et la politique de » la cour de Bysance : « S'il est difficile, dit-il, pour un » prince qui règne au milieu des révolutions, de ne point » abattre les têtes qui s'opposent à sa grandeur, quelle » louange ne mérite pas Alexis pour n'avoir jamais fait cre-» ver les yeux ou coupé les membres à personne, de n'avoir » jamais fait porter à une femme le deuil de son époux, » et pour n'avoir fait pleurer à qui que ce soit la perte de » ses biens. »

A peine ce prince avait-il pris la fuite, que l'eunuque Constantin et les amis d'Isaac s'assemblèrent et proclamèrent ce prince empereur. L'auteur remarque combien il était peu raisonnable de choisir un aveugle pour occuper un poste où l'on devait tout voir, tout pénétrer.

Isaac, élevé au trône, en donna sur-le-champ avis à son fils, alors dans le camp des Latins; ceux-ci ne lui laissèrent la liberté d'aller voir son père qu'après que le nouvel empereur eût ratifié les *promesses insensées* du jeune prince. Les Italiens entrèrent à Constantinople avec toute liberté : ils furent reçus par Isaac et Alexis comme les libérateurs de l'empire; on leur distribua les trésors amassés par les empereurs, et comme ces richesses, quelques grandes qu'elles pussent être, ne purent satisfaire l'*insatiable avidité* des Latins, on fondit les images et les vases sacrés. Nicétas ne doute pas que cette impiété, et la lâche indifférence avec laquelle les Grecs la souffrirent, n'aient attiré sur l'empire les calamités dont il fut accablé.

Pendant le séjour des Latins à Constantinople, quelques soldats flamands, par haine contre les juifs, et dans le dessein de les piller, incendièrent la synagogue de Misate, et mirent le feu dans les divers quartiers de la ville. Voici la

description que donne Nicétas de ce violent incendie, qui consuma une grande partie de Constantinople :

« L'embrâsement se répandit de tout côté pendant le jour » et la nuit, avec une telle fureur, que rien ne pouvait lui » être comparable; les flammes s'unissaient de divers en- » droits pour agir avec plus de violence, et consumaient » comme de la paille les colonnes les plus solides, les gale- » ries et les bâtimens qui ornaient les places publiques. Du » sein de cet épouvantable incendie sortaient de temps en » temps des globes de feu qui tombaient sur des maisons » fort éloignées; la flamme, qui d'abord avait été poussée » par un vent de septentrion, fut tournée par un vent con- » traire sur des lieux qui, jusque-là, avaient paru à l'abri » de tout danger; l'incendie commença à la synagogue, qui, » du côté du septentrion, était proche de la mer et de l'é- » glise de Sainte-Irène. Du côté de l'orient, il s'avança jus- » qu'à la grande église; du côté de l'occident, il s'étendit » jusqu'au rivage du port, et de là traversant la ville, il » s'attacha aux faubourgs; telle était sa violence, qu'un » charbon jeté par le vent sur un vaisseau le consuma tout » entier au milieu des eaux; les galères de derrière furent » brûlées; le double rang de maisons qui commençaient » au milieu de la ville et finissaient au Philodelphin, le » marché de Constantin, le quartier de l'hypodrome de- » vinrent la proie des flammes. Le ravage de l'incendie » ayant ruiné toutes les maisons d'une mer à l'autre, les » amis ne pouvaient plus se visiter sans péril, si ce n'était » sur des barques. Les habitans de Constantinople perdirent » tous leurs biens, qui furent dévorés par ce terrible élé- » ment. » Nicétas ajoute qu'Isaac fut touché de ce triste événement; mais qu'*Alexis, qui était un véritable incendiaire, et qui avait un visage semblable à celui qu'on donne à l'ange exterminateur, bien loin d'en être touché, eût voulu que le reste de la ville eût été réduit en cendres.*

Nous n'avons trouvé dans aucun autre historien cette grave accusation; il est à croire que Nicétas, aigri par les malheurs de sa patrie, aura adopté, sans trop les examiner, ces accusations populaires qui se répandent toujours après de grandes calamités publiques : Alexis, étant l'allié des Latins, dut, comme eux, être l'objet de la haine des Grecs. Nicétas n'a pas gardé dans cette occasion ce caractère d'impartialité qui le distingue du commun des historiens grecs.

Le maréchal de Champagne, qui exprime avec tant de naïveté les sentimens de ses compatriotes, dit, en parlant

» de cet incendie, *que les pélerins français furent moult dolens et moult en eurent grand pitié.*

L'amitié que les Latins avaient pour le jeune Alexis donnait de violens soupçons, et inspirait de justes craintes au vieil Isaac; cependant comme il ne pouvait empêcher ces liaisons, il dévorait en secret ses chagrins et ses larmes; il avait coutume de dire que son fils avait des inclinations vicieuses, et qu'il les corrompait par la fréquentation des méchans.

Nicétas renchérit encore sur les défauts du jeune Alexis dans le portrait qu'il trace de ce prince : suivant lui, il avilissait la dignité de l'empire par l'infamie de ses débauches; il passait quelquefois plusieurs jours et plusieurs nuits à jouer dans le camp des Italiens. Ce qui le faisait surtout mépriser des Grecs, c'étaient les insolentes familiarités que prenaient avec lui les croisés : souvent les Vénitiens avaient l'audace de lui arracher le diadême, enrichi d'or et de pierreries, qui couvrait son front, pour le mettre sur leur tête, tandis qu'ils coîffaient Alexis d'un bonnet de laine à la mode de leur nation.

D'autres vices attiraient la haine et le mépris public contre le vieil Isaac : il était plus que jamais adonné à la superstition. « Il s'était flatté, dit l'historien, qu'il recouvrerait » l'usage de la vue, qu'il guérirait de la goutte, et que, » semblable au serpent qui se revêt d'une nouvelle peau, » il reprendrait une nouvelle vie, plein de force et de santé; » d'exécrables moines, continue-t-il, avec leur longue barbe, » qui, à leur propre confusion, se couvraient d'un habit » que Dieu chérit, se pressaient à sa table, et après qu'ils » s'y étaient remplis des plus gros poissons et des vins les » plus exquis, ils le repaissaient de promesses imaginaires, » et, baisant ses mains, presque paralysées par les douleurs de la goutte, ils l'assuraient qu'il jouirait un jour » d'une santé miraculeuse. »

Nicétas rapporte, parmi les actes que la superstition inspira à ce prince, qu'il fit transporter de l'Hyppodrome dans le palais le sanglier calydonien; il se persuada que par ce moyen il réprimerait facilement les soulèvemens du peuple, qui est dans sa fureur semblable à un sanglier.

La populace de Constantinople n'était pas moins superstitieuse que son maître : dans la crainte qu'une statue de Minerve, qui regardait l'occident, ne protégeât les Latins, ce peuple insensé la brisa. « Ainsi, dit l'historien qui décrit » longuement les beautés de cette statue, le peuple ne put

» souffrir dans la capitale de l'empire la statue d'une déesse
» qui préside aux actions de prudence et de courage. »

Pendant ce temps, les Latins se rendaient toujours plus odieux par leurs vexations et par leur insatiable avarice; enfin le peuple, ne pouvant plus supporter le joug d'une telle tyrannie, se souleva, et, marchant vers le palais, demanda qu'on lui donnât des armes pour se délivrer de ses oppresseurs. Isaac et Alexis, qui devaient tout aux Italiens, qui ne régnaient que par eux et pour ainsi dire avec eux, eurent garde d'accéder aux propositions de leurs sujets. Alors cette populace ameutée força le sénat et le clergé à élire un empereur. Voici le récit de cet événement :

« Le 25 du mois de janvier, il se fit un concours extraor-
» dinaire à la grande église : le sénat et le clergé s'y étant
» rendus, furent forcés par une populace furieuse de déli-
» bérer sur le choix d'un empereur. Lorsqu'on nous demanda
» notre avis, nous n'eûmes garde de consentir à la déposi-
» tion d'Isaac et d'Alexis, parce que nous étions assurés
» d'avance que celui qui serait élu ne serait ni le plus ca-
» pable, ni le plus courageux; mais le peuple, qui ne se
» conduit que par caprice et par passion, protestait qu'il ne
» pouvait plus vivre sous le gouvernement d'Isaac. Lorsque
» nous eûmes reconnu son opiniâtreté invincible, nous
» nous bornâmes à déplorer en silence les malheurs qu'elle
» allait attirer sur la patrie. Pendant ce temps, les chefs
» du parti populaire cherchaient avec empressement un
» empereur parmi les nobles les plus illustres, et les
» désignaient tous, les uns après les autres. Tous ayant
» refusé, ils s'adressèrent aux magistrats et à ceux de notre
» ordre, et les forçaient, l'épée nue, d'accepter la pourpre
» impériale. Peut-on se former l'idée, s'écrie Nicétas en
» terminant son récit, des périls auxquels les grands étaient
» exposés, et de l'extravagance d'une telle assemblée? Pour
» toute raison de ses choix, le peuple disait à ceux qu'il
» voulait élever à la dignité impériale : *Vous avez une robe,*
» *il faut donc que vous soyez empereur.* »

Ce récit d'un témoin oculaire nous peint bien le caractère du peuple lâche et séditieux de Constantinople.

Le choix du peuple tomba sur Nicolas Cannabe, que Nicétas nous peint comme un homme doux et bon; mais à côté de lui s'éleva un compétiteur redoutable : c'était Murzuphle, protovestiaire de l'empereur. Ce prince, qui unissait une âme vigoureuse à un esprit rusé, jouissait de toute la confiance d'Alexis : lorsqu'il eut appris la sédition du peuple et les progrès qu'elle avait faits, il se rendit auprès d'Alexis; il lui

peignit avec énergie les dangers de sa position : il parvint par là à remplir son cœur de craintes, et l'engagea à se confier à lui. Alors Murzuphle l'ayant couvert de sa robe traînante, comme pour le dérober à tous les regards, l'emmena dans sa tente. « Peu s'en fallut, dit Nicétas, que, dans les » transports de sa reconnaissance, le jeune prince ne lui » dit ces paroles de David : *Il m'a caché dans sa tente au jour* » *de mon malheur!* Mais hélas ! ces transports furent de » courte durée, car Murzuphle ordonna qu'on lui mît sur-» le-champ les fers aux pieds, et qu'on le jetât dans une » obscure prison. » S'étant alors revêtu de la pourpre, Murzuphle se fit saluer empereur par ses amis et bientôt il fut reconnu par le peuple tout entier, qui s'était déjà dégoûté de Nicolas Cannabe; Murzuphle fit ensuite étrangler Alexis pour n'avoir plus aucun compétiteur à redouter.

Nicétas représente Murzuphle comme un homme insolent et rusé, ne voulant dans son esprit que troubles et changemens ; le tyran faisait consister la prudence dans la feinte et l'hésitation. Il disait qu'un roi ne devait rien faire avec précipitation ni avec témérité, mais qu'il devait agir avec lenteur et après de longues délibérations. Murzuphle se vantait d'être propre à toutes les affaires et de ne rien ignorer de ce qu'il est nécessaire de savoir. Il dépouilla de la dignité de logothète l'historien que nous analysons, pour en revêtir son beau-père, appelé Philocalius.

Le premier soin de Murzuphle, après son élévation à l'empire, fut de mettre Constantinople à l'abri des attaques des Latins et de débarrasser la Grèce de la présence de ces barbares. En conséquence, il fit élever les murs de Constantinople, fortifier les portes, et s'efforça par des courses multipliées, d'intercepter les vivres destinés à l'armée des Italiens. On le voyait partout, une massue à la main, encourager par ses paroles et par son exemple les travaux des Grecs : il s'attira par ce moyen l'affection du peuple, en même temps que par la rudesse de ses manières, il inspirait du mépris à ses courtisans qui avaient été élevés dans la mollesse, et habitués à toutes les douceurs de la vie.

Cependant le nouvel empereur n'était point secondé dans ses projets ; étant un jour sorti de Constantinople pour s'opposer au comte de Flandre, seul il demeura ferme en présence des Latins ; les Grecs se retirèrent, laissant sur le champ de bataille l'image de l'immaculée mère de Dieu, sous la protection de laquelle les empereurs avaient placé leur couronne.

Les Italiens qu'enhardissaient leurs victoires et la lâcheté

des Grecs préparaient pendant ce temps tout ce qui était nécessaire pour le siége de Bysance; ils construisaient de grandes machines et proposaient de riches récompenses à ceux qui, les premiers, escaladeraient la cité sainte.

Murzuphle, pour éviter les dangers qui le menaçaient lui et Constantinople, consentit à traiter avec le duc de Venise Dandolo; mais les premières propositions ayant été éludées, Dandolo et Murzuphle fixèrent un lieu pour traiter de la paix; les Vénitiens demandaient cinquante mille livres d'or, « tribut énorme, dit Nicétas, pour une nation qui était » habituée à commander et non pas à obéir. Pendant que la » conférence avait lieu, une troupe de cavalerie italienne » se précipita vers le lieu où était l'empereur, afin de le faire » prisonnier; mais Murzuphle déjoua leur projet par une » fuite précipitée. »

L'aversion réciproque des deux nations, la diversité de leurs intérêts ayant rendu tout arrangement impossible, les Italiens se préparèrent à l'attaque; de leur côté les Grecs se disposèrent à se défendre; voici les détails du siége, tels qu'ils sont rapportés par l'historien :

« Le neuvième jour du mois d'avril, les Italiens appro» chèrent des murailles, et les plus hardis, étant montés aux » échelles, lancèrent quantité de traits : le combat dura avec » acharnement toute la journée; la victoire pencha du côté » des Grecs. Le lendemain, qui était un dimanche, les Ita» liens demeurèrent en repos; le 12 d'avril ils donnèrent » un nouvel assaut plus terrible que le premier, et dans » lequel la victoire nous demeura encore.

» Mais parce que la reine des villes devait subir le joug » de la servitude, deux soldats qui étaient sur une échelle, » vis-à-vis du Pitrion, s'abandonnèrent à la fortune et sau» tèrent dans une tour, d'où ayant chassé la garnison, ils » levèrent la main en signe de joie, pour animer leurs com» pagnons : à cet instant même un cavalier nommé *Pierre*, » qui avait une taille de géant, dont le casque paraissait » aussi grand qu'une tour, et qui seul aurait pu mettre en » fuite toute une armée, entra par la porte qui était au » même endroit. A la vue de ce seul cavalier, tous les Grecs » prirent la fuite et se précipitèrent pêle-mêle dans la ville; » ils se retirèrent chacun où ils purent, et plût à Dieu qu'ils » se fussent précipités au fond de l'enfer.

» Murzuphle, courant dans les rues, fit tout ce qu'il put » pour rallier son armée éperdue; mais comme ils étaient » entraînés par le *tourbillon du désespoir*, ses soldats n'eurent

» point d'oreilles pour écouter ses remontrances, point » d'âme pour exécuter ses ordres.

» Lorsque l'empereur vit que la peine qu'il prenait ne » servait à rien, il eut peur d'être pris et de devenir la proie » des barbares : il se sauva sur une barque avec Euphrosine, » femme de l'empereur Alexis, et Eudoxie sa fille, dont il » était éperdument amoureux.

» Alors deux jeunes princes également sages et courageux » se disputèrent le trône, comme deux matelots qui disputeraient la possession d'un navire battu par la tempête; » l'un était Théodore Ducas, l'autre Théodore Lascaris; Lascaris fut préféré. Ce prince, à peine revêtu de la haute » dignité impériale, exhorta le peuple et les soldats à la » vaillance; mais comme au milieu de ce désordre général, » les soldats ne voulaient pas servir avant d'être payés, » il fut obligé de fuir en présence des Italiens qui venaient » sur lui en armes.

» Ces barbares, voyant que rien ne leur résistait et que » les chemins s'aplanissaient sous leurs pas, parcouraient » la ville sainte, le fer et la flamme à la main; les Grecs » venaient au-devant d'eux en procession comme pour les » recevoir en triomphe : cette vue n'amollit pas ces cœurs » de bronze. Quel ordre puis-je tenir désormais dans » mon discours : par où dois-je commencer, continuer et » achever le récit des impiétés que ces scélérats commirent? » Ils brisèrent les saintes images qui méritent l'adoration » des fidèles; ils jetèrent les précieuses reliques des martyrs » en des lieux que j'ai honte de nommer; ils répandirent » le corps et le sang du Sauveur; ces précurseurs de l'ante-» Christ prirent les calices et les ciboires, et, après en » avoir arraché les pierres précieuses, en firent des coupes » à boire dans les festins impies; ils dépouillèrent J. C. » et se disputèrent aux dés la propriété de ses vêtemens; » il ne manqua rien à leur cruauté que de lui percer le côté » pour en tirer du sang. Ils firent entrer dans les églises des » mulets et des chevaux, pour emporter les vases sacrés, » l'argent ciselé ou doré, qu'ils avaient arraché de la chaire, » du pupître et des portes. Quelques-unes de ces bêtes étant » même tombées sur le pavé glissant, ils les percèrent à » coups d'épée et souillèrent l'église de leur sang et de leurs » ordures. » C'est dans Nicétas que nous avons pris l'aventure de cette femme déhontée qui entonna une chanson impudique, dans la chaire patriarchale, et blasphêma le nom de Jésus-Christ.

Le souvenir de telles impiétés excite une sainte indigna-

tion dans l'âme de l'historien. « Oh! Dieu, s'écrie-t-il, que » de misère! Ces malheurs nous avaient-ils été prédits par » le frémissement de la mer, par un voile répandu sur le » soleil, par une lune ensanglantée, par le déréglement du » cours des astres? Nous venons de raconter le crime que » les nations de l'Occident ont commis contre le peuple de » Jésus-Christ. Ces barbares n'ont usé d'humanité pour per- » sonne; ils ont tout pris, tout enlevé! Voilà le mal que nous » ont fait ces Francs, avec leur collier d'airain, leurs sourcils » élevés, leur esprit superbe, leurs yeux fiers et insolens, leur » visage rasé, leurs mains toujours prêtes à répandre le sang, » leurs narines qui respirent la colère, leur génie inhumain, » leurs paroles brèves et animées. Est-ce là ce que vous nous » promettiez, vous qui vous dites savans et vertueux, plus » sages, plus religieux, plus justes que les Grecs? Est-ce là » ce que vous promettiez à Dieu? Vous vous êtes chargés du » fardeau précieux de la croix! Vous aviez juré que vous » passeriez dans le royaume chrétien sans y répandre de » sang, sans vous détourner ni à droite ni à gauche! Vous » aviez dit que vous ne vouliez tremper vos mains que dans » le sang des Sarrasins! Que sont devenues ces promesses? » Nous abrégeons la longue déclamation de Nicétas, et l'espèce d'oraison funèbre qu'il fait de l'empire. On aperçoit dans toutes les parties de ses discours le mauvais goût de son siècle, et un désir de briller, déplacé dans des circonstances qui pouvaient inspirer de si belles pages à un historien philosophe.

En racontant la ruine de Constantinople, Nicétas a mêlé à son récit l'histoire des événemens particuliers qui accompagnèrent sa fuite de Constantinople; nous allons analyser cette partie de ses annales, parce qu'elle offre un tableau de cette grande catastrophe, animée en quelque sorte par les souvenirs d'un témoin oculaire.

« Je dois raconter quelque chose de ce qui m'arriva dans » cette triste journée, dit Nicétas. Plusieurs de mes amis se » retirèrent dans ma maison, parce qu'elle était bâtie sous » une galerie qui la rendait fort sombre. Ma grande maison » du quartier Saint-Oracine, qui était enrichie d'une infinité » d'ornemens, avait été consumée dans le second embrase- » ment; mais en quelque endroit qu'on fût caché, on n'é- » chappait pas à la fureur de ces barbares, on était pris et » emmené. J'avais dans le temps retiré un Vénitien avec sa » femme et ses enfans, qui me servit bien dans cette cir- » constance, quoiqu'il ne fût que marchand; celui-ci prit » les armes, et feignant de faire partie des troupes in-

» cendiaires de ces barbares, il défendit ma porte; mais » enfin ne pouvant plus résister à la multitude qui entrait » en foule, et principalement aux Français, qui se vantaient » de ne rien craindre que la chute du ciel, le Vénitien nous » conseilla la fuite si nous ne voulions être chargés » de chaînes, et avoir sous nos yeux le triste spectacle de » l'incendie de notre palais et de nos filles outragées. Nous » mettant donc sous la conduite de ce fidèle défenseur, » comme si nous eussions été ses prisonniers, nous allâmes » vers la maison des Vénitiens, qui étaient nos amis. » Dans cette route nos serviteurs nous abandonnèrent lâche- » ment; alors, obligés de porter nous-mêmes nos enfans » qui ne pouvaient encore marcher, nous nous dirigeâmes » vers la mer; l'hiver approchait, et ma femme était grosse, » de sorte qu'il me semblait voir s'accomplir les paroles » du Sauveur qui nous avertit de prier Dieu que notre » fuite n'arrive point en hiver, ni au jour du sabbat, » et ces autres paroles du prophête, *malheur aux femmes* » *qui seront enceintes ou nourrices!* Durant notre route, nous » rencontrâmes des gens de guerre assez mal armés; les uns » avaient de longues épées suspendues à leurs chevaux; les » autres des poignards attachés à la ceinture; les uns » étaient chargés de butin, les autres fouillaient leurs pri- » sonniers pour voir s'ils ne cachaient pas un bon habit sous » un mauvais, ou s'ils n'avaient point d'argent; d'autres, » regardaient de belles femmes avec des yeux qui expri- » maient tout le désir d'en jouir à l'heure même; nous » mîmes celles que nous avions au milieu de nous, comme » au milieu d'une bergerie, et nous les avertîmes de salir, » avec de la boue, ces visages qu'elles ornaient autrefois » avec du fard, de peur que l'éclat de leur teint n'allumât » les désirs des amans passionnés, et n'attirât la fureur des » ravisseurs cruels. Le cœur brisé par la douleur, nous » levions les mains au ciel, nous prions Dieu qu'il lui plût » de nous préserver de la violence de ces bêtes féroces. » Comme nous étions près de passer par la porte dorée, un » barbare enleva violemment la fille d'un magistrat, comme » un loup enlève une brebis; le père, accablé par la vieil- » lesse et la maladie, fit un faux pas et tomba dans la boue, » d'où se tournant vers moi, qui ne pouvait lui servir » que d'un appui aussi faible que celui du figuier, il me » conjura d'une voix suppliante de sauver sa fille. » Nicétas rapporte ici comment il parvint par ses larmes et ses prières à toucher ces âmes de bronze. La fille fut délivrée de la brutalité de son ravisseur et rendue à son père. « Lorsque

» nous fûmes arrivés hors de la ville, continue l'auteur, » chacun commença à remercier Dieu de sa protection et à » déplorer son malheur. Pour moi je me prosternai à terre » et je me plaignis aux murailles de ce qu'elles demeuraient » insensibles aux grandes calamités publiques, et de ce » qu'elles se tenaient encore debout, au lieu de se fondre en » larmes. » Ici l'historien, dans une invocation de mauvais goût, s'adresse aux murailles, à Constantinople, à Dieu : les murailles devaient crouler, puisqu'elles n'avaient pu défendre la reine des cités; Constantinople devait s'effacer du rang des villes célèbres, et comment Dieu avait-t-il permis de si grandes calamités! Les Grecs étaient sans doute criminels; mais fallait-il pour cela les exterminer de dessus la terre. Nicétas continue le récit de ses malheurs domestiques, qui ne se liant plus en rien aux calamités de sa patrie, ne doivent plus ainsi fixer notre attention.

Revenant ensuite à ce qui suivit la prise de Bysance, l'historien rapporte que la lie du peuple de cette cité, loin de déplorer les malheurs publics, se réjouissait de l'abaissement dans lequel les plus illustres familles étaient tombées; cette populace rachetait à vil prix les biens dont les Latins s'étaient enparés, et devenait riche quelquefois aux dépens de ses maîtres. Elle se mêlait même à ces fêtes insultantes, à ces divertissemens où les Latins tournaient les Grecs en ridicule. L'historien rapporte ici quels étaient ces divertissemens : « Les croisés se revêtaient, dit-il, non » par besoin, mais pour en faire voir le ridicule, de robes » peintes, vêtement ordinaire des Grecs; ils mettaient nos » coiffures de toile sur la tête de leurs chevaux, et leur atta- » chaient au cou les cordons qui, d'après notre coutume, » doivent pendre par derrière; quelques-uns tenaient dans » leurs mains du papier, de l'encre et des écritoires pour » nous railler, comme si nous n'étions que de mauvais » scribes ou de simples copistes. Ils passaient des jours en- » tiers à table; les uns savouraient des mets délicats, et les » autres ne mangaient, suivant la coutume de leur pays, » que du bœuf bouilli et du lard salé, de l'ail, de la farine, » des fèves, et une sauce très-forte. »

Avant de passer à ce que raconte Nicétas sur le partage de l'empire entre les princes latins, et l'élévation de Baudouin, nous croyons qu'il sera plus méthodique d'analyser l'ouvrage séparé de Nicétas, dont nous avons déjà parlé, et qu'il a consacré à déplorer la perte des monumens publics qui ornaient la reine des cités, lorsqu'elle fut prise par les Latins. Cet ouvrage est intitulé : *Discours de Nicétas*

Choniati sur les monumens détruits ou mutilés par les croisés, en 1204 (1).

Après s'être élevé contre l'avarice des peuples d'Occident, Nicétas s'exprime en ces termes : « Les Latins ouvrirent les » tombeaux des empereurs qui ornaient le grand temple; » ils enlevèrent avec une avidité effrénée les richesses qui » s'y trouvaient, les perles, les pierres précieuses, les diamans, » trésors respectés depuis tant de siècles; ils outragèrent le » corps de l'empereur Justinien, que le temps avait épargné, » et le dépouillèrent de ses vêtemens funèbres. Ainsi, ils » ne firent grâce ni aux vivans ni aux morts; ils déchirèrent » en lambeaux le magnifique voile du grand temple, tis- » su d'or et d'argent pur, estimé plusieurs millions. A ce » brigandage succédèrent bientôt de nouveaux désordres: » l'avidité des Latins les fit recourir aux statues de bronze, » qu'ils firent fondre pour les convertir en monnaie; la » Junon d'airain, statue colossale, qui ornait le forum de » Constantin, fut brisée et fondue la première. Un char, at- » telé de quatre chevaux, put à peine en transporter la tête » jusqu'au palais de l'empereur. Le beau Pâris, qui présen- » tait à Vénus la pomme, source d'une fatale discorde, fut » renversé de sa base. Ils n'épargnèrent pas davantage » cette pyramide élevée, qui dominait sur toutes les colonnes » dispersées de la ville. Qui n'eût admiré les bas-reliefs dont » cette pyramide était ornée! L'artiste y avait représenté » tous les oiseaux qui saluent le printemps de leurs chants » harmonieux. On y voyait tous les travaux du cultivateur, » les instrumens du labourage, les meubles simples de la » ferme, les brebis bêlantes, les agneaux bondissans; » une mer immense s'étendait au loin : elle était peuplée » d'une foule innombrable de poissons, dont les uns tom- » baient dans les filets des pêcheurs, d'autres échappaient » de leurs mains et, se précipitant dans les flots, recou- » vraient leur liberté. Des amours nus, deux à deux, trois » à trois, exprimaient la joie folâtre, en luttant ou en se » jetant des pommes. Sur le sommet élevé de cette pyra- » mide était une statue de femme, que les vents fai- » saient tourner dans tous les sens, et qui, pour cette » raison, était appelée *Anémodulion*. On condamna aussi » aux fourneaux la statue héroïque et colossale du *Taurum*, » que quelques-uns croyaient être celle de Josué, parce » que le cavalier étendant la main vers le soleil à son cou-

(1) Narratio Nicetæ Choniatæ de statuis, c. p. etc. Imperium orientale, tom. I, pars tert., p. 107 et suiv.

» chant, semblait lui ordonner de s'arrêter; d'autres
» disent que c'était Bellérophon, car, libre comme Pégase,
» du cavalier qu'il portait, le cheval volait sans frein dans
» la plaine, battant l'air de ses ailes, en même temps qu'il
» frappait la terre de ses pieds. Une tradition fabuleuse
» rapportait que sous l'ongle du pied gauche était cachée la
» figure d'un homme de la faction verte, ou d'un habitant
» de l'Occident, ou d'un Bulgare; du reste, il était impos-
» sible de voir l'objet qu'il cachait, tant ce pied était étroi-
» tement uni à la base : quand on eut mis le cheval en
» pièces pour le fondre, on ne trouva qu'un cachet enve-
» loppé d'un drap de laine. Les Latins, sans chercher à
» connaître le sens des caractères qu'il portait, le jetèrent
» au feu avec les autres débris de la statue.

» Les Latins, qui n'appréciaient pas ce qui était beau,
» n'épargnèrent pas davantage les autres statues de l'Hip-
» podrome; tous les autres monumens de l'antiquité furent
» détruits; les médailles, que leurs inscriptions rendaient
» précieuses, furent vendues, et ils se distribuèrent, comme
» de simples pièces de monnaie, les pièces rares qu'on avait
» recueillies à grands frais.

» Dans ce grand désastre périt l'Hercule Trihespérus,
» ce colosse, chef-d'œuvre de sculpture, qu'on voyait dans
» le Cophius : il était couvert de la peau d'un lion; l'immo-
» bilité de l'airain n'empêchait pas qu'on ne vît ses yeux
» animés par la fureur; ses épaules n'étaient point char-
» gées d'un carquois; il n'avait plus dans ses mains ni son
» arc, ni sa massue; mais, fléchissant la jambe gauche jus-
» qu'aux genoux, il appuyait sur son coude sa main gauche,
» qu'il tenait élevée pour soutenir sa tête, oppressée par la
» douleur; le fils de Jupiter déplorait sa destinée; il mau-
» dissait les travaux qu'Eurystée, abusant des dons de la
» fortune, lui imposait dans sa fureur jalouse; sa large poi-
» trine, ses fortes épaules, sa chevelure épaisse, ses bras
» nerveux, les muscles qui dessinaient ses reins, sa haute
» stature; tout était fait, je le pense, d'après la vraie me-
» sure attribuée à Hercule par Lysimaque; cette statue de
» bronze fut son premier et son dernier ouvrage dans ce genre.
» Telle était l'immensité de cette statue, que le cordon qui
» mesurait un de ses pouces, pouvait facilement ceindre un
» homme, et que la taille des hommes les plus grands égalait
» à peine la circonférence de la cuisse du colosse. Les Latins
» ne respectèrent pas ce symbole de la force humaine, eux
» qui cependant se l'attribue par excellence, et qui mettent
» la force au-dessus de tout.

» Ils firent fondre encore l'âne chargé qui marchait en » ruant, et le conducteur qui le suivait; ce groupe avait » été placé par Auguste dans la ville d'Actium, que les Grecs » appellent Nicopolis, en mémoire d'une aventure arrivée » au monarque. On rapporte que ce prince allant reconnaître » l'armée d'Antoine, rencontra un paysan avec un âne, qui » lui indiqua le camp de son compétiteur; Auguste l'ayant » interrogé sur son nom, le paysan répondit qu'il s'appelait » Nicon (*heureux*), et son âne Nicandre (*vainqueur*), et » qu'il portait des provisions à l'armée de César. Les Latins » livrèrent encore aux flammes la truie ou la louve qui » allaita Rémus et Romulus : ainsi furent détruits les monu- » mens les plus vénérables de l'antiquité et transformés en » de viles pièces de monnaies; il en est de même de l'homme » qui combattait un lion, de l'hippopotame dont le derrière » se terminait en queue écailleuse; de l'éléphant qui agitait » sa trompe; des sphynx, dont la forme est tout à la fois » celle d'une femme gracieuse et d'un monstre horrible; » quelques-uns de ces monstres, déployant leurs ailes, » semblaient défier les oiseaux au vol rapide. Je n'oublierai » point le cheval indompté, dont l'oreille droite, la » bouche frémissante et les bonds, signe de sa joie et de sa » fierté, annonçaient l'indépendance; l'horrible Scylla, » femme gigantesque, dont l'attitude menaçante exprimait » la force et la férocité; de ses flancs entr'ouverts sortaient » les monstres qui se précipitèrent sur le vaisseau d'Ulysse, » pour dévorer ses compagnons infortunés; on voyait en- » core dans l'Hippodrome un aigle d'airain, ouvrage d'Apol- » lonius de Thyane, et le plus bel instrument de ses pres- » tiges. Quand cet homme célèbre vint à Bysance, les Grecs, » dont le territoire était infesté de serpens, le prièrent » de les délivrer de ce fléau. Le philosophe ayant évoqué les » plus puissans démons dans une orgie, fit placer au haut » d'une colonne, après la célébration de ses mystères sacri- » lèges, un aigle dont l'aspect, semblable au chant des sy- » rènes, enchaînait tous ceux qui jetaient les yeux sur lui. Un » serpent que cet aigle tenait dans ses serres, s'efforçait vai- » nement d'arrêter son essor, en l'enveloppant des replis de » son corps tortueux, et en s'élançant pour atteindre les » ailes du roi des airs; serré dans les griffes de l'oiseau, le » monstre gonflé de venin, semblait moins lutter contre lui » que s'assoupir de lassitude, tandis que l'aigle, avant de » célébrer sa victoire par des cris de triomphe, faisait un der- » nier effort pour enlever son ennemi dans les airs; la joie » qui brillait dans ses yeux et l'agonie du monstre, annon-

» çaient aux spectateurs étonnés quelle serait l'issue du » combat; en voyant le serpent ainsi abattu, on espérait » que l'aigle, dédaignant de se repaître de cette vile proie, » laisserait tomber le cadavre du monstre; qu'il effrayerait » ainsi ceux qui désolaient Byzance, et les forceraient de fuir » dans leurs antres secrets. Cet ouvrage offrait encore une » merveille : on voyait sur les plumes de l'aigle un cadran » qui, lorsque le ciel n'était pas couvert de nuages, indi- » quait les heures du jour à ceux qui connaissaient ces » caractères.

» Que dirais-je de la statue d'Hélène, de la perfection de » sa taille, de l'albâtre de ses bras et de son sein, de sa » jambe parfaite? de cette Hélène qui conduisit toute la » Grèce sous les murs de Troie. N'avait-elle pas adouci les » féroces habitans de la Laconie? Tout était possible à » celle dont les regards enchaînaient tous les cœurs; ses » vêtemens étaient sans apprêts, mais si ingénieusement » arrangés, qu'ils laissaient apercevoir aux regards avides, » toute la fraîcheur de ses charmes mal voilés par une » tunique légère, par son voile, sa couronne et les tresses » de ses cheveux; sa chevelure, attachée seulement à la » hauteur du cou, flottait au gré des vents et retombait » jusqu'aux pieds en tresses ondoyantes; sa bouche en- » tr'ouverte, comme le calice d'une jeune fleur, semblait » offrir un passage aux tendres accens de sa voix, et le » doux sourire de ses lèvres remplissait d'une émotion dé- » licieuse l'âme du spectateur. Jamais il ne sera possible » d'exprimer, et la postérité cherchera vainement à sentir » et à peindre la grâce répandue dans cette statue divine. » Mais, ô fille de Tindare, chef-d'œuvre des amours, » émule de Vénus, où est la toute puissance de tes charmes? » Pourquoi n'en fais-tu pas sur ces barbares l'aimable usage » que tu en faisais autrefois? Les destins t'ont-ils condamnée » *à brûler du feu dont tu consumas tant de cœurs?* Les » descendans d'Enée ont-ils voulu te condamner aux flammes » que tu allumas dans Ilion? » Reprenant ensuite sa narration, Nicétas décrit le piédestal de la statue d'Hélène : « On » y voyait, dit-il, une jeune femme d'une taille admirable » dont la chevelure était relevée sur le front avec beau- » coup de grâce; elle était placée de manière qu'on pouvait » y atteindre avec la main; la sienne, d'une blancheur » d'albâtre, soutenait un cheval par un de ses pieds avec » autant d'aisance que si c'eût été un fuseau : le cavalier » était robuste et dans une attitude guerrière; le cheval » dressait ses oreilles comme s'il eût entendu le son de la

» trompette; il semblait se précipiter en avant avec fureur; » ses pieds suspendus en l'air, ses yeux pleins de feu, son » col élevé, annonçaient l'ardeur des combats.

« Au-delà de cette statue, proche de la borne Orientale » des courses, qu'on appelait de *Ribio*, on voyait des statues, » trophées des vainqueurs. D'un signe de la main, ils com- » mandaient au conducteur de ne pas lâcher les rênes » auprès de la borne, mais de faire tourner les chevaux » et de les presser de l'éperon, afin que, se trouvant plutôt » au-delà du terme, ils obligeassent leurs rivaux à prendre » un plus grand détour; alors ceux-ci, malgré la rapidité » de leurs coursiers, devaient rester en arrière et perdre la » couronne.

» Un spectacle plus intéressant, et le plus curieux de tous » par sa perfection, car je n'ai pas l'intention de tout dé- » crire, s'offrait encore dans l'Hippodrome : c'était un animal » en forme de bœuf placé sur un énorme piédestal; il était » difficile d'assigner la race de cet immense animal : il en » étouffait entre ses dents un autre, dont le corps était si » couvert d'écailles, qu'on ne pouvait le toucher impunément. » On croyait que l'un de ces monstres était un basilic et » l'autre un aspic. Quelques-uns pensaient que l'un était un » hippopotame et l'autre un crocodile : tous les deux, vaincus » et vainqueurs, se donnaient mutuellement la mort; celui » qu'on prenait pour un basilic, infecté de la tête aux pieds » du venin de son adversaire, était d'un vert livide, couleur » que donnait à son sang la fermentation du poison qui s'y » était mélangé : ses genoux ne pouvaient plus le supporter, » et l'on voyait bien qu'il se serait étendu à terre, si les » jambes qui lui servaient d'appui ne l'eussent soutenu par » leur masse; l'autre animal, brisé sous la dent de son en- » nemi, remuait à peine sa queue venimeuse; il ouvrait sa » gueule, et marquait les terribles efforts qu'il faisait pour » échapper de cette horrible prison; mais c'était vainement; » car ses pieds, son dos, et la partie de son corps, à la- » quelle tenait sa queue, étaient absolument enfermés dans » l'énorme mâchoire du vainqueur; l'avantage était donc » égal de part et d'autre; ils combattaient avec autant de » succès, et périssaient ensemble. »

Telle est la description que Nicétas nous a laissée des monumens remarquables dont les arts eurent à déplorer la perte, lors de la prise de Constantinople; nous l'avons donnée en entier, parce que, d'une part, ce morceau est peu connu, et qu'il offre, de l'autre, le plus grand intérêt pour l'histoire des arts dans le moyen âge, et l'influence

que les croisades exercèrent sur cette branche importante des connaissances humaines.

Nous revenons maintenant aux Annales de Nicétas : « Lorsque le pillage eut cessé dans Constantinople, dit-il, » les Latins envoyèrent dans les provinces de l'empire des » hommes avides, chargés de reconnaître exactement quel » en était le revenu; puis, comme s'ils eussent été les » maîtres du monde et les maîtres des rois, ils divisèrent » entre eux l'empire des Césars : ils firent un lot d'Alexan- » drie, ville célèbre arrosée par le Nil; de la Lybie et de » la Numidie; ils en firent d'autres du pays des Parthes, » des Perses, des Ibères, des Assyriens et des nations plus » éloignées qui habitent les rives des fleuves d'Orient. Ce » n'était point l'antiquité, ni la célébrité des villes que l'on » considérait dans l'importance des lots, mais les impôts » qu'elles pourraient payer et l'abondance de leurs pâturages; » enfin, ces barbares se disputaient comme s'ils avaient eu » à partager une proie sanglante. En annonçant aux chré- » tiens de la Syrie leurs déplorables victoires, ils leur » envoyèrent les portes de Constantinople, et les chaînes » qui fermaient son port. »

L'auteur nous a conservé les cérémonies de l'élection de l'empereur latin de Constantinople : nous les donnons telles qu'il les a rapportées : « Les Latins s'assemblèrent dans l'é- » glise des Saints Apôtres, et, suivant l'usage de leur pays, » ils placèrent sur une même ligne quatre calices, destinés aux » quatre compétiteurs : l'un de ces calices contenait le *saint* » *sacrifice*, et devait être donné à l'empereur élu; les autres » étaient vides. On prit cinq électeurs parmi les Vénitiens, » cinq parmi les Francs; Dandolo avait voix prépondérante » en cas d'égalité de suffrages. »

Après avoir parlé de l'élection de Baudouin, comte de Flandre, l'historien recherche quels furent les motifs de la préférence qu'obtint ce chef sur ses compétiteurs; il l'attribue à l'influence du duc de Venise qui, par cela même qu'il ne pouvait être élu, chercha à placer sur le trône de Constantinople un souverain d'un esprit facile à diriger, qui ne pût nuire à la puissance de la république. Baudouin n'avait que trente-deux ans, et montrait pour le doge une respectueuse déférence; il l'aimait comme son père. D'ailleurs, les états du comte de Flandre étaient éloignés du territoire de Venise, tandis que ceux du marquis Boniface, le compétiteur le plus à craindre, étaient situés en Lombardie.

Nicétas fait avec assez d'impartialité le portrait de Bau-

douin. « Il avait, dit-il, de la vertu et de la piété : durant » tout le temps qu'il demeura séparé de sa femme, il ne jeta » les yeux sur aucune autre; il s'adonnait à la prière, sou- » lageait les pauvres dans leurs besoins, et écoutait avec » patience ceux qui n'étaient pas de son avis; il faisait » publier deux fois par semaine, que ceux de ses guerriers » qui avaient eu des rapports coupables avec des femmes » autres que la leur, ne fussent point assez hardis pour » coucher dans son palais. »

En comparant ce portrait, tracé par l'historien grec, avec celui que nous ont laissé les chroniqueurs latins du héros de la croisade, il est facile de remarquer les différences qui distinguaient les mœurs des deux nations; les Grecs, dominés par un esprit de monachisme et incapables d'apprécier les vertus guerrières des peuples de l'Occident, ne louaient en eux que la piété et les pratiques ascétiques, par lesquelles les deux peuples se rapprochaient. Les chroniqueurs latins, qui s'adressaient à des nations belliqueuses et barbares, à des peuples chez qui la force et la valeur étaient les premières vertus, retraçaient dans les portraits de leur héros, les qualités chevaleresques qui faisaient l'admiration de leurs contemporains.

Nicétas a consacré un livre tout entier au règne de Baudouin : nous chercherons particulièrement à faire connaître l'esprit dans lequel l'historien l'a considéré.

Il raconte d'abord le voyage de Baudouin en Occident. L'historien dit qu'il y alla pour s'y faire reconnaître souverain : il s'élève ensuite contre le mépris qu'avait cette orgueilleuse nation des Francs pour les descendans des Romains, contre la rudesse et la grossièreté de ses manières, qui vient sans doute de ce qu'ils *n'ont point de commerce avec les Grecs et les Maures ;* les Grecs, opprimés par le despotisme des Latins, désiraient avec ardeur des changemens : l'occasion s'en présenta bientôt; le marquis de Montferrat avait épousé la veuve d'Alexis l'Ange. Le nouvel empereur, plus inconstant et plus léger qu'un dé, ayant refusé au marquis la portion de territoire qu'il lui avait promise, celui-ci, pour s'attirer l'amour et la confiance des Grecs, fit proclamer le jeune Manuel, fils de sa femme, pour empereur; il parcourut avec ce jeune prince la Thrace et la Thessalie, le faisant reconnaître empereur dans toutes les provinces : c'est ainsi que, semblable à la belette, il cachait le mauvais dessein qu'il devait bientôt découvrir. Cependant son projet lui réussit, car il se mit par ce moyen en possession d'un grand nombre

de villes et d'une vaste étendue de pays, qu'il n'aurait jamais pu conquérir par les armes.

Nicétas raconte ensuite les victoires et les conquêtes de Henri, frère de Baudouin. Dans quelques villes il trouvait de la résistance; dans d'autres on le recevait avec la croix et le saint évangile; il ne fit aucun mal aux cités qui le reçurent bien, *quoique les Latins ne soient pas des gens fort traitables, et quoiqu'ils aient une langue barbare, un naturel avare, un œil envieux, un ventre insatiable, un esprit furieux, une main cruelle.*

L'historien revient encore au marquis de Montferrat. Ce prince se proposant de pousser ses conquêtes par delà les Thermopyles, partit de Larisse. Les Grecs qui avaient embrassé son parti lui servaient de guides; arrivé près des Thermopyles, il fut quelques temps arrêté par une embuscade que lui dressa Léon Sgure; mais à peine son armée se fut-elle montrée toute entière, que Léon prit la fuite avec ses soldats. Ce Léon Sgure, suivant l'historien, s'était maintenu, par ses brigandages, en possession d'un petit état; au milieu des séditions et de la guerre civile, il devint grand et puissant, de petit et faible qu'il était, *comme un torrent qui est grossi par les pluies et gonflé par les flots et par les vents.*

L'historien continuant de raconter les victoires et les conquêtes des Latins dans la Grèce, s'exprime en ces termes: « Mais pourquoi faut-il que ces barbares précipitent la nar-
» ration de mon histoire ! A peine ai-je raconté leur entrée
» à Eubée, et voilà qu'ils volent déjà vers l'isthme, qu'ils
» taillent en pièce l'armée romaine, qu'ils entrent à Co-
» rinthe, cette ville si riche et si fière, qu'ils vont à Argos,
» parcourent la Laconie, fondent sur l'Achaïe, prennent
» Methone et Pyle, la patrie de Nestor; peut-être iront-ils
» bientôt se baigner dans l'Alphée et boire les eaux limpides
» de ce fleuve qui coule pour Aréthuse. O Alphée, je t'en
» conjure par la violence de ton amour, garde-toi bien
» de raconter aux Normands de la Sicile, les calamités des
» Grecs, dans la crainte qu'ils n'en fassent des réjouis-
» sances publiques et qu'ils n'envoient contre nous de nou-
» velles légions.

» Ainsi, tout ce que possédaient autrefois les Romains en
» Occident et en Asie, fut dans moins d'un an sous la
» puissance des Latins; mais Dieu qui se plait souvent à
» détruire les dessein des hommes, et à ruiner les nations
» les plus formidables, nous prit sous sa protection.

» L'empereur Alexis s'étant retiré auprès du marquis de

» Montferrat, et ayant vendu les marques de la dignité souveraine pour avoir du pain, les Romains qui l'avaient suivi, d'une naissance illustre et d'une valeur éprouvée, offrirent au marquis de Montferrat l'appui de leurs armes; ce prince refusa en disant qu'il n'avait pas besoin de guerriers romains. Baudouin, à qui ils avaient fait une offre semblable, leur fit la même réponse.

» Ce double refus engagea les nobles romains à se retirer vers Jean, qui, né sur le mont Emus, ravageait les terres des Romains à la manière des Scythes; Jean les reçut avec considération, parce qu'il craignait les Francs autant *qu'une épée de feu* : il leur conseilla de soulever autant qu'il serait en eux les villes de la Grèce; ajoutant qu'il seconderait par ses secours ce soulèvement. En effet les Romains parvinrent à soulever la ville de Thrace et de Macédonie : les Francs furent partout égorgés, et l'Orient se trouva enfin délivré de la présence des Latins. »

Nicétas, après avoir décrit les préparatifs que firent de concert l'empereur Baudouin, le doge Dandolo et le comte de Blois pour réprimer la révolte, et attaquer les Bulgares, parle des batailles où les Français furent complètement vaincus. Baudouin et le comte de Blois tombèrent au pouvoir des Scythes; Dandolo, le rusé Dandolo ne parvint à sauver les débris de l'armée latine qu'en allumant de grands feux pour faire croire que ses troupes étaient encore sous les armes, prêtes à repousser les Bulgares.

Nicétas suit l'invasion des Scythes, et raconte les victoires et les revers des Francs; nous avons rapporté dans notre douzième livre tout ce que le récit de l'historien nous a offert d'intéressant pour l'histoire de l'empire de Constantinople : nous renvoyons à cette partie de notre ouvrage. Quant aux faits que nous avons négligés, nous devrions sans doute y suppléer dans cet extrait; mais comme l'histoire de l'empire latin de Constantinople n'entre qu'indirectement dans notre sujet, nous ne croyons pas devoir augmenter cet extrait déjà si long, de petits détails le plus souvent sans intérêt.

Les Annales de Nicétas se terminent au règne de Baudouin.

Histoire de Jean Cinnam le grammairien (1).

Jean Cinnam, notaire de la cour de Constantinople, naquit au commencement du douzième siècle : attaché à l'empereur Manuel Comnène, il entreprit l'histoire de la vie de ce prince, qu'il publia en six livres, qui vont jusqu'en l'an 1176. L'ouvrage de Cinnam ne nous est parvenu qu'incomplet. L'édition sur laquelle nous allons faire cet extrait, et qui passe pour la plus exacte, est celle que Ducange a publiée dans la Bizantine. Cinnam n'offre d'intérêt sous le point de vue des croisades, que pour l'expédition de Conrad et de Louïs VII. La manière particulière dont Cinnam voit et juge les événemens, les détails que contient son récit, l'esprit de partialité qui y préside, et dont Nicétas a su se préserver, nous engagent à présenter l'analyse de cette partie de la chronique, persuadé qu'elle peut jeter quelque lumière sur les événemens de la croisade de Conrad et de Louis VII. Les préjugés et les passions de Cinnam pourront aussi nous aider à connaître le caractère et les mœurs du peuple grec au moyen âge.

C'est dans le second livre de son histoire que l'auteur parle de la deuxième guerre sainte. Après avoir rapidement raconté les différentes expédition de Manuel contre les barbares qui fatiguaient l'empire, il s'exprime en ces termes: « Alors des affaires étrangères donnèrent lieu à de nouveaux » mouvemens. Les Celtes, les Germains, les Gaulois, les » Bretons et toutes les forces de l'Occident se levèrent. Le » prétexte de cette expédition était de combattre les » Perses, et d'aller en Palestine pour délivrer le sépulcre du » Seigneur; mais le véritable motif de cette croisade, c'é» tait la dévastation et la ruine de l'empire grec. L'armée » des Occidentaux était innombrable. »

Lorsque l'empereur eut appris leur arrivée sur les frontières de la Bulgarie, il leur envoya deux ambassadeurs qui, introduits dans la tente du chef des Occidentaux, parlèrent ainsi : « Il n'est pas juste de faire la guerre à ceux de qui » vous n'avez reçu aucune injure. Si vous obtenez la victoire, » vous n'en rapporterez aucune gloire réelle; si vous êtes » vaincus, personne ne vous plaindra. Vous ne pouvez, sans » injustice, fouler le sol romain avant d'avoir juré à l'em-

(1) Ιωάννου Κιννάμου γραμματικοῦ ἱστορία.

» pereur que vous respecterez ses états. Si vous refusez de » prêter ce serment, pourquoi ne faites vous pas ouvertement la guerre ? Lorsque vous serez lié par votre parole, l'empereur aura une garantie ; vous ne pourrez plus » être infidèle à vos promesses sans attirer contre vous la » colère de Dieu et l'indignation des Grecs ; si vous prêtez » le serment, il vous recevra comme des hôtes respectables, comme de véritables amis. »

Conrad (et c'est ici que l'empereur est nommé pour la première fois) répondit que jamais l'intention des Allemands n'avait été de faire la moindre injure aux Grecs, qu'ils demandaient seulement un libre passage à travers les états de l'empereur, et qu'il jurait de respecter les Grecs et leurs propriétés. En effet, continue Cinnam, les rois, les ducs, les comtes, promirent par serment de ne porter aucun dommage au peuple grec ni au territoire impérial. Après avoir parlé du retour des ambassadeurs grecs à Bysance, l'historien décrit en quelques mots la marche des armées de l'Occident. Il remarque que les Allemands s'avançaient les premiers, et que les Français venaient ensuite laissant un long intervalle entre eux et les troupes de Conrad. Cinnam se demande pourquoi les croisés s'étaient distribués de cette manière, et présume qu'ils agissaient ainsi afin de se procurer plus facilement des vivres. « Les armées chrétiennes, » dit l'auteur, étaient innombrables; les pélerins étaient » plus nombreux que les grains de sable de la mer, et » Xerxès n'avait pas une aussi grande multitude de combattans lorsqu'il couvrait l'Hellespont de ses flottes. Quand » les Allemands furent arrivés sur le Danube, poursuit le » chroniqueur, Manuel envoya des scribes pour compter » les passagers portés par les navires; après qu'ils en eurent » comptés quatre-vingt-dix mille, ils furent obligés de s'arrêter, tant était grande la multitude des pélerins. » Tant que les barbares eurent des montagnes et des lieux difficiles à traverser, ils furent modérés et pacifiques; mais une fois qu'ils eurent touché la plaine, ils se mirent à piller et à voler dans les marchés publics; quiconque leur opposait de la résistance tombait sous le glaive. Si l'on en croit notre historien, Conrad ne cherchait pas à réprimer ces désordres; il fermait l'oreille aux réclamations et aux plaintes qu'on lui adressait, ou bien il se contentait d'attribuer ce pillage à *la pétulance de la multitude*. Cinnam raconte comme Nicétas, mais avec quelque différence, l'anecdote de ce prince malade, qui s'était établi dans le monastère d'Andrinople, et que des Grecs firent périr dans les flammes. Suivant le récit

de Jean le grammairien, Frédéric, neveu de Conrad, incendia le cloître pour venger le malade, parent du monarque allemand, et les guerriers de Manuel firent un grand carnage des pélerins ; Nicétas, au contraire, rapporte que le général des troupes impériales parvint à apaiser par de sages discours la colère de Frédéric, ce qui est plus conforme au caractère des Grecs.

L'empereur proposa à Conrad de prendre une autre route que celle de la capitale de l'empire; mais le roi des Allemands n'en persista pas moins dans son projet. Alors Manuel se prépara à mettre Constantinople à l'abri de toute attaque soudaine. Il rassembla deux grandes armées, dont l'une campait en dehors de la ville, et l'autre dans ses murs. Il attendait, pour prendre une résolution définitive, quelle serait la conduite ultérieure des pélerins. Les Occidentaux s'avançaient toujours dans la Grèce; leur taille gigantesque, l'armure impénétrable dont ils étaient couverts, portaient en tous lieux l'épouvante. Pourtant les Grecs espéraient pouvoir vaincre les Allemands par l'habileté de la tactique militaire des soldats de l'empire et par la légèreté de leur évolution. « Pendant que le souverain de Bysance se dispo-» sait à attaquer Conrad, il arriva, dit Cinnam, une épou-» vantable calamité. On peut conjecturer que c'est Dieu » lui-même qui envoya ce grand désastre pour punir les » Allemands traîtres, inhumains et parjures. » Notre chroniqueur décrit ici l'orage qui fut si terrible aux pélerins dans la plaine de Chérobaque. Il ajoute que Manuel, touché des malheurs des croisés, envoya au prince allemand des lettres et des ambassadeurs pour le consoler des maux que son armée avait soufferts à la suite de ce violent orage, et pour l'inviter à venir conférer avec lui à Constantinople. Conrad, superbe et dédaigneux, accueillit froidement cette ambassade; il continua de marcher, et parvint le 8 septembre aux environs de la capitale. L'armée campa près du palais impérial, vers ces douces retraites où l'on vient oublier les ennuis de la ville, lieux enchantés où les fleurs exhalent leur parfum, où les arbres prêtent un frais ombrage. L'empereur allemand fut rempli d'admiration en contemplant les tours, les murailles et les fossés profonds qui défendaient la capitale de l'empire; il fut aussi étonné d'apercevoir une multitude d'hommes et de femmes debout sur les remparts, oisifs et sans armes. Parmi les guerriers de Bysance, les uns veillaient dans l'intérieur de la ville, les autres rôdaient aux environs de la cité pour prévenir toute attaque de la part des Allemands. Conrad, voyant que la ville était défen-

due, et qu'elle ne s'était point épouvantée à son approche, prit le parti de se retirer. Bientôt après il adressa au prince grec une lettre qui renfermait, selon l'expression de Cinnam, *quelque chose de lâche et d'efféminé;* Conrad disait à Manuel que dans les choses de la vie il ne faut juger que l'intention; et que si ses troupes avaient dévasté le territoire grec, il fallait attribuer ce désordre à leur indiscipline et non point à la malveillance de leur chef. Le souverain de Bysance lui répondit par une lettre où respire un ton léger et moqueur. « Désormais, disait-il à l'empereur Allemand, désormais nous ne chercherons point à comprimer » les passions et l'ardeur impétueuse de la multitude de nos » soldats; nous les laisserons faire, comme vous nous l'ap- » prenez vous-même. » Dans la suite de son récit, le chroniqueur cite deux lettres où Manuel raille l'empereur allemand, *incapable de régner sur son armée, sur ce grand troupeau de bétail qui ne pourrait soutenir l'attaque d'un lion;* Cinnam qui s'attache à montrer à découvert toute la faiblesse et l'inhabileté de Conrad, parle de revers éprouvés par les troupes allemandes, qui ne savaient échapper aux pièges des Grecs. Après avoir indiqué les malheurs que ces troupes rencontrèrent dans l'Asie mineure, Jean le grammairien vient à l'itinéraire de Louis VII, qu'il appelle *roi de la Germanie*. Ici l'historien est pour nous d'autant plus intéressant, qu'aucun auteur grec n'a parlé avec détail de l'armée française.

Cinnam dit qu'il y eut bien de la différence entre la conduite de Conrad et celle du roi de France. Celui-ci reçut avec beaucoup de politesse les ambassadeurs de Manuel. L'auteur, comme la plupart des historiens de la seconde croisade, vante la douceur et le caractère de Louis; il ajoute que le prince grec le traita fort loyalement durant toute la route. Lorsqu'il arriva près de Constantinople, l'empereur l'engagea à venir dans son palais, et le roi des Francs y vint avec toute confiance : l'empereur était assis sur son trône, le roi sur un siége moins élevé, qu'on appelle en français *sellette*, σελλέτε (comparez le récit d'Odon de Deuil avec ce passage.) Après avoir long-temps parlé entre eux, les deux princes se quittèrent avec les démonstrations de l'affection la plus tendre. L'historien suivant l'armée de Louis dans l'Asie mineure, dit que bientôt les Français méprisèrent les Allemands, et que se moquant de la pesanteur de leur armure et de la lenteur de leurs mouvemens, ils leur disaient dans leur langue, *Pousse Allemand,* πούτζη Ἀλαμάνε. L'historien explique l'origine de la jalousie que les Allemands et

les Français s'inspiraient mutuellement; la manière de combattre des deux nations n'est pas la même: les Français sont plus agiles à monter à cheval et à se servir de la lance; leur cavalerie est plus légère et plus audacieuse; l'infanterie allemande, au contraire, surpasse l'infanterie française et manie l'épée avec plus d'habileté; lorsque les Allemands en viennent aux mains avec les Français, ils cherchent à éviter le choc de leur cavalerie, et à leur opposer leur impénétrable infanterie. Les Allemands supportaient impatiemment les railleries des Français, surtout depuis que la défaite des troupes de Conrad avait augmenté la jactance des Francs et humilié les guerriers de l'empereur. Conrad, las de se voir en butte aux railleries des Français, instruisit Manuel de la situation où il se trouvait. Celui-ci lui adressa la lettre suivante: « Pendant que la fortune vous souriait, nous ne vous » avons pas rendu les devoirs que nous commandait votre » dignité; maintenant que la fortune vous est contraire, » nous ne rougissons point de vous secourir; nous voulons » faire ce qui est dû à un parent, à un prince qui commande » à plusieurs nations; nous vous aiderons de nos conseils » au sujet de votre situation pénible et malheureuse, parce » que nous professons tous deux la même religion. Je ne » sais pourquoi vous avez été assez imprudent pour choisir » précisément le parti qui était le plus mauvais et qui devait » le plus vous nuire; mais ne revenons point sur le passé, » ce qui est fait est fait; ne songeons qu'à l'avenir. Tel est » le caractère des choses humaines, de toujours marcher » sans s'arrêter jamais. Puisqu'il reste encore un remède à » vos malheurs, empressez-vous de l'employer. » Ni Manuel, ni Cinnam ne nous disent quel est ce remède qui restait encore à l'armée allemande, vaincue et méprisée.

Conrad, qui suivait avec répugnance l'armée des Français, reçut avec joie la lettre de l'empereur; il accepta avec joie les offres que lui faisait l'empereur de revenir sur ses pas à Constantinople. C'est pourquoi ayant passé le Bosphore il débarqua dans la Thrace, où l'attendait l'empereur, qui entra avec lui à Constantinople; Conrad logea dans le palais impérial. Manuel s'efforça, par des jeux, des courses de chars et des combats, à le délasser de ses fatigues et de ses ennuis. Après l'avoir comblé de présens, il lui fournit des galères qui le conduisirent dans la Palestine; il alla visiter le sépulcre du Seigneur, et revint à Constantinople. L'historien ne parle plus de cette croisade que pour dire que Conrad et Louis se rendirent en Europe sans avoir rien fait pour la gloire du Christ. Tel est le récit de Cinnam. Ce récit,

quoique fort incomplet, offre néanmoins, comme on l'a vu, des détails assez curieux. Le style de l'auteur se ressent un peu du temps où il écrivait; alors la langue grecque se corrompait par l'introduction des mots barbares, et Cinnam ne se fait aucun scrupule de les employer dans son récit; nous finirons par une remarque qui a dû frapper ceux qui se sont occupés des historiens du Bas-Empire; c'est qu'aucun de ces historiens n'a approché de l'élégante simplicité des écrivains de l'ancienne Grèce; les uns, tels qu'Anne Comnène et Nicétas, ont confondu l'affectation avec l'élégance, la déclamation avec l'éloquence historique; les autres, tels que Cinnam, ont employé un langage corrompu, un style grossier et sans chaleur, qui les place au-dessous des plus médiocres écrivains de l'antiquité.

De l'Empire grec.

L'histoire de cette croisade merveilleuse qui fonda l'empire latin de Bysance, empire sans peuple qui devait bientôt se dissiper comme une ombre, les victoires et les revers des conquérans de la Grèce, l'imprudente et inhabile politique de ces maîtres passagers qui voulaient tout devoir à leur seule épée, la ruine de ce trône latin qui croulait déjà sous son premier empereur, le facile triomphe de Manuel Paléologue, triste débris de la puissance impériale; tous les faits qui tiennent à ces grands événemens sont connus jusques dans leurs derniers détails, et nous ne voulons point revenir sur un sujet épuisé. Ducange, Lebeau, Gibon ont traité longuement et avec la supériorité du génie et de l'érudition cette époque de gloire et d'infortune, et nous-même nous avons consacré à ce récit plusieurs livres de notre histoire. Les vieux monumens qu'on peut consulter sur ce sujet, sont les chroniques de Ville-Hardoin, d'Alberic des Trois-Fontaines, de Godefroi le moine, de Mathieu Pâris, le poëme de Philippe-Mouskes, les lettres d'Innocent III, d'Honorius III et de Grégoire IX, les histoires de Nicétas, de Pachymire, d'Acropolite, de Nicéphore-Grégorus, etc., etc. On a publié naguère une *chronique de Morée*, et cette chronique est moins connue que les annales qui viennent d'être indiquées; elle donne sur cette époque les documens les plus précieux, et nos lecteurs peuvent en voir quelques extraits à la fin du troisième volume de notre histoire.

Au lieu de nous arrêter à des faits qu'on peut trouver dans vingt histoires, nous allons examiner, en forme d'indication rapide, deux questions dont la solution est de la plus haute importance. Il s'agit de connaître quelle fut l'influence des croisades sur l'empire grec, et de voir si, dans l'intérêt de la chrétienté, on ne doit pas regretter que Constantinople n'ait pas été prise à l'époque de la première croisade, puisque cette capitale devait tomber plus tard sous les coups des Latins; cette dernière question n'a point encore été touchée.

Pour les Latins barbares qui marchaient à la conquête de l'Asie, ce dut être d'abord un singulier spectacle que celui d'un peuple, parvenu au dernier degré de la civilisation, qui, tranquille au milieu du luxe et des plaisirs, achevait lentement et sans bruit ses glorieuses destinées. Les Grecs savans et polis, lâches et dégénérés, placés entre la barbarie asiatique et la barbarie européenne, haïssaient tout ce qui était étranger; dans leur orgueil dédaigneux, ils ne pouvaient souffrir qu'on leur vantât les nations nouvelles, et les historiens de Bysance refusaient de prononcer les noms des occidentaux, parce que ces noms leur paraissaient trop barbares. Les croisades vinrent épouvanter ce vieil empire. Constantinople était comme le lieu de repos des armées chrétiennes, et les pélerins ne se faisaient point scrupule de piller une terre hospitalière. Que pouvait-on attendre de deux peuples qui se méprisaient l'un l'autre, et qu'une animosité profonde avait divisés sans retour? Une envie mutuelle de se nuire se montrait dans tous leurs mouvemens, dans toutes leurs relations. Quand les empereurs s'armaient de la trahison contre les guerriers de la croix, ceux-ci dévastaient le territoire, incendiaient les villes et massacraient les habitans. Pendant tout le temps que les croisés prirent le chemin de terre pour aller à Jérusalem, la Grèce eut à souffrir de leur indiscipline, de leur fureur et de leur barbarie. De si longs ravages affaiblirent l'empire des Comnènes, et c'est ainsi que les premières croisades furent fatales au trône de Bysance. Mais si ce trône devait un jour crouler sous les coups des guerriers d'Occident, ne nous serait-il pas permis de regretter que Constantinople n'ait pas été conquise dès la première guerre sainte? Alors des populations tout entières, poussées par l'enthousiasme religieux, marchaient sous les bannières de la croix; une multitude immense suivait les barons et les chevaliers d'Europe, et l'empire latin aurait eu un peuple et des défenseurs. A l'époque de la cinquième croisade, au contraire, l'enthou-

siasme était refroidi; il n'y avait plus de multitude à la suite des armées chrétiennes; la conquête de Bysance, conquête étonnante et merveilleuse, ne put émouvoir les peuples de l'Occident, et malgré les invitations réitérées des princes de la croisade et du chef de l'église, malgré leurs promesses et leurs prières, personne ne voulut aller habiter les royaumes conquis par les armes des croisés. Si les compagnons de Godefroi se fussent d'abord emparés de Bysance, de cette grande barrièrre que les armées de la croix trouvaient sans cesse devant elles, que de malheurs ils eussent épargné à ces troupes innombrables qui couvrirent plus tard les chemins de la Terre-Sainte, et qui périrent victimes de la perfidie des Grecs! L'Asie-Mineure n'eut pas été le sépulcre d'un million de pélerins; toutes les routes auraient été libres, des communications faciles se seraient établies entre les peuples d'Europe et les colonies chrétiennes de la Palestine, et nous ne doutons point que les guerres d'outre-mer n'eussent eu alors un succès complet. Voyez à quoi tiennent les destinées du monde! S'il eut pris envie au duc de Lorraine de s'emparer de Constantinople (et que de fois il en fut question dans les armées de la première croisade)! l'Europe et l'Orient allaient changer de face. L'Asie devenait chrétienne, et le monde voyait s'accomplir ces paroles de l'évangile, souvent citées par nos vieux chroniqueurs: *Un jour viendra qu'il n'y aura plus sur la terre qu'un seul berger et qu'une même bergerie.*

Lorsque l'ombre de la puissance impériale revint s'asseoir avec Manuel Paléologue sur le trône de Bysance, ce trône était menacé par les musulmans; il subsista cependant près de deux siècles encore, ce qui étonne en voyant la faiblesse de l'empire grec et les forces terribles des ennemis. Enfin Constantinople devint la proie du farouche Mahomet II, et la ville des Césars perdit tout jusqu'à son nom.

Nous allons indiquer ici quelques historiens grecs qui ont parlé des conquêtes des Turcs et de la prise de Bysance par Mahomet II. Nicéphore Gregoras, historien grec, qui vivait à la fin du treizième siècle, et qui était neveu de Jean, métropolitain d'Héraclée, a commencé son histoire à la prise de Bysance par les croisés. Dans son IVe. livre, en parlant d'une ambassade envoyée à Paléologue par le sultan d'Egypte et d'Arabie, il entame une digression sur la première croisade, et se plait à vanter la loyauté généreuse des Français. Mais Nicéphore, après avoir fait cet éloge, ajoute qu'après la conquête de Jérusalem ils se conduisirent bien autrement qu'on ne l'avait espéré, et que les trésors de la

victoire servirent à corrompre les athlètes du Christ. Grégoras suit les progrès des Turcs en Asie jusqu'en 1345. Michel Ducas, petit fils de l'empereur Michel Ducas, a fait aussi une histoire de Constantinople; il se montre très-attaché à la religion chrétienne, et très-zélé pour la communion de l'église catholique. Michel reproche aux Grecs leur légèreté et leur mauvaise foi; il les accuse de n'avoir pas voulu s'unir franchement aux Latins, et de n'avoir fait la paix avec eux que pour obtenir par là des secours contre les Turcs. L'historien a raconté très-longuement la conquête de Constantinople par Mahomet II, et fut témoin oculaire de la plupart des faits qu'il rapporte. Laonic Chalcondyle, qui a composé dix livres sur les affaires des Turcs, vivait dans le quinzième siècle; on ne sait ni l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort. Son ouvrage commence en 1298 et finit en 1462.

George Phransès ou Phransa, de Bysance, est aussi un des historiens qui ont retracé les dernières époques de l'empire grec; il fut protovestiaire et secrétaire de Manuel Paléologue. L'histoire qu'il a laissée des six empereurs Paléologues, et qu'il a écrite en latin, ne manque pas d'intérêt. Sa chronique commence au temps où les Grecs reprirent sur les Latins la capitale de l'empire, et finit à l'année 1477. Phransès a été lui-même témoin des grandes catastrophes qu'il a racontées; personne n'a décrit avec plus d'exactitude et de détail le siège, la conquête et la dévastation de Bysance. Il s'attendrit à chaque page sur les destinées de l'empire, et comme le pieux Enée, il ne rappelle qu'avec une douleur profonde les malheurs et la ruine de sa patrie. Nous allons citer le tableau que fait George de l'intérieur de Constantinople, au moment où cette ville fut conquise par Mahomet II.

« Les musulmans soumirent à leur pouvoir la cité toute » entière le 29 du mois de mai, l'an du monde 6961, et de » Jésus-Christ 1453. Les barbares se précipitaient de tous » côtés; ils enlevaient tous ceux qu'ils rencontraient, et » massacraient ceux qui leur opposaient quelque résistance; » les chemins et les places publiques étaient cachés sous un » vaste amas de cadavres. Là, vous auriez entendu de » grands gémissemens, vous auriez vu d'innombrables cap- » tifs entraînés par les vainqueurs, des hommes et des » femmes illustres, des vierges consacrées à Dieu, arrachés » du pied des autels et traînés par les cheveux loin de ces » saintes demeures. Les petits enfans pleuraient et jetaient » des cris; les prêtres et les sanctuaires étaient dépouillés;



» et ce qui est plus horrible à entendre, vous auriez vu le » corps et le sang du Sauveur foulés aux pieds, les vases » saints pillés ou brisés, les ornemens d'église et les images » brillantes de pierreries profanés et souillés. Ces riches or- » nemens décoraient les lits et les tables des vainqueurs, et » les robes sacrées servaient de parure à leur chevaux. Ces » ennemis, précurseur de l'Antéchrist, commirent des excès » *que nos larmes poursuivront sans cesse*. O Christ roi ! tes » jugemens, pleins de sagesse, sont inscrutables et surpas- » sent notre intelligence. Les barbares mangeaient et bu- » vaient sur les tables saintes, ils se souillaient avec les » jeunes filles et les petits enfans autour de ce temple im- » mense de la sagesse divine, de ce ciel terrestre, trône de » la gloire de Dieu, char des chérubins, autour de cet autre » firmament, ouvrage de la main de Dieu, objet de l'amour » et de l'admiration du monde entier. Temple sacré, qui » ne te pleurerait? Partout le deuil et la misère, tous les » esprits étaient abattus. *Dolebat omne caput*. Dans les mai- » sons il y avait des pleurs et des gémissemens, sur les places » et dans les carrefours, les plaintes, les gémissemens des » hommes, les hurlemens des femmes, les enlèvemens et le » pillage offraient un spectacle lugubre et désolant. Les » personnages illustres par leur naissance, étaient devenus » un objet de mépris et de dérision; les impies s'enrichis- » saient; il n'y avait pas un coin de Constantinople qui ne » vît des crimes et des malheurs. O Christ roi, quelle fut » alors notre tribulation! de combien de calamités nous » fûmes frappés en ce jour. »

George Phransès avait atteint sa quatre-vingtième année, lorsqu'il composa son ouvrage. En terminant, il nous dit qu'il a entrepris sa chronique à la sollicitation de plusieurs grands personnages; il déclare qu'il a écrit cette histoire de sa propre main, et conjure les lecteurs de prier pour lui. « S'il manque quelque chose à mon ouvrage, ajoute l'his- » torien, c'est que mes infirmités et ma vieillesse ne m'ont » point permis de le revoir et de le corriger. »

Ce qui doit étonner de la part de ces derniers historiens grecs, c'est qu'en racontant les progrès des Turcs, qui s'a- vançaient menaçant la Grèce, ils ne disent rien ou presque rien des efforts que firent les pontifes de Rome, et des croi- sades qui furent entreprises par la chrétienté, pour com- battre les ennemis et les oppresseurs de Bysance.

EXTRAIT

DE L'HISTORIEN TURC SAAD-UDDIN.

MOHAMMED SAAD-UDDIN ben-Hassan effendi, vulgairement nommé *Cogia effendi*, est le plus célèbre des historiens turcs (1). Il fut khodja ou précepteur, d'abord de Mourad III, et ensuite d'Ahmet Ier.. et mourut à Constantinople, revêtu de la charge de Mouphti (2), en 1006 de l'égire (1597 de J.-C.). Il ne faut point le confondre avec Saadi-effendi, historien turc, qui vivait un siècle plus tard, à qui on doit un abrégé de l'histoire de l'empire ottoman.

Ses *Annales de l'empire ottoman* qu'il a intitulées *Couronne des chroniques* (*Taj-Uttévarikh*), parce qu'il les rédigea d'après les chroniques qui existaient alors, nous ont fourni les trois morceaux dont nous donnons ici la traduction. Saad-Uddin écrivit cet ouvrage sous le signe de Sélim II, qui le plaça avec empressement dans sa bibliothèque. Il y déroule le tableau de l'histoire des Ottomans, depuis l'origine de leur empire jusqu'au règne de Soliman Ier., en 926 (1519). Son récit jouit d'une grande estime chez les Turcs, et quant au fond et quant au style. Quant au fond, on ne saurait disconvenir en effet que, quoique Saad-Uddin n'ait pas donné à sa chronique le ton sévère de l'histoire, et qu'il n'ait pas été témoin des faits qu'il a racontés, ses annales ne soient préférables à celles des auteurs anciens qu'il a consultés, lesquels, dans leurs ouvrages, ont rassemblé des fables, méprisées par les Ottomans mêmes, et que des écrivains d'Europe n'ont cependant pas manqué de répéter. Il n'en est pas de même quant au style : un Européen ne peut manquer de le trouver beaucoup trop surchargé de métaphores et d'allégories. Saad-Uddin accumule sans cesse hyperbole sur hyperbole, figure sur figure, vers arabes, vers

(1) *Voyez* W. Jones, *Pœseos Asiaticæ comm.*, édition originale, pag. 453; d'Herbelot, *Biblioth. orient.*, au mot Saad-Uddin ben Hassan; Toderini, *Letteratura turchesca*, tom. III, pag. 189; et Demetrius Cantemir, *Histoire de l'empire ottoman*, pag. 15.

(2) On nomme ainsi le premier dignitaire ecclésiastique de l'empire ottoman; c'est lui qui donne les *fetva* ou décisions juridiques. Voyez l'*Exposition de la foi musulmane*, traduite du turc, pag. 93.

persans, vers turcs, versets du Coran, sentences traditionnelles. L'extrême recherche du style qui règne dans cette chronique, et l'emploi constant que l'auteur a fait des mots arabes et persans, la rend fort difficile à entendre, et, selon Toderini, c'est sans doute ce qui a empêché de l'imprimer à Constantinople, où l'on a publié la suite des meilleurs historiens plus récens de l'empire ottoman.

La Bibliothèque du Roi possède plusieurs manuscrits des Annales de *Saad-Uddin*. Nous nous sommes spécialement servis pour ces extraits du n°. 69, qui nous a paru le meilleur.

Nous avons consulté quelquefois utilement la Chronique de Solak-Zadeh, qui contient l'histoire de l'empire ottoman, depuis l'origine de la monarchie, jusqu'à Mahomet IV, exclusivement, mais qui n'est, jusqu'au règne de Soliman Ier., qu'un abrégé de l'ouvrage de *Saad-Uddin*.

Il existe une version italienne de Saad-Uddin, par Bratutti de Raguse, qui fut drogman de l'empereur Ferdinand III, et ensuite du roi d'Espagne Philippe IV. Nous n'en connaissons que la première partie, imprimée à Vienne, en 1649 : elle ne va que jusqu'à la mort de Mahomet Ier., en 824 (1421). La deuxième partie, imprimée en Espagne, est fort rare (1).

On trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque du roi, sous le n°. 10,528, deux volumes contenant une version française de l'histoire de Saad-Uddin, par Antoine Galland, célèbre traducteur des *Mille et une Nuits*. Malheureusement, le premier volume manque. Le deuxième ne commence qu'au règne de Mourad II. Comme Galland ne s'est point attaché à la lettre de l'auteur, son travail n'a rendu dans notre langue que les faits, et nous a été peu utile.

Parmi les traductions manuscrites de la Bibliothèque du Roi, il y a encore, sous le n°. 24, un extrait des annales de *Saad-Uddin*, traduit par Julien Galland, élève de l'Ecole des langues orientales de Constantinople, où se lit le morceau sur la prise de Bysance, que nous donnons ici ; mais cette traduction renferme bien des omissions et des contresens. On trouve aussi une traduction un peu abrégée du même morceau, faite par Galland et revue par M. Jaubert, parmi les pièces justificatives qui forment le huitième volume de l'*Histoire de Venise*, par M. Daru.

Nous devons faire observer ici que, dans notre travail,

---

(1) Nous ne croyons pas qu'il y en ait un seul exemplaire à Paris.

nous avons retranché ou modifié les métaphores trop exagérées que repoussait notre goût, et que nous n'avons pas traduit les redites, les longueurs inutiles, et ce qui s'éloignait de notre sujet. Nous avons même quelquefois abrégé extrêmement le récit de l'auteur. (1)

Relation de la bataille de Varna.

Le roi de Hongrie, excité par le prince de Servie, Vilac-Oglou, dépossédé par Mourad, voulut essayer d'arrêter les progrès des armes musulmanes. D'accord avec le sultan de Caramanie, il résolut d'attaquer la Romélie, tandis que ce prince combattrait en Anatolie. Le roi de Hongrie leva une puissante armée, à la tête de laquelle il mit son fils et le prince de Servie. Les infidèles marchèrent droit à Sophie, capitale des Bulgares. Leur dessein était de passer le défilé d'Azlad, de venir à Philippopolis, et de là à Andrinople, pour se rendre maître de tout ce que les musulmans possédaient dans la Romélie. Mais le victorieux Mourad était déjà revenu en Europe, après avoir forcé Ibrahim-Bey, prince de Caramanie, à rentrer dans le devoir. Ayant appris que le roi de Hongrie s'avançait vers le centre de ses états, il alla se poster au défilé d'Azlad, pour lui en disputer le passage : car l'armée de ce souverain étant beaucoup plus nombreuse que la sienne, Mourad ne pouvait lui livrer bataille. Les chrétiens voyant l'impossibilité de forcer le défilé, incommodés en outre par la violence du froid et par le manque des vivres, se retirèrent et ga-

(1) Pour qu'on ait une idée du genre de métaphores que nous avons retranchées, et pour faire connaître le génie de la poésie turque, nous donnerons ici la traduction de quelques vers qui suivent, dans l'original, ceux par lesquels Saad-Uddin commence le récit de la prise de Constantinople. (Voyez page 454).

« Cependant la violette avait pris en main sa massue, le lis avait ceint » son épée, mille fleurs rangées en bataille dans la plaine attendaient le » Roi du temps pour passer en revue sous ses yeux. La tulipe s'était revê- » tue de son bonnet rouge comme celui de l'Azeb (*); l'anémone portait » sa massue de fer; la rose avait couvert d'un bouclier son visage pour ne » point voir les pointes acérées de ses boutons à peine éclos; l'odorant » œillet avait élevé sur sa tête une lance d'émeraude. Ceux qui virent cette » armée végétale exprimèrent leur admiration. Le zéphir en était l'avant- » garde, le narcisse la sentinelle : il veillait à ce qu'aucune mauvaise » herbe ne vînt souiller ce camp. Le jasmin portait en avant un étendard » blanc d'une beauté parfaite; le platane tendait les mains pour faire des » vœux au ciel; il disait : *Mon Dieu, éloigne du roi de l'univers le* » *malheur; daigne lui accorder le secours qu'il attend de toi : facilite-* » *lui la conquête de Constantinople.* »

(*) Ce mot qui signifie à la lettre *célibataire*, est le nom d'une sorte de milice.

gnèrent leurs contrées. Mourad les fit poursuivre par un corps choisi de troupes ; mais le maudit Ianko (Huniades), général des infidèles, ayant mis en embuscade un gros détachement de soldats, prit si bien son temps, qu'il enveloppa les Ottomans au défilé de Nissa. Il tua un nombre incalculable de fidèles et fit prisonniers plusieurs officiers distingués, entre autres, Mahmoud-Tchélébi, frère du grand-visir Khalil-Pacha, et beau-frère du sultan : très-peu de musulmans se sauvèrent du désastre. Un historien ottoman écrit que Toukhan-Bey fut cause de cette défaite, non-seulement par sa négligence, mais par les discours qu'il tenait. « Nous avons » acquis actuellement, disait-il, une telle force, qu'il nous est » aisé de triompher de tous les infidèles réunis. Mais quand » nous les aurons détruits, comment pourrons-nous acquérir » de la gloire ? Il nous faudra labourer nos champs, et nos » yeux avides regarderont en vain les harnois de nos » chevaux. »

Toukhan-Bey, ajoute l'historien, s'attira l'indignation du sultan par cette conduite, à tel point, qu'il le fit mettre dans une prison, où il resta fort long-temps. Cependant, les infidèles, fiers de l'avantage qu'ils venaient de remporter, passèrent le Danube et s'en retournèrent dans leur pays ; tandis que, de son côté, Mourad, désolé de cette perte, se retira dans sa capitale, méditant sur les moyens de réparer l'échec que les armes ottomanes venaient d'éprouver. Sur ces entrefaites, un ambassadeur de Vilac-Oglou arriva à la cour ottomane, pour supplier Mourad de rendre à son maître ses états, et de lui renvoyer ses deux fils, qu'il avait fait prisonniers à la prise de Samendra. Il assura que, si Mourad se rendait à ses désirs, Vilac-Oglou s'engagerait, par un serment inviolable, à ne jamais se départir de l'obéissance qu'il lui jurerait. On rapporte que l'envoyé servien réussit; que Mourad fit l'échange des deux fils de Vilac-Oglou contre Mahmoud-Tchélébi, et qu'il rendit au prince la ville de Samendra.

Le victorieux sultan Mourad, après avoir vaincu ses ennemis pleins d'artifice, et donné la paix et la tranquillité aux provinces ottomanes, conçut dans son esprit éclairé par l'inspiration divine, le dessein de renoncer aux affaires des créatures pour ne plus s'occuper qu'à servir le Créateur ; d'échanger les soucis du trône contre les douceurs de la vie privée, et de ne travailler désormais qu'à acquérir le bonheur éternel. Occupé de cette pensée, il la confia à son ministre Khalil-Pacha : « Depuis long-temps, lui dit-il, le » pied sans cesse dans l'étrier, l'épée toujours hors du four- » reau, je n'ai cessé d'agir pour le bien de la religion ; il est

» temps que je quitte l'empire et que j'aille dans la retraite » m'entretenir avec le Tout-Puissant. Oui, je suis résolu de » consacrer au repentir les instans qui me restent, et de » poser mes pieds sur le coussin du repos.

» Qu'ai-je à faire de la couronne, du trône, de mes ar- » mées? je ne veux plus songer qu'à laver mes fautes dans » les larmes de la componction; je veux aller finir ma vie » au sein de la tranquillité: là, je lirai sans cesse le Coran; » là, sans cesse, je louerai l'Eternel.

» Je veux éloigner ma main de ce royaume périssable, et » semer dans le champ de mon cœur le grain de l'amour de » Dieu. Je veux être assidu à la cour sublime de l'immuable » vérité; je veux combattre mes passions et ployer la tente » de mes désirs. (1)

» Que mon auguste héritier Mahomet prenne ma place; » que son règne soit glorieux et fortuné; que, pendant sa » durée, il n'y ait point de malheureux, que l'on n'entende » aucun soupir. »

Khalil-Pacha et les principaux officiers de l'état s'opposèrent en vain à la détermination de Mourad; il persista dans son dessein, plaça son fils sur le trône, et se retira à Magnésie. Ceci arriva en 847 (1443).

Les princes voisins ayant appris l'abdication de Mourad, s'imaginèrent dans leur esprit méchant, souillé d'une haine invétérée; dans leur cœur hypocrite, blessé de l'épine de l'envie, que la retraite du sultan ne provenait que d'un dérangement de son cerveau, et formèrent le dessein d'attaquer tous ensemble l'empire ottoman. Le chef de cette troupe impie, Caraman-Oglou, écrivit à l'infidèle de Hongrie (Ladislas, roi de Hongrie), en ces termes : « Mourad a perdu » la raison, et il consume sa vie dans les plaisirs avec des » compagnons de débauche. Un jeune enfant l'a remplacé » dans le gouvernement de l'état, faible plante, qu'il est » bien facile de déraciner. Il n'a point vu le jour du combat, » il n'a point conduit son coursier sur le champ de bataille. » C'est le moment de nous unir et d'attaquer ce monarque » inexpérimenté; car, si nous attendons que l'auréole de son » bonheur ait répandu au loin des rayons éclatans, c'est en » vain que nous chercherons une semblable occasion. »

Ces nouvelles ridicules ayant circulé parmi les malheureux chrétiens, ceux-ci envoyèrent de tous côtés des lettres, firent

(1) Allusion à l'usage des Arabes nomades, qui enlèvent leurs tentes lorsqu'ils quittent un endroit pour aller chercher d'autres pâturages.

des efforts réunis, et rassemblèrent en peu de temps une forte armée. Elle se composait de Hongrois, d'Allemands, de Bosniens, d'Albanais, de Moldaves, de Valaques, de Francs et d'autres chrétiens.

Le despote Laz-Oglou, roi de Servie, se mit à l'avant-garde; quatre-vingt mille soldats infidèles, revêtus de cuirasses de fer, le suivaient : leurs cohortes audacieuses, semblables à la mer Noire, se dirigèrent vers les contrées musulmanes; ils passèrent par Belgrade, allèrent à Nicopolis, ravagèrent tout le pays et se retirèrent. Le gouverneur de Nicopolis, Mohammed-bey, fils de Firouz-bey, saisit un moment favorable, et, avec une troupe de braves, attaqua l'arrière-garde, qu'il mit en déroute, et fit plusieurs prisonniers, qu'il envoya les mains liées à la cour du sultan (1).

Le désir de l'infortuné roi de Hongrie était de passer par Varna, de se rendre ensuite à Constantinople, d'y épouser la fille de l'empereur grec, et puis d'aller à Andrinople. Dans cette intention, il se dirigea du côté de Varna. Les gouverneurs des frontières ayant appris la marche de cette armée innombrable, en envoyèrent de suite la nouvelle à la cour ottomane. Les sages ministres, après s'être concertés ensemble, annoncèrent au jeune souverain que les vils infidèles s'étaient tous levés contre l'empire ottoman, et lui firent sentir que, dans cette circonstance, la présence du victorieux Mourad était nécessaire. Avec l'autorisation de l'adolescent monarque, ils écrivirent à Mourad une lettre, par laquelle ils lui apprirent l'irruption des mécréans, et le conjurèrent d'honorer l'armée de sa fortunée présence. Mourad répondit qu'ayant renoncé aux affaires du monde, il ne pouvait consentir à ce qu'on lui demandait. Les visirs ne se rebutèrent point; ils écrivirent de nouveau en toute hâte à ce grand prince, que si les intérêts de l'empire lui tenaient à cœur, il était obligé en conscience de venir à leur tête repousser l'ennemi; que d'ailleurs il connaissait le grand précepte de la loi musulmane (celui de combattre les infidèles); qu'il était donc indispensable qu'il quittât sans différer sa retraite, s'il ne voulait point que l'islamisme éprouvât un échec. Cette lettre étant parvenue au religieux prince, Mourad crut devoir y obtempérer : suivi de ses gens et d'un corps de cavalerie, il vint en toute hâte au bord de la mer;

(1) A cette époque les esclaves étaient en si grand nombre, que Saad-Uddin assure que l'on pouvait avoir une fort belle fille pour une paire de bottes.

mais il trouva le détroit de Gallipoli occupé par soixante-cinq galères franques : alors, éclairé par l'inspiration divine, il se dirigea vers Akché-Hissar. Cependant, Dieu ayant fait connaître à Khalil-Pacha le dessein qu'il avait suggéré à Mourad, en confirmation de la sentence prophétique : *les rois sont inspirés*, ce prudent ministre, accompagné d'une troupe de braves musulmans, se rendit sur le rivage qui est vis-à-vis Akché-Hissar, pour recevoir le fortuné monarque. Il fit en même temps placer des canons pour protéger son passage, et envoya des vaisseaux pour le transporter, ainsi que ceux qui le suivaient. Comme les mesures que la prudence avait dictées étaient secondées par la prédestination, Mourad franchit le détroit sans peine, et se mit en marche pour propager la parole de Dieu et exterminer les infidèles dévoyés.

Bientôt Mourad et Mahomet firent dans la plaine d'Andrinople la jonction de leurs deux armées, semblables à deux mers, et le zéphyr de la victoire vint agiter l'étendard de la foi.

Cependant les soldats infidèles que Mohammed-bey avait faits prisonniers arrivèrent auprès de Mourad. Ce glorieux prince satisfait, considéra ce succès comme un bon augure, et adressa à l'Eternel de vives actions de grâce. Puis, laissant son fils, le sultan Mahomet, à Andrinople, il se mit à la tête des troupes, et, aidé du secours de l'être qui nous inspire tout le bien que nous faisons, il se hâta d'aller repousser les mécréans.

Sur ces entrefaites, les chrétiens, aussi vils que la poussière, ayant passé par la Valachie, étaient arrivés à Varna : les Ottomans les y atteignirent, et les deux armées se mirent en présence.

« Au matin, le roulement du tambour de la guerre se fit » entendre, et remplit, de l'Orient à l'Occident, l'atmosphère. »

Bientôt le champ de bataille fut couvert de corps sans têtes, de têtes séparées de leurs corps, et une foule de braves, entraînés par des torrens de sang, furent précipités dans la vallée de la mort.

Comme les troupes infidèles étaient innombrables, l'armée ottomane plia, et Carajeh-bey, begler-bey d'Anatolie, ayant été tué, le découragement se saisit des musulmans, et ils tournèrent le visage vers la fuite. Un grand nombre de lâches, entraînés par la crainte de la mort, s'éloignèrent du champ de bataille avec tant de précipitation, qu'en ce jour, selon le témoignage de Mevlana Edris, ils vinrent de la plaine de Dobrigeh, lieu du combat, jusqu'à la rivière de Comtchi, qui est à trois journées de chemin.

Mourad seul, entouré des officiers de sa cour, et des beys mûris par l'âge, resta dans le lieu du combat. Le vénérable monarque vit fuir ceux d'entre ses capitaines sur la bravoure desquels il avait le plus compté, mais il n'en demeura pas moins ferme et inébranlable comme une montagne, au milieu de la déroute de son armée, et adressant ses ferventes prières à la cour de celui qui seul peut satisfaire nos besoins : « O Dieu, s'écria-t-il, daigne, en faveur de tes serviteurs, » qui travaillent sans cesse pour la gloire de la religion, de » tes guerriers qui, pour la foi, se résignent à la mort; en » faveur du prince des prophètes (Mahomet), la plus excel» lente des créatures; daigne, dis-je, ne pas permettre que » les légions de la foi soient foulées aux pieds par l'armée » de l'erreur; rallie tes serviteurs, et vérifie aujourd'hui » cette sentence qu'on lit dans ta parole : *Je me fais un devoir* » *d'accorder la victoire aux croyans* (1). »

« Ah! ne laisse point triompher l'impie roi de Hongrie, » livre-le plutôt en proie au poignard de la vengeance, et » que les fidèles séparent sa tête de son corps! Arrête le » succès passager des mécréans; renverse le drapeau de » l'irreligion, et que les musulmans ne soient pas humiliés » par une défaite..... Tu es mon seul refuge et ma seule » espérance. »

Mourad en larmes, n'eut pas plutôt adressé cette prière à la cour du Créateur pour lui demander son secours et sa grâce, que le Très-Haut daigna se rendre à ses vœux.

En ce moment le roi de Hongrie, poussé par le vent de l'orgueil et de la vaine gloire, et d'après le conseil d'Ianko (Huniade), se précipita vers le lieu où combattait Mourad, espérant mettre en déroute le peu de musulmans qui étaient encore sous les armes. Dirigé par une bravoure toute humaine, une épée nue dans sa faible main, il se détacha du gros de l'armée, et s'avança vers le glorieux monarque. Le prince débonnaire supporta avec patience la bravade de ce maudit, et se confiant au vrai souverain des hommes, il s'entoura de ses gens, comme la lune du halo, et dit à ces guerriers, revêtus de la livrée de la victoire : « Lorsque cet » insensé, comme un sanglier percé d'une flèche meurtrière, » viendra se jeter au milieu de nous, ouvrez-lui un passage, » enveloppez-le dans vos rangs, et massacrez-le impitoya» blement. » Cependant, dans sa folle ardeur, l'infortuné roi de Hongrie poussa son coursier vers l'étendard impérial.

---

(1) Coran, surate XXX, verset 46; édition de Hinckelmann.

En cet instant, l'ordre de Mourad fut exécuté. Ses braves soldats ouvrent leurs rangs à ce chien présomptueux, et l'entourent lui et sa troupe méprisable. Aussitôt un brave janissaire nommé *Koja-Khizir* se jette sur *ce furieux,* lui tranche la tête, et la porte à l'illustre monarque. Mourad, satisfait, donne des louanges au courageux guerrier et le comble de ses faveurs. Quant aux infortunés qui avaient suivi leur insensé souverain, semblables à des bêtes fauves dans une forêt assaillie de chasseurs, ils périrent tous, percés de traits.

Bientôt la victoire, semblable à une jeune fiancée, écarta son voile importun, et se montra radieuse aux regards empressés du triomphant monarque. « Louanges à l'Eternel, » s'écria-t-il alors, par qui nous avons vaincu ses ennemis. » Il ordonna ensuite que l'on mît au haut d'une pique la tête de l'infidèle, et qu'on la montrât aux regards des aveugles mécréans.

Cependant, au son du tambour de la victoire, les musulmans, précédés de l'étendard du triomphe, poussèrent leurs coursiers contre les chrétiens. Ces misérables, ayant aperçu au haut d'une lance la tête, sans cervelle, du malheureux roi, furent saisis de frayeur et se débandèrent. Le maudit Ianko eut beau essayer de leur faire reprendre courage, en leur criant : « Nous ne sommes pas venus ici pour le roi de » Hongrie; notre unique dessein a été de défendre la religion » chrétienne. » Les idolâtres, troublés par l'irruption des guerriers de la foi, n'aperçurent plus que le chemin de la fuite. D'un autre côté, les musulmans qui s'étaient éloignés de la mêlée, ayant vu briller de loin les pommes dorées des enseignes victorieuses de l'islamisme, revinrent sur leurs pas, et rejoignirent la garde impériale. Ils fondirent tous sur les chrétiens, dont la force s'évanouit à leur attaque impétueuse, comme des flambeaux sans clarté qu'éteint le souffle des vents.

L'armée des infidèles ayant été ainsi mise en déroute, le begler-bey Davoud-pacha, d'après l'ordre impérial, à la tête de braves soldats de la Romélie, poursuivit jusqu'au Danube les infidèles, et, pendant deux jours et deux nuits, il fit esclaves, ou abreuva de la coupe de la mort, tous ceux qu'il put trouver. Deux cent cinquante chariots, remplis d'argent et d'effets précieux, devinrent la proie des vainqueurs, qui se les partagèrent entièrement.

Après la victoire, le vaillant Mourad parcourut le champ de bataille pour connaître le nombre de ceux qui avaient été tués; et, n'ayant pas vu un seul des infidèles, morts

dans le combat, qui eût la barbe blanche, il en témoigna son étonnement à Azeb-bey, l'un des officiers de sa cour, (qui, entre autres fondations pieuses, a fait bâtir à Brousse le temple appelé de son nom, *Mosquée d'Azeb-pacha*). « Si » quelqu'un d'entre eux avait eu la barbe blanche, lui ré- » pondit Azeb-bey, il n'aurait point participé à une entre- » prise aussi téméraire, et ne se serait point exposé à la » mort par un emportement de jeunesse. »

Après que Mourad eut remporté une entière victoire par la faveur de celui qui distribue à son gré les royaumes du monde, il fit venir en sa présence les officiers qui avaient fui honteusement, et ordonna que les uns fussent punis de mort, et que les autres, couverts de vêtemens de femmes, fussent ignominieusement conduits partout le camp. Les prudens ministres se prosternèrent au pied du trône ornement du monde, et supplièrent le sultan de ne point troubler, par des châtimens, la joie d'un si beau jour. Le monarque débonnaire, qui ne cherchait que l'occasion de pardonner, se rendit facilement aux vœux de ses visirs. Il se contenta seulement de priver de leurs charges les plus coupables.

Cependant la tête du malheureux roi de Hongrie fut mise dans du miel pour qu'on pût la conserver, et envoyée à Brousse. Là, on l'ôta du vase où elle était, on la lava, on la posa au haut d'une pique et on la promena dans la ville, au milieu de grandes démonstrations de joie.

La cour ottomane fit savoir aux différens princes musulmans la nouvelle de cette victoire, et leur envoya en même temps, pour leur donner une idée de sa puissance, des esclaves chrétiens revêtus de cuirasses, pieds et mains liés : Azeb-bey en conduisit entre autres vingt-cinq au sultan du Caire. Les Egyptiens, au corps fluet, ayant vu les formes athlétiques de ces infidèles, conçurent une haute idée de la bravoure des Ottomans, et partout on entendait ces paroles : « C'est Dieu lui-même qui favorise ce peuple. »

Le grand Mourad, après avoir payé au Très-Haut le tribut de sa reconnaissance, revint plein de bonheur et de gloire à sa capitale Andrinople.

Cette victoire, qui porta la joie dans le cœur des infidèles, eut lieu le 9 de rejeb 848 (22 octobre 1444).

Prise de Constantinople par Mahomet II.

On rapporte que le sultan Mourad-khan (II), qui habite le paradis, dicta un testament où se trouvaient plusieurs dispositions importantes, parmi lesquelles était la prise de Constantinople. Ses bienheureux ancêtres eurent toujours en vue de faire cette conquête : et Bajazet-Ilderim-khan (I) assiégea même à deux reprises cette antique cité. La seconde fois, la providence ne lui ayant pas permis de continuer le siège, il se contenta d'obtenir, dans l'intérieur de la ville, un quartier où pussent résider les musulmans. Timour (Tamerlan) ayant attaqué le sultan Bajazet, l'empereur grec aveuglé, saisit cette occasion pour rompre son traité et pour chasser les unitaires, et malheureusement des affaires plus importantes empêchèrent le monarque ottoman de tirer vengeance de cet attentat. Le sultan Mourad-khan, après avoir fortifié les frontières de son empire, forma le dessein de soumettre cette ville; toutefois comme l'être qui gouverne l'univers ne confia point à la main puissante de ce souverain la clef d'un pareil triomphe, mais le destina à aller habiter le séjour de la sainteté, Mourad exprima en mourant le désir que ses augustes successeurs se rendissent maîtres de Constantinople.

Le siège de cette ville ayant fixé l'attention de Mahomet, il rêvait nuit et jour aux moyens de parvenir à chasser les chrétiens du centre de son empire, et d'arracher du chemin de la foi le buisson de leur impure existence. Au retour de l'expédition de Caramanie, après avoir pris quelques jours de repos à Brousse, il dirigea sa marche vers Andrinople, à l'effet de disposer tout ce qui était nécessaire pour parvenir à cette conquête. Mais comme on lui dit que les vaisseaux des infidèles interceptaient le détroit de Gallipoli, il s'avança vers le canal de Constantinople, en passant par *Coja-il*, et ayant traversé le détroit à *Actché-Hissar*, il descendit vis-à-vis et jugea qu'il lui serait important d'avoir sur ce rivage un château fort, tant pour n'avoir pas besoin de recourir aux navires des chrétiens, lorsqu'il désirerait franchir ce détroit, qu'afin de pouvoir intercepter le passage de leurs vaisseaux. Dans cette intention il chargea Khalil-pacha de faire bâtir cette forteresse. D'après l'avis de ce prudent ministre, le sultan dépêcha vers l'empereur grec un envoyé pour lui demander l'autorisation de construire en ce lieu une citadelle. Le monarque infidèle n'osant s'opposer aux désirs de Mahomet,

répondit : « Le lieu que souhaite le sultan fait partie des » dépendances de Galata, faubourg qui est en la puissance » des Francs; je ne pourrais donc, à moins d'amener entre » eux et moi une contestation fâcheuse, en disposer sans » leur agrément; ainsi je pense que le *Schah* n'a rien de » mieux à faire que de renoncer au projet qu'il a formé. »

La réponse du souverain des Grecs ayant été rapportée au puissant monarque, Mahomet adressa ces mots à ceux qui étaient venus de la part du prince chrétien pour la lui communiquer. « Je désirais avoir l'approbation de votre » maître pour bâtir ce château; mais puisque l'emplacement » appartient aux Francs, je me garderai bien d'apporter le » moindre délai dans cette importante affaire. » Le sultan ayant congédié de cette manière les gens de l'empereur grec, fit à l'instant commencer les travaux. Les troupes victorieuses mirent tous leurs efforts à préparer les matériaux pour cet ouvrage, auquel concoururent cinq cents ouvriers; aussi fut-il achevé en quatre mois, et selon Mevlana Edris (1), en quarante jours. On était alors en l'année 856 (1452).

D'après l'ordre impérial Mohammed-bey, fils d'Ac-Tchaïlou, ravagea les environs de Constantinople. Il s'empara des bestiaux, il fit esclaves les Grecs qu'il trouva hors de la ville, et vint faire jouir d'un butin immense les guerriers musulmans.

A cette nouvelle, l'empereur grec prit conseil de son ministre, le méchant Kirlouca, sur ce qu'il avait à faire. Il assembla aussi les grands de l'empire qui lui dirent : « Il » existe depuis long-temps entre la cour grecque et Khalil- » pacha des liaisons d'amitié, et jusqu'ici nous lui devons » notre conservation. Nous pourrions, d'après notre ancien » usage, lui faire actuellement parvenir des poissons (2) » remplis d'or et de présens, et il ne manquera pas d'i- » maginer quelque moyen pour nous sauver. » L'empereur

---

(1) Mevla Edris ben-Hossam-Uddin el Bedlissi a écrit en persan et d'un style fort élégant l'histoire des sultans ottomans; elle commence à la fondation de la monarchie et finit au règne de Bajazet II. Elle est connue sous le nom de *Hest Bihicht*. Abou-l-Fazl Mohammed ud-defteri, fils de l'auteur, a continué l'ouvrage de son père jusqu'à la fin du règne de Selim II (d'Herbelot, *Biblioth. or.*, au mot Tarikh al Othman). Saad-Uddin fait, dans son ouvrage, un grand éloge d'Edris, quoiqu'il dise que sa chronique n'est cependant pas exempte d'erreurs.

(2) C'est-à-dire, je pense, des *peaux de poissons*. Le texte de Solak-Zadeh porte des *ventres de poissons*.

envoya aussitôt à Khalil-pacha les dons accoutumés, le priant de faire renouveler le traité de paix entre les Ottomans et les Grecs. Celui-ci regarda avec l'œil de l'avidité les sommes d'argent renfermées dans les poissons, et poussé par le malheureux amour de l'or, il parla au sultan en faveur du monarque grec. Mahomet renferma en lui-même sa colère, et lui répondit : « Nous sommes sur le point d'entrer en » hiver, allons à Andrinople, laissons passer la saison des » frimas, et au printemps nous verrons ce que nous aurons » à faire. » Khalil-pacha, ayant senti par la réponse du sultan, l'éloignement que ce prince avait pour ce qu'il lui proposait, se troubla et, plein de crainte, se retira dans sa tente, d'où il envoya aux infidèles une réponse désespérante.

Après que le château, nommé *Boghaz-Kessen* (qui coupe le détroit), fut entièrement achevé, et que le sultan eût mis tous ses soins à faire les préparatifs nécessaires pour le défendre, il permit à l'armée, asile de la victoire, de se reposer jusqu'aux jours du printemps, et alla honorer la capitale (Andrinople) de sa présence fortunée. Sur ces entrefaites il ordonna de bâtir sur la rive du Tonjé, *Ieny-Seray*, fit fondre de grands canons pour le siège de Constantinople, et disposa tout ce qui était nécessaire pour cette expédition.

« La saison des neiges, des glaces et des frimas était » passée, le doux printemps l'avait suivie, et avait déjà embelli les champs. La rose, semblable à l'agaçante beauté, » laissait entrevoir ses charmes; l'amoureux rossignol com» mençait à faire entendre ses gémissemens. La terre, cou» verte d'un tapis vert, semblait attendre les légions de » l'équitable Mahomet. Bientôt les tentes musulmanes » s'élevèrent au milieu des prés fleuris; les collines et les » vallées furent honorées de la présence des troupes de la » foi. » Le sultan tint conseil et prit de sages mesures pour trouver la voie de la réussite dans sa nouvelle expédition.

Les préparatifs nécessaires terminés, il se mit en marche, en implorant le secours de Dieu. Des canons, dont chacun aurait pu renverser une forteresse et abattre des remparts, furent transportés sur leurs affûts, et suivirent l'armée victorieuse.

Le monarque du monde passa en revue ses nombreuses légions, où l'on distinguait les officiers de l'empire, ornemens des rangs; les visirs, aussi prudens qu'Assaf (1), et

(1) Selon les Orientaux, Assaf était le premier ministre de Salomon.

dont la taille avait la majesté du cyprès. Il fut charmé de leur bonne tenue, et de l'éclat des pommes dorées de ses bannières et de ses étendards, et en rendit grâce au Créateur. Il s'adressa ensuite à ces lions terribles, qui se repaissaient de sang, à ces tigres farouches, qui ne respiraient que la vengeance, et leur dit : « que l'ordre exprimé dans » ces mots du Coran, *combattez pour la voie de Dieu* (1), » était un commandement général, auquel ils devaient » obéir. » Il leur développa toute l'importance des promesses divines qu'on lit dans les versets de ce saint livre, qui roulent sur la guerre contre les infidèles : il leur fit comprendre ensuite que la réunion de la ville de Constantinople aux possessions des unitaires, pourrait seule amener la paix et fortifier la religion. Il ajouta que le prophète avait promis, ainsi que le rapportent des traditions certaines, que son peuple s'emparerait de cette ville spacieuse, de cette place bien fortifiée, et qu'elle deviendrait le séjour des musulmans et la résidence des unitaires (2) ; et, après avoir inspiré à ses guerriers le goût du martyre, il dirigea les rênes du coursier de son bonheur vers Constantinople.

Conformément aux anciens usages, les ulémas, les scheiks et les descendans du prophète, suivirent quelque temps le khosroès victorieux, priant pour le succès de ses armes. Une foule d'esprits purs accompagnaient ces troupes belliqueuses, des légions du monde immatériel leur servaient d'avant-garde, et les contemplatifs Ac-schems-uddin et Ac-bic-dadé, marchaient auprès des cohortes de la victoire, pour demander le secours de l'Être bienfaisant.

Un matin, pendant que l'armée lumineuse du soleil s'avançait, pour s'emparer du château des ténèbres, l'avant-garde victorieuse du grand sultan arriva sous les murs de Constantinople. Bientôt l'armée impériale, semblable à une mer sans limites et à un torrent impétueux, se précipita sur ses traces, et vint assiéger la ville du côté de la terre.

A la nouvelle du dessein formel de Mahomet, le malheureux empereur grec avait fait tous les préparatifs nécessaires pour soutenir le siège, et avait apporté tous ses soins

---

Il est célèbre chez eux par sa sagesse. C'est probalement le même dont nous avons des cantiques qui se trouvent dans le psautier.

(1) Sur. V, v. 39, édition de Hinckelmann.

(2) Solak-Zadeh donne le texte de la tradition : « Certes, Constantinople sera prise par une armée excellente, sous les ordres d'un général » excellent. »



à faire réparer et fortifier les remparts ; mais comprenant que vouloir s'opposer à ce prince, aussi heureux que Féridoun, à ce héros qui avait apprivoisé le faucon de la fortune, c'était imiter le faible passereau, qui essaierait de résister à un puissant oiseau de proie ; sachant de plus que le désir qu'il avait d'être indépendant, était la cause de ses débats avec l'empereur musulman, il envoya à la cour de bonheur et de gloire un ambassadeur, pour déclarer qu'il se soumettait, offrant à Mahomet les places qui étaient dans les environs de Constantinople avec leurs dépendances, pourvu que le monarque daignât lui laisser la capitale de l'empire grec ; demandant de partager le sort des autres princes infidèles qui étaient tributaires ; et s'engageant d'envoyer chaque année le tribut qui lui serait imposé.

Le sultan équitable dédaigna les paroles de l'envoyé, et lui faisant connaître ces mots : *l'islamisme ou le combat*, il le chargea d'inviter son maître à livrer la ville.

L'empereur grec, désespéré, réunit alors toutes ses forces, espérant renverser à coup de mousquets et de bombarbes les rangs des guerriers de la foi, et les brûler avec des grenades pleines de naphte.

Les assiégeans et les assiégés poursuivirent leurs travaux ; ils étaient sous les armes depuis l'aurore, jusqu'à ce que le soleil cessât de se montrer sur l'horizon. A la fin les musulmans placèrent convenablement les canons dont nous avons parlé, et construisirent leurs retranchemens. Ce furent les azebs et les janissaires à qui le sultan confia cet emploi.

Bientôt les portes et les remparts de Contantinople furent percés en mille endroits. La flamme qui sortait de l'embouchure de ces instrumens de combat, au corps d'airain, à la bouche de feu, jetait la douleur et le trouble parmi les mécréans. La fumée qui se répandait dans les airs et qui montait jusqu'aux astres, rendait le jour lumineux semblable à la nuit sombre ; et bientôt la face du monde devint aussi obscure que la noire fortune des malheureux infidèles. En s'échappant de l'arc, les flèches, comme des ambassadeurs, faisaient entendre aux oreilles des ennemis privés d'anges gardiens la nouvelle exprimée par cette sentence du Coran : *Partout où vous serez, la mort vous y atteindra* (1). Les balistes lançant sans cesse des pierres aux

(1) Surate IV, v. 80.

téméraires qui défendaient et les tours et les remparts, ceux-ci éprouvaient à l'instant même l'effet de ces menaces du livre saint : *Tu les frapperas avec des pierres qui contiennent la sentence de ceux qu'elles atteignent* (1), et allaient au fond de l'enfer ratifier l'arrêt du tribunal de la prédestination. Toutefois les boulets de pierre des bombardes et des mousquets que lançaient les infidèles, renversèrent le *boulevard de l'existence d'un certain nombre de musulmans, et l'hippodrome du combat fut remplie de martyrs.*

Cependant deux grands vaisseaux, dont les mâts élevés montaient jusqu'aux cieux, vinrent de la part des Francs, pleins d'artifices et dignes du feu de l'enfer, porter secours aux Grecs. Les mécréans qui montaient ces navires se précipitèrent dans la place, et ils se mirent de suite à boucher les crevasses et les trouées dont les fortifications étaient couvertes, et à repousser les guerriers de la foi. Les assiégés, fiers de ce succès passager, semblables à la tortue qui sort de ses écailles, montraient la tête hors des remparts, en vociférant des injures aux musulmans. Cet événement fit que ceux d'entre les principaux de l'empire qui étaient d'accord avec Khalil-pacha, cherchèrent à persuader au victorieux monarque l'impossibilité de prendre Constantinople, la nécessité de faire la paix et de s'en retourner. Mais ce héros, qui avait naturellement de l'aversion pour les conseils timides et mal digérés, dédaigna les discours perfides de ces gens qui enseignaient le mal.

Cependant le pied ferme dans le lieu du combat, les musulmans, d'après le conseil des *ulémas* et des scheikhs aux vues droites, continuèrent à précipiter dans le fossé de la mort un grand nombre des ingrats à la divinité qui défendaient la place. Le docteur Ahmed Kourani, le scheik Ac-Schems-eddin, et le visir Zagtous-pacha, qui partageaient les sentimens du sultan, s'opposèrent à la paix et aux mesures de conciliation, en disant que, *retirer la main du pan* de la robe de la victoire, ne serait point répondre à la résolution généreuse que l'on avait formée. Ils firent connaître aux troupe la promesse du prophète, renfermée dans ces mots : *La Grèce sera votre conquête*, et leur démontrèrent combien il était nécessaire qu'ils fissent tous leurs efforts pour vérifier cette autre sentence de Mahomet : *Le plus grand combat est celui qui aura lieu à la prise de Constantinople.* Aussi les

(1) Surate CV, v. 4.

musulmans, préparés à abandonner leur vie dans la voie de la religion, éclairaient jour et nuit le champ de bataille, des flammes de leurs épées. Cependant la beauté enchanteresse de la victoire, ne laissant point voir son visage radieux, le prudent monarque rassembla les chefs éclairés de l'armée, et leur tint ce discours : « Ce côté de la place est garanti par un fossé profond, et préservé par tous les moyens » possibles de défense. Nous ne pourrions sans beaucoup » de peine traverser le fossé, *et le courrier* des *pensées* » ne saurait trouver un passage au travers de ces solides » remparts. Les murs entourent la ville de trois côtés ; si » nous ne la battons que par un seul point, nous aurons » bien de la peine à en triompher : d'ailleurs cette victoire » causerait la perte d'une grande partie de nos gens ; il » faut donc trouver aussi le moyen d'attaquer la place par » mer. »

Mais une chaîne était tendue sur le canal qui sépare Constantinople du faubourg de Galata, ce qui rendait impossible le passage des vaisseaux par cet endroit. Pour trouver un expédient, les grands de l'empire firent en vain parcourir *le désert de la réflexion au coursier de leurs pensées*. Enfin le sultan conquérant du monde conçut le dessein de faire traîner les vaisseaux musulmans du fort qu'il avait fait construire (1) et de les faire parvenir jusqu'au port par derrière Galata.

Quoique l'exécution de ce projet pût être mise au nombre des choses auxquelles il faut renoncer, toutefois, avec l'assistance de Dieu, on l'exécuta facilement. Par des dispositions surprenantes que firent d'habiles mécaniciens, les musulmans tirèrent de la mer sur le sol, leurs vaisseaux aussi grands que des montagnes, et les ayant frottés de graisse et pavoisés, ils les firent glisser sur la terre, dans les descentes et les montées, et les lancèrent sur les flots qni baignaient les remparts de la ville. Ils dressèrent aussitôt après un pont sur ces navires, et y placèrent des retranchemens.

Les moines fortifiaient sans cesse le courage des assiégés en même temps qu'ils les consolaient. « La prise de Constantinople est imposible, disaient-ils, parce que les présages » astrologiques de nos livres indiquent que notre ville ne » sera conquise que lorsqu'un souverain fera glisser sur la » terre des vaisseaux, les voiles déployées. » Mais lors-

(1) Boghaz-Kessen.

qu'ils eurent vu de leurs yeux cette merveille, ils comprirent que leur ruine allait s'accomplir ; aussi la parole s'éteignit-elle dans leurs bouches, et le feu du désespoir s'alluma dans leurs cœurs (1).

L'immonde empereur grec, ayant appris que les fortifications étaient aussi entamées du côté de la mer, en pensa perdre la raison ; néanmoins il renforça les troupes qui gardaient cet endroit, et s'appliqua à faire réparer les murailles tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; mais les soldats grecs ne pouvant y suffire, il chargea l'armée des Francs de remettre en état la partie des remparts située au midi de la porte d'Andrinople. Les principaux d'entre les Grecs furent indignés de ce qu'on ne leur avait pas confié la garde d'un lieu qu'ils auraient selon eux défendu mieux que personne, et qu'on l'eût laissée à des étrangers ; aussi la division se mit-elle parmi les assiégés, ce qui occasionna des fautes dans les ordres donnés pour faire agir ces troupes de l'erreur. Les Ottomans ne tardèrent pas à s'en apercevoir, et regardant leur vie comme une marchandise de vil prix, ils montèrent à l'assaut avec intrépidité, par les brèches qui étaient au midi de la porte d'Andrinople. Ils allaient franchir les remparts, lorsque l'avant garde des ténèbres parut du haut de l'horizon occidental, et bientôt les astres de la nuit furent témoins de la supériorité des braves musulmans. Alors le monarque juste et valeureux donna à l'armée victorieuse l'ordre de mettre des lanternes ou des bougies allumées au haut des piques et des lances, et, jusqu'à ce que l'astre du quatrième ciel jetât ses rayons sur le monde, de continuer à combattre, afin de ne pas laisser de repos aux méprisables infidèles, ni leur donner le temps de réparer les brèches. D'après l'ordre impérial, la lumière des flambeaux et des lampes éclaira le devant de la place et les alentours qui devinrent semblables à un champ couvert de roses et de tulipes. Les musulmans réunirent dans cette nuit le double mérite de combattre et de prier ; avec le sang du martyre, ils purifièrent des souillures de leurs péchés le pan de leurs robes. Bientôt le soleil étant sorti des ténèbres de l'Occident, et ayant mis en fuite avec des flèches et les dards de ses rayons, les légions des astres, le général des Francs artificieux monta sur les remparts, afin de repousser les cohortes de la foi. Au moment même un jeune musulman, *se tenant à la*

(1) Cet alinéa est tiré des Annales de Solak-Zadeh.

corde de la ferme résolution, s'élança *comme une araignée* sur les murs de la place, et ayant allongé de bas en haut son épée, semblable au croissant de la lune, d'un seul coup il fit envoler *le hibou de l'âme* de cet infidèle, du nid impur de son corps. A cette vue les Francs se précipitèrent dans le chemin de la fuite, et semblables à un torrent impétueux, ils allèrent vers la mer regagner leurs vaisseaux. En même temps les musulmans *ceignirent la ceinture de l'ardeur*, et, semblables au lion qui est à la poursuite de sa proie, sans faire attention à la pluie continuelle des flèches, des pierres, des boulets de canon et de fusil, ils coururent aux brèches, persuadés qu'elles étaient la porte de la victoire.

« La poussière du combat s'élevait jusqu'aux cieux, et, » comme un voile, couvrait la voûte azurée. »

Les épées ne se reposaient pas un seul instant; les dards et les flèches perçaient sans cesse les cœurs de cette troupe rebelle. Bientôt les Ottomans élevèrent sur les murs de Constantinople l'étendard de la victoire, et proclamèrent avec la langue libre de leur épée, les surates du triomphe et des remparts (1). La défense de la place se ralentissait, et la bonne nouvelle, exprimée par ces mots du Coran : *Certes, notre armée remportera la victoire* (2), fondait la confiance de l'armée musulmane et la remplissait d'un saint enthousiasme.

Cependant l'empereur grec, entouré de ses soldats les plus braves, était dans son palais, situé au nord de la porte d'Andrinople : il cherchait à en défendre les avenues contre les guerriers musulmans, lorsque tout-à-coup il apprit que ceux qui arborent l'étendard élevé de la parole de Dieu, s'étaient introduits dans l'intérieur de la place. Il connaît alors que le drapeau de son bonheur est abattu; son esprit se trouble; il se hâte de fuir loin de sa demeure. Pendant que se querellant lui-même sur sa mauvaise fortune, cet homme, dont l'habitation devait être l'enfer, se disait : « Où est le lieu pour fuir (3)? » Il rencontra une poignée de fidèles qui, en pleine assurance, s'occupaient à recueillir du butin. A cette vue, le feu de la haine embrase son cœur ténébreux, et la faux de son épée coupe de suite la moisson de la vie de ces paisibles musulmans. Un pauvre soldat de

---

(1) Ce sont les surates XLVIII et LXXXV.
(2) Surate XXXVIII, v. 173.
(3) Surate LXXV, v. 10.

cette troupe avait été seulement blessé : noyé dans le sang qui coulait de ses blessures, et en proie aux douleurs les plus vives, il attendait la mort. Le monarque grec ayant aperçu ce malheureux, leva son épée pour lui ôter le dernier souffle de la vie. Dans ce moment de désespoir, l'infortuné, aidé du secours de Dieu, précipite cet ennemi de la religion de dessus sa selle, ornée d'or, le renverse sur la terre noire, et, de son cimeterre guerrier, fait voler sa tête impie. Cet exploit, qui apporta du soulagement aux souffrances du bon musulman, mit en déroute ceux qui suivaient l'empereur. N'ayant que la mort devant les yeux, ils s'enfuirent loin des regards; aucun d'eux ne resta dans le lieu du combat, et n'osa mettre la main à l'épée. Sur ces entrefaites, les musulmans ouvrirent les portes de la ville, et les troupes, asiles de la victoire, qui étaient hors de la place, commencèrent à y entrer au-devant du roi puissant. Avec la permission du sultan, les troupes fortunées pillèrent la ville durant trois nuits et trois jours, et firent jouir l'œil de leur espoir *de la vue des beautés grecques, au ris doux comme le sucre*. Ce métal qui, pour l'insensé, est une source de malheurs et qui donne la réputation et la prééminence aux gens inconnus du monde, fut le partage de ceux qui échangent la denrée de l'existence corporelle contre le capital de la vie éternelle.

Le troisième jour, les hérauts de la cour sublime firent connaître la volonté de Mahomet, aussi absolue que le destin. C'était que les soldats cessassent le pillage, ne fissent du mal à personne, et demeurassent tranquilles. Cet ordre auguste ayant été exécuté, les glaives rentrèrent dans le fourreau *et les arcs dans l'angle du repos*.

Par les soins du monarque fortuné, la poussière du combat fut abattue; l'épée de la guerre, suspendue; on jeta les flèches et l'on brisa les arcs. Par ses efforts généreux on entendit, au lieu du bruit détestable des cloches, la profession de foi musulmane et le cri, cinq fois répété par jour, de la religion du prophète (1). Les églises de Constantinople furent dépouillées des viles idoles qui les souillaient; elles furent purifiées des impuretés abominables des cérémonies chrétiennes. Les usages antiques furent entièrement changés; plusieurs temples et chapelles des Nazaréens, par

(1) L'auteur veut parler ici de l'appel à la prière, qui se fait du haut des minarets cinq fois par jour. Plus bas, il compare ces minarets à *des platanes touffus sur les rameaux desquels des rossignols du jardin de la sainteté viennent se poser et chanter l'unité de Dieu.*



le placement du *mihrab* et de la chaire des fidèles, rivalisèrent avec le paradis élevé. Les rayons lumineux de l'islamisme dissipèrent les sombres ténèbres de la méchanceté.

Après que ce séjour enchanté, qui excite la jalousie *de la citadelle verte du ciel,* eut été, pendant tant d'années, rempli *d'insectes et de reptiles,* il devint, par la grâce du Créateur, la demeure des unitaires; et *la clé* de ce pays, nouvellement conquis, *ouvrit la serrure* de bien des choses difficiles.

D'après Achic-pacha (1), La célèbre prise de Constantinople eut lieu un dimanche, et le cinquante-unième jour depuis le commencement du siège. Toutefois, il est dit dans la chronique de Nechri (2), que le siège commença au milieu de *rebi-ul-evel* (vers la fin de mars), et que la conquête n'eut lieu que le 20 de *joumazi-ul-akir* (3) 857 (27 juin 1453). La date de la prise de cette superbe cité est *Baldat-Thaïbat,* ville excellente (4).

Mahomet fit saisir *Kirlouka,* ministre de l'empereur grec, et le fit mettre dans les fers lui et ses partisans.

Les vils infidèles qui avaient fui sur des vaisseaux, et qui

---

(1) Ahmed ben-Ihaia ben-Soliman-ben-Achic, pacha, est auteur d'une histoire des Ottomans, intitulée *Tarikh-i-al-i-Othman*, qui ne se trouve plus depuis long-temps. C'est une des plus anciennes chroniques ottomanes, et elle est du nombre de celles que Saad-Uddin a consultées pour composer la sienne. (Voyez, au sujet de cette histoire, une note de M. de Hammer, dans le *Journal asiat.*, tom. IV, pag. 34.)

(2) Mevla Mohammed en-Nechri el-Modarres, auteur d'un Tarik-i-al-i Othman ou histoire ottomane.

(3) Il y a un abrégé en turc de l'histoire ottomane qui place la prise de Constantinople au 21 de rebi-ul-evel 857 (1er. avril 1453).

(4) Les Turcs sont dans l'usage de fixer la date des événemens importans par une sentence anagrammatique d'un ou de plusieurs mots, ou par un ou plusieurs vers qui renferment l'anagramme de la date. Cette sentence ou ces vers ont ordinairement rapport à l'événement. On obtient ces phrases mnémoniques par la valeur numérique des lettres de l'alphabet arabe. Il est facile de se convaincre que les mots *baldat thaïbat* (tirés du Coran, sur. XXIV, v. 14) équivalent à 857, en faisant l'addition suivante :

B vaut..........	2
L..............	30
D..............	4
T..............	400
TH............	9
I..............	10
B..............	2
T..............	400
Total..........	857

s'étaient réfugiés dans la place de Sélivrée, en envoyèrent les clés à la Sublime-Porte, et se soumirent.

Le sultan fit enfermer Khalil-pacha et ses amis, et, quarante jours après, manifestant la colère qu'il avait comprimée, il le fit délivrer des liens de l'existence. Quant à ceux qui avaient suivi son parti, ils furent mis en liberté, et obtinrent le pardon du sultan.

(Le moment où nous achevons cet extrait nous offre un rapprochement assez frappant pour que nous le fassions remarquer ici. Pendant que nous traduisons le récit de la prise de Bysance par Mahomet II, la renommée vient nous apprendre que des armées parties des bords de Newa s'avancent victorieuses contre l'ancienne capitale de l'empire grec. Ce n'est pas le lieu de nous arrêter aux réflexions que doit inspirer cette extrémité des choses humaines.)

Mahomet fut loin de rester dans l'inaction, après s'être emparé de Constantinople. Il alla de suite porter la guerre en Servie, et s'empara de plusieurs villes et châteaux. Le roi de ce pays fut forcé de se soumettre et de payer un tribut annuel de trente mille sequins. Bientôt après, ce despote mourut. Mahomet crut l'occasion favorable, et se rendit incessamment en Servie à la tête de son armée. Il arriva bientôt devant Belgrade, en 860 (1455 de J.-C.), et il l'assiégea. Ses soldats se précipitèrent vers la place comme les abeilles vers leur ruche. Ils étaient sur le point d'arborer sur les murs l'étendard de la victoire, lorsque le maudit Ianko (Huniades), général du roi de Hongrie, arriva par terre, à la tête d'une forte armée, au secours de la place, en même temps qu'une flotte de bateaux vint s'opposer à l'attaque des musulmans du côté de l'eau. Alors Mahomet se vit forcé de lever le siège; et pendant qu'il battait en retraite, un infidèle osa lever le bras sur lui pour le frapper; mais le victorieux sultan lui fendit la tête, et les soldats musulmans, ranimés par cette action de valeur, chargèrent les infidèles, et les obligèrent de rentrer dans la place.

En 862 (1457 de J. C.), les troupes victorieuses de Mahomet firent une expédiiton en Morée, en Servie et jusqu'en Hongrie.

Mahomet marcha, quelques temps après, contre Trébizonde, dont l'empereur fut forcé de capituler. Kazkolo, vaivode de Valachie, tributaire de la Porte, s'étant ensuite révolté, Mahomet alla en personne l'attaquer dans son pays. Une armée innombrable ne tarda pas de se présenter à ses regards : il la défit et renversa sept mille hommes sur la place. Kazkolo ne fut pas plus heureux dans un second com-

bat, où il commandait en personne; il eut même toutes les peines du monde à se sauver, et se retira en Hongrie. Ainsi, Mahomet demeura maître absolu de la Valachie.

Aussitôt après, il alla s'emparer de l'île de Métélin, qui était au pouvoir des Francs. Cette conquête terminée, il se dirigea, en 867 (1462 de J.-C.), vers la Bosnie, dont le prince lui avait donné quelques sujets de mécontentement. Bientôt, pressé dans une forteresse où il avait eu la maladresse de se renfermer comme dans une cage, le prince de Bosnie fut obligé de se rendre par composition à Mahmoud-pacha, général musulman; et Mahomet, l'ayant fait mettre à mort peu de temps après, il incorpora la Bosnie dans ses états.

Ensuite Mahomet alla attaquer en personne l'Albanie. Le souverain de cette province, voyant qu'il n'était pas assez puissant pour résister, prit la fuite. Son éloignement rendant l'expédition plus facile, Mahomet en laissa le soin à Mahmoud-pacha, qui, en peu de temps, en soumit les principales places.

Cependant le prince d'Albanie envoya son fils à la cour ottomane, implorer le sultan pour lui. Mahomet se laissa toucher et lui accorda la souveraineté de la moitié de l'Albanie. Le fils de ce prince embrassa ensuite la religion musulmane, et parvint aux premières dignités de l'état. A la mort du père, toute l'Albanie fut réunie aux provinces ottomanes.

En vain les infidèles essayèrent de remuer en Morée; après un très-léger succès, ils furent entièrement vaincus. Le roi de Hongrie, qui, d'accord avec eux, avait l'intention d'attaquer en même temps la Bosnie, fut découragé par ce mauvais succès : toutefois, il prit deux ou trois forteresses importantes; mais il fut bientôt défait et obligé de prendre la fuite. Sur ces entrefaites, les Albanais se révoltèrent, et, peu de temps après, furent forcés de rentrer dans le devoir. Cependant, en 872 (1467), Iskander, surnommé *le Traître*, un des chefs albanais, se souleva : mais Mahomet marcha contre lui et l'obligea d'aller chercher un asile chez les Francs (1).

En 873 (1468), Mahomet alla attaquer l'île de Négrepont avec une armée navale de plus de cent galères : il ne tarda pas à s'emparer de la ville et la livra au pillage.

Quelques années après, en 880 (1475), il prit sur les

(1) Il est facile de voir, par le peu de mots que dit Saad-Uddin d'Iskender-bey, que les Ottomans sont loin d'avoir donné à ce prince l'importance que quelques écrivains d'Europe ont voulu lui prêter.

chrétiens Caffa et les places qui en dépendaient, toute la contrée d'Azof et les environs, jusqu'en Circassie. Presque dans le même temps, le prince de Moldavie commettait des actes d'hostilité contre la Porte, fier de l'alliance qu'il avait faite avec les Khans du Kaptchac de la race de Genghiz, avec le prince de Valaquie et le roi de Hongrie : il défit même complètement une armée musulmane. Mahomet l'ayant appris, vola en personne sur les lieux, en 881 (1476), ravagea le pays, et remporta la victoire sur l'armée ennemie, dont il fit un si grand carnage, que l'on éleva de hautes tours avec les têtes que ses soldats avaient coupées. Le gouverneur de la Valachie (qui était chrétien) accompagnait Mahomet dans cette expédition.

A peine Mahomet avait-il repassé le Danube, qu'il reçut la nouvelle que le roi de Hongrie lui avait déclaré la guerre. Quoique l'on fût en hiver (1), il se hâta de traverser de nouveau le Danube, avec son armée, sur le *pont de cristal que la bonté de Dieu venait de préparer,* et alla raser les forteresses que le roi de Hongrie avait fait construire. Cependant, l'année suivante, 882 (1477), l'armée musulmane fut battue en Hongrie. En 883 (1478), Mahomet alla en personne faire le siège d'Iskendérieh, en Albanie, ville située sur la croupe d'une montagne. Il fit fondre des canons sur le lieu même, et battit la place avec vigueur. Pendant ce siège, les généraux de Mahomet prirent sur les infidèles plusieurs autres places environnantes. Les habitans d'Iskendérieh se virent alors forcés de capituler : ils eurent la vie sauve et la liberté de se retirer chez les Francs.

Quelques conquêtes du côté de la Vallone précédèrent une expédition dans la Pouille. Otrante et plusieurs autres places furent forcées de se soumettre aux musulmans, et le roi de Pouille, nommé Raïcah (Ferdinand I[er].), fut obligé de se retirer auprès du roi d'Espagne; mais peu de temps après, en 886 (1481), profitant de l'absence du général musulman, il vint avec quarante vaisseaux que lui avait fournis le roi d'Espagne, et reprit toutes les places qu'il avait perdues.

Parmi les îles que Mahomet prit sur les Francs, nous citerons Lemnos, célèbre par la mine de *terre sigillée,* que, depuis long-temps, on ne connaissait plus que de nom, à cause des corsaires dont cette île était le repaire. Mahomet

(1) Les Turcs font rarement la guerre en hiver : ils se reposent ordinairement dans cette saison.

s'en empara, fit chercher la mine, et envoya dans l'île des médecins expérimentés, pour en tirer la terre selon la manière prescrite dans les livres des anciens philosophes.

En 884 (1479), les musulmans éprouvèrent quelque échec en Hongrie. Sur ces entrefaites, les mécréans, qui possédaient l'île de Rhodes, ne cessaient d'incommoder les fidèles, tantôt en leur prenant des vaisseaux, tantôt en faisant des descentes sur les rivages voisins. Aussi Mahomet résolut-il de les chasser de ce poste. En 885 (1480) il envoya Messih-pacha, un de ses généraux, en former le siège. Malgré la rupture d'un pont de bois, qui fut cause de la perte d'un grand nombre de soldats, les musulmans arborèrent sur les murs de la ville sept étendards, et plusieurs d'entre eux entrèrent dans la place : mais la défense de piller que fit le général arrêta tout d'un coup l'ardeur des troupes. Les infidèles s'aperçurent de ce découragement, et massacrèrent les musulmans qui s'étaient introduits dans la place, repoussèrent les assiégeans et les forcèrent à lever le siège. Les musulmans ne furent pas plus heureux devant Bodroum.

Cependant Mahomet fit, en 886 (1481), de grands préparatifs de guerre; mais la mort l'arrêta dans ses projets. Le jeudi 4 rebi ul-evel (3 mai) de cette année fut le dernier jour de sa vie. Il rendit l'âme dans les plus vifs sentimens de piété, se résignant à la volonté de Dieu et se confiant en sa bonté. Il était né le 7 réjeb 833 (31 mars 1430), et était monté sur le trône le 16 muharrem 855 (18 février 1451); de sorte qu'il a vécu cinquante-trois ans et en a régné trente-trois.

Aventures du prince Gem. — A la mort de Mahomet II, les grands de l'empire appelèrent au trône Bajazet II, son fils aîné. Gem (1), frère de celui-ci, qui était roi du pays de Caramanie, n'eut aucune part au sultanat. Des malveillans firent alors entendre à ce prince que les richesses et la souveraineté de son père lui appartenaient autant qu'à son aîné Bajazet, et qu'il devait partager la couronne avec lui. Gem se laissa entraîner par ces discours, et sans penser aux droits de son frère, sans songer que Bajazet avait été reconnu sultan par les grands et par tout le peuple, il leva une armée formidable, s'avança vers la ville de Brousse dont il se rendit maître, et vint jusqu'à Scutari. De là il envoya

---

(1) Il était né le 21 de safar 864 (17 décembre 1459).

proposer à Bajazet, son frère, de se contenter de la Romélie, et de lui laisser l'Anatolie. Bajazet refusa d'y consentir. *Il n'y a pas de lien de parenté parmi les souverains.* Alors Gem disposa de nouveau ses troupes, et livra bataille à son frère sur les bords de la rivière d'Iéni-Tchéher. Après avoir vaincu Bajazet, il fut trahi par Yacoub-bey, fils d'Achtin son gouverneur, et la plus grande partie de ses troupes passa du côté de son rival. Celle qui lui resta fidèle, étant trop faible pour résister à tant de forces réunies, plia et se débanda entièrement. Gem s'enfuit lui-même et revint à Cogni, où il résidait auparavant, et de là il se rendit avec sa famille en Egypte. Il y fut reçu avec de grands honneurs par le sultan Caïtba. Il fit ensuite le pélerinage de la Mecque et de Médine, et revint au Caire le 21 de muharrem 887 (11 mars 1482); là, il trouva des lettres de plusieurs émirs qui l'engageaient à revenir en Turquie, lui promettant de se déclarer pour lui. Gem consulta le sultan d'Egypte, qui non-seulement lui conseilla de marcher *où la gloire l'appelait,* mais lui fournit même des troupes. Il partit donc, et les beys et les émirs qui lui avaient écrit l'ayant joint, il vint assiéger Cogni. Découragé par quelques pertes, il prit la fuite une seconde fois en apprenant l'arrivée de l'armée commandée par son frère; et, prêtant l'oreille à des conseils perfides, au lieu de se désister de ses prétentions, et de faire ainsi cesser la guerre civile, il conçut le dessein de se sauver par mer et de se retirer ensuite en Romélie. A cet effet, il envoya avec des présens au grand-maître de Rhodes (Pierre d'Aubusson), Firenk Soliman, l'un de ses officiers, pour le prier de le favoriser dans l'exécution de ce projet. Celui-ci fit un traité par lequel il s'y engagea. Gem, trompé par les promesses de cet idolâtre, se rendit à Rhodes le 14 de joumazi ul-evel 887 (30 juin 1482), où le grand-maître, suivi des chevaliers, le reçut avec de grandes démonstrations de joie, et le fit loger dans un vaste palais. Aussitôt après son arrivée, le prince envoya Ali-bey son oncle, pour aller prendre sa famille et son bagage. Après être resté longtemps sans recevoir de ses nouvelles, impatienté d'une vaine attente, il tomba dans un grand chagrin. On lui dit alors qu'il fallait qu'il passât au royaume de France, et de là à celui de Hongrie, parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour exécuter le dessein qu'il avait, et que, lorsqu'il serait parti, en cas qu'Ali-bey vînt avec sa famille et ses effets, on ne manquerait pas de le lui envoyer. Après l'avoir abusé par ces paroles, le grand-maître le confia à un commandeur de ses parens, nommé Blanchefort, chargé de le

conduire en France. Le prince fut embarqué avec ses gens au nombre de trente, et environ vingt musulmans (qu'il avait délivrés de l'esclavage), sur le même vaisseau qui l'avait conduit, et sur lequel le grand-maître eut soin de faire monter trois cents soldats francs. Les choses ainsi disposées, le prince fit voile pour la France. Un soir, après avoir doublé le détroit de Sicile, on lui servit à souper sur le tillac du vaisseau avec des bougies allumées. Le roi de Pouille, le pape et les Vénitiens étaient alors en guerre : un vaisseau de la flotte de cette dernière nation vit de loin la lueur de ces lumières, et cingla vers ce côté. Le lendemain matin, les Rhodiens l'aperçurent et se préparèrent au combat; mais comme il faisait bonasse et qu'on ne pouvait aborder, les Vénitiens envoyèrent une chaloupe pour aller reconnaître ce bâtiment. Les gens de la chaloupe ayant vu qu'il était de l'île de Rhodes, s'avancèrent et les infidèles se firent de part et d'autre beaucoup d'amitié. Cependant les Rhodiens avaient fait descendre Gem et ses gens au fond de cale pour les cacher. Les Vénitiens ayant demandé des nouvelles du prince, ceux-ci répondirent qu'ils l'avaient laissé à Rhodes : au reste depuis cette aventure, ils n'allumèrent plus ni feu ni bougie durant la nuit.

Après avoir vu plusieurs choses extraordinaires, et entre autres de grands poissons semblables à des vaisseaux renversés dessus dessous, qui, en respirant, jetaient de l'eau à la hauteur de deux piques, le prince aborda dans un port du pays de Savoie : de là il fut conduit le lendemain à une ville appelée Nice, où il y avait beaucoup de belles femmes, et quantité de jardins fort agréables. Gem demanda alors à passer de là en Romélie; mais les chevaliers de Rhodes, cherchant des prétextes pour l'amuser, dirent qu'il ne pouvait le faire sans la permission du roi de France; qu'il fallait donc qu'il dépêchât quelqu'un pour la demander. Gem chargea Nassouh Tchélébi de cette commission : celui-ci se mit en route avec des gens envoyés par les chevaliers qui le laissèrent, au bout de deux jours, sous la garde de quelques infidèles. Gem l'attendit en vain quatre mois entiers, ce qui lui causa un chagrin inexprimable. On lui en occasionna un autre au sujet de Firenk Soliman qu'on voulait lui ôter, parce qu'il savait la langue du pays, et que Gem connaissait tout ce qui se passait par son moyen. On lui supposa donc un crime pour avoir un prétexte de le faire mourir. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peines que le prince parvint à le délivrer des mains des chevaliers, en promettant qu'il en ferait justice lui-même; mais bientôt après, il lui procura

des habits d'infidèle et lui donna le moyen de se sauver. Firenk en profita et se retira à Rome.

La peste ravageant Nice et les environs, on fit quitter cette ville au prince Gem. Il s'arrêta d'abord à Alchir (Exiles) où on lui amena Nassouh Tchélébi. On le fit ensuite passer par quinze villes bien peuplées, et il arriva enfin à Saint-Jean (de Maurienne). Parmi les montagnes qui couvrent les environs, on lui en fit remarquer une au pied de laquelle est la source du Danube (1). Puis, on le conduisit à Chambéry, capitale de la Savoie : mais le duc (Charles I) ne s'y trouvait point, il était allé voir le roi de France, son oncle maternel. Ensuite Gem arriva le jeudi 13 muharrem 888 (21 février 1483), au château de Régélié (Rumilly) qui appartenait aux chevaliers de Rhodes. Là, on lui fit entendre qu'il devait envoyer quelqu'un de ses gens au roi de Hongrie, pour s'assurer auparavant de sa bonne volonté. Gem fit ce qu'on voulut et chargea de ce soin Mustafa-bey et Ahmed-bey, à qui l'on fit prendre des vêtemens d'infidèles pour n'être pas remarqués; mais il n'entendit plus parler d'eux en aucune manière, quoique l'on eût eu grand soin de le flatter de l'espoir qu'ils reviendraient bientôt. Cependant les petits seigneurs des environs lui faisaient visite, disant qu'ils venaient voir le fils du sultan qui avait pris Constantinople. Le duc de Savoie, qui n'avait encore que quatorze ans, vint aussi le visiter en retournant de la cour du roi de France son oncle. Gem lui fit présent d'une masse d'armes de damas qui lui avait coûté cinquante florins. Ce duc, qui possédait quelques terres en Caramanie, prit de l'amitié pour le prince et chercha les moyens de le tirer des mains des chevaliers de Rhodes; mais ceux-ci s'étant aperçu de son dessein, enlevèrent Gem de là, le 21 de gioumazi ul-evel de la même année (26 juin 1483); le firent embarquer sur la rivière de Grenoble (Isère), gagnèrent le fleuve du Rhône, qui passe par la ville de Lyon, et après lui avoir fait traverser plusieurs villes, ils le firent débarquer à *Dolaknat* (2), et le menèrent au Puy (en Dauphiné). Pendant que le prince y était retenu, on apprit que Hussein-bey, envoyé à Rhodes par Bajazet pour s'aboucher avec le prince,

(1) Au lieu de *Touna* le Danube, il faut peut-être lire *Toura* la Durance.

(2) Nous n'avons pas les moyens de vérifier ces noms; nous laissons ce soin à ceux qui ont étudié l'histoire et la géographie du Limousin et de l'Auvergne.

était arrivé en Savoie; toutefois les chevaliers firent si bien qu'ils l'empêchèrent de voir le fils de Mahomet. Sur ces entrefaites, le roi de France (Louis XI), mourut le 18 du mois de rejeb de l'année ci-dessus (21 août 1483). Les chevaliers, craignant que cet événement ne causât quelque désordre dans le royaume, jugèrent à propos d'éloigner les officiers du prince. Pour exécuter ce dessein, ils firent venir environ huit cents cavaliers revêtus de cuirasses qui lui ôtèrent *de force* vingt-neuf de ses gens. Gem se plaignit de cette violence; mais on lui dit qu'on avait ordre de le faire et qu'on n'agissait ainsi que pour sa propre conservation. Du reste, on lui jura sur l'évangile qu'il ne serait fait aucun mal aux personnes qu'on lui avait enlevées. Conduites par plusieurs villes jusqu'à Aigues-Mortes, elles y furent embarquées et abordèrent à un port voisin de la ville de Nice, où Hussein-bey, envoyé du sultan, fut amené aussi : ils firent voile ensemble, et après la traversée la plus pénible, ils arrivèrent à l'île de Rhodes, d'où Hussein-bey fut renvoyé à Constantinople.

Lorsqu'on eut ainsi éloignéles officiers du frère de Bajazet, on le garda encore environ deux mois dans le même château; après on le transporta à celui de *Devchinou*, situé au haut d'un rocher où il resta le même laps de temps. De là on le conduisit à un autre château nommé *Sassenage*. Le gouverneur de ce château avait une fille extrêment belle, qui devint amoureuse du prince. Gem répondit à son ardeur, et bientôt il y eut entre les deux amans un commerce de lettres que suivirent des entrevues passionnées. (1) Après qu'il eut séjourné en celieu deux autres mois, on le fit passer par plusieurs villes, et on le mena enfin au château de Borgolou (Bourganeuf), patrie du grand maître de Rhodes: on le fit passer ensuite à un autre château nommé *Monteil*,

---

(1) L'auteur de l'ouvrage intitulé *Zizime, prince ottoman, amoureux de Philippine Hélène de Sassenage, histoire dauphinoise*, Grenoble, 1673, in-12, parle de ses amours dans un sens tout différent. Selon lui, Zizime devint extrêmement amoureux de Philippine, dont la grande beauté lui mérita le surnom d'Hélène, et offrit à son père, le baron de Sassenage, de se faire chrétien, s'il voulait la lui donner en mariage. Mais il ajoute que Philippine était éprise de son côté de Laurent de Beaumont, seigneur de Saint-Quentin, et qu'elle ne reçut les assiduités du prince que par politesse, les considérant comme une simple galanterie; que cependant le père, pour se débarrasser des poursuites de Zizime, se hâta de marier sa fille, non pas avec celui qu'elle aimait, mais avec Aymar de Grolée baron de Bressieu.

qui appartenait au frère du grand maître, où l'on fit demeurer le prince deux mois ; puis on le conduisit au château de *Moretel*, où il séjourna autant de temps, et de là à la forteresse de Bois-l'Amy, située au milieu d'un grand lac, où il fut retenu environ deux ans en une grande contrainte. Dans cet espace de temps, il pensait sans cesse aux moyens de se délivrer. Il fit déguiser en habits d'infidèles Hussein-bey et Gelal-bey, et les envoya pour tâcher de faire quelques tentatives : ils demeurèrent environ trois ans auprès du duc de Bourbon (Pierre II), et ils travaillèrent ensemble de tout leur pouvoir à procurer la liberté du prince.

D'un autre côté, le grand-maître de l'île de Rhodes, passionné pour l'argent, avait dépêché des personnes au sultan d'Egypte et à la mère de Gem, pour leur dire qu'il était prêt à leur envoyer le prince ; mais il leur avait en même temps demandé de quoi construire des vaisseaux et acheter les provisions nécessaires. Le sultan et la mère de Gem avaient fait passer à cet idolâtre vingt mille florins, et avaient retenu quelques-uns de ses députés pour caution. Il est bon de savoir que le grand-maître avait eu pour de l'argent, du secrétaire du fils de Mahomet, plusieurs feuilles de papier blanc avec le seing de ce prince, où il faisait écrire ce qui lui plaisait comme venant de sa part ; il envoyait même aux rois infidèles qui demandaient Gem pour l'avoir auprès d'eux, des lettres par lesquelles il lui faisait répondre mille mensonges, en leur mandant qu'il était libre, et que c'était de sa propre volonté qu'il restait avec les chevaliers.

Toutefois, le roi de Hongrie (Mathias Corvin), le pape (Innocent VIII), le roi de Pouille (Ferdinand d'Arragon), et quelques autres princes francs, mandèrent au grand-maître, conjointement, qu'il fallait qu'il leur envoyât le fils de Mahomet, afin de le faire rentrer dans l'empire Ottoman lorsque l'occasion s'en présenterait. Le grand-maître fut contraint d'accorder ce qu'on lui demandait ; mais il ne le fit qu'à condition qu'on lui donnerait dix mille florins, et que l'on n'entreprendrait rien pour le rétablissement du prince, sans lui en faire part. Les mêmes souverains écrivirent au roi de France (Charles VIII), qu'il était déraisonnable de retenir *en prison* le fils du puissant Mahomet, qui s'était livré volontairement aux chrétiens ; qu'ils le priaient de le remettre entre leurs mains, afin qu'ils pussent l'aider dans ses projets. Le roi de France écrivit en conséquence au grand-maître qu'il eût à se rendre de bonne grâce aux vœux des souverains, s'il ne voulait y être contraint.

Sur ces entrefaites, le fils du roi de Pouille, qui était auprès du pape, mourut. Le pape fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner, ce qui mit une grande division entre ces deux monarques, en sorte qu'il ne fut plus question de la liberté de Gem.

Cependant on tira le prince du château de Bois-l'Amy, où il était, pour le faire passer dans un autre, nommé la *Grosse-Tour*, à Bourganeuf, que le grand-maître avait fait bâtir exprès pour l'y loger. Quelque temps après, Hussein-bey, dont nous avons parlé plus haut, s'introduisit dans le château. Il fut convenu qu'à un jour fixé, le prince et les musulmans de sa suite sortiraient pour aller à la promenade comme de coutume, et qu'ensuite, tout en jouant avec les douze gardes qui ne les quittaient pas, ils leur prendraient leurs arbalètes, les tueraient, et se rendraient dans un lieu désigné, où ils trouveraient des chevaux et les choses qui leur seraient nécessaires, ce qu'Hussein-bey avait eu par le moyen du prince de Bourbon, qui avait avancé à cet effet vingt mille pièces de monnaie. Toutefois, un officier de Gem révéla le secret à un des soldats avec qui il avait coutume de boire. Le capitaine des gardes ayant eu, par ce moyen, connaissance du complot, voulait faire passer au fil de l'épée tous les gens du prince ; mais un des gardes, qui savait le turc, lui représenta que jusqu'alors, le roi de France avait cru que le frère de Bajazet demeurait volontairement dans cette retraite ; que la fourberie ne manquerait pas d'être découverte, si l'on faisait mourir ses gens tout à la fois ; qu'il valait donc mieux *s'en défaire successivement*. Le malheureux prince ne parvint qu'à force de supplications à sauver la vie à Sinan-bey, chef présumé de la conspiration. Depuis lors, on les surveilla tous de si près, que pas un d'eux n'avait la liberté de s'écarter seul. Le fils de Mahomet fut encore retenu environ deux ans dans cet endroit : pendant ce temps, il fit en vers le récit de ses misères, car il était bon poète (1).

Cependant le pape s'étant réconcilié avec le roi de Pouille, ils revinrent au dessein qu'ils avaient eu d'abord : ils dépêchèrent donc de nouveau au roi de France un exprès pour

---

(1) Saad-Uddin dit ailleurs que Gem a laissé un recueil de poésies estimé et la traduction en turc du roman persan de Selmar, intitulé *Gemschid vé Khorschid*, qu'il avait dédié à son père Mahomet II. M. de Hammer a donné dans le *Journal as.*, tom. VI, pag. 137 et 138, le texte et la traduction d'une *Gazelle* (ode) de Gem.



lui demander le prince Gem. Le roi de France tint la parole qu'il avait donnée auparavant. Il envoya un des seigneurs de sa cour, avec environ deux cents hommes, pour tirer le prince de la prison où il avait gémi si long-temps; ce qui fut exécuté le 5 de zil-hijjet 893 (10 novembre 1487); après quoi il le fit conduire aux états du pape. Gem passa par divers pays et villes de la description desquels nous ne chargerons point notre narration. On pourra prendre connaissance du détail circonstancié des aventures du prince, dans *l'ouvrage écrit à cet effet.* Nous remarquerons seulement qu'il traversa Marseille, l'un des ports les plus considérables du royaume de France, et, que de là il fut conduit à Toulon, où il s'embarqua le 2 de rebi-ul-evel 894 (12 février 1488) et aborda à Civita-Vecchia, qui est à quatre-vingts milles de Rome. Le pape ayant appris qu'il était arrivé sur ses terres, envoya au devant de lui *son fils,* suivi de quelques seigneurs, avec des chevaux pour le conduire jusqu'à Rome. Gem fut d'abord mené à un château du fils du pape, situé à vingt milles de Rome. Il fit ensuite le lendemain son entrée dans cette cité, où on le reçut avec de grands honneurs. Il fut logé dans le palais du pape, qui le jour suivant lui donna une audience extraordinaire, où se trouvèrent tous les seigneurs de sa cour et les ambassadeurs de France, d'Espagne, de Portugal, de Hongrie, de Pologne, de Gênes, de Venise, d'Allemagne, de Bohême, et *de Russie.* Le pape était assis sur son trône, sa couronne, ornée de pierreries, sur la tête, et plusieurs bagues d'un grand prix aux doigts. Gem étant entré, suivi de ses gens, et accompagné du seigneur français qui l'avait amené, et des chevaliers de Rhodes, s'avança jusqu'au trône du pape, qui l'embrassa, le baisa au cou, des deux côtés, et lui fit beaucoup d'amitiés. Il le fit ensuite reconduire chez lui, où il lui donna de grands festins pendant trois jours. Le troisième jour, il le reçut en particulier, assis sur un fauteuil, et *le prince sur un autre.* Dans l'entretien, le pape lui demanda par quel motif il était venu dans un pays d'une religion contraire à la sienne. « Mon intention, répondit Gem, » n'avait jamais été de venir dans les contrées des Francs, » mais de me rendre en Romélie; j'avais demandé à cet » effet passage aux Rhodiens, et j'avais abordé à leur île, » me confiant au traité que j'avais fait préalablement avec » eux; mais *ils y ont manqué,* et ils me retiennent *prisonnier* depuis sept ans. Procurez-moi, je vous en supplie, » les moyens d'aller trouver en Egypte ma mère et mes en» fans, dont je suis séparé depuis si long-temps. » Le pape

s'étant aperçu que le prince avait les larmes aux yeux en achevant de parler, *ne put retenir les siennes*. Néanmoins, après être resté quelque temps en silence, comme s'il eût réfléchi à ce qu'il devait répondre : « Si vous ne songez plus » à l'empire, lui dit-il, vous pouvez vous retirer en Egypte; » mais il vous convient mieux d'aller au royaume de Hon- » grie où l'on désire votre présence, et où vous pourrez » mettre à exécution votre premier dessein. »

Le prince avait eu le temps, pendant ses longs malheurs, de se convaincre du néant des choses humaines; il n'était plus sensible à l'ambition ni au désir de régner; aussi insista-t-il à faire le voyage d'Egypte. Le prince et le pape eurent encore plusieurs entretiens à ce sujet; mais Gem persista toujours dans la même résolution. Sur ces entrefaites, un ambassadeur du roi de Hongrie arriva à Rome, et demanda de nouveau le fils de Mahomet de la part de son maître. Alors le pape revint à la charge, et pressa Gem d'aller en Hongrie; mais le prince *ne voulut jamais y consentir* : « A Dieu ne » plaise, s'écria-t-il, que je me réunisse aux infidèles pour » combattre les vrais croyans; ce serait renoncer à la » religion de mes pères, à laquelle je tiens bien plus qu'à » l'empire ottoman et qu'à celui du monde entier. » Le pape, irrité de cette réponse, détourna son visage, et témoigna dans sa langue l'indignation qu'il éprouvait. Gem, qui avait appris à parler, à lire et à écrire la langue franque, comprit fort bien ce que le pape voulait dire, et lui répartit : « Vous avez bien raison d'être indigné contre celui » qui a eu la faiblesse de se livrer à vous. » Le pape, confus, s'excusa, et lui assura que les paroles qu'il avait dites lui étaient échappées en le voyant refuser de suivre les bons conseils qu'il lui donnait.

Cependant on n'avait sur Gem, à Constantinople, que des nouvelles vagues et confuses; mais Bajazet ayant appris qu'il était à Rome, y envoya, pour s'en assurer, un officier de sa cour, chargé d'une lettre pour son frère. Cet émir, nommé *Moustafa-aga*, qui fut depuis visir, arriva à Rome avec un ambassadeur des chevaliers de Rhodes, et fut reçu avec honneur par le pape. Il alla rendre ses devoirs à Gem, le salua de la part du sultan, frère du prince, et lui remit de sa part une lettre cachetée et quantité de présens. Gem, ayant alors appris que le grand-maître de Rhodes avait, *par fraude*, tiré du sultan d'Egypte vingt mille florins, vint à bout, avec l'entremise de Moustafa et du pape, d'en avoir cinq mille, par l'ambassadeur des chevaliers qui avait acompagné Moustafa. Celui-ci, après avoir appris tout

ce qui était arrivé au prince Gem, depuis qu'il était sorti hors des terres de l'empire ottoman, dit au pape que, pour éloigner les troubles et les séditions, Bajazet désirait que son frère restât loin des contrées musulmanes. Le pape, *qui aurait donné sa vie* pour acquérir l'amitié d'un officier du sultan, tel que Moustafa, n'eut pas de peine à sacrifier le prince à son intérêt particulier. Il répondit donc à l'ambassadeur du sultan : « Je suis le *serviteur soumis*, l'*humble* » *esclave* du fortuné Bajazet; la poussière de ses pieds est » la couronne de ma tête; obéir à ses ordres est toute ma » joie; je m'estimerai heureux de faire ce qu'il désire; mais » je le prie de n'entreprendre jamais rien contre mes intérêts » ni contre le repos de mes états. » Moustafa-aga conclut donc un traité avec lui : le pape l'observa avec attention, et fit garder le prince étroitement. Les choses restèrent en cet état pendant trois ans. Au bout de ce temps, le pape mourut, et *son âme impure alla servir d'aliment au feu de l'enfer.* Cependant le prince fut renfermé en un lieu de sûreté, de crainte qu'il n'arrivât quelques troubles pendant l'interrègne; il y resta vingt jours, tandis que l'on exécuta les formalités commandées par l'ancien usage de la *vaine religion* des chrétiens pour l'élection d'un nouveau pape. On le reconduisit ensuite dans le lieu qu'il habitait antérieurement, où il resta encore quelques années dans le même état de contrainte qu'auparavant.

L'indifférence que le roi de France avait précédemment montrée pour Gem, provenait de ce que les chevaliers de Rhodes *donnaient de l'argent aux ministres de ce roi pour qu'ils le détournassent de penser à lui;* aussi, toutes les fois que ce souverain témoignait le désir de voir le prince, ses ministres ne manquaient pas de lui dire que c'était un emporté qui le maudissait, lui et sa religion, dès qu'il l'entendait nommer. Que, bien loin de souhaiter de le voir, il protestait qu'il se tuerait lui-même, en cas qu'on voulût le présenter au monarque. D'un autre côté, lorsque le frère de Bajazet, ennuyé des mauvais traitemens qu'on lui faisait souffrir, demandait d'être conduit au roi de France, afin de lui représenter ses griefs, dans l'espoir qu'on le délivrerait enfin de la *rude prison* où il était détenu, les chevaliers lui disaient que le roi de France avait une si grande aversion pour les musulmans, qu'il ne voulait pas souffrir qu'un seul mît le pied dans sa capitale, et qu'ils craignaient qu'il ne lui arrivât quelque malheur, s'ils l'y conduisaient. Toute cette intrigue se découvrit par le seigneur français qui accompagnait Gem à Rome. Cet officier remarqua en ce

prince des manières si honnêtes et si obligeantes, qu'il conçut pour lui une sincère affection, et lui en donna des marques fréquentes. Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble, l'officier lui témoigna son étonnement de ce qu'ayant demeuré si long-temps en France, il n'avait point vu le roi, et n'était point allé à Paris y contempler les beautés, *filles de fées*, qui s'y trouvent, et y jouir des productions des différentes contrées qui y sont rassemblées. Le roi, ajouta-t-il, avait le plus vif désir de vous connaître. « Eh! comment, » répondit le malheureux Gem, serais-je allé à Paris, me » présenter devant le roi; l'on me disait qu'il ne voulait souf- » frir aucun *Turc* dans sa capitale......... Et d'ailleurs, » étranger, prisonnier, sous la puissance de mes ennemis, » comment aurais-je pu le faire ? »

A son retour, le seigneur français ne manqua pas de communiquer à son maître l'entretien qu'il avait eu avec Gem, et l'assura que ce prince était rempli de bonnes qualités. Le roi se repentit alors d'avoir ainsi abandonné le fils de Mahomet; il chassa même les ministres qui l'*avaient abusé par leurs mensonges*, et écrivit au pape (Alexandre VI), à plusieurs reprises, pour lui demander de laisser le prince libre de se retirer où il voudrait; mais le pape s'excusait toujours sous différens prétextes. Alors le roi envoya à Rome un des principaux seigneurs de la cour, pour demander Gem en son nom; et le pape s'excusa encore de se rendre aux désirs du monarque français. Ce seigneur lia amitié avec le prince musulman; et, de retour en France, il en parla avec tant d'enthousiasme au roi, qu'il lui inspira la plus vive affection pour lui; aussi Charles VII leva-t-il une puissante armée pour aller délivrer l'infortuné Gem. Quoique, comme chrétien, *il reçût sa couronne de la main du pape, qui est le plus grand de tous les princes francs*, et qui tient le premier rang parmi les Nazaréens; néanmoins, il était le plus puissant des rois infidèles, et avait conquis une partie des états voisins de son royaume. Il projetait même de pousser ses conquêtes jusque dans les pays musulmans, et c'est ce qui, lui faisant regarder le prince Gem comme un personnage qui pouvait lui être utile, le porta à venir, à la tête d'une armée redoutable, assiéger Rome pour obliger le pape à lui remettre entre les mains le fils de Mahomet. Le pape, instruit de la marche du roi de France, fit enfermer Gem dans un château-fort (château Saint-Ange), qui était à la tête du pont du fleuve qui traverse Rome (le Tibre), et où il y avait son trésor. Le roi de France arriva, assiégea Rome, et la prit. Le pape s'enfuit dans le château dont nous avons

parlé plus haut; le roi l'assiégea encore, et, chaque nuit, il envoyait son oncle maternel (le comte de la Marche), traiter avec le pape, et demander le prince. Le pape n'ayant point voulu relâcher le malheureux Gem, le roi fit continuer le siège pendant vingt jours. Au bout de ce temps les bastions ayant été renversés, le pape fut contraint d'en venir à un accommodement. Le traité conclu, il sortit du château, et se retira en son palais. Une nuit, le roi de France alla chez le pape, et ils firent venir le prince musulman. Ils s'assirent chacun sur un siége. Dans l'entretien, le pape, prenant la parole et s'adressant à Gem : « *Monseigneur*, lui dit-il, le » roi de France veut vous emmener avec lui; que vous en » semble-t-il? » Le prince, qui, jusqu'alors, ne s'était point entendu donner le titre de *seigneur*, outré d'indignation en se rappelant alors les mauvais traitemens qu'on lui avait fait supporter, au lieu de lui avoir rendu les honneurs dus à un prince : « Je n'appartiens ni au roi de France, répon- » dit-il, ni à vous; je suis un esclave infortuné, privé de la » liberté; il m'est fort indifférent que les Français s'em- » parent de moi, ou que vous restiez maître de ma personne. » Le pape, confus de ce discours, baissa la tête : « A Dieu ne » plaise, s'écria-t-il, que vous soyez esclave; vous êtes, » ainsi que le roi de France, fils d'un puissant monarque, et » je ne suis entre vous deux qu'un interprète. »

Trois jours après, le 1er. de joumazi ul-evel 900 (28 janvier 1494), le roi de France alla de nouveau chez le pape le sommer de lui remettre Gem. Le pape fut alors *forcé* de le lui livrer. Le roi le confia de suite à un de ses seigneurs nommé *Maréchal*, et partit de Rome le lendemain, qui était un mercredi. Il prit la route de la Pouille, et passa la nuit dans la ville de Terracine. Cette nuit, le fils du pape (César Borgia, duc de Valentinois), qui accompagnait le prince Gem, se déguisa, sortit de la place, et s'évada. Le roi de France resta cinq jours dans ce lieu, puis, continuant sa marche, il alla se présenter devant la forteresse de Monteforte. Les gens qui la défendaient ayant refusé de se rendre, il la prit de force, et passa tout ceux qui s'y trouvaient au fil de l'épée. Le lendemain, il en fit de même à la forteresse de Monte-San-Giovanni, après quoi les autres places épouvantées se rendirent sans nulle résistance. Quant à l'armée du roi de Pouille, elle fuyait toujours devant celle du roi de France.

Comme c'était une chose extraordinaire parmi les princes francs, de s'opposer aux volontés du pape, celui-ci, se trouvant extrêmement offensé de la manière outrageuse dont le

roi de France venait de le traiter, résolut de s'en venger par la mort du prince Gem, qui était innocent. Pour cet effet, il envoya à la suite de l'armée de ce roi, un barbier, *muni d'un rasoir empoisonné*, qui fit si bien, qu'il parvint à raser le prince. Le rasoir ne laissa aucune trace; mais le visage et la tête de Gem s'enflèrent, et il tomba dans un état de malaise tel, qu'on fut obligé de le mettre dans une litière. Le roi de France fit appeler, pour le traiter, les médecins les plus habiles, et allait chaque jour le voir, pour s'informer de sa santé. Lorsqu'on fut arrivé à la ville de Naples, capitale du royaume de Pouille, le mal augmenta si fort, que Gem avait des défaillances fréquentes. Sur ces entrefaites, on lui apporta une lettre que la sultane sa mère lui écrivait du royaume d'Egypte; mais il n'était plus en état de la lire, ni d'en entendre le contenu. Comme il avait toujours demandé à Dieu de ne point permettre qu'il fournît aux ennemis de la religion le prétexte d'attaquer les musulmans, mais de le retirer plutôt de ce monde, et de l'admettre au séjour de sa miséricorde, il obtint ce qu'il souhaitait, et mourut la nuit du mardi 29 de joumazi ul-evel 900 (25 février 1494), en prononçant la profession de foi musulmane. Ainsi, après avoir vidé la coupe du martyre, il alla s'abreuver de la boisson de la vie éternelle, et, dans l'union avec Dieu, oublier pour toujours les malheurs auxquels il avait été en butte dans ce monde.

Le roi de France reçut cette nouvelle avec des marques sensibles de douleurs : il fit embaumer le corps du prince, et le fit mettre dans un cercueil de fer.

Avant de mourir, Gem avait recommandé à ses officiers de faire tout leur possible pour transporter son corps à Constantinople, « de peur, leur avait-il dit, que les infidèles, » en possession de mes dépouilles mortelles, n'attaquent en » mon nom les provinces musulmanes, et n'y fassent des » conquêtes. » Il avait aussi écrit une lettre au sultan son frère, dans laquelle il le suppliait de faire venir sa mère et ses enfans du royaume d'Egypte, et d'avoir quelque considération pour les officiers qui ne l'avaient pas abandonné dans ses malheurs. Afin d'exécuter ses dernières volontés, Sinan-bey se déguisa, et se mit en chemin pour se rendre à Constantinople; mais il fut pris par des gens du roi de France, qui *le retinrent dans les fers* pendant deux mois environ. Toutefois, s'étant tiré de là avec l'aide de Dieu, il arriva à Constantinople, où il donna la nouvelle de la mort du prince, et rendit la lettre au sultan. Le divan envoya alors quelques personnes au roi de France pour demander



les restes du prince Gem, afin de les déposer auprès de ceux de ses ancêtres. Mais le roi avait prévenu l'intention de la cour ottomane, et avait déjà fait embarquer le cercueil avec de riches présens. Les envoyés ayant rencontré le bâtiment, n'allèrent pas plus loin. Le cercueil fut débarqué à Gallipoli, par ordre de Bajazet, et transporté de là à Andrinople, où il fut placé près de la sépulture du sultan Mourad.

CHRONIQUES ARMÉNIENNES.

Dans le tome IX des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi,* on trouve une notice sur deux manuscrits arméniens, dont l'un contient l'ouvrage de *Mesrob-Eretz* sur saint Nersès-le-Grand, patriarche d'Arménie, et l'autre une partie de l'histoire de Mathieu d'Edesse. Cet article, fort étendu, est de M. Chahan de Cirbied, arménien et professeur de langue arménienne. Nous profiterons de la traduction de ce savant étranger, pour faire connaître ce que les deux auteurs arméniens ont rapporté de curieux relativement aux croisades. On trouvera, dans les morceaux que nous citerons, des négligences de style, peut-être même des fautes; mais nous n'avons pas voulu nous permettre de corriger, en quoi que ce fût, un travail qui ne nous appartenait point.

Vie et Histoire de saint Nersès-le-Grand, patriarche d'Arménie, par Mesrob-Eretz. L'auteur rapporte une prophétie qui annonçait l'extinction du sacerdoce et de la royauté dans la famille des Arsacides, la venue des Sarrasins, l'expédition des croisés, et la délivrance de l'Arménie par les Romains. « La vaillante nation des Romains, dit l'historien » (au feuillet 50), viendra en Asie, à la tête de nombreuses » troupes; elle sauvera la Terre-Sainte et les peuples chré- » tiens d'Orient. » Au feuillet 51, on lit ce qui suit: « Les » légions peu nombreuses des soldats arméniens se rassem- » bleront et se réuniront alors avec les forces de la vaillante

» nation des Romains.... qui, après d'éclatantes victoires,
» s'empareront de la ville de Tauriz et du territoire de cette
» ville que bâtit Tiridate, roi d'Arménie, pour se venger
» contre la Perse de la mort de son père Khosrov; ils arra-
» cheront de la main des barbares toutes les provinces dont
» la description a été faite par l'ordre de César-Auguste. »

Cette prophétie finit par ces mots : « La nation des Ro-
» mains dominera sur toutes ces contrées par ses armes,
» pendant l'espace de quarante-trois années. » Saint Nersès fit ces prédictions aux derniers momens de sa vie; il mourut, empoisonné par le roi Bab, vers l'an 384 de J. C. Mesrob-Eretz descendait d'une famille patriarcale, et vivait dans le dixième siècle; il acheva son ouvrage l'an 967, et le dédia à Vahan Mamigonien, seigneur de la province de Daron.

Histoire d'Arménie, par Mathieu d'Edesse. — Mathieu d'Edesse, ainsi appelé du nom d'Edesse, sa patrie, appartient au douzième siècle de notre ère. Tout ce qu'on sait sur cet auteur, c'est qu'il périt lors de la prise d'Edesse par Zengui, en 1144. Mathieu a commencé son histoire vers la fin du dixième siècle, et l'a continuée jusqu'aux événemens de son temps; malheureusement le manuscrit de la Bibliothèque du Roi n'est pas complet, et s'arrête à l'année 1111. La bibliothèque des Arméniens, établis à Venise, possède un manuscrit qui s'étend vingt ans au-delà. La Bibliothèque du Roi conserve une traduction en latin de la partie de Mathieu d'Edesse que M. Cirbied a fait connaître, et dont nous allons rendre compte : cette traduction est faite depuis près d'un siècle.

Avant d'entrer en matières, Mathieu expose dans une préface les moyens dont il s'est servi pour composer son histoire. « C'est après avoir senti tout le poids d'une entre-
» prise qui paraissait au-dessus de nos forces, dit l'auteur
» arménien, que nous nous sommes engagés à rassembler
» et à vérifier tous les faits. Avant de composer notre ou-
» vrage, nous avons mis à contribution un grand nombre
» de mémoires historiques relatifs aux temps malheureux
» qui nous ont précédés. Nous nous sommes aussi quel-
» quefois entretenus avec nous-mêmes des calamités que
» des peuples barbares et corrompus, tels que les Persans,
» les Turcs et les Grecs leurs semblables, ont causées dans
» l'Arménie pendant le dernier siècle. C'est après ces con-

» sidérations que nous nous sommes décidés à suivre le fil
» de nos recherches, et à tracer la suite de ces événemens,
» que nous regardons comme des choses assez importantes
» pour les faire connaître...... En nous consacrant à ce
» travail, nous nous sommes donné toutes les peines ima-
» ginables, et nous avons été obligés, pour nous livrer à
» ces pénibles recherches, d'abandonner tous les agrémens
» de la vie, et même le soin de nos affaires particulières,
» afin d'exécuter la résolution que nous avions formée. »

Les détails que nous allons faire connaître touchant l'expédition de Zimiscès en Palestine, ne se trouvent point dans les notices des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. M. Martin a publié en 1811 la traduction d'un récit de l'expédition de Zimiscès dans la Palestine, tiré de Mathieu d'Edesse; cette traduction a été collationnée sur le texte original, par M. Chahan de Cirbied. L'expédition de l'empereur Zimiscès, qui fut comme la première croisade dirigée contre les oppresseurs de Jérusalem, eut lieu en 972 de l'ère chrétienne. Voici un extrait du récit de Mathieu d'Edesse.

Temelicus Melchi, général des troupes grecques, s'était avancé contre les Turcs, et avait remporté sur eux plusieurs victoires. Arrivée sur les bords du Tigre, l'armée impériale, surprise par un ouragan terrible, tomba entre les mains des infideles, et près de cinquante mille chrétiens périrent sous le glaive. Temelicus et quarante de ses officiers furent chargés de chaînes, et envoyés ensuite au calife de Bagdad; après une assez longue captivité, le général, indigné de l'oubli où on le laissait lui et les siens, écrivit à Zimiscès pour lui demander des secours et lui reprocher d'abandonner les prisonniers grecs dans des terres de malédiction. L'empereur de Constantinople résolut de venger le trépas des guerriers chrétiens, et se hâta de lever des armées. Les princes de l'Arménie se préparèrent à marcher avec Zimiscès. Bientôt les troupes chrétiennes se mirent en route; le pays qu'elles traversèrent fut inondé de sang, et leur passage fut marqué par la destruction de trois cents villes ou forteresses. Zimiscès poursuivit sa marche triomphante jusqu'au pays de Jérusalem; il écrivit à Achod, roi d'Arménie, une lettre que nous allons copier.

A Achod Chahin, roi des rois de la grande Arménie, notre allié fidèle et chéri.

« Roi des rois, cette lettre va vous apprendre les grandes merveilles que Dieu a daigné opérer en notre faveur. Les victoires que nous avons remportées sont étonnantes et presque incroyables. Le dieu de miséricorde agit pour ses enfans dans le courant de cette année, par l'instrument de notre puissance. Nous avons voulu faire part de ces heureuses nouvelles à V. M., notre fils chéri Alchod Pacratide (1), parce que nous savons que vous partagerez notre joie, comme chrétien et comme ami de notre empire.

» Vous serez charmé d'apprendre les salutaires effets de la protection de Jésus-Christ, et de vous convaincre que Dieu est toujours venu au secours des chrétiens. C'est lui qui a rendu les Persans tributaires de notre empire. Vous saurez que nous avons arraché de la main des Turcs les reliques de saint Jacques de Nisibe qui se trouvaient dans cette ville, que nous les avons mis à contribution, et leur avons emmené beaucoup de prisonniers. L'émir Ali Moumni, prince des Africains appelés Makrs, arabes, eut l'audace de venir au devant de nous, à la tête d'une armée nombreuse. Les deux armées en présence, on se battit aussitôt avec tant de bravoure et d'opiniâtreté, que l'affaire devenait très-incertaine, et que nous nous vîmes un moment en grand danger. Mais enfin nous avons vaincu par l'assistance divine, et nous les avons obligés de prendre, comme les autres, ignominieusement la fuite. Nous avons pénétré dans leurs pays, nous avons pris plusieurs cantons, et passé les habitans au fil de l'épée, après quoi nous sommes entrés en quartiers d'hiver. Au commencement du mois d'avril, notre armée ayant la cavalerie en tête, est entrée dans le pays des Phéniciens, dans la Palestine et dans les terres cananéennes. Nous n'avons fait grâce à aucun des Africains qui s'étaient rassemblés dans les environs de Damas.

» Partis de là avec notre armée, nous avons marché du

---

(1) Pacratide : c'était le nom de la dynastie qui régnait à cette époque en Arménie.

côté d'Antioche, parcourant les divers cantons de notre royaume que nous avons reconquis, et où nous avons fait un grand nombre de prisonniers. Nous avons ensuite dirigé nos pas vers la ville de Hès. Ses habitans, nos tributaires, nous ont bien reçus. De là quelques paysans de ces cantons nous ont conduits jusqu'à la ville de Vadelvocka, qui s'appelle aussi Héliopolis ou ville du Soleil (1). Cette cité, très-renommée et fort riche, n'était point disposée à nous recevoir. Sa garnison sortit pour nous attaquer. Nos troupes l'eurent bientôt repoussée, et lui tuèrent beaucoup de monde. Après quelques jours de siège, la ville s'est rendue. Nous avons fait prisonniers quantité d'habitans, hommes, femmes et enfans, que nous avons emmenés avec un butin considérable et beaucoup de bétail. Nous avons continué notre marche vers la ville de Damas que nous avions l'intention d'assiéger. Mais son gouverneur, vieillard expérimenté et prudent, nous envoya une députation chargée de nous offrir de riches présens, et de nous prier de ne point faire subir à la ville qu'il commandait le sort de Vadelvocka, de ne point emmener les habitans en captivité, et d'empêcher qu'on ne dévastât leurs campagnes. Ils nous firent présent d'un grand nombre de mulets choisis et de superbes chevaux couverts d'or et d'argent. Après avoir levé sur eux une contribution de 4,000 *tahégans* (2) en or arabe, nous leur accordâmes un détachement de nos troupes pour garder leur ville, et ils contractèrent par écrit l'engagement de demeurer toujours soumis à notre empire. Nous confiâmes le commandement de Damas à un nommé *Tourq*, natif de Bagdad, homme de grand mérite, qui, accompagné de cinq cents cavaliers, était passé à notre service, et avait embrassé la religion chrétienne. Il nous avait déjà servi utilement en diverses circonstances. Dans leur transaction, les habitans de Damas s'engagèrent aussi à nous payer exactement un tribut annuel. Flattés de faire partie de notre empire, ils promirent de se battre contre nos ennemis. En récompense de cette bonne conduite, nous n'avons pas laissé plus long-temps leur ville en état de guerre. Nous partîmes

(1) C'est la ville nommée par les Arabes Baalbec.

(2) Tahégan. C'était le nom d'une monnaie arménienne. Il y avait des tahegans d'or et des tahegans d'argent.

donc pour Tibériade, lieu où Notre S. J.-C. opéra le miracle des cent cinquante-trois poissons. Lorsque nous nous disposions d'assiéger cette ville, les habitans imitèrent ceux de Damas ; ils se soumirent, nous apportèrent de riches présens, et nous payèrent 30,000 tahégans. Ils nous demandèrent également de nos troupes pour former la garnison de leur ville, et promirent de rester constamment soumis à notre empire, et de nous payer le tribut annuel. En conséquence, nous ne fîmes point de prisonniers chez eux ; nous avons quitté ce canton sans y commettre le moindre dégât, parce que c'est la patrie de plusieurs des saints apôtres. Nous avons tenu la même conduite envers la ville de Nazareth, où la Sainte-Vierge Marie, mère de Dieu, reçut l'annonce de la part de l'ange.

« Ensuite nous nous rendîmes sur le Mont-Thabor, dans l'endroit même où Jésus-Christ, notre Dieu, fut transfiguré. Pendant que nous étions là, des habitans de Ramla et de Jérusalem vinrent implorer notre clémence, nous demander d'être gardés par nos troupes, et se donner entièrement à nous. Nous leur avons accordé l'objet de leurs demandes; mais nous avons voulu que le saint-sépulcre fût délivré de la main profane des Turcs, et nous avons mis des garnisons dans tous les cantons nouvellement soumis à notre domination. Nous avons agi de même avec les habitans de Beniata qui s'appelle aussi Decapolis, avec ceux de Genesareth et d'Iracé qui se nomme aussi Ptolémaïs. Ils s'engagèrent par un acte solennel à nous rester soumis et à nous payer tribut. Nous arrivâmes à Césarée, qui est sur le bord de la mer; ses habitans se donnèrent entièrement à nous. Si les Africains, dans la consternation où ils étaient, et pour échapper à notre poursuite, ne se fussent retirés dans des forteresses sur le bord de la mer, nous serions entrés dans la sainte ville de Jérusalem, et nous aurions fait à Dieu nos prières sur les saints lieux mêmes ; mais comme ils s'étaient sauvés vers les côtes de la mer, nous avons gagné la partie supérieure du pays dont nous nous sommes emparés, et nous y avons mis des garnisons de troupes grecques. Nous avons pris d'assaut toutes les villes qui refusaient de se soumettre.

» En avançant vers les côtes jusqu'à la ville de Wrèdon, citée fameuse et très-fortifiée, qui s'appelle aujourd'hui Béruth, nous avons rencontré l'armée des Africains. Nous leur avons livré combat, nous en avons fait un carnage affreux,

et mille d'entre eux ont été faits prisonniers. Ils ne furent pas plus épargnés que Mousni Emir Ali Moumni. Nous avons mis des troupes dans Wridon, puis nous avons pris la route de Sidon. Les Sidoniens, informés de nos victoires, ont envoyé au-devant de nous les personnes les plus âgées de la ville pour nous offrir leur soumission, une forte contribution, et nous promettre fidélité. Nous avons accepté le tribut et leur soumission. Nous avons mis garnison impériale chez eux, et nous sommes allés pour réduire la forteresse de Biblos, plus ancienne et plus fortifiée. Nous l'avons prise après quelques heures de combat. Ses habitans ont été faits prisonniers, et nous en avons enlevé un riche butin.

Nous avons traversé plusieurs villes maritimes, en passant par un défilé si étroit que jamais cavalerie n'avait osé s'y engager; car ce chemin est si tortueux et si difficile, qu'on en trouverait difficilement un plus mauvais. Là, nous avons trouvé plusieurs belles villes et grands châteaux dont la garde avait été confiée à des Africains. Nous avons pris d'assaut toutes ces villes et forteresses, et nous avons fait prisonniers tous les habitans. Avant d'arriver à la ville de Tripoli, nous avons envoyé un corps de cavalerie, composé de Tymatzv et de Dochkhamadatzy, pour s'emparer du défilé qui s'appelle Karered, où nous savions que s'étaient retirés ces scélérats d'Africains. J'avais fait placer, de côté et d'autre, des troupes en embuscades pour s'emparer d'eux. Mes ordres furent bien exécutés. Dès qu'ils aperçurent notre avant-garde, 2,000 Africains vinrent l'attaquer; mais bientôt mes troupes en firent une horrible boucherie, et le reste fut fait prisonnier. Nous en agissions ainsi partout où nous passions. Nous ne saurions dissimuler que nous avons presque entièrement détruit les environs de Tripoli, tué les bestiaux, dévasté les vignes, et coupé les arbres. D'autres Africains eurent encore l'audace de venir nous attaquer; mais ils ne tardèrent pas à éprouver le sort de leurs compatriotes; ils furent tous taillés en pièces.

» Nous primes ensuite la ville de Djovel, qu'on nomme Gabaon, et celles de Palana, de Séon, et même la ville célèbre d'Oursav, de sorte que depuis Remla et Césarée, il ne restait plus rien à conquérir. La mer et la terre se soumirent également à nous, par l'assistance divine. Jusqu'à Babylone même, tous les peuples sont nos sujets et nos tributaires. Nous avons employé sept mois à parcourir ces contrées avec nos troupes. Nous avons ruiné quantité de villes et de villages qui s'étaient montrés rebelles.

» L'émir Ali Moumni, enfermé dans Babylone, n'a plus

osé en sortir pour lever de nouvelles troupes contre nous. Si nous n'eussions pas rencontré des terres stériles et sans eau, comme V. M. sait qu'il s'en trouve aux environs de Babylone, nous eussions conduit jusqu'à cette ville nos armées victorieuses.

» Du côté de l'Egypte, nous n'avons laissé aucun ennemi. Par la grâce de Dieu, tous ces peuples nous sont fidèles et soumis. A présent, toute la Phénicie, la Palestine et la Syrie font partie de notre empire, et ne gémissent plus sous la servitude des Turcs. Les habitans du Mont-Liban sont sous notre obéissance. Nous avons fait prisonniers quantité de Turcs que nous y avons trouvés, et nous les avons incorporés dans nos troupes. Nous avons traité, avec beaucoup d'humanité et de douceur, les habitans d'Assyrie. Nous en avons emmené environ vingt mille hommes que nous avons transportés à Gabaon. Voilà les victoires que le Dieu des chrétiens nous a fait remporter : bienfait signalé qu'il accorde à notre empire et qu'il refuse à d'autres. Nous avons trouvé dans la ville de Gabaon les saintes chaussures avec lesquelles J. C. voyagea sur la terre. Dans le courant du mois de septembre, nous avons retiré nos troupes dans la ville d'Antioche, et puis nous avons voulu donner à V. M. ces détails qui l'étonneront sans doute, et l'engageront à rendre des actions de grâce à la Divinité. Vous connaîtrez, par cette lettre, les faveurs que Dieu nous a accordées, et l'étendue du pouvoir qu'il a mis entre nos mains, par la vertu de la sainte croix. A présent le nom de Dieu est loué partout : et notre royaume devient florissant par l'assistance divine. Nous ne cessons de l'en remercier et de le louer; c'est par lui seul que nous avons pu soumettre tant de pays, et c'est à lui que nous adresserons toujours nos louanges. »

Sous la date de l'an 1037 de Jésus-Christ, Mathieu parle d'une éclipse totale de soleil, *pareille à celle qui eut lieu au moment de la mort de Jésus-Christ*, et accompagnée d'un violent tremblement de terre. L'effroi s'empara de tous les cœurs et tous crurent la fin du monde prochaine. Quand le phénomène eut cessé, le roi d'Arménie, nommé Jean, et le patriarche Pierre, envoyèrent consulter le docteur *Jean Gozeren*, homme pieux et savant dans l'astronomie et l'histoire de la nature. Le docteur répondit qu'on était menacé des plus affreux malheurs, de troubles civils et religieux, d'une grande corruption de mœurs, d'une invasion terrible des Turcs ou peuples venus des déserts de Scythie, enfin que ce signe présageait l'arrivée de la *vaillante nation* des

Francs qui devait conquérir Jérusalem et toutes les provinces chrétiennes. Jean Gozeren ajouta que les Francs resteraient long-temps maîtres de ces contrées, et qu'à leur approche les Persans et tous les infidèles avec eux s'enfuiraient dans leur pays.

D'après Mathieu d'Edesse, l'année 1096 vit s'accomplir la prophétie de saint Nersès et celle du docteur Jean; « J'en » fus témoin oculaire, ajoute l'historien. En cette année, » poursuit l'auteur, *la porte des Latins fut ouverte*, et » les occidentaux sortirent de leur pays; alors tout s'agita » en Espagne, en Italie, en un mot, depuis l'Afrique » jusqu'à l'extrémité du pays des Francs. De formidables armées et des soldats aussi nombreux que les sables de la » mer se mirent en marche, conduits par tous les princes et » généraux francs. Chacun des chefs s'empressait d'aller » secourir les chrétiens, et de délivrer du joug des Sarrasins le saint-sépulcre où Dieu fut enseveli.

» Ces hommes, tous issus du sang des rois, tous recommandables par leur piété et leurs éminentes qualités, et » élevés dans l'exercice de la religion, étaient : Godefroi, » prince distingué par son courage, et parent des rois d'occident; Baudouin, son frère; Bohémond, qu'on appelait » *le grand comte;* Tancrède, fils de la sœur de Bohémond; » le comte de Saint-Gilles, prince redoutable et couvert de » gloire; Robert, prince des Normands; un autre Baudouin; et enfin le comte Josselin, prince vaillant et » brave. »

Le chroniqueur d'Arménie suit les armées chrétiennes, nombreuses comme les étoiles du ciel, à travers la Hongrie, la Bulgarie et la Grèce, jusqu'aux portes de Constantinople, et continue ainsi sa narration : « Cependant l'empereur » conclut un traité de paix avec tous les princes occidentaux, leur fit de grands présens en or et en argent, et les » mena dans l'église de Sainte-Sophie, où ils promirent » et jurèrent de lui rendre toutes les provinces que les » Persans (les Turcs) avaient enlevées à son empire, se » réservant de garder pour eux-mêmes les autres conquêtes » qu'ils feraient sur les Sarrasins et les Persans. Ce traité » fut, de plus, confirmé par les liens indissolubles d'un » serment prononcé sur la croix et sur l'évangile. Les » Francs reçurent de l'empereur des troupes auxiliaires; » puis ils s'embarquèrent et arrivèrent à Nicée. La bataille » fut sanglante, car les deux armées combattirent avec une » bravoure égale. Les deux corps de bataille se joignirent » avec furie; on voyait, de part et d'autre, briller les cas-

» ques, on entendait le choc des cuirasses qui se heurtaient, » de tous côtés on tirait de l'arc, les troupes des infidèles » se tenaient serrées, la terre était ébranlée des cris per- » çans dont l'air retentissait, et les chevaux effrayés recu- » laient au bruit des flèches qui se choquaient; les deux ar- » mées étant également composées de soldats d'élite et d'une » valeur extraordinaire. Un brave s'acharnait sur un autre » brave, et, tels que de jeunes lions, ils se battaient avec » fureur; enfin cette grande et terrible journée fut comme » le prélude des sanglantes batailles qui se livrèrent dans » la suite. Quoique l'armée du sultan fut de six cent mille » hommes, les croisés remportèrent la victoire, et firent » un tel carnage, que toutes les campagnes étaient couver- » tes de cadavres; ils firent aussi cent mille prisonniers, » et un butin immense en or et en argent.

» Trois jours après, le sultan revint attaquer les Francs » avec deux autres armées très-nombreuses. Ce combat fut » encore plus sanglant que le premier; les chrétiens, com- » battant avec la même fureur, firent une horrible bouche- » rie des Persans, en prirent un grand nombre, et les » contraignirent d'abandonner tout-à-fait le pays. Après » cela, ils remirent Nicée entre les mains d'Alexis.

» Quand les Persans furent instruits de l'arrivée des » Francs qui étaient campés dans leur voisinage, ils réu- » nirent toutes les forces qu'ils avaient dans cette contrée » pour leur résister, et les attaquèrent. Les croisés rem- » portèrent sur eux une victoire sanglante; le fruit de » cette victoire fut la prise de Nicée, assiégée immédiate- » ment après le combat, et où les vainqueurs égorgèrent » tout ce qu'ils trouvèrent d'infidèles. Ceux-ci appelèrent » alors à leur secours le sultan Kilidj-Arslan, qui était oc- » cupé à faire le siége de Mélitène; aussitôt qu'il apprit ces » désastres, il rassembla une nombreuse armée et marcha » contre les Francs qui étaient encore dans les environs de » Nicée. »

« L'an 546 de l'ère arménienne (1097 de Jésus-Christ), pendant que les patriarches Vahram et Basile gouvernaient l'église d'Arménie et qu'Alexis régnait sur les Grecs, les Francs continuèrent leur marche au nombre de cinq cent mille; ils donnèrent, par des lettres, avis de leur marche à Thoros, prince d'Edesse, et au grand prince d'Arménie, Constantin, fils de Rupen, qui possédait alors le mont Taurus, depuis Kobidar (place forte), dans la province de Maraba, avec plusieurs autres petites contrées. Les croisés ayant franchi les endroits inaccessibles du mont Taurus,

traversèrent la Cilicie par Troade, autrement appelée *Anabarze de Troade*, et enfin arrivèrent devant Antioche. L'armée dressa ses tentes dans la vaste plaine où est située cette ville, et contraignit Aghousien (Accien, ou Baghi-Sian selon Alboulfeda) à se renfermer dans les murs d'Antioche avec ses troupes; on forma ensuite le siège de la ville, et il dura dix mois, pendant lesquels on la serra de fort près. » Mathieu d'Edesse, après avoir parlé de plusieurs victoires remportées sur les infidèles, dit quelques mots sur la misère des pélerins qui assiégeaient Antioche. « Les princes arméniens Constantin, fils de Rupen; le second prince, appelé *Pasouni;* et le troisième, appelé *Oschin,* qui possédaient chacun une province du côté du mont Taurus, s'empressèrent alors de fournir en abondance aux croisés toute sorte de provisions de guerre et de bouche. Les monastères arméniens de Siav-liar, c'est-à-dire du Mont-Noir, et tous les chrétiens du pays, imitant la conduite louable et généreuse de leurs princes, firent des envois considérables de vivres au camp des Francs, qu'ils regardaient comme des frères et de véritables amis. Par le manque de vivres, une maladie épidémique s'était répandue dans l'armée, et la septième partie des troupes avait succombé; mais le Dieu de miséricorde ne les abandonna point, et il en eut soin comme des Israélites dans le désert. »

Notre chroniqueur s'est beaucoup étendu sur les événemens qui précédèrent et accompagnèrent la prise d'Edesse par Baudouin; comme il devait être bien informé, nous allons rapporter textuellement son récit. D'ailleurs, tous nos historiens occidentaux ont raconté différemment cet épisode de la première croisade; et il est curieux de comparer leur narration avec celle d'un témoin oculaire. « L'an 547 de l'ère arménienne (1098 de J. C.), dit Mathieu, le comte Baudouin vint avec une centaine de cavaliers à Tell-Bascher (ville située sur l'Euphrate), et s'empara sans coup férir de cette ville. Le prince Thoros, qui commandait alors à Edesse pour l'empereur grec, reçut avec joie la nouvelle de l'heureux succès du comte; il en conçut de l'amitié pour lui, et le pria de venir le joindre avec des troupes, pour augmenter ses forces, et aller faire ensemble la guerre aux Sarrasins, et particulièrement aux émirs voisins qui l'opprimaient. Baudouin se rendit à l'invitation du prince, et alla le joindre avec une soixantaine de cavaliers. Le gouverneur et les habitans d'Edesse le reçurent avec de grandes démonstrations d'ami-

tié, et s'empressèrent de lui procurer tous les agrémens possibles; ensuite ils conclurent ensemble un traité d'alliance, et dans le même temps Constantin, prince des Arméniens, qui était à Gargara, et qui avait été aussi appelé au secours d'Edesse, entra dans cette ville. Ces deux princes, à la tête des troupes que Thoros venait de lever dans la ville et la province d'Edesse, marchèrent bientôt contre l'émir Baldoukh, qui fut contraint de s'enfermer dans Samosate. (Voyez ici Guillaume de Tyr, livre IV, chap. 4.) Alors les troupes chrétiennes pillèrent les maisons situées hors de la ville, et les Turcs furent obligés de rester spectateurs oisifs de ce pillage; mais quand ils virent que les chrétiens étaient occupés à partager le butin, ils firent une vigoureuse sortie avec trois cents cavaliers, et, réunis aux habitans des faubourgs, ils fondirent avec fureur sur les ennemis, en tuèrent environ deux mille, et les forcèrent de prendre précipitamment la fuite. Le prince Constantin et le comte Baudouin coururent jusqu'à Edesse, auprès du prince Thoros : cette défaite arriva la deuxième semaine de carême.

» L'amitié et la bonne intelligence qui unissaient le comte Baudouin et le prince d'Edesse, se changèrent bientôt en haine. Le comte conçut le projet de s'emparer de la ville; et les habitans, qui auraient dû avoir beaucoup de reconnaissance pour Thoros, par lequel ils avaient été plusieurs fois délivrés du joug des barbares, et qui les avait gouvernés avec une grande douceur, ne le payèrent pourtant que d'ingratitude. Ils résolurent donc de se réunir à Baudouin, et de lui donner le gouvernement de leur pays, en faisant mourir Thoros. En conséquence, environ quarante personnes de la ville se rendirent pendant la nuit auprès du comte, qui était le frère de Godefroi, et concertèrent avec lui les moyens d'exécuter leur projet. Le prince Constantin et le reste des habitans consentirent également à cette trahison. Ceci se passait un jour de dimanche. Cependant, Thoros instruit des desseins hostiles qu'on méditait contre lui, se renferma dans la citadelle et tenta de se défendre. Mais le lendemain, les habitans se rassemblèrent en foule, pillèrent les maisons des principaux personnages attachés au prince, donnèrent l'assaut à la forteresse et s'emparèrent de la partie inférieure. Le prince, voyant alors qu'il ne pouvait plus résister, ni même espérer de sauver sa vie, leur promit de rendre la ville et les forts, à condition qu'ils ne tenteraient plus rien contre lui ni contre sa famille, et qu'ils le laisseraient se retirer à Mélitène. Les habitans, ainsi que le

comte, s'engagèrent par leur signature et par un serment prêté sur l'évangile et la sainte croix, aux noms des apôtres, des prophètes et de tous les saints, à l'exécution entière de ces conditions. Le jour suivant, qui était la fête des quarante martyrs, le comte Baudouin et les principaux personnages de la ville s'emparèrent de la forteresse; mais les habitans, qui étaient des hommes parjures et perfides, se jetèrent sur le prince les armes à la main, le précipitèrent du haut des remparts, et eurent la cruauté de mettre son corps en mille pièces, après l'avoir traîné dans les rues; ils remirent ensuite les clefs de la ville entre les mains du comte Baudouin. »

En racontant la prise d'Antioche, Mathieu ne parle ni de Phirous ni de sa trahison ; il dit seulement qu'un des principaux seigneurs qui se trouvaient dans la cité, envoya, durant la nuit, un homme de confiance à Bohémond et aux autres chefs croisés, pour leur proposer la reddition de la ville, moyennant la promesse de lui assurer la possession de ses biens patrimoniaux. Cette convention ayant été signée, et l'exécution en ayant été assurée de part et d'autre, les pélerins entrèrent de nuit dans Antioche. « Le lendemain, dès le lever de l'aurore, poursuit notre auteur, les Francs sonnèrent de la trompette; les musulmans, qui étaient dans la ville, furent saisis d'effroi, et cherchèrent à se sauver ; mais les croisés tombèrent sur eux avec impétuosité et en firent un horrible carnage. L'émir Aghousien, en se sauvant précipitamment des mains des vainqueurs, fut pris par les habitans des villages voisins, qui le hachèrent en mille pièces. Ce fut de cette manière qu'on fit la conquête d'Antioche, à laquelle les Arméniens contribuèrent beaucoup. Cependant, un certain nombre de troupes infidèles trouvèrent moyen, au milieu du tumulte et du massacre, de se mettre à couvert dans un fort de la ville ; ils s'y défendirent avec vigueur pendant trois jours, et forcèrent ainsi les chrétiens à regarder leur conquête comme incertaine et précaire. Dans ce même temps, les troupes persanes commencèrent à investir de toutes parts la ville, qui depuis long-temps manquait de vivres. Les habitans, exténués de besoin, ne pouvaient plus supporter la situation où ils se trouvaient : forcés par les circonstances, ils firent donc au général ennemi la proposition de lui rendre la ville, à condition qu'il laisserait les croisés s'en retourner dans leur pays avec leurs bagages et leurs biens. (Ce dernier fait n'est rapporté que par Mathieu d'Edesse.) Mais avant l'exécution de cet arrangement, qui

aurait été funeste aux chrétiens, l'apôtre saint Pierre apparut en songe à un franc très-pieux et très-dévot; il lui annonça que pour vaincre les ennemis de la sainte religion, il fallait être muni de la lance avec laquelle les Juifs avaient percé le côté de Jésus-Christ, et que cette lance était placée devant le saint autel. *C'est par elle,* lui dit saint André, *que vous devez battre vos ennemis, et vous remporterez sur eux une victoire complète, comme J.-C. l'a remportée sur Satan.* Le saint apôtre lui apparut une seconde fois, et dès le lendemain matin, le bruit de cette vision parvint aux oreilles de Godefroi et de Bohémond; de proche en proche, tous les habitans en furent instruits; alors tout le monde se mit en mouvement : les uns allaient en procession à l'église pour faire des prières; d'autres couraient en foule à la recherche de cette arme précieuse, qui se trouva précisément devant l'autel de l'église de Saint-Pierre. Pendant que tout le peuple était transporté d'une joie inexprimable par cette miraculeuse découverte, quelques-uns des principaux officiers de l'armée ennemie vinrent, de la part du général persan, demander la reddition de la ville, ou la bataille. Bohémond et les autres chefs de l'armée répondirent avec fermeté qu'ils étaient prêts à combattre, et qu'ils acceptaient la bataille pour le lendemain. »

L'historien d'Arménie raconte brièvement l'éclatante victoire remportée sur les armées du sultan de Mossoul, la marche des chrétiens vers Jérusalem, et la conquête de la ville sainte. Il dit que pendant le siège de cette cité, Godefroi était armé de l'épée qui servit à Vespasien pour conquérir la capitale de la Judée. Après avoir parlé de la bataille d'Ascalon, Mathieu rapporte que le comte de Saint-Gilles retourna en Occident, emportant avec lui la lance de Jésus-Christ, trouvée à Antioche; mais qu'avant d'entrer en Europe, il remit cette relique à Alexis, empereur des Grecs. Le chroniqueur dit encore plus bas que le comte Raymond revint ensuite d'Europe en Asie. Nos lecteurs savent que Raymond fit un voyage à Constantinople, mais qu'il ne retourna jamais dans le pays des Francs.

Mathieu d'Edesse ne parle point de l'élection de Godefroi au trône de Jérusalem. Sous la date de 1100, il raconte en ces termes la mort du duc de Lorraine : « Godefroi fit un voyage à Césarée, ville située sur la mer (1), pour

(1) On lit par erreur, dans le texte, Césarée de Philippe. Cette ville, autrement appelée Panéas, est située vers les sources du Jourdain.

y avoir une entrevue avec quelques chefs musulmans, qui s'y étaient rendus sous prétexte de conclure un traité de paix, mais en effet pour tâcher d'ôter la vie à ce prince par une lâche trahison. Ces infidèles donnèrent un magnifique repas à Godefroi et à toute sa suite ; les plats qu'on leur servit étaient empoisonnés ; ils en mangèrent sans défiance, et peu de jours après, on vit mourir Godefroi et quarante de ceux qui l'avaient suivi. Le corps de ce prince, qui ne mourut qu'à son retour à Jérusalem, fut enterré près du Calvaire. »

Après avoir indiqué l'élection de Baudouin, l'historien raconte que l'émir *Danischmend* ayant marché contre Melitène, cité alors gouvernée par Khourel (1), celui-ci fit demander du secours à Bohémond ; il assurait au prince de Tarente qu'il lui rendrait la ville de préférence à Danischmend. Bohémond, suivi de Richard, (2) son neveu, s'avança contre l'émir, qui, déjà instruit de son approche, envoya un corps de troupes dans la plaine de Mélitène, afin de placer une embuscade sur le passage des Francs, tandis que lui-même marchait directement contre eux avec le reste de son armée. Cependant les chrétiens s'étaient mis en campagne précipitamment et sans s'être munis de provisions ; pour comble de malheur, les soldats, qui jusqu'alors avaient été des guerriers invincibles, se livrèrent tout-à-coup à une mollesse telle, qu'ils ne voulaient plus porter aucun fardeau, et qu'ils se faisaient accompagner par des domestiques qui portaient leurs bagages ; semblables à des femmes, ils ne s'occupaient qu'à soigner leur parure ; on les voyait même, à l'approche du combat, se promener sans armes, comme s'ils fussent déjà des prisonniers de guerre. Danischmend, qui s'était préparé à l'action, fondit à l'improviste sur les Francs et les Arméniens, qui étaient venus à leur secours, et en fit un terrible carnage. Bohémond et Richard furent faits prisonniers ; les prélats arméniens, Cyprien, évêque d'Antioche, et Grégoire, évêque de *Marrah,* tous les deux attachés à la personne de Bohémond, restèrent sur le champ de bataille. « Cette défaite, poursuit le chroniqueur, frappa de crainte tous les chrétiens de l'Asie, et la Perse fut au comble de la joie par la prise de Bohémond, que le peuple regardait comme le roi des Francs, puisque son nom por-

(1) Ce gouverneur est appelé Gabriel par Guillaume de Tyr, et *Gaveras* par Albert d'Aix.

(2) Il faut sans doute lire Roger. Voyez le récit d'Ordéric-Vital.

tait la terreur jusqu'au fond du Khorassan. » Lorsque le comte Baudouin et tous les Francs furent informés de cette défaite, ils rassemblèrent à Antioche une nombreuse armée, et marchèrent contre Danischmend, afin de le combattre et de lui arracher ses prisonniers; mais déjà il avait fait charger de fer Bohémond et Richard, et les avait fait conduire à *Nigsar* (l'ancienne Nicéphore). A cette nouvelle, les croisés abandonnèrent leur projet, et Baudouin retourna à Edesse. Mathieu dit que ce prince fit ensuite éprouver de grandes vexations aux Edessiens pour tirer d'eux beaucoup d'or et d'argent. Le chroniqueur pense que ce fut surtout à cause de leur débauche et de leur irreligion, que les Francs éprouvèrent tous ces revers.

L'historien, qui semble avoir confondu Raymond de Saint-Gilles avec les chefs de l'expédition de 1101, rapporte que Raymond retourna d'Europe avec une armée de cent mille hommes. Nous avons dit tout à l'heure que Raymond s'était rendu à Constantinople, mais qu'il ne revint point en Occident; il se trouvait à Bysance à l'époque de l'arrivée des croisés conduits par Guillaume, comte de Poitiers, Hugues-le-Grand, comte de Vermandois, etc. Le comte de Toulouse fut le médiateur entre ces princes et l'empereur Alexis; et quand les pélerins s'éloignèrent de Constantinople, il se mit en marche avec eux pour leur servir de guide. Voici les détails que donne Mathieu sur l'armée de Guillaume, comte de Poitiers, qu'il appelle le *grand comte Bedvin* : « Le grand comte partit de l'Europe avec trois cent mille hommes; et après avoir traversé les terres des Romains et des Grecs, il arriva bientôt à Constantinople. Dans l'entrevue qu'il eut avec l'empereur grec, il se conduisit avec beaucoup de fierté, et il tint des discours remplis d'arrogance. Son orgueil était si démesuré, qu'il ne voulut pas même donner à Alexis le titre d'*empereur* ou de *roi;* il l'appelait simplement consul, parce qu'il était jeune et n'avait pas plus de vingt ans. Ce langage et son air épouvantèrent l'empereur, la maison impériale et les principaux de la cour. Cependant ils invitèrent le comte à entrer dans la ville; ils lui firent l'accueil le plus distingué, lui accordèrent les moyens nécessaires pour passer en Asie avec ses troupes, et lui donnèrent des cavaliers pour les guider. L'empereur grec n'avait pas d'autres motifs en lui accordant tous ces honneurs, que de cacher la trahison qu'il machinait pour faire périr l'armée des croisés. En effet, il avait donné ordre à tous les officiers de ne conduire les Francs que par des déserts ou des chemins très-difficiles. Ainsi, ils erraient

quelquefois pendant une quinzaine de jours dans les mêmes lieux, rencontrant toujours des montagnes et des sables, et ne trouvant jamais une goutte d'eau : ce qu'on leur donnait à boire ne paraissait point naturel et avait un goût salé; et le pain que les conducteurs grecs leur fournissaient, était empoisonné avec de la chaux, qu'on mettait dans la pâte. Ce genre de nourriture, bien loin de donner des forces, détruisait au contraire, peu à peu, la santé des soldats, et les tenait dans un état d'assoupissement : aussi, vit-on bientôt les maladies porter le ravage dans toute l'armée. Tels furent les moyens qu'employa l'empereur des Grecs pour détruire l'armée des Francs, et se venger des parjures qu'il leur reprochait. »

L'armée du comte de Poitiers fut mise en déroute dans la plaine d'Aulus, et Guillaume se sauva à Antioche avec quatre cents cavaliers. « Là, dit Mathieu, il commença à s'occuper des moyens de se venger des Persans et des Grecs, mais inutilement, puisque son armée de trois cent mille hommes avait été entièrement détruite, une partie ayant été tuée, et l'autre faite prisonnière. »

Sous la date de 1104, l'auteur, au sujet de l'arrivée en Europe du prince de Tarente, nous raconte la fable suivante : « Bohémond, à son arrivée en Occident, logeait chez une dame, veuve d'un homme appelé *Etienne Bol*, qui était très-riche et d'une illustre naissance. Au bout de quelques jours, cette dame conçut une si vive passion pour le comte, qu'elle voulut l'épouser. Bohémond refusa son offre avec beaucoup de politesse, et en lui observant qu'il avait promis aux chefs des croisés de retourner bientôt en Asie, pour défendre les chrétiens contre les attaques des infidèles. Malgré ces objections, la dame persista dans son dessein, et comme elle était assez puissante pour le contraindre d'accepter sa main, elle le fit charger de fer et précipiter dans une étroite prison. Quelques jours après, il consentit à satisfaire ses désirs; il fut en conséquence remis en liberté, et l'épousa aussitôt. Il mourut cinq ans après cette aventure, laissant deux enfans mâles, et il ne revint plus en Asie. » Nous n'avons pas besoin de dire ici qu'à son retour en Europe, Bohémond épousa Constance, fille de Philippe Ier., roi de France, et femme séparée de Hugues, comte de Champagne. Il mourut en 1111, ne laissant qu'un seul fils en bas âge.

Après avoir rapporté la mort de Saint-Gilles, comte de Tripoli, le chroniqueur raconte que les habitans d'*Ab-*

lusta (1), fatigués des vexations et des cruautés des troupes chrétiennes qui étaient dans leur ville, songèrent à s'en délivrer; pour cela, ils appelèrent les Turcs à leur secours, et les reçurent secrètement dans leur ville. Un combat fut livré entre eux et les soldats chrétiens, et ceux-ci périrent au nombre de trois cents. « Ce fut ainsi, dit Mathieu, que Dieu les punit des injustices et des cruautés qu'ils avaient commises. Ils avaient dévasté les jardins et les champs, brûlé les arbres et les vignes, rendu les campagnes stériles et désertes. On ne voyait plus ni joie, ni satisfaction parmi les habitans; l'amitié, la confiance et la sincérité étaient étouffées dans tous les cœurs, parce que les chefs les contraignaient à se trahir mutuellement. Outre cela, ces soldats étrangers s'étaient emparés des biens ecclésiastiques; ils avaient fait fermer les églises, et chargé de fers les ministres des autels; enfin, ils ne reconnaissaient plus ni justice, ni religion, et on ne les regardait que comme des hommes impies et sans mœurs. Leurs premiers chefs, qui étaient des hommes d'un grand mérite, n'existaient plus, et ceux qui les avaient remplacés étaient au contraire des hommes vils, avares et tout-à-fait méprisables. »

La suite de l'histoire de Mathieu d'Edesse, qui va jusqu'en 1111, n'offre plus rien que nous puissions rapporter dans cette analyse. Nous ne garantirons point l'exactitude de tous les faits que nous venons de citer; mais nous ne pouvions guère nous dispenser de donner de l'étendue à cet article. Nous formons des vœux pour que les voyageurs, amis des sciences, puissent découvrir, dans les bibliothèques d'Arménie, des chroniques plus abondantes et plus complètes sur les colonies chrétiennes en Asie. Nous regretterons, en finissant, que l'ouvrage de Mathieu d'Edesse n'ait pas été publié tout entier. Sans doute, les savans pères du monastère arménien de Venise feront entrer l'histoire de Mathieu dans l'édition des chroniques arméniennes qu'ils préparent en ce moment, et dont il a paru trois volumes.

---

(1) C'est la ville appelée aujourd'hui, par les Arméniens, *Albsdam*, et par les Turcs *Elbisdan* ou *Elbosdan*; elle est située sur le bord des sources du bras gauche du Séyhan.

Élégie de la ville d'Edesse,

Poëme prosopopétique en huit chants, sur la prise d'Edesse, qui eut lieu en 1144, le 23 décembre, jour de samedi, et la troisième heure après le lever du soleil; *par Nersès IV, patriarche d'Arménie, surnommé le Gracieux.*

Ce poëme, composé en 1152, et imprimé récemment, par les soins de feu le docteur Zohrab (1), n'a jamais été traduit en français; nous sommes les premiers à le faire connaître, et nous espérons que l'extrait que nous allons en donner pourra être de quelque intérêt pour nos lecteurs. La cité d'Edesse est personnifiée dans ce poëme; elle chante elle-même ses revers et ses humiliations, et après avoir exhalé ses soupirs et ses plaintes, elle espère des jours meilleurs en songeant à la valeur et à la piété des Francs.

Dans le premier chant de l'élégie, Edesse s'adresse à Jérusalem, cité chérie du ciel, qui a donné naissance aux prophètes et au Sauveur des hommes, à Rome, capitale du monde, siége des pontifes, dépositaire des clefs du paradis, vigne d'abondance, nouvel Éden arrosé par le sang des martyrs; elle s'adresse à la ville de Constantin, placée sur les confins de l'Europe et de l'Asie, fameuse par ses rois et ses pontifes. Edesse, détrônée et captive, confie le récit de ses malheurs aux cités d'Egypte, à l'opulente Alexandrie, qui vit s'élever comme des palmiers ces élus de Dieu, enfans de la solitude, voués à la pénitence. Les pieux cénobites, répandus dans ces contrées, étaient nombreux comme les cèdres du Liban; on aurait dit des anges descendus sur la terre. Edesse n'oublie point sa sœur Antioche, résidence de l'évangéliste Mathieu, séjour des apôtres du Christ, et lui reproche de l'avoir abandonnée dans les jours de péril. (Le prince d'Antioche refusa de secourir Edesse, menacée par Nourreddin; voyez notre cinquième livre.) « Dans l'éclat de ma prospérité, lui dit-elle, tu étais fière de mon alliance et de mon voisinage, mais aux mauvais jours, tu voulus que je succombasse. Pourquoi m'abandonner aux mains des Barbares! Hâte-toi, pendant qu'il en est temps, de me secourir dans ma misère, et de défendre ma cause qui sera aussi la tienne. »

---

(1) Paris, 1828, un petit volume in-8°.

Dans le second chant, Edesse s'adresse à la grande Arménie. Cette contrée a perdu ses rois et sa vieille splendeur; l'église d'Arménie, qui avait brillé d'un éclat si pur, a succombé sous les coups des hordes sarrasines: ses enfans, comme les enfans d'Edesse, sont pauvres et orphelins. Toutes ces grandeurs ont disparu comme un songe; elles ont passé comme les fleurs éphémères, ou comme les les flots d'une eau jallissante. Edesse invite l'Arménie à rassembler ses nymphes éplorées, pour chanter tant d'infortunes, tandis qu'elle-même va *convoquer tout le genre humain, répandu sur les quatre coins du monde:* Voici le début du chant troisième: « Habitans de la terre, hommes et femmes, jeunes et vieux, suspendez un moment vos jeux et vos plaisirs, je m'adresse à vous! Rois et guerriers, princes et seigneurs, oubliez les délices de vos palais; lévites et pontifes, cénobites des déserts, docteurs sublimes, vierges innocentes, écoutez mes gémissemens et mes malheurs! pleurez le sort d'Edesse, devenue veuve et orpheline; c'est une femme qui vous parle, laissez toucher vos cœurs. J'ai renoncé à mon voile et à mes robes de parure; j'ai livré aux flammes cette belle chevelure qui flottait sur mes épaules; je veux meurtrir mon sein et ensanglanter mon corps. Retirée dans une obscure retraite, je finirai mes jours au milieu du deuil et des larmes. La robe noire remplacera chez moi les vêtemens de pourpre. J'ai été déshonorée aux yeux de l'univers, et je suis devenu un objet de pitié pour les passans. » Après avoir rappelé ses beaux jours, ces jours où elle était assise comme une reine sur un trône éclatant, après avoir célébré les vieux créneaux et les murailles qui étaient comme sa couronne, les eaux limpides qui arrosaient ses plaines, la magnificence de ses palais et de ses temples, qui la rendait semblable à une ville céleste, bâtie sur la terre, Edesse s'élève contre la nation barbare qui a osé porter la main sur elle, et lui ravir son héritage. En commençant le chant quatrième, elle déplore les égaremens de son peuple; ses enfans se sont laissé entraîner dans *le champ des passions* par l'esprit de ténèbres, et Dieu pour les punir a envoyé contre eux les Sarrasins. La ville raconte en ces termes les assauts qu'on lui livra. « Les légions innombrables des Arabes, des Persans et des Syriens, vinrent se rassembler autour de moi, qui étais déjà comme un cadavre sans défense. Pour m'épouvanter, les barbares mirent en œuvre toutes les ruses de guerre qu'ils purent imaginer. Ils élevaient des tranchées, et lançaient sur moi d'énormes pierres, à l'aide de

leurs catapultes. Boucliers, haches, cimeterres, dards, flèches et balistes, tout fut employé contre moi. Cependant, comme les premiers moyens ne leur réussissaient pas, ils eurent recours à une autre ruse pour pénétrer dans mon sein. Ils se mirent, comme les rats, à creuser la terre, afin d'élever des collines et des montagnes auprès de mes remparts; ils croyaient par là pouvoir brûler les édifices qui ornaient mon enceinte. Mais ils échouèrent dans leurs projets; les infidèles m'invitaient à cesser une opiniâtre et inutile résistance. Mes braves défenseurs jurèrent alors de ne point se rendre, et de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ils s'excitèrent les uns les autres à braver les périls et à ne point se laisser séduire par des promesses. » Ici la ville d'Edesse fait prononcer à ces héros un fort long discours sur la gloire et le bonheur de la vie à venir. « Rappellez-vous, disaient-ils entre eux, l'exemple des Machabées et de tous ceux qui ont immolé leur vie pour la défense de la patrie ou de la foi.... Le chef de la légion des chérubins est au milieu de nous; il porte dans sa main la couronne destinée aux braves... Si nous sommes vainqueurs, des guirlandes de fleurs, des chants de triomphe nous attendent; si nous sommes vaincus, Dieu nous recevra dans les palais célestes qu'il a préparés pour ceux qui méprisent la vie pour lui. » Tandis que les guerriers chrétiens parlaient ainsi, ils résistaient à tous les efforts des sarrasins; les princes et les seigneurs se confondaient alors avec le peuple, tous étaient égaux, tous n'avaient qu'une seule volonté, qn'une seule âme; tandis qu'à la voix des clers et des évêque, ils combattaient avec ardeur, (c'est toujours la ville d'Édesse qui parle), ils attendaient les secours de la nation, qu'on appelle *vaillante* (la nation des Francs); mais ces secours n'arrivèrent pas. » Ici la ville d'Edesse exprime ses pressentimens et fait entendre une voix plus lugubre; elle raconte dans le chant cinquième les terribles progrès de son ennemi qui s'ouvrait un chemin dans la place. » Au moment où le soleil commençait à briller sur l'horizon, dit-elle, je crus être entourée d'une sombre nuit, ou d'une épaisse fumée semblable à celle qui s'éleva des ruines de Sodome. Mes murailles étaient déjà renversées, et je tremblais. Mes guerriers, toujours intrépides, refusèrent de prendre la fuite; ils demandèrent la victoire ou la mort, et tombèrent sur les barbares comme la foudre. Le clergé avait ses habits sacerdotaux, et s'avançait tout armé contre l'ennemi. Les vénérables évêques, la croix à la

main, bénissaient le peuple, et l'animaient au combat en lui promettant des récompenses et les palmes de la victoire. Les infidèles avaient des *crieurs* qui menaçaient les lâches et les traîtres, et qui promettaient aux braves des trésors et des dignités. C'était alors qu'il fallait voir mes guerriers invincibles se battant à l'entrée de la cité, corps à corps avec les ennemis... Une multitude de barbares et de Juifs inondait les environs de la ville. » Bientôt on livra un assaut général, et les Sarrasins parvinrent à se rendre maîtres d'Edesse. Combien fut alors tragique la scène des combats! Tout ce qui se présente devant l'ennemi, est passé au fil de l'épée. Le glaive des Sarrasins n'épargna ni les enfans à la mamelle ni les vieillards à l'agonie. Les petits garçons se jetaient dans les bras de leurs mères; de petites filles se cachaient sous les vêtemens de leurs parens éperdus. Les uns priaient Dieu, les autres fondaient en larmes, tous s'embrassaient avant de mourir; les morts restaient dans les places publiques, étendus pêle mêle et livrés aux chiens; les vainqueurs se partageaient les femmes et les richesses du peuple dispersé. Tout le clergé périt; l'archevêque latin mourut en montrant le courage de Machabée ou du pontife Cléasar. L'évêque arménien se sauva par miracle, mais tous ceux qui le suivaient furent tués. Le poète Nersès n'a pas la force d'achever cet horrible tableau, et termine là son cinquième chant. Dans le chant sixième, la ville d'Edesse parle de la citadelle tombée au pouvoir des Barbares, du massacre de la garnison, du pillage et de la désolation générale; les bijoux des femmes, les meubles précieux, les ornemens sacerdotaux et les richesses des églises, devinrent la proie des soldats de l'islamisme; ils renversèrent les autels, mirent en pièces les chefs-d'œuvres de l'art; leurs prêtres montèrent au haut des clochers, pour faire entendre ces paroles profanes: « O Mahomet, prophète du ciel, nous t'apprenons que nous venons de remporter aujourd'hui une victoire signalée en ton nom et que nous avons repris une terre qui t'appartenait. Nous avons détruit ce peuple qui adorait la pierre, et nous avons versé le sang chrétien, pour obéir à ta loi. Et toi, grande ville de la Mecque, nous t'apprenons la nouvelle que nous venons de convertir à la pierre noire de ton temple, cette nation égarée par son attachement à Jésus et à la croix. » Après cette proclamation, commencèrent les festins, les orgies et les scènes de débauches; les Turcs se baignaient dans le sang de leurs victimes, ils leur

arrachaient le cœur, pour le dévorer ; ils faisaient raser et empaler des têtes, pour les envoyer jusque dans le Korasan; le temple dédié à saint Jean-Baptiste, les autres églises, devinrent la demeure des payens, ou furent converties en étables à l'usage des chevaux, des chameaux et des ânes. Les Turcs réservèrent les plus belles captives pour le roi de Perse et le calife de Bagdad, l'apôtre de la foi musulmane. Au milieu de son récit, la ville d'Edesse déplore les calamités de son peuple, trop long-temps adonné au luxe, aux plaisirs, mais livré à la domination d'un peuple plus dissolu que les chrétiens. » O successeur de Mahomet, écrivaient les Sarrasins à leur calife, nous venons de supprimer le culte de la croix et de renverser la puissance des trinitaires; rappelle-nous dans la prière de vendredi. » Ainsi ils se vantaient d'avoir fait quelque chose pour le culte de leur Dieu, et se livraient à toutes sortes de scandales. Le sixième chant de l'élégie arménienne se termine par des reproches adressés aux habitans d'Edesse, qui n'avaient point pratiqué l'évangile ; Dieu n'exige pas seulement la foi, mais les actions; *la croyance est un automate, que la vertu seule peut animer.*

Le septième chant commence par des imprécations contre les vainqueurs d'Edesse; la matrone des cités leur reproche leurs barbaries, et les menace des malédictions de Dieu; elle croit voir l'ange exterminateur les chasser à coup de hache dans l'abîme infernal; d'un côté, elle montre les Barbares condamnés au feu avec leur Mahomet, et de l'autre les enfans du Christ, les défenseurs de la foi, jouissant des félicités éternelles, Edesse parle à ses défenseurs qui sont montés au ciel, elle les invite à jouir de leur gloire, du bonheur du diadême, et du cortège des anges qui paraîtra à l'orient le jour du jugement universel. Dans le huitième et dernier chant, la cité plaintive s'adresse à ses enfans qui ont survécu et les invite à se réunir contre leur ennemi; elle leur annonce que les Francs reviendront en Asie, et pousseront leurs conquêtes jusqu'au Korasan. Alors les chrétiens seront délivrés et les églises rétablies : les chrétiens captifs reviendront dans leurs pays, montés sur des chars de triomphe et sur des chevaux superbes. Edesse reprendra ses habits de fête, et préparera pour le retour de ses enfans, des festins, des danses et des cérémonies nuptiales.

En terminant son élégie, le patriarche Nersès implore l'indulgence des lecteurs en faveur d'un poëme qu'il n'a



composé que pour consoler ses frères, et pour les porter à la pratique du bien.

Nous avons fait cet extrait d'après une traduction littérale de M. Cirbied, qui nous a été communiquée en manuscrit. Cette production arménienne offre peu d'intérêt, comme ouvrage littéraire. L'idée de faire parler la ville d'Edesse a sans doute quelque chose de poétique, mais cette fiction se prolonge trop long-temps, et la monotonie qu'elle répand sur le poëme n'est rachetée ni par l'éclat des images ni par l'originalité du style. Au reste nous ne considérons ici l'élégie de Nersès que comme un ouvrage renfermant des faits qui appartiennent à l'histoire des Croisades, et, sous ce rapport, nous n'avons pu l'oublier dans notre recueil. On peut consulter, pour le siége et la ruine d'Edesse, Guillaume de Tyr et la chronique syriaque d'Aboulfarage, analysée dans la quatrième partie de la *Bibliothèque des Croisades*, paragraphes 16 et 18.